



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

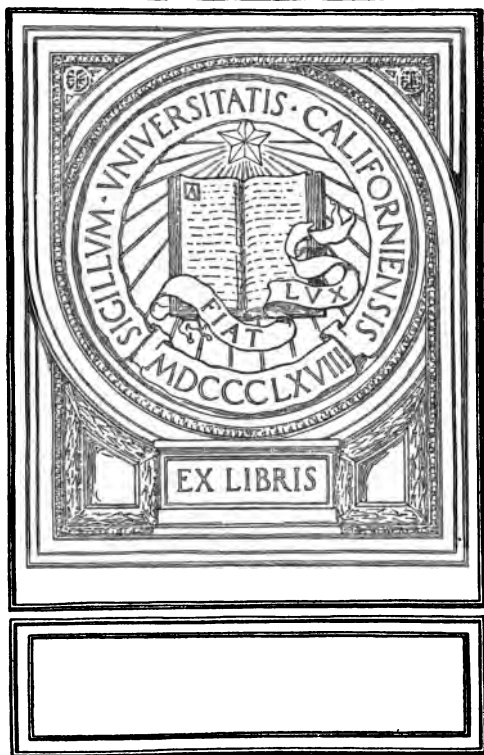
UC-NRLF



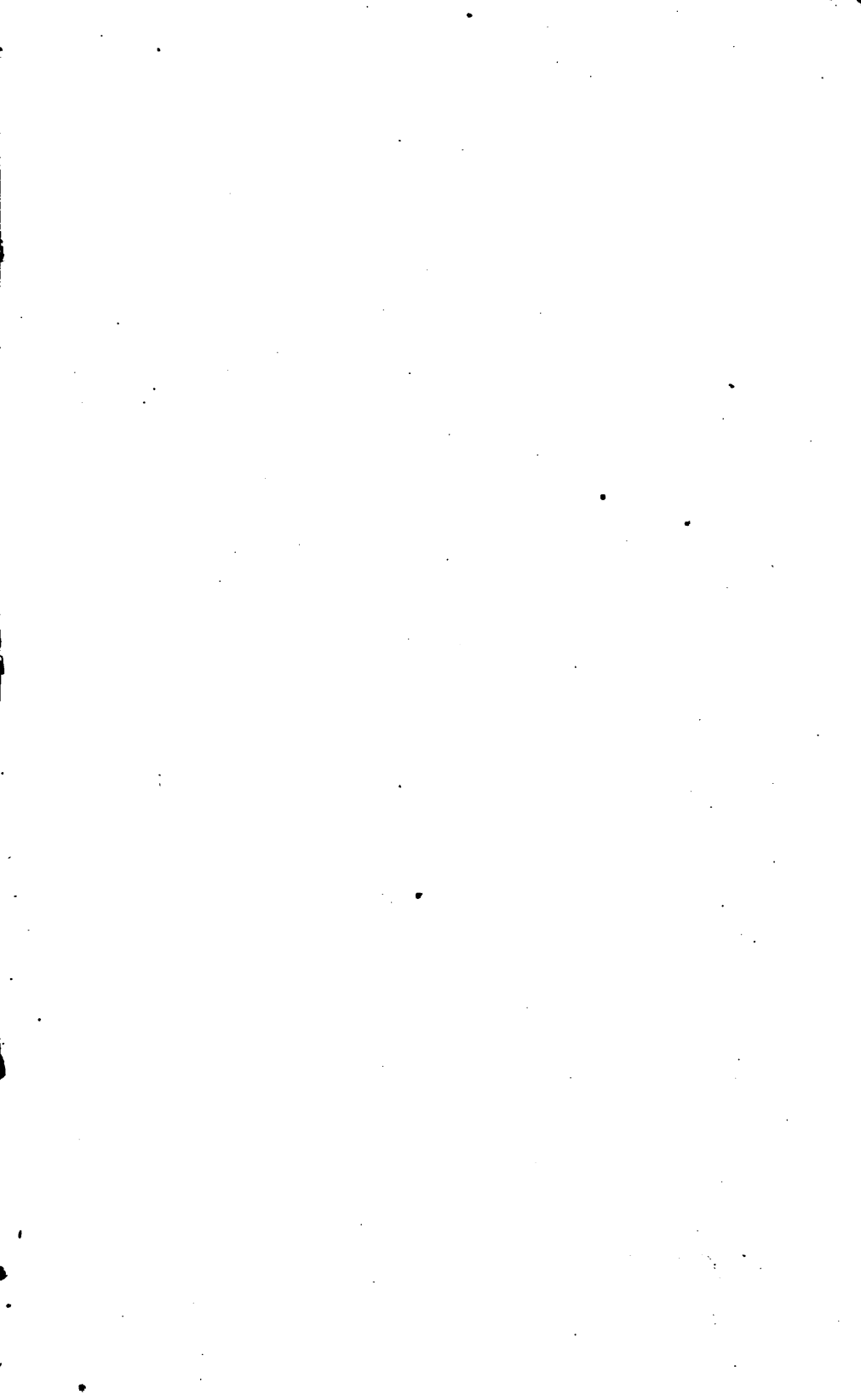
\$B 62 818

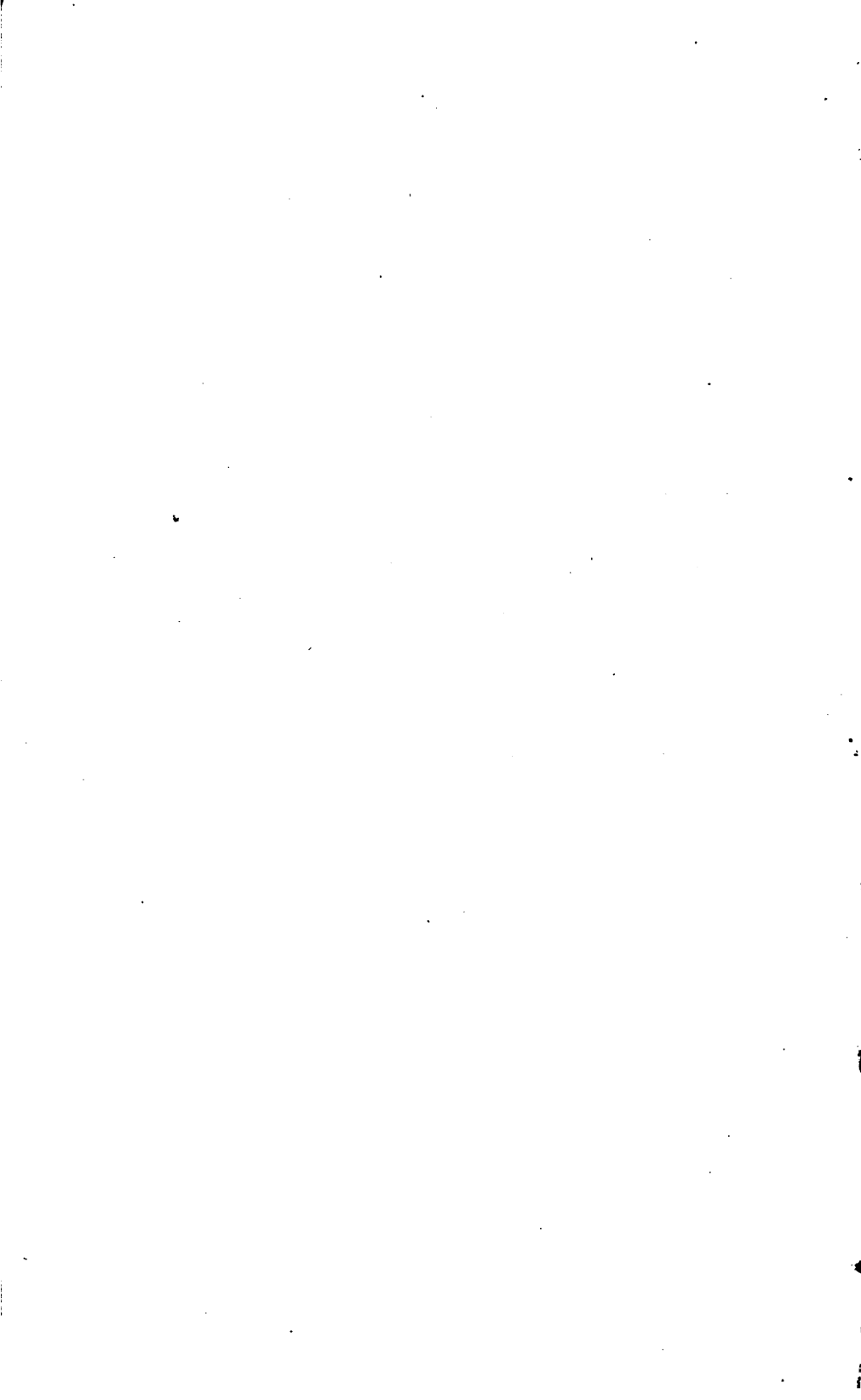


GIFT OF  
M. N. GOLDTREE











# BEAUTÉS

DE LA

## LITTÉRATURE FRANÇAISE MODERNE,

OU

### CHOIX

DES MORCEAUX LES PLUS REMARQUABLES QUI SE TROUVENT  
DANS LES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE DES  
DIX-SEPTIÈME, DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLES.

ACCOMPAGNÉES

*de Notices biographiques, d'Observations critiques et  
grammaticales sur chacun des Auteurs cités,*

ET

### PRÉCÉDÉES

*d'un Résumé de l'Histoire de la Littérature Française, depuis  
l'époque la plus reculée jusqu'à Malherbe;*

### OUVRAGE

consacré aux Ecoles Supérieures d'Allemagne;

PAR

**G. H. F. de Castres de Tersac,**  
AUTEUR DE DIVERS TRAITÉS SUR LA LANGUE FRANÇAISE.

Le goût de la Littérature est un ami de tous les temps.  
*(Madame Clairon.)*

ALTONA,

GEORGE BLATT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1843.

# Bücher

aus dem

## Gebiete der neuern französischen Literatur.

---

### Eine Auswahl

der gediegensten Bruchstücke aus den Klassikern ersten und zweiten Ranges des siebzehnten, achtzehnten und neunzehnten Jahrhunderts.

Nebst

biographischen Skizzen und grammatischen und kritischen Noten  
über jeden der angeführten Schriftsteller;

eingeleitet

durch einen kurzen Umriss der französischen Literaturgeschichte

von

der ältesten Zeit bis auf Malherbe.

---

Zum Gebrauch

für

Deutschlands höhere Schulen

von

**G. H. F. de Castres de Tersac,**

Verfasser verschiedener Werke über die französische Sprache.

Der Geschmack an der Literatur ist ein Freund aller Zeiten.  
Madame Clairon.



Altona,

Verlag von Georg Platt.

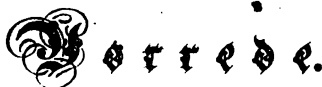
1843.



---

Hamburg, gedruckt bei J. C. J. Witt.

---

PC 2117  
C3

Bening, Lecteur,  
 „Tu recevras ce mien petit labeur,  
 „Et suppléras, s'il te plaist aux fautes qui s'y pourraient  
 „rencontrer; et le recevant d'aussi bon coeur,  
 „que je te le présente, tu me donneras courage à l'advenir  
 „de n'être chiche de ce que j'aurai  
 „plus exquis rapporté du temps et  
 „de l'occasion: Adieu.“

— de Villamont. 1588. —

**M**an besitzt mehrere Werke über französische Literatur. — In Deutschland erschienen: Ideler und Nolte, Mager, Beshier, le Musée Français &c.; in Frankreich: Saharpe, Noël und Laplace, Villemain, Salévy, Ampère, Bruce-Whyte, &c., alle sehr theuer, und nicht für den gewöhnlichen Schulgebrauch eingerichtet. Saharpe und Mager umfassen der erste 16, der letzte 6 Bände; außerdem hat dieser, auch in seiner kürzlich erschienenen Chrestomathie, oft umfassende Bruchstücke gewählt, und mit Bedauern vermisst man kritische Noten. Saharpe ist veraltet; sein Werk ist voll von Raisonnements, die der Literatur gänzlich fremd sind; es herrscht darin die größte Partheilichkeit und sein nach zu großem didaktischen Maßstabe zugeschnittener Styl bringt die schrecklichste Langeweile hervor.

## VI.

Unmöglich ist es, die Literatur eines Volkes, die Schönheiten seiner Sprache zu kennen, wenn man keine Auswahl zwischen dem Gediegenen und dem Schlechten zu treffen weiß. Diesen Grundsatz haben selbst sehr gelehrte Deutsche, unter andern die Herren Ideler und Nolte, nicht immer befolgt, denn man findet in ihrem Handbuche nicht selten Bruchstücke, die der gute Geschmack bereits aus Frankreich verbannt hat. Diesem abzuhelpen habe ich in dem hier dargebotenen Werke, das die neuere französische Literatur von ihrem Entstehen bis auf die Gegenwart umfaßt, eine strenge Prüfung aller mir vorliegenden Bruchstücke vorgenommen und nur solche gewählt, die als Meisterwerke gelten können. Viele im Allgemeinen unbekannte Dichter und Schriftsteller sind angeführt worden, doch nur das Gediegenste aus ihren Werken. (B. B. Longepierre, Bruchstück aus *Médée*; Lafosse, Bruchstück aus *Manlius*; Desfontaines, Bruchstück aus *le Philosophe marié*; Chénier, *la Jeune Captive*; Nodder, *Ruines de l'Abbaye de Jumièges* &c.) Dieses Verfahren habe ich bei jedem Schriftsteller beobachtet, und so kann das Buch als Einleitung dienen für diejenigen, welche weiter fortschreiten, und als ausreichend für die, welche kein tieferes Studium der französischen Sprache machen wollen.

Wir beginnen mit einem kurzen Umriss der ältern französischen Literatur bis zu Malherbe; dieser Umriss ist nach Ampère<sup>1</sup>, Bruce-Whyte<sup>2</sup>, Gallot<sup>3</sup>, Wachler<sup>4</sup> u. bearbeitet, die beiden ersten S. aber sind ein Auszug aus einem größern

<sup>1</sup> Histoire de la Formation de la Langue Française, Paris 1841.

<sup>2</sup> Histoire de la Littérature des Langues Romanes, Paris 1841.

<sup>3</sup> Recherches sur les Formes grammaticales de la Langue Française au XIII. Siècle, Paris, Imp. Royale 1839.

<sup>4</sup> Wachler's Literaturgeschichte, Frankfurt 1825.

## VII.

Werke, worin ich die hier ausgesprochenen Ansichten erweitert und begründet habe, und das ich nächstens veröffentlichen werde. Dann ging ich zu der neueren Literatur über, die nach Jahrhunderten chronologisch geordnet ist. Jedem Schriftsteller geht eine biographische Skizze voran. Diese sind nach Palissot's *Memoiren*, *Saharpe*, *Léon Halévy*<sup>1</sup>, *Feller*<sup>2</sup> und dem neuen Werke *Bescherelle's*<sup>3</sup> im Auszuge aufgestellt. Bei vielen vorzüglichen Schriftstellern steht das Urtheil, das entweder ein Klassiker oder Gelehrter über sie gefällt hat, und alsdann folgen die gediegensten Bruchstücke aus ihren Meisterwerken, die mit kritischen, grammatischen und etymologischen Noten zur Genüge ausgestattet sind.

Es mag nun sein, daß ich auf diesem weiten Felde manchen guten Schriftsteller unberücksichtigt gelassen habe; dieses war der Fall, wenn seine Werke entweder für das moralische Gefühl verlegend oder wenn sie streng philosophischen Inhalts waren (so *Diderot*, *Meigron*, *Crebillon* der Jüngere und die neueren Romantiker); daß andere hingegen mit besonderer Vorliebe behandelt wurden; (so *Corneille*, *Racine*, *Voltaire*, *Delavigne* und *Lamartine*, ic.). Deshalb bitte ich um Nachsicht, da dasjenige, was geliefert wird, nur meinem Zwecke entsprechen sollte. Alle diese Fragmente aber sind einer strengen Prüfung unterworfen worden.

Und nun noch ein Wort über den Gebrauch dieses Buches. Soll es zum Schulunterrichte dienen, so muß der Lehrer nicht mit dem XVII. Jahrhundert, sondern gleich mit dem XVIII. beginnen, weil in der ältern Sprache Ausdrücke

<sup>1</sup> Léon Halévy, *Histoire et Modèles de la Littérature Française*, Paris 1837.

<sup>2</sup> Feller, *Biographie universelle*, ed. Percinès, Besançon 1834.

<sup>3</sup> *Leçons analytiques de Littérature et de Style*, publiées par une Société de Littérateurs et de Grammairiens sous la direction de Martin et Bescherelle. Paris 1838.

## VIII.

und Wendungen vorkommen; die aus der neuern verbannt sind; er muß alsdann die neueste Literatur durchnehmen und erst von dieser zur ältern übergehen. Will der Schüler dann die Literatur des Mittelalters kennen lernen, so empfehlen wir ihm das so eben in Berlin (bei Nauck) erschienene Werk Ideler's, das, vollständiger als das Magersche, eine reiche und treffliche Auswahl von Bruchstücken der alt-nord-französischen Literatur enthält, und in diesem Bezuge als das vollständigste gelten kann, das bis jetzt in Deutschland erschienen ist. Obgleich Ideler die Mundart nicht angegeben hat, worin diese Bruchstücke abgefaßt sind, und obgleich manches Werk der alten Sprache ihm noch unbekannt scheint, so kann es doch zum einleitenden Studium derselben in jeder Hinsicht genügen. Freilich muß man, um seine Bruchstücke ohne Ausnahme zu verstehen, Drell's altfranz. Grammatik zur Hand haben, worin alle altfranzösischen Formen aufgestellt sind, so wie das Glossaire von Roquefort, worin man alle unbekannten Wörter finden kann; letzteres ist jedoch nur mit sehr großer Vorsicht zu gebrauchen.

Ueber die von mir befolgte Orthographie habe ich mich in meiner *Grammaire Polydidactique*<sup>1</sup> ausgesprochen, und verweise deßhalb auf Pag. 130 derselben. Kleine Mängel mögen mit Schonung berücksichtigt und nicht nach ihnen das Werk beurtheilt werden, da es nur in meiner Absicht lag, Etwas über die französische Literatur zu liefern, das, sich über das ganze Gebiet derselben erstreckend, in kurzen Umrissen einen vollständigen Ueberblick der neuern Sprache und Literatur gewähren und bei etwaigen stylistischen

<sup>1</sup> Hambourg 1841. Magnus & Comp.



Uebungen als Muster und Richtschnur für die Korrektheit der Sprache dienen könnte.

Schließlich erlaube ich mir noch die Bemerkung, daß durch Hamburgs Brandunglück, worin ein Theil des Manuskriptes und mehr als die Hälfte des schon gedruckten Werkes, so wie die für das Werk bestimmten Typen ein Raub der Flammen wurden, die Herausgabe leider um ein Jahr verspätet worden ist. Eben daher schreibt sich auch der Uebelstand, daß das Buch zweierlei Druckschrift darbietet, weil neue Lettern gegossen werden mußten.

Mir selbst machte meine Abreise nach Rußland und die große Entfernung, die mich vom Druckorte scheidet, die Vollen-  
dung der Korrektur unmöglich. Herr Steinmeyer jedoch, Vorsteher eines Instituts in Altona, unterzog sich auf das Bereitwilligste der Durchsicht der einzelnen noch übrigen Bogen, wofür ich ihm meinen wärmsten Dank abstatte.\*)

Uebrigens möge das Publikum nachsichtig entschuldigen, wenn das Werk hie und da Mängel darbieten sollte. Bei einer etwaigen zweiten Auflage würde ich,

---

\*) Herr Castres de Tersac, früher erster französischer Lehrer an meinem Institute, hatte sich mit großer Bereitwilligkeit einer Durchsicht meines praktischen Unterrichts in der französischen Sprache nach H. J. Wurfs Ideen (Neutlingen bei J. C. Mäcken jun. 1842) unterzogen, so daß schon die Willigkeit von mir einen Gegendienst verlangte. Wenn meine mit dem sechsten Bogen beginnende Korrektur des vorliegenden Werkes vielleicht Einiges zu wünschen übrig lassen sollte, so möge man es, bei der mir so kärglich zugemessenen Mußezeit, freundlich entschuldigen. Daß übrigens der Inhalt dieses Buches von mir eben so wenig vertreten wird, wie der Inhalt meines Büchleins vom Herrn Castres de Tersac, brauche ich wohl kaum zu erinnern, da bei aller gegenseitigen Hochachtung dennoch in einzelnen Punkten, schon der verschiedenen Nationalität wegen, Meinungsverschiedenheit stattfindet.

## X.

besonders wenn gewichtige Stimmen, wie ich Solches nicht anders wünschen kann, mir über den einen oder den andern Punkt Bemerkungen machten, Manches zu verbessern suchen, was bei schon halbvollendetem Drucke jetzt nicht mehr geändert werden konnte, ohne die Grundlage des Ganzen zu zerstören.

Walt in Sievland, den 21. Januar 1843.

Der Verfasser.



# Inhalts - Verzeichniß.

Kurzer Umriss der älteren französischen Literatur bis auf das XVII. Jahrhundert. . . . .	Seite 1
--	---------

## XVII. Jahrhundert.

Liste chronologique des Auteurs du XVII. Siècle. . . . .	28
1. <b>Mahlerbe.</b> Consolation à du Perrier. . . . .	30
2. <b>Voiture.</b> Lettre à Mlle. de Rambouillet. . . . .	33
Lettre à Pierre Costar, Dr. de Sorbonne. . . . .	34
Réponse à cette Lettre. . . . .	34
Portrait d'une Coquette. . . . .	34
3. <b>Patru.</b> Fragment de l'Oraison Funèbre de Mr. de Bellièvre. . . . .	36
Peinture des Tourments affreux qu'endurent les Chrétiens captifs chez les Barbares. . . . .	37
4. <b>Cornille.</b> 1) <b>Style Narratif de Cornille.</b> — Combat de Rodrigue contre les Maures. . . . .	39
2) <b>Discours et Morceaux Oratoires.</b> — Imprécations de Camille. . . . .	41
Reproches d'Auguste à Cinna. . . . .	41
3) <b>Discours et Morceaux Oratoires.</b> — Agitation d'Auguste sans cesse en butte aux Conspirations. . . . .	44
Cinna rend compte à Emilie de l'Effet qu'a produit son Discours sur l'Esprit des Conjurés. . . . .	45
Valère indigné du Meurtre de Camille en demande Vengeance au Roi. . . . .	47
Le vieil Horace défend son fils. . . . .	48
3) <b>Dialogues.</b> — Auguste, Cinna, Maxime. (La Clémence d'Auguste) . . . . .	50
5. <b>Rotrou.</b> Venceslas pardonne à son fils Ladislas. . . . .	58
6. <b>Mézeray.</b> Discours du Mar. de Biron à Henri IV. . . . .	60
7. <b>Scarron.</b> Portrait de Scarron par lui-même. . . . .	62
Vers de Scarron. . . . .	62
8. <b>La Rochefoucauld.</b> Quelques Maximes de cet Auteur. . . . .	64
9. <b>Saint-Evremond.</b> Fragment de cet Auteur, cité par Gaillard. . . . .	65
10. <b>Bels.</b> Portrait de Mazarin. . . . .	68
11. <b>La Fontaine.</b> 1) <b>Fables.</b> — Le Chat et le vieux Rat. . . . .	70
Le Gland et la Citrouille. . . . .	71
Les deux Pigeons. . . . .	72
Le Chêne et le Roseau. . . . .	74
La Mort et le Bûcheron. . . . .	75
2) <b>Poésies diverses.</b> — La Disgrâce de Fouquet. . . . .	75
Le Paysan du Danube au Sénat romain. . . . .	77

## XII.

12. <b>Molière.</b> La vraie et la fausse Dévotion. . . . .	Scite 80
13. <b>Pascal.</b> Extrême Grandeur et extrême Petitesse de la Nature. . . . .	83
14. <b>Madame de Sévigné.</b> Lettre à sa fille Madame de Grignan. . . . .	84
A la même. . . . .	85
A Mr. de Coulanges. . . . .	86

### 15. Les Orateurs Sacrés.

1. <b>Bossuet.</b> Exorde de l'Oraison Funèbre de la Reine d'Angleterre. . . . .	88
Péroration de l'Oraison Funèbre du Prince de Condé. . . . .	90
La Vie humaine. . . . .	91
2. <b>Bourdalgue.</b> Fragment d'un Sermon sur la Nativité. . . . .	92
3. <b>Fléchier.</b> Une Armée ( <i>Oraison Funèbre de Turenne</i> ). . . . .	93
4. <b>Mascaron.</b> Un Général et son Armée au moment d'une Bataille. . . . .	95
5. <b>Massillon.</b> Nécessité d'une autre Vie. . . . .	96
Exorde d'un Sermon pour la Toussaint. . . . .	98
L'Ambitieux. . . . .	99
16. <b>Hesnaut.</b> Sonnet. . . . .	100
17. <b>Deshoulières.</b> A ses Enfants. . . . .	100
18. <b>Boileau.</b> A son Esprit (Sat. IX.). . . . .	102
19. <b>Racine.</b> 1) <b>Narrations.</b> — Songe d'Athalie. . . . .	106
Mort d'Hippolyte. . . . .	108
2) <b>Discours.</b> — Thésée reproche à Hippolyte le Crime dont	
Phèdre l'accuse. . . . .	109
Réponse d'Hippolyte. . . . .	110
Réproches de Clytemnestre à Agamemnon. . . . .	111
Fureurs d'Oreste. . . . .	112
Mithridate à ses Fils. . . . .	113
Mardochée à Esther. . . . .	115
Hermione à Pyrrhus. . . . .	116
Fureurs d'Hermione. . . . .	116
Achille à Iphigénie. . . . .	117
Joad aux Lévides. . . . .	118
3) <b>Dialogues.</b> — Achille. Agamemnon (Iphigénie). . . . .	119
20. <b>Saint-Real.</b> Discours de Renault aux Conjurés. . . . .	122
21. <b>Labruyère.</b> Le Fat. . . . .	125
Gnathon ou l'Egoïste. . . . .	125
Caractère du Riche. . . . .	126
Caractère du Pauvre. . . . .	126
22. <b>Cheaulieu.</b> Fontenay. . . . .	127
23. <b>Senegat.</b> Le Riche mal-aisé. . . . .	129
A Fléchier. . . . .	130
Expédient pour sortir d'Affaire. . . . .	130
24. <b>Fénelon.</b> Télémaque déplore les maux de la Guerre. . . . .	131
25. <b>Lafosse.</b> Manlius répond aux Reproches du Consul Valérius. . . . .	132
26. <b>Regnard.</b> Le Joueur. . . . .	134
27. <b>Vertot.</b> Luther. . . . .	135
28. <b>Fontenelle.</b> Morceau extraits de la Pluralité des Mondes. . . . .	138
Portrait de Clarice. . . . .	139
29. <b>Longepierre.</b> Médée évoque les Esprits Infernaux. . . . .	140
30. <b>Rollin.</b> Hérodote et Thucydide. . . . .	142
31. <b>d'Aguesseau.</b> La Science. . . . .	143

# XIII.

## XVIII. Jahrhundert.

Liste chronologique des Auteurs du XVIII. Siècle. . . . .		Seite 146
1. <b>J. B. Rousseau.</b> Ode à la Fortune. . . . .	"	148
Sur l'Aveuglement des Hommes. . . . .	"	152
2. <b>Crébillon.</b> Voeu indiscret d'Idoménée. . . . .	"	154
3. <b>Destouches.</b> Le vrai Philosophe. . . . .	"	155
4. <b>Lesage.</b> Gil-Blas accompagne les Voleurs. Quel exploit il fait sur les grands Chemins. . . . .	"	156
5. <b>Piron.</b> Le Poète dramatique devant son Juge. . . . .	"	159
Fernand Cortès à ses Soldats, qui menaçaient de l'abandonner. . .	"	160
6. <b>Montesquieu.</b> Alexandre. . . . .	"	164
7. <b>Racine, Louis.</b> Dieu. . . . .	"	166
8. <b>Voltaire.</b> Guillaume III. et Louis XIV. . . . .	"	168
Charles XII. et Pierre-le-Grand. . . . .	"	169
1) <b>Narrations.</b> — Prise de Jérusalem par les Musulmans. . . .	"	170
Famine de Paris. . . . .	"	171
Mort de Coligny. . . . .	"	173
2) <b>Discours.</b> — Imprécations de Palmyre contre Mahomet. . .	"	175
Lusignan à sa Fille. . . . .	"	175
La Conscience. . . . .	"	176
3) <b>Dialogues.</b> — Mahomet, Zopyre ( <i>Le Fanatisme</i> ). . . . .	"	177
9. <b>La Condamine.</b> Le Baron aveugle. . . . .	"	182
10. <b>Duclos.</b> L'Ingratitude. . . . .	"	184
11. <b>Buflen.</b> Dignité de l'Homme; Excellence de sa Nature. . . . .	"	187
Le Cheval. . . . .	"	188
12. <b>Pouille.</b> La Richesse et la Charité. . . . .	"	188
13. <b>Gresset.</b> La Faveur. . . . .	"	190
14. <b>Le Franc de Pompignan.</b> Ode sur la Mort de J. B. Rousseau. .	"	191
15. <b>Raynal.</b> Discours d'un Sergent écossais aux Américains sauvages qui vont le faire périr dans les tortures. . . . .	"	193
16. <b>J. J. Rousseau.</b> Le Suicide. . . . .	"	196
Lettre (inérite) de Rousseau à Coindet. . . . .	"	197
17. <b>Vauvenargues.</b> Pensées . . . . .	"	199
Prière . . . . .	"	202
18. <b>Barthélémy.</b> L'Amitié ou Damon et Phintias. . . . .	"	203
19. <b>D'Alembert.</b> Eloge de Massillon. . . . .	"	205
20. <b>Saint-Lambert.</b> L'Equinoxe du Printemps. . . . .	"	206
21. <b>Marmontel.</b> Le Volcan de Quito. . . . .	"	208
Horace . . . . .	"	209
22. <b>Gaillard.</b> Passage des Alpes par François I. . . . .	"	210
23. <b>Guyon de Latouche.</b> Fureurs d'Oreste. . . . .	"	211
24. <b>Lebrun.</b> Dieu et son Essence. . . . .	"	212
25. <b>Valmont de Bomare.</b> La Vieillesse et la Mort. . . . .	"	213
26. <b>Beaumarchais.</b> Figaro, le Comte ( <i>Le Barbier de Séville</i> ). . . .	"	215
27. <b>Necker.</b> La Piété, Consolatrice des Affligés. . . . .	"	220
28. <b>Thomas.</b> Platon. . . . .	"	222
Condé . . . . .	"	223
Turenne . . . . .	"	223
Le Prince Eugène. . . . .	"	223
La Hollande . . . . .	"	224
L'Histoire. . . . .	"	224
Pierre-le-Grand à l'Hôtel des Invalides. . . . .	"	226
Un Marin hollandais à Pierre-le-Grand. . . . .	"	227
29. <b>Ducl.</b> Songe d'Hamlet. . . . .	"	229
L'Amitié. . . . .	"	230
30. <b>Lemierre.</b> Le Clair de Lune. . . . .	"	232
Expression des Passions. . . . .	"	232
31. <b>Malblâtre.</b> Les deux Serpents. . . . .	"	233



## XIV.

32. <b>Bernardin de Saint-Pierre.</b> Un Ouragan à l'Île de France. . . . .	Seite 235
33. <b>Servan.</b> Le Devoir des Juges. . . . .	" 236
34. <b>Delille.</b> Jugement des Rois en Egypte après leur Mort . . . . .	" 239
La Fontaine de Vaucluse . . . . .	" 240
Les Beaux-Arts. . . . .	" 241
Péllisson dans les Fers . . . . .	" 241
La Chasse du Cerf . . . . .	" 242
Le Duel. . . . .	" 244
35. <b>La Harpe.</b> Le Génie des Tempêtes . . . . .	" 246
Philoctète raconte à Pyrrhus son abandon dans l'Île de Lemnos. . . . .	" 247
Philoctète conjure Pyrrhus de l'arracher à l'affreux abandon où il est réduit dans l'Île de Lemnos. . . . .	" 248
36. <b>Champfort.</b> Parallèle de Molière et de La Fontaine. . . . .	" 250
37. <b>Condorcet.</b> La Réforme et ses Suites . . . . .	" 251
38. <b>Léonard.</b> Le Bon-Fils . . . . .	" 252
39. <b>Reucher.</b> Une Aurore boréale dans le Nord . . . . .	" 253
40. <b>Maury.</b> Démosthène . . . . .	" 254
Fragment d'un Discours sur le Droit de Paix et de Guerre, &c. . . . .	" 255
41. <b>Saint-Ange.</b> La Peste d'Égine. . . . .	" 257
42. <b>Mirabeau.</b> Mirabeau jugé par lui-même . . . . .	" 258
La Tribune veuve de Mirabeau (de Ferrières). . . . .	" 259
Discours contre la Banqueroute . . . . .	" 259
43. <b>Gilbert.</b> Adieux d'un jeune Poète à la Vie . . . . .	" 260
44. <b>Parny.</b> Le Vaisseau le Vengeur. . . . .	" 261
45. <b>Rivarol.</b> Le Fanatisme. . . . .	" 263
46. <b>Madame Roland.</b> Voyage à Versailles . . . . .	" 265
47. <b>Florian.</b> Le Singe qui montre la Lanterne Magique . . . . .	" 266
Le Chat et le Miroir. . . . .	" 267
48. <b>Chénier</b> (Marie de Saint-André). La jeune Captive . . . . .	" 268
49. <b>Chénier</b> (Joseph de) Mort d'Anne de Boulen . . . . .	" 270
Remords et Désespoir de Charles IX. . . . .	" 271
50. <b>Eménard.</b> La Pêche de la Baleine. . . . .	" 272
51. <b>Legouvé.</b> Le Cimetière de Campagne. . . . .	" 274

## XIX. Jahrhundert.

Liste chronologique des Auteurs du XIX. Siècle . . . . .	" 276
--	-------

### 1. Verstorbene Schriftsteller.

1. <b>Pastoret.</b> Dieu se révèle à Moïse . . . . .	" 277
2. <b>Volney.</b> Les Pyramides d'Égypte . . . . .	" 278
3. <b>Fontanes.</b> Les grandes Scènes de la Nature . . . . .	" 279
4. <b>Parseval-Grandmaison.</b> Excommunication, de Philippe-Auguste . . . . .	" 280
5. <b>Andrieux.</b> Une Promenade de Fénélon . . . . .	" 281
Le Rat de Ville et le Rat des Champs. . . . .	" 284
6. <b>Raynouard.</b> Le Supplicié des Templiers . . . . .	" 286
7. <b>Madame de Staël.</b> Pompéïa. . . . .	" 287
8. <b>Arnault.</b> Le Cadran Solaire. . . . .	" 289
Marius dans les Marais de Minturnes. . . . .	" 289
9. <b>Benjamin-Constant.</b> Besoin du Sentiment religieux chez l'Homme . . . . .	" 291
10. <b>Lemercier.</b> Discours de Moïse aux Juifs révoltés . . . . .	" 292
11. <b>Désauglères.</b> Le Peintre dans son Ménage . . . . .	" 294
12. <b>Foy.</b> Caractère de Napoléon. . . . .	" 296
13. <b>Millevoye.</b> Le Dévouement de Rotrou . . . . .	" 57
La Chute des Feuilles. . . . .	" 299

## XV.

### 2. Lebende Schriftsteller.

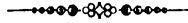
1. <b>D'Avrigny.</b> Jeanne d'Arc au Duc de Bedford . . . . .	Seite 300
Jeanne d'Arc invoque le Très-Haut . . . . .	" 302
2. <b>De Barante.</b> Vertot et ses Ouvrages . . . . .	" 303
3. <b>Béranger.</b> Les Hirondelles . . . . .	" 304
4. <b>Berchoux.</b> Mort de Vatel . . . . .	" 305
5. <b>Bouchard.</b> A Lamartine sur son Voyage en Orient . . . . .	" 307
6. <b>Beaufort d'Hautpoul.</b> La Violette . . . . .	" 308
7. <b>Barthélémy &amp; Méry.</b> La Magistrature . . . . .	" 309
8. <b>Castmir Bonjour.</b> Le Négociant . . . . .	" 314
9. <b>Châteaubriand.</b> Une belle Nuit dans les Déserts du Nouveau-Monde . . . . .	" 315
10. <b>Chénedollé.</b> La Bible; Isale . . . . .	" 316
11. <b>Delavigne.</b> Mort de Jeanne d'Arc . . . . .	" 318
Le Jeune Diacre . . . . .	" 321
Messénienne à Napoléon . . . . .	" 325
Trois jours de Christophe Colomb . . . . .	" 329
12. <b>Didot.</b> Regrets & Imprécations d'Annibal . . . . .	" 333
13. <b>Gutraud.</b> Le petit Savoyard . . . . .	" 334
Songe de Mizaël . . . . .	" 336
14. <b>Hugo Victor.</b> 1) <b>Prose.</b> — Notre-Dame de Paris . . . . .	" 337
2) <b>Poésies.</b> Napoléon II. . . . .	" 343
La Canadienne . . . . .	" 346
15. <b>Jouy.</b> Sylla abdique la Dictature . . . . .	" 347
16. <b>Laurent.</b> Naissance de Napoléon . . . . .	" 348
17. <b>Lamartine.</b> Dieu . . . . .	" 351
L'Hymne de la Nuit . . . . .	" 352
18. <b>Lamennais.</b> Etablissement du Christianisme . . . . .	" 354
De l'Immortalité de l'Ame . . . . .	" 355
19. <b>Michaud.</b> Départ des Croisés après le Concile de Clermont . . . . .	" 356
20. <b>Nodder.</b> Ruines de l'Abbaye de Jumièges . . . . .	" 358
21. <b>Pongerville.</b> L'Indépendance du Poète . . . . .	" 359
22. <b>Royer-Collard.</b> De la Liberté Politique dans ses Rapports avec la Littérature . . . . .	" 360
23. <b>Salvandy.</b> Le Poète et l'Expédition d'Egypte . . . . .	" 360
24. <b>Sand (Madame).</b> Un Paysage dans le Berry . . . . .	" 361
25. <b>Soumet.</b> La Pauvre Fille . . . . .	" 362
26. <b>Thiers.</b> Marat assassiné par Charlotte Corday . . . . .	" 364
27. <b>Madame Tastu.</b> Chant . . . . .	" 370
28. <b>Villemain.</b> Cromwell . . . . .	" 372
29. <b>Viennet.</b> Les deux Almanachs . . . . .	" 373
Les Epagneuls de Madame . . . . .	" 374

### Charakteristiken und Urtheile über die verschiedenen Schriftsteller.

<b>Becherelle.</b> Les Pensées de Pascal . . . . .	" 82
<b>Boissy d'Anglas.</b> Despréaux, Racine, J. B. Rousseau . . . . .	" 148
<b>Cuvier.</b> Opinion sur Buffon . . . . .	" 186
<b>Capefigue.</b> Influence de Delille sur la Littérature de l'Empire . . . . .	" 238
<b>Châteaubriand.</b> Bossuet historien . . . . .	" 88
Madame de Staël-Holstein . . . . .	" 287
<b>Dussault.</b> Bernardin de Saint-Pierre . . . . .	" 234
<b>De Felets.</b> Caractéristique de La Fontaine . . . . .	" 60
<b>Fontenelle.</b> Parallèle de Corneille et de Racine . . . . .	" 38
<b>De Hénault (le Président).</b> Portrait du Cardinal de Retz . . . . .	" 68
<b>Laharpe.</b> Portrait de La Fontaine . . . . .	" 60
Parallèle de Racine et Voltaire . . . . .	" 105
<b>Lally-Tollendal.</b> Necker homme d'état . . . . .	" 219

## XVI.

<b>Maury.</b> Bossuet Orateur. . . . .	Seite 88
<b>Raymond.</b> Les Lettres Provinciales de Pascal. . . . .	" 81
<b>La Rochefoucault.</b> Le Cardinal de Retz. . . . .	" 68
<b>De Saint-Agy (Magdeleine).</b> Examen du Style de Buffon. . . . .	" 186
<b>Sainte-Beuve.</b> Molière. . . . .	" 79
<b>A. Thierry.</b> Jugement porté sur l'Histoire de France de Mézeray. . . . .	" 59
<b>Tissot.</b> Jean-Jacques Rousseau. . . . .	" 195
<b>Fauvenargues.</b> Voltaire. . . . .	" 168
<b>Millemain.</b> Les Lettres Persanes de Montesquieu. . . . .	" 164
<b>Walkenaer.</b> Tacite et Montesquieu. . . . .	" 163



# Kurzer Umriss

der älteren

französischen Literatur bis auf das XVII. Jahrhundert,

mit Bezug auf die

allgemeine Staatengeschichte Europas.

## I.

### Französische Literatur vor den Einfällen der Franken.

**D**ie älteste französische Literatur bis zu den Einfällen der Franken zerfällt in drei Hauptepochen: die Druidisch-gallische, die Gallisch-griechische und die Gallisch-griechisch-lateinische, die wir hier besonders berücksichtigen müssen.

Von der ersten ist uns nur wenig bekannt. In jenen dunkeln Zeiten, die dem Einfall der Römer vorangingen, ward die Poesie in Gallien von Barden,<sup>1)</sup> die Philosophie von Eubagen zu kräftiger Regsamkeit erhoben. Barden und Eubagen gehörten der Priestertaste an und werden gewöhnlich mit dem Namen Druiden (Priester der Eiche<sup>2)</sup>) bezeichnet. Die Druiden waren nicht allein Priester, Philosophen und Dichter, sondern auch Redner, Richter, Mathematiker und Aerzte.

Um ihr intellektuelles Uebergewicht zu bewahren, schlossen sie mit der größten Sorgfalt ihre Lehren im Busen ihres Ordens ein, und gaben neuen Mitgliebern nur allmählig, und nach schwer zu überstehenden Prüfungen, die Weihe. Aus Furcht, ihre Grundsätze verbreitet zu sehen, schrieben sie nicht, sondern beschränkten sich nur auf mündliche Traditionen und, um in der Einsamkeit Forschungen und Betrachtungen anzustellen, die dem in ihre Mythen und Lehren Richteingezeichneten fremd bleiben sollten, legten sie ihre Schulen in den abgelegensten Orten der Wälder an. Der Lehrer hielt seinen Vortrag in Versen, deren Zahl sich auf beinahe zwanzigtausend belief, die der Schüler auswendig lernen mußte. Diese Lehrmethode war so schwierig, daß ein ganzes Leben dazu erforderlich war, um sich mit den sämtlichen wissenschaftlichen Bestandtheilen derselben bekannt zu machen.

<sup>1)</sup> Bard, kelt. Sänger.

<sup>2)</sup> Von derw, kelt. Eiche; griech. δρῦς. —

Die Sprache der Druiden ist erloschen; es war die Keltische, von der sich Spuren im Bretagnischen, Gälischen, Iräländischen und Baskischen wiederfinden, und die mit dem altitalischen Dialekte verwandt war, wie aus den Inschriften in oskischer Sprache, die sich mit Hülfe der obigen Idiome deuten lassen, zu ersehen ist<sup>1)</sup>.

Die zweite Epoche tritt uns klarer vor Augen. Im sechsten Jahrhundert vor Christi Geburt bringt, nach der Niederlassung einer phoceischen Kolonie, die sehr weit fortgeschrittene griechische Bildung in das rohe Gallien ein. In Marseille (*Massilia phocaica*) wird eine Akademie gegründet, und so mußte auch das Gallische durch die für alle Gaben der Kunst empfängliche griechische Sprache befruchtet werden und einen Abglanz derselben annehmen. Die Reime der Geistesbätigkeit entfalteten sich: Pytheas, der erste, auf gallischem Boden geborne, uns bekannte Schriftsteller, tritt auf; er besucht Asien und beschreibt nach seiner Rückkehr die von ihm unternommene Reise. Auch in der Geographie und andern Wissenschaften ist er bewandert, wie es die im Strabo, Plinius, Polybius angeführten Bruchstücke beweisen, die in neuerer Zeit von Cassini und Cassendi gehörig gewürdigt worden sind.

Mit Ausnahme der bei jeder Pflanzstadt unvermeidlichen Anfechtungen lebten Gallier und Griechen in der Provence in ziemlich guter Eintracht; griechische Stillsitzung brang ein in die unwissenden Bewohner dieses Landes; die Druiden, sonst so neidisch auf ihr allein gültiges Ansehen legten ihnen keine Hindernisse in den Weg, die das Gedeihen ihrer Ansiedelung hätten beeinträchtigen können, sondern beeilten sich im Gegentheil, sie freundlich aufzunehmen, gallische Einsichten an den reichen Quellen griechischer Bildung zu vermehren und so der eigenen Macht einen höheren Aufschwung zu geben.

Die dritte Periode, die mit der Eroberung Galliens durch Cäsar beginnt und mit den fränkischen Einfällen endet, bedarf einer besondern Erklärung, weil gewöhnlich die meisten Philologen sich irriger Weise auf diese römische Eroberung stützen, um den Ursprung der französischen Sprache von der lateinischen abzuleiten, und jedes andere Element, das deren wirklichen Ursprung bestimmen könnte, selbst wenn es der Wahrheit gemäß und auf zahlreiche Thatfachen gestützt wäre, unberücksichtigt lassen wollen. »Im Anfange der christlichen Zeitrechnung,« sagt E. Alvarez, »verschwindet das Keltische und Phoceische gänzlich, von der römischen Sprache verdrängt.« Diese durchaus falsche Meinung ist von mehreren wiederholt worden, aber ohne die Bemühung, sich von der Wahrheit genauer zu überzeugen. War es denn den Römern möglich, mit einem Male die sämtlichen gallischen Volksidiome und Hauptsprachen zu vernichten? Ein unwiderstehlicher Beleg für das Gegentheil ist das Bretagnische oder Armovikanische<sup>2)</sup>, das noch heute in Frankreich geredet wird und das, wie wir oben sagten, als eine Verzweigung des Keltischen zu betrachten ist. Denn wenn man auf den Ursprung der Völker, die in der Bretagne wohnen, zurücksieht, so ergibt es sich, daß diese desselben Ursprungs sind, wie die Gälten, Iräländer und Basken, und vergleicht man diese Sprachen untereinander, so findet man noch nähere Verwandtschaftsbeziehungen.

Versuchten aber die Römer es je, die gallische Sprache auszuwurzeln? Nein, kein Schriftsteller spricht davon, und wenn die Römer es versucht hätten

1) Vergl. Owen Pugh, *gaelic grammar*. — Bruce Whyte, *Histoire des Langues Romanes* Paris 1841. — Eichhoff, *Parallèle des Langues de l'Europe et de l'Inde*, Paris 1837. —

2) de Villemarqué.

wären sie auf tausend Schwierigkeiten gestoßen. — Um sich verständlich zu machen, mußten Sieger und Besiegte sich gegenseitig Wörter entleihen, wovon aber keins ins Lateinische überging; der Gallier entlehnte vom Römer Wörter, die er in seine Sprache aufnahm; dieses soll also der einzige Grund sein, um das Gallische oder Französische vom Lateinischen abzuleiten? Wo wird man aber dann den Ursprung von 4500 Wörter, deren Etymologie unbekannt ist, auffuchen? Die meisten derselben lassen sich vermittelst der keltischen Kochersprachen auflösen, und nimmt man das Sanskrit zu Hülfe und sucht die Wurzel darin auf, — (da das Sanskrit die Ursprache aller indisch-europäischen Sprachen ist<sup>1)</sup>) — so leidet der Ursprung des Wortes keinen Zweifel mehr und es ergiebt sich, daß es ein der Ursprache angehöriges Wort ist.

Einen solchen Einfluss, der alle Spuren früheren Daseins verwischt hätte, konnte also das Lateinische auf das Gallische nicht haben, obgleich die römische Kultur eingebracht war, zur Verbreitung der Wissenschaften und Künste beitrug, und das Streben nach geistiger Veredlung mit frischer Kraft besetzte. Dieses war aber nur bei den höhern Klassen der Fall, denn das Volk blieb meistens unwissend, und nahm nur wenig von den sich entwickelnden Kenntnissen an. In jedem Lande bewahrt stets ein Volk, das einem Sieger anheimfällt, die herkömmlichen Eigenthümlichkeiten des Familienlebens und verstoßt Alles, was ihm Jener überliefert<sup>2)</sup>. So war es auch mit Gallien. Wie hat die römische Geistesbildung den herkömmlichen Kreis der Bedürfnisse der niedern Volksklassen vergrößert, noch zu deren gesellschaftlicher Verfeinerung beigetragen; nur für die höhern Stände und in großen Städten erhoben sich Akademien, dergleichen in Lyon, Besançon, Autun, Narbonne, Toulouse, Bordeaux, Poitiers, Clermont und Rheims. Die früher in Marseille gestiftete bildete sich zur Vollständigkeit aus, und schwang sich so auf den höchsten Gipfel des Ruhms; waren es aber Unterrichtsanstalten, in welchen die Kinder des Volks erzogen wurden und die dazu dienten, der lateinischen Sprache in allen Klassen der Gesellschaft Eingang zu verschaffen? Wurde die in entfernten Städten, Flecken oder Dörfern wohnende Jugend von ihnen ins Auge gefaßt und gewann dieselbe durch öffentlichen Wettstreit fortschreitend, an der ihr mangelnden Reife? Erweiterte sich auf allen Punkten der Umfang ihrer Thätigkeit? wurde ihre Wissbegierde erweckt, bestrebte man sich ihrer Sprache jene Vollständigkeit und Einheit zu geben, die den Uebergang von dieser zu jener vermitteln konnte? Nein, der römische Ausdruck einer allgemeinen Belehrung bildete sich nur bei den für Wissenschaft empfänglichen vornehmen Galliern und ward den auf niedrer Stufe der Kultur stehenden nicht zu Theil. Eine entgegengesetzte Behauptung aufstellen wollen, würde zeigen, daß man der Geschichte und Philosophie gänzlich fremd ist.

Daß aber die Römer mächtig auf die Bildung der höheren oder mittleren Klassen Galliens gewirkt haben, beweisen die in dieser Epoche sich befindlichen Schriftsteller. Sie alle aufzuzählen würde unnütz sein. Erwähnen wir nur Menekrates, Statius, Petronius, Favonius, Fater, Proersius, Aufonius, Tibonius Apollinaris und Terentius Barro. Von ihnen zogen einige die Aufmerksamkeit der Beherrscher der Welt auf sich und spielten sogar am Hofe der

1) Pictet, Affinité du Sanscrit avec les Langues Celtiques.

2) Eine ähnliche Behauptung stellt Pagendarm über die *Lingua romana rustica* auf. Siehe Pagendarm, de *Lingua romana rustica*, Jena 1733. —

Kaiser eine bedeutende Rolle. Ihre Schriften sind zwar in lateinischer Sprache abgefaßt, allein zu dieser Zeit tritt der Verfall der römischen Sprache schon sichtbar hervor; die Dichtkunst beschränkt sich fast ausschließlich auf Nachahmung älterer Muster; aber obgleich des Geistes Kraft zu erschaffen anfängt, so findet man doch hin und wieder kenntnißreiche Männer und treffliche Köpfe. Später erstirbt das Gefühl für Großes und Erhabenes, und die Sprache verliert ihre Reinheit und Anmuth; die Bildung des Volkes wird unter den Kaisern von dunkler Abkunft auf das schändeste vernachlässigt, und rohe Gewaltthätigkeit, durch Verbrechen erhöht, bemächtigt sich der Obergewalt; Wissenschaft und Kunst werden unterdrückt, und die Literatur zeigt sich in ärmlicher Gestalt. Zu jener Zeit wirkte auch der Zustand des römischen Reichs auf die gallischen Schriftsteller; ihre Sprache ist ungleich, von Neologismen überschwemmt, oft sogar dunkel und schwulstig, ihre Satzbildung schwankend; Fehler zeigen sich allenthalben, welche aus dem zerrütteten Zustande der damaligen Literatur entspringen, und sich so vermehren, daß beim Einfall der Barbaren der gute Geschmack, die gründliche Kenntniß der lateinischen Sprache gänzlich untergegangen war.

## § 2.

### Frankischer Einfall; Elemente der französischen Sprache.

Gegen die Mitte des fünften Jahrhunderts beginnen die Einfälle der Franken. Die Westgothen besetzen die Narbonnensis und beinahe den ganzen Süden; Burghunden den Westen und die Franken die übrigen Theile dieses Landes<sup>1)</sup>. Die in jedem dieser Landstriche geredete Sprache nimmt eine eigene Schattirung an, woraus mit der Zeit ein neues Idiom hervorgeht. Die verschiedenen Elemente woraus es gebildet ist, müssen hier besonders berücksichtigt werden.

Vor dem Einfall der Römer, war Gallien unter verschiedene Volksstämme vertheilt, die besondere Sprachen hatten. Aquitanien sprach Baskisch, das durch Eroberungen in die pyrenäischen Klüfte verdrängt wurde, wo es noch heute geredet wird. Im mittleren Gallien war das Keltische im Umlaufe, in den übrigen Theilen das batavische Idiom. Letzteres ist erloschen.

Die griechischen Kolonisten führten das Griechische ein, die Römer das Lateinische, die Franken das Altdeutsche, das sich allmählig verbreitete.

Das nach den Einfällen in Gallien entstandene Idiom, dasjenige, welches den Siegern wie den Besiegten zur gegenseitigen Verständigung diente, mußte also folgende Bestandtheile haben:

- 1) das Keltische und Batavische
- 2) das Baskische
- 3) das Griechische
- 4) das Lateinische
- 5) das Deutsche.

Von diesen Elementen verschwinden einige; die übrigen verschmelzen sich bei der großen Mischung, wodurch Einheit der Sprache entsteht;

1) Les Gaulés furent envahies par les nations germanes. Les Wisigoths occupèrent la Narbonnaise et presque tout le Midi; les Bourguignons s'établirent dans la partie qui regarde l'Orient, et les Franks conquièrent à peu près tout le reste.  
(Montesquieu, Espr. des Loix.)

späterhin treten noch andre Bestandtheile hinzu, wodurch der Vorrath der Sprache bereichert wird.

Die Einfälle der Franken währen fort; ihr beständiger Kampf mit den Römern und Galliern endigt erst mit der Schlacht bei Solissons, nach welcher der siegreiche Chlodwig den Syagrius, den letzten römischen Prokonsul, enthaupten läßt. Durch eine Wohlthat der Vorsehung, welche eine allmähliche Entwicklung der Menschheit bezweckt, geschah es, daß der Einfall der Franken ganz entgegengesetzte Resultate darbot, wie der der Römer. Alles was von Römern übrig blieb, Civilisation, Wissenschaften und Künste, ward vernichtet und ging unter<sup>1)</sup>, und die Sitten, Gebräuche und Religion der Sieger traten an deren Stelle. Diese Dunkelheit und rohe Unwissenheit verdrängte die klassische Literatur, und die lateinische Sprache, welche sich in einigen Klöstern noch erhielt, ward nur von wenigen, äußerst seltenen Schriftstellern noch gebraucht, unter denen St. Rémy und Gregor von Tours eine Erwähnung verdienen.

Im VII. Jahrhundert waren in Gallien noch folgende Sprachen im Umlaufe:

- 1) die lateinische, verdorben und entartet, alleinige Schrift- und liturgische Sprache.
- 2) die *Lingua rustica*, aus lateinischen und gallischen Ueberresten bestehend.
- 3) die von den Siegern eingeführte altdeutsche.

Die beiden letztern verschmelzen sich gänzlich gegen das IX. Jahrhundert mit dem in Gallien entstandenen Idome, das sich im XI. Jahrhundert in zwei Hauptnuancen zerspaltet:

- 1) das Provençalische ober *Langue d'Oc*, im Süden }
  - 2) das Französische ober *Langue d'Oil*, im Norden }
- geredet.

### § 3.

#### Französische Literatur von Karl dem Großen bis auf das XVII. Jahrhundert. —

Lange währte es nach dem fränkischen Einfälle, bis Civilisation und Bildung in Frankreich aus dem Grabe erstanden! Nur einige spärliche Denkmäler des Schriftenthums sind hier und dort zerstreut, und man muß bis auf das XI. und XII. Jahrhundert fortgehen, ehe man eine Nationalliteratur antrifft. Unter Karl dem Großen sind Alkuin, Fredegarius und Rabanus Maurus die einzigen lateinischen Schriftsteller; französische Sprachdenkmäler sind noch nicht vorhanden; diese zeigen sich erst später; das älteste ist die bekannte Eidformel von 842, welche uns Nithard überliefert hat.<sup>2)</sup>

Karl der Große beförderte die Kultur, rief schottische Gelehrte an seinen Hof, gründete eine Akademie in seinem eigenen Palaste, und Schulen in den Klöstern. Die wilde Herrschsucht der Barone widerstand aber allen seinen

<sup>1)</sup> In less than a century after the barbarous nations settled in their new conquest, almost all the effects of the knowledge and civility which the Romans had spread through Europe disappeared. Not only the arts of elegance, which minister to luxury and are supported by it, &c.

(Robertson, History of the Progress of Society in Europe.)

<sup>2)</sup> Nithardi Hist. (Script. rer. francica. VII. p. 26) auch in Aug. Thierry, Lettres sur l'Hist. de France, p. 161.)



seinen Bestrebungen zur Beförderung der Aufklärung und sein Tod führte den Verfall seiner Unterrichtsanstalten mit sich; die Unwissenheit wuchs. Die Einfälle der Normannen, die innern Unruhen bei den Kriegen der Söhne Ludwig des Frommen, das Feudalsystem, das aus jedem Ritter einen Tyrannen schuf, dieser Druck des Lehnwesens und die damit verbundene barbarische Knechtschaft nebst der Frohne, Alles stößt die Civilisation von sich, und hemmt die Ausbildung der Nationalsprache.

Karls des Großen Einfluß auf die Wissenschaften wirkt also nur auf das nächste Zeitalter; das dritte Königsgelecht giebt der Regierung mehr Kraft, stützt sich auf das Volk und bekämpft das Lehnwesen, macht die Gemeinden frei, und stellt endlich, indem sie Wissenschaften, Handel und Künste befördert, Frankreich in die Reihe der civilisirten Nationen Europas.

Aber eine dumpfe Gährung, die Tochter des Elends und der Verwelschung, bearbeitete, wie ein hitziges Fieber, die untern und mittlern Volksklassen. Gegen Ende des zehnten und im Anfange des elften Jahrhunderts verwandelte sich diese Gährung in eine förmliche religiöse Wuth. Allenthalben wollte man Wunderwerke gesehen haben. Man stellte sich vor, daß die zehn Jahrhunderte der Apokalypse vor der Thüre wären, und das Ende der Welt bevorstände. Tausende von Christen, ihre Familie und ihr Vaterland verlassend, wallfahreteten nach Palästina, wo Christus erscheinen sollte. Die Schakken herrschten damals in Asien, und diese mochten wohl oft die Christen schlecht empfangen haben. Als die Pilger nun nach Europa zurückkehrten, brachten sie tausend Klagen gegen die Muselmänner vor, beschwerten sich bitter über die ihnen zu Theil gewordene Behandlung, und brachten ihren Unwillen darüber aus, daß das Grab Christi in den Händen der Ungläubigen wäre; daher die Kreuzzüge.

Zugleich stiftete die Kirche unter der Leitung Gregors des VII. ein großes Reich geistlicher Herrschaft; der menschliche Geist arbeitete sich mächtig aus der Dunkelheit empor, eine völlige Umwälzung fand Statt, eine allgemeine Wiegeburt, ein großer Umstoß rief das Licht an allen Seiten empor, und eine heucheliche Periode trat ein; sie erstreckt sich von 1096 bis 1400. Eine Uebersicht derselben Folge:

Um die Kreuzzüge zu befördern, durchkreuzten Mönche und Prediger, das Kreuz in der Hand, alle Provinzen. Peter von Amiens erweckte alle Christen und predigte die evangelische Gleichheit; ganze Völker erhoben sich bei seiner Stimme. Die Großen, zu verderbt, um durch religiöse Gefühle aufgemuntert zu werden, sahen in einem bewaffneten Kreuzzuge nur ein Mittel, ihre Gewalt zu erweitern und Reichthümer zu sammeln. Es fanden Konzilien Statt, die von mehr als 30,000 Personen besucht wurden. Um von allen verstanden zu werden, mußte man das Lateinische beseitigen und die Nationalsprache in Anspruch nehmen. Wie viel kräftige und kernige Ausdrücke, wie viel kühne Wendungen drangen wol dadurch in das Französische ein. Es ist erwiesen, daß St. Bernhard die französischen Kreuzfahrer in der Nationalsprache angerebet hat, und doch sagte er seine Predigten in lateinischer Sprache ab. Abailard lebte zu derselben Zeit. Es erhob sich zwischen beiden ein theologischer Streit, der mit dem Sturze Abailards endete, wie in neuerer Zeit der Kampf zwischen Bossuet und Fénelon mit der Niederlage des Letzteren schloß.

Mit den Kreuzzügen sind noch andere Umstände verknüpft, wodurch die französische Sprache sich entwickelte. Der erste ist die Ruhe der Regierung des heiligen Ludwigs, eine Ruhe, die man der kräftigen Hand seiner Mutter

Blanca von Kastilien verbannt, die besonders das Staatsruder zu führen wußte und die Barone in Zügel hielt, welche die Minderjährigkeit des jungen Königs benutzend, die Ruhe des Reichs zu stören suchten. Denn nun auch jener König, aus falsch verstandener Erbinnigkeit, am heiligen Grabe kämpfte, wenn er durch eine List, verzweifelnd bei der damals herrschenden Begeisterung, die Großen seines Hofes bewog, ihn zu begleiten; wenn auch die bei der Massurath erlittene Niederlage und seine Gefangenschaft, Frankreich mit Trauer und Schmerz überschütteten: so war doch Blanca da um, alles wieder herzustellen, und man hätte den Tod jener Fürstin als ein großes Unglück ansehen können, wäre nicht durch den energischen Impuls, den sie durch ihr Regiment der Monarchie gegeben hatte, dieselbe in den letzten Jahren der Regierung ihres Sohnes gleichsam von selbst fortgeschritten. Frankreich verbannt dem heiligen Ludwig ein Gesetzbuch oder besser Statuten; aber wurden dieselben zum Wohle seines Volkes geschaffen? Suchte er nicht dadurch den Großen seines Reiches das Recht der Verrihtbarkeit zu rauben, womit sie so oft der königlichen Gewalt widerstanden? Gewiß wäre Frankreich glücklicher gewesen, wenn jener Monarch dasselbe nie verlassen hätte, um in Asien das Blut seiner Unterthanen zu versprigen, deren Geld zu vergeuden, und zuletzt, auf der afrikanischen Küste, sein Leben einzubüßen.

Ein neues Leben war aber eingetreten, um die Kosten eines so weiten Feldzuges bestreiten zu können, mußte man sich vor Allem Geld schaffen; Landgüter wurden vertheilt, andere verkauft, andere, die nur Lehen waren, fielen wieder heim an den Lehnsherren, und Könige, Päpste und Barone verkauften den Städten das Recht, sich selbst zu regieren und ihre Magistrat zu erwählen. Schon hatte Ludwig der Dicke in Frankreich die Frohndienste in seinen Domainen aufgehoben; die Großen seines Reichs folgten diesem Beispiele. Um nun aber so große Kampfmassen zu bewaffnen, zu bekleiden und nach Asien zu führen, mußten Gewerbfleiß und Künste eine Thätigkeit an den Tag legen, die bisher unbekannt geblieben war. Die Liebe zur Freiheit entbrannte in Italien; der Geist republikanischer Unabhängigkeit erwachte, und Republiken tauchten auf. In Deutschland und England erhob sich der menschliche Geist aus seinem langen Schläfe; in Frankreich wurden Versammlungen gehalten, um über das allgemeine Wohl zu berathschlagen, und je weiter die Intelligenz sich Bahn brach, desto mehr Wörter mußten auch in die Sprache Eingang finden, um die neuen Begriffe auszudrücken. Sollte es nicht zu jener Zeit gewesen sein, wo viele lateinische Wörter in das Französische einbrangen? Da aber die Sachen nicht dieselben waren, wie im alten Rom, so mußten auch die Wörter eine andere Bedeutung erhalten.

Am mächtigsten wirkte der dritte Kreuzzug auf die Civilisation und Sprache; jener Kreuzzug von zwei ruhmvollen Königen, Philipp von Frankreich und Richard Löwenherz, angeführt, die Nebenbuhler an Ruhm und Muth waren, und wovon einer die Hitze seines unbändigen Charakters durch eine lange und harte Gefangenschaft söhnte. Dort, auf jenem der Christenheit heiligen Boden, von welchem die Kreuzesfahne Muhameds Banner vertrieben hatte, fühlten die Ritter, durch den langen Aufenthalt in Palästina dazu bewogen, die Nothwendigkeit, sich gegenseitig zu verstehen. War es ihnen inmitten jenes feindlichen Volkes, dessen Civilisation damals den höchsten Gipfel erreicht hatte, möglich, sich ihrem Einflusse zu entziehen? War es ihnen möglich, wohl bei einem Volke zu bleiben, dessen wohlklingende Sprache, dessen warmer und lebendiger Styl, durch den Reichtum an Ausdrücken, durch Kühn-

heit der Gedanken, durch Größe der Bilder eine hohe Stufe von Kultur erreicht hatte? Man muß den Charakter der Araber nicht mit dem der Türken verwechseln; diese, Nachkommen der wilden Lotaren, haben die schwermüthige Kälte ihrer Vorfahren beibehalten; jene, Söhne des Orients, hatten Spanien, Afrika unter ihrer Herrschaft gesehen; Liebe und Krieg war ihr Leben; ihr Geraß war kein Kerker; die Frauen herrschten, und die feurigen Gedichte athmen nur Zärtlichkeit. Es ist erwiesen, daß in allen Ländern, wo das Weib herrscht, wo der Mann, an ihrem Thron gefesselt, sich bestrebt, ihr zu gefallen, wo seine Liebe mit Erfolg gekrönt wird, die Sitten nicht mehr jenen Charakter von Rauheit besitzen, und seine Sprache gefühlvolle und anmuthige Ausdrücke schöpft, die allein die Gewalt haben, Herzen zu bewegen und zu rühren. Verdankt man den Arabern nicht die anmuthigen Einbilder, welche uns die Blumen darbieten? Wie sehr wußten sie es durch ihre symbolische Sprache ihre leidenschaftlichste Zärtlichkeit, die Qualen der Eifersucht, die Sorgen der Abwesenheit und das Glück der Wiederkehr zu schildern! und haben vielleicht nicht die französischen Troubadours und Trouvères aus ihren orientalischen Erzählungen, diesen Produkten einer reichen und fruchtbaren Phantasie, die unter dem Feuer der Begeisterung geschrieben waren, den Stoff zu ihren Gesängen gewählet oder sie als Vorbilder angenommen, ohne ihnen jedoch Wörter zu entlehnen?

Der lange Aufenthalt der Kreuzfahrer im Oriente war, wie es Historiker bemerkten, für die ganze europäische Civilisation von der größten Wichtigkeit; der auf religiöse Gegenstände gerichtete Geist nahm eine andere Wendung, und der Ablick einer großen Verschiedenheit in Sitten und Meinungen brachte Toleranz und Nachdenken mit sich. Man gewöhnte sich allmählig an Gewerbleiß und Künste, und als man nach Europa zurückkehrte, suchte man denselben eine Ausdehnung zu geben und sich durch Arbeit eine angenehmere Lage zu verschaffen. Reichthum häufte sich in Italien an, und Genua, Venedig und andere Städte zeichneten sich durch ihren Handel und durch die Pracht ihrer Denkmäler aus.

Während des XI. Jahrhunderts hatte sich eine neue Dynastie auf den französischen Thron geschwungen, dem dieselbe wenig Ehre machte; im XII. unter Ludwig dem Dicken entfaltete diese Dynastie ein wenig mehr Thätigkeit; unter Philipp August erweiterte sie sich, vergrößerte ihre Sphäre und gegen die Mitte des XIII. endlich, unter Ludwig dem Heiligen, steht das mittelalterliche Frankreich auf der höchsten Stufe seiner Bildung. Das XIV. ist eine Zeit von Unruhe, losgebundenen Schreckens und Anarchie, ein abschreckendes Bild gesegelter Volksbewegung, die Periode Karls des Bösen, Marcellis und Jacobs, das Jahrhundert endlich, wo das mittelalterliche Frankreich sich zerstückelt und mit dem Wahnsinn eines Königs dahin stirbt.

Dieselbe Glanzperiode und derselbe Verfall lassen sich auch bei den übrigen Völkern Europas nachweisen, denn Englands mittelalterliche Geschichte steht mit der von Frankreich in vielfältiger und gegenseitiger Beziehung. Das XIII. Jahrhundert ist ebenfalls sein großes Jahrhundert. Die Gemeinen erheben sich zu größerer Freiheit; es entspinnt sich der Kampf um das Freiheitsgesetz, das unter dem Namen magna Charta (1215) ertheilt wird. Die Gemeinen schwingen sich zur politischen Selbstständigkeit der Großen hinauf und die parlamentarische Regierung begründet sich. Die glänzende Herrschaft Eduards I. wird durch die Klägliche seines Sohnes verdunkelt, der in seiner Gefangenschaft auf die größtliche Weise ermordet wird. Eduard III. hebt England wieder empor, aber

innere Zerrüttungen, denen Frankreichs gleich, zerreißen es und füllen die letzten Jahre des XIV. Jahrhunderts aus, die mit einer der von 1688 ähnlichen Umwälzung endigen. Der König Richard wird vom Parlament entthront und das Haupt der Familie Lancaster ergreift die Ruder des Staates (1399). Mit Grausamkeit unterdrückt er seine Feinde und erhält die feierliche Zusicherung des erblichen Thronrechts; hier endet Englands mittelalterliche Periode.

Von allen liefert Spanien die am wenigsten interessanteste Geschichte. Im XIII. Jahrhundert entschied sich die große Streitfrage, welche von Pelajo an Spanien bewaffnet hielt: die Niederlage der Mauren. Die Schlacht von Salado vertreibt die Almoraviden nach Marokko. Nach diesem Kampfe des XII. Jahrhunderts, der mit abwechselndem Kriegsglück geführt ward, war es schon erwiesen worden, daß Spanien ihnen nicht mehr angehören sollte; sie gründeten ihr letztes Reich, Granada, worin sie bis auf Ferdinand den Katholischen eingeschlossen blieben. Spanien baut nun die Grundpfeiler seiner künftigen Einheit; Leon und Kastilien werden vereinigt. Im letztern Reiche spielt Alphons X. eine dem heil. Ludwig analoge Rolle. Er ist Gesetzgeber, Gelehrter und Schriftsteller. Spanien hat den Gipfel mittelalterlicher Kultur erreicht. Im XIV. Jahrhundert sinkt es wieder, und innere Unruhen und vormundschaftliche Regierung hemmen den Fortgang kastilischer Macht; diese ganze Epoche durchschreitend, kommt man endlich auf Peter den Grausamen, der von seinem natürlichen Bruder, Heinrich Transtamara angefeindet, mit Hilfe des Comte de Duguesclin überwunden wird, und das Mittelalter des ritterlichen Spaniens endet mit einem Brudermord.

Italien war den übrigen Staaten Europa's an Civilisation weit überlegen, jedoch folgt es im Gange derselben Entwicklung; das XII. Jahrhundert ist seine heroische, seine sich emporzuschwingende Epoche. Die longobardische Elga endet mit dem schandervollen Untergange Ezzelino's de Romana, nachdem die Eibekinen schon mächtig gebeugt waren (1259). Das System republikanischer Freiheit befestigt sich. In der Levante theilen Venedig und Genua die Herrschaft, letzteres verliert sie aber wieder, im XIII. Jahrhundert. Pisa's Macht endet mit der Schlacht von Meloria und in Venedig kommt die strengste Aristokratie empor. Neapel und Sicilien, Vasallenreiche des Papstes, bieten außer der sizilianischen Vesper keine besondere Merkwürdigkeit dar, und fallen zuletzt, bluttreidend, unter spanische Herrschaft. In den meisten italienischen Republiken zeigt sich vom Ende des XIII. und während des ganzen XIV. Jahrhunderts die Wuth einheimischer Faktionen, die sich gegen die Freiheit verschwören, welche alsdann unterdrückt, der Tyrann den Platz einräumt, und auf den Trümmern der Republiken erhebt sich von Neuem die Fürstengewalt.

In der ersten Hälfte des Mittelalters tragen die schwäbischen Herzöge, die Hohenstaufen, die Krone des deutschen Kaiserreichs. Das XII. Jahrhundert zeigt uns Friedrich den Rothbart. Die Verbindung der italienischen Städte mit dem Papst erbitterten ihn, und er zog mehrmals gegen dieselbe, bis daß er, bei Legnago besiegt, Friede schloß. Sein thatenvolles Leben endet in Syrien, und das seiner beiden Nachfolger, Heinrichs und Philipps, bietet nichts Besonderes dar. Im XIII. Jahrhundert bestiegt der glänzende Friedrich II., dessen Haus von den Päpsten so oft verflucht worden, den Kaiserthron. »Dem Zeitalter voranschreitend,« sagt Kottke, an Geschmack und an Wissenschaft, ist er unter allen Fürsten dieses »Hause« der größte; genial, human und auch im Aeußern voll Würde, schien der

»Besitzer des ersten Thrones der Welt dazu bestimmt, den eben damals rührigen »republikanischen Geist zu beschwören, und ein System monarchischer Herrschaft zu »beseftigen, welches unter ihm selbst einladend, durch unwürdige Nachfolger hätte »verderblich werden mögen. Seine spätern Streitigkeiten mit dem Papste, der Tod seines Sohnes und das über ihn ausgesprochene Urtheil einer Synode, vermochten seinen Stolz nicht zu beugen. Gebrängt von Verhängniß, den nahen Fall seines Hauses ahnend, starb er im Jahr 1250, 51 Jahre alt. Nach seinem Tode geräth Deutschland in Verfall, das Reich zersplittert unter Karl IV. Nach dessen Regierung bietet Deutschland ein trauriges Schauspiel dar, das am Ende des XIV. Jahrhunderts mit seines Sohnes Wenzels aus Absetzung und der Ernennung Ruprechts von der Pfalz zum König, die Epoche des Mittelalters schließt.

Den deutschen Kaisern steht das Papstthum gegenüber; es liefert denselben historischen Ueberblick. Das riesenhafte, von Gregor VII. begründete Gebäude, wodurch unumschränkte Paffenmacht sich über die ganze Christenheit ausdehnte, ist eine sehr bedenkliche Epoche der Menschheit. Die Herabwürdigung königlicher Gewalt, das Verbot der Priesterehe, der Mißbrauch jener fürchterlichen Massen des Bannstrahls, zeigen uns die allgemeine Verderbtheit des XI. Jahrhunderts. Die Geistlichkeit folgt der Verderbtheit des rohen, dummen und slavischen Volkshaufens; übermüthig, durch sinnliche Triebe gefoltert, die in unverhüllte Ausschweifung ausarten, bleibt sie aber dennoch, in einem Zeitalter der Finsterniß und Geistesarmuth allein im Besitze der Schätze der Wissenschaft. Einige talentvolle und gelehrte Mitglieder derselben wirken mächtig der Verschlechterung entgegen. Auch große Päpste treten auf: Alexander III., Gegner Friedrichs, des Rothbarts, der in der St. Marcus-Kirche, denselben vor der Türe niederwirft, nachdem er ihn durch den Donner der Kirche zermalmt hat; Innozenz III. der Stifter der Inquisition, dieser Schandsäule der Menschheit, das schandwürdigste Denkmal kirchlicher Kamakura und ein Verrath an der Würde des Menschen, das durch fanatischen Eifer betrieben, so viele edle Seelen dem Flammentode Preis gab, und dessen Gräueltaten nicht genug gebrandmarkt werden können. Dieser Papst bewirkte die Versöhnung der Monarchen, erhob sich als Schiedsrichter zwischen Frankreich und England, zwischen Frankreichs Herrscher und dem Kaiser. Es entstehen die Ordensorden, mächtige, im Dienste der Kirche stehende Legionen und willenslose Werkzeuge des kirchlichen Oberhauptes. Mendikanten, Karmeliten, Benediktiner, eifrige Orthodoxen üben einen großen Einfluß auf das Volk aus, und werden der weltlichen Gewalt unerreichtbar, oft fürchterlich, den Päpsten selbst gefährlich. Das Papstthum hat den höchsten Nimbus von Gewalt erreicht, aber im XIV. Jahrhundert sinkt es wieder herab. Philipp der Schöne demüthigt in der Person Bonifaz VIII., den Stolz des Priesters. Der Papst stirbt, nachdem er vom Colonna und Nogareth auf Befehl des Königs eingekerkert und mit einem Raufkorbe versehen worden, und mit ihm stirbt das Papstthum. Nach ihm wird der verbannte Papst der Knecht der französischen Könige. Das XIV. Jahrhundert ist durch das Sinken der päpstlichen Macht ausgezeichnet; und dasselbe endet mit der großen Kirchenspaltung, worin das mittelalterliche Papstthum zu Grunde geht.

Denselben Gang der europäischen Staaten kann man in der Geschichte des sozialen Lebens gleichfalls wahrnehmen, in der Geschichte der Zivilisation.

Chevalerie: »Diese,« sagt Kottet, »der Nothheit und Bosheit »mit wunderbarer Macht entgegenstrebende Einsegnung; doch selbst das Kind der

„Hochheit, in der vollkommensten Beschaffenheit, eine gefährliche Stärkung der Adelsmacht, eine durch Heiligkeit imponirende Scheidewand zwischen Edle und Volk.“ Ihre schönste Periode, ihr heroisches, emporstrebendes Alter, ist die Zeit der Kreuzzüge. Sie öffnen dem ritterlichen Geiste in seiner Thatkraft ein unermessliches Feld. Im Anfange des XIII. Jahrhunderts wird das Ritterthum als eine der größten Auszeichnungen betrachtet; ein König von Frankreich bewaffnet seinen Sohn und ertheilt ihm den Ritterschlag einige Zeit, nachdem der große Saladin, wie es die Kreuzfahrer erzählen, diese Würde begehrt hatte. Aber kaum ist die erste Hälfte jenes Jahrhunderts erloschen, als es allmählig in die Gemeinheit des Alltagslebens zurückfällt. Die fromme Begeisterung zu Kreuzzügen erschläft und weicht dem veränderten Geiste der Zeiten. Die Geschichte der Ritterorden giebt die merkwürdigsten Beweise des Fortschritts und Verfalls des Ritterthums. Der erste geistliche Ritter-Orden, die Johanniter, um Jahr 1100 gestiftet, zeigt sich glorireich in Palästinas Gefilden und bleibt daselbst bis zum Untergange der christlichen Herrschaft, worauf er in Sypern eine Zufluchtsstätte erhält. Die Tempelherren erscheinen zwanzig Jahre nach der Eroberung Jerusalems, und schlagen nach dem Verluste Palästinas ihren Wohnsitz in Frankreich auf, wo sie 1314 von derselben Hand, die den Papst so grausam gemißhandelt hatte, dem gräßlichsten Flammentode Preis gegeben werden.

Gemeinen. In demselben Zeitraume scheint ein neues Element empor, nicht als Folge des Lehnswesens, sondern durch allgemeine Ursachen begründete die Gemeinen. In der letzten Hälfte des XI. Jahrhunderts sieht man sie im nördlichen Frankreich, und die des südlichen, welche mit den arabischen Ruinigen als Feinde verwannt waren, ertühten merkwürdige Verbesserungen<sup>1)</sup>. Man erinnere sich hier, daß letztere aristokratische Verfassungen hatten, während erstere reinrepublikanische Grundsätze an den Tag legten. Der republikanische Geist des Ritterthums verbreitete sich allenthalben und erhob seinen Schild, wo eine Stadtgemeinde mächtig genug war, um dem Adel die Spitze zu bieten. Alle Documente jener Zeit geben aber dem Ort nicht an, worin diese große Veränderung zuerst vorfiel. In Spanien umfaßt sie alle Länder romanischer Zunge, denn die von den Mauren besetzten stahen, so zu sagen, außer der Sphäre allgemeiner europäischer Bewegung. In Aragonien erwarben die Städte große Vorrechte; schon im XII. Jahrhundert erschienen sie auf den Cortes und viele Bürger wurden zu Schwägern erklärt. In England ertheilt Heinrich der I. im Jahr 1109 den ersten Freiheitsbrief, wodurch die Lebensabhängigkeit sehr gemildert; und eine Menge von Vorrechten zugesagt wird. In Italien verbinden sich die Freistaaten, um Friedrich dem Rothbart zu widerstehen, und derselbe sucht in den Reichsstädten eine Stütze gegen sie, indem er ihnen Selbstständigkeit, besondere Befreiungen und Rechte ertheilt.

Wenn aber nun auch Ritterthum, Feudalwesen und Papstthum im XIV. Jahrhundert dahinsinken, so erleiden doch die Gemeinen nicht denselben Untergang, sie steigen zu ihrer größten Höhe. In Frankreich ruft sie der König in die Staatsversammlung; sie werden die Stütze des Königthums. In England beruft sie der Graf von Leicester in's Parlament, Eduard befragt sie um die Steuern, und von jener Zeit an können, ohne deren Einwilligung, keine Auflagen mehr gemacht werden. Allenthalben wird die moralische Kraft erhöht, der Zeitgeist greift um sich, und das Wesen der Freiheit wird ausgemacht. Demokratie stützt sich durch den Fall aller mit ihr im Widerspruch stehenden Elemente.

1) Aug. Thierry, *Lettres sur l'Histoire de France*, L. XII.

Das XIV. Jahrhundert wird das der Legisten, das Gebäude des Feudalsystems fürzt zusammen, und ihre Feindin, das Königthum, schwebt über ihren Trümmern. Deutschland hatte Gesetzsammlungen; es erhält Rechtsbücher, und jenes fürchterliche, unsichtbare Tribunal, das Wehngericht, steht auf. In Frankreich galten die Provinzialverordnungen und Coutumes, die der Etablissements de St. Louis und der Codex legum Normannicarum; sie werden durch die Loix & Ordonnances, des Rois de France ersetzt. England vollendet seine Gesetzbücher durch die Sammlung der Parliamentsschlüsse. Alfons X. hatte sein Gesetzbuch, Siete partidas herausgegeben; durch neue Gesetze wird es modifizirt. In Italien werden die Pandekten Justinians wieder aufgefunden. Das kanonische Recht wird durch die Päpste herrschend, und Bartolus de Saxoferrato findet allgemeine Nachahmung durch die Einführung der Dialektik in die Rechtslehre.

Dante, Boccaccio und Petrarca zeigen sich am düstern Horizonte; Karl V. gründet die Bibliothek des Louvre, die Uebersetzungen der alten Klassiker vermehren sich, die Medici wettersen für Wissenschaft. Wickes, Gerson und Dailly treten als Reformatoren auf, und so wird gleichsam das XIV. Jahrhundert, das uns andersseits den Verfall des Mittelalters zeigt, der Vorbote der neuen Zeit.

Künste. Die Künste zeigen uns denselben Verfall, wie das Ritterthum; in einigen Ländern Europas ist derselbe aber noch den Epochen verschoben. In Italien blühen sie. Jene gothische, von den Arabern oder Griechen eingeführte Baukunst greift um sich. In Frankreich hatte sie im XII. Jahrhundert einen besondern Charakter; die ogivische Architektur, mit innern gerippten Gewölbbogen, zeigt sich; Alles belebt sich, alle Blüthen Christi brechen auf. Die Baukunst nimmt Kühnheit und Farbe an, und im XIII. Jahrhundert füllt sich der Okeanos Europa's mit religiösen Denkmälern, die alle einen allgemeinen Ursprung zu haben scheinen. Aenthalten verbirgt die Kunst einen symbolischen und mystischen Gedanken. Die Form des in den meisten dieser Gebäude befolgten Kreuzes erinnert uns an den auf seinem göttlichen Lager ruhenden Hellen; sein von Liebe glühender Blick, das seinen Wunden entströmende Blut, spiegeln sich im Feuer und Purpur der Fenster. In dem geheimnißvollen Dunkel scheint die Kirche mit ihrem Gott in's Grab zu sinken, und in dem langen und schlanken Thurne, scheint sie mit ihm, als aus dem Grabe erstanden, ihren Flug gen Himmel zu nehmen.

Aber diese ganze künstliche Bauart des Mittelalters, weist nichts Vollendetes auf; im XIV. Jahrhundert fängt sie an zu verfallen; sie wird schwefelalt; zwischen der Einfachheit des XII. Jahrhunderts und den Verzierungen des XIV. hat jene Kunst ihre Glanzperiode nur im XIII. aufzuweisen. Es ist dasselbe mit der Architektur, wie mit der Kontunst und Bildhauerei.

Literatur. Nachdem wir nun über das Mittelalter im Allgemeinen gesprochen haben, wollen wir, zur Literatur jener Epoche übergehend, die französische näher berücksichtigen, dieselbe in ihren einzelnen Punkten durchnehmen, und von ihr bis auf die des goldenen Zeitalters derselben fortschreiten.

Die Literatur folgt denselben Gang wie Civilisation, Gesellschaft und Kunst. In jener Zeit der Finsterniß und Barbarei, vom Roste der Knechtschaft und Sklaverei überzogen, weist sie Nichts auf. Der Eid schwur Karls des Kahlen und Ludwig des Deutschen zu Verbun (842)<sup>1)</sup>, ist das älteste

1) Die Eidformel ist das älteste Schriftdenkmal. La Rue, Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères normands et anglo-normands gibt Flodoart's

Denkmal französischer Sprache. Langsam fortschreitend durchwühlt man diese Reihe von Nebeljahren, und stößt nur auf lateinische Denkmäler des Schriftenthums. Man erreicht das XI. Jahrhundert und noch nichts Nationales zeigt sich dem Forscher, erst im XIII. beginnt das Zeitalter französischer Literatur; anzuführen: die epischen Versuche der Trouvères, le Chant de Roncevaux, le Roman d'Alexandre, Partonopeus de Blois, Le Roman de Brut, le Roman de Rou, Li Roumans dou Chastelain de Coucy und die Legenden von Gauthier de Coincy. Unter Ludwig IX. erreicht die poetische Bildung des Nordens, die von der damals in Verfall gerathenen südlichen Vieles geerbt hat, ihre Blüthe. Es ist das Zeitalter des *Thibaut*, Grafen der Champagne, *Pierre Mauclerc*, Herzogs von Bretagne, *Karl*, Grafen von Anjou, *Raoul*, Grafen von Soissons und der elegantesten lyrischen Trouvères. Der französische Geist malt sich in den *Fabliaux*, im Roman de Renart<sup>1)</sup> jener satirischen Epopee, dem Höhepunkte mittelalterlicher französischer Literatur. Dann erlischt der poetische Geist; die prosaischen Uebersetzungen in Versen abgefaßter Romane, vermehren sich, Uebersetzungen älterer Schriftsteller beginnen: *Gerars de Viane*,<sup>2)</sup> *Marco Polo*, *St. Grégoire*; Traduction des *Sermons de St. Bernard*, de *Jean Belet* gehören dahin. *Pedanterie* zeigt sich, *Satyre* und *Realität* fliegen über Begeisterung und *Ideal*: im Roman de la Rose, von *Guillaume de Lorris* gegen das Ende des XIII. Jahrhunderts begonnen, und im XIV. vollendet. Die *Romane de la Violette* und de *Mahomet* sind etwas später geschrieben. In den beiden Theilen des Roman de la Rose erkennt man die Abstufung mittelalterlicher französischer Literatur. *G. de Lorris* ist, seinen Grundsätzen nach, ein chevaleresker Dichter, obgleich er viel Allegorisches besitz; *Jehan de Meung*, ein *Pedant*, der in der Fortsetzung des Buches, worin sein Vorgänger elegante, mit Rittergesinnungen besetzte Charaktere aufgestellt hat, nichts als eine schwülstige Erudition, heiße Satyre, kühne Ideen und obßöne Bilder durcheinander mischt.

Die theologische Literatur des Mittelalters war rein lateinischen Charakters, da die lateinische Sprache vorzugsweise die des Katholicismus jener Zeit war. Rangelbereitsamkeit ist von uns schon bei den Kreuzzügen erwähnt worden; zu dieser bediente man sich der lateinischen Sprache für Gelehrte, der französischen für das Volk. Die darin gehaltenen Reden, meist von *Minoriten-Brüdern*, sind gänzlich verloren. Dieselbe griff auch späterhin in das theologische Gebiet ein, und es erschienen Uebersetzungen der Bibel und Predigten: das älteste Werk dieser Art ist die anonyme Traduction de *Saint-Grégoire*; alsdann die *Epistre de Saint-Bernard*, du gouvernement des choses familières, *Li Sermons Saint*

Grabschrift als das älteste Schriftdenkmal an. Floboart starb zu Rheims, 966; Borel führt in seinem *Treasure sur les Recherches et Antiquités Gauloises*, 1655, drei Zeilen einer vermeinten *Bulle Alberon's*, Bischofs zu Metz, vom Jahre 940 an, die in französischer Sprache abgefaßt gewesen sein soll. Es ist aber ein großer Irrthum, da Wörter sich darin befinden, die im XII. Jahrhundert im Umlaufe waren. Ein anderes, in dem *Cartulaire de l'Abbaye de Heanecourt* aufgefundenes, von 1133 datirtes Bruchstück, soll älter sein; wenn dieses Datum exact ist, so wäre es das älteste von allen, das ein bestimmtes Datum führt.

- 1) Es heißt de Renart und nicht du Renard. Renart ist ein subst. prop. wie Rou (Raoul oder Rollon). Brut (Brutus), es ist das deutsche Reinhard. Das damals renard, Fuchs, bezeichnende Subst. war goupil. Siehe Grimm, *Reinhardt* Buchs. Fallot meint, derselbe sei im Anfange des XIV. Jahrhunderts geschrieben.
- 2) Geras de Viane, ein in Monoreimen abgefaßter Roman; in seinem Roman von *Ferabras* (prov.) von Beller herausgegeben, nach dem Cod. reg. 7535 von Umland abgeschrieben. Geras de Viane ist aus dem Provençalischen übertragen. 1) weil viele der Sprache entlehnte Ausdrücke darin vorkommen, 2) weil der Dichter provençalische Gesinnungen hegt; er ist Partheigänger *Gerars de Viane*, Feind *Karls des Großen*, und spricht auch immer von *Leutem* sowie von *Frankreich* und den *Heiden* seiner Zeit, gleichfalls als wären sie Fremdlinge.



Bernard kil fait de l'auent et des autres festes parmel lan<sup>1</sup>), Sermons de Maurice de Sully.<sup>2</sup>) La Traduction du Livre de Rois et des Macchabées.<sup>3</sup>) In den Bibelübersetzungen zeigt sich der Geist der Reuter; die Sprache wird Jedem verständlich gemacht. Man übersetzt nicht die Bibel, sondern die Uebersetzer fügen noch eine Menge von Bruchstücken, dem Josephus und andern Schriftstellern entlehnt, hinzu. Bald darauf sieht man Glossarien und Interpretationen derselben. Die Bible Historiale von Pierre Comestor, die im Mittelalter allgemein im Umlaufe, und von Guiart des Moulins ins Französische übersetzt wurde, enthielt, mit dem Texte der heiligen Schrift, Interpolationen aus nicht kanonischen Quellen geschöpft, und jene allegorischen Moralkäten, womit man die Bibel überschwenkte, wirkten mächtig auf mehrere Gelehrte, die individuelle Interpretationen davon machten. Andere gehen noch weiter: Gulot greift in seiner Bibel die Gelehrten aller Stände an und behandelt kirchliche und weltliche Große, besonders aber Mönche, ohne Schonung. Ein Gleiches thut Hugues de Berfil, doch mit mehr Mäßigung.

Die dogmatische Theologie gestattete im Mittelalter den Gebrauch der französischen Sprache nicht. Man muß bis zur Reformation, bis Calvin gehen, wo man dogmatische Theologie in französischer Sprache abgefaßt findet. Andere Theile der Theologie, Potentil und Kanzelberedsamkeit gestatteten nur dieselbe. Zu ersteren gehört: le Livre du Gentil et des trois Sages<sup>4</sup>); die Bible, von Hugues Mercier, Mönch im Kloster zu Cluny, ist eine beißende Satyre. Ein nicht zu vergessendes Werk ist die vom Kanzler Gerson im Exil, in lateinischer Sprache abgefaßte Imitatio Christi, von der erst späterhin Uebersetzungen erschienen.

Eine besondere Klasse theologischer literarischer Werke jener Zeit, bilden die Legenden: Zuerst die Apokryphen, Legenden des alten und neuen Testaments, aus nicht angenommenen Traditionen, die mit den orthodoxen des Christenthums vermengt sind, als: Les Evangelles de l'Enfance de Jésus, de St. Jacques, de Nicodème, de la Vierge; la Passion de Jésus Christ<sup>5</sup>). Dieselben enthalten eine Menge von Erzählungen, die eine kindische Erbärmlichkeit, nichts aber von der christlichen Anmuth, sondern die ganze Herbe jüdischer Geketzerei an den Tag legen. Diese Evangelien sind früh in die verschie-

1) Daunou, Hist. litt. de la France, T. XIII, p. 162, beweiset, daß dieselben in lateinischer Sprache abgefaßt wurden, und fügt sich Pag. 226, auf eine alte Ausgabe der Epistre de Saint Bernard, à Raymont, seigneur du Châtel Saint-Ambroise, translatée de latin. Das nämliche Werk ist von D. Montfaucon in der Bibliotheca Bibliothecarum manuscriptorum nova, nebst einer version française, folte par Saint Bernard lui-même (?) aufgeführt.

Barbazan behauptet, sie seien gleich nach gehaltenen Rede niedergeschrieben, aber Daunou und Raynouard behaupten, sie seien apokryphisch. Barbazan Dissertation sur l'Origine de la Langue Française, versichert, sie seien in französischer Sprache gehalten worden.

2) Bischof + 1196. Gleichfalls aus dem Lateinischen übersetzt. Die Uebersetzungsweise ist dieselbe wie die von Jean Belet.

3) wird in diesem Augenblick von Herrn Leroux de Liney, der von der historischen Gommittee dazu beauftragt ist, herausgegeben. Es ist das älteste Werk dieser Art. Die Reden aber sind später übersetzt worden, als die Könige, die vom XII. Jahrhundert datiren. Der Herausgeber behauptet in einer von Adernann mitgetheilten Note, es befände sich jetzt in der Bibliothèque Mazarine ein Original, und zwei Kopien davon; eine von St. Palaye verbesserte ist in der Königl. Bibliothek, die andere in der des Arsenal.

4) Die Uebersetzung befindet sich in der Bibliothèque Royale, No. 10276. Die Uebersetzer sind Reinard und Michel herausgegeben. Die drei Weisen sind ein Christ, ein Jude und ein Muselmann. Der Gentil ist ein Epikureer, ein Atheist. Es sind Werke, worin man bemerkt, daß die französische Sprache mit sehr freien Ideen vermengt ist. Jude, Christ, Muselmann streiten sich mit der größten Söflichkeit und behalten ihren Glauben bei, den sie ihren gegenseitigen Gegnern entgegenstellen. Man erkennt hierin den durch die Kreuzzüge rege gewordenen Geist zur Toleranz.

5) In Versen, ungefähr vom Jahr 1230. (Histoire Littéraire de la France, XIII. 40.)

denen europäischen Sprachen des Mittelalters übertragen worden<sup>1)</sup>. Diese Legenden gehen oft in das Uebertriebene und Unnatürliche über. So leiten z. B. einige Verfasser denselben den Ursprung der Mutter Maria's, Anna, auf eine dem aus Jupiters Keule entsprungenen Bacchus ähnliche Weise ab, und lassen den Vater jener Anna auf eine eben so seltsame Art zur Welt kommen, indem er aus dem Kelche einer Blume durch deren Ausbünstung erzeugt sein soll.

Als Gegenstück der christlichen apokryphischen Legenden, diene der schon angeführte Roman de Mahomet. Man findet in dem *Lapidaire de Marbode*, Bischof zu Rennes, einen Auszug aus Muhameds Leben; er stellt denselben als den Jüngling eines Baubereers dar, redet von Consuln und Bischöfen, und vermischt so das Alterthum mit dem Papstthum. Im Romane selbst ist Muhamed ein Feudalritter, und in einer spätern zur Zeit der Angriffe auf Rom abgefaßten Satyre, gar Cardinal. Ein noch in Versen abgefaßtes, aus dem Lateinischen des Peter Alphons übertragenes Werk, das in diese Kategorie apokryphischer theologischer Werke gestellt werden kann, ist *Le Chastement d'un père à son<sup>2)</sup> fils*. Es zeichnet sich durch die einfache Sagenbildung sowohl als durch Reinheit des Stils aus.

Die nicht apokryphischen Legenden der Jungfrau bilden ein interessantes Kapitel dieser Literatur des Mittelalters. Jene Lobgedichte auf die Jungfrau, sowohl in Hinsicht der Religion als Dichtkunst, beweisen die ganze Geschichte christlicher Frömmigkeit. Geht man auf das Alterthum über, wo die Frau schon hochgeehrt wird, so findet man daß der Kultus der Jungfrau jener Feier gleichsteht. Kirchen und Dichtkünstler wetteiferten in diesem Bezuge. Wenn der Ritter für seine Dame stirbt, setzen Kirche und Poeten die Dame de tout le monde (wie sie in den alten französischen Legenden benannt wird) auf den Thron der Religion und Poesie. Man findet im Mittelalter eine Epoche, wo letztere der Mittelpunkt alles literarischen Bestrebens wird. Maria häßt jedem Elende ab, sie wird das Sinnbild der unerschöpflichen Barmherzigkeit. Oft geht jene aber auch in Lächerlichkeit über. Sie heilt mit ihrer Milch einen sterbenden Mönch, sie vertritt in einem Kloster eine der Schweißgüsse sich preisgebende Nonne, die aus demselben entflohen ist, und hält mit ihren weißen Händen die Füße des am Galgen hängenden Gauners.

Weit geringern Gehaltes sind die Miracles,<sup>3)</sup> woran sich die Vie des Pères du Désert anschließen. Die Legende hat sich allmählig von ihrem Ursprunge entfernt; sie vermengt sich mit dem übrigen Genre der mittelalterlichen Literatur. Sie neigt sich der Satyre zu: *Histoire de Léocadie* und *Idesonse*; dem Ritterromane: *Vie de St. George*; entlehnt oft die Lebendigkeit dem Fabliau um tiefe Gefühle damit wiederzugeben, wie im *Chevalier au Barizel*.

Nach der geistlichen Literatur wäre die didaktische zu berücksichtigen; sie ist entweder philosophischer Tendenz, der sich die Kasuistik anschließt,

1) In Deutschland schrieb im XIII. Jahrhundert ein Geistlicher ein Lobgedicht Maria's, das jenen Traditionen entlehnt, denselben Reim beibehält.

2) Es giebt zwei Werke dieser Art: 1) Einß aus dem XIV. Jahrhundert: *Le Chastement d'un père à son fils*, traduction en vers français de l'ouvrage de Pierre Alphonse. 2) Uebersetzung der *Disciplina clericalis* von Peter Alphons unter dem Titel *Castolement que li pères enseigne à son fils*. Ersteres Werk ist vom l'Abbé la Boderie, letzteres von Barbazan, herausgegeben. Die prosaische Uebersetzung dieses Werkes jenes umgetauften Juden, der 1062 in Huesca (Aragoien) geboren war, führt den Titel *Discipline de clergie*, und ist mit einer *Notiz de la Boderie* von der Société des Bibliophiles, veröffentlicht worden.

3) von Hugues Farsl, Mönch zu Coiffons, in lateinischer Sprache im XII. Jahrhundert geschrieben, und von Coinsi Triens de St. Medard ins Französische übertragen.

oder wissenschaftlichen Gehaltes. Oft erhebt sich dieselbe gegen die kirchliche Autorität, und eine theologische Schule, an deren Spitze *Abailard* steht, will die reine Vernunft über das buchstäbliche Gesetz der heiligen Schrift erheben. Wir haben schon davon gesprochen. Die philosophische Literatur des Mittelalters brauchen wir nicht zu berücksichtigen, weil sie sich nur mit lateinischer Sprache befaßt, und wie man, um in französischer Sprache geschriebene theologische Werke aufzufinden, bis zum *Calvin* gehen muß, so muß man, um philosophische anzutreffen, bis auf *Descartes*<sup>1)</sup> Zeitalter warten. Es verhält sich aber nicht so mit der wissenschaftlichen Literatur, die zuweilen den Gebrauch der französischen Sprache gekostete. Einige darin abgefaßt sind: *l'Image du Monde* und *le Trésor* von *Brunetto Latini*.<sup>2)</sup> Jene Werke gehören mehr der Geschichte der Wissenschaften als der der Literatur an, und oft erkaut man, zu jener Zeit bei verschiedenen Autoren Kenntnisse über Sachen anzutreffen, wovon man sich keine Begriffe machen konnte.<sup>3)</sup>

Die Rechtsgelehrsamkeit hat nichts Literarisches aufzuweisen, denn man kann die Gesetze nicht literarisch betrachten, obgleich man in vielen Charten und Gesefsammlungen jener Zeit, die Wortformen der Sprache auffuchen muß. Da in neueren Jahren viele derselben veröffentlicht worden sind, so wollen wir sie hier chronologisch ordnen. Charten: 1122, *de Carpentier*, *Histoire de Cambray*, II. Preuves. — 1138, *Histoire de Jean de Montmirel*, p. 503. — 1147, *La Thaumassière*, *Anciennes Coûtumes d'Orléans* p. 465. — 1167, *Les Chroniques et Annales de Flandres*, par *P. Oudegherst*. Anvers, 1571, p. 134. — 1178, *Charte de Sens*, *du Plessis*, *Histoire de Meaux*, II, 67. — 1187, *Histoire généalogique des Maisons de Guines*, d'Andres, de Gand et de Coucy, par *André du Chesne*, Preuves, p. 108. — 1215, *Cartulaire d'Auchy*. — Gesefsbücher. *Ordonnance des Rois de France de la troisième race*, T. I, 1723, in-fol. — 1168, *Ordonnance de Louis le Jeune*. — 1254, *Ordonnance de St. Louis*. — 1168, *Lettres par lesquelles le Roy abolit plusieurs mauvaises Coûtumes dans la ville d'Orléans*. — *Ordonnances de Louis IX.* 1245, 1254, 1256; *Ordonnance sur les Duels*, 1260. — *Ord. touchant les Monoyes*, 1262. — *Les Etablissements de Saint-Louis*, p. 107<sup>4)</sup>. — 1272. — *Ord. de Philippe III.* — 1272, 1287, 1302. *Ord. de Philippe IV.* — Das älteste aber ist: *les Lois de Guillaume le Conquérant*<sup>5)</sup>

Mehrere jener oben erwähnten Literaturen nehmen oft ein allegorisches Gewand an. Man findet dasselbe die moralische Theologie umhüllend in: *le Pèlerinage d'Alexis de Guilleville*. — *F. Hellnard*, *Poëme sur la Mort*. &c.

1) Unter *Descartes* Hand starb die Scholastik, die im Ganzen genommen Vieles zur Bildung der französischen Sprache beigetragen hatte. Ein sehr interessantes Werk hierüber ist *G. de St. Hilaire*, *Influence de la Scolastique sur la Langue française*, au Moyen-Age, Paris 1840. *Cousin* in seinen *Fragments Philosophiques* II, und der *Préface aux Oeuvres de Descartes*, hat ebenfalls diesen Punkt berührt. —

2) Man muß dieses Werk nicht mit dem Gedichte *Gauthier de Metz* verwechseln, von dem eine prosaische Bearbeitung: *Livre de clergie ou l'Image du Monde* vorhanden ist. Vergleiche deshalb: *Wachler*, *Geschichte der Literatur des Mittelalters*, Frankfurt, 1828, II, p. 165.

3) *Vincent de Beauvais* wußte, daß die Korallen Kohlensäure enthalten. —

4) Dieser ist der korrekteste Abdruck derselben. Der *Abbé de St. Martin* hat 1796 dieselben abdrucken lassen, seine Fassung ist aber nicht korrekt. Es finden sich mehrere korrekte Exemplare davon in den königlichen Bibliotheken zu Paris.

5) Der Text derselben steht in *A Dictionary of the Norman or old French Language*; London, *Edward Brooke*, 1789. — Sehr alte Formen, schwer zu verstehen; sollte von *Raynouard* bearbeitet werden, der Tod aber hinderte ihn daran, denn er starb 1836. —

terer zeichnet sich durch lauthelle Freimüthigkeit und reiche Phantasie vor allen Uebrigen aus. Man muß hier noch den ersten Theil des schon zitierten Roman de la Rose, eines chevaleresken und galant moralischen Rittergedichts, in Erwähnung bringen. Das *Image du Monde*, eine Encyclopädie der Wissenschaften, worin bedeutende, die allegorische Form annehmende, Aufschlüsse über das damalige Treiben gegeben werden, und in welcher Dichtung und Wahrheit hart neben einander stehen, vereinigt einen besondern Epikuräismus mit groben und heissenden Angriffen auf die Kirche, und erzeugt den zweiten Theil jenes Romans, wovon *J. de Mahung* der Verfasser ist. Aber alle mittelalterliche Litteraturen, didaktische sowohl als theologische, konzentriren sich in einem nicht französischen Werke, der *divina comedia* des Dantes, einem erhabenen und großartigen, philosophisch-theologisch-moralischen Gedichte, das noch nicht übertroffen wurde.

Bald darauf verläßt aber die Geschichte allmählig die lateinische Sprache, um sich der französischen zu bedienen. Früher war deren Bearbeitung lange im Besitze der Geistlichkeit gewesen<sup>1</sup>, sie geht aber jetzt zu den Laien über. So zeigt sich auch allmählig das moderne Leben in der historischen Schreibart, und die von den Chronikenschreibern in der Muttersprache erzählten Begebenheiten geben dem historischen Tone eine nationale Eigenthümlichkeit. Meyer man aber die wahre Geschichte erreicht, muß man zwei in Versen abgefaßte Chroniken, den Roman de Brut und Roman de Rou berücksichtigen; wo unter schwülstigen Erzählungen ein schwaches Licht auf die Begebenheiten der Zeit fällt. Beide wurden im XII. Jahrhundert von Wace geschrieben. Der Erstere enthält eine fabelhafte Geschichte der Könige Großbritannien; es ist ein Epöos historischer Verwirrung und unvollständiger Reminiscenzen des Alterthums, die mit einigen Grundzügen aus der neuern Geschichte vermengt sind, und worin eine pedantische Unwissenheit die Erzähler gehäuft hat. Das einzige Interesse dieses Werkes besteht darin, eine britische Volksdichtung, einige zweifelhaftezüge des Nationalcharakters aufzufinden, die der Verfasser unter geschmacklosen und vielgestaltigen Legenden zerstreuet hat. Der Roman de Rou enthält die Geschichte der normannischen Herzöge, von Rollon bis zu Wilhelm's Söhnen, und mehr rein Geschichtliches. Die Sprache hat alterthümliche Kraft, selten schroffe Härte; der Stoff ist besser bearbeitet, man findet einheimischen romantischen, durch die normannische Sympathie des Dichters belebten Nitterfinn; der Schauplatz, auf welchem sich die Charaktere bewegen, ist mit Mannigfaltigkeit geschildert worden, und die Tendenz des Ganzen erhebt dieses zweite Werk weit über das erstere.

Als Denkmäler wahrer geschichtlicher Darstellung, edlicher Wahrheitsliebe und reicher Erfahrung muß man aber die Werke Willehardouin's, Joinville's und Froissart's anerkennen. Mit ihnen tritt das Leben in die Geschichte ein, sie besetzen die Thatfachen mit der ihnen eigenen Physiognomie, und behalten den damit verbundenen energischen und leidenschaftlichen Charakter bei. Willehardouin, Marschall der Champagne, erzählt die Eroberung Konstantinopels durch die Abendländer; seine Prosa gefällt durch Aufrichtigkeit; selbst an dem darin herrschenden Stolz erkennt man das junge Idiom, das mit denselben emporgekommene Dinge beschreibt. Hundert Jahre später beschreibt Joinville, der die Kruzzüge mitgemacht hatte, diese Feldzüge, und wird der naive Biograph des heiligen Ludwigs. Wie Herodot erzählt er die Begebenheiten in einer, für sein Zeitalter trefflichen Sprache; er legt für den heiligen Ludwig eine unbegrenzte Verehrung an den Tag, so daß die zauberische Individualisirung des Stoffes, oft Wahrheit zu

<sup>1</sup> Man sehe über die in lateinischer Sprache abgefaßten Werke: Wachler, II., 229.

fürchten scheint. Nach ihm, um das Ende der dritten Periode des Mittelalters zu beendigen, erscheint Froissart, der glänzende, romaneste Froissart, dessen herumstreifendes Leben seinen Werken und seiner Zeit gemäß scheint. In jenem Zeitalter hat die Geschichte ihre Einheit sichtbar verloren, sie ist auf allen Punkten Europas zerstreut, Froissart's gefällige Sprache aber, die jedoch oft die Begebenheiten zu weit ausschweifig darstellt, eilt der Geschichte nach, sucht sie von Land zu Land, von Stadt zu Stadt auf; kein Zusammenhang in seinen Erzählungen, die immer belebt sind, aber worin Alles ein chaotischer Anblick zu sein scheint. Frankreich, England, Schottland, Spanien sind bei ihm vereinigt, und vielleicht sind seine Memoiren zu sehr gerühmt worden.

In dieser letzten Hälfte des XIV. Jahrhunderts zersplittert sich das Mittelalter; seine Grundelemente zertheilen sich, das Feudalwesen stürzt zusammen, und es wächst die Volksmacht. In den demokratischen Empörungen, in den bürgerlichen Aufständen Englands, Flanderns, und der Stadt Paris, liegt der künftige Triumph der neuen Klassen. Froissart begreift die Bewegung seiner Zeit nicht, aber durch das Naive seiner Erzählungen gibt er sie seinem Leser zu verstehen. Er sucht nur das Ritterthum, aber es geht unter, er erblickt nur die Oberfläche der Gesellschaft; diese sucht er auszuschmücken, zu verzieren, und es gelingt ihm nicht immer, das Gehässige derselben zu verbergen. Durch seine, für das Ritterwesen beseelte Liebe beherrscht, liegt in seinen Stoffen etwas romanestee, das die Exrue der Geschichte verlegt; oft entstellt er die Thatfachen, und wenn er sie erzählt, ist es gleichsam ohne sein Vorwissen. Mit Froissart entfernt man sich von der trockenen Chronik der vorhergehenden Jahrhunderte. Man trifft Leben in ihnen sowohl als im letzten Historiker des Mittelalters, Christine von Pisan, die uns die Geschichte Karls des V. beschrieben hat. Ihr Ruf war europäisch, ihre Sprache frei und zart; auch hat sie einige Dichtungen hinterlassen. Mit ihr endet diese Epoche, und so hat man das ganze literarische Feld mittelalterlicher Geschichte durchwandert.

Bevor man zur lyrischen Poesie der Troubadours und Trouveres übergeht, muß man Alles, was diesen Dichtern vorangegangen ist, aufsuchen, alle Vorbilder derselben, welche die neuere Dichtkunst mit den Traditionen der alten Literatur verknüpfen, berücksichtigen.<sup>1</sup> Nicht in einem Tage sank das Heidenthum; es hat tiefe Wurzeln geschlagen, die sich weit in der Geschichte des menschlichen Geistes ausgebreitet haben. Lange erhielten sich im südlichen Frankreich die Ueberbleibsel heidnischer Gebräuche, und eben so, auf denselben Ursachen beruhend, sind poetische Gewohnheiten, Volksarien, geblieben, deren Ursprung sich in das Dunkel der Zeiten verhüllt, und die ihr Gewand verfeinern, sich auf die Dichtungen der Troubadours fortgepflanzt haben. Die chevalereske Poesie, deren Erfinder sie sind, war vor ihnen nicht vorhanden; die Chansons d'amour finden sich

<sup>1</sup> Man behauptet, den Troubadours wäre die Kenntniß des Alterthums gänzlich fremd gewesen: wol waren ihnen Mythologie und alte Geschichte bekannt. Billemain in seinem I. Vol. Cours sur la Littérature du Moyen-Age hat einige flüchtige Bemerkungen darüber gemacht, andere aber haben dieses bestritten. Guingene, dessen Meinung als Autorität galt, behauptet, man fände keine Spur, keinen Begriff der alten Dichtkunst in ihren Werken. Nach ihm sollen alle Dichter neulateinischer Sprache keinen Begriff vom Alterthum gehabt haben! Erreur, mille fois erreur! Wir reben mit den Troubadours:

Barbesieux, Richard de: *Ni reigne cum Dedalus*. Bertrand Carbonnel: *So dis un veret de Cato*. — Guilhem d'Anduze: *Ypolites, que viquez castamen* (dessen Jüngling so kuschl war). — Guilhem Frims: *Qu'ouids als qu'en feta deomezura*. — Peyrols, *Car anc Narcissus, qu'amet l'ombra de se*. — Giraud de Calanson: *Fuys apenras, de Peleas, com el fets Troja destruir*.

nicht in der ihnen vorangehenden lateinischen Literatur; aber alle andern lyrischen Versbauarten waren in der vorhergehenden Epoche vorhanden: religiöse Gedichte, in den Kirchenliedern; in barbarischem Latein geschriebene Kriegerlieder, z. B. die, welche die Niederlage von Fontenay besingen, und worin es scheint, man höre noch ein Echo der Sclaven, und das Vorspiel der kriegerischen Troubadours. Satyrische Gesänge sind in lateinischer Sprache abgefaßt und zeigen sich besonders gegen das Ende des XII. Jahrhunderts. Hatte man es gleichfalls versucht, vor den Troubadours, lyrische Gesänge dieser Art in französischer Sprache zu machen? Dieses läßt sich nicht nachweisen, und im Fall es sein sollte, sind sie untergegangen. Aber jene satyrischen Gesänge, die auf den Straßen gesungen wurden, mußten in französischer Sprache abgefaßt sein. Die Gesänge, die Abailard für seine Heloise schrieb und die das Volk wiederholte, mußten wol französisch sein. »Abailard und Heloise, sagt Bachler, wußten sich zierlich darin auszudrücken.« Abailard kam also als der erste der Trouvères betrachtet werden. Man besitzet einige aus lateinischer und französischer Sprache gemischte Gesänge: les Epîtres sarcées (Gesang der Studenten der Pariser Universität in lateinischer Sprache abgefaßt, wovon jeder Absatz sich auf einen französischen Vers endigte, und den sie bei Abailards Abreise sangen.)

Es verhält sich mit den Troubadours, wie mit der verschiedenartigen von ihnen verarbeiteten Poesie. Sie bringen etwas neues hervor, sie schaffen, wiederholen nicht das Alte, daher ihr Name: Trouvère, von trovar. Die damalige Freiheit erlaubte ihnen ihre Gedanken in tausend Gewänder einzuhüllen und nie sprühte der provenzalische Geist glänzendere Feuerfunken, als gerade in den Stücken, die wir, ihres lockern Inhaltes wegen, hier nicht anführen dürfen. Aber vor den Troubadours gab es Jongleurs, Menestrels (Jocalatores, ministrelli), diese machten Poesen, Taschenspielerereien, sangen und sagten Verse her. Aus dieser Klasse von Leuten entsprangen die Troubadours; die Existenz der ersten ist eng mit der alten heidnischen Literatur verknüpft. Als die Troubadours aufkeimten, wurden die Jongleurs, besonders im südlichen Frankreich, in den zweiten Rang versetzt; denn im Norden, wo sie den Trouvères gleichstanden, war das dichterische Wesen nicht gleich organisiert. Im südlichen blieb der Jongleur der bouffon des Troubadours; ersterer soll aber, wie es Mary Lafont behauptet, Homers Gedichte gekannt haben. Die Jongleurs bekleidten ihren doppelten Charakter bei; sie machten Taschenspielerereien und sangen.<sup>1</sup>

Die Troubadours und Trouvères, d. h. die Dichter der Oc- und Oïlsprache, herrschten die ersten im Süden, die letzten im Norden des heutigen Frankreichs.

Den besten Beweis aber liefert folgende Uebersetzung Bernard Martins, der den Horaz beinahe wörtlich wiedergibt.

....Ergo fungar vice cotis, acutum  
Reddere quae ferrum valet, exors ipsa secundi...  
Ab so qu'ieu sembill be la cot,  
Que non taillh e fa l'ier talhar,  
Aquo de qu'ieu no sai un mot  
Cugi ad autrui ensenhar.

Aber wer noch Zweifel hegen sollte, den weisen wir auf den Trésors Pierre' de Corbisan zurück. Was die ersten Trouvères betrifft, so geben wir zu, daß dieselben wenig Kenntniß der Alten hatten, man muß sie aber nicht mit den Troubadours über einen Kamm scheren. Die Troubadours waren Gelehrte. Sie erhielten drei Arten von Erziehung. Erstens im Kloster lernten sie lateinische Grammatik, Dialektik, Rhetorik, Musik und Geometrie, nachher, aus des Königs Händen entnommen, bis daß sie das rothe Ritterhemd anlegten, erzog sie der Kastellan und zuletzt ward ihnen die dichterische Erziehung gegeben.

<sup>2</sup> Vor der Schlacht von Hastings sieht man Taillefer, der das Rolands-Lied singt, und zu gleicher Zeit das Heer durch die Kunstgriffe und Possenspiele, die er mit seiner Thierie macht, ergötzt. Siehe Ampère, Histoire de la Langue Française und A. Thierry, Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands.

Ihre Grenzlinie war von der einen Seite durch einen Theil der Loire beschrieben, d. h. ungefähr vom Remanschen See bis zur Sèvre, von der andern durch den Lauf der Gironde. In einem andern Werke (Gr. Polyd. de la Langue Française) haben wir die Demarkationslinien der Dialekte angegeben, hier befassen wir uns nur mit dem, was in das historische Gebiet der Sprache eingreift. Auf die Völker, die im Süden jener Linie eingeschlossen waren, übten von Anfang an verschiedene Einflüsse ihre Wirkung aus. Vor uralter Zeit waren sie mit den Ibernern, Griechen, nachher mit den Arabern in beständiger Berührung gewesen. Sie blieben einige Zeit unter römischer Botmäßigkeit und beugten sich späterhin unter das Joch der Franken, die es aber nie vermochten, sie gänzlich zu unterdrücken. Die Provence, oder vielmehr der Theil Frankreichs, den sie bewohnten, bildete also, während langer Jahre, ein von Frankreich ganz abgesondertes Land, das im Mittelalter eine Grafschaft war, und ein weit größeres Gebiet umfasste, als die heutige Provence. Norden und Süden Frankreichs waren zwei ganz verschiedene Länder. In dem eigentlichen Frankenlande war die wissenschaftliche Bildung bei weitem überragend; Karl der Große hatte merkwürdig dafür gewirkt. Die im Norden angelegten Schulen standen weit über denen der südlichen Länder; der im ersten herrschende philosophische Geist war kerniger, aber wenn die Provence nicht so große Theologen und Gelehrte aufzuweisen konnte, so war sie bei weitem höflicher, und ihre Sitten feiner; denn die römische Zivilisation war für sie nicht ganz und gar verloren gegangen. Aus diesen entgegenstehenden Elementen läßt sich auch die Antipathie Frankreichs gegen die Provence erklären. Der Franke, tapfer, aber roher, der Provenzale weichlicher als jener, aber auch feiner; ersterer den letzteren als Narren ansehend, und der letzte den ersteren als rohen Wilden betrachtend.

Die Trouvères dürfen nicht von den Troubadours getrennt werden, denn letztere sind ihre Vorbilder; jene, aus dem niedrigsten Volkshaufen entsprungen, mit einigen Ausnahmen aus der bürgerlichen Klasse, während diese aus Schlössern, Pallästen, erzbischöflichen Häusern hervorgegangen waren, und an der Spitze der Bildung jener Zeit standen. Daher auch der große Unterschied in ihren Werken.

Die verschiedenen Dichtungen der Troubadours sind: 1) la Tenson: Wettkämpfe und Fragen in vielzeiligen Strophen, deren Lösung einer Schönen, einem oder mehreren Rittern der Gegend aufgegeben wurden, nicht aber, wie Lévy Alvarez behauptet, den Damen, die sich in Urtheil fällende Höfe konstituirten hatten; denn wo findet man nur einen Dichter jener Zeit, der davon in seinem Werke spricht? Es ist uns ein großer Band dieser Art Gesänge unter dem Namen Arrêts d'amour übrig geblieben. In jenen Tenzones erkennt man gleich die verliebte Kasuistik und die Streitsucht des Mittelalters. Die Gale-science griff um sich und Fürsten und Ritter gesellten sich den Troubadours bei. Im Jahre 1328 stiftet Éléonore d'Aragon die Jeux floraux, wo jedem der besten Dichter ein goldenes Weizen und eine silberne Schlüsselblume, wenn er als Sieger anerkannt war, aus den Höfen dazu ausgesetzten Fonds zu Theil ward; 2) die Chanson, der die Sirvente gegenüber steht. Diese Gesänge, zornig beißende Satyren, gegen die Schändlichkeit irgend eines Ritters oder jede Art von Knechtung gerichtet, wurden auch mit Erfolg zur Zeit der Kreuzzüge angewandt. Die Sirvente ist nicht nur Satyre, sondern erstreckt sich auch noch außerdem auf religiöse, kriegerische und politische Gegenstände. Alle diese Arten von Dichtungen standen dem grand chant gegenüber, dem chant d'amour, der die Theorie ritterlicher Liebe bildete. Ritterliche Liebe offenbart sich in den Gesängen in

ihrer vollen Größe und Reinheit, aber der große Fehler der Troubadours ist die Monotonie, die am Ende Kälte erzeugt. Der Werth jener Poesie liegt nur in Feinheit des Gefühls, ein für jene Zeit großes Verdienst, weil es sich gleich nach der Barbarei kund gibt. Uebrigens findet man in der neueren Literatur der Troubadours viel Gezwungenes, das man nur in der alten antreffen sollte; es wäre auch schwer, eine exakte Prosodie provenzalischer Dichtkunst anzugeben, da sie eine Verschiedenheit des Rhythmus gestattete, der keine Kategorien zuläßt. Ein Dichter, der sich in dieser Art von Gedichten auszeichnete, war Bertrand de Born, den man den Tyrtaus des Mittelalters nannte. Religion war eben nicht ihr Lieblingsgegenstand, ihr Talent glänzt aber in den Lobgedichten Maria's. Die kriegerischen Kantaten müssen auch von den chevaleresken unterschieden werden. In jenen findet man jene Kriegslust wieder, die Warden und Skalden so oft energisch ausdrückten. Es ist eine Dichtung, die derjenigen der rohen Jahrhunderte gleich scheint, und die nur gelegentlich hervorgerufen wurde. Alle großen, in Europa vorgefallenen Ereignisse weckten die Muse der Troubadours; jeder ergriff die Partei, die ihm zu gefallen schien. In den Kreuzzügen sangen einige für, andere gegen die Kirche, und als Gestaßel, Jerusalem erlürnt ward, ertönten die Klagen der Eimen und der Fluch der Andern. Der damals so berühmte Kreuzzug gegen die Albigenser entfaltete die Leertöne der Troubadours; jener Kampf, der Kampf des Nordens gegen den Süden, sieht dieselben für die Albigenser, so wie für ihre Feinde strebend; Monfort und der Graf von Toulouse werden, letzterer gepriesen, ersterer verflucht. Verdigon allein schwieg, und starb von Schmach beladen, weil er das Nationalgefühl nicht an den Tag gelegt hatte. Als der Kampf der Guelfen und Ghibellinen, der, Fader der Kaiser und der Päpste ausbrach, gab es Säger und Gegner für beide, und alle Ereignisse, die nur Bezug auf den Süden hatten, haben gleichfalls die Troubadours gefeiert.

Die Satyre, die eigentlich die Sitrente erzeugte, ist von diesen Dichtern mit der größten Festigkeit gehandhabt worden. Schon sieht man Marcabrus und den Grafen von Poitiers sich gegen die Herrschaft ritterlicher Liebe erheben; aber wo ihre Wuth am heftigsten ausbricht, wo die schrecklichsten Flüche in ihrer zürnenden Sitrente losgelassen werden, wo ihre heiöende Zunge keine Schranken mehr kennt: das sind die Angriffe auf Rom. Jener Bürger aus Toulouse, Gbelline und Albigenser zu gleicher Zeit, der mit nie erlöschendem Feuer der Begeisterung sich gegen die Kirche und das Papstthum erhob, Guillaume de Figuières hat in seinen Flüchen, die alle Leidenschaften, den schwarzgalligen Haß dieses populären Mannes an den Tag legen, Satyren geliefert, denen weder das, was die Philosophen des XVIII. Jahrhunderts, noch das, was die Reformatoren derartiges geliefert haben, gleichgestellt werden kann.

Die Biographien der Troubadours erregen viel mehr Interesse, als die der Trouvères. Einige Troubadours haben einen sonderbaren Charakter; hiezhin gehören Bertrand de Born, der große Aufwiegler Aquitanien's, Pierre Vidal, der größte, dessen Wesen an Scudery, und die Mystifikationen, denen er Preis gegeben, an Mayeux erinnern<sup>1</sup>. Verschiedene Biographien sind mit tragischen Ereignissen durchflochten wie die berühmte Geschichte von Cabañais<sup>2</sup>. Von den

<sup>1</sup> Man hatte ihm vorgeschwagt, er wäre Thronfolger in Konstantinopel, weshalb er alle seine Grabsprüche sammelte, um jenen Thron wieder zu erobern.

<sup>2</sup> Margaretha zwang den Vidal, sie laut in seinen Versen zu nennen, damit man an ihre Liebe an Cousy nicht zweifeln sollte.



Trouvères verdienen Lhibaut, Graf der Champagne, Coënes von Bétbune als die ausgezeichnetsten züht zu werden: was den Sire de Concy betrifft, so meinen Viele, daß zwischen ihm und Cabestaing kein Unterschied herrsche und die Geschichte der Frau von Fayel, erdichtet sei. Diese Erzählung, der das Trauerspiel Gabriel de Vergy eine große Popularität gegeben hat, ist vielleicht nur eine letzte Nachahmung des Gastmahls des Atrous, die durch chevalereske Gefänge ausgeschmückt worden ist. Man kann dieses behaupten, weil dieselbe Geschichte sich in der Lai d'Algaures erneuert, wo zwölf Ritter zwölf untreuen Frauen das Herz eines glücklichen Rivals zur Speise vorsetzen und sie zwingen, dasselbe zu verschlingen.

Die Troubadours haben auch einen großen Einfluß auf das äbrige Europa ausgeübt. In Italien waren sie allgemein geachtet. Dante hat selbst einige von ihm gemachte provenzalische Verse in seinem Purgatorio aufgestellt, und Petrarca's Name ist eng mit Bauluse verknüpft. In Spanien entstehen durch den Impuls, den die provenzalische Poesie der lyrischen gegeben hatte, diese Sammlungen von cancioneros; in England findet man die Gligmans, und nach den französischen Kriegen die Menestrels. Richard singt in provenzalischer Sprache, und Gower verfertigt französische Balladen. In Deutschland waren die Minnesänger eben so begeistert, wie die Troubadours, denn Frauenlob, Heinrich von Mügeln genannt, der heitere Walter von der Vogelweide, und Heinrich von Ofterdingen sind stets hochgefeiert worden.

Geht man nun die einzelnen Gegenstände durch, die in der epischen Poesie des mittelalterlichen Frankreichs besungen wurden, so findet man, daß sie, dem Alterthume entlehnt, Kostum und Namen aber vertauscht sind. Viele den Griechen angehörende Namen sind in das Gebiet chevaleresker Poesie gefallen und haben deren Stempel ausgebrückt erhalten; dasselbe findet auch bei Personen des alten Testaments, den Massabäern Statt. Der Trojanische Krieg, der Argonautenzug haben vielen Stoff, sowohl für Charaktere als Fakta geliefert: Benoit de St. More führt den aus dem Dares Phrygius geschöpften und vielfach bearbeiteten Roman von Troja ein. Außer diesen, dem Alterthum entlehnten Stoffen, giebt es in der epischen Dichtkunst des Mittelalters drei Hauptepochen, worin die Thaten Alexanders, Karls des Großen, Arthurs, die Hauptrollen spielen. An dem Gedichte Alexanders arbeiteten Lambert li Cors und Alexandre de Paris. In diesem Gedichte wird Alexander zum Ritter geschlagen, er hat das Banner der Dreiflamme, einen Gonfaloniero und zwölf Pairs; viele Anspielungen auf Ph. August findet man im *Renard contrefait*. Im Provenzalischen, gab es auch einen Roman Alexanders, worin gesagt wird, daß die Indischen Frauen stürben, wenn die Sonnenstrahlen sie trafen. Das Gedicht Gauthier Chatillon's *Alexandre's*, in lateinischer Sprache abgefaßt, ist rein historisch, und war im Mittelalter sehr geschätzt, woraus man sehen kann, daß um diese Zeit die Literatur sich mit zwei Alexandern beschäftigte, einem geschichtlichen und einem romantischen. Der Sagenkreis Karls des Großen voll tausend historischer und geographischer Bewirungen, in Morgenländischer Uebersetzung, reich mit Wundern ausgestattet, kam nach denen Alexanders allgemein in Umlauf. Obgleich die Geschichte vieles von dem großen Manne zu sagen hatte, beseitigte man doch das Historische jener Thaten und suchte ihm einen andern Namen zu geben. Mit romantischem Stoff ausgestattet kann man ihn in verschiedenen Chroniken auffinden: zwei darunter sind besonders wichtig, die Chronik des Mönches von St. Gallen und diejenigen, welche den Namen Turpin<sup>1</sup> führt;

<sup>1</sup> Man weiß, daß sie nicht von Turpin, Bischof zu Rheims, dem Zeitgenossen Karls, geschrieben wurde.

Erstere, eine Generation nach Karl dem Großen geschrieben, trägt wie letztere ganz den Charakter der Legende. Man sieht daraus, was für einen Einfluß der große Kaiser auf die Volksmassen ausübte und wie sehr das Romanhafte und Fabelhafte sich mit der größten Unwissenheit vermengt: eine große Schaar von Zwergen und Riesen begleitet ihn, er lebt in Spanien, und dergleichen. Andere lassen ihn auch reisen: *Li livre comment Charles de Fraunce voiet in Jerhusalem e pur parols aa seme a Constantinnoble pur vere roy Hugon*; ein in Alexandrinern abgefaßtes Gedicht, das früher wenig bekannt war, worin auch die albernsten und abgedroschensten Fabeln über den großen Mann erzählt werden, und worin man den großen Einfluß des Klerus jener Zeit wahrnehmen kann. Alles, was mit ihm in Verbindung gestanden, ward gleichfalls gefeiert; Roland, der in Roncevaux fällt, Ogier le Danois; ersterer, von dem Einhard spricht, soll wirklich gelebt haben, letzterer ist eine reine Phantasie des Aeneas. Die Mutter Karls liefert den Stoff zu *la royne Berthe aux grands peds*. Eine Abtei, die er gegründet haben soll, stellt, um den Glanz ihrer Stiftung zu erhöhen, eine Menge Kriegsthaten desselben gegen die Sarazenen an die Spitze ihrer Geschichte.<sup>1</sup>

Das Ritterthum zeigt sich mit Glanz in dem von Vetter publicirten provenzalischen Gedichte, *Ferabras*; man findet darin eine Großmuth, die als das größte Beispiel ritterlichen Heroismus gelten kann. Die muhamedanische Prinzessin Floripar ist keine chevalereske Heldin, es sind keine zarte Gefühle, die sie ausbrüdt, sondern die volle Wuth entfesselter Leidenschaft, die nicht vor dem Morde zurückschreckt und beständig die Kreuzfahrer mit den schrecklichsten Qualen bedroht, wenn man ihr nicht den Ritter liefert, den sie liebt; man erkennt darin gleichfalls den Geist der Kirche, der sich in Karls des Großen Worten laut ausspricht, in den Bannern, die man sehen will, in der Taufe des Ferabras und seiner Schwester, im Morde des alten Emirs, ihres Vaters, der sich nicht taufen lassen will und endlich in der Heiligung des Ferabras.

Mit der Schlacht bei Roncevaux endet die Legende Karls des Großen, aber dieses historische Faktum ist ganz entstellt worden; statt mit den Wäskern zu kämpfen, hat er es mit den Sarazenen zu thun. Man kann aber in allen Epöden karolingischen Inhaltes, Spuren der Geschichte wieder auffinden; im Ogier le Danois, den Zug Karls gegen die Longobarden, im Guiteclin, dem Namen eines Heldengebichts, seine langen Sachsenkriege. Die Kämpfe der Karolingischen Fürsten gegen die Sarazenen im südlichen Frankreich sind im berühmten *Guillaume d'Orange*, *Guillaume le pieux*, Helden einer Menge Epöden, die bald veröffentlicht werden, gefeiert worden. Endlich das Gedicht des quatre fils Haymon, von Huon de Villeneuve geschrieben, scheint den Widerstand, den die fränkischen Könige von Seiten der unabhängigen aquitanischen Fürsten erlitten, zu schildern. Es gibt noch andere Gedichte, die man als treue Schilderung der Geschichte des Feudalwesens betrachten kann: Gerard de Roussillon, in provenzalischer Sprache geschrieben und Garin le Loherain. Letzterer enthält eine getreue Darstellung des Feudallebens. Man sieht darin die Streitigkeiten der großen Familien, ihren kräftigen Widerstand gegen das Königthum. Es ist ein ganz feudalistisch inspirirtes Werk, kriegerischer, keineswegs chevaleresker Tendenz; die Stellung der Frauen ist darin eine untergeordnete, und der Kirche wird wenig Platz eingeräumt.

<sup>1</sup> Diese Chronik ist nicht veröffentlicht worden. Man findet darin Aufschlüsse über die Localtraditionen der Sarazenen.

Ein heimer gälischer Anführer des VI. Jahrhunderts (Arthur I.)<sup>1</sup> hat im Kreise der Sagen einen eben so glänzenden Platz eingenommen, als Karl der Große. In einigen Gedichten, die den Namen Mabinogion tragen, ist Arthurn ein mythologischer Charakter beigelegt, der ihn in eine Art von Hercules verwandelt. Man sieht, wie in Karls des Großen Romanen, die Legenden vom Kattum zur Wortschwülstigkeit romanesker Dichtungen und fabelhafter Märchen übergehen. Im Nennius, einem Chronikenschreiber aus dem IX. Jahrhundert, ist Arthurn noch nicht, was er in den Gedichten der runden Tafel war; nur in dem von Geoffroy de Monmouth im XII. Jahrhundert in lateinischer Sprache geschriebenen; entwickelt sich der fabelhafte Ruf desselben. Im fünfzehnten Jahre besigt er alle Engenden, er siegt in Jütland, auf Island, in Norwegen, geht nach Gallien, wo er den Römer bekämpft und schlägt. Inmitten seiner Siege ruft ihn sein Neffe Morbreh zurück, der ihm seine Gemahlin geraubt hat; er wird von demselben getödtet; nach der Aussage der Barden ist Morbreh eben so wenig mit ihm verwandt, als Roland mit Karl dem Großen, sondern nur ein anderer gälischer, mit den Sachsen verbündeter Chef. Nach seinem Tode selbst lebt er noch fort, und sein Name nimmt in der Geographie und Astronomie Platz. In Monmouths Chronik ist noch keine Rede von der runden Tafel, nur in der französischen Uebersetzung, dem Roman de Brut, wird dieselbe zum ersten Male einer Erwähnung gewürdigt. Die runde Tafel ist nicht aus der Astronomie, sondern bloß aus einer der zahlreichen apokryphischen Legenden, worin Joseph von Arimathea eine Hauptrolle spielt, entnommen. Nach dieser Legende hat Joseph einen Tisch gebauet, worauf die Schüssel steht, deren Christus sich beim Abendmahl bediente; elf Sessel stehen herum, denn, nachdem Judas fortgegangen, war einer leer geblieben, der würdige aber der gefährvolle ist der leere, und muß erobert werden. Die Schüssel ist der St. Graal, wovon die Gedichte Titarel und Parcival handeln, die, zuerst in provenzalischer Sprache, nachher ins Deutsche übersetzt worden sind. In beiden liegt ein tiefer mystischer Geist, man findet darin die religiöse und profane Chevalerie im Gegenfaze und ihre, von der Kirche bald entschuldigeten, bald mit dem Banne bestraften Fehler. Ein anderes, beiden ganz entgegengesetztes Gedicht, das aber auch zum Sagenreiche der runden Tafel gehört, ist der von Lucas de Gast abgefaßte Tristan. Tristan ist ein wirklicher Charakter, den aber in den alten gälischen Traditionen der chevalereske Charakter, den er in den Epochen des Mittelalters angenommen hat, beigelegt ist. Diese Erzählung ist nichts als eine verwickelte Intrigue, worin oft die Gränzen der Sittlichkeit überschritten sind. Einige behaupten, dieser Roman sei aus dem Lateinischen übersetzt worden.

Viele von den Ritterromanen, die mit dem St. Graal nichts gemein haben, sind schon früh in achtzähligen Versen oder in Prosa geschrieben worden; hierher gehört der von Gauthier May abgefaßte Lancelot. Lancelot bietet ähnliche Scenen wie der Tristan dar, die aber durch ein reines Gefühl erhöht werden. Uebrigens sind diese Romane Sprößlinge der Geschichte Arturs, denn man findet darin etwas vom Morbreh, dem Neffen Arturs und Entführer seiner Gemahlin wieder.

Es bleiben noch zahlreiche Romane zu erwähnen, die historische Personen als Helden feiern, dergl.: Hugues Capet, Godefroy de Bouillon, Robert-

<sup>1</sup> Es gibt einen historischen Arthur, den Barden besangen, und der einer der Anführer war, die die britische Unabhängigkeit gegen die sächsischen Eroberer vertheidigten.

le-Diable, Richard Coeur-de-Lion; einige rein erdichtete, als: Portonopeus, la belle Meleusine, und der neueste derselben, Amadis des Gaules, mehr erotischen als französischen Ursprungs, denn er ist nach dem Muster spanischer und portugiesischer Originale abgefaßt.

Diese Ritterromane haben sich über ganz Europa erstreckt; unter verschiedenen Gestalten sind sie in den verschiedenen Ländern vorhanden. In Spanien steht Bernard de Carpio Karl dem Großen entgegen; in Calderons Puente de Mentibus findet man den Ferabras, in Italien in den I Reali Francia de, Karl den Großen; in Dante's Werken Lancelot und Tristan, wovon ersterer eine große Rolle im Schicksale der Françoise de Rimini spielt. England hat viele von den französischen mittelalterlichen Romanen übersetzt, worin aber die Namen meist immer verstimmt sind, Deutschland hat auch Skizzen daraus entlehnt, wie man es aus Bachlers Literaturgeschichte sehen kann, und wenn man die Fortpflanzung der Ritterromane gänzlich verfolgen wollte, müßte man bis auf Skandinavien zurückgehen. Island hat, so wie die slavischen Nationen, der runden Tafel geschuldigt, denn der Fürst Kartaus und seine zwölf Ritter, die in Rußland Eingang gefunden haben, sind nur Arthur und die Ritter der runden Tafel<sup>1</sup>.

Das mittelalterliche Epos geht unmerklich zu den Fabliaux über; was ist denn der Roman du Sire de Coucy anders als ein langes Fabliau? Diese Fabliaux gehören zu den interessantesten Dichtungen des Mittelalters. Die Erzählungsweise ist darin zu weit getrieben, weiter noch als in den großen ritterlichen Epopöen. Der heisende Geist der Franzosen damaliger Zeit zeigt sich darin mit der Feinheit und Naivität, die späterhin den Esontaine auszeichnet. Marie de France verdient hier erwähnt zu werden; die Namen der übrigen Dichter sind nicht bekannt. Eine große Sammlung von Fabliaux haben Barbazon und Réon herausgegeben. Zu den Fabliaux gehören auch noch die Histoires, Contes et Nouvelles, wovon die vorzüglichsten les Cent-et-une Nouvelles aus dem Italienischen des Boccaccio übertragen sind.

Ehe wir vom Mittelalter zur neueren Literatur übergehen, die wir aber nicht beschreiben wollen, haben wir noch einige Werke, und besonders die Dramaturgie zu erwähnen. Die dramatische Dichtkunst stellt unter der ihr eigenen Form die verschiedenen literarischen Leistungen des Mittelalters dar. Aus der Bibel entlehnt sie ihre Mystères, aus der Legende ihre Miracles; die allegorische und didaktische Dichtkunst erzeugt die Moralités. Die ritterliche Poesie nimmt darin nur einen sehr geringen Platz ein und das Fabliau erweckt die satyrische Poesie, la Farce satyrique. Das Theater, das hier nicht berührt werden kann, schließt die mittelalterliche Literatur.

In dieser Uebersicht der mittelalterlichen Literatur Frankreichs sind wir vielleicht in manchem Bezuge zu weit schweifig, in andern zu kurz gewesen, da aber bekannte Sachen keiner Erwähnung bedürfen, unbekannte aber besonders berücksichtigt werden müssen, wird man uns dieses verzeihen. In wenigen Worten dürfen wir hier wol noch die Hauptereignisse der von uns beschriebenen Epochen hervorheben: Nach Karl dem Großen erhält die französische Sprache und Literatur einen besondern Aufschwung. Die Kreuzzüge entflammen die Begeisterung und geben den profanen Geistesprodukten einen ritterlichen Charakter, den religiösen eine lebendige, hinreißende Beredsamkeit, die aber durch scholastische Spitzfindigkeiten

<sup>1</sup> Dietrich, russische Volksmährchen.

verderbt wird. — Die Dichtkunst verliert ihre Armuth, ihre lautiſche Frei-  
müthigkeit; durch Selbſtdenken angeregt, wird ſie aber gelehrter und gewinnt an Reich-  
haltigkeit und Genauigkeit; die Proſa erhebt ſich durch ihre regelmäßige und  
kernige Sprache, womit ſie die Chronikſchreiber und Philoſophen bereichern  
und die ſich bis zum XV. Jahrhundert ſtets erhält.

In demſelben verleißen die darin gemachten Entdeckungen, das verbreitete  
Studium der griechiſchen und lateiniſchen Sprache, die Felzbüge in Italien dem  
franzöſiſchen Idiom ein neues Gewand; im folgenden Jahrhundert erreicht ſie einen  
hohen Punkt der Reife. Alle früheren Zeiten verſchwinden vor der merkwürdigen Epoche  
die mit dem XVI. Jahrhunderte beginnt; die franzöſiſche Sprache und Literatur, durch  
Phantaſie befruchtet, durch neue Wörter bereichert, erhält eine neue Richtung. — Die  
politiſche Einheit des Staates wird begründet; die literariſche Einheit beginnt.  
Im Jahre 1512 beſiegt Ludwig XII. die Einführung der franzöſiſchen Sprache in die  
Geſezbücher; die lateiniſche wird aber dennoch beibehalten und erſt unter Franz I.,  
der 1529 denſelben Befehl erteilte, welcher aber kraftlos blieb und 1538 erneuert  
werden mußte, verſchwindet ſie gänzlich.

In dieſem Zeitalter öffnet Marot der Dichtung eine neue Bahn, die  
mit dem feſter geordneten geſellſchaftlichen Leben ihren Kreis vergrößert; er erweckt  
mit ſeiner naiven, leichten und ſarkaſtiſchen Feder das nationale Selbſtgefühl,  
während Amyot, in ſeiner proſaiſchen Ueberſetzung Plutarchs, für eine allmächtige  
Sicherſtellung grammatifcher Reinheit ſorgt und das Gebiet der Sprache erweitert.  
Montaigne erſtrebt ſtyliſtiſche Korrektheit und kühnere Wendungen, die aber  
durch die griechiſchen und lateiniſchen Ausdrücke Ronſard's verborben werden;  
Rabelais waltet nach ſeinem Belieben über ſie. Reich an wißiger Laune, unübertreff-  
lich in Ernſt und Scherz, tief gelehrt und vielſeitig gebildet, überſtrömend von Luſtigkeit  
in der Anſchauung weltlicher Dinge und dennoch das Wahre, Würdige nicht verſäumend,  
geißelt er ſein Zeitalter mit allgewaltiger Hand und beſtreitet kühn die herrſchenden  
Vorurtheile und Irrthümer, enthüllt Vieles mit einer Freiämthigkeit ſonder  
Gleichen und übt einen großen Einfluß auf die folgenden Schriftſteller aus.

Enfin Malherbe vint, et le premier en France,

Fit ſentir dans les vers une juſte cadence.

D'un mot mis en ſa place enseigna le pouvoir,

Et réduiſit la muſe aux règles du devoir.

---

*Note.* Sollten die im Anfange dieſer Einleitung ausgeſprochenen Ideen über das  
Fortbeſtehen des galliſchen Idioms in Gallien angegriffen werden, ſo weiſen  
wir nur auf das ſo eben in Deſſau, von Buchs erſchienene Werk „zur  
Geſchichte und Beurtheilung der Fremdwörter im Deutſchen  
§. 1.“ zurück, worin der Verfaſſer eine ähnliche Behauptung aufſtellt.



# Siebzehntes Jahrhundert.

*XVII. Siècle.*

•••••

# LISTE CHRONOLOGIQUE DES AUTEURS

DU

## XVII. SIÈCLE,

CONTENUS DANS CE VOLUME.

---

1.	<i>Malherbe</i> .....	né en 1555	† 1648.
2.	<i>Voiture</i> .....	" 1598	† 1628.
3.	<i>Patru</i> .....	" 1604	† 1681.
4.	<i>Corneille</i> .....	" 1606	† 1684.
5.	<i>Rotrou</i> .....	" 1609	† 1650.
6.	<i>Mézeray</i> .....	" 1610	† 1683.
7.	<i>Scarron</i> .....	" 1611	† 1660.
8.	<i>Larochejoucauld</i> .....	" 1612	† 1680.
9.	<i>Saint-Evremond</i> .....	" 1613	† 1703.
10.	<i>Rets</i> .....	" 1614	† 1679.
11.	<i>La Fontaine</i> .....	" 1621	† 1695.
12.	<i>Molière</i> .....	" 1622	† 1673.
13.	<i>Pascal</i> .....	" 1623	† 1662.
14.	<i>Sévigné</i> .....	" 1627	† 1696.
15.	Les Orateurs Sacrés.		
	1. <i>Bossuet</i> .....	" 1627	† 1704.
	2. <i>Bourdaloue</i> .....	" 1632	† 1704.
	3. <i>Fléchier</i> .....	" 1632	† 1704.
	4. <i>Mascaron</i> .....	" 1634	† 1703.
	5. <i>Massillon</i> .....	" 1663	† 1742.
16.	<i>Hesnault</i> .....	" 16 ?	† 1682.
17.	<i>Deshoulières</i> .....	" 1630	† 1694.
18.	<i>Boileau</i> .....	" 1636	† 1711.
19.	<i>Racine</i> .....	" 1639	† 1699.
20.	<i>Saint-Réal</i> .....	" 1639	† 1692.
21.	<i>La Bruyère</i> .....	" 1639	† 1696.
22.	<i>Chaulieu</i> .....	" 1639	† 1720.
23.	<i>Senecay</i> .....	" 1643	† 1737.
24.	<i>Fénelon</i> .....	" 1651	† 1715.
25.	<i>Lafosse</i> .....	" 1653	† 1715.
26.	<i>Régnard</i> .....	" 1655	† 1709.
27.	<i>Vertot</i> .....	" 1655	† 1735.
28.	<i>Fontenelle</i> .....	" 1657	† 1757.
29.	<i>Longepierre</i> .....	" 1659	† 1721.
30.	<i>Rollin</i> .....	" 1661	† 1741.
31.	<i>d'Aguesseau</i> .....	" 1668	† 1751.

## Siebzehntes Jahrhundert.

### XVII. Siècle.

#### 1. MALHERBE (*François de*).

Malherbe ward 1555 in Caën, Normandie, geboren und starb 1628 in Paris, im 73. Lebensjahre. Berühmter Dichter, begriff er den Geist der Sprache, in der er schrieb, und ohne ihr das Raue, das ihr eigen war, zu nehmen, wußte er sie nach seinem Gedankenstrom zu beugen, und ihr Erhabenheit und Anmuth zu verleihen. »Malherbe, sagt Balzac sein Zeitgenosse, apprit à la France ce que c'était que la poésie, et parvint à contenter l'oreille, ce juge délicat et sévère. Il inventa l'art d'écrire avec pureté et bienséance, montra que l'éloquence prend sa source dans le choix des pensées et des paroles, et prouva que souvent l'arrangement des choses et des mots est préférable aux choses et aux mots mêmes.« Seine Dichtungen sind zwar zu rhetorisch, zeichnen sich aber durch stilistische Musterhaftigkeit aus; auch seine Prosa ist vortrefflich, und verräth Reinheit und Wohlklang.

Man hat von ihm übersetzte Bruchstücke aus dem Seneca und dem 33sten Buche des Livius. Seine Zeitgenossen, unter andern Racan, ließen ihm vollkommene Gerechtigkeit widerfahren und legten ihm den Namen le prince des poètes et le poète des princes bei. Einige jedoch machten ihm den Vorwurf, daß es ihm an Begeisterung fehle. Dieses Urtheil fällt auch Wachtler über ihn. Jetzt stimmt man darin überein, daß Malherbes Verdienst mehr in den feinen Wendungen der Sprache als in Erfindung und Gedankenfülle liege. Er war 43 Jahr alt, als er sein erstes Gedicht machte, und es scheint, daß er sich überhaupt erst in den spätern Jahren der Dichtkunst gewidmet habe.

Palévy begeht einen Fehler, wenn er sagt, daß Malherbe die vierte Strophe des Gebichts, das wir gleich anführen werden, auf den Tod seiner Tochter gedichtet habe. Er verlor seine Tochter und späterhin fiel sein Sohn im Duell mit einem provenzalischen Edelmann. Sein Schmerz war so groß, daß er sich im 73sten Jahre mit dessen Gegner schlagen wollte. Seine Freunde stellten ihm die Thorheit vor, die er begehen würde, da die Kämpfenden nicht gleichen Alters seien. »C'est à cause de cela,« entgegnete er, »que je veux me battre; je ne hasarde qu'un denier contre une pistole.« Sein ganzes Leben hindurch prozeßirte er mit seinem ältesten Bruder. Als ihm eines Tags ein Freund darüber Vorwürfe machte, sagte er: »Avec qui voulez-vous donc que je plaide? Avec les Turcs et les Moscovites, avec qui je n'ai rien à partager?« ein, mit den Grundsätzen brüderlicher Liebe sehr unvereinbares Wort, dessen Originalität sich aber nicht läugnen läßt. Malherbe wohnte meist immer en garni, mehr aus Sonderlingsneigung als aus Geiz. Sein Mobiliar war eben nicht brillant, denn er hatte nur einige Strohstühle; wenn ihn jemand besuchte und diese besetzt waren, sagte er gewöhnlich durch's Schlüsselloch: »Attendez, il n'y a plus de chaises.«



Ungeachtet der Gunst, die ihm an Heinrichs IV. Hofe, zu Theil ward, scheint es doch, daß dieser Fürst Malherbes Vermögen eben nicht über das Nothwendige vermehrt hat. Als der König aber ermordet wurde, gab ihm Maria von Medicis eine Pension von 500  $\pi$ s. Er wurde in der Kirche Saint-Germain-l'Auxerrois in die Gruft gesetzt, wo ihm Thombeaud folgende Grabchrift setzte:

L'Apollon de nos jours, Malherbe ici repose,

Il a vécu longtemps, sans beaucoup de support.

— En quel siècle? — Passant, je n'en dis autre chose:

Il est mort pauvre... Et moi, je vis comme il est mort.

### *Consolation à du Perrier.*

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle?

Et les tristes discours

Que te met en l'esprit l'amitié paternelle

L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue,

Par un commun trépas,

Est-ce quelque dédale où ta raison perdue

Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,

Et n'ai pas entrepris,

Injurieux ami, de soulager ta peine,

*Avecque*<sup>1</sup> son mépris.

Mais elle était au monde, où les plus belles choses

Ont le pire destin;

Et rose elle, a vécu, ce que vivent les roses,

L'espace d'un matin.

Puis, quand ainsi serait, que selon ta prière

Elle aurait obtenu

D'avoir, en cheveux blancs, terminé sa carrière,

Qu'en fût-il advenu?

Penses-tu que plus tard, en la maison céleste

Elle eût eu plus d'accueil,

Et qu'elle eût moins senti la poussière funeste

Et les vers du cercueil?

Non, non, mon du Perrier; aussitôt que la parque

*Chasse*<sup>2</sup> l'âme du corps,

L'âge s'évanouit au-delà de la barque,

Et ne suit point les morts.

<sup>1</sup> Avecque statt avec veraltet. — Man findet es auch in einigen Schriftstellern des 17. Jahrhunderts, obgleich auch schon im Montresor gebraucht ist.

<sup>2</sup> Chasse l'âme du corps — Malherbe sagt öfters l'âme du corps — dieser Ausdruck ist prosaisch und schwach. — Die besten Ausg. lauten chasse.

Tithon n'a plus les ans qui la firent cigale;  
 Et Pluton aujourd'hui,  
 Sans égard du passé *les mérites égale*<sup>1</sup>  
 D'Archemore ou de lui.

Ne te lasse donc plus d'inutiles *complaintes*,<sup>2</sup>  
 Et sage à l'avenir,  
 Aime une ombre comme ombre, et de cendres éteintes  
 Éteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coutume  
 Que le coeur affligé,  
*Par le canal des yeux vidant son amertume*,<sup>3</sup>  
 Cherche d'être allégé.

Même quand il advient que la tombe sépare  
 Ce que nature a joint,  
 Celui qui ne s'émeut, à l'âme d'un barbare,  
 Ou n'en a *du tout point*<sup>4</sup>.

Mais d'être inconsolable, et *dedans*<sup>5</sup> sa mémoire  
*Enfermer un ennui*,<sup>6</sup>  
 N'est-ce pas, se haïr pour acquérir la gloire  
 De bien aimer autrui?

Priant, qui vit ses fils abattus par Achille,  
*Dénué de support*,<sup>7</sup>  
 Et hors de tout espoir du salut de sa ville,  
 Reçut du reconfort.

François, quand la Castille, inégale à ses armes,  
 Lui vola son Dauphin,  
 Sembla d'un si grand coup devoir jeter des larmes  
 Qui n'eussent point de fin.

1 *Les mérites égale*, *égaler* bedeutet nicht gleich machen, sondern gleich werden, atteindre l'égalité. — Die Sprache hätte egaliser erfordert, der Reim sträubte sich aber dagegen.

2 *Complaintes*, jetzt Trauerlied, bedeutete früher Klage, plainte, und kann nicht mehr in höherer Poesie gebraucht werden.

3 *Par le canal des yeux vidant son amertume* ist verwickelt, dunkel, zu hyperbolisch; vidant gar gemein. Der Dichter hätte sagen können soulageant par des pleurs sa secrète amertume.

4 *du tout point*: point du tout wäre dem Gebrauche angemessener gewesen, doch giebt dieser Ausdruck dem Gedanken so viel Kraft, daß man ihn, streng genommen, nicht verwerfen darf.

5 *Dedans sa mémoire*; dedans ist jetzt Adverb und kann nicht mehr als Präposition gebraucht werden.

6 *Enfermer un ennui* eben nicht poetisch; nourrir un sombre ennui würden wir sagen.

7 Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,

*Dénué de supports*.

Dieser letzte Vers scheint sich auf das vorhergehende Wort Achille zu beziehen, und bezieht sich doch auf Priamus; die Konstruktion ist fehlerhaft, dénué de supports eben nicht sehr poetisch.

Il, les sécha pourtant, et comme un autre Alcide,  
 Contre fortune instruit,  
 Fit qu'à ses ennemis, d'un acte si perfide,  
 La honte fut le fruit.

Leur camp, qui la *Durance* avait presque tari<sup>1</sup>  
 De bataillons épais,  
 Entendant sa constance, eut peur de sa furie,  
 Et demanda la paix.

De moi<sup>2</sup> déjà deux fois, d'une pareille foudre  
 Je me suis vu *perclus*;<sup>3</sup>  
 Et déjà la raison n'a si bien fait résoudre,  
 Qu'il ne m'en souvient plus.

Non qu'il ne me soit mal que la tombe possède  
 Ce que j'ai de plus cher;  
 Mais en un accident qui n'a point de remède,  
 Il n'en faut point chercher.

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles:<sup>4</sup>  
 On a beau la prier,  
 La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,  
 Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,  
 Est sujet à ses lois;  
 Et la garde qui veille aux barrières du Louvre  
 N'en défend pas nos Rois.

D'aller en murmurer et perdre patience  
 Il n'est point à propos;  
 Vouloir ce que Dieu veut est la seule science  
 Qui nous met en repos. —

<sup>1</sup> Leur camp, qui la *Durance* avait presque tari  
 De bataillons épais.

Dunkler Satz, der schwer zu verstehen ist, weil Zweideutigkeit darin herrscht. Ein Kritiker erklärt ihn auf folgende Weise: leur camp de bataillons, ou composé de bataillons épais, qui avait presque tari la Durance de ses bataillons oder avec ses bataillons. Auch so ist der Satz schlecht, er bietet aber nicht wie oben eine erbärmliche Konstruktion mehr dar, die sich bei keinem Schriftsteller findet.

Was die Inversion qui la D. avait statt qui avait presque tari la Durance betrifft, so findet man mehrere Beispiele der Art bei diesem Dichter; in diesem Falle ward das Partizip flektirt, während es jetzt selbst bei obiger Inversion nicht flektirt wird. Es war eine dem Italienischen entnommene Konstruktion.

<sup>2</sup> De moi. Bangeas wollte, Dichter sollten wie Ralh. de moi statt pour moi gebrauchen. Seine Meinung ist verworfen.

<sup>3</sup> Perclus vom lat. *perculus* (geschlagen, atteint, betroffen), hat M. in derselben Bedeutung gebraucht. Jetzt aber hat es eine andere angenommen und bedeutet lahm, un homme perclus sinnverwand mit impotent.

<sup>4</sup> à mille autres pareilles, à mille autres seconde waren bombastische zu Matherbes Zeiten gebräuchliche Ausdrücke, die Boileau mit der Geißel der Sacherlichkeit aus der Sprache verbannte.

## II. VOITURE (Vincent.)

Voiture wurde 1598 zu Amiens geboren und starb im Jahre 1648. Er war Mitglied der Akademie und einer der geistreichsten Schriftsteller des XVII. Jahrhunderts. Wenn er die diplomatische Laufbahn, die er unter Ludwig dem XIII. betreten, hätte fortsetzen wollen, so wäre es ihm leicht gewesen, zu den größten Ehrenstellen zu gelangen, aber das Spiel und die Schwelgerei, denen er ergeben war, hinderten ihn daran sich emporzuschwingen, und selbst sich den literarischen Arbeiten zu widmen. Ungeachtet seiner Fehler und der Flüchtigkeit mit der er seine Selbstprodukte bearbeitete, muß er doch zu denen gerechnet werden, die am meisten zur Ausbildung der französischen Sprache beitrugen, denn man darf nicht vergessen, daß Voiture's Briefe 36 Jahre vor den *Lettres Provinciales* Pascals geschrieben wurden, und letztere als das erste Muster gut ausgearbeiteter französischer Prosa betrachtet werden.

Voiture's Fehler waren die seines Jahrhunderts, weshalb La Bruyère sagt: *»Voiture et Sarrazin étaient nés pour leur siècle; et ils ont paru dans un temps où il semble qu'ils étaient attendus.«* Voiture's Eigenschaften sind ihm eigen; selten hält er sich in den vom Geschmack vorgezeichneten Grenzen auf, ist aber im Gegentheil mit feinen, geistreichen Gedanken überfüllt, und wenn sein Styl auch nicht die Genauigkeit und Eleganz besitzt, die man von ihm verlangen könnte, so ist er dennoch der korrekteste und geschickteste Prosaiker seiner Zeit. Man hat von ihm Balladen, Rondeaux und Triolets; mehrere seiner Sonnetts sind voll Anmuth und seine an glücklichen Einfällen reichen Lieder sind oft schnellend bitter und witzig. Wir müssen hier Bachlers Meinung bekämpfen, wenn er sagt, Voiture habe mehr Anlage zur Poesie als zur Prosa gehabt; als Prosaiker hat Voiture der Sprache große Dienste geleistet, als Dichter aber nicht; seine Gedichte sind vergessen, während seine Briefe noch immer gelesen werden.

## Lettre

à Mademoiselle de Rambouillet, sur la mort de son frère qui mourut de la peste, et qu'elle assista pendant sa maladie.

»Mademoiselle,

»N'ayant pas moins d'admiration de votre courage, et de votre bon naturel, que de *ressentiment*<sup>1</sup> de votre douleur, je suis si fort<sup>2</sup> touché de l'un et de l'autre, que si j'étais capable de vous donner les louanges qui vous sont dues, et la consolation dont vous avez besoin, j'avoue que je serais bien empêché<sup>3</sup> par où commencer. Car quelles obligations peuvent être également plus pressantes, que de rendre à une si éminente vertu les honneurs qu'elle mérite, et à une si violente affliction le soulagement qu'elle désire? Mais j'ai tort de désunir ces deux choses, puisque votre charité les a si parfaitement unies, que l'assistance incomparable que vous avez rendue à feu monsieur votre frère vous doit être maintenant une consolation nonpareille, et que Dieu vous donne en cela par justice ce que les autres lui demandent par grâce: sa bonté infinie ne pouvant laisser sans reconnaissance une action si extraordinaire de bonté, que celle qui vous a fait mépriser votre vie, pour porter les devoirs de la meilleure soeur du monde au delà de vos obligations;

<sup>1</sup> Ressentiment bedeutet jetzt Rachegefühl, und man sagt nicht mehr le ressentiment de votre douleur.

<sup>2</sup> si fort heißt tellement.

<sup>3</sup> empêché heißt en peine.

et par une constance admirable, demeurer ferme au milieu d'un péril qui fait trembler les plus courageux. Cette même raison ne me peut permettre de douter qu'il ne vous en préserve, et qu'il ne verse sur vous pour récompense de votre vertu, les bénédictions que vous souhaite,

Mademoiselle,  
Votre obéissant serviteur,  
« Voiture. »

**Lettre à Pierre Costar, Docteur de Sorbonne connu par sa « Défense des Ouvrages de Voiture. »**

« Envoyez-moi, je vous prie, promptement deux cents louis dont j'ai besoin pour achever la somme de quatorze cents que je perdis hier au jeu. Vous savez que je ne joue pas moins sur votre parole que sur la mienne. Si vous ne les avez pas, empruntez-les; si vous ne trouvez personne qui veuille vous les prêter, vendez tout ce que vous avez, jusqu'à votre bon ami, M. Paucquet; car absolument il me faut deux cents louis. Voyez avec quel empire parle mon amitié: c'est qu'elle est forte; la vôtre, qui est encore faible, dirait: Je vous supplie de me prêter deux cents louis, si vous le pouvez sans vous incommoder. Je vous demande pardon si j'en use si librement.

« Voiture »

**Réponse.**

Je n'aurais jamais cru avoir tant de plaisir pour si peu d'argent. Puisque vous jouez sur ma parole, je garderai toujours un fonds pour la dégager: je vous assure de plus qu'un de mes parents a toujours mille louis dont je puis disposer, comme s'ils étaient dans votre cassette: je ne voudrais pas vous exposer par là à quelque perte considérable. Un de mes amis me dit hier que *feu son bien*<sup>1</sup> avait été le meilleur ami qu'il eût au monde: je vous conseille de garder le vôtre; je vous renvoie votre promesse. Je suis surpris que vous en usiez ainsi avec moi, après ce que je vous vis faire l'autre jour pour M. de Balzac.

Costar »

**Portrait.**

*d'une de ces coquettes, froides, légères, capricieuses et exigeantes, qui croient suffisamment payer l'amour des hommes, en se laissant aimer.*

De louanges et d'honneurs vainement affamée,  
Vous ne pouvez aimer et voulez être aimée;  
Et votre coeur altier croit mettre entre les dieux  
Ceux qu'il souffre mourir en adorant vos yeux.  
Que si quelqu'un poussé de son mauvais génie

<sup>1</sup> *feu son bien*, sein früheres Vermögen, einzige Anwendung dieser Art des Worts *feu*.

Tombe *dessous*<sup>1</sup> le joug de votre tyrannie,  
 Il faut qu'il se hâsse et que dès ce moment  
 Il demeure ennemi de son consentement,  
 Et vous ne croirez pas (*tant vous ét'inhumaine*)<sup>2</sup>  
 Qu'il ait beaucoup d'amour s'il n'a beaucoup de peine.  
 Vous voulez qu'il soit pâle et que plein de langueur,  
 Il s'afflige sans cesse et se ronge le coeur,  
 Que l'ombre d'un soupçon lui donne cent alarmes,  
 Que vos moindres dépit le fassent fondre en larmes,  
 Qu'il soit, hors de propos, défiant et jaloux,  
 Jamais content de lui, jamais content de vous.

.....  
 Que si parfois d'amour votre *âme est allumée*,<sup>3</sup>  
 C'est un feu passager qui se tourne en fumée.

.....  
 Vous ne savez *que c'est*<sup>4</sup> d'une flamme constante:  
 Toute chose vous plaît, et rien ne vous contente,  
 Et votre esprit flottant entre cent passions  
 A beaucoup de desseins et peu d'affections.  
 Plus léger que le vent qui porte les tempêtes,  
 Il change tous les jours de nouvelles conquêtes,  
 Et n'est aimant jamais ce qu'il peut posséder,  
 Il gagne toute chose et ne sait rien garder.  
 Car votre vaine humeur après une victoire,  
 En méprise le fruit, et n'en veut que la gloire,  
 Et de tant d'amitiés faites diversement  
 N'en aime que la fin et le commencement.  
 D'un amant qui vous vient vous aimez les approches,  
 D'un autre qui s'en va, les cris et les reproches:  
 La nouveauté vous plaît, et ne se passe jour  
 Que vous ne fassiez naître ou mourir quelque amour.  
 Vous êtes sans arrêt, faible, vaine et légère,  
 Inconstante, bizarre, ingrate et *mensongère*<sup>5</sup>;  
 Pleine de trahisons, sans âme et sans pitié,  
 Capable de tout faire, hormis une amitié.

<sup>1</sup> dessous jetzt nicht mehr statt sous gebraucht; in älteren Autoren findet man es häufig.

<sup>2</sup> Vous ét' inhumaine statt vous êtes inhumaine, wird nur in Biedern niederer Gattung apostrophirt. Es ist eine nicht nachzuahmende Nachlässigkeit.

<sup>3</sup> D'amour votre âme est allumée man sagt entzündet; allumée d'amour ist nicht exact, denn die Liebe wäre hier mit der Flamme eines Lichtes verglichen. On allume une chandelle, une bougie; l'amour n'allume pas, mais il brûle, il entlame.

<sup>4</sup> Vous ne savez que c'est statt ce que c'est. In älteren Dichtern häufige Nebenart: Par lui j'appris que pouvoit l'espérance (Ronsard). Voilà qu'advient à ceux qui &c. (Rabelais). Fais que dois, avieigne que peut (l'Ordene de Chevalerie, Fabl. & Cont. I. 76 ed. Méon). Es ist eine Ellipse, die Malherbe oft gebrauchte: Qui n'avait jamais éprouvé que peut un visage d'Aloïde.

<sup>5</sup> Mensongère dieses Adjektiv steht jetzt nur noch bei Eigennamen: des airs mensongers, des couleurs mensongères, bei Personennamen gebraucht man menteur, menteuse.

III. PATRU (*Olivier.*)

Patru wurde in Paris im Jahre 1604 geboren und starb daselbst den 16. Januar 1651, als berühmter Avocat und Mitglied der Académie, wo er die Antrittsreden einführte.

Sein strenger und schwieriger Geschmack war Ursache, daß viele Schriftsteller der damaligen Zeit ihn um Rath fragten; doch hat er sich auch oft geirrt, denn er rieth La Fontaine ab Fabeln zu dichten, und Boileau seine Art poetique herauszugeben. Patru's Werke sind herausgegeben worden; sie rechtefertigen nur durch Korrektheit des Ausdrucks und durch eine strenge Dialektik den großen Ruf, den dieser Redner zu seinen Lebenszeiten genoß. Der Styl ist trocken und ohne Bürde. Man begreift kaum heute, wenn man diese kalten und entfärbten Reden mit denen der heutigen großen geschichtlichen Redner vergleicht, wie sie damals einen so großen Erfolg haben konnten. Uebrigens gereicht es Patru zum Ruhme, daß er arm lebte und starb und stets Beweise der größten Uneigennützigkeit und einer eben Unabhangigkeit an den Tag legte. —

**Fragment de l'Oraison Funèbre de M. de Bellèvre.**

Pomponne passe dans la Grande-Bretagne, où, pendant tout le temps que dura cette ambassade, il se rendit si admirable aux yeux de toute la cour, et de tout le peuple d'Angleterre, qu'en effet ce héros ne leur était guère moins cher qu'à la France. Cette présence si agréable, cet air si doux, sa conversation toute galante lui gagna bientôt tous les coeurs, mais surtout le coeur du roi, et ce ne fut pas sans une *secrète conduite*<sup>1</sup> de la Providence, qu'il se trouva dans ces lieux au *point fatal*<sup>2</sup> qu'on allait immoler à l'idole de l'hérésie tant de milliers de victimes innocentes: car il fut à peine arrivé à Londres, qu'on renouvella les sanglants édits de la reine Elisabeth, et de ce prince malheureux, qui fut le premier déserteur de la piété et de la foi de ses pères. *Une vapeur noire sortie de l'abîme avait empoisonné les esprits*<sup>3</sup>; jamais danger ne fut plus *proche*<sup>4</sup> ni plus affreux: déjà le glaive est levé, les ouailles saintes du vrai pasteur tremblent. A mes fidèles! consolez-vous; l'ange du Seigneur est à vos portes; voilà l'enfer désarmé; l'appareil de ce sacrifice d'abomination est par terre: l'éloquence de Pomponne, ses prières, ses ardentes sollicitations, ont enfin ému les entrailles du monarque, vaincu la haine des peuples, et confondu l'orgueil et la rage des démons. La nouvelle d'un événement si inopiné passa bientôt dans tous les climats du monde chrétien. L'Eglise, qui voit ses enfants heureusement délivrés, adores le doigt de Dieu dans ce grand succès, et bénit en même temps la sage main, qui fut l'organe *des miséricordes*<sup>5</sup> et de la puissance du Ciel. —

1 *Une secrète conduite* sagt man nicht mehr, Inspiration wäre vielleicht besser, oder man müßte dem ganzen Satz eine andere Wendung geben.

2 *Au point fatal* qu'on, au moment fatal où, das Letztere ist besser.

3 *Une vapeur noire sortie de l'abîme avait empoisonné les esprits*, gezwungene, schwülstige Hyperbel.

4 *Ne fut plus proche*, man sagt eine habitation proche de la ville, ces maisons sont proches l'une de l'autre; proche, Abjektiv, wird mit und ohne Präposition bei Personen und Eigennamen gebraucht, ist aber hier keineswegs passend, evident, imminent wäre besser.

5 *Des miséricordes*, abstrakte Subst., können im Singular wie im Plural stehen.

*Peinture des Tourments affreux qu'endurent les Chrétiens captifs chez les Barbares.*

Je ne parle point de la pesanteur de leurs fers, ni de ces cavernes affreuses où toutes les nuits on les enferme comme des bêtes farouches. Que leur vie ne soit qu'une longue mort, ou qu'une agonie continuelle; qu'éloignés de leurs parents et de leurs amis, de leurs femmes et de leurs enfants, ils soient exposés à la fureur d'un brutal, d'un implacable bourreau, *c'est de quoi fendre le coeur*<sup>1</sup> le plus endurci; ce n'est pourtant qu'une petite partie de leur misère. Pensez, Messieurs, pensez en quel danger est leur salut dans cette maudite terre de tribulation et d'angoisse. Autant d'infidèles, autant d'instruments du vieux serpent, autant d'ouvriers qui ne travaillent qu'à les perdre, qu'à les dérober à Jésus-Christ. On n'épargne ni les menaces, ni les promesses; l'espérance de la liberté, la terreur d'un traitement inhumain ébranle la chair, et la révolte contre l'esprit. Au milieu de tant d'ennemis, point de secours, point de consolation, point de conseil: ils n'entendent plus ni la voix de l'épouse sainte, ni la voix du bon pasteur; le ciel est d'airain: il retient dans ses trésors et ses pluies et ses rosées; cependant ne croyez pas que le Prince des Ténèbres se repose, il jète le trouble dans leur conscience; il irrite, il envenime leur passions, il redouble leurs chagrins, leurs impatiences, leurs craintes. Un Dieu né dans une crèche, un Dieu mourant sur la croix, l'Evangile, tous nos Mystères, il les blasphème, il les met, autant qu'il peut, en opprobre: enfin, Messieurs, dans l'obscurité d'une nuit pleine de douleurs, pleine d'effroi, ces misérables vers de terre, sans assistance, sans armes, ont à combattre toutes les puissances de l'abîme. *Quelle extrémité! quelle désolation! mais quel péril ou plus évident, ou plus terrible*<sup>2</sup>.

#### IV. CORNEILLE (Pierre.)

Corneille ward 1606 in Rouen geboren und starb zu Paris 1684. Einer der ersten Mitglieder der von Richelieu gestifteten Akademie, wird er, obgleich es Rotrou ist, als der Vater des französischen tragischen Kunststiles betrachtet.

Benn auch Voltaire sagt, daß von den, von Corneille bearbeiteten 33 Theaterstücken nur zu seiner Zeit noch 6 aufgeführt wurden, so glauben wir, daß diese Fälle dichterischer Produkte, ehe die erstaunenswürdige Verschiedenheit seines Geistes bewieset, als seinem Ruhme schadet, und daß er selbst in den Werken zweiten Ranges sich noch erhaben zeigt. Man könnte ihm mit Recht das Wort des Longinus über Homer beilegen.

Es fällt auf, daß ein solcher Geist, wie Corneille, nicht mehr Einfluß auf den Charakter der französischen Nation ausgeübt hat, denn er hätte derselben seine Energie, sein sittlich, edles Freiheitsgefühl verleihen müssen; aber der Geist des Cardinalministers Richelieu, lähmte den des Dichters. Jener

<sup>1</sup> C'est de quoi fendre le coeur, man sagt jetzt il ya de quoi fendre.

<sup>2</sup> Mais quel péril ou plus évident, ou plus terrible Ellipse, qui soit ausg.



hatte seine Macht befestigt, er hatte Nichts mehr von dem letzten Athemzuge einer dahinsterbenden Freiheit zu befürchten; Corneille's echt römische Gedankenstärke blieb ihm allein und fand keinen Wiederhall. Racine, der späterhin auftauchte, entnerote die Nation durch seinen hinreißend bezaubernden Styl und durch sein, dem des Corneille ganz entgegengesetztes Talent. Corneille, der nur dahin zielte, staunende Bewunderung hervorzurufen, strebte nicht nach theilnehmendem Gefühle, und nahm die epische Erhabenheit als Grundlage seines tragischen Stils an; Racine suchte zu rühren. Der Enthusiasmus, den der Verfasser der *Horazier* und des *Cids* einflößt, scheint sich noch durch Vorurtheil bestärkt zu haben; es scheint, wenn man Corneille liest, man habe einen alten Klassiker vor sich. Durch tiefe Studien der Alten hochgebildet, eignete er sich ihren heroischen Charakter ganz an; auch die Spanier scheint er nicht vernachlässigt zu haben, denn oft mischt sich in seinen Werken das Originelle dieser Nation mit der Majestät des Römers. Corneille's Genus war erhaben, seine Sprache besaß männliche Würde, wie die des Lafontaine Raietät besaß.

Hier folgen dramatische Werke Corneille's, chronologisch geordnet: *Mélite*, 1625, aufgeführt 1629. — *Clitandre*, 1630. — *La Veuve ou le Traître trahi*, 1633. — *La Galerie du Palais ou l'Amie rivale*, 1634. — *La Suivante*, 1634. — *Le Palais-Royal ou l'Amoureux extravagant*, 1635. — *Médée*, 1635. — *L'illusion*, 1636. — *Le Cid*, 1636. — *Horace*, 1639. — *Cinna*, 1639. — *Polyeucte, martyr*, 1640. — *La Mort de Pompée*, 1641. — *Le Menteur*, 1642. — *La Suite du Menteur*, 1643. — *Théodore*, 1645. — *Rodogune*, 1646. — *Héraclius*, 1647. — *Andromède*, 1650. — *Don Sanche d'Aragon*, 1650. — *Nicomède*, 1652. — *Pertharite, roi des Lombards*, 1653. — *Oedipe*, 1659. — *La Toison d'Or*, 1660. *Sertorius*, 1662. — *Sophonisbe*, 1663. — *Othon*, 1665. — *Agésilas*, 1666. — *Attila*, 1667. — *Psyché*, 1670. — *Tite & Bérénice*, 1671. — *Pulchérie*, 1673. — *Suréna*, 1675. — Seine übrigen Dichtungen sind: *Excuse à Ariste*, *Rondeau*, *Remerciement au card. Mazarin &c.* Von seinen prosaischen Werken sind folgende die vorzüglichsten: *Discours de l'utilité et des parties du Poème dramatique*. — *Discours de la Tragédie et des moyens de la traiter, selon le vraisemblable, ou le nécessaire*. — *Discours de Réception à M. M. de l'Académie française*. Auch seine Uebertragung in Versen der *Imitation de J. C.* (1653 — 59) ist nicht übel.

Die beste Ausgabe seiner Werke ist die 1802 in Paris bei Didot, mit Noten von Vallart erschienen, auch die, von Raynouard 1817, 12 vol. in 8, herausgegeben, ist sehr gut. Die älteste ist die in Folio 1663 — 64 von Th. Corneille besorgte.

Corneille hatte mehrere Söhne; der älteste und der zweite waren Cavalierierittmeister, der jüngste Geistlicher, der zweite ward bei der Belagerung von Grave erschossen, und die übrigen starben ohne Nachkommenschaft.

### *Parallèle de Corneille et Racine, par Fontenelle, neveu du premier.*

Corneille n'a eu devant les yeux aucun auteur qui ait pu le guider; Racine a eu Corneille.

Corneille a trouvé le théâtre français très-grossier, et l'a porté à un haut point de perfection; Racine ne l'a pas soutenu dans la perfection où il l'a trouvé.

Les caractères de Corneille sont vrais, quoiqu'ils ne soient pas communs. Les caractères de Racine ne sont vrais que parce qu'ils sont communs.

Quelquefois les caractères de Corneille ont quelque chose de faux, à force d'être nobles et singuliers; Souvent ceux de Racine ont quelque chose de bas, à force d'être naturels.

Quand on a le cœur noble, on voudrait ressembler aux héros de Corneille; et quand on a le cœur petit, on est bien aise que les héros de Racine nous ressemblent.

On rapporte des pièces de l'un le désir d'être vertueux; et des pièces de l'autre, le plaisir d'avoir des semblables dans ses faiblesses.

Le tendre et le gracieux de Racine se trouvent quelquefois dans Corneille; le grand de Corneille ne se trouve jamais dans Racine.

Racine n'a presque jamais peint que des Français, et que le siècle présent, même quand il a voulu peindre un autre siècle et d'autres nations; on voit dans Corneille toutes les nations, -et tous les siècles qu'il a voulu peindre.

Le nombre des pièces de Corneille est beaucoup plus grand que celui des pièces de Racine, et cependant Corneille s'est beaucoup moins répété lui-même que Racine n'a fait.

Dans les endroits où la versification de Corneille est belle, elle est plus hardie, plus noble, plus forte, et en même temps aussi nette que celle de Racine; mais elle ne se soutient pas dans ce degré de beauté, et celle de Racine se soutient toujours dans le sien.

Des auteurs inférieurs à Racine ont réussi après lui dans son genre; aucun auteur, même Racine, n'a osé toucher, après Corneille, au genre qui lui était particulier.

*Nota.* Wir haben dieses Parallel nur des Styls halber gegeben, denn die darin ausgesprochenen Ideen, denen wir nicht bestimmen, sind von andern vielfach fertig beurtheilt worden; man vergleiche die von uns aufgestellten Urtheile über beide Dichter.

### 1. *Style narratif de Corneille.*

#### *Combat de Rodrigue contre les Maures.*

Nous *partimes*<sup>1</sup> cinq cents, mais par un prompt renfort,  
 Nous nous *vîmes*<sup>1</sup> trois mille en arrivant au port.  
 Tant à nous voir marcher avec un tel visage,  
 Les plus épouvantés reprenaient du courage;  
 J'en cache les deux tiers *aussitôt qu'arrivés*<sup>2</sup>  
 Dans le fond des vaisseaux qui *lors*<sup>3</sup> furent trouvés.  
 Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,  
 Brûlant d'impatience autour de moi demeure,  
 Se couche contre terre, et sans faire aucun bruit,  
 Passe une bonne part d'une si belle nuit.  
 Par mon commandement la garde en fait de même,  
 Et se tenant cachée, aide à mon stratagème;  
 Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous  
 L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.  
 Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,  
 Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles;  
 L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort,  
 Les Maures et la mer montent jusques au port.  
 On les laisse passer, tout leur paraît tranquille;  
 Point de soldats au port, point aux murs de la ville;

<sup>1</sup> *Nous partimes* cinq cents, . . . *nous, nous vîmes* . . . Dieser von so vielen Grammatikern angegriffene Vers ist nicht fehlerhaft; weder die Akademie, noch Scuderi noch Voltaire hatten Etwas dagegen einzuwenden und Racine, wie wir gleich sehen werden, hat ebenfalls das Defini. gebraucht, obgleich die Handlung, die Iberoamón erzählt, am selbigen Tage vorfiel, (siehe Grammaire Nat. p. 627). Es giebt Fälle, sagt Desfaut, wo man kein anderes Zeitverhältniß gebrauchen kann: Ce matin nous nous sommes rendus chez le ministre; il n'y était pas, nous *résolûmes* de l'attendre (Exam. critique de Duvivier, p. 107). Wie falsch die von Chapsal aufgestellten Regeln sind, sieht man hieraus.

<sup>2</sup> *Aussitôt qu'arrivés* Elipse: aussitôt que nous fûmes arrivés.

<sup>3</sup> *Lors* statt *alors* wird nicht mehr gebraucht. Diese beiden Verse hätten in ein eleganteres Gewand eingehüllt werden können.

Notre profond silence abusant leurs esprits,  
 Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris;  
 Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,  
 Et courent se livrer aux mains qui les attendent.  
 Nous nous levons alors, et tous en même temps,  
 Poussons *jusques*<sup>1</sup> au ciel mille cris éclatants.  
 Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent;  
 Ils paraissent armés; les Maures se confondent,  
 L'épouvante les prend à demi descendus,  
 Avant que<sup>2</sup> de combattre ils s'estiment perdus.  
 Ils courent au pillage et rencontrent la guerre;  
 Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,  
 Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,  
 Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.  
 Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient;  
 Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient...  
 La honte de mourir sans avoir combattu  
 Arrête leur désordre et leur rend leur vertu.  
 Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées;  
 Des plus braves soldats les trames sont coupées.  
 Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,  
 Sont des camps de carnage où triomphe la mort.  
 Oh! combien d'actions, combien d'exploits célèbres,  
 Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,  
 Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il *donnait*<sup>3</sup>,  
 Ne pouvait discerner où le sort inclinait!  
 J'allais de tous côtés encourager les nôtres,  
 Faire avancer les uns et soutenir les autres,  
 Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,  
 Et ne l'ai pu savoir *jusques* au point du jour.  
 Mais enfin, sa clarté montre notre avantage;  
 Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage;  
 Et voyant un renfort qui nous vient secourir,  
 L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.  
 Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,  
 Nous laissant pour adieux des cris épouvantables,  
 Font retraite en tumulte, et sans considérer  
 Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.  
 Pour souffrir<sup>4</sup> ce devoir leur frayeur est trop forte,  
 Le flux les apporte, le reflux les remporte.  
 Cependant que<sup>5</sup> leurs rois engagés parmi nous,

<sup>1</sup> *Jusques* nimmt oft ein *a* bei Dichtern an; dieses *a* ist ein Ueberbleibsel der mittelalterlichen Sprache, wo man den Subjekten, und aus Mißbrauch selbst den Präpositionen, ein *a* anhängt: La septième année estoit *presques* entière en ses pas retournée (Ronsard).

<sup>2</sup> Avant que de combattre, avant de wird jetzt häufiger gebraucht, obgleich avant que de kein Fehler ist, so muß man doch Leßeres vorziehen (Gram. Nation p. 845).

<sup>3</sup> Qu'il donnait qu'il frappait ist besser.

<sup>4</sup> Pour souffrir ce devoir; souffrir statt remplir.

<sup>5</sup> Cependant que statt pendant que; cependant wird nicht mehr statt pendant que gebraucht, und hat im Anfange nie que nach sich; folgt nur darauf, wenn es nach

Et quelque peu des leurs tout percés de nos coups,  
 Disputent vaillamment, et vendent bien leur vie,  
 A se rendre, moi-même en vain je les convie:  
 Le cimenterre au poing, ils ne m'écoutent pas;  
 Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,  
 Et que seuls désormais en vain ils se défendent,  
 Ils demandent le chef, je me nomme, ils se rendent;  
 Je vous les envoyai tous deux en même temps;  
 Et le combat cessa faute de combattants.

(*Le Cid.*)

## 2. *Discours et Morceaux oratoires.*

### *Imprécations de Camille.*

Rome, l'unique objet de mon ressentiment,  
 Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant,  
 Rome, qui t'a vu naître, et que ton cœur adore,  
 Rome, enfin, que je hais parce qu'elle t'honore;  
 Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,  
 Saper ses fondements encor mal assurés!  
 Et si ce n'est assez de toute l'Italie,  
 Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;  
 Que cent peuples unis, des bords de l'univers,  
 Passent, pour la détruire, et les monts et les mers;  
 Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,  
 Et de ses propres mains déchire ses entrailles!  
 Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,  
 Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!  
 Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,  
 Voir ses maisons en cendres et ses lauriers en poudre,  
 Voir le dernier Romain à son dernier soupir,  
 Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!

(*Les Horaces.*)

### *Reproches d'Auguste à Cinna.*

Prends un siège, Cinna, prends, et sur toute chose,  
 Observe exactement la loi que je t'impose:  
 Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours;  
 D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours;  
 Tiens ta langue captive, et si ce grand silence  
 A ton émotion fait quelque violence,  
 Tu pourras me répondre après tout à loisir;  
 Sur ce point seulement contente mon désir.  
 . . . . . qu'il te souviene  
 De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.  
 Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens  
 Furent les ennemis de mon père et les miens;

vinem Barb steht und jedoch bedeutet. On disait cependant que vous n'étiez pas chez vous.

Au milieu de leur camp tu reçus la naissance,  
 Et lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance,  
 Leur haine, enracinée au milieu de ton sein,  
 T'avait mis contre moi les armes à la main;  
 Tu fus mon ennemi même avant que de naître,  
 Et tu le fus encor quand tu me pus connaître,  
 Et l'inclination jamais n'a démenti  
 Ce sang qui t'avait fait d'un contraire parti.  
 Autant que tu l'as pu, les effets l'ont suivie.  
 Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie;  
 Je te fis prisonnier pour te combler de biens;  
 Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens;  
 Je te restituai d'abord ton patrimoine,  
 Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine;  
 Et tu sais que depuis, à chaque occasion,  
 Je suis tombé pour toi dans la profusion;  
 Toutes les dignités que tu m'as demandées,  
 Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées;  
 Je t'ai préféré même à ceux dont les parents  
 Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,  
 A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,  
 Et qui m'ont conservé le jour que je respire.  
 De la façon, enfin, qu'avec toi j'ai vécu,  
 Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.  
 Quand le Ciel me voulut, en rappelant Mécène,  
 Après tant de faveurs, montrer un peu de haine,  
 Je te donnai sa place en ce triste accident,  
 Et te fis, après lui, mon plus cher confident.  
 Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue  
 Me pressant de quitter ma puissance absolue,  
 De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,  
 Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.  
 Bien plus ce même jour je te donne Emilie,  
 Le digne objet des vœux de toute l'Italie,  
 Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,  
 Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.  
 Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur<sup>1</sup> et tant de gloire  
 Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire;  
 Mais, ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,  
 Cinna, tu t'en souviens; et veux m'assassiner!  
 . . . . . Tu tiens mal ta promesse;  
 Sieds-toi<sup>2</sup>, je n'ai pas dit encor ce que je veux;  
 Tu te justifieras après, si tu le peux.  
 Ecoute, cependant, et tiens mieux ta parole.  
 Tu veux m'assassiner demain, au Capitole,

1. Heur after Wört, woraus bonheur und malheur gebildet sind.

2. Sieds-toi von seoir, nur noch in wenigen Zeitformen üblich.

Pendant le sacrifice, et ta main, pour signal,  
 Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal;  
 La moitié de tes gents doit occuper la porte,  
 L'autre moitié te suivre et te prêter *main-forte*.  
 Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons?  
 De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?  
 Procule, Glabrien, Virginian, Rutile,  
 Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,  
 Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé!  
 Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé:  
 Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes  
 Que pressent de mes lois les ordres légitimes,  
 Et qui, désespérant de *les plus éviter*<sup>1</sup>,  
 Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.  
 Tu te tais maintenant, et gardes le silence,  
 Plus par confusion que par obéissance.  
 Quel était ton dessein, et que prétendais-tu,  
 Après m'avoir au temple à tes pieds abattu?  
 Affranchir ton pays du pouvoir monarchique?  
 Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,  
 Son salut désormais dépend d'un souverain  
 Qui, pour tout conserver, tiène tout en sa main,  
 Et si sa liberté te faisait entreprendre,  
 Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre;  
 Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État,  
 Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.  
 Quel était donc ton but? d'y régner à ma place?  
 D'un étrange malheur son destin la menace,  
 Si pour monter au trône et lui donner des lois,  
 Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi;  
 Si jusques à ce point son sort est déplorable,  
 Que tu sois après moi le plus considérable,  
 Et que ce grand fardeau de l'empire romain  
 Ne puisse, après ma mort, tomber mieux qu'en ta main.  
 Apprends à te connaître, et descends en toi-même:  
 On t'honore dans Rome, on te *courtise*, on t'aime,  
 Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,  
 Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux;  
 Mais tu ferais pitié, même à ceux qu'elle irrite,  
 Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.  
 Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux!  
 Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,  
 Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,  
 Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.  
 Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient;  
 Elle seule t'élève, et seule te soutient;

<sup>1</sup> de les plus éviter, Corneille läßt hier ne weg, es könnte als poetische Eigenschaft betrachtet werden, doch vermeiden es die neueren Dichter.

C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne;  
 Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne,  
 Et, pour te faire *choir*<sup>1)</sup>, je n'aurais aujourd'hui  
 Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.  
 J'aime mieux toutefois céder à ton envie:  
 Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.  
 Mais oses-tu penser que les Serviliens,  
 Les Cosses, les Metels, les Pauls, les Fabiens,  
 Et tant d'autres, enfin, de qui les grands courages  
 Des héros de leur sang sont les vives images,  
 Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux  
 Jusqu'à pouvoir souffrir que tu régnes sur eux?  
 Parle, parle, il est temps.

(Cinna.)

*Trouble et Agitation d'Auguste, sans cesse en butte aux Conspirations.*

Ciel! à qui voulez-vous désormais que je fie  
 Les secrets de mon ame et le soin de ma vie?  
 Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,  
 Si donnant des sujets il ôte les amis;  
 Si tel est le destin des grandeurs souveraines,  
 Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,  
 Et si votre rigueur les condamne à chérir  
 Ceux que vous animez à les faire périr.  
 Pour elles rien n'est sûr: qui peut tout doit tout craindre.  
 Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.  
 Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné.  
 Songe au fleuve de sang où ton bras s'est baigné;  
 De combien ont rougi les champs de Macédoine,  
 Combien en a versé la défaite d'Antoine,  
 Combien celle de Sexte; et revois tout d'un temps  
 Pérouse au sien noyée et toute ses habitants.  
 Remets dans ton esprit, après tant de carnages,  
 De tes proscriptions les sanglantes images,  
 Ou toi-même, des tiens devenu le bourreau,  
 Au sein de ton tuteur enfonças le couteau;  
 Et puis ose accuser le destin d'injustice,  
 Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,  
 Et que, par ton exemple à ta perte guidés,  
 Ils violent des droits que tu n'as pas gardés!  
 Leur trahison est juste, et le Ciel l'autorise.  
 Quitte ta dignité comme tu l'as acquise;  
 Rends un sang infidèle à l'infidélité,  
 Et souffre des ingrats après l'avoir été.  
 Mais que mon jugement au besoin m'abandonne!  
 Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne!

<sup>1</sup> *Choir* nur noch im Infinitiv üblich: Quand l'arbre est près de choir il est temps qu'on le coupe (Barth. & Déry).

Toi, dont la trahison me force à retenir,  
 Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,  
 Me traite en criminel et fait seule mon crime;  
 Relève, pour l'abattre, un trône illégitime,  
 Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,  
 S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'État!  
 Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre!  
 Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre!  
 Non, non, je me trahis moi-même d'y penser;  
 Qui pardonne aisément invite à l'offenser:  
 Punissons l'assassin. Proscrivons les complices.  
 Mais quoi! toujours du sang et toujours des supplices!  
 Ma cruauté se lasse et ne peut s'arrêter;  
 Je veux me faire craindre et ne fais qu'irriter;  
 Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile;  
 Une tête coupée en fait naître mille,  
 Et le sang répandu de mille conjurés  
 Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.  
 Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute:  
 Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute;  
 Meurs, tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,  
 Si tant de gents de coeur font des vœux pour ta mort,  
 Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse,  
 Pour te faire périr, tour à tour s'intéresse,  
 Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir;  
 Meurs, enfin, puisqu'il faut ou tout perdre ou mourir.  
 La vie est peu de chose, et le peu qu'il t'en reste  
 Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.  
 Meurs! mais quitte du moins la vie avec éclat,  
 Eteins en le flambeau dans le sang de l'ingrat:  
 A toi-même, en mourant, immole ce perfide;  
 Contentant ses désirs, punis son parricide;  
 Fais un tourment pour lui de son propre trépas,  
 En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas...  
 Mais plutôt jouissons nous-même de sa peine,  
 Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.  
 O Romains! ô vengeance! ô pouvoir absolu!  
 O rigoureux combat d'un coeur irrésolu!  
 Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose,  
 D'un prince malheureux ordonnez quelque chose!  
 Qui des deux dois-je suivre, et du quel m'éloigner?  
 Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

(Cinna)

*Cinna rend compte à Emilie de l'Effet qu'a produit son Discours sur l'Esprit des Conjurés.*

Plût aux Dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle  
 Cette troupe entreprend une action si belle!



Au seul nom de César, d'Auguste, d'empereur,  
 Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur;  
 Et dans un même instant, par un effet contraire,  
*Leur front*<sup>1</sup> pâlir d'horreur et rougir de colère.  
 « Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux  
 Qui doit conclure enfin nos desseins généreux:  
 Le Ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,  
 Et son salut dépend de la perte d'un homme;  
 Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,  
 A ce tigre altéré de tout le sang romain.  
 Combien, pour le répandre, a-t-il formé de brigues,  
 Combien de fois changé de partis et de ligues!  
 Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,  
 Et jamais insolent ni cruel à demi.

Là, par un long récit de toutes *les misères*  
*Que* durant notre enfance ont *enduré* nos pères<sup>2</sup>  
 Renouvelant leur haine avec leur souvenir,  
 Je redouble en leurs coeurs l'ardeur de le punir;  
 Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles,  
 Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,  
 Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté  
 Nos légions s'armaient contre la liberté;  
 Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves  
 Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves;  
 Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,  
 Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers;  
 Et l'exécrable honneur de lui donner un maître  
 Fesant aimer à tous l'infâme nom de traître,  
 Romains contre Romains, parents contre parents,  
 Combattaient seulement pour le choix des tyrans.

J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable  
 De leur concorde imple, affreuse, inexorable,  
 Funeste aux gents de bien, aux riches, au sénat,  
 Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat.  
 Mais je ne trouve point de couleurs assez noires  
 Pour en représenter les tragiques histoires;  
 Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants;  
 Rome entière noyée au sang de ses enfants;  
 Les uns assassinés dans les places publiques,  
 Les autres dans le sein de leurs Dieux domestiques;  
 Le méchant par le prix au crime encouragé,  
 Le mari par sa femme en son lit égorgé,  
 Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,  
 Et, sa tête à la main, demandant son salaire;

<sup>1</sup> *Leur front.* Häufig gebrauchen die französischen Schriftsteller den Singular, wenn sie nur einen Begriff vom Befiz ausdrücken wollen. (Siehe Dessiaux, Exam. crit. de la Gr. de Dav.)

<sup>2</sup> *Qu'ont enduré nos pères.* Steht das Subjekt nach dem Partizip, so wird dieses stets flektirt, wenn ein damit verbundener Accusativ vörangeht. Zu Corneille's Seiten war dieses nicht der Fall; jetzt muß man *endurées* schreiben.

Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits,  
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.

Vous dirai-je les noms de ces grands personnages  
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages;  
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,  
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels?  
Mais pourrai-je vous dire à quelle impatience,  
A quels frémissements, à quelle violence,  
Ces indignes trépas, quelque mal figurés,  
Ont porté les esprits de tous nos conjurés?  
Je n'ai point *perdu temps*<sup>1</sup>, et, voyant leur colère  
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,  
J'ajoute en peu de mots: «Toutes ces cruautés,  
La perte de nos biens et de nos libertés,  
Le ravage des champs, le pillage des villes,  
Et les proscriptions, et les guerres civiles,  
Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix  
Pour monter sur le trône, et nous donner des lois.  
Mais nous pouvons changer un destin si funeste,  
Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste;  
Et que, juste une fois, il s'est privé d'appui,  
Perdant pour régner seul deux méchants comme lui.  
Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maître,  
Avec la liberté Rome *s'en va*<sup>2</sup> renaître;  
Et nous mériterons le nom de vrais Romains  
Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.»

(*Cinna.*)

*Valère, indigné du Meurtre de Camille, en demande Vengeance au Roi.*

Sire, puisque le Ciel entre les mains des rois  
Dépose sa justice et la force des lois,  
Et que l'État demande aux princes légitimes  
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,  
Souffrez donc, ô grand roi, le plus juste des rois,  
Que tous les gents de bien vous parlent par ma voix.  
Non que nos coeurs jaloux de ses honneurs s'irritent;  
S'il en reçoit beaucoup, ces hauts faits les méritent;  
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer;  
Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer.  
Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable,  
Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable.  
Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,  
Si vous voulez régner, le reste des Romains:  
Il y va de la perte ou du salut du reste.

<sup>1</sup> Perdu temps, poetische Eigenz.

<sup>2</sup> Rome s'en va renaître, s'en aller fortgehen ist profaisch, bedeutet es aber werden, dann gehört es der höhern Dichtkunst an: Et ce triomphe heureux s'en va devenir. (Racine Iph.)

La guerre avait un cours si sanglant, si funeste,  
 Et les noeuds de l'hymen durant nos bons destins,  
 Ont tant de fois uni des peuples si voisins,  
 Qu'il est peu de Romains que le parti contraire  
 N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frère,  
 Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs,  
 Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs.  
 Si c'est offenser Rome, et que *l'heur* de ses armes  
 L'autorise à punir ce crime de nos larmes,  
 Quel sang épargnera ce barbare vainqueur  
 Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,  
 Et ne peut excuser cette douleur pressante,  
 Que la mort d'un amant jète au cœur d'une amante,  
 Quand, près d'être éclairés du nuptial flambeau,  
 Elle voit avec lui son espoir au tombeau?  
 Fesant triompher Rome, il se l'est asservie;  
 Il a sur nous un droit et de mort et de vie;  
 Et nos jours criminels ne pourront plus durer  
 Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.

Je pourrais ajouter aux intérêts de Rome  
 Combien un pareil coup est indigne d'un homme;  
 Je pourrais demander qu'on mit devant vos yeux  
 Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux, . . .  
 Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.  
 Pensez-vous que les dieux, vengeurs des innocents,  
 D'une main parricide acceptent de l'encens?  
 Sur vous ce sacrilège attirerait sa peine;  
 Ne le considérez qu'en objet de leur haine;  
 Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats  
 Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,  
 Puisque ces mêmes dieux, auteurs de sa victoire,  
 Ont permis qu'ensuite il en souillât la gloire,  
 Et qu'un si grand courage, après ce noble effort,  
 Fût digne *en même jour*<sup>1</sup> de triomphe et de mort.  
 Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide,  
 En ce lieu, Rome a vu le premier parricide;  
 La suite en est à craindre, et la haine des dieux.  
 Sauvez-nous de sa main, et redoutez les dieux.

(*Les Horaces.*)

*Le vieil Horace défend son Fils.*

Sire, contre mon fils Valère en vain s'anime;  
 Un premier mouvement ne fut jamais un crime;  
 Et la louange est due au lieu du châtimement,  
 Quand la vertu produit ce premier mouvement.  
 Aimer nos ennemis avec idolâtrie,

<sup>1</sup> En même jour fût en même temps.

De rage en leur trépas maudire la patrie,  
 Souhaiter à l'État un malheur infini,  
 C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.  
 Le seul amour de Rome a sa main animée<sup>1</sup>;  
 Il serait innocent s'il l'avait moins aimée.  
 Qu'ai-je dit? Sire, il l'est, et ce bras paternel  
 L'aurait déjà puni s'il était criminel;  
 J'aurais su mieux user de l'entière puissance  
 Que me donnent sur lui les droits de la naissance:  
 J'aime trop l'honneur, Sire, et ne suis point de rang  
 A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.  
 C'est-dont je ne veux point de témoin que Valère;  
 Il a vu quel accueil lui gardait ma colère.  
 Lorsqu'ignorant encor la moitié du combat  
 Je croyais que sa fuite avait trahi l'État.  
 Qui le fait se charger des soins de ma famille?  
 Qui le fait, malgré moi, vouloir venger ma fille?  
 Et par quelle raison, dans son juste trépas,  
 Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas?  
 On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres!  
 Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres,  
 Et de quelque façon qu'un autre puisse agir,  
 Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.  
 Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace:  
 Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race;  
 Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront.  
 Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.  
 Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,  
 Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,  
 L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau  
 Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau?  
 Romains, souffrez-vous qu'on vous immole un homme  
 Sans que Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome,  
 Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom  
 D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom?  
 Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,  
 Où tu penses choisir un lieu pour son supplice:  
 Sera-ce entre ces murs, que mille et mille voix  
 Font résonner encor du bruit de ses exploits?  
 Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places  
 Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,  
 Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur  
 Témoin de sa vaillance et de notre bonheur?  
 Tu ne saurais cacher sa peine à sa victoire;  
 Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,  
 Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,

<sup>1</sup> A sa main animée. Cornéille flectirt hier das Partizip, des Reimes wegen.

Qui veut d'un si beau sang souiller un si beau jour.  
 Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,  
 Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.  
 Vous les prévindrez, Sire; et par un juste arrêt,  
 Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt.  
 Ce qu'il a fait pour elle, il peut encor le faire;  
 Il peut la garantir encor d'un sort contraire.  
 Sire, ne donnez rien à mes débiles ans.  
 Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants.  
 Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle;  
 Il m'en reste encor un, conservez-le pour elle,  
 N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui....  
 Sire, j'en ai trop dit: mais l'affaire vous touche,  
 Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

(*Les Horaces.*)

### 3. *Dialogues*

*Auguste, Cinna, Maxime.*

AUGUSTE.

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,  
 Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,  
 Cette grandeur sans borne et cet illustre rang  
 Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang;  
 Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune  
 D'un courtisan flatteur la présence importune,  
 N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,  
 Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.  
 L'ambition déplaît quand elle est assouvie,  
 D'une contraire ardeur son ardeur est suivie;  
 Et comme notre esprit jusqu'au dernier soupir  
 Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,  
 Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre;  
 Et monté sur le faite, il aspire à descendre.  
 J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu;  
 Mais en le souhaitant je ne l'ai pas connu.  
 Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes  
 D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,  
 Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,  
 Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.  
 Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême.  
 Le grand César, mon père, en a joui de même.  
 D'un oeil si différent tous deux l'ont regardé,  
 Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé.  
 Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,  
 Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville;  
 L'autre tout débonnaire, au milieu du sénat,  
 A vu trancher ses jours par un assassinat.

Ces exemples récents suffiraient pour m'instruire,  
 Si par l'exemple seul on se devait conduire:  
 L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur;  
 Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur,  
 Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées  
 N'est pas toujours écrit dans les choses passées.  
 Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,  
 Et par où l'un périt un autre est conservé.  
 Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.  
 Vous qui me tenez lieu d'Agrippé et de Mécène,  
 Pour résoudre ce point avec eux débattu,  
 Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.  
 Ne considérez point cette grandeur suprême  
 Odieuse aux Romains et pesante à moi-même;  
 Traitez-moi comme ami, non comme souverain;  
 Rome, Auguste, l'Etat, tout est en votre main.  
 Vous mettez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique  
 Sous les lois d'un monarque ou d'une république.  
 Votre avis est ma règle, et par ce seul moyen  
 Je veux être empereur ou simple citoyen.

## CINNA.

Malgré notre surprise et mon insuffisance,  
 Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance,  
 Et mets bas le respect qui pourrait m'empêcher  
 De combattre un avis où vous semblez pencher.  
 Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire  
 Que vous allez souiller d'une tache trop noire,  
 Si vous ouvrez votre âme à ces impressions,  
 Jusques à condamner toutes vos actions.  
 On ne renonce point aux grandeurs légitimes:  
 On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes;  
 Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,  
 Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.  
 N'imprimez pas, seigneur, cette honteuse marque  
 A ces rares vertus qui vous ont fait monarque;  
 Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat  
 Que vous avez changé la forme de l'Etat.  
 Rome est *dessous*<sup>1</sup> vos lois par le droit de la guerre,  
 Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre;  
 Vos armes l'ont conquise, et tous les conquérants  
 Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans.  
 Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces,  
 Gouvernant justement ils s'en font justes princes.  
 C'est ce que fit César: il vous faut aujourd'hui

<sup>1</sup> *Dessous*, jetté ses vous lois.

Condamner sa mémoire ou faire comme lui.  
 Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,  
 César fut un tyran et son trépas fut juste;  
 Et vous devez aux dieux compte de tout le sang  
 Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.  
 N'en craignez point, seigneur, les tristes destinées,  
 Un plus puissant démon veille sur vos années;  
 On a dix fois sur vous attenté sans effet,  
 Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.  
 On entreprend assez, mais aucun n'exécute;  
 Il est des assassins, mais il n'est pas de brute;  
 Enfin s'il faut attendre un semblable revers,  
 Il est beau de mourir maître de l'univers,  
 C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire, et j'estime  
 Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

## MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver  
 L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver;  
 Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,  
 Il a fait de l'Etat une juste conquête:  
 Mais que sans se noircir il ne puisse quitter  
 Le fardeau que sa main est lasse de porter,  
 Qu'il accuse par là César de tyrannie,  
 Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.  
 Rome est à vous, seigneur, l'empire est votre bien:  
 Chacun en liberté peut disposer du sien;  
 Il le peut à son choix garder ou s'en défaire.  
 Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire!  
 Et seriez devenu, pour avoir tout dompté,  
 Esclave des grandeurs où vous êtes monté!  
 Possédez-les, seigneur, sans qu'elles vous possèdent;  
 Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent;  
 Et faites hautement connaître enfin à tous  
 Qu'à tout ce qu'elles ont eût au-dessous de vous.  
 Votre Rome autrefois vous donna la naissance,  
 Vous *lui voulez*<sup>1</sup> donner votre toute-puissance,  
 Et Cinna vous impute à crime capital  
 La libéralité vers le pays natal!  
 Il appelle remords l'amour de la patrie!  
 Par la haute vertu la gloire est donc flétrie;  
 Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,  
 Si de ses pleins effets l'infamie est le prix.  
 Je veux bien avouer qu'une action si belle  
 Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle:

<sup>1</sup> Vous lui voulez, man sagt jeßt besser: vous voulez lui.

Mais commet-on un crime indigne de pardon,  
 Quand la reconnaissance est au-dessus du don?  
 Suivez, suivez, seigneur, le Ciel qui vous inspire:  
 Votre gloire redouble à mépriser l'empire,  
 Et vous serez fameux chez la postérité,  
 Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.  
 Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême;  
 Mais pour y renoncer il faut la vertu même,  
 Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner  
 Après un sceptre acquis la douceur de régner.  
 Considérez d'ailleurs que vous régniez dans Rome,  
 Où de quelque façon que votre cour vous nomme,  
 On hait la monarchie; et le nom d'empereur,  
 Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.  
 Il passe pour tyran, quiconque s'y fait maître;  
 Qui le sert, pour esclave, et qui l'aime, pour traître:  
 Qui le souffre, a le coeur lâche, mol, abattu;  
 Et pour s'en affranchir tout s'appèle vertu.  
 Vous en avez, seigneur, des preuves trop certaines.  
 On a fait contre vous dix entreprises vaines:  
 Peut-être que l'onzième<sup>1</sup> est prête d'éclater<sup>2</sup>;  
 Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter<sup>3</sup>,  
 N'est qu'un avis secret que le Ciel vous envoie,  
 Qui, pour vous conserver, n'a plus que cette voie.  
 Ne vous exposez plus à ces fameux revers:  
 Il est beau de mourir maître de l'univers;  
 Mais la plus belle mort souille notre mémoire,  
 Quand nous avons pu vivre et croître<sup>4</sup> notre gloire.

## CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,  
 C'est son bien seulement que vous devez vouloir;  
 Et cette liberté, qui lui semble si chère,  
 N'est point pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,  
 Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas  
 De celui qu'un bon prince apporte à ses états.  
 Avec ordre et raison les honneurs il dispense,  
 Avec discernement punit et récompense,  
 Et dispose de tout en juste possesseur,  
 Sans rien précipiter de peur d'un successeur.  
 Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte,

<sup>1</sup> L'onzième, der Elfte darf bei uns nicht elbirt werden.

<sup>2</sup> Prête d'éclater ist kein Fehler, prêt de brüdt eine natürliche Weise aus, prêt à eine Vorbereitung. Man findet tausend Beispiele dieser Art in Klassikern. Prêt d'embrasser mes enfants (Volt. Mah.), prêt d'obéir (Id.), prêt d'avancer (J. H. Rousseau), prêt de suivre les consuls (Vertot), prêt de verser tout leur sang (Racine), prêts d'envahir Bombay (Raynal). Aus diesem ersieht man, daß es gebraucht wird, und nicht, wie Dubovier will, ein Sprachfehler ist. —

<sup>3</sup> Qui vous vient d'agiter Inversion statt qui vient de vous agiter.

<sup>4</sup> Croître notre gloire, statt augmenter wird nicht mehr gebraucht. —



La voix de la raison jamais ne se consulte:  
 Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,  
 L'autorité livrée aux plus séditeux.  
 Ces petits souverains qu'il fait pour une année,  
 Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,  
 Des plus heureux desseins font avorter le fruit,  
 De peur de le laisser à celui qui les suit.  
 Comme ils ont peu de part aux biens dont ils ordonnent,  
 Dans le champ du public largement ils moissonnent,  
 Assurés que chacun leur pardonne aisément,  
 Espérant à son tour un pareil traitement.  
 Le pire des états, c'est l'état populaire.

## AUGUSTE.

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.  
 Cette haine des rois que depuis cinq cents ans  
 Avec le premier lait sucent tous ses enfants,  
 Pour l'arracher des coeurs, est trop enracinée.

## MAXIME.

Oui, seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée.  
 Son peuple qui s'y plaît en fuit la guérison,  
 Sa coutume l'emporte et non pas la raison;  
 Et cette vieille erreur que Cinna veut abattre,  
 Est une heureuse erreur, dont il est idolâtre,  
 Par qui le monde entier asservi sous ses lois  
 L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois,  
 Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces.  
 Que lui pouvaient de plus donner les meilleurs princes?  
 J'ose dire, seigneur, que par tous les climats  
 Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'états:  
 Chaque peuple a le sien, conforme à sa nature,  
 Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure.  
 Telle est la loi du Ciel, dont la sage équité  
 Sème dans l'univers cette diversité.  
 Les Macédoniens aiment *le monarchique*<sup>1</sup>,  
 Et le reste des Grecs la liberté publique;  
 Les Parthes, les Persans veulent des souverains,  
 Et le seul consulat est bon pour les Romains.

## CINNA.

Il est vrai que du Ciel la prudence infinie  
 Départ à chaque peuple un différent génie;

<sup>1</sup> Le monarchique, Éliphe, flattait la forme, le gouvernement monarchique; la monarchie est bête.

Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des Cieux  
 Change selon les temps comme selon les lieux.  
 Rome a reçu des rois ses murs et sa naissance,  
 Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance,  
 Et reçoit maintenant de vos rares bontés  
 Le comble souverain de ses prospérités.  
 Sous vous l'État n'est plus en pillage aux armées,  
 Les portes de Janus par vos mains sont fermées.  
 Ce qu'e sous ses consuls on n'a vu qu'une fois,  
 Et qu'a fait voir comme eux le second de ses rois.

MAXIME.

Les changements d'état que fait l'ordre celeste  
 Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

CINNA.

C'est un ordre des Dieux qui jamais ne se rompt,  
 De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous font.  
 L'exil des Tarquins même enganglanta nos terres;  
 Et nos premiers consuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

Donc votre aïeul Pompée au Ciel a résisté,  
 Quand il a combattu pour notre liberté?

CINNA.

Si le Ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,  
 Par les mains de Pompée il l'aurait défendue:  
 Il a choisi sa mort pour servir dignement  
 D'une marque éternelle à ce grand changement;  
 Et devait cette gloire aux mânes d'un tel homme,  
 D'emporter avec eux la liberté de Rome.  
 Ce nom depuis longtemps ne sert qu'à l'éblouir,  
 Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.  
 Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,  
 Depuis que la richesse entre ses murs abonde,  
 Et que son sein fécond en glorieux exploits  
 Produit des citoyens plus puissants que des rois,  
 Les grands pour s'affermir achetant les suffrages,  
 Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,  
 Qui par des fers dorés se laissant enchaîner,  
 Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent leur donner.  
 Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues,  
 Que leur ambition tourne en sanglantes ligue.  
 Ainsi de Marius Sylla devint jaloux,  
 César de mon aïeul, Marc-Antoine de vous;  
 Ainsi la liberté ne peut plus être utile  
 Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,

Lorsque par un désordre à l'univers fatal,  
 L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.  
 Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse  
 En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.  
 Si vous aimez, encore à la favoriser,  
 Otez-lui les moyens de se plus diviser<sup>1</sup>.  
 Sylla quittant la place enfin bien usurpée,  
 N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée,  
 Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,  
 S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.  
 Qu'a fait du grand César le cruel parricide,  
 Qu'élever contre vous Antoine avec Lépidé,  
 Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,  
 Si César eût laissé l'empire entre vos mains?  
 Vous la replongerez, en quittant cet empire,  
 Dans les maux dont à peine encore elle soupire;  
 Et de ce peu, seigneur, qui lui reste de sang,  
 Une guerre nouvelle épuisera son flanc.  
 Que l'amour du pays, que la pitié vous touche;  
 Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.  
 Considérez le prix que vous avez coûté;  
 Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté:  
 Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée;  
 Mais une juste peur tient son âme effrayée.  
 Si, jaloux de son heur et las de commander,  
 Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,  
 S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,  
 Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,  
 Si ce funeste don la met au désespoir,  
 Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir,  
 Conservez-vous, seigneur, en lui laissant un maître  
 Sous qui son vrai bonheur commence de renaître<sup>2</sup>;  
 Et, pour mieux assurer le bien commun de tous,  
 Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte,  
 Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte;  
 Et quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,  
 Je consens à me perdre afin de la sauver.

(Cinna)

<sup>1</sup> De se plus diviser, Corneille hat hier ne weggelassen.

<sup>2</sup> Commence de renaître. Es ist ein Unterschied zwischen commencer à und de vor-  
 handen. Hat die Sache eine Dauer, so gebraucht man erstere, im andern Falle à  
 (Laveaux). Das Glück, wovon hier die Rede ist kann unterbrochen werden, doch  
 halb steht de. —

V. ROTROU (*Jean de*).

Dieser Dichter ward 1609 zu Dreux in der Normandie geboren, und starb den 27. Juni 1660. Einer der vorzüglichsten französischen dramatischen Schriftsteller, war er der Schöpfer der tragischen Kunst. Er theilte mit Mairet den Ruhm, dem ältern Corneille den Weg gebahnt zu haben, hatte aber vor Letzteren den Vortheil, daß er öffentlich dem großen Dichter die ihm gebührende Gerechtigkeit wiederfahren ließ. Corneille war drei Jahre älter als Rotrou, aber da die ersten Werke Rotrou's früher, als die des Verfassers des *Cid* erschienen waren, so nannte derselbe den Rotrou seinen Vater. Alle Stücke Rotrou's sind vergessen, Wenceslaus ist das einzige, das ihn überlebt hat, und doch ward dieses Meisterwerk des Verfassers erst nach dem *Cid*, den *Horatiern*, *Einna*, *Heraclius* und *Robogune* aufgeführt.

Rotrou hat die Bühne mit mehr als vierzig Stücken, sowol tragischen als komischen Inhalts bereichert. Demungeachtet wäre sein Name vergessen worden, wenn er nicht diesen Wenceslaus, ein ferniges und imposantes Trauerspiel, gedichtet hätte; die Handlung ist neu und großartig, der Styl oft hart und ergreifend durch Ausdruck tiefen Gefühls und Leidenschaft. Wenceslaus soll eine Nachahmung des spanischen F. de Rojas sein.

Rotrou besaß einen edlen Charakter, wie man aus folgendem Zuge erschen kann. Dreux, seine Vaterstadt, wo er Kriminalleutenant war, ward 1650 von der Pest befallen. Der Bürgermeister und vorzüglichsten Bürger fielen als Schlachtopfer dieser Krankheit. Rotrou, der sich damals in Paris aufhielt, erfährt diesen schrecklichen Zufall. Ungeachtet der Bitten seines Bruders, verläßt der Dichter Alles, Arbeiten wie Vergnügungen. Als Magistrat der Stadt ist seine Stelle ihm da angewiesen, wo die Gefahr droht. Er langt in Dreux an. Welches Schauspiel!... »Le péril où je me trouve, schreibt er seinem Bruder, est imminent. Au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne aujourd'hui: ce sera pour moi, demain peut-être: mais ma conscience a marqué mon devoir. Que la volonté de Dieu s'accomplisse!...« Drei Tage nachher hatte ihn der Tod weggerafft. Millevoxe hat diese Handlung Rotrou's meisterhaft geschildert. Wir geben sie hier vor dem Bruchstücke aus Wenceslaus.

*Le Dévoûment de Rotrou.*

Rotrou, cher à Thémis et cher à Melpomène,  
 Avait abandonné son paisible domaine;  
 Vers Paris un instant par la gloire entraîné,  
 Des palmes du théâtre il marchait couronné,  
 Et, du *Cid* méconnu défendant la merveille,  
 Devant Richelieu même osait louer Corneille.  
 Le Cirque s'est ouvert; Rotrou voit par des pleurs  
 Applaudir *Wenceslas* et ses noble douleurs:  
 Corneille, dont l'estime et l'enflamme et l'honneur,  
 Assiste à son triomphe et l'embellit encore.  
 Voilà qu'un bruit fatal, trop prompt à circuler,  
 Aux applaudissements est venu se mêler.  
 Des tragiques douleurs la vue est détournée:  
 De moment en moment la foule consternée  
 Attache sur Rotrou son regard inquiet;  
 On le plaint, il s'étonne; il s'informe, on se tait.  
 Son trouble s'en augmente: il insiste, il arrache  
 Le déplorable aveu du malheur qu'on lui cache.  
 O revers! Dreux périt sous un mal destructeur.  
 Rotrou frémit. Il sait qu'un hameau protecteur

Retient loin des dangers les enfants qu'il adore;  
 Mais ses concitoyens sont sa famille encore....  
 Rien ne l'arrête; il part, seul, à travers la nuit,  
 Et cherche les périls comme un autre les fuit...  
 Il arrive: à la mort il voit sa ville en proie.  
 Hélas! ce n'étaient plus ces longs accès de joie  
 Qui fêtaient son retour en des temps plus heureux!  
 Tout demeure absorbé dans un silence affreux!...  
 Rotrou, dieu tutélaire, en ces lieux de tristesse,  
 Son zèle, infatigable au milieu des travaux,  
 Donne aux uns des secours, aux autres des tombeaux.  
 Dix fois l'astre nocturne a chassé la lumière,  
 Sans que le doux sommeil ait touché sa paupière,  
 Le poids de la fatigue en vain l'accable, en vain  
 La fièvre de la mort fermente dans son sein;  
 Il marche, et des héros enfants de sa pensée  
 La gloire disparaît, par la sienne effacée.  
 Nul danger, nul effroi ne peut le retenir:  
 Tant de travaux heureux qu'espérait l'avenir,  
 Tant d'écrits imparfaits, d'esquisses animées  
 Qu'en sublimes tableaux le temps eût transformées<sup>1</sup>,  
 Tant de lauriers nouveaux à sa gloire promis,  
 Il ne regrette rien, s'il meurt pour son pays!

Millevoye, *La Mort de Rotrou*, poème couronné par l'Institut en 1811.

**Venceslas pardonne à son fils Ladislas, et le couronne.**

.... Levez-vous! Une couronne, Prince,  
 Sous que j'ai quarante ans régi cette province,  
 Que passera sans tache en un règne futur,  
 Et dont tous les brillants ont un éclat si pur,  
 En qui la voix des grands et le commun suffrage  
 M'ont d'un nombre d'aïeux conservé l'héritage,  
 Est l'unique moyen que j'ai pu concevoir,  
 Pour, en votre faveur, désarmer mon pouvoir.  
 Je ne puis vous sauver tant qu'elle sera mienne<sup>2</sup>:  
 Il faut que votre tête ou tombe, ou la soutienne;  
 Il vous en faut pourvoir, s'il vous faut pardonner,  
 Et punir votre crime, ou bien le couronner.

1 Transformées, weil écrit und esquisse hier sinnderwandt sind, kongruirt das Partizip mit dem letztern. —

2 Tant quelle sera mienne. Die Grammatiker wollen, man solle die Possessivpronomen nicht ohne Artikel gebrauchen, man solle nicht sagen: voilà des livres qui ne sont pas miens. — Folgende Bemerkung ist nothwendig: in der alten Sprache gebrauchte man diese Pronomen auf diese Weise N'est mie see (Rom de Renart v. 11840), n'est pas mienne. In neuen Schriftstellern, besonders in Rabelais, sind gleichfalls Beispiele dieser Art vorhanden. L'homme en proposant les sentiments d'autrui les rend siens (Nicole, de la Paix V). Je ne comprends pas comment vous pourriez disposer en sa faveur de propriétés qui ne sont pas vôtres. (Mirabeau, 7. Août 1788.) In diesem Falle sind diese Pronomen als Adjektiven gebraucht; sie stehen als Attribut und nicht als Apposition. Wir bemerken dabei, daß dieses nur in der höheren Stylisirte Rattfinden darf, Rotrou's Vers ist also nicht fehlerhaft, wie es Kritiker behaupten wollen.

L'état vous la souhaite, et le peuple m'enseigne,  
 Voulant que vous viviez, qu'il est las que je règne.  
 La justice est aux rois la reine des vertus;  
 Et me vouloir injuste est ne me vouloir plus.

(Lui mettant la couronne sur la tête.)

Régnez! Après l'état, j'ai droit de vous élire,  
 Et donner en mon fils un père à mon empire.

LADISLAS.

Que faites-vous, grand Roi?

VENCESLAS.

M'appeler de ce nom;  
 C'est hors de mon pouvoir mettre votre pardon:  
 Je ne veux plus d'un rang où je vous suis contraire.  
 Soyez roi, Ladislas, et moi je serai père,  
 Roi, je n'ai pu des lois souffrir les ennemis,  
 Père, je ne pourrai faire périr mon fils...  
 Sans peine je descends de ce degré suprême:  
 J'aime mieux conserver un fils qu'un diadème.

Rotrou, *Wenceslas*.

## VI. C. MÉZERAY (*François, Eudes de*).

Mézeray wurde im Jahre 1610, im Dorfe Sée, bei Argentan (Orne) geboren und starb den 10. July 1683. Er war Akademiker und ist durch seine Geschichte Frankreichs so berühmt geworden.

Der Styl dieses Schriftstellers ist nicht immer korrekt, jedoch sind seine Gedanken erhaben und oft mit witzigen Einfällen vermenget. Um ihn als Geschichtschreiber zu beurtheilen, wollen wir A. Thierry reden lassen.

### *Jugement porté sur l'Histoire de France de Mézeray.*

Quand Mézeray publia son Histoire, il y avait dans le public français peu de science, mais une certaine force morale, résultat des guerres civiles qui remplirent tout le seizième siècle et les premières années du dix-septième. Ce public élevé dans des situations graves, ne pouvait plus se contenter des romans d'amour et de féerie que le siècle précédent avait décorés du nom d'Histoire. Il lui fallait sous ce titre non plus de saints miracles ou des aventures chevaleresques, mais des événements nationaux, et la peinture de cette antique et fatale discorde de la puissance et du bon droit. Mézeray voulut répondre à ce nouveau besoin; il fit de l'Histoire une tribune pour plaider la cause du parti politique toujours le meilleur et le plus malheureux, de ce parti qui jamais ne triomphe et qui, en dépit des plus grands efforts, retombe toujours sous la main des gents en place et des *maltôtiers*.<sup>1</sup> Mézeray, pour me servir de ses propres expressions, entreprit de *faire souvenir aux hommes des droits anciens et naturels contre lesquels il n'y a point de prescriptions*. . . . Il se piqua d'aimer les vérités qui déplaisent aux grands, et d'avoir la force de les dire; il ne visa point à la profondeur ni même à l'exactitude historique; son siècle n'exigeait pas de lui

ces qualités dont il était mauvais juge. Aussi notre historien confesse-t-il naïvement que l'étude des sources lui aurait donné trop de fatigue pour peu de gloire\*. Le goût du public fut la seule règle, et il ne chercha point à dépasser la portée commune des esprits pour lesquels il travaillait. Plutôt moraliste qu'historien, il parsema de réflexions énergiques des récits légers, et souvent faux. La masse du public, malgré les savants qui le dédaignaient, malgré la cour qui le détestait, malgré le ministre Colbert qui lui ôta sa pension, fit à Mézeray une renommée qui n'a point encore péri.

Après les travaux des Valois, des Ducange, des Mabillon et des autres savants qui s'élevèrent en foule dans les dernières années du XVII. siècle, le crédit de l'historien qui regardait comme un soin superflu la précaution de s'appuyer sur la citation des textes\*\* dûnt sensiblement décroître. La science avait fait des progrès et avec elle le goût du vrai et du solide. La franchise des maximes de Mézeray ne fut plus une excuse pour la frivolité de ses narrations; on commençait à exiger d'un historien autre chose que de la probité et du courage. Mézeray garda sa réputation d'honnête homme aux yeux de ceux qui avaient résisté aux séductions du grand règne; mais auprès de quiconque s'était éclairé par les recherches nouvelles, il perdit sa réputation d'historien.

(Lettres sur l'Histoire de France.)

**Discours du Maréchal de Biron à Henri IV.,**  
pressé par une armée de 30000 hommes, aux environs de Dieppe\*\*\*.

Quoi! Sire, on vous conseille de monter sur mer<sup>2</sup> comme s'il n'y avait pas d'autre moyen de conserver votre royaume que de le quitter! Si vous n'étiez pas en France, il faudrait percer au travers de<sup>3</sup> tous les hasards et de tous les obstacles pour y venir; et maintenant que vous y êtes, on voudrait que vous en sortissiez; et vos amis seraient d'avis que vous fissiez de votre bon gré ce que les plus grands efforts de vos ennemis ne sauraient vous contraindre de faire. En l'état<sup>4</sup> où vous êtes, sortir seulement de la<sup>5</sup> France pour vingt-quatre heures, c'est s'en bannir pour jamais. Le péril, au reste, n'est pas si grand qu'on vous le dépeint: ceux qui vous pensent envelopper sont, ou ceux-mêmes que nous avons tenus enfermés si lâchement à Paris, ou gents qui ne valent pas mieux, et qui auront plus d'affaires entre eux-mêmes que contre nous. Enfin, Sire, nous sommes en France, il nous y faut enterrer<sup>6</sup>: il s'agit d'un royaume, il faut l'emporter ou y perdre la vie; et quand

\* Er rühmte sich einst vor Ducange, keinen einzigen der alten Chronikensreiber gelesen zu haben. Seine Quellen waren: du Haillan, Papiere Masson, Nicole Gilles (Mézeray, sagt Daniel, ignorait ou négligeait les sources).

\*\* Man siehe: Préface de la grande Histoire de France de Mézeray.

\*\*\* Man rief ihm sich nach England zurückzuziehen.

1 Maltôtiers (exactor), synonym von publicain.

2 Monter sur mer statt vous embarquer.

3 Au travers de. Mit percer hat Mézeray wol au travers de gebrauchen können; er hätte besser gethan, ein anderes Wort anzuwenden, denn dieser Ausdruck ist übertrieben. Passer à travers les hasards, surmonter des obstacles.

4 En l'état où vous êtes. Die Grammatiker wollen, man könne an mit dem Artikel nicht gebrauchen. Schriftsteller beweisen uns das Entgegengesetzte: Je ne pourrais vous dire, en l'état où je suis (Racine, Iphigénie). Jedemal wenn eine Glosse statt findet, kann auf en der Artikel folgen.

5 Sortir de la France man sagt sortir de France; Descartes sortit de France à vingt-un ans. Voltaire.

6 Il nous y faut enterrer, il faut nous y enterrer wäre richtiger, doch hätte der Satz besser ausgedrückt werden können. Enfin Sire, nous sommes en France, périssions-y ober il faut y périr, nous, ist überflüssig.

même il n'y aurait point d'autre sûreté pour votre personne sacrée que la fuite, je sais bien que vous aimeriez mieux mille fois mourir de pied ferme que de vous sauver par ce moyen. Votre Majesté ne souffrirait jamais qu'on dise qu'un cadet de la maison de Lorraine lui aurait fait perdre terre, encore moins qu'on la vît mendier à la porte d'un prince étranger. Non, Sire, il n'y a ni couronne ni honneur pour vous au-delà de la mer: si vous allez au devant du secours d'Angleterre<sup>1</sup>, il reculera; si vous vous présentez au port de la Rochelle en homme qui se sauve, vous n'y trouverez que des reproches et du mépris. Je ne puis croire que vous deviez plutôt fier votre personne à l'inconstance des flots et à la merci<sup>2</sup> de l'étranger, qu'à tant de braves gentilshommes et tant de vieux soldats qui sont prêts à lui servir de remparts et de boucliers; et je suis trop serviteur de Votre Majesté, pour lui dissimuler que si elle cherchait sa sûreté ailleurs que dans leur vertu, ils seraient obligés de chercher la leur dans un autre parti que dans le sien.

(Mezeray, Histoire de France.)

## VII. SCARRON (Paul).

Scarron wurde zu Paris im Anfange des Jahres 1612 geboren, und starb den 14. October 1660. Er war dramatischer Schriftsteller, Dichter und berühmter Romanschreiber.

Früh durch einen Prozeß seines väterlichen Erbtheils beraubt, legte er sich auf Schriftstellerarbeiten. Seine Lustspiele oder Poesien, meist nach spanischen Mustern bearbeitet, waren für jene Zeit passend, denn die gesellschaftlichen Verhältnisse sind darin ziemlich gut geschildert, manchmal jedoch überladen und zuweilen selbst verführerisch. Jodelet oder le Maître valet, obgleich nur eine Poesie, kann mit den besten Werken dieser Art, ja mit Molière rivalisiren. Welches Beispiel im Dialog! welche Energie im Ausdruck und in den besondern einzelnen Szenen! Wer dieses Stück gelesen, wird diesem alten, jetzt beinahe vergessenen, Dichter alle Gerechtigkeit widerfahren lassen und sein nie versiegendes Feuer der Begeisterung bewundern. — Seine Satyren sind bittere Spottschriften, aber seine travestirte Aeneis, so wie die Gigantomachie, mittelmäßigen Werthes. Sein Meisterwerk ist jener bekannte, ebenfalls dem Spanier nachgebildete Roman comique, der sich durch eine besondere, für sein Zeitalter seltene Eleganz und Reinheit des Stils auszeichnet.

Im Jahre 1651 vermählte er sich mit der d'Aubigné, die nachher unter dem Namen der Madame de Maintenon eine so traurige Berühmtheit erlangte. Sterbend machte er noch Wiße, mit jener Leichtigkeit, die ihn nie verließ. „Je légue, sagte er wenige Augenblicke vor seinem Tode, aux deux poètes Corneille cinq cents livres de patience; à ma femme, la liberté de se remarier; und da er bemerkte, daß um ihn alles in Thränen zerfloß, fügte er hinzu: mes enfants je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire.“

Boileau, der über manche Dichter seine Zornschale bis zur Hefe ausgoß, hat dem Scarron seine verächtlichen Zensuren nicht erspart.

<sup>1</sup> Du secours d'Angleterre, Ellipse que vous attendez d'Angleterre.

<sup>2</sup> A la merci. Ein aus den Ritterzeiten herkommendes Wort; war ehemals gewöhnlich nicht männlich, sondern weiblich; da aber männliche oder nicht flektirte Adjuncten davor gebraucht wurden, glaubten die Grammatiker es sei männlich gewesen. Monsieur d'Assouci grand, merci (Chapelin) das Object. grand wurde nicht flektirt (Rayn. gramm. comp. p. 100); à la merci, Preis gegeben.



**Portrait de Scarron par lui-même.**

Lecteur qui ne m'as jamais vu, et qui peut-être ne t'en soucies guère à cause qu'il n'y a pas beaucoup à profiter de la vue d'un homme fait comme moi, sache que je ne me soucierais pas aussi que tu me viesses, si je n'avais appris que quelques beaux esprits facétieux se réjouissent à mes dépens, et me dépeignent d'une autre façon que je ne suis fait: les uns disent que je suis cul-de-jatte; les autres, que je n'ai point de cuisses, et que l'on me met sur une table, dans un étui, où je cause comme une pie borgne; et les autres que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je le hausse et baisse pour saluer ceux qui me visitent. Je pense être obligé, en conscience, de les empêcher de mentir plus longtemps. J'ai trente ans passés; si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit à neuf ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite: ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille; j'ai le visage assez plein pour avoir le corps très décharné. Des cheveux, assez pour ne pas porter perruque.... J'ai la vue assez bonne, quoique les yeux gros, je les ai bleus; j'en ai un plus enfoncé que l'autre du côté que je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise; mes dents, autrefois perles carrées, sont de couleur de bois, et seront bientôt de couleur d'ardoise: j'en ai perdu une et demie du côté gauche, et deux et demie du côté droit, et deux un peu *égrignées*<sup>1</sup>. Mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, et puis un angle égal, puis enfin un angle aigu: mes cuisses et mon corps en font un autre, et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras. Enfin je suis un raccourci de la misère humaine. Voilà à peu près comme je suis fait: puisque je suis en si beau chemin, je te vais apprendre quelque chose de mon humeur: j'ai toujours été un peu colère, un peu gourmand et un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet *sot*, et un instant après *monsieur*; je ne hais personne: Dieu veuille qu'on me traite de même! Je suis bien aise quand j'ai de l'argent; *je serais encore plus aise*<sup>2</sup> si j'avais de la santé. Je me réjouis assez en compagnie: je suis assez content quand je suis seul, et je supporte mes maux assez patiemment.

(SCARRON.)

**Vers de Scarron.**

*Son Epitaphe.*

Celui qui ci maintenant dort,  
Fit plus de pitié que d'envie,  
Et souffrit mille fois la mort

<sup>1</sup> *Egrigné* altéré Wort, hohl; ein von Scarron wieder hervorgesuchtes Partizip.

<sup>2</sup> *Je serais encore plus aise*, aise statt charmé.

*Avant que*<sup>1</sup> de perdre la vie;  
*Passant, ne fais ici de bruit*<sup>2</sup>,  
 Et garde bien qu'il ne s'éveille,  
 Car voici la première nuit  
 Que le pauvre Scarron sommeille.

*Quatrain attribué à Scarron.*

Au temps passé, dans l'âge d'or,  
 Crosse de bois, évêque d'or;  
 En ce temps sont autres les lois:  
 Crosse d'or, évêque de bois.

*Sonnet.*

Superbes monuments de l'orgueil des humains,  
 Pyramides, tombeaux dont la vaine structure  
 A témoigné que l'art par l'adresse des mains  
 Et l'assidu travail, peut vaincre la nature;

Vieux palais ruinés, chefs-d'oeuvre des Romains,  
 Et les derniers efforts de leur architecture,  
 Colysée où souvent ces peuples inhumains  
 De s'entr'assassiner se donnaient tablature;

Par l'injure des ans vous êtes abolis,  
 Ou du moins la plupart vous êtes démolis;  
 Il n'est point de ciment que le Temps ne *dissoude*<sup>3</sup>;

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,  
 Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir  
 Qui m'a duré deux ans, soit percé *par le coude*<sup>4</sup>?

8. LA ROCHEFOUCAULD (*François Duc de*).

La Rochefoucauld (geboren 1612, gestorben 1680) ist als Moralist und Schriftsteller berühmt. Sein kleines Buch *Maximes* hat ihm einen unsterblichen Namen erworben.

Seines Ranges wegen am Hofe empfangen, in dem Drängen des Bürgerkrieges geboren, woran er späterhin Antheil nahm und den er uns in seinen *Memoires* beschrieben hat, beobachtete er die Menschen nur in stürmischen Zeiten und gerade da, wo ihre entfesselten Leidenschaften keinen Damm mehr kennen. Er erkennt nur die Eigenliebe als das einzige Erlebrad unserer Handlungen an und seine Werke sind eher Satyren, als die Geschichte des Menschengeschlechts. Diese Satyre

<sup>1</sup> Avant que, siehe obige Bemerkung Corneille's.

<sup>2</sup> Ne fais tel de bruit. Scarron läßt pas weg, was jetzt nicht mehr der Fall sein kann.

<sup>3</sup> Dissoude alte Form von dissoudre, dissolve ist die neue Form. Chemois war die Flexion der Verben nicht so bestimmt wie jetzt; man braucht nur die mittelalterlichen Formen in Druck zu übersehen, um die Verschiedenheit der Flexionen kennen zu lernen.

<sup>4</sup> Par le coude, man sagt besser au coude.

gefällt aber, weil er darin in starken Umrissen, und im Beltone der Böswilligkeit schmeichelt, und für Tugend keine Verwunderung hervorhebt, indem er ihr mit dem Laster ein gleiches Prinzip giebt, das ihr den Heroismus entreißt, den man ihr beilegt. Diese Satyre gefällt wegen der lebhaften und schnellen Wendung, die der Schriftsteller seinen Gedanken zu geben wußte, deren Kürze leicht faßlich ist. In einer andern Lage geboren, in ruhigen Zeiten lebend, hätte La Rochefoucauld nicht nach den Fehlern und Handlungen der Großen das Menschengeschlecht beurtheilt; er hätte dasselbe mit mehr Rücksicht behandelt, Schwachheiten verziehen und eher Mitleid als Misanthropie erweckt, und gewiß nicht durch dieselbe das beste über die menschliche Gesellschaft geschriebene Buch verderben.

Der Styl seiner Maximen ist bei weitem besser, als der seiner Memoiren.

### *Quelques Maximes de cet auteur.*

Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce que l'on peut pour y paraître établi —

L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert aux moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable.

Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite que le mérite même.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

La timidité est un défaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on en veut corriger.

L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et les rendrait les tyrans des autres, si la fortune leur en donnait les moyens. Il ne se repose jamais hors de soi, et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre. Il n'est rien de si impétueux que ses desirs, rien de si caché que ses desseins rien de si habile que ses conduites. Ses souplesses ne se peuvent représenter, ses transformations passent celles des métamorphoses, et ses raffinements aux de la chimie; on ne peut sonder la profondeur ni percer les ténèbres de ses abîmes. Là il est à couvert des yeux les plus pénétrants, il fait mille insensibles tours et retours; là il est souvent invisible à lui-même; il y conçoit, il y nourrit, et il y élève, sans le savoir, un grand nombre d'affections et de haines. Il en forme de si monstrueuses, que, lorsqu'il les a mises au jour, il les méconnaît, ou il ne peut se résoudre à les avouer. De cette nuit qui le couvre, naissent les ridicules persuasions qu'il a de lui-même, ses erreurs, ses ignorances sur son sujet. De là vient qu'il croit que ses sentiments sont morts lorsqu'ils ne sont qu'endormis, qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dès qu'il se repose, et qu'il pense avoir perdu tous les goûts qu'il a rassasiés<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Les goûts qu'il a rassasiés; rassasier bedeutet heutzutage satt sein. La Rochefoucauld gebraucht aber goût statt passion, man sagt rassasier les passions im natürlichen Style, dann bedeutet es befriedigen. Rassasier l'amour propre (la Harpe.)

IX. SAINT EVREMONT (*Charles, Marquedel de Saint-Denis, Seigneur de*).

Saint Evremont ward den 1. April 1613 zu St. Denis-le-Gast, drei Stunden von Coutances (Nieder-Normandie) geboren und starb zu London, im 80sten Jahre, den 20. September 1703; er war einer der geistreichsten französischen Schriftsteller.

Im sechszehnten Jahre trat er als Fähnrich in Kriegsdienste und zeichnete sich durch seine Tapferkeit aus, doch nie hinderte ihn das Waffengedrösch daran, sich literarischen und philosophischen Studien zu widmen. Unter Condé's Befehlen zeichnete er sich bei Rocroy, Freiburg und Nortlingen aus; während der Fronde blieb er dem Könige treu, ungeachtet der Bitten der Frondeurs, die eben so viel von seiner Feder als von seinem Degen erwarteten; aber er wandte beide gegen sie. Als Fouquet in Ungnade fiel, fand man einen Brief auf, der von St. Evremont an den Marschall von Créqui geschrieben, einige Stellen enthielt, worin er sich ein wenig frei über den Traktat der Pyrenäen aussprach. Man las ihn dem Könige vor und machte ein Staatsverbrechen daraus, so daß der König dem Befehl ertheilte, ihn in die Bastille einzusperrn; bei Zeiten gewarnt, versteckte sich St. Evremont einige Zeit in der Normandie, nachher floh er nach Holland und ging zuletzt nach England, wo er dreißig Jahre blieb und starb. Seine Verbannung hatte ewig gebauert.

St. Evremont's Werke bieten nicht alle ein lebhaftes Interesse dar, sind aber doch nicht zu verschmähen, weil viele im Zusammenhange mit Personen und Begebenheiten seiner Zeit stehen. Man liest sie noch mit Vergnügen, weil der Styl korrekt und die Gedanken erhoben sind. Sein Ausdruck ist immer lebendig und pittoresk, seine Betrachtungen fein und piquant. Er hat Seiten über das Alter, den Hof, die Frauen geschrieben, die mit den besten Schriftstellern in Parallele gestellt werden können; Einige seiner Gedanken über die Römer stehen nicht weit hinter denen Montesquieu's zurück. Seine Briefe sind wichtig und oft beißend, seine Gedichte aber vergessen.

Ungeachtet der ungerechten Kritiken Boileau's, Voltaire's und la Harpe's, wird St. Evremont stets einen ruhmvollen Platz unter den französischen Schriftstellern einnehmen.

**Fragment de cet Auteur, cité par Gaillard.**

La dispute vint sur le sujet<sup>1</sup> de la reine de Suède, qu'on louait de la connaissance qu'elle a de tant de choses. Tout d'un coup<sup>2</sup> le Commandeur se leva, et ôtant son chapeau d'un air tout particulier: »Messieurs, dit-il, si la reine de Suède n'avait su que les coutumes de son pays, elle y serait encore: pour avoir appris notre langue et nos manières, pour s'être mise en état de réussir huit jours en France, elle a perdu son royaume. Voilà ce qu'ont produit sa science et ses belles lumières que vous nous vantez.

Bautru voyant choquer la reine de Suède qu'il estime tant, et les belles-lettres qui lui sont si chères, perdit toute considération; et commençant par un serment: il faut être bien injuste, reprit-il, d'imputer à la reine de Suède comme un crime, la plus belle action de sa vie. Je ne m'étonne point de votre aversion pour les sciences; ce n'est pas d'aujourd'hui que vous les avez méprisées. Si vous aviez lu les histoires les plus communes,

<sup>1</sup> Vint sur le sujet besser s'éleva au sujet.

<sup>2</sup> Tout d'un coup muß tout-à-coup heißen. Um den Unterschied fühlbarer zu machen, führen wir zwei Beispiele zur Vergleichung an: La rivière a débordé tout-à-coup (plötzlich). Il a perdu sa fortune tout d'un coup (mit einem Male).

vous sauriez que sa conduite n'est pas sans exemples. Charles-Quint n'a pas été moins admirable par la renonciation de ses états, que par ses conquêtes: Dioclétien n'a-t-il pas quitté l'empire, et Sylla le pouvoir souverain? Mais, toutes ces choses vous sont inconnues, et *c'est folie de*<sup>1</sup> disputer avec un ignorant. Au reste, où me trouverez-vous un homme extraordinaire qui n'ait eu des lumières et des connaissances acquises?

A commencer par M. le Prince, il alla jusqu'à César, de César, au grand Alexandre: et l'affaire eût été plus loin, si le Commandeur ne l'eût interrompu avec tant d'impétuosité, qu'il fut contraint de se taire. Vous nous en contez bien, dit-il, avec votre César et votre Alexandre. Je ne sais s'ils étaient savants ou ignorants, il ne m'importe guère: mais je sais que de mon temps, on ne faisait étudier les gentilshommes que pour être d'église; encore se contentaient-ils le plus souvent du latin de leur bréviaire. Ceux qu'on destinait à la cour ou à l'armée, allaient honnêtement à l'académie. Ils apprenaient à monter à cheval, à danser, à faire des armes, à jouer du luth, à voltiger; un peu de mathématiques, et c'était tout: vous aviez en France mille beaux gendarmes, *galants hommes*<sup>2</sup>. C'est ainsi que se formaient *les Thermes et les Bellegardes*<sup>3</sup>. Du latin! De mon temps, du latin! un gentilhomme en eût été deshonoré. Je connais les grandes qualités de M. le Prince, et suis son serviteur: mais je vous dirai que le dernier connétable de Montmorency a su maintenir son crédit dans les provinces, et sa considération à la cour, sans savoir lire. Peu de latin, vous dis-je, et de bon français.

Il fut avantageux au Commandeur que le bon homme eût la goutte; autrement il eût vengé le latin par quelque chose de plus pressant que la colère et les injures. La contestation s'échauffa *tout de nouveau*<sup>4</sup>: celui-ci *résolu de mourir*<sup>5</sup> sur son opinion, celui-là soutenant le parti de l'ignorance avec beaucoup d'honneur et de fermeté.

Tel était l'état de la dispute, quand un prélat charitable voulut accommoder le différend, ravi de trouver une si belle occasion de faire paraître son savoir et son esprit. Il toussa trois fois avec méthode, se tournant vers le docteur; trois fois il sourit en homme du monde à notre agréable ignorant: et lors-

1 C'est folie de. Ein Kritiker findet hierin einen Fehler, nach ihm soll es heißen: c'est une folie que de; wir finden aber keinen Fehler darin, sondern rechtfertigen den Satz durch Ellipse.

2 Galants hommes; un galant homme, ein biederer Mann, un homme galant, ein gegen Frauenzimmer äußerst gefälliger Mann.

3 Les Thermes et les Bellegardes; will St. Evremont das Geschlecht beider adeligen Familien bezeichnen, so ist das a nur Ende sein Fehler; da dieses aber, wie zu vermuthen steht, nicht der Fall ist, so muß es wegfallen (siehe Gram. Nat. p. 108.). Der Franzose gebraucht den Pluralartikel bei Eigennamen, es ist ein pluralis majestatis, der nur in der höhern Stylistik anzuwenden ist.

4 Tout de nouveau, tout ist überflüssig.

5 Résolu de mourir, résoudre, entschließen, nimmt de an, stehen aber zwei Pronomina in demselben Personalverhältnisse davor, so folgt à: on a résolu d'attendre; je me résous à demander mon congé.

qu'il crut avoir assez bien composé sa contenance, il parla de cette sorte.

Je vous dirai, Messieurs, je vous dirai que la science fortifie la beauté du naturel, et que l'agrément et la facilité de l'esprit donnent des grâces à l'érudition. Le génie seul, sans règle et sans art, est comme un torrent qui se précipite avec impétuosité. La science sans naturel ressemble à ces campagnes sèches et arides, qui sont désagréables à la vue. Or, Messieurs, il est question de concilier ce que vous avez divisé mal-à-propos, de rétablir l'union où vous avez jeté le divorce. La science n'est autre chose qu'une parfaite connaissance: l'art n'est rien qu'une règle qui conduit le naturel. Est-ce, Monsieur (s'adressant au Commandeur), que vous voulez ignorer les choses dont vous parlez, et *faire vanité*<sup>1</sup> d'un naturel qui se dérègle, qui s'éloigne de la perfection? Et vous, M. de Bautru, renoncez-vous à la beauté naturelle de l'esprit, pour vous rendre esclave de préceptes importuns et de connaissances empruntées? Il faut finir la conversation, reprit brusquement le Commandeur: j'aime encore mieux sa science et son latin, que le grand discours que vous nous faites.

*Le bon homme*<sup>2</sup>, qui n'était pas irréconciliable, s'adoucit aussitôt; et pour rendre la pareille au Commandeur, il préféra son ignorance agréable aux paroles magnifiques du prélat. Pour le prélat, il se retira avec un grand mépris de tous les deux, et une grande satisfaction de lui-même.

#### X. RETZ (Jean François, Paul de Gondi, Cardinal de).

Retz wurde im October 1614 zu Montmirail geboren und starb alsoadjutor des Erzbischofs von Paris, in dieser Stadt den 24. August 1679; Verfasser jener berühmten Mémoires sur la Fronde, die allein hinreichend sind, diesen Krieg unsterblich zu machen. Unter allen Memoiren, die der französischen Geschichte als Urstoff und Quelle dienen, nehmen die seinigen den ersten Platz ein und können als unübertrefflich betrachtet werden. In dieser lebendigen, leidenschaftlichen Sprache, glänzt das Talent des Cardinals aufs höchste, und oft, wenn wir uns dieses Ausdrucks bedienen dürfen, wird sie zauberisch anziehend. Frei und stolz spricht er seine demagogisch-aristokratische Meinung aus und erzählt, was er gesehen und erlebt. Man kann von ihm wie vom Cäsar sagen: *Codem animo scripsitque bellavit*. Sein Styl ist oft unkorrekt, weshalb Voltaire sich über ihn folgendermaßen ausdrückt: „Les Mémoires du Cardinal de Retz sont écrits avec un air de grandeur, une impétuosité de génie et une inégalité, qui sont l'image de sa conduite.“

Man vergleiche folgende von Rochefoucauld und Fénelon über den Cardinal gegebenen Charaktereigenschaften, um ein richtiges Urtheil über ihn zu fällen.

<sup>1</sup> Faire vanité stößt auf etwas sein.

<sup>2</sup> Le bon homme, nur im humoristischen Style zu gebrauchen.

*Portraits de Rets.*

## I.

Paul de Gondî a beaucoup d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus d'ostentation que de vraie grandeur de courage. Il a une mémoire extraordinaire, plus de force que de politesse dans ses paroles, l'humeur facile, de la docilité et de la faiblesse à souffrir les reproches de ses amis... Il paraît ambitieux sans l'être; la vanité lui a fait entreprendre de grandes choses, presque toutes opposées à sa profession. Il a suscité les plus grands désordres dans l'état, sans dessein formé de s'en prévaloir; et, bien loin de se déclarer l'ennemi de Mazarin, pour occuper sa place, il n'a pensé qu'à lui paraître redoutable, et à se flatter de la fausse vanité de lui être opposé. Il a souffert sa prison avec fermeté, & n'a dû sa liberté qu'à sa hardiesse... Il est entré dans divers conclaves; et sa conduite a toujours augmenté sa réputation. Sa pente naturelle est l'oisiveté; il travaille avec beaucoup d'activité dans les affaires qui le pressent, et se repose nonchalamment dès qu'elles sont finies... Ce qui a le plus contribué à sa réputation, est de savoir donner un beau jour à ses défauts... Incapable d'envie et d'avarice, il a plus emprunté de ses amis qu'un particulier ne pouvait espérer de leur rendre. Il a senti de la vanité à trouver tant de crédit, et à entreprendre de s'acquitter.

(*La Rochefoucauld.*)

## II.

On a de la peine à comprendre comment un homme qui passa sa vie à cabaler, n'eut jamais de véritable objet. Il aimait l'intrigue pour intriguer; esprit hardi, délié, vaste et un peu romanesque, sachant tirer parti de l'autorité que son état lui donnait sur le peuple, et faisant servir la religion à sa politique; cherchant quelquefois à se faire un mérite de ce qu'il ne devait qu'au hasard, ajustant souvent après coup les moyens aux événements. Il fit la guerre au roi; mais le personnage de rebelle était ce qui le flattait le plus dans sa rébellion; magnifique, bel-esprit, turbulent, ayant plus de saillies que de suite, plus de chimères que de vues, déplacé dans une monarchie, et n'ayant pas ce qu'il fallait pour être républicain, parce qu'il n'était ni sujet fidèle, ni bon citoyen; aussi vain, plus hardi et moins honnête homme que Cicéron; enfin, plus d'esprit, moins grand et moins méchant que Catilina. Ses Mémoires sont très-agréables à lire; mais conçoit-on qu'un homme ait le courage, ou plutôt la folie de dire de lui-même plus de mal que n'en eût pu dire son plus grand ennemi? Ce qui est étonnant, c'est que ce même homme, sur la fin de sa vie, n'était plus rien de tout cela, et qu'il devint doux, paisible, sans intrigue, et l'amour de tous les honnêtes gens de son temps; comme si toute son ambition d'autrefois n'avait été qu'une débauche d'esprit, et des tours de jeunesse dont on se corrige avec l'âge; ce qui prouve bien qu'en effet il n'y avait en lui aucune passion réelle. Après avoir vécu avec une magnificence extrême, et avoir fait pour plus de quatre millions de dettes, tout fut payé, soit de son vivant, soit après sa mort.

(*Le Président Hénault.*)

*Portrait de Mazarin.*

La fortune ayant ébloui le cardinal Mazarin et tous les autres, il s'érigea et on l'érigea en Richelieu; mais il n'en eut que l'imprudence et l'imitation. Il se moqua de la religion; il promit tout ce qu'il ne voulait pas tenir. Il ne fut ni doux, ni cruel, parce qu'il ne se souvenait ni des bienfaits ni des injures. Il s'aimait trop, ce qui est le propre des âmes lâches; il se craignait trop peu, ce qui est le caractère de ceux qui

n'ont pas le soin de leur réputation. Il prévoyait assez bien le mal, parce qu'il avait souvent peur; mais il n'y remédiait pas à proportion; parce qu'il n'avait pas tant de prudence que de peur. Il avait de l'esprit, de l'insinuation, de l'enjouement, des manières; mais le vilain cœur paraissait toujours au travers, et au point que ces qualités eurent dans l'adversité tout l'air du ridicule, et ne perdirent pas dans la prospérité tout l'air de la fourberie. Il porta le *filoutage*<sup>1</sup> dans le ministère, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui; et ce *filoutage* faisait que le ministère même, heureux et absolu, ne lui séyait pas bien, que le mépris s'y glissa, *qui est*<sup>2</sup> la maladie la plus dangereuse d'un état, et dont la contagion se répand le plus aisément et le plus promptement du chef dans tous les membres.

(Retz, Mémoires.)

## XI. LA FONTAINE (Jean de).

La Fontaine, geboren den 8. July 1621 in Château Thierry, gestorben den 13. April 1695, war Akademiker und weltberühmter Fabeldichter. Unsterblich sowohl durch seinen Geist als durch seine Werke, hat sich La Fontaine gleichfalls durch den in letzteren herrschenden Ton plastischer Natürlichkeit, hinreißender Lebendigkeit und Wahrheit ausgezeichnet. Seine Sprache gefällt durch Wohlklang und zauberische Reiztheit. Einer der geistreichsten französischen Kritiker, de Fénelon, hat folgendes Urtheil, das mit dem Nachlers übereinstimmt, über diesen großen Mann gefällt.

### *Caractéristique de ce grand Fabuliste, par de Fénelon.*

#### I.

Avant La Fontaine, rien ne paraissait plus borné que le genre de l'apologue. Ses premiers inventeurs n'y voyant que le but moral, se hâtaient de l'atteindre avec une conclusion sévère et un laconisme souvent très-sec. Phèdre y ajouta, avec sobriété, quelques ornements, ceux principalement d'un style pur et élégant. La Fontaine les y répandit avec une admirable richesse. Ce cadre, jusque-là si étroit, s'agrandit sous ses mains, et la fable devint un petit poème qui admit tous les tons, toutes les couleurs, et pour ainsi dire tous les agréments des autres genres. La poésie épique y reconnut ses récits et ses caractères; la poésie dramatique, ses acteurs, ses dialogues et ses passions; la poésie légère, son badinage et son enjouement; la poésie philosophique et morale, son instruction et ses leçons. La simplicité s'y trouve unie à la force, à l'élevation, à la noblesse; la naïveté à la finesse et à l'esprit.

### *Portrait de La Fontaine, par la Harpe.*

#### II.

Il est donc aussi des honneurs publics pour l'homme simple et le talent aimable! Ainsi donc la postérité plus promptement frappée en tout genre de ce qui se présente à ses yeux avec un éclat imposant, occupée d'abord de célébrer ceux qui ont produit des révolutions mémorables dans l'esprit humain, ou qui ont régné sur les peuples par les

<sup>1</sup> Filoutage von filou, Spitzbube; filoutage, Betrügerei, ehemals gebräuchlich, durch filouterie vertreten.

<sup>2</sup> Qui est flatté ce qui est, sonst hätte qui auf mépris folgen müssen. In ältern Schriftstellern findet man mehrere solche Beispiele.



puissantes illusions du théâtre; la postérité a tourné ses regards sur un homme qui, sans avoir à lui offrir des titres aussi magnifiques, ni d'aussi grands monuments, ne méritait pas moins ses attentions et ses hommages; sur un écrivain original et enchanteur, le premier de tous dans un genre d'ouvrage plus fait pour être goûté avec délices, que pour être admiré avec transport; à qui nul n'a ressemblé dans le talent de raconter; que nul n'égalait jamais dans l'art de donner des grâces à la raison, et de la gaité au bon sens; sublime dans sa naïveté, et charmant dans sa négligence; sur un homme modeste qui a vécu sans éclat en produisant des chefs-d'oeuvre, comme il vivait avec sagesse en se livrant dans ses écrits à toute la liberté de l'enjouement; qui n'a jamais rien prétendu, rien envié, rien affecté; qui devait être plus relu que célébré, et qui obtint plus de renommée que de récompenses; homme d'une simplicité rare, qui sans doute ne pouvait pas ignorer son génie, mais ne l'appréciait pas, et qui même, s'il pouvait être témoin des honneurs qu'on lui rend aujourd'hui, serait étonné de sa gloire, et aurait besoin qu'on lui révélât le secret de son mérite.

(Eloge de La Fontaine.)

### I. Fables.

#### *Le Chat et le vieux Rat.*

J'ai lu, chez un conteur de fables,  
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,  
L'Attila, le fléau des rats,  
Rendait ces derniers misérables.  
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,  
Que ce chat exterminateur,  
Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde:  
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.  
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,  
La mort-aux-rats, les souricières,  
N'étaient que jeux *au prix de lui*<sup>1)</sup>.  
Comme il voit que dans leurs tannières  
Les souris étaient prisonnières,  
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,  
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher  
Se pend la tête en bas: la bête *scélérate*<sup>2)</sup>  
A de certains cordons se tenait par la patte.  
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,  
Qu'il a fait un larcin de rôti ou de fromage,  
Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage;  
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.  
Toutes, dis-je, unanimement,  
Se promettent de rire à son enterrement,  
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,  
Puis rentrent dans leurs nids à rats,  
Puis ressortant font quatre pas,

1 Au prix de darf nicht mit auprès de verwechselt werden; les maux qu'il a soufferts ne sont rien au prix de ceux qu'il souffre; auprès wäre falsch, au prix de in Bezug auf auprès de, bei.  
2 Scélérat ist Adjektiv und Substantiv.

Puis enfin se mettent en quête.  
 Mais voici bien une autre fête:  
 Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant,  
 Attrape les plus paresseuses.  
 »Nous en savons plus d'un, dit-il, en les gobant:  
 C'est tour de vieille guerre; et vos cavernes creuses  
 Ne vous sauveront pas, je vous en avertis;  
 Vous viendrez toutes au logis.«  
 Il prophétisait vrai: notre maître Mitis,  
 Pour la seconde fois les trompe et les affine,  
 Blanchit sa robe et s'enfarine;  
 Et, de la sorte déguisé,  
 Se niche et se blottit dans une huche ouverte.  
 Ce fut à lui bien avisé:  
*La gent trotte-menu*<sup>1</sup> s'en vient<sup>1</sup> chercher sa perte.  
 Un Rat, sans plus, s'abstient d'aller flaire autour:  
 C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour;  
 Même il avait perdu sa queue à la bataille.  
 »Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,  
 S'écria-t-il de loin au général des chats:  
 Je soupçonne *dessous*<sup>2</sup> encor quelque machine.  
 Rien ne te sert d'être farine;  
 Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas.«  
 C'était bien dit à lui; j'approuve sa prudence:  
 Il était expérimenté,  
 Et savait que la méfiance  
 Est mère de la sûreté.

#### *La Gland et la Citrouille.*

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la pteuve  
 En tout cet univers, et *l'aller*<sup>3</sup> parcourant,  
 Dans les citrouilles je la *treuve*<sup>4</sup>.  
 Un villageois, considérant  
 Combien ce fruit est gros et sa tige menue,  
 »A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela?  
 Il a bien mal placé cette citrouille-là!

1 *La gent trotte-menu s'en vient* ... la gent ist der Singular von gents, das wir stets im Plural mit einem t schreiben (man sehe deshalb Mangard's Bemerkungen über Orthographie und dessen Dissertation sur l'Origine, les Révolutions et les Progrès de la Langue Française). Dieses Wort wird häufig in Fabeln, Poesien und humoristischen Aufsätzen gebraucht; in älteren Schriftstellern findet man es sehr oft, es ist sinverwandt mit la race, l'espèce, le monde: Faites un roy qui gouverne la gent. (Ms. du XIII. Siècle.) Une troupe de gents de mer nous est venu assaillir (Amyot, Théag. et. Char. 1547). Man sieht, wie leicht Grammatiker ein Wort aus der Sprache verbannen, denn sie sagen gents habe keinen Singular! — S'en vient, dieselbe Bemerkung wie bei s'en va (Corneille); Es sind der französischen Sprache eigene Redensarten.

2 Je soupçonne dessous statt là-dessous.

3 L'aller, ein als Substantiv gebrauchter Infinitiv: statt l'aller de cet univers, bedeutet la marche du monde.

4 Treuve statt seouve, alte Form des Verbs, die Lafontaine des Reims wegen gebraucht. Ihr Ursprung liegt im picardischen altfranzösischen Dialekte, in welchen die in den übrigen Dialecten gebrauchten Laute: u (Norm.), o (Burg-), häufig in eu, seutner in ou übergingen.

Hé parbleu! je l'aurais peâdue

A l'un des chênes que voilà;

C'eût été justement l'affaire:

Tel fruit, tel arbre pour bien faire.

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré

Au conseil de celui que prêche ton curé;

Tout en eût été mieux: car pourquoi, par exemple,

Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,

Ne pend-il pas en cet endroit?

Dieu s'est mépris: plus je contemple

Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo

Que l'on a fait un quiproquo."

Cette réflexion embarrassant notre homme:

On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.

Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.

Un gland tombe; le nez du dormeur en pâtit.

Il s'éveille; et portant la main sur son visage,

Il trouve encor le gland pris au poil du menton.

Son nez meurtri le force à changer de langage:

"Oh! oh! dit-il, je saigne! et que serait-ce donc

S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,

Et que ce gland eût été gourde?

Dieu ne l'a pas voulu: sans doute il eut raison;

J'en vois bien à présent la cause."

En louant Dieu de toute chose,

Garo retourne à la maison.

### *Les deux Pigeons.*

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre:

L'un deux, s'ennuyant au logis,

Fut assez fou pour entreprendre

Un voyage en lointain pays.

L'autre lui dit: "Qu'allez-vous faire?

Voulez-vous quitter votre frère?

L'absence est le plus grand des maux:

Non pas pour vous cruel! Au moins que les travaux,

Les dangers, les soins du voyage,

Changent un peu votre courage.

Encor si la saison s'avancait *d'avantage*<sup>1</sup>!

Attendez les zéphyr. Qui vous presse? un corbeau

Tout-à l'heure annonçait malheur à *quelqu'oiseau*.<sup>2</sup>

Je ne songerai plus que rencontre funeste,

Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut:

<sup>1</sup> D'avantage. Eine Bemerkung ist hier nothwendig. Die Grammatiker sagen: d'avantage zeigt eine materielle Menge an und kann nicht mit plus vertauscht werden. Beispiele aus Klassikern beweisen das Gegengesetzte:

Dans les champs de l'honneur il nous faut du courage;

Mais je vois qu'en ces lieux il en faut d'avantage. (Rayn. Templiers.)

Man thante hundert Belege der Art angeben.

<sup>2</sup> Quelqu'oiseau. Man pflegt qualche vor Substantiven nicht zu elidiren. Esfontaine thut es des Reimes wegen.

Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,  
 Bon *soupe*<sup>1</sup>, bon gîte, et le reste?  
 Ce discours ébranla le coeur  
 De notre imprudent voyageur:  
 Mais le désir de voir et l'humeur inquiète  
 L'emportèrent enfin. Il dit: «Ne pleurez point;  
 Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite:  
 Je reviendrai dans peu conter de point en point  
 Mes aventures à mon frère.

Je le *désennuierai*<sup>2</sup>: quiconque ne voit guère  
 N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint  
 Vous sera d'un plaisir extrême.

Je dirai: J'étais là; telle chose m'*advint*<sup>3</sup>:

Vous y croirez être vous-même.»

A ces mots, en pleurant, ils se disent adieu.

Le voyageur s'éloigne: et voilà qu'un nuage  
*L'oblige de*<sup>4</sup> chercher retraite en quelque lieu.

Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage  
 Maltraite le pigeon en dépit du feuillage.  
 L'air devenu serein, il part tout morfondu,  
 Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;  
 Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,  
 Voit un pigeon auprès, cela lui donne envie;  
 Il y vole, il est pris: ce blé couvrait d'un lacs

Les menteurs et traitres appâts.

Le lacs était usé, si bien que, de son aile,  
 De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.

Quelque plume y périt; et le pis du destin  
 Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,  
 Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle,  
 Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,

Semblait un forçat échappé.

Le vautour *s'en allait le tier*<sup>5</sup>, quand des nues

Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.

Le pigeon profita du conflit des voleurs,  
 S'envola, s'abattit auprès d'uneasure,

Crut pour ce coup que ses malheurs

Finiraient par cette aventure:

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)

Prit la fronde, et d'un coup tua *plus d'à moitié*<sup>6</sup>

<sup>1</sup> Soupe, man schreibt souper und soupe.

<sup>2</sup> Désennuier; Dichter lassen das e weg, und setzen den Birtumpler auf das davor stehende i.

<sup>3</sup> Im Original Fontaine's steht avint.

<sup>4</sup> Obliger nimmt à und de als Reflexion an, de und à, wenn es eine Nothwendigkeit, de aber nur, wenn es eine Dienstleistung ausdrückt.

<sup>5</sup> S'en allait le tier, siehe Corn.

<sup>6</sup> Plus d'à moitié, plus de steht vor Substantiven und andere als Substantiven gebrauchten Redensarten, plus que drückt eine Vergleichung aus.

La *volatile*<sup>1</sup> malheureuse,  
 Qui, maudissant sa curiosité,  
 Traînant l'aile, et tirant le pied,  
 Demi-morte, et demi-boiteuse,  
 Droit au logis s'en retourna:  
 Que bien, que mal, elle arriva  
 Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos *gents rejoins*<sup>2</sup>; et je laisse à juger  
 De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

*Le Chêne et le Roseau.*

Le Chêne un jour dit au Roseau:  
 Vous avez bien sujet d'accuser la nature;  
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau;  
 Le moindre vent qui d'aventure  
 Fait rider la face de l'eau  
 Vous oblige à baisser la tête;  
 Cependant que<sup>3</sup> mon front, au Caucase pareil,  
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,  
 Brave l'effort de la tempête.  
 Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr  
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage  
 Dont je couvre le voisinage,  
 Vous n'auriez pas tant à souffrir;  
 Je vous défendrais de l'orage;  
 Mais vous naissez le plus souvent  
 Sur les humides bords des royaumes du vent.  
 La nature envers vous me semble bien injuste.  
 Votre compassion, lui répondit l'arbuste,  
 Part d'un bon naturel: mais quittez ce souci;  
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables:  
 Je plie<sup>4</sup>, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici  
 Contre leurs coups épouvantables  
 Résisté sans courber le dos:  
 Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,  
 Du bout de l'horizon accourt avec furie  
 Le plus terrible des enfants  
 Que le Nord eût portés jusques là dans ses flancs.  
 L'arbre tient bon; le roseau plie.  
 Le vent redouble ses efforts,  
 Et fait si bien qu'il déracine

1 *Volatile* Substantiv und Adjectiv von *volatilis*; volatil chemischer Ausdruck: alkali volatil. —

2 *Gents rejoint*\*, alle nach *gents* stehenden Adjectiven und Pronomina, die sich darauf beziehen, sind männlicher Form.

3 *Cependant que* statt *pendant que*, veraltet, siehe Cornille.

4 *Plier*, *ployer*. La Fontaine hat hier den Unterschied zwischen beiden Verben nicht gemacht; plier, in Batten legen, ployer, biegen. Il faut plier cette lettre, cette branche plie.

Celui de qui<sup>1</sup> la tête au ciel était voisine,  
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

*La Mort et le Bûcheron.*

Un pauvre Bûcheron, tout couvert de ramée,  
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans  
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,  
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.  
Enfin, n'en pouvant plus<sup>2</sup> d'efforts et de douleur,  
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.  
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?  
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?  
Point de pain quelquefois, et jamais de repos:  
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,  
Le créancier, et la corvée,  
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.  
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,  
Lui demande ce qu'il faut faire.  
C'est, dit-il, enfin<sup>3</sup> de m'aider  
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.  
Le trépas vient tout guérir;  
Mais ne bougeons d'où nous sommes:  
*Plutôt souffrir que mourir,*  
C'est la devise des hommes.

**2. Poésies diverses.**

*La Disgrâce de Fouquet.*

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes;  
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes;  
Et que l'Anqueuil enflé ravage ses trésors  
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.  
On ne blâmera plus vos larmes innocentes,  
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes;  
Chacun attend de vous ce devoir généreux.  
Les destins sont contents, Oronde est malheureux.  
Vu l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,  
Qui sans craindre du sort les faveurs incertaines,  
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,  
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.  
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!  
Que vous le trouveriez différent de lui-même!  
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits;

<sup>1</sup> Celui de qui, er hätte besser dont anwenden können, da aber im andern Verse  
dort vorkommt, hat er de qui des Wohlklangs wegen gebraucht. Es ist aber  
nicht als Fehler zu betrachten, denn man sagt: l'homme de qui je parle und  
dont je parle.

<sup>2</sup> N'en pouvant plus, Gallizismus.

<sup>3</sup> Enfin ist falsch, afin correct, enfin bedeutet endlich, afin u. m. Afin de steht  
immer vor Infinitiven; ehemals mochte man diesen Unterschied zwischen beiden  
Wörtern nicht.

Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,  
 Hôtes infortunés de sa triste demeure,  
 En des gouffres de maux le plongent à toute heure:  
 Voilà le précipice où l'ont enfin jeté  
 Les attraits enchanteurs de la prospérité.  
 Dans les palais des rois cette plainte est commune;  
 On n'y connaît que trop les jeux de la fortune,  
 Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants:  
 Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.  
 Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,  
 Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,  
 Il est bien malaisé de régler ses desirs:  
 Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs;  
 Jamais un favori ne borne sa carrière;  
 Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière;  
 Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit  
 Ne le saurait quitter, qu'après l'avoir détruit.  
 Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte,  
 Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte?  
 Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,  
 Le séjour seul de Vaux eût borné ses desirs.  
 Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge!  
 Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,  
 Cette foule de gents qui s'en vont chaque jour  
 Saluer à longs flots le soleil de la cour:  
 Mais la faveur du Ciel vous donne en récompense  
 Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,  
 Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens;  
 Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.  
 Mais quittons ces *pensers*<sup>4</sup>; Oronte nous appelle.  
 Vous dont il a rendu la demeure si belle,  
 Nymphes qui lui devez vos plus charmants appas,  
 Si le long de vos bords Louis porte ses pas,  
 Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage.  
 Il aime ses sujets; il est juste, il est sage;  
 Du titre de Élément il est ambitieux:  
 C'est par là que les rois sont semblables aux Dieux  
 Du magnanime Henri qu'il contemple la vie:  
 Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.  
 Inspirez à Louis cette même douceur:  
 La plus belle victoire est de vaincre son cœur.  
 Oronte est à présent un objet de clémence:  
 S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,  
 Il est assez puni par son sort rigoureux;  
 Et c'est être innocent que d'être malheureux.

<sup>4</sup> Penser statt pensée war ehemals sehr gebräuchlich, obgleich man schon, im H. von  
 Orontes, pensée findet: Sur le lit dur d'ennuyeuse pensée (Poés. 1441. Ms.  
 Bibl. Roy.).

*Le Paysan du Danube au Sénat romain.*

Romains, et vous Sénat, assis pour m'écouter,  
 Je supplie, avant tout, les Dieux de m'assister:  
 Veillent les Immortels, conducteurs de ma langue,  
 Que je ne dise rien qui doive être repris!  
 Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits

Que tout mal et toute injustice:  
 Faute d'y recourir, on viole leurs lois.  
 Témoins nous, que punit *la romaine avarice*<sup>1</sup>;  
 Rome est par nos forfaits, plus que par ses exploits,  
 L'instrument de notre supplice.

Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour  
 Ne transporte chez vous les pleurs et la misère;  
 Et, mettant en nos mains, par un juste retour,  
 Les armes dont se sert sa vengeance sévère,

Il ne vous fasse, en sa colère,  
 Nos esclaves à votre tour.

Et pourquoi sommes-nous les vôtres? *Qu'on me die*<sup>2</sup>  
 En quoi vous valez mieux que cent peuples divers?  
 Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?  
 Pourquoi venir troubler une innocente vie?  
 Nous cultivons en paix d'heureux champs, et nos mains  
 Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.

Qu'avez-vous appris aux Germains?

Ils ont l'adresse et le courage:

S'ils avaient eu l'avidité,

Comme vous, et la violence,

Peut-être en votre place ils auraient la puissance,

Et sauraient en user sans inhumanité.

Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée

N'entre qu'à peine en la pensée.

La majesté de vos autels.

Elle-même en est offensée;

Car sachez que les Immortels

Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,

Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,

De mépris d'eux et de leurs temples,

D'avarice qui va jusques à la fureur.

Rien ne suffit aux gents qui nous viennent de Rome:

La terre et le travail de l'homme

Font, pour les assouvir, des efforts superflus.

Retirez-les: on ne veut plus

Cultiver pour eux les campagnes.

Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;

Nous laissons nos chères, compagnes:

<sup>1</sup> *La romaine avarice.* Inversion des Adject. En Prosa müsste man es nach dem Substantiv stellen.

<sup>2</sup> *Qu'on me die* alte Form des Verbs *dire*, statt *disse*.



Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,  
 Découragés de mettre au jour des malheureux,  
 Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime;  
 Quant à nos enfants déjà nés,

Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés:  
 Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.  
 Retirez-les; ils ne nous apprendront

Que la mollesse et que le vice:

Les Germains comme eux deviendront

Gents de rapine et d'avarice.

C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.

N'a-t-on point de présent à faire?

Point de pourpre à donner? c'est en vain qu'on espère

Quelque refuge aux lois: encor leur ministère

A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort

Doit commencer à vous déplaire:

Je finis; punissez de mort

Une plainte un peu trop sincère.

(La Fontaine hat auch Contes geschrieben, aus denen wir aber, ihrer Schläpfrigkeit wegen, keine Bruchstücke anführen wollen.)

## XII. MOLIERE (*Jean, Baptiste, Poquelin*).

Molière wurde den 15. Januar 1622 in Paris geboren und starb daselbst den 17. Februar 1673. Schauspieler und zugleich Dichter, ist er als der größte Komiker aller Zeiten und aller Länder zu betrachten. Wir wollen hier einige seiner Werke durchgehen, da wir nur ein Bruchstück aus dem Tartuffe, das als sein Meisterwerk gelten kann, anführen werden.

Sein erster Versuch war l'Etourdi (1653), dem bald darauf le Dépit amoureux folgte. Sechs Jahre später erschienen die Précieuses ridicules, worüber Menage sagte: Il nous faut brûler tout ce que nous avons adoré, et adorer ce que nous avons brûlé, weil er schon lange, wie Molière, dem sich neu gestalteten und gesäuberten Idome, den schwülstigen und bombastischen Styl des Mousards und seiner Gefellen geopfert hatte. — Nach der ein wenig zu freien Poesie le Cocu imaginaire, und dem für den Hof abgefaßten Don Garcie de Navarre, erhebt sich Molière in seiner Ecole des Maris (1661.); er zeigt sich in diesem Stücke als den Dichter der Natur und sich auf Wahrheit und Vernunft stützend, übertrifft er durch die Lebendigkeit und Heiterkeit seines Styls Plautus und Terenz. In den Fâcheux, einer meisterhaften Skizze des gesellschaftlichen Lebens, gibt er das erste Muster der späterhin unter dem Namen comédies à tiroir bekannten, aus einzelnen abgebrochenen Szenen bestehenden, Lustspiele. Aber hier erhebt sich der Reiz und die Kritik; ungestraft darf Molière keinen Geist besitzen: sein im Jahr 1662 aufgeführtes prächtiges Lustspiel l'Ecole des Femmes ward mit Wuth und neidiſchem Geiſter angegriffen, worauf (1663) la Critique de l'Ecole des Femmes, jenes unsterbliche Deprimat, das Vernunft, Philosophie und Geschmack errichteten, folgte. Nach dem Impromptu de Versailles (1663) eine zu heftige Replik auf eine boshafte und persönliche Satyre; nach dem Mariage forcé (1664), worin nur eine Szene, aber eine meisterhafte komische Darstellung sich befindet; nach der Princesse d'Elide (1664), zur Beschreibung einer Laune Ludwigs XIV. geschrieben, nach dem Festin de Pierre (1665) und dem Amour médecin (1665), das mit einer geistreichen Szene beginnt aber schlecht endigt, erscheint endlich le Misanthrope (1666). Es hat viele Zeit erfordert, um dieses Stück als ein vollendetes Werk moralisirender Betrachtung

und höheren Lustspiels anzuerkennen. Molière besaß sich, den Médecin malgré lui als eine Entschuldigung, das Gebiet der Bühne erweitert und aus dem Theater eine moralische Schule gemacht zu haben, darauf folgen zu lassen. In diesem letzten Stücke wollte er nur lachen, blieb aber wie gewöhnlich tiefer Denker und großer Satyrer. Er geißelt die Sitten seiner Zeitgenossen und deckt die Bösen der Ärzte schonungslos auf. Nach dem Krzte und le Sicilien ou l'Amour peintre erschien (1677) le Tartuffe. Obgleich beinahe zwei Hundert Jahre verflossen sind, seitdem dieses Stück erschienen, so scheint es immer eine neue Kraft mit jedem Tage zu gewinnen; es legt darin die tiefste Menschenkenntnis, die Charakterschilderungen sind mit treuer Wahrheit und großer Umsicht aufgefaßt, Vorfälle aus der Wirklichkeit anschaulich dargestellt; die Sprache ist unübertrefflich, obgleich einige jetzt veraltete Wendungen darin zum Vorschein kommen, und der Versbau reich, gefällig und wohlklingend. — Nach der Julirevolution wurde dieses Stück, mehr als zwanzigmal im Théâtre Français unter donnernden Beifall aufgeführt. — Ein Jahr später (1668) erschienen Amphitryon, l'Avare, Georges Dandin, und (1669) Pourceaugnac und les Amants magnifiques. Bald darauf entwirft er seinen Bourgeois-Gentilhomme (1670), diese prachtvolle Schilderung ewiger Verbundenheit des Menschen, les Fourberies de Scapin (1671), eine Posse von Tabarin ausgedacht aber mit Feinwerk ausgedrückt, und la Comtesse d'Escarbagnas. 1672 liefert les Femmes savantes, die wie der Misanthrop kalt empfangen wurden und dasselbe Schicksal erlebten. Endlich vollendet le Malade imaginaire, ein gelehrt posenhastiges Tableau des menschlichen Lebens, die dichterische Laufbahn dieses großen Mannes. Den Mittwoch, 17. Februar 1673, nachdem das Stück zum vierten Male aufgeführt worden war, schloß Molière um zehn Uhr Abends die Augen. Er hatte an diesem Tage sehr an der Brust gelitten und man wollte ihn bereben, nicht zu spielen. »Comment voulez-vous que je fasse, entgegnete er, il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre; que feront-ils, si l'on ne joue pas? Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant faire absolument.« Er trat auf und am Ende des Stücks, als er das Wort jour aussprach, überfiel ihn ein krampfhaftes Stöhnen. Man brachte ihn nach Hause, wo er in den Armen zweier barmherzigen Schwestern, die in den Fasten nach Paris gekommen waren und die er beherbergte, seinen Geist aufgab. So starb Molière!

Die Geistlichkeit wollte ihn nicht beerdigen, weil er auf der Bühne gestorben war. In neuerer Zeit ist es mit Kalme derselbe Fall gewesen:

#### *Molière par Sainte-Beuve.*

Molière est du siècle où il a vécu, par la peinture de certains travers particuliers et dans l'emploi des costumes, mais il est plutôt encore de tous les temps, il est l'homme de la nature humaine. Rien ne vaut mieux, pour se donner dès l'abord la mesure de son génie, que de voir avec quelle facilité il se rattache à son siècle, et comment il s'en détache aussi, combien il s'y adapte exactement, et combien il en ressort avec grandeur. Les hommes illustres, ses contemporains, Despréaux, Racine, Bossuet, Pascal, sont bien plus spécialement les hommes de leur temps, du siècle de Louis XIV, que Molière. Leur génie (je parle même des plus vastes) est marqué à un coin particulier qui tient du moment où ils sont venus, et qui eût été probablement bien autre en d'autres temps. Que serait Bossuet aujourd'hui? Qu'écrirait Pascal? Racine et Despréaux accompagnent à merveille le règne de Louis XIV dans toute sa partie jeune, brillante, galante, victorieuse ou sensée. Bossuet domine ce règne à l'apogée, avant la bigoterie extrême, et dans la période déjà hautement religieuse. Molière, qu'aurait opprimé, je le crois, cette autorité religieuse de plus en plus dominante, et qui mourut à propos pour y échapper, Molière, qui appartient comme Boileau et Racine (bien que plus âgé qu'eux) à la première époque, en est pourtant beaucoup plus indépendant, en même temps qu'il l'a peinte, au naturel plus que personne. Il ajoute à l'éclat de cette forme majestueuse du grand siècle; il n'en est ni marqué, ni particularisé, ni rétréci; il s'y proportionne, il ne s'y enferme pas. —

*La vraie et la fausse Dévotion.*

Je ne suis point, mon frère, un docteur révé-  
 Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.  
 Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,  
 Du faux avec le vrai faire la différence.  
 Et comme je ne vois nul genre de héros  
 Qui soit plus à priser que les parfaits dévots,  
 Aucune chose au monde et plus noble et plus belle  
 Que la sainte ferveur d'un véritable zèle;  
 Aussi ne vois-je rien, qui soit plus odieux  
 Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,  
 Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,  
 De qui la sacrilège et trompeuse grimace  
 Abuse impunément, et se joue, à leur gré,  
 De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré;  
 Ces gents qui, par une ame à l'intérêt soumise,  
 Font de dévotion métier et marchandise,  
 Et veulent acheter crédit et dignités  
 A prix de<sup>1</sup> faux clins d'yeux et d'élangs affectés;  
 Ces gents, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune  
 Par le chemin du Ciel courir à leur fortune;  
 Qui, *brûlants et priants*<sup>2</sup> demandent chaque jour,  
 Et préchent la retraite au milieu de la cour;  
 Qui, savent ajuster leur zèle avec leurs vices,  
 Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,  
 Et pour perdre quelqu'un couvrent insolemment  
 De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment,  
 D'autant plus dangereux dans leur âpre colère  
 Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révere,  
 Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,  
 Veut nous assassiner avec un fer sacré:  
 De ce faux caractère on en voit trop paraître.  
 Mais les dévots de coeur sont aisés à connaître.  
 Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux  
 Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux:  
 Regardez Ariston, regardez Périandre,  
 Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre;  
 Ce titre par aucun ne leur est débattu,  
 Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu;  
 On ne voit point en eux ce faste insupportable,  
 Et leur dévotion est humaine, est traitable:  
 Ils ne censurent point toutes nos actions,  
 Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;  
 Et laissant la fierté des paroles aux autres,  
 C'est par leurs actions qu'ils repré- sentent les nôtres.  
 L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,

<sup>1</sup> à prix de, au prix de, et *l'eres* bedeutet vermittelt, *l'eres* in Bezug auf.  
<sup>2</sup> brûlants et priants, Fehler gegen die Religion.

Et leur ame est portée à juger bien d'autrui.  
 Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;  
 On les voit, pour tous soins, se mêler, de bien vivre.  
 Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,  
 Ils attachent leur haine au péché seulement,  
 Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,  
 Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui même.  
 Voilà mes gents, voilà comme il en faut user,  
 Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer<sup>1</sup>.

(MOLIÈRE, *le Tartufe*.)

## XII. PASCAL (*Blaise*).

Pascal wurde den 19. Juni 1623 in Clermont-Ferrand geboren und starb, im 39sten Jahre, den 19. August 1662. Ein großer Geometer und vielleicht der eleganteste Prosaischer des großen Jahrhunderts der französischen Literatur, denn er kann als der Schöpfer des französischen Stils betrachtet werden. Nicht nur als Schriftsteller hat er sich die Palme des Ruhms erworben, sondern er gehört auch zu jenen Männern, über deren Besitz Künste, Wissenschaften und Literatur seit drei Jahrhunderten im Streite sind, und sich noch lange streiten werden, denn Pascal's Genie hat Alles umfaßt, und demjenigen, was es umfaßte, den ihm eigenen Stempel aufgedrückt.

Als Pascal auftrat, befand sich die französische Sprache noch in einer völligen Anarchie; die Schriftsteller, deren Freiheit in's Gränzenlose ging, befolgten keine andere Richtschnur, als die ihres Gutdünkens und ihrer Willkür. Jeder hatte seine eigenen Wendungen, Ausdrücke, kurz seine eigene Weise, schuf die Wörter, die er, um seine Gedanken auszudrücken, für nothwendig hielt, und bildete sich eine eigene Sprache. Daher diese Schwulstigkeit, schlechten Witz, lächerliche Emphase, die man in allen Werken jener Zeit, mit lateinischen und griechischen Brocken ausgestattet, antrifft. Zu den klassischen Mustern gesellten sich noch italienische und spanische, die man allenthalben nachzuäffen suchte. Wie viel Mühe war aber nun erforderlich, um die Sprache zu säubern! Die Academie wurde errichtet, deren erste Sorge, wie Pelisson sagt, *fut de nettoyer la langue des ordures qu'elle avait contractées, ou dans la bouche du peuple, ou dans la foule du palais et dans les impuretés de la chicane, ou par les mauvais usages des courtisans ignorants, ou par l'abus de ceux qui la corrompaient en l'écrivant, et de ceux qui disaient bien dans les chaires ce qu'il fallait dire, mais qui le disaient autrement qu'il ne le fallait.* Dangelas, Patru, den selbst Boileau und Racine befragten, suchten Regeln des Stils fest, und Voiture, Balzac und Malherbe gaben denselben Anmuth und Natürlichkeit, und Pascal den letzten Schnitt.

Pascal hat mehrere Werke geschrieben, wovon die vorzüglichsten les *Lettres provinciales*, die von Nicole unter dem Titel *Litterae de morali et politica jeuitarum disciplina* in's Lateinische übertragen wurden, und seine *Pensées* sind. Die übrigen, meist mathematischen Inhalts, gehören nicht hierher.

### **Jugement de Raymond sur les *Lettres Provinciales*.**

Dans ses *Lettres Provinciales*, Pascal adopte, comme par inspiration, le plan le plus neuf et le plus heureux: il donne à cet ouvrage une forme dramatique et pleine de vie; il met ses personnages en scène

<sup>1</sup> Proposer bedeutet vorschlagen, se proposer sich vornehmen, hier als Muster annehmen, imitir oder suivre hätten Molière's Gedanken nicht ausdrücken können, weshalb er eine Glosse gebraucht, worunter eines der beiden Verben gedacht ist.

et s'y place avec eux; là il les immole avec un admirable talent à la gaité du public. De quelle manière plaisante il se montre lui-même allant frapper de porte en porte chez les docteurs de tous les partis, et leur proposant ses doutes et ses anxiétés! Avec quelle force comique il nous les présente courant à leurs bibliothèques, revenant chargés de livres de tous les formats, les ouvrant avec l'air du triomphe aux endroits marqués, montrant ces lignes *toutes d'or*, ces puissantes autorités d'écrivains inconnus et nouveaux, cités dans leur propre cause! Avec quel bonheur il oppose à l'antique et vénérable tradition de l'église, aux noms harmonieux et respectés des plus illustres docteurs une foule d'auteurs ignorés dont les noms barbares fatiguent autant l'oreille que leurs décisions renouvelées insulteraient au bon sens et outrageraient la raison! Avec quel art, avec quelles ruses savantes il poursuit ces subtiles théologiens qu'il fait parler! Avec quelle adresse il les frappe de l'arme victorieuse de Socrate! Il les agace, il presse ses questions, et, avec le ton de la plus franche bonhomie, il passe finement d'un subterfuge à l'autre, n'en laisse échapper aucun sans lui imprimer le sceau du ridicule, et finit par réduire le grave docteur au triste et humiliant aveu de quelque déplorable absurdité.

La plaisanterie de Pascal n'est point une ironie chagrine, une raillerie colère, marquée au coin du sarcasme et de la malignité: c'est une agréable moquerie respirant les grâces et l'amabilité, assaisonnée de délicatesse et de charme, pleine de finesse et de douceur, qui, sous les traits de la simplicité et de l'ingénuité, frappe sans effort, avec une justesse remarquable, et ne laisse juger de sa force que par l'impression ineffaçable qui reste, après elle.

(Eloge de Pascal.)

### 1. Jugement de Bescherelle sur les Pensées de Pascal.

Les Pensées de Pascal ne sont autre chose que des fragments détachés, jetés comme au hasard sur le papier, sans liaison et sans ordre. Elles ont principalement pour objet la philosophie, la morale, les belles lettres et la religion. C'est pendant les quatre dernières années de sa vie que Pascal les écrivit, en proie à une maladie de faiblesse et de langueur qui ne lui laissait pas un seul instant de relâche. Mais ces pensées, malgré leur défaut d'unité, leur manque d'ensemble, n'en sont pas moins marquées de l'empreinte du génie. Un critique s'est même persuadé que par le moyen d'un examen approfondi, on pouvait apercevoir quelques traces de correspondance entre ces divers matériaux, quelques relations de ces fragments avec le plan auquel ils étaient, sans doute, assortis et subordonnés. Ce critique a fait plus: il a tenté lui-même cet examen, et il a cru entrevoir, au milieu de ces parties éparses et informées, un système complet de philosophie, le plus beau qui soit jamais sorti des conceptions humaines, un système qui efface toutes les méditations des philosophes anciens et modernes; système parfaitement lié dans toutes ses parties, qui embrasse l'homme tout entier, qui dévoile toute sa nature, qui en trace la peinture la plus énergique avec une vigueur de pinceau inconnue jusque-là; qui apprend à l'homme la juste mesure et les bornes de toutes ses puissances physiques et morales; qui met à nu toute sa faiblesse et sa misère, et lui découvre en même temps les restes de sa grandeur déchue, et celle à laquelle, il peut s'élever encore; qui démêle et combine ces étonnantes contrariétés de son état présent, lesquelles ont fait le désespoir de tous les philosophes, dogmatiques ou sceptiques, également incapables de les comprendre, de les expliquer et de les concilier; système qui fait jaillir de ces considérations frappantes de vérité et de profondeur, toutes les lumières nécessaires pour montrer à l'homme sa véritable situation sur la terre, sa mission, sa destinée finale, et la voie qu'il doit suivre pour l'accomplir. Ici se déroule le plus magnifique tableau de la religion chrétienne, considérée dans les archives de la révé-

lation, dans son histoire, dans les preuves de sa divinité, dans la haute sagesse de ses lois et de ses maximes, dans son admirable convenance à l'état et à tous les besoins de l'homme; dans sa perfection, qui complète toutes ces théories morales, qui apporte ce qui manque à toutes les doctrines imparfaites des hommes.

### ***Extrême Grandeur et extrême Petitesse de la Nature.***

La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire, une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui, et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnaître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent; qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête-là, que l'imagination passe outre; elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde, n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature: nulle idée n'approche de l'étendue de ces espaces. *Nous avons beau*<sup>1</sup> enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin, c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Mais pour présenter à l'homme un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines, des humeurs dans ce sang, des vapeurs dans ces gouttes: que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours: il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui peindre non seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature dans l'enceinte de cet atome imperceptible.... Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étendue. Car qui n'admirera

<sup>1</sup> avoir beau ein der Französischen Sprache eigener Ausdruck, der vergebens bedeutet.

que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver?

(PASCAL.)

#### XIV. SÉVIGNÉ (*Marie, de Rabutin-Chantal, Marquise de*).

Die Marquise de Sévigné ward den 5. Februar 1627 im alten Schlosse Bourbilly (Burgund) geboren und starb den 18. April 1696; besonders im Briefstyl berühmt. Jung Wittwe geworden, widmete sie ihr Leben der Erziehung ihrer Tochter, späterhin Frau von Grignan, der sie ihre Briefe schrieb. Ihr Talent glänzt besonders in dieser Korrespondenz, obgleich ihre mütterliche Zärtlichkeit oft in Schwärmeret ausartet. Die Sprache ist rein, korrekt und wohlklingend, und die Verschiedenheit und Lebendigkeit ihres Ausdrucks unerschöpflich. Kein Schriftsteller hat die zartesten Färbungen des Gedankens mit mehr Anmuth geschildert.

Die vorzüglichste Ausgabe der Lettres de Madame de Sévigné ist die von Monmerqué besorgte, weil er darin viele bis dahin unbekannte Briefe und Druckstücke aufgenommen hat. — Paris, Blaise, 1818. 2 Vol. in 8.

#### *Madame de Sévigné à sa fille Madame de Grignan.*

Voici un terrible jour, ma chère enfant; je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites, & à tous ceux que je fais; et combien il s'en faut, qu'en marchant toujours de cette sorte nous puissions jamais nous rencontrer! Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous: c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire. Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons. Je les ai senties et les sentirai longtemps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous, je n'y puis penser sans pleurer, & j'y pense toujours; de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable; comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois, ne vous trouvent plus. Le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que je sois un peu accoutumée; mais ce ne sera jamais assez pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser. Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé; je sais ce que votre absence m'a fait souffrir; je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. *Il me semble*<sup>1</sup> que je ne vous ai pas assez embrassée en partant.

<sup>1</sup> Il me semble hat den Indikativ und den Konjunktiv nach sich, und nicht stets den Infinitiv. Die Frau von Sévigné macht sehr richtig diesen Unterschied: Il me semble que ce soit une crise que la nature ait souhaitée (Lettres.) In den Fällen, wo Gewissheit vorhanden ist, gebrauche man den Indikativ, bei Zweifel und Ungewissheit den Konjunktiv.

Qu'avais-je à ménager? Je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan; je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses, et de toute l'amitié qu'il a pour moi: j'en attendrai les effets sur tous les chapitres. Je suis déjà dévorée de curiosité; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous. Dieu me fasse la grace de l'aimer quelque jour comme je vous aime! Jamais un départ n'a été aussi triste que le nôtre; nous ne disions pas un mot. Adieu, ma chère enfant; plaignez-moi de vous avoir quittée! Hélas! nous voilà dans les lettres!

### A la même.

*Je fus hier*<sup>1</sup> au Buron, j'en revins le soir; je pensai pleurer en voyant la dégradation de cette terre; il y avait les plus vieux bois du monde: mon fils, dans son dernier voyage, y a fait donner les derniers coups de cognée. Il a encore voulu vendre un petit bouquet qui faisait une assez grande beauté; tout cela est pitoyable. Il en a rapporté quatre cents pistoles, dont il n'eut pas un sou un mois après. Il est impossible de comprendre ce qu'il fait, ni ce que son voyage de Bretagne lui a coûté... Il trouve l'invention de dépenser sans paraître, de perdre sans jouer, et de payer sans s'acquitter; toujours une soif et un besoin d'argent, en paix comme en guerre; c'est un abîme de je ne sais pas quoi, car il n'a aucune fantaisie; mais sa main est un creuset où l'argent se fond... Je revins donc toute triste. Le souper que me donna le premier président, ne fut point capable de me réjouir. Il faut que je vous conte ce que c'est que ce premier président; vous croyez peut-être que c'est *une barbe sale*<sup>2</sup> et un vieux *fleuve*<sup>3</sup> comme votre R... point du tout; c'est un jeune homme de vingt-sept ans, neveu de M. d'Haruis, un petit de la Brunelaie, fort joli, qui a été élevé avec le petit de la Seilleraie, que j'ai vu mille fois, sans jamais imaginer que ce pût être un magistrat. Cependant il l'est devenu par son crédit, et moyennant quarante mille francs, il a acheté toute l'expérience nécessaire pour être à la tête d'une compagnie supérieure, qui est la Chambre des Comptes de Nantes. Il a de plus épousé une fille que *je connais fort*<sup>3</sup>, que j'ai vue pendant cinq semaines tous les jours aux états de Vitré; de sorte que le mari et la femme sont pour moi un jeune petit

<sup>1</sup> Je fus hier. Man sehe Desshaur über den Unterschied zwischen *je fus* und *j'allai* (p. 81.) *Je fus* ist im obigen Beispiele richtig, obgleich Grammatiker wollen, man sollte *j'allai* gebrauchen. (Siehe Dess. Exam. crit. de la Gr. des Gramm. p. 107.)

<sup>2</sup> *Une barbe sale* ein Schmutzbart, ein *vieux fleuve* von einem Schnupfer gebraucht, beides ein wenig triviale Ausdrücke. — *Un barbe*, ein Pferd aus der Barbarei.

<sup>3</sup> *Je connais fort* statt *je connais beaucoup*, ist eine veraltete Redensart, die jetzt nicht mehr gebraucht werden darf.



garçon que je ne puis respecter, et une jeune petite demoiselle que je ne puis honorer... Voilà toutes les inutilités que je puis vous mander aujourd'hui.

### *A. M. de Coulanges.*

Ce qui s'appèle tomber du haut des nues, c'est ce qui arriva hier au soir aux Tuileries; mais il faut reprendre les choses de plus loin. Vous en êtes à la joie, aux transports, aux ravissements de la princesse et de son bienheureux amant. Ce fut donc Lundi que la chose fut déclarée, comme je vous l'ai mandé. Le Mardi se passa à parler, à s'étonner, à se complimenter. Le Mercredi, *mademoiselle* fit une donation à M. de Lauzun, avec dessein de lui donner des titres, les noms et les ornements nécessaires pour être nommé dans le contract de mariage, qui fut fait le même jour. Elle lui donna donc, en attendant mieux, quatre duchés: le premier, c'est le comté d'Eu, qui est la première pairie de France et qui donne le premier rang; le duché de Montpensier dont il porta hier le nom toute la journée; le duché de Saint-Fargeau; le duché de Châtellerault: tout cela estimé vingt-deux millions. Le contract fut dressé ensuite; il y prit le nom de Montpensier. Le Jeudi matin, qui était hier, *mademoiselle* espéra que le roi signerait le contract, comme il l'avait dit; mais sur les sept heures du soir, la Reine, Monsieur, et plusieurs barbons<sup>1</sup> firent entendre à sa majesté que cette affaire faisait tort à sa réputation; en sorte qu'après avoir fait venir *mademoiselle* et M. de Lauzun, le roi leur déclara devant M. le prince qu'il leur défendait absolument de songer à ce mariage. M. de Lauzun reçut cet ordre avec tout le respect, toute la soumission, toute la fermeté et tout le désespoir que méritait une si grande chute. Pour *mademoiselle*, suivant son humeur, elle éclata en pleurs, en cris, en douleurs violentes, en plaintes excessives, et tout le jour elle a gardé son lit, sans rien avaler que des bouillons. Voilà un beau songe; voilà un beau sujet de roman ou de tragédie; mais surtout un beau sujet de raisonner et de parler éternellement. C'est ce que nous faisons jour et nuit, soir et matin, sans fin, sans cesse; nous espérons que vous en ferez autant: *E fra tanto vi bacio le mani.*<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Barbons, Graubärte ist ein Wortspiel auf Bourbon.

<sup>2</sup> E fra tanto vi bacio le mani, Ital., eine Redensart, die der Spanier auch gebraucht, Entonces beso las manos de vuestra merced bedeutet wörtlich: und überdies füße ich Ihnen die Hände.

## Les Orateurs Sacrés.

*Bossuet, Bourdaloue, Fléchier, Mascaron, Massillon.*

### I. BOUSSUET (*Jacques Bénigne de*).

Bossuet, den man unter den Namen l'Aigle de Meaux charakterisirt hat, war Bischof zu Meaux und Mitglied der französischen Academie. Den 27. September 1627 zu Dijon geboren, starb er in Paris den 12. April 1704. Er kann als der größte Kanzelredner aller Nationen und aller Zeiten betrachtet werden.

Bossuet war noch Kind, als eine Bibel ihm zufälliger Weise in die Hände fiel; er las sie, und dieses Werk machte auf ihn einen solchen Eindruck, daß dieser Umstand sein ganzes Leben hindurch ihm in lebhafter Erinnerung vorschwebte. Im Jahre 1652 ward er zum Priester ordinirt und zum Doctor der Philosophie ernannt. Bald darauf ward er Domherr in Meaux, und von dieser Zeit an widmete er sich ganz den theologischen Studien. Da ihn seine geistlichen Angelegenheiten oft nach Paris beriefen, predigte er daselbst, und begründete seinen Ruf als Redner durch sein Panégyrique de Saint-Paul. In den Jahren von 1660 bis 1669 schwang er sich auf den hohen Standpunkt, den er unter den Theologen und Kanzelrednern einnimmt, und seine Tugend, seine Gelehrsamkeit und sein Geist stellten ihn an die Spitze der katholischen Kirche in Frankreich. Sein Wort war ein Orakel, und schon zu seinen Lebzeiten gab ihm La Bruyère den verdienten Titel Kirchanvater. Wir werden hier weder von seinen Kontroversen, noch seinen theologischen Schriften reden, aber mit welcher Gedankenstärke, Würde und kräftigen Ausdrücken erschüttert er in seinen Oraisons funébres! Die Erhabenheit und Gewalt der Gedanken, die edle Einfachheit des Wortes, das Energische der rhetorischen Bewegungen, die Kühnheit der Bilder, die stets anhaltende und schattirte Harmonie, ohne welche kein Redner bestehen kann, sind die Hauptzüge, wodurch sich die Beredsamkeit dieses großen Geistes kund giebt. Sein Discours sur l'Histoire Universelle, das in keiner Sprache ein Vorbild aufweist, trägt denselben Stempel. Er bahnte sich einen neuen Weg, faßte die Weltgeschichte aus dem Gesichtspunkte ihrer religiösen Einheit auf, und gab den historischen Begebenheiten die ganze Würde der eindringend kräftigen Beredsamkeit, mit der er dieselben bearbeitete.

Bossuet's letzte Jahre füllten sich mit dem langen Streite, den er mit dem frommen und duldsamen Erzbischof von Cambray unternommen hatte. Fénelon war als Dolmetscher, nicht als Vertheidiger der mystischen und leidenschaftlichen Andacht der berühmten Frau von Guyon aufgetreten, deren theologische Schriften die Kirche erschütterten, und deren unter dem Namen Quietisme bekanntes System von den meisten Bischöfen und Theologen jener Zeit verdammt worden war. Bossuet ging in diesem heiligen Kriege zu weit, denn er bewog Ludwig XVI., den Fénelon zu verbannen. Der König verwickelte des Erzbischofs Freunde mit in seinen Sturz und legte dem römischen Hofe das von Fénelon geschriebene Buch les Maximes des Saints vor, ein Buch, das vom Oberhaupt der Kirche verdammt wurde. Das Betragen und die Mäßigkeit des Verfassers diese Werkes hatten ihm alle Herzen gewonnen, während Bossuet's Stolz und Härte, sein buchstäblich orthodoxes Wesen, ihm viele Feinde erworben hatte, und sein Ruf würde dadurch gelitten haben, wenn etwas der kolossalen Größe dieses Mannes hätte schaden können.

Bossuet starb im 77. Lebensjahre in Paris; seine Leiche ward im Dome zu Meaux beigesetzt, wo sie sich noch jetzt befindet.

### Bossuet Orateur.

Au seul nom de Démosthène; mon admiration me rappelle l'homme le plus éloquent de ma nation, celui de tous ses émules avec lequel il a le plus de ressemblance. Que l'on se représente un de ces orateurs que Cicéron appelle *véhemens et en quelques sortes tragiques*, qui emportés par une éloquence passionnée, s'élèvent au-dessus des règles et des modèles, et portent l'art à toute la hauteur de leur propre génie; un orateur qui monte au haut des cieux, d'où il descend avec ses vastes pensées pour s'asseoir sur les bords d'un tombeau et abattre l'orgueil des rois devant Dieu qui, après les avoir distingués un moment sur la terre, les confond à jamais dans la poussière commune; un écrivain qui se crée une langue aussi nouvelle que ses idées, qui donne à ses expressions un tel caractère d'énergie, qu'on croit l'entendre quand on le lit, et à son style une telle majesté d'élocution, que l'idiome dont il se sert semble se transformer et s'agrandir sous sa plume; un apôtre qui instruit l'univers en célébrant les plus illustres de ses contemporains qu'il rend eux-mêmes, du fond de leurs cercueils, les prédicateurs de tous les siècles, qui répand la consternation en rendant, pour ainsi dire, présents les malheurs qu'il raconte, et qui, en déplorant le malheur d'un seul homme, montre à découvrir le néant de la nature humaine; enfin un orateur dont les discours animés par le génie le plus ardent et les arts, sont des ouvrages classiques, qu'il faut étudier sans cesse, comme on va former son goût à Rome, sur les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange. Voilà le Démosthène français! voilà Bossuet! On peut appliquer à ses écrits oratoires l'éloge, que donnait Quintilien au *Jupiter* de Phidias, lorsqu'il disait que cette statue avait ajouté à la religion des peuples.

(MAURY, *Discours sur l'Eloquence.*)

### Bossuet Historien.

C'est dans le *Discours sur l'Histoire Universelle*, que l'on peut admirer l'influence du génie du christianisme sur le génie de l'histoire. Politique comme Thucydide, moral comme Xenophon, éloquent comme Tite-Live, aussi profond et aussi grand peintre que Tacite, l'évêque de Meaux a de plus une parole grave et un tour sublime dont on ne trouve ailleurs aucun exemple, hors dans l'admirable début du livre des Machabées.

Bossuet est plus qu'un historien, c'est un père de l'église, c'est un prêtre inspiré, qui souvent a le rayon de feu sur le front, comme le législateur des Hébreux. Quelle revue il fait de la terre! Il est en mille lieux à la fois: patriarche sous le palmier de Tophel, ministre à la cour de Babylone, prêtre à Memphis, législateur à Sparte, citoyen à Athènes et à Rome, il change de temps et de place à son gré; il passe avec la rapidité et la majesté des siècles. La verge de la loi à la main, avec une autorité incroyable, il chasse pêle-mêle devant lui et Juifs et Gentils au tombeau; il vient enfin lui-même à la suite du convoi de tant de générations et marchant appuyé sur Isaïe et sur Jérémie, il élève ses lamentations prophétiques à travers la poudre et les débris du genre humain.

(CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme.*)

### Exorde de l'Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient<sup>1</sup> la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux

<sup>1</sup> à qui seul appartient la gloire. Die Grammatik will appartienent, aber Bossuet ahmt in seiner erhabenen Sprache die Kühnheiten der Dichter nach; Racine sagt: ce héros qu'armera l'amour et la raison; nach der Grammatik armeront.

rois, et de leur donner, quand il lui plaît, *de grandes et terribles*<sup>1</sup> leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse; soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui: car, en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user, comme il le fait lui-même, pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples: **Et nunc reges, intelligite; crudimini, qui judicatis terram.**

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables, qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines, la félicité sans bornes aussi bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une de plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur, accumulées sur un tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause, d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains, des changements inouis; la rébellion, longtemps retenue, à la fin tout-à-fait maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation de la tyrannie sous le nom de liberté; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois; *ainsi fait-il*<sup>2</sup> voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes; le coeur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé *tout-à-coup*<sup>3</sup> dans un *abîme*<sup>4</sup> d'amertumes, parlera assez haut; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements *si étranges*<sup>5</sup>, un roi me prête ses paroles, pour leur

<sup>1</sup> De grandes et terribles leçons, beide Adj. beziehen sich auf leçons, die Predposition braucht hier nicht wiederholt zu werden.

<sup>2</sup> Ainsi fait-il, Inversion und Ellipse: c'est ainsi qu'il fait.

<sup>3</sup> Tout à coup, plötzlich; tout d'un coup mit einem Male.

<sup>4</sup> Abîme wird jetzt nicht mehr abyme geschrieben.

<sup>5</sup> Si étranges, nach einigen Grammatikern steht si in negativen Fällen, aussi in affirmativen; übrigens machen die besten Schriftsteller selten einen Unterschied zwischen beiden Wörtern.

dire: „Entendez, ô Grands de la terre; instruisez-vous, arbitres du monde!“

**Péroraison de l'Oraison funèbre du prince de Condé.**

Venez, peuples, venez maintenant; mais venez plutôt, princes et seigneurs; et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel; et vous, plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage; venez voir le peu qui nous reste d'une si anguste naissance, de tant de grandeur et de tant de gloire; jetez les yeux de toutes parts: voilà ce *qu'a pu faire la magnificence et la piété*<sup>1</sup> pour honorer un héros; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant; et rien ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros. Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, ames guerrières et intrépides; quel autre fut plus digne de vous commander? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant: Voilà celui qui nous menait dans les hasards; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines, que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre; son ombre eût pu encore gagner des batailles, et voilà que dans son silence son nom même nous anime; et ensemble il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre, il faut encore servir le Roi du ciel. Servez donc ce Roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un Maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières, et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait

<sup>1</sup> Voilà ce qu'a pu faire la magnificence et la piété. Bossuet gebraucht wiederum den Singular.

égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien! ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus; et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple! Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire. Votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface: vous aurez dans cette image des traits immortels; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai, en actions de grâces, ces belles paroles du bien-aimé disciple: *„La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi.* Jouissez, prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice; agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue: vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, *dorénavant*<sup>1</sup> je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte; heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.

### *La Vie humaine.*

La Vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas, mais *la loi est portée*<sup>2</sup>, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière: Marche! Marche! *Un poids invisible, une force irrésistible nous entraînent*<sup>3</sup>, il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent *durant la route*.<sup>4</sup> Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux! Non, non, il faut marcher, il faut courir; telle est la rapidité des années. On se console, pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets, qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleuves qui passent. On voudrait

1 Dorénavant leitet Raynouard von hora in antea ab; im Provenzalischen sagte man *derenan*. Da man im Deutschen *derEinst*, auch *derEin*, hat, sollte *derenan* nicht eher fränkischen Ursprungs sein?

2 La loi est portée, man sagt auch: la loi a frappé.

3 Un poids invisible, une force irrésistible nous entraînent. Obgleich die Substantiven hier als *sinneverwandt* gelten können, gebraucht doch Boffuet den Plural bei der Konjugation des Verbs.

4 Durant la route. Der Unterschied zwischen *durant* und *pendant* ist leicht zu machen. Ist die Handlung von Dauer und findet keine Unterbrechung Statt, so muß erstere gebraucht werden; letztere, wenn Unterbrechung Statt findet: *durant* la guerre de trente ans, während des ganzen dreißigjährigen Krieges, *pendant* la guerre de trente ans, im dreißigjährigen Kriege.

s'arrêter; marche! marche! et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé: fracas effroyable, inévitable ruine! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, et quelques fruits qu'on perd en les goûtant: Enchantement! Illusion, toujours entraînée, tu approches du gouffre affreux; déjà tout commence à s'effacer: les-jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires, tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort se présente, on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord. Encore un pas! déjà l'horreur trouble les sens; *la tête tourne*,<sup>1</sup> les yeux s'égarer. Il faut marcher. On voudrait retourner en arrière; *plus de moyens*:<sup>2</sup> tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

## 2. BOURDALOUE (Louis).

Bourdaloue, ein Jesuit, ward zu Bourges den 20. August 1632 geboren und starb zu Paris den 13. Mai 1704, als Kanzelredner berühmt.

Wie Wachler sagt, arbeitete derselbe für den Verstand und befeichtigte sich strenger Nichtigkeit. Dieses Urtheil ist nicht umfassend genug, wir wollen sein Verdienst als Redner weilläufiger hervorheben. Bourdaloue predigte zuerst in den Provinzen, nachher beriefen ihn seine Vorgesetzten nach Paris. Es war im Jahre 1669, in der glänzendsten Epoche der Regierung Ludwigs des XIV., als er dort eintraf. Corneille hatte der Bühne den Zen angegeben und dieselbe geregelt. Bourdaloue regelte die Kanzel und war der Vorbote der Vervollkommenung, die ihr Bossuet und die übrigen Kanzelredner späterhin gaben, indem er die wahre Beredsamkeit entwickelte. Er zeichnete sich besonders durch die Kraft seiner Dogm, die Anordnung des Stoffes und die Regelmäßigkeit seiner Beweise aus; aber er vernachlässigte es, die Herzen zu bewegen, er verschwendete zu sehr Citate aus Kirchenvätern und manierirte zu sehr seine Reden durch einen zu häufigen Gebrauch von Zergliederungen und Unterabtheilungen der Hauptsätze, durch einen methodischen Entwicklungsgang, wodurch der Geist erschläft, der Gedanke gehemmt und getödtet wird. Ungeachtet seiner Mängel ist Bourdaloue dennoch als ein vorzügliches Muster christlicher Kanzelredner zu betrachten. Man braucht nur einen Blick auf die Reden seiner Vorgänger de Lingendes, Timoléon Cheminais, zu werfen und den schlechten Geschmack und den schwülstigen Styl derselben zu berücksichtigen, um die Dienste zu würdigen, die er den katholischen Beredsamkeit leistete. Von ihm sagte die Sévigné „Je n'ai jamais rien entendu de plus beau, de plus noble, de plus étonnant que les sermons du père Bourdaloue. In den letzten Jahren seines Lebens verließ er ganz die Kanzel und widmete seine Zeit den Armenanstalten, den Spitälern und Gefängnissen. Er starb von seinem Jahrhunderte bewundert, von seinen Ordensbrüdern bedauert und selbst von seinen Feinden geachtet. — Laharpe meint, daß wenn dieser Redner in England gelebt, er als der erste aller Kanzelredner hätte glänzen können. Diese Meinung scheint uns eben nicht sehr richtig.

### *Frägment d'un Sermon sur la Nativité.*

J'annonce un Sauveur humble et pauvre, mais je l'annonce aux grands du monde et aux riches du monde... Que

<sup>1</sup> La tête tourne, der Kopf wird schwindlich.

<sup>2</sup> Plus de moyens, Ellipse, pour le faire aus.

leur dirai-je donc, Seigneur, et de quels termes me servirai-je pour leur *proposer*<sup>1</sup> le mystère de votre humilité et de votre pauvreté? Leur dirai-je, ne craignez point? Dans l'état où je les suppose ce serait les tromper. Leur dirai-je: craignez! Je m'éloignerais de l'esprit du mystère même que nous célébrons, et des pensées consolantes qu'il inspire et qu'il doit inspirer aux plus grands pécheurs. Leur dirai-je: affligez-vous! pendant que tout le monde chrétien est dans la joie? Leur dirai-je: consolez-vous! pendant qu'à la vue d'un Sauveur qui condamne toutes leurs maximes, ils ont tant de raisons de s'affliger? Je leur dirai, ô mon Dieu! l'un et l'autre, et par là je satisferai au devoir que vous m'imposez; je leur dirai: affligez-vous! car je vous annonce une nouvelle qui est tout à la fois pour vous un sujet de crainte et de joie.

### 3. FLÉCHIER (*Esprit*).

Fléchier, Bischof zu Nîmes und Mitglied der Académie, wurde in Paris im Jahre 1632 geboren und starb 1704. Er besitzt weder das Talent Bossuets, noch dessen Beredsamkeit, aber der Ausdruck seiner Oraisons funèbres ist glänzender und korrekter; es liegt in ihm eine wirksame Darstellungsgabe, die er nie mißbraucht, weshalb er, nach Bossuet, als der größte Kanzelredner betrachtet werden kann.

Seine Werke sind noch stets zu empfehlen, obgleich seine rhetorischen Wendungen oft einseitig werden. Die Leichenpredigt Turennes und Montausiers gelten immer als zwei Meisterwerke dieses Redners.

Er war Professor der Beredsamkeit in Narbonne gewesen, ehe er Bischof ward.

### *Une Armée.*

Qu'est ce qu'une armée? C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie: c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef, dont ils ne savent pas les intentions; c'est une multitude d'ames, pour la plupart viles et mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des rois et des conquérants: c'est un assemblage confus de libertins, qu'il faut assujétir à l'obéissance; de lâches, qu'il faut mener au combat; de téméraires, qu'il faut retenir; d'impatients, qu'il faut accoutumer à la confiance. Quelle prudence ne faut il pas pour conduire et réunir au seul intérêt public tant de vues et de volontés différentes? Comment se faire craindre, sans se mettre en danger d'être haï, et bien souvent abandonné? Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, et relâcher de la discipline nécessaire?

(*Oraison Funèbre de Turenne.*)

<sup>1</sup> Proposer bedeutet hier vorlegen, auseinander setzen.



*Autre Fragment de la même Oraison.*

Cet homme (Machabée) qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Esau, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans comme le moindre des Israélites réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie; ce vaillant homme poussant enfin avec un courage invincible les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident toutes les villes de Judée furent émues; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous ses habitants; ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles: un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots que formaient dans leurs cœur la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent: *Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël?* A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles: „*Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël?*“

4. MASCARON (Jules).

Mascaron wurde im Jahre 1634 zu Marseille geboren und starb den 16. November 1703; wohl ist auch er ausgezeichnete Kanzelredner, doch steht er weit unter den vorhergehenden. Zur Zeit als Ludwig XIV., von seinen Leidenschaften beherrscht, das standalöseste Beispiel gab, hatte er das Herz, in einer am ersten Sonntage der Fasten vor dem stolzen Monarchen gehaltenen Predigt, ihn an die Mission des Propheten Nathan, der dem David die Strafe seines Uebermuths verkündete, zu erinnern, und um die Anspielung vollkommener zu machen, setzte er die Worte des heiligen Bernhards hinzu: Si le respect, que j'ai pour vous, ne me permet de dire la vérité que sous des enveloppes, il faut que vous ayez plus de pénétration que je n'ai de hardiesse, et que vous entendiez plus je ne vous dis, et qu'en ne vous parlant pas plus clairement, je ne laisse pas de vous dire ce que vous ne voudriez pas qu'on vous dit. Si, avec toutes ces précautions et tous ces ménagements, la vérité ne peut vous plaire, craignez qu'elle ne vous soit ôtée, et que Jésus Christ ne venge sa parole méprisée. Die Hosiende suchten die Absichten des Predigers bei Ludwig anzuschwärzen, der König aber gab ihnen folgende Antwort: Le prédicateur a fait son devoir, c'est à nous de faire le nôtre, und als Mascaron vor ihm erschien, empfahl er denselben, immer dieselbe Wahrheitsliebe an den Tag zu legen und ihm beizustehen, damit ihm der Allmächtige den Sieg über seine Leidenschaften verschaffe.

Mascearon ist von der Geschmacklosigkeit nicht frei, die lange bei den Kanzelrednern der früheren Zeiten geherrscht hatte; sein Styl wimmelt von Hyperbeln und Schwülzigkeiten, und es fehlt ihm oft an Eleganz und Korrektheit, die den Rednern eigen sein sollen; aber die Natur hatte ihn mit äußern Eigenschaften begabt, denen er größtentheils seinen Ruf verdankte; er war groß, besaß Anstand, seine Stimme war wohlklingend und seine Gesticulation natürlich und passend. Er hatte sich außerdem durch ein tiefes Studium der Alten reiche und gehaltvolle Kenntnisse gesammelt, weshalb er ihre Gedanken auch manchmal mit Glück treffend wieder gab. —

Seine Oraison funèbre de Turenne ist der des Fléchiers gleichzustellen; im Ganzen ist er seiner Vorgänger nicht unwürdig.

### ***Un Général et son Armée au moment d'une Bataille.***

S'il y a une occasion au monde où l'ame pleine d'elle-même soit en danger d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatants, où un homme, par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras, et par le nombre de ses soldats, devient comme le Dieu des autres hommes, et rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde, d'amour, d'admiration ou de frayeur. Les *dehors même*<sup>1</sup> de la guerre, le son des instruments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris différents des vaincus et des vainqueurs, attaquent l'ame par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connaît ni Dieu, ni elle-même. C'est alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel: c'est alors que les sacrilèges Antiochus n'adorent que leurs bras et leurs coeurs, et que les insolents Pharaons, enflés de leur puissance, s'écrient: „C'est moi qui me suis fait moi-même.“ Mais aussi la religion et l'humanité ne paraissent-elles jamais plus majestueuses que lorsque dans ce point de gloire et de grandeur, elles retiennent le coeur de l'homme dans la soumission et la dépendance, où la créature doit être à l'égard de son Dieu.

(Oraison Funèbre de Turenne.)

### **MASSILLON (Jean Baptiste).**

Massillon ward den 24. Juni 1663 in Glères (Provence) geboren und starb den 18. September 1742 als Mitglied der Academie. Er kann als vollendetes Muster französischer Kanzelberedsamkeit betrachtet werden.

<sup>1</sup> Les *dehors même*. Nach der Grammatik muß *même* wenn es vor oder nach einem Substantiv steht, flektirt werden, weil es alsdann Adjectiv ist. Nach dieser Regel hätte hier *même* flektirt werden müssen, aber obgleich es nach einem einzigen Substantiv steht, wird es nicht flektirt, wenn es *mémement*, *aussi* bedeutet. Racine sagt: les dieux mêmes, les dieux de l'Olympe habitants, (Phédro.) *Même* ist hier statt *aussi* gebraucht, es ist also kein Fehler, wenn es nicht flektirt ist. (Siehe Gr. Nation. p. 309.)

Obgleich er eigentlich erst gegen das Ende des 17. Jahrhunderts (1699) und im folgenden seinen Ruf als Redner gründete, haben wir ihn doch hier aufgestellt, um die Kategorie der fünf vortrefflichsten französischen Kanzelredner mit ihm zu schließen. Vor ihm hatten dieselben das menschliche Herz und dessen Blößen nicht genug in Augenschein genommen; es fehlte ihnen das Talent, das Herz durch evangelische Freimüthigkeit und ergreifende Ansichten zu rühren, besonders aber die tiefe Menschenkenntniß, die jede geheime Bewegung der Leidenschaften entdeckt und enthüllt. Subtiler Mysticismus, Hyperbeln, Ueberladung, gezwungene Metaphern, Wörterfülle und eigenthümlichen Bilderprunk hatten der strengen Beredsamkeit und der gründlichen Gedankendarstellung Bourdaloue's und Bossuet's noch nicht ganz den Platz einräumen wollen. Massillon gab der seinigen einen andern Charakter; er strebte nach Klarheit und einfachem Entwicklungsgang; seine Vorträge waren voll Würde, biblisch, und reich und kräftig im Ausdrucke.

Durch sein Talent nach der Hauptstadt berufen, hielt er seine Fastenpredigten in der Kirche der Dratoriens, nachher im Dome. Sein Triumph war vollständig, denn man sagt, daß der berühmte Baron, ein dramatischer Künstler, der, um ihn anzuhören, sich dorthin begeben hatte, so über das Rednertalent Massillons entzückt war, daß er zu einem Freunde sagte: „mon ami, voilà un orateur, et nous, nous ne sommes que des comédiens.“ Im Jahre 1699 wurde er zum Hofprediger ernannt; er predigte während der Abwesenheit, und als er fertig war, sagte ihm der König in Gegenwart seines ganzen Hofes: „Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs, j'en ai été content; pour vous, toutes les fois que je vous entends, je suis très mécontent de moi-même.“

In Saint-Eustache hielt Massillon zum ersten Mal seine berühmte Rede: Sur le petit nombre des élus, worin diese Stelle besonders seine Zuhörer ergriff, daß alle sich mit einem Male erhoben: „Je suppose, mes frères, que c'est votre dernière heure, et la fin de l'univers; que Jésus-Christ va paraître dans sa gloire, au milieu de ce temple pour nous juger... Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes?... Paraissez: où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à la droite... O Dieu! où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre partage?“ Voltaire sagt, es sei die kühnste Figur und das schönste Beispiel von Beredsamkeit, das sich in den Werken der Älteren und neueren Redner aufweisen läßt.

Massillon hielt im Jahre 1715 die Leichenpredigt Ludwigs XIV. und wählte zum Text diesen Spruch Salomo's: Ecce magnus effectus sum &c. Langsam sprach er zuerst diese Worte aus, und schweig; warf einen Blick auf seine in Trauergewänder eingehüllten Zuhörer, nachher auf das in der Kirche errichtete Grabmal und nach einer langen Pause sagte er mit feierlicher, tief bewegter Stimme: Dieu seul est grand, mes frères! Ein Wort, das uns an die schönsten Worte Corneille's und Racine's erinnert.

Das beste von Massillons Werken, dasjenige welches man als sein Meisterwerk betrachtet, ist le Petit-Carême. Es wird als klassisches Werk studirt, wie Racine's *Athalie* und Fenelon's *Télémaque*, und kann, da es im goldenen Zeitalter der französischen Literatur abgefaßt wurde, als eines der schönsten Denkmäler derselben angesehen werden.

### *Nécessité d'une autre vie.*

Si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prène d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre. Si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnaissance, ne sont donc plus que des erreurs populaires; puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun noeud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, et qui ne

sont déjà plus. Si tout meurt avec nous, les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux, sont donc des noms de théâtre, et de vains titres qui nous abusent, puisque l'amitié, *celle même*<sup>1</sup> qui vient de la vertu, n'est plus un bien durable; que nos pères qui nous ont précédés, ne sont plus; que nos enfants ne seront point nos successeurs, car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite; que *la société sacrée des noces*<sup>2</sup> n'est plus qu'une union brutale, d'où, par un assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

Que dirai-je encore? Si tout meurt avec nous, les annales domestiques et la suite de nos ancêtres ne sont donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons point d'aïeux, et que nous n'aurons point de neveux. Les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent, et qui n'appartient à personne; les dernières intentions des mourants, si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout; et, pour tout dire en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude insensée; les rois et les souverains, des fantômes que la faiblesse des peuples a élevés; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes; la loi des mariages, un vain scrupule; la pudeur, un préjugé; l'honneur et la probité, des chimères; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, et des noms que la politique des législateurs a inventés.

Voilà où se réduit la philosophie sublime des impies; voilà cette force, cette raison, cette sagesse qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, et l'univers entier retombe dans un affreux chaos; et tout est confondu sur la terre; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent; et la discipline des mœurs périt; et le gouvernement des états et des empires n'a plus de règle; et toute l'harmonie du corps politique s'écroule; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force, plus d'autre frein que leurs passions et la crainte de l'autorité, plus d'autre lien que l'irréligion et l'indépendance, plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies; et si ce plan affreux de république vous plaît, formez, si vous le pouvez, une société

<sup>1</sup> Celle même qui vient de la vertu. Interjection des Abb. celle qui vient même...

<sup>2</sup> La société sacrée des noces; noces bedeutet Hochzeit; er hält le-mariage, le lien conjugal (sagen können).

de ces hommes monstreux. Tout ce qui nous reste à vous dire, c'est que vous êtes digne d'y occuper une place.

(MABILLON, *Vérité d'un Avenir.*)

### **Exorde d'un Sermon pour la Toussaint.**

(Il y expose les Maximes les plus sévères de la Religion et en fait à Louis XIV. une application personnelle, à la faveur des Louanges qu'il donne à ce Prince.)

Sire, si le monde parlait ici à la place de Jésus-Christ, sans doute il ne tiendrait pas le même langage. Heureux le prince, vous dirait-il, qui n'a jamais combattu que pour leur qui n'a vu tant de puissantes armées contre lui, que pour vaincre; donner une paix plus glorieuse, et qui a toujours été plus grand *ou que le péril ou que la victoire.*<sup>1</sup> Heureux le prince, qui, durant le cours d'un règne long et florissant, jouit à loisir des fruits de sa victoire, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de l'admiration de l'univers, de l'avantage de ses conquêtes, de la magnificence de ses ouvrages, de la sagesse de ses lois, de l'espérance auguste d'une nombreuse postérité, et qui n'a plus rien à désirer que de conserver longtemps ce qu'il possède. Ainsi parlerait le monde.

Mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde. Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de son siècle, mais celui qui fait sa principale occupation du siècle à venir, et qui vit dans le mépris de soi-même et de tout ce qui se passe, parce que le royaume du ciel est à lui: *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum caelorum.*

Heureux, non celui dont l'histoire va immortaliser le règne et les actions dans le souvenir des hommes, mais celui dont les larmes auront effacé l'histoire de ses péchés du souvenir de Dieu même, parce qu'il sera éternellement consolé: *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*

Heureux, non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêtes les bornes de son empire, mais celui qui aura su renfermer ses désirs et ses passions dans les bornes de la loi de Dieu, parce qu'il possèdera une terre plus durable que l'empire de l'univers: *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.*

Heureux, non celui qui, élevé par la voix des peuples au-dessus de tous les princes qui l'ont précédé, jouit à loisir de sa grandeur et de sa gloire, mais celui qui, ne trouvant rien sur le trône même digne de son cœur, ne cherche de parfait bonheur ici-bas, que dans la vertu et dans la justice, parce qu'il sera rassasié: *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.*

<sup>1</sup> Ou que le péril ou que la victoire, eine zu Fühne umb hart lautende Ellipse; er hätte fäht ou que, dans un après gebräuchen sollen. Der Satz bebrutet: soit que le péril le menaçât, soit que la victoire lui fût propice.

Heureux, non celui à qui les hommes auront donné les titres de Glorieux, de Grand et d'Invincible, mais celui à qui les malheureux donneront devant Jésus-Christ le titre de père et de Miséricordieux, parce qu'il sera traité avec miséricorde: *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequuntur.*

Heureux enfin, non celui qui, toujours arbitre de la destinée de ses ennemis, a donné plus d'une fois la paix à la terre, mais celui qui a pu se la donner à soi-même, et bannir de son coeur *les vices et les affections déréglées*,<sup>1</sup> qui-en troublent la tranquillité, parce qu'il sera appelé enfant de Dieu: *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.*

Voilà, Sire, ceux que Jésus-Christ appelle heureux; et l'Evangile ne connaît d'autre bonheur sur la terre, que la vertu et l'innocence.

### **L'Ambitieux.**

Sa gloire, Sire, sera toujours souillé de sang. Quelque insensé chantera peut-être ses victoires; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront. On lui dressera des monuments superbes, pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes; mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté; mais les ruines de tant de murs, sous lesquels des citoyens paisibles ont été ensevelis; mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monuments lugubres, qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance; son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérants, mais il ne le sera pas parmi les bons rois, et l'on ne se rappèlera l'histoire de son règne, que pour rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil, dit l'Esprit de Dieu, sera monté jusqu'au ciel, sa tête aura touché dans les nuées, ses succès auront égalé ses désirs; et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin *qu'un monceau de boue*<sup>2</sup> qui ne laissera après elle<sup>2</sup> que l'infection de l'opprobre.

1 Les vices et les affections déréglées. Sind die Substantiven verschiedenen Geschlechts und nicht sinneverwandte, so gebraucht man bei der Adjectivflexion den männlichen Plural, setzt aber das männliche Substantiv zuletzt; les affections et les vices déréglés. Da aber hier affections, passions bedeutet, hat Maffillon das Adjectiv mit dem letzten Substantiv congruiren lassen, weil vice und passion synonym sind.

2 Un monceau de boue... après elle; der Redner läßt hier, nach seinen Gedanken, das Pronom mit dem zweiten Substantiv übereinstimmen, après soi oder après lui wäre ebenfalls richtig gewesen, hätte aber seinen Gedanken nicht wiedergegeben. In allen ähnlichen Fällen kann der Schriftsteller nach Belieben verfahren, wie man es aus diesem Beispiele ersieht kann.

HESNAUT (*Jean.*)

Hesnaut, der nicht mit dem Präsidenten verwechselt werden darf, ist geboren 16 ? und starb im Jahre 1682 zu Paris; er soll, wie es heißt, der Deshoullières die Dichtkunst gelehrt haben. Man hat das von ihm gemachte Sonett l'Avorton zu sehr gerühmt, während man folgendes auf Colbert, den Verfolger des Fouquet, der von den Schriftstellern sehr geliebt ward, selten erwähnt.

Man kennt den Anfang seines sehr gut gelungenen Gedichtes Lucrèce; das Ende fehlt, weil er es auf seinem Sterbebette auf Befehl seines Leichenvaters verbrannte.

*Sonnet.*

Ministre avare et lâche, esclave malheureux,  
Qui gémit sous le poids des affaires publiques,  
Victime dévouée aux chagrins politiques,  
Fantôme révére sous un titre onéreux:

Vois combien des grandeurs le comble est dangereux,  
Contemple de Fouquet les funestes reliques;  
Et tandis qu'à sa perte en secret tu l'appliques,  
Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux.

Sa chute, quelque jour, te peut être commune;  
Crains ton poste, ton rang, la cour et ta fortune:  
Nul ne tombe innocent d'où l'on<sup>1</sup> te voit monté.

Cesse donc d'animer ton prince à son supplice;  
Et, près d'avoir<sup>2</sup> besoin de toute sa bonté,  
Ne le fais pas user de toute sa justice.

XVI. DESHOULIÈRES (*Antoinette du Ligier de la Garde.*)

Madame Deshoullières ward in Paris im Jahre 1630 geboren und starb 1694. Ihre Gedichte zeichnen sich durch liebliche Leichtigkeit, Einfachheit und Anmuth aus; sie hatte aber das Unglück, ein satyrisches Sonett gegen Racine's Phädra zu Gunsten von Pradon's Phädra zu machen, worin sie nicht eben viel Geschmack bewies. Sie schrieb eine Tragödie, Genseric, nach deren Erscheinen man ihr den Rath ertheilte, zu ihren Schafen zurückzukehren, weil sie besonders in Idyllen gegläntzt hatte. Uebrigens behauptet man, die ihr zugeschriebenen Werke seien nicht von ihr, obgleich man keine Beweise dafür hat angeben können.

Die Idyllen über die Schafe, die Vögel, den Winter, den Bach und die an ihre Kinder werden mit Vergnügen gelesen, und es wäre zu wünschen, daß man sie in mehreren Schulbüchern anträte; wir können nur eine davon mittheilen, da andre Dichter unser warten.

*Mme. Deshoullières à ses Enfants.*

Dans ces prés fleuris	Mes chères brebis.
Qu'arrose la Seine,	J'ai fait, pour vous rendre
Cherchez qui vous mène	Le destin plus doux,

<sup>1</sup> D'où l'on te voit, d'où steht hier statt du salte où.

<sup>2</sup> Prés de auf dem Punkte.

Ce qu'on peut attendre  
 D'une amitié tendre;  
 Mais son long courroux  
 Détruit, empoisonne  
 Touts mes soins pour vous,  
 Et vous abandonne  
 Aux fureurs des loups.  
 Seriez-vous leur proie,  
 Aimable troupeau?  
 Vous, de ce hameau  
 L'honneur et la joie;  
 Vous qui, gras et beau,  
 Me donniez sans cesse,  
 Sur l'herbette épaisse,  
 Un plaisir nouveau!  
 Que je vous regrette!  
 Mais il faut céder;  
 Sans chien, sans houlette,  
 Puis-je vous garder?  
 L'injuste fortune  
 Me les a ravis;  
 En vain j'importune  
 Le Ciel par mes cris;  
 Il rit de mes craintes,  
 Et, sourd à mes plaintes,  
 Houlette ni chien.  
 Il ne me rend rien.  
 Puissiez-vous, contentes,  
 Et sans mon secours,  
 Passer d'heureux jours,  
 Brebis innocentes,  
 Brebis, mes amours!  
 Que Pan vous défende:

Hélas! il le sait,  
 Je ne lui demande  
 Que ce seul bienfait.  
 Oui, brebis chéries,  
 Qu'avec tant de soin  
 J'ai toujours nourries,  
 Je *prends à témoin*<sup>1</sup>  
 Ces bois, ces prairies,  
 Que, si les faveurs  
 Du dieu des pasteurs  
 Vous gardent d'outrages,  
 Et vous font avoir  
 Du matin au soir  
 De gras pâturages,  
 J'en conserverai,  
 Tant que je vivrai,  
 La douce mémoire;  
 Et que mes chansons,  
 En mille façons,  
 Porteront sa gloire,  
 Du rivage heureux  
 Où, vif et pompeux,  
 L'astre qui mesure  
 Les nuits et les jours,  
 Commencant son cours,  
 Rend à la nature  
 Toute sa parure,  
 Jusqu'en cent climats,  
 Où sans doute, las  
 D'éclairer le monde,  
 Il va chez Téthys  
 Rallumer dans l'onde  
 Ses feux amortis.

### XVIII. BOILEAU (*Nicolas-Boileau-Despréaux*.)

Boileau ward nach L. Racine's Behauptung den 1. November 1636 im Dorfe Crône, bei Villeneuve-St.-Georges, im Seine et Marne Département, nach andern in Paris geboren und starb den 13. März 1711 in Paris.

Nachdem er seine Studien vollendet hatte, ward er im 21. Jahre zum Advokaten ernannt. Erst als er Mehreres in verschiedenen Zweigen der Wissenschaften versucht hatte, fühlte er, que son astre en naissant l'avait formé poète. Die sieben ersten Satyren Boileau's, die auf einmal erschienen, wurden mit glänzendem Erfolg gekrönt. Es war in Frankreich etwas Neues, Gedichte zu lesen, deren korrekter und eleganter Styl das Harmonische der Sprache erhob, und worin mit Klarheit und Genauigkeit der Gedanke wiedergegeben ward. Boileau's

1 Prendre à témoin und prendre pour témoin; ersteres bethutet invoquer le témoignage de quelqu'un, Jemandes Zeugniß begehren; letzteres présenter le témoignage de quelq. Jemandes Zeugniß beibringen.



Satiren waren nicht nur Muster des Verbaus und Stils, sondern dienten auch noch dazu, den Geschmack der übrigen Schriftsteller zu leiten. Vielleicht verdankt Frankreich dem Boileau die Meisterwerke des Racine, denn es ist erwiesen, daß ein Mann von Geist einen großen Einfluß auf sein Jahrhundert ausüben kann! Seine Schriften verbreiteten in ganz Europa die Schmach einer Scudery und den Ruhm eines Corneille.

Boileau's Satiren sind mit denen des Horaz nicht zu vergleichen, aber seine Episteln stehen über denselben, mag auch Mager dagegen sagen, was er will. Seine Art poetique ist ein Meisterstück, das, so lange noch französische Metrik existirt, seinen Werth behalten wird. Sein *Lutrin* bietet viele Mängel dar; man muß aber das Talent bewundern, womit der Dichter, einen so trockenen Stoff bearbeitet hat; die vier ersten Kapitel sind sehr gelungen, die geringsten Details reich ausgeschmückt, und die Verschiedenheit der Darstellung elegant veredelt.

Boileau war der Freund der geachteten Männer seines Zeitalters, und obgleich man ihm einen schlechten Charakter beilegen will, so beweisen doch folgende Züge aus seinem Leben das Gegentheil. Patru befand sich in dringender Geldverlegenheit und war im Begriff, seine Bibliothek zu verkaufen. Boileau eilt herbei, kauft dieselbe unter der Bedingung, daß sie ihm erst nach Patru's Tode angehören solle, und dieser sie sein ganzes Leben hindurch benutzen könne. — Corneille's Pension war aufgehoben worden; Boileau eilt zum Könige, opfert die seinige auf, weil wie er ihm sagte, er keine Pensionen genießen wolle, wenn Corneille der seinigen beraubt wäre. Beide Pensionen wurden beibehalten. Solche Züge erkaufen wohl Satiren, wenn sie, wie die Boileau's, zum allgemeinen Wohl beitragen, denn Boileau's Satiren sind nicht mit zornigen Pamphlets zu verwechseln; sie geißelten nur Unarten der Zeit und leichte Schriftsteller. Weder die Montespan, noch der stolze und schroffe Ludwig, Quinault's Beschützer, wurden darüber entrüstet, daß Boileau die Zornschale des Unwillens über sie goß, und die Frau von Mairiston rächte sich nicht an ihm über das angefochtene Verdienst Scarron's.

Ungeachtet der großen Verdienste, die er sich um die Sprache erworben hatte, war dennoch ein Befehl des Königs nothwendig, um ihm den Eintritt in die Akademie zu verschaffen, wie es auch mit La Bruyere der Fall war. — Sterbend schenkte dieser Dichter all sein Vermögen den Armen. —

### ***Boileau à son Esprit.***

Mais vous, qui raffinez sur les écrits des autres,  
De quel oeil pensez-vous qu'on regarde les vôtres?  
Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups:  
Mais savez-vous aussi comme on parle de vous?  
Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique:  
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.  
Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,  
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.  
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,  
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.  
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon?  
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon?  
Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,  
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.  
Avant lui, Juvénal avait dit en latin  
*Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.*  
L'un et l'autre, avant lui, s'étaient plaints de la rime,  
Et c'est aussi sur eux qu'il rejète son crime:  
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.

J'ai peu lu ces auteurs; mais tout n'irait que mieux  
 Quand de ces médisants l'engeance tout entière  
 Irait, la tête en bas, rimer dans la rivière.  
 Voilà comme on vous traite: et le monde effrayé  
 Vous regarde déjà comme un homme noyé.  
 En vain quelque rieur, prenant votre défense,  
 Veut faire au moins, de grâce, adoucir la sentence:  
 Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,  
 Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.  
 Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles?  
 Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles?  
 N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer?  
 Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?  
 Répondez, mon esprit; ce n'est plus raillerie:  
 Dites... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie?  
 Quoi! pour un maigre auteur que je glose en passant.  
 Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand?  
 Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage  
 Où la droite raison trébuche à chaque page,  
 Ne s'écrie aussitôt: L'impertinent auteur!  
 L'ennuyeux écrivain! le maudit traducteur!  
 A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,  
 Et ces riens enfermés dans de grandes paroles?  
 Est-ce donc là médire, ou parler franchement?  
 Non, non, la médisance y va plus doucement.  
 Si l'un vient à chercher pour quel secret mystère  
 Alidor à ses frais bâtit un monastère:  
 Alidor! dit un fourbe, il est de mes amis:  
 Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis:  
 C'est un homme d'honneur, de piété profonde,  
 Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.  
 Voilà jouer d'adresse, et médire avec art,  
 Et c'est avec respect enfoncer le poignard.  
 Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,  
 Fuit ce ton radouci que prend la médisance.  
 Mais de blâmer des vers ou durs ou languissants,  
 De choquer un auteur qui choque le bon sens,  
 De railler d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire,  
 C'est ce que tout auteur eut toujours droit de faire.  
 Tous les jours à la cour un sot de qualité  
 Peut juger de travers avec impunité,  
 A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,  
 Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.  
 Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,  
 Peut aller au parterre attaquer Attila;  
 Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,  
 Traiter de Visigots tous les vers de Corneille.  
 Il n'est valet d'auteur, ni copiste, à Paris,

Qui, la balance en main, ne pèse les écrits.  
 Dès que l'impression fait éclore un poète,  
 Il est esclave né de quiconque l'achète:  
 Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,  
 Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.  
 Un auteur à genoux, dans une humble préface,  
 Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce:  
 Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,  
 Qui lui fait son procès de pleine autorité.  
*Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire!*<sup>1</sup>  
 On sera ridicule, & je n'oserai rire!  
 Et qu'ont produit mes vers de si pernicious,  
 Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?  
 Loin de les décrier, je les ai fait paraître:  
 Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,  
 Leur talent dans l'oubli demeurerai caché;  
 Et qui saurait, sans moi, que Cotin a prêché?  
 La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre:  
 C'est une ombre au tableau, qui lui donne du lustre.  
 En les blâmant, enfin, j'ai dit ce que j'en crois,<sup>2</sup>  
 Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.  
 Il a tort, dira l'un, pourquoi faut-il qu'il nomme?  
 Attaquer Chapelain! ah! c'est un si bon homme!  
 Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers;  
 Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers;  
 Il se tue à rimer; que n'écrit-il en prose?  
 Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose?  
 En blâmant ses écrits, ai-je, d'un style affreux,  
 Distillé sur sa vie un venin dangereux?  
 Ma muse en l'attaquant, charitable et discrète,  
 Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.  
 Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;  
 Qu'on prise sa candeur et sa civilité;  
 Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère:  
 On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.  
 Mais que pour un modèle on montre ses écrits,  
 Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits,  
 Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire,  
 Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire;  
 Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,  
 J'irai creuser la terre, et comme ce barbier,  
 Faire dire aux roseaux par un nouvel organe:  
*Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne!* (Satire IX.)

<sup>1</sup> Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire! Grammatiker wollen, nach le seul solle immer der Conjunctio stehen; wie falsch und unanständig diese Regel ist, läßt sich aus diesem Verse sehen. Jedemal, wenn Ungewißheit oder Zweifel vorhanden ist, gebrauche man diesen Modus, im entgegengeetzten Falle aber den Indicativ (Gramm. Nationale, Lemare und alle neueren Grammatiker). —

<sup>2</sup> Croi statt crois; Dichter werfen oft einen Buchstaben des Reimes halber ab.

# XIX. RACINE (Jean.)

Racine ward in la Ferté-Milon bey 21. December 1639 geboren und starb den 22. April 1699; er war Mitglied der Academie, und ist nach dem Urtheile aller Gelehrten älterer und neuerer Zeit als der korrekteste, beredsamste Dichter Frankreichs zu betrachten. Molière war es, der zuerst das dichterische Talent Racine's entdeckte, ihn aufmunterte, und aus noch rohen Jugendprodukten ihm seine Zukunft vorhersagte. Boileau's strenge Kritik vollendete in ihm diese glücklichen, von der Natur empfangenen Gaben. Racine war stolz darauf, der Freund dieses großen Mannes gewesen zu sein, und manchmal half ihm Boileau auch die Ungerechtigkeiten des Publikums und die entfesselte Wuth der ihn angreifenden Kritikerschaar ertragen.

Vertraut mit den Meisterwerken des Sophokles und Euripides, von ihrem Geiste befruchtet, schwang er sich zu einer Höhe hinauf, von der ihn bis jetzt nur Wenige zu stürzen vermochten; man erstaunt noch heute, wenn man betrachtet, mit welcher Leichtigkeit er seinen Geist zu allen Dichtersstoffen zu benutzen wußte! Wer würde den Dichter Athalie's im humoristischen Lustspiele les Plaideurs wiederfinden! und wer sollte denken, daß derselbe im Epigramm schon vor Rousseau den Marot übertroffen habe? Auch als Lyriker ist er unübertrefflich, denn was sind die Chöre der Athalie und Esther anders, als lyrische Dichtungen. In ihnen umschwebt uns ein tiefes Gefühl, eine harmonische, melodische Sprache, die allein aus dem Herzen hervorgehend, das Interesse im höchsten Grade erregt und für die man keine Ausdrücke findet, weil sie kein Geheimniß der Dichtkunst, sondern eine reine Naturgabe ist. Er idealisirt die Charaktere und liebt der Geschichte treu; die Entwickelung seiner Stücke ergreift durch die tiefe Menschenkenntniß, die er an den Tag legt; die Darstellung ruft theilnehmendes Gefühl hervor, und der rhythmische Wohlklang des Ganzen entzückt im höchsten Grade. Viele seiner Stücke zeichnen sich durch reichliche Würde und Anstand aus, und auch seine Prosa wird noch sehr geschätzt.

Man besitzt von Racine folgende Schriften: La Thebaïde ou les Frères ennemis (1664). — Alexandre (1665). — Andromaque (1667). — Les Plaideurs. (1768). — Britannicus (1669). — Bérénice (1670). — Bajazet (1672). — Mithridate (1673). — Iphigénie en Aulide (1674). — Phèdre (1677). — Esther und Athalie (von der Voltaire sagte: Athalie, l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes.) Cantiques spirituels. — Discours académiques. — Histoire de Port-Royal, en abrégé. —

Racine starb vor Gram, weil er beim stolzen Ludwig in Ungnade gefallen war. Eine Witzschrift, die er auf der Maintenon Anrathen abgefaßt, und worin er das durch die langen Kriege in Elend versunkene Volk dem König geschildert hatte, fiel in die Hände desselben und erregte dessen Zorn, und Racine, der Verfasser des Britannicus und der Athalie, konnte den Blick des übermüthigen Monarchen nicht ertragen, noch diesen Kummer überleben. Vanitas Vanitatum Vanitatis!

Die beste Ausgabe seiner Werke ist die 1801 in Folio mit Kupfern bei Didot in Paris erschienene; auch die mit Noten von Aimé Martin, Paris 1820, ist gut.

## Parallèle de Racine et Voltaire.

Tous deux ont possédé ce mérite si rare de l'élégance continue et de l'harmonie, sans lequel, dans une langue formée, il n'y a point d'écrivain; mais l'élégance de Racine est plus égale, celle de Voltaire plus brillante. L'un plaît d'avantage au goût, l'autre à l'imagination. Dans l'un le travail, sans se faire sentir, a effacé jusqu'aux imperfections les plus légères; dans l'autre, la facilité se fait apercevoir à la fois et dans les beautés et dans les fautes. Le premier a corrigé son style sans en refroidir l'intérêt; l'autre y a laissé des taches, sans en obscurcir l'éclat. Ici les effets tiennent plus souvent à la phrase poétique; là ils appartiennent plus à un trait isolé, à un vers saillant. L'art de Racine consiste plus dans le rapprochement nouveau des expressions; celui de Voltaire, dans de nouveaux rapports d'idées. L'un ne se permet rien de ce qui peut nuire à la perfection; l'autre ne se refuse rien de ce qui

peut ajouter à l'ornement. Racine à l'exemple de Despréaux, a étudié tous les effets de l'harmonie, toutes les formes des vers, toutes les manières de les varier. Voltaire, sensible surtout à cet accord si nécessaire entre le rythme et la pensée, semble regarder le reste comme un art subordonné, qu'il rencontre plutôt, qu'il ne le cherche. L'un s'attache plus à finir le tissu de son style, l'autre à en reléver les couleurs. Dans l'un le dialogue est plus lié, dans l'autre, il est plus rapide. Dans Racine, il y a plus justesse; dans Voltaire, plus de mouvement. Le premier l'emporte pour la profondeur et la vérité; le second, pour la véhémence et l'énergie. Ici les beautés sont plus sévères, plus irréprochables; là elles sont plus variées, plus séduisantes. On admire dans Racine cette perfection toujours plus étonnante à mesure qu'elle est plus examinée; on adore dans Voltaire cette magie qui donne de l'attrait même à ses défauts. L'un vous paraît toujours plus grand par la réflexion, l'autre ne laisse pas maître de réfléchir. Il semble que l'un ait mis son amour propre à défier la critique, et l'autre à la désarmer. Enfin, si l'on ose hazarder un résultat sur des objets livrés à jamais à la diversité des opinions, Racine lu par les connaisseurs, sera regardé comme le poète le plus parfait, qui ait écrit; Voltaire, aux yeux des hommes rassemblés au Théâtre, sera le génie le plus tragique, qui ait régné sur la scène.\*)

(La Harpe.)

### 1. Narrations.

#### *Songe d'Athalie.*

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.  
 Je ne veux point ici rappeler le passé,  
 Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.  
 Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru devoir le faire.  
 Je ne prends pour juge un peuple téméraire.  
 Quoi que<sup>1</sup> son insolence ait osé publier,  
 Le Ciel même a pris soin de me justifier.  
 Sur d'éclatants succès ma puissance établie  
 A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.  
 Par moi Jérusalem goûte un calme profond;  
 Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,  
 Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,  
 Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages.  
 Le Syrien me traite et de reine et de sœur.  
 Enfin, de ma maison le perfide oppresseur,  
 Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,  
 Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie.  
 De toutes parts pressé par un puissant voisin,  
 Que j'ai su soulever contre cet assassin,  
 Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.  
 Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse;  
 Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours,  
 De mes prospérités interrompre le cours.  
 Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe?)  
 Entretient dans mon coeur un chagrin qui le ronge.  
 Je l'évite partout, partout il me poursuit...

\*) Außer dem letzten Satze, woraus man ersehen kann, daß La Harpe sich einen sehr unvollständigen Begriff vom tragischen Schriftsteller machte, ist diese Parallele richtig und geschmackvoll.

<sup>1</sup> Quoi que was auch, quoique obgleich.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;  
 Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,  
 Comme au jour de sa mort pompeusement parée.  
 Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;  
 Même elle avait encor cet éclat emprunté  
 Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,  
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage.  
 Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi;  
 Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi;  
 Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,  
 Ma fille. En achevant ces mots épouvantables,  
 Son ombre vers mon lit a paru se baisser;  
 Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser,  
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange  
 D'os et de chair meurtris et trainés dans la fange,  
 Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux,  
 Que des chiens dévorants se disputaient entr'eux.  
 ... Dans ce désordre à mes yeux se présente  
 Un jeune enfant, couvert d'une robe éclatante,  
 Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.  
 Sa vue a ranimé mes esprits abattus;  
 Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,  
 J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,  
 J'ai senti tout-à-coup un homicide acier,  
 Que le traître en mon sein a plongé tout entier.  
 De tant d'objets divers le bizarre assemblage  
 Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage;  
 Moi-même, quelque temps honteuse de ma peur,  
 Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.  
 Mais de ce souvenir mon âme possédée,  
 A deux fois, en dormant, revue la même idée;  
 Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer  
 Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.  
 Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,  
 J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,  
 Et chercher du repos aux pieds de ses autels.  
 (Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels?)  
 Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,  
 Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée;  
 J'ai cru<sup>1</sup> que des présents calmeraient<sup>1</sup> son courroux,  
 Que ce Dieu, *quel qu'il soit*, en deviendrait<sup>1</sup> plus doux.  
 Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.  
 J'entre; le peuple fuit; le sacrifice cesse;  
 Le Grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur.  
 Pendant qu'il me parlait, ô surprise! ô terreur!  
 J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,

<sup>1</sup> J'ai cru... calmeraient, deviendrait. Nach croire steht im Französischen der Infinitiv, wenn es im affirmativen Sinne gebraucht wird. Quel qu'il soit; quel quo regiert den Konjunktiv.

Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée;  
 Je l'ai vu: son même air, son même habit de lin,  
 Sa démarche, ses yeux et tous ses traits enfin;  
 C'est lui-même. Il marchait à côté du Grand-prêtre;  
 Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.  
 Voilà quel trouble ici *m'oblige* à m'arrêter,  
 Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

*Mort d'Hippolyte.*

A peine nous sortions des portes de Trézène;  
 Il était sur son char; ses Gardes affligés  
 Imitaient son silence, autour de lui rangés.  
 Il suivait, tout pensif, le chemin de Mycènes;  
 Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes;  
 Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois,  
 Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,  
 L'oeil morne maintenant, et la tête baissée,  
 Semblaient se conformer à sa triste pensée.  
 Un effroyable cri, sorti du fond des flots,  
 Des airs en ce moment a troublé le repos;  
 Et, du sein de la terre, une voix formidable  
 Répond en gémissant à ce cri redoutable.  
 Jusqu'au fond de nos coeurs notre sang s'est glacé,  
 Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé;  
 Cependant sur les dos de la plaine liquide  
 S'élève à gros bouillons une montagne humide.  
 L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,  
 Parmi des flots d'écume un monstre furieux.  
 Son front large est armé des cornes menaçantes,  
 Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;  
 Indomptable taureau, dragon impétueux,  
 Sa croupe se recourbe en remplis tortueux;  
 Ses long mugissements font trembler les rivage,  
 Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;  
 La terre s'en émeut, l'air en est infecté,  
*Le flot qui l'apporta*,<sup>2</sup> recule épouvanté:  
 Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,  
 Dans le temple voisin chacun cherche un asile;  
 Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,  
 Arrête ses coursiers, saisit ses javalots,  
 Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,  
 Il lui fait dans le flanc une large blessure.  
 De rage et de douleur le monstre bondissant.  
 Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,  
 Se roule, et leur présente une gueule enflammée,  
 Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.

<sup>1</sup> M'oblige à m'arrêter, obliger à zéigt ein Ziel an, obliger de être zu erfüllende Sache, die man sich vornimmt; il m'oblige à rester ici, il m'oblige de partir (Pastelot, Manuel des Amateurs de la Langue Française.)

<sup>2</sup> Le flot qui l'apporta. (Siehe Bemerkung bei Cornuille Pag. 39.)

La frayeur les emporte, et, sourds à cette fois,  
 Ils ne connaissent plus ni le frein, ni la voix,  
 En efforts impuissants leur maître se consume,  
 Ils rangissent les mors d'une sanglante écume.  
 On dit qu'on a vu même en ce désordre affreux,  
 Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.  
 A travers les rochers la peur les précipite,  
 L'essieu crie et se rompt; l'intépide Hippolyte  
 Voit voler en éclats tout son char fracassé;  
 Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.  
 Excusez ma douleur, cette image cruelle  
 Sera pour moi des pleurs une source éternelle.  
 J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils  
 Traîné par les chevaux que sa main a nourris.  
 Il veut les rappeler, et sa voix les effraie;  
 Ils courent; tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.  
 De nos cris douloureux la pleine retentit:  
 Leur fougue impéteux enfin se ralentit:  
 Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques,  
 Où des rois, ses aïeux, sont les froides reliques.  
 J'y cours en soupirant, et sa Garde me suit.  
 De son généreux sang la trace nous conduit;  
 Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes  
 Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes:  
 J'arrive, je l'appèle, et me tendant la main,  
 Il ouvre un oeil mourant, qu'il renferme soudain.  
 Le Ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie;  
 Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie;  
 Cher ami, si mon père, un jour désabusé,  
 Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,  
 Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,  
 Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,  
 Qu'il lui rende.... A ces mots, ce héros expire<sup>1</sup>  
 N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,  
 Triste objet où des Dieux triomphe la colère,  
 Et que méconnaîtrait l'oeil même de son père.

## 2. Discours.

*Thésée reproche à Hippolyte le crime dont Phèdre l'accuse.*

Perfide! Oses-tu bien te montrer devant moi?  
 Monstre! qu'a trop longtemps épargné le tonnerre!  
 Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre!  
 Après que les transports d'un amour plein d'horreur  
 Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,  
 Tu m'oses présenter une tête ennemie!

<sup>1</sup> Ce héros expire. Dieses soll nach Grammatikern ein Fehler sein; Klassiker beweisen das Gegentheil; Voltaire sagt, un père expire, Chateaubriand, le mendiant expire. Man kann dieses Verb mit avoir und être conjugiren, Camille est expiré. (Delille.)



Tu parais dans des lieux pleins de ton infamie,  
 Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,  
 Des pays où mon nom ne soit parvenu!  
 Fuis, traître! ne viens point braver ici ma haine,  
 Et tenter un courroux que je retiens à peine.  
 C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel,  
 D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,  
 Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,  
 De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.  
 Fuis, et, si tu ne veux qu'un châtement soudain  
 T'ajoute aux scélérats, *qu'a punis cette main*<sup>1</sup>,  
 Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire  
 Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.  
 Fuis, dis-je, et sans retour précipitant tes pas,  
 De ton horrible aspect purge tous mes Etats.  
 Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage  
 D'infâmes assassins nettoya ton rivage,  
 Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,  
 Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.  
 Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle  
 Je n'ai point imploré ta puissance immortelle;  
 Avare du secours que j'attends de tes soins,  
 Mes vœux t'ont réservé pour des plus grandes besoins:  
 Je t'implore aujourd'hui, venge un malheureux père:  
 J'abandonne ce traître à toute ta colère;  
 Etouffe dans son sang ses désirs effrontés;  
 Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés.

*Réponse d'Hippolyte.*

D'un mensonge aussi noir justement irrité,  
 Je devrais faire ici parler la vérité,  
 Seigneur; mais je supprime un secret qui vous touche:  
 Approuvez le respect qui me ferme la bouche;  
 Et, sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,  
 Examinez ma vie et songez qui je suis.  
 Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes;  
 Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,  
 Peut violer enfin les droits les plus sacrés:  
 Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés,  
 Et jamais on n'a vu la timide innocence  
 Passer subitement à l'extrême licence:  
 Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux,  
 Un perfide assassin, un lâche incestueux,  
 Elevé dans le sein d'une chaste héroïne  
 Je n'ai point de son sang démenti l'origine,  
 Pithée, estimé sage entre tous les humains,  
 Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.

<sup>1</sup> Qu'a punis cette main. Wenn das Subjekt nach dem Partizip steht, reflektirt man es jetzt immer, weil der Affusativ vorangeht.

Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage;  
 Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,  
 Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater  
 La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.  
 C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.  
 J'ai poussé la vertu jusqu'à la rudesse;  
 On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur:  
 Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.  
 (Phèdre.)

*Reproches de Clytemnestre à Agamemnon.*

Vous ne démentez point une race funeste;  
 Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste!  
 Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin  
 Que d'en faire à sa mère un horrible festin.  
 Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice  
 Que vos soins préparaient avec tant d'artifice?  
 Quoi! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain  
 N'a pas, en le traçant, arrêté votre main!  
 Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?  
 Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse?  
 Où sont-ils ces combats que vous avez rendus?  
 Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?  
 Quel débris parle ici de votre résistance?  
 Quel champ couvert de morts me condamne au silence?  
 Voilà par quels témoins il fallait me prouver,  
 Cruel, que votre amour a voulu la sauver.  
 Un oracle fatal ordonne qu'elle expire!  
 Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?  
 Le Ciel, le juste Ciel, par le meurtre honoré,  
 Du sang de l'innocence est-il donc altéré?  
 Si du crime d'Hélène on punit sa famille,  
 Faites chercher à Sparte Hermione, sa fille;  
 Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix  
 Sa coupable moitié, dont il est trop épris.  
 Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?  
 Pourquoi moi-même enfin, me déchirant le flanc,  
 Payer *sa folle amour*<sup>1</sup> du plus pur de mon sang?  
 Que dis-je? cet objet de tant de jalousie,  
 Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,  
 Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits?  
 Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois?  
 Avant qu'un noeud fatal *l'unit*<sup>2</sup> à votre frère,

<sup>1</sup> Sa folle amour, amour war ehemals weiblich im Singular und im Plural; jetzt in beiden Fällen männlich; doch können Dichter es nach Belieben gebrauchen, denn A. de Vigny sagt la Somnambule: Par cette sainte amour nouvellement jurée. (Siehe über das Geschlecht der französischen Subst. Braconnier, Théorie du Genre des Substantifs.)

<sup>2</sup> Avant qu'un... l'unit. Avant que regiert den Konjunktiv.

Thésée avait osé l'enlever à son père;  
 Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,  
 Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit,  
 Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse,  
 Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.  
 Mais non, l'amour d'un frère, et son honneur blessé  
 Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé;  
 Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,  
 L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,  
 Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,  
 Cruel! c'est à ces dieux que vous sacrifiez.  
 Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,  
 Vous voulez vous en faire un mérite barbare,  
 Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,  
 De votre propre sang vous voulez le payer,  
 Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace  
 De quiconque vous peut disputer votre place.  
 Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison  
 Cède à la cruauté de cette trahison.  
 Un prêtre, environné d'une foule cruelle,  
 Portera sur ma fille une main criminelle,  
 Déchirera son sein, et, d'un oeil curieux,  
 Dans son coeur palpitant consultera les Dieux!  
 Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,  
 Je m'en retournerai seule et désespérée!  
 Je verrai les chemins encor tout parfumés  
 Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés.  
 Non, je ne l'aurai point amenée au supplice.  
 Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.  
 Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher;  
 De mes bras *tout sanglants*<sup>1</sup> il faudra l'arracher:  
 Aussi barbare époux qu'impitoyable père,  
 Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère!  
 Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois  
 Obéissez encor pour la dernière fois.

(Iphigénie.)

### *Fureurs d'Oreste.*

Grâce aux Dieux, mon malheur passe mon espérance!  
 Oui, je te loue, ô Ciel, de ta persévérance:  
 Appliqué sans relâche au soin de me punir,  
 Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir:  
 Ta haine a pris plaisir à former ma misère;  
 J'étais né pour servir *d'exemple à ta colère*<sup>2</sup>,  
 Pour être du malheur un modèle accompli:

<sup>1</sup> Tout sanglants, tout ist hier Abverb und bleibt unverändert. —

<sup>2</sup> D'exemple à ta colère, müsste nach der Grammatik de ta colère heißen.

Hé bien! je meurs content, et mon sort est rempli.  
 Où sont ces deux amants? pour couronner ma joie,  
 Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie  
 L'un et l'autre en mourant je les veux regarder:  
 Réunissons trois coeurs qui n'ont pu s'accorder...  
 Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne?  
 De quel côté sortir? D'où vient que je frissonne?  
 Quel horreur me saisit? Grâce au Ciel, j'entrevois...  
 Dieux! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi!  
 .... Quoi! Pyrrhus, je te rencontre encore!  
 Trouverai-je partout un rival que j'abhorre?  
 Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé?  
 Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.  
 Mais que vois-je? A mes yeux Hermione l'embrasse!  
 Elle vient l'arracher au coup qui le menace!  
 Dieux! quels affreux regards elle jète sur moi!  
 Quels démons, quels serpents traîne-t-elle après soi!  
 Eh bien! Filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes?  
 Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?  
 A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit?  
 Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit?  
 Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.  
 Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione;  
 L'ingrate, mieux que vous, saura me déchirer,  
 Et je lui porte enfin mon coeur à dévorer.

(*Andromaque.*)

*Mithridate à ses fils.*

Je fuis: ainsi le veut la fortune ennemie.  
 Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie  
 Pour croire que longtemps, soigneux de me cacher,  
 J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.  
 La guerre a ses faveurs ainsi que ses disgrâces:  
 Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces,  
 Tandis que l'ennemi, par ma faute trompé,  
 Tenait après son char un vain peuple occupé.  
 Et, gravant en airain ses frêles avantages,  
 De mes Etats conquis enchaînait les images,  
 Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,  
 Ramener la terreur du fond de ses marais,  
 Et chassant les Romains de l'Asie étonnée  
 Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.  
 D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé  
 Ne peut plus soutenir leur effort redoublé;  
 Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes  
 De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.  
 Des biens des nations ravisseurs altérés,  
 Le bruit de nos trésors les a tous attirés;

Ils y courent en foule, et jaloux l'un de l'autre,  
 Désertent leur pays pour inonder le nôtre.  
 Moi seul je leur résiste: ou lassés, ou soumis,  
 Ma funeste amitié pèse à tous mes amis;  
 Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête;  
 Le grand nom de Pompée assure sa conquête;  
 C'est l'effroi de l'Asie, et loin de l'y chercher,  
 C'est à Rome, mes fils, que j'ai prétends marcher.  
 Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être  
 Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître,  
 J'excuse votre erreur; Et pour être approuvés,  
 De semblables projets veulent être achevés,  
 Ne vous figurez point que de cette contrée  
 Par d'éternels remparts Rome soit séparée;  
 Je sais tous les chemins par où je dois passer,  
 Et, si la mort bientôt ne me vient traverser,  
 Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,  
 Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.  
 Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours  
 Aux lieux où le Danube y vient finir son cours?  
 Que du Scythe avec moi l'alliance jurée  
 De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?  
 Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,  
 Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.  
 Daces, Pannoniens, la fière Germanie,  
 Touts n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.  
 Vous avez vu l'Espagne, et surtout les Gaulois,  
 Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois,  
 Exciter ma vengeance, et, jusque dans la Grèce,  
 Par des ambassadeurs accuser ma paresse.  
 Ils savent que, sur eux prêt à se déborder,  
 Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;  
 Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,  
 Guider dans l'Italie et suivre mon passage.  
 C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,  
 Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,  
 Et la triste Italie encor toute fumante  
 Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.  
 Non, princes, ce n'est point au bout de l'Univers  
 Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers;  
 Et de près inspirant les haines les plus fortes,  
 Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.  
 Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur  
 Spartacus, un esclave, un vil gladiateur;  
 S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,  
 De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent  
 Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux;  
 Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux?

Que dis-je? en quel état croyez-vous la surprendre?  
 Vide de légions qui la puissent défendre.  
 Tandis que tout s'occupe à me persécuter,  
 Leurs femmes, leurs enfants, pourront-ils m'arrêter?  
 Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre,  
 Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre;  
 Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers;  
 Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.  
 Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme:  
 Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.  
 Noyons-la dans son sang justement répandu;  
 Brûlons ce Capitole où j'étais attendu;  
 Détruisons ses honneurs, et faisons disparaître  
 La honte de cent rois, et la mienne peut-être;  
 Et la flamme à la main, effaçons tous ces noms  
 Que Rome y consacrait à d'éternels affronts.

(Mithridate.)

*Mardochée à Esther.*

Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie,  
 Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie!  
 Dieu parle; et d'un mortel vous craignez le courroux!  
 Que dis-je? votre vie, Esther, est-elle à vous?  
 N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue?  
 N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue?  
 Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,  
 Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas?  
 Songez-y bien; ce Dieu ne vous a pas choisie  
 Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,  
 Ni pour charmer les yeux des profanes humains:  
 Pour un plus noble usage il réserve ses saints.  
 S'immoler pour son nom et pour son héritage,  
 D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage:  
 Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours!  
 Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours?  
 Que peuvent contre lui tous les Rois de la terre?  
 En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre:  
 Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer;  
 Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.  
 Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble;  
 Il voit comme un néant tout l'univers ensemble;  
 Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,  
 Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.  
 S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,  
 Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle:  
 C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,  
 Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher;  
 Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,

Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.  
 Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers  
 Par la plus faible main qui soit dans l'Univers;  
 Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,  
 Vous périrez peut-être, et toute votre race.

(*Esther.*)

**Hermione, à Pyrrhus.**

(*Il vient de lui apprendre pour quels motifs il épouse Andromaque.*)

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,  
 J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice,  
 Et que voulant bien rompre un noeud si solennel,  
 Vous vous abandonniez au crime en criminel.  
 Est-il juste après tout qu'un conquérant s'abaisse  
 Sous la servile loi de garder sa promesse?  
 Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter;  
 Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.  
 Quoi! sans que ni serment ni devoir vous retienne,  
 Rechercher une Grèce, amant d'une Troyenne!  
 Me quitter, me reprendre, et retourner encore  
 De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector!  
 Couronner tour à tour l'esclave et la princesse!  
 Immoler Troie aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce!  
 Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi,  
 D'un héros qui n'est point esclave de sa foi.  
 Pour plaire à votre épouse, il vous faudrait peut-être  
 Prodiguier les doux noms de parjure et de traître.  
 Vous veniez de mon front observer la pâleur,  
 Pour aller en secret rire de ma douleur:  
*Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie*<sup>1</sup>.  
 Mais, Seigneur, en un jour ce serait trop de joie;  
 Et sans chercher ailleurs des titres empruntés,  
 Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez?  
 Du vieux père d'Hector la valeur abattue  
 Aux pieds de sa famille expirante à sa vue,  
 Tandis que dans son sein votre bras enfoncé  
 Cherche un reste de sang que l'âge avait glacé;  
 Dans des ruisseaux de sang Troie ardente plongée,  
 De votre propre main Polyxène égorgée  
 Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous:  
 Que peut-on refuser à ces généreux coups?

(*Andromaque.*)

**Fureurs d'Hermione.**

Je ne t'ai point aimé, cruel! qu'ai-je donc fait?  
 J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes:

<sup>1</sup> Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie; Inversion und Eufonie, wodurch das fließende Partizip gerechtfertigt wird.

Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces;  
 J'y suis encor, malgré tes infidélités,  
 Et malgré tous mes Grecs, honteux de mes bontés,  
 Je leur ai commandé de cacher mon injure;  
 J'attendais en secret le retour d'un parjure;  
 J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu,  
 Tu me rapporterais un coeur qui m'était dû.  
*Je t'aimais inconstant; qu'aurais je fait fidèle<sup>1</sup>?*  
 Et même, en ce moment, ou ta bouche cruelle  
 Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,  
 Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.  
 Mais, Seigneur, s'il le faut, si le Ciel en colère  
 Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,  
 Achevez votre hymen, j'y consens; mais, du moins,  
 Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.  
 Pour la dernière fois je vous parle peut-être;  
 Différez-le d'un jour, demain vous serez maître...  
 Vous ne répondez point?... Perfide je le voi,  
 Tu comptes les moments que tu perds avec moi.  
 Ton coeur, impatient de revoir ta Troyenne,  
 Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne:  
 Tu lui parles du coeur, tu la cherches des yeux.  
 Tu ne te retiens plus; sauve toi de ces lieux:  
 Va lui jurér la foi que tu m'avais jurée;  
 Va profaner des Dieux la majesté sacrée.  
 Ces dieux, ces justes dieux n'auront pas oublié  
 Que les mêmes serments avec moi t'ont lié.  
 Porte au pieds des autels ce coeur qui m'abandonne:  
 Va, cours: mais crains encor d'y trouver Hermione.

(*Andromaque.*)

*Achille à Iphigénie.*

Madame, je me tais, et demeure immobile.  
 Est-ce à moi que l'on parle? et connaît-on Achille?  
 Une mère pour vous croit devoir me prier!  
 Une reine à mes pieds se vient humilier!  
 Et me deshonorant par d'injustes alarmes,  
 Pour attendrir mon coeur, on a recours aux larmes!  
 Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi?  
 Ah! sans doute, on s'en peut reposer sur ma foi.  
 L'outrage me regarde, et, quoi qu'on entreprenne,  
 Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.  
 Mais ma juste douleur va plus loin m'engager;  
 C'est peu que vous défendre, et je cours vous venger,

<sup>1</sup> Je t'aimais inconstant; qu'aurais-je fait fidèle? Dieser von den meisten Grammatikern angegriffene Vers ist vielleicht einer der schönsten Racines, und läßt sich durch die Ueipse rechtfertigen: Je t'aimais étant inconstant, qu'aurais-je fait si tu avais été fidèle? In einigen Ausgaben liest man qu'eussé-je.



Et punir à la fois le cruel stratagème  
 Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.  
 Quoi! madame, un barbare osera m'insulter?  
 Il voit que de sa soeur je cours venger l'outrage;  
 Il sait que, le premier lui donnant mon suffrage,  
 Je le fis nommer chef de vingt rois ses rivaux;  
 Et pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,  
 Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire  
 Qu'il le doit enrichir, venger, combler de gloire,  
 Content et glorieux du nom de votre époux,  
 Je ne lui demandais que l'honneur d'être à vous.  
 Cependant aujourd'hui, sanguinaire, parjure,  
 C'est peu de violer l'amitié, la nature,  
 C'est peu que de vouloir sous un couteau mortel,  
 Me montrer votre coeur fumant sur un autel;  
 D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,  
 Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice,  
 Que ma cruelle main conduise le couteau,  
 Qu'au lieu de votre époux je sois votre bourreau!  
 Et quel était pour vous ce sanglant hyménée,  
 Si je fusse arrivé plus tard d'une journée!  
 Quoi donc! à leur fureur livrée en ce moment,  
 Vous iriez à l'autel me chercher vainement;  
 Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,  
 En accusant mon nom qui vous aurait trompée!  
 Il faut de ce péril, de cette trahison,  
 Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.  
 A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,  
 Madame, vous devez approuver ma pensée.  
 Il faut que le cruel, qui m'a pu mépriser,  
 Apprène de quel nom il osait abuser.

(Iphigénie.)

*Joas aux Léuites.*

Voilà donc votre roi, votre unique espérance.  
 J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver:  
 Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.  
 Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,  
 Instruite que Joas voit encore la lumière,  
 Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger:  
 Déjà, sans le connaître, elle veut l'égorger.  
 Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage:  
 Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,  
 Venger vos princes morts, relever votre loi,  
 Et faire aux deux tribus reconnaître leur roi.  
 L'entreprise, sans doute, est grande est périlleuse;  
 J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,  
 Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux

De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux:  
 Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.  
 Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.  
 Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler;  
 Déjà, trompant ses soins, j'ai su vous rassembler:  
 Elle nous croit ici sans armes, sans défense.  
 Couronnons, proclamons Joas en diligence.  
 De là, du nouveau prince intrépides soldats,  
 Marchons, en invoquant l'Arbitre des Combats;  
 Et, réveillant la foi dans les coeurs endormie.  
 Jusque dans son palais cherchons notre ennemie.

Et quels coeurs si plongés dans un lâche sommeil,  
 Nous voyant avancer dans ce saint appareil,  
 Ne s'empresseront pas de suivre notre exemple?  
 Un roi, que Dieu lui-même a nourri dans son temple;  
 Le successeur d'Aron, de ses prêtres suivi,  
 Conduisant au combat les enfants de Lévi;  
 Et dans ces mêmes mains, des peuples révérees,  
 Les armes au Seigneur par David consacrées!  
 Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.  
 Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur;  
 Frappez & Tyriens et même Israélites.  
 Ne descendez-vous pas de ces fameux Lévites  
 Qui, lorsqu'au Dieu du Nil le volage Israël  
 Rendit dans le Désert un culte criminel,  
 De leurs plus chers parents saintement homicides,  
 Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,  
 Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur  
 D'être seuls employés aux autels du Seigneur?  
 Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre,  
 Jurez donc, avant tout, sur cet auguste livre,  
 A ce roi que le Ciel vous redonne aujourd'hui,  
 De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.

(*Athalie.*)

### 3. *Dialogues.*

*Achille, Agamemnon.*

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,  
 Seigneur; je l'ai jugé trop peu digne de foi.  
 On dit, et sans horreur je ne puis le redire,  
 Qu'aujourd'hui, par votre ordre, Iphigénie expire;  
 Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,  
 Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.  
 On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,  
 Je ne l'y conduisais que pour être immolée,  
 Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,

Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux!  
 Qu'en dites-vous, Seigneur? Que faut-il que j'en pense?  
 Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins;  
 Ma fille ignore encor mes ordres souverains;  
 Et quand il sera temps qu'elle en soit informée,  
 Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

ACHILLE.

Ah! je sais trop le sort que vous lui réservez?

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande? O Ciel! le puis-je croire,  
 Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire!  
 Vous croyez qu'approuvant vos desseins odieux,  
 Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux!  
 Que ma foi, mon amour, mon bonheur y consente!

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,  
 Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé, du soin de ma famille?  
 Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille?  
 Ne suis-je plus son père? Etes-vous son époux?  
 Et ne peut-elle....

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous;  
 On ne m'abuse point par des promesses vaines,  
 Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines;  
 Vous deviez à mon sort unir tous ses moments,  
 Je défendrai mes droits, fondés sur vos serments.  
 Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée  
 Accusez et Calchas et le camp tout entier,  
 Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi!

AGAMEMNON.

Vous, qui de l'Asie embrassant la conquête,  
 Querellez tous les jours le Ciel que nous arrête;  
 Vous qui, vous offensant de mes justes terreurs,  
 Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.  
 Mon coeur, pour la sauver, vous ouvrirait une voie;  
 Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.  
 Je vous fermais le champ où vous voulez courir;  
 Vous le voulez, partez, sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste Ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage!  
 Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage!  
 Moi! je voulais partir aux dépens de ses jours!  
 Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours?  
 Au pied de ses remparts quel intérêt m'appèle?  
 Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,  
 Et d'un père éperdu négligeant les avis,  
 Vais-je y chercher la mort, tant prédite à leur fils?  
 Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre,  
 Aux Champs Thessaliens osèrent-ils descendre?  
 Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur  
 Me vint-il enlever ou ma femme ou ma soeur?  
 Qu'ai-je à me plaindre? Où sont les pertes que j'ai faites?  
 Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes,  
 Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien,  
 Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien;  
 Vous, que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée,  
 Avant que vous eussiez assemblé votre armée.  
 Et quel fut le dessein qui nous rassembla tous?  
 Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux?  
 Depuis quand pense-t-on, qu'inutile à moi-même,  
 Je me laisse ravir une épouse que j'aime?  
 Seul, d'un honteux affront votre frère blessé  
 A-t-il droit de venger son amour offensé?  
 Votre fille me plut; je prétendis lui plaire;  
 Elle est de mes serments seule dépositaire;  
 Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,  
 Ma foi lui promet tout, et rien à Ménélas.  
 Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée;  
 Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée:  
 Je ne connais Priam, Hélène, ni Paris;  
 Je voulais votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc, retournez dans votre Thessalie  
 Moi-même je vous rends le serment qui vous lie:  
 Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,

Se couvrir des lauriers qui vous furent promis,  
 Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,  
 Trouveront d'Illion la fatale journée.  
 J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,  
 Combien j'achèterais vos superbes secours.  
 De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre;  
 Ses rois à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre;  
 Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,  
 Doit marcher, doit fléchir, doit trembler, sous vos lois.  
 Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.  
 Je veux moins de valeur et plus d'obéissance,  
 Fruyez; je ne crains point votre impuissant courroux,  
 Et je romps tous les noeuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE,

Rendez grâce au seul noeud qui retient ma colère,  
 D'Iphigénie encor je respecte le père;  
 Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois  
 M'aurait osé braver pour la dernière fois.  
 Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre:  
 J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre.  
 Pour aller jusqu'au coeur que vous voulez percer,  
 Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

(*Iphigénie.*)

## XX. SAINT RÉAL (*César Vichard, Abbé de.*)

Saint Réal wurde 1639 zu Chamberi geboren und starb daselbst 1692. Er ist Verfasser der *Conjuraton des Espagnols contre la République de Venise*, eines Werkes, das Voltaire mit Recht als ein Meisterwerk der französischen Literatur betrachtet. Es ist eher ein historischer Roman, als ein geschichtliches Werk, eine glückliche Nachahmung der schönen Formen und erbaulichen Veranschaulichung Salusts; eine Ursache, weshalb es einen sehr hohen Rang unter den Werken französischer Literatur einnimmt. — Aus diesem Werke hat der Engländer Otway den Stoff zu seiner Tragödie „das gerettete Venedig“ gewählt.

Die übrigen Werke St. Réals sind vergessen.

### *Discours de Renault aux Conjurés.*

.... Voilà, mes Compagnons, quels sont les moyens destinés pour vous conduire à la gloire que vous cherchez: Chacun de vous peut juger s'ils sont suffisants et assurés; nous avons des voies infailibles pour introduire dix mille hommes de guerre dans une ville qui n'en a pas deux cents à nous opposer; dont le pillage joindra avec nous tous les étrangers que la curiosité ou le commerce y a attirés, et dont le peuple même nous aidera à dépouiller les grands qui l'ont dépouillé tant de fois, aussitôt qu'il verra sûreté à le faire. Les meilleurs vaisseaux de la Flotte sont à nous; et les autres portent dès à présent avec

eux ce qui doit les réduire *en cendre*.<sup>1</sup> L'Arsenal, ce fameux Arsenal, la merveille de l'Europe et la terreur de l'Asie, est presque déjà en notre pouvoir; les neuf *vaillants hommes*<sup>2</sup> qui sont ici présents, et qui sont en état de s'en emparer depuis près de six mois, ont si bien pris leurs mesures pendant ce retardement, qu'ils ne croient rien hasarder en répondant sur leur tête de s'en rendre maîtres. Quand nous n'aurions ni les troupes du Lazareth, ni celles de Terre-Ferme, ni la petite flotte de Haillot, pour nous soutenir, ni les cinq cents hommes de D. Pèdre, ni les vingt navires vénitiens de notre camarade, ni les grands vaisseaux du duc d'Ossonne, ni l'armée espagnole de Lombardie, nous serions assez forts avec les intelligences et les mille soldats que nous avons. Néanmoins, tous ces différents secours que je viens de nommer, sont disposés de telle sorte, que chacun deux pourrait manquer sans porter le moindre préjudice aux autres. Ils peuvent bien s'entraider, mais ils ne sauraient s'entre-nuire; il est presque impossible qu'ils ne réussissent pas tous, et un seul nous suffit.

Que si après avoir pris toutes les précautions que la prudence humaine peut suggérer, on peut juger du succès que la fortune nous destine, quelle marque peut-on avoir de sa faveur, qui ne soit au-dessous de celles que nous avons? Oui, mes amis, elles tiennent manifestement du prodige! Il est inouï dans toutes les histoires, qu'une entreprise de cette nature ait été découverte en partie sans être entièrement ruinée; et la nôtre a essuyé cinq accidents dont le moindre, selon toutes les apparences humaines, devait la renverser. Qui n'eût cru, que la perte de Spínosa qui tramait la même chose que nous, serait l'occasion de la nôtre? Que le licenciement de troupes de Lievenstein, qui nous étaient toutes dévouées, divulguerait ce que nous tenions caché? Que la dispersion de la petite Flotte romprait toutes nos mesures, et serait une source féconde de nouveaux inconvénients? Que la découverte de Creme, que celle de Maran attirerait nécessairement après elle la découverte de tout le parti?

Cependant toutes ces choses n'ont point eu de suite; on n'en a point suivi la trace, qui aurait mené jusqu'à nous; on n'a point profité des lumières qu'elles donnaient; jamais repos si profond ne précéda un trouble si grand. Le Sénat, nous en sommes fidèlement instruits, le Sénat est dans une sécurité parfaite; notre bonne destinée a aveuglé les plus clairvoyants de tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils: nous vivons encore, mes chers amis; nous sommes plus puissants que nous n'étions avant ces désastres; ils n'ont servi qu'à éprouver notre constance, nous vivons, et notre vie sera bientôt mortelle aux tyrans de

<sup>1</sup> En cendre, jetzt schreibt man gewöhnlich in Prosa en cendres. (Siehe Gram. Nat. p. 161.)

<sup>2</sup> Les neuf vaillants hommes, man gebraucht jetzt lieber das Substantiv brave, les neuf braves.

ces lieux! Un bonheur si extraordinaire, si obstiné, peut-il être, naturel, et n'avons-nous pas sujet de présumer qu'il est l'ouvrage de quelque puissance au-dessus des choses humaines.

Et en vérité, mes Compagnons, qu'est ce qu'il y a sur la terre, qui soit digne de la protection du Ciel, si ce que nous faisons ne l'est pas? Nous détruisons le plus horrible de tous les gouvernements; nous rendons le bien à tous les pauvres sujets de cet état à qui l'avarice des nobles le ravirait éternellement sans nous; nous sauvons l'honneur de toutes les femmes, qui naîtraient quelque jour sous leur domination avec assez d'agrément pour leur plaire; nous rappelons à la vie un nombre infini de malheureux, que leur cruauté est en possession de sacrifier à leurs moindres ressentiments, pour les sujets les plus légers, en un mot, nous punissons les plus punissables de tous les hommes, également noirs des vices que la nature abhorre, et de ceux qu'elle ne souffre qu'avec pudeur.

Ne craignons donc point de prendre l'épée d'une main et le flambeau de l'autre pour exterminer ces misérables; et quand nous verrons ces palais où l'Impiété est sur le trône, brûlants d'un feu, plutôt feu du Ciel que le nôtre; ces tribunaux souillés tant de fois des larmes et de la substance des innocents, consumés par les flammes dévorantes; le soldat furieux retirant ses mains fumantes du sein des méchants; la mort errant de toutes parts, et tout ce que la nuit & la licence militaire pourront produire de spectacles plus affreux, souvenons-nous alors, mes chers amis, qu'il n'y a rien de pur parmi les hommes, que les plus louables actions sont sujettes aux plus grands inconvénients, et qu'enfin, au lieu des diverses fureurs qui désolaient cette malheureuse terre, les désordres de la nuit prochaine sont les seuls moyens d'y faire régner à jamais la Paix, l'Innocence & la Liberté.

*(Conjuration des Espagnols contre Venise.)*

## XXI. LABRUYÈRE (*Jean de*).

Labruyère, Mitglied der französischen Akademie ward 1639 bei Dourdan geboren und starb 1696. Er war großer Schriftsteller und tiefer Menschenkenner, und hat nach Molière die Menschen am Besten beobachtet und aufgefaßt. Seine Charaktere, in einer schönen Sprache, und nicht, wie Bachler will, in dunkler, erkünstelter geschrieben, sind das vollständigste und treueste Sittengemälde, das irgend ein Volk aufzuweisen hat, und bis jetzt noch nicht übertroffen worden. »De tous les ouvrages en prose du XVII. siècle, sagt Chénier, aucun ne réunit au même degré la finesse des pensées, l'originalité des expressions, la variété des tournures, la vérité satirique des tableaux et la connaissance approfondie de la société.« Unter dem Pinsel dieses großen Sittenmalers, belebt sich Alles und nie sind seine Zeichnungen überladen; er befeelt seine Gemälde, umschleiert mit den glänzendsten Schattirungen der Einbildungskraft die Wahrheit, geißelt mit strengem Urtheil und harter Freimüthigkeit Laster und Gebrechen der Zeit, und bricht, mit einer dem Aristophanes und Molière würdigen, nie erlöschenden Begeisterung, den Stab über Vorurtheile, und zerreißt

mit derber Hand den Schleier, der die Sitten der Großen umhüllt. Labrumière ist als eine der glänzendsten und seltensten Erscheinungen zu betrachten, die in einem, an großen Männern schwangern Jahrhundert auftauchten.

### **Le Fat.**

J'entends Théodecte de l'antichambre; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche, le voilà entré: il rit, il crie, il éclate: on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre: il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit, que par le ton dont il parle: il ne s'apaise, il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités et des sottises. Il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le lui donner; il n'est pas encore assis, qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi? il se met le premier à table, et dans la première place<sup>1</sup>; les femmes sont à sa droite et à sa gauche: il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois: il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce Eutidème qui donne le repas? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table, et il y a un moindre inconvenient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer: le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu: il veut railler celui qui perd, et il l'offense. Les rieurs sont pour lui: il n'y a sorte de fatuité, qu'on ne lui passe. Je cède enfin, et je disparaïs, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte et ceux qui le souffrent.

### **Gnathon ou l'Egoïste.**

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres: il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie; il se rend maître du plat, et fait son propre<sup>2</sup> de chaque service; il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous; il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois:<sup>3</sup> il ne se sert à table que de ses mains, il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent<sup>4</sup> ses restes; il ne leur épargne aucune de ses malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés: le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe: s'il enlève un ragoût de dessus un plat,<sup>5</sup> il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe, on le suit à la trace: il mange haut et avec grand bruit, il roule les yeux en

<sup>1</sup> Dans la première place, à la première place richtiger.

<sup>2</sup> Faire son propre veraltet s'approprie.

<sup>3</sup> Tout à la fois das zweite tout ist überflüssig.

<sup>4</sup> Manger, mangent, eben nicht sehr wohlkautend; se contentent de ses restes wäre paßender.

<sup>5</sup> De dessus un plat, d'un plat. Dergleichen erstere gebraucht wird, scheint uns doch doch leichter eleganter zu sein.



mangeant, la table est pour lui un ratelier; il écoure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse, que les places du fond qui lui conviennent: dans tout autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver, dans la meilleure chambre, le meilleur lit. Il tourne tout à son usage; ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service: tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages: il embarrasse tout le monde, ne se contraind pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait *volontiers de l'extinction*<sup>1</sup> du genre humain.

### *Caractère du Riche.*

Giton a le teint frais, le visage plein, et les joues pendantes, l'oeil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée; il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit; déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit; il crache fort loin, et il éternue fort haut; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément; il ronfle en compagnie, il occupe à la table et à la promenade plus de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête, et l'on s'arrête; il continue de marcher et l'on marche; tous se règlent sur lui; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole, on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler, on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite; s'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser ses jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite et découvrir son front par fierté et par audace: il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps; il se croit des talents et de l'esprit: il est riche.

### *Caractère du Pauvre.*

Phébon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre; il dort peu, et d'un sommeil fort léger; il est abstrait, rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide; il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal; il croit peser à ceux à qui<sup>2</sup> il parle; il conte brièvement, mais

<sup>1</sup> De l'extinction; par ist beffer.

<sup>2</sup> à qui ist ein Fehler: qu'il parle nach der Grammatik.

froidement; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis; il court, il vole pour leur rendre de petits services; il est complaisant, flatteur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est superstitieux, scrupuleux, timide; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent, il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derrière celui qui parle, il recueille furtivement ce qui s'est dit, et il se retire si on le regarde; il ne s'occupe point de lieu, il ne tient point de place; *il va*<sup>1</sup> les épaules serrées, le chapeau *abaissé sur ses yeux*<sup>2</sup> pour n'être point vu; il se replie et se renferme dans son manteau; il n'y a point de rue ni de galerie si embarrassée et si remplie de monde où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de *se couler*<sup>3</sup> sans être aperçu: si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'une chaise; il parle bas dans la conversation, et il articule mal: libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère; il n'ouvre la bouche que pour répondre, il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer; ou si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie, il n'en coûte à personne ni salut ni compliment: il est pauvre.

(LA BRUYÈRE. *Caractères*.)

## XXII. CHEAULIEU (*Guillaume Amfrye de*).

Cheaulieu, Abbé d'Amale, 1639 im Verin-Normand geboren, starb 1720 in Paris; ein Schüler und Freund Chapelle's. Wie hier in seiner Stylistik nachlässig, steht er jedoch über ihm, wegen der Kühnheit, des Gefühls, die in seinen Dichtungen liegen. Voltaire nannte ihn stets l'Anacréon du Temple, weil er im Temple beim Herzog von Vendôme, der ihn schätzte, wohnte.

Da Cheaulieu stets bescheiden und anspruchslos war, erhoben sich keine Schriftsteller gegen ihn; man verzicht dem lebenswürdigen Manne, der die geistreichste Gesellschaft um sich versammelte, Nachlässigkeiten, die man heute bei keinem Dichter dulden würde.

### *Fontenay.*

Désert, aimable solitude,  
Séjour du calme et de la paix,  
Asile où n'entrèrent jamais  
Le tumulte et l'inquiétude;

<sup>1</sup> Il va statt il marche, man machte ehemals keinen Unterschied zwischen aller und marcher; es ist gerade nicht als Fehler zu betrachten; doch ist letzteres besser.

<sup>2</sup> Abaisé sur ses yeux, rabattu sur les yeux ist besser, denn abaisser wird bei Personennamen gebraucht und bedeutet alldann entwürdigend: on abaisse les hommes par la tyrannie; bei Eigennamen bedeutet es abnehmen, kleiner machen; abaisser ce store, ce mur. Man sagt auch fälschlich le chapeau enfoncé dans la tête, dans les yeux; es ist eben so fehlerhaft, wie mettre les souliers dans ses pieds, à ses pieds ist nur anzunehmen.

<sup>3</sup> Se couler statt se glisser ist heutzutage weniger gebräuchlich.

C'est toi qui me rends à moi-même;  
 Tu calmes mon coeur agité,  
 Et de ma seule oisiveté  
 Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois et ces hameaux,  
 C'est là que je commence à vivre,  
 Et j'empêcherai de m'y suivre  
 Le souvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant désirées,  
 J'ai connu vos illusions;  
 Je vis loin des préventions  
 Qui forgent vos chaînes dorées.

La cour ne peut plus m'éblouir;  
 Libre de son joug le plus rude,  
 J'ignore ici la servitude  
 De louer qui je dois haïr.

Fils des Dieux, qui, de flatteries  
*Repaissez*<sup>1</sup> votre vanité,  
 Apprenez que la vérité  
 Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,  
 De mousse et de fleurs tapissée,  
 N'entretiens jamais ma pensée  
 Que du murmure de ton eau ...

Ah! quelle riante peinture  
 Chaque jour se montre à mes yeux,  
 Des trésors dont la main des Dieux  
 Se plaît d'enrichir la nature!

Quel plaisir de voir les troupeaux,  
 Quand le midi brûle l'herbette,  
 Rangés autour de la houlette,  
 Chercher l'ombre de ces ormeaux!

Puis, sur le soir, à nos musettes,  
 Oûir répondre les coteaux  
 Et retentir tous nos hameaux  
 De hautbois et de chansonnettes!

<sup>1</sup> Repaissez votre vanité; on ne repaît pas la vanité, on l'amuse; man sagt jebody  
 se repaître d'espérance; encensez votre vanité wäre hier besser gewesen.

Mais, hélas! ces paisibles jours  
 Coulent avec trop de vitesse;  
 Mon indolence et ma paresse  
 N'en peuvent arrêter le cours.

Déjà la vieillesse s'avance,  
 Et je verrai dans peu la mort  
 Exécuter l'arrêt du sort  
 Qui m'y livre sans espérance.

Fontenay, lieu délicieux,  
 Où je vis d'abord la lumière,  
 Bientôt au bout de ma carrière,  
 Chez toi je joindrai mes aïeux.

Muses, qui, dans ce lieu champêtre,  
 Avec soin me fîtes nourrir;  
 Beaux arbres qui m'avez vu naître,  
 Bientôt vous me verrez mourir.

### XXIII. SENEÇAI (*Antoine Bauderon*).

Senéçai, auch Senere geschrieben, ward in Mâcon den 13. Okt. 1643 geboren und starb daselbst 1737. Obgleich er ein geistreicher Dichter und Erzähler war, genoss er doch keinen, seinen Verdiensten angemessenen Ruhm und fiel in Vergessenheit. Man hat von ihm in Versen abgefaßte Erzählungen, wovon mehrere mit vieler Eleganz, großer Reichtigkeit und scharfem Geiste geschrieben sind; Satyren, welche z. B. Rousseau und Voltaire sehr schätzten, und zahlreiche Epigramme (er schrieb ungefähr 500), worunter man sehr vortreffliche finden kann; diese zeichnen sich durch Lebendigkeit und Geist aus; leicht bearbeitet er seine Gedanken, die er natürlich und lauslich wiedergiebt, und die oft Schalkhaftigkeit verbergen. Außerdem hat Senéçai mehrere prosaische Schriften nachgelassen, worunter zu erwähnen eine Kritik von Reg's Memoiren, die er als apotropeische betrachtet; die übrigen sind des Lesens nicht werth.

#### *Le Riche mal-aisé.*

Ce marquis si galonné  
 Que tu vois dans ce carosse,  
 D'estafiers environné  
 Comme un pois l'est de sa cosse;  
 Cet homme dont à la cour  
 Tout le monde est camarade,  
 Et qui vous cite tout court  
 La Trémouille et la Feuillade;  
 Qui jamais pour ses désirs  
 Ne trouva de champ trop vaste;  
 Qui jamais pour ses plaisirs  
 Ne trouva de femme chaste;

Cet homme, si plein de faste,  
 Qui ne *crachant*<sup>1</sup> que grands mots,  
 Vous *plante*<sup>2</sup> au nez sans propos  
 „Mon intendant & mon page;“  
 Le même, pour abrégé,  
 A mis sa vaisselle en gage  
 Pour payer son boulanger.

**•A Fléchier.**

Parmi la foule des amis  
 Qui peut-être vous embrasse,  
 L'espoir peut-il m'être permis  
 De trouver encore une place?  
 Passez-moi cette nouveauté,  
 Qui pourrait alarmer votre délicatesse.  
 Je suis nouveau, je le confesse;  
 Mais quoi! vos vieux amis comme moi l'ont été.  
 Comptez que je serai fidèle!  
 Acaste, sur ce plan vous ne pouvez faillir:  
 Il est vrai, je vous offre une amitié nouvelle,  
 Mais amitié propre à vieillir.

**Expédient pour sortir d'affaire.**

Ton avocat aime l'argent,  
 Ton procureur vend ses services,  
 Le greffier n'est pas moins pressant,  
 Et le juge aboie aux épices.  
 Quand tu serais un financier,  
 Quel moyen de les satisfaire?  
 Le plus court, pour sortir d'affaire,  
 C'est de payer ton créancier.

**XXIV. FÉNÉLON (François de Salignac, Lamotte de).**

Fénélon, Erzbischof zu Cambrai, Mitglied der französischen Akademie, ward 1651 auf dem Schlosse Fénélon, im Perigordischen geboren, und starb 1715 in Cambrai. Nüchtern strebte er nach seligmachender Wahrheit, war in seinem Leben fleckenlos und edel, und ist einer der wenigen christkatholischen Diener des göttlichen Wortes gewesen, die von reiner evangelischer Liebe und Tugend erfüllt waren. Zwei Jahrhunderte sind bald verschwunden, seitdem er auftrat, aber noch lebt er in beständiger Erinnerung bei allen Denen, die unter Religion etwas Anderes, als eine Sekte kuschellich orthodoxer Mystiker verstehen.

Sein Telemach, den er für den Herzog von Burgund schrieb, dessen Lehrer er war, ist ein Meisterwerk des menschlichen Geistes und ein solches, wie es selten der menschliche Geist schuf. Es ist zugleich ein Buch für Könige und ein Buch für Völker, das als Erziehungsbuch eines Fürsten, dem Menschen-

<sup>1</sup> Crachant, ist gemein, lächant, passender.

<sup>2</sup> Plante au nez, trivial; jets wäre besser, doch da es humoristische Gedichte sind, ist plante zu verstehen.

geschlechte als Erziehungsbuch gebient hat. Die Zeit, welche solchen Werken, wenn sie veralten, ihren Glanz anweist, scheint dem mehr poetischen als prosaischen Werke Fénelon's einen neuen Aufschwung gegeben zu haben. Als der Erzbischof von Cambray in seinem Buche alle Umrisse einer liberalen Politik zerstreute und darin mit so vielem Glücke und so strenger Gerechtigkeit die Rechte der Völker den Pflichten der Herrscher entgegenstellte, war er weit entfernt zu glauben, daß sein Buch sich einst in eine allgewaltige Wahrheit umfalten würde, die der Zukunft anheim fiel und ihr angehörte. In diesem Buche werden alle edeln Leidenschaften der Menschen in der edelsten Sprache dargestellt; er entfaltet darin den Umsturz der Throne und ihr Entstehen; wie Städte sich erheben und Geseze geschaffen werden; kurz, es ist zu gleicher Zeit ein dem Montesquieu gleiches politisches Gesezbuch und ein des Homer nicht unwürdiges Epos. Mit Freude folgt man dem Mentor in seinen tiefen Betrachtungen, aber nicht, ohne einen Blick mißlicher Nührung auf Kallipso und Eucharis zu werfen. Sieht es einen bessern Stoff zum Drama, als die Geschichte Philoktet's? Und welche ruhrendere und zugleich moralischere Erzählung, als die, worin Minerva ihren Zögling in das Reich Pluto's und in die glücklichen Gefilde des Elysium's führt?

Fénelon fiel in Ungnade, weil man ihn bei dem dummen und eiteln Ludwig angeschwärzt hatte, und einige vermeintliche Persönlichkeiten gefunden zu haben glaubte, die auf den Monarchen zielen konnten. Er ward nach Cambray verwiesen, wo er beständigen verborgenen Verfolgungen ausgesetzt war, an denen ihn aber die Nachwelt bereits gerächt hat. Von seinem Streite mit Bossuet haben wir schon geredet. Bossuet siegte, aber Fénelon's Unterliegen war weit ehrenvoller als der Sieg, den sein Gegner davon trug. Beide waren, jedoch auf verschiedene Weise, die herbedesten Männer ihres Jahrhunderts. Nichts charakterisirt sie besser, als das Wort der Königin, Gemahlin Ludwigs des Fünfzehnten: Bossuet prouve la religion, mais Fénelon la fait aimer.

Seine vorzüglichsten Schriften sind folgende: l'Existence de Dieu; Télémaque; le Quietisme; les Maximes des Saints und einige Gedichte.

### ***Télémaque déplore les maux de la Guerre.***

Hélas! voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels! Ils ont si peu de jours à vivre sur la terre; ces jours sont si misérables; pourquoi précipiter une mort déjà si prochaine? Pourquoi ajouter tant des désolations affreuses à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie si courte? Les hommes sont tous frères et ils s'entre-déchirent. Les bêtes farouches sont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font pas la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres; ils n'attaquent que les animaux d'espèce différente. L'homme seul, malgré sa raison, fait ce que les animaux sans raison ne fient jamais. Mais encore, pourquoi ces guerres? N'y a-t-il pas assez de terre dans l'univers, pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver? Combien y a-t-il des terres désertes? Le genre humain ne saurait les remplir. Quoi donc! une fausse gloire, un vain titre de conquérant, qu'un prince veut acquérir, allume la guerre dans des pays immenses! Ainsi un seul homme, donné au monde par la colère des Dieux, en sacrifie brutalement tant d'autres à sa vanité. Il faut que tout périsse, que tout nage dans le sang, que tout soit dévoré par les flammes; que tout ce qui échappe au fer et au feu, ne puisse échapper à la faim, encore plus cruelle; afin que cet homme *qui se joue*<sup>1</sup> de la nature humaine entière, trouve

<sup>1</sup> Qui so joue seinen Spott treibt.

dans cette destruction générale, son plaisir et sa gloire. Quelle gloire monstrueuse! Peut-on trop abhorrer et trop mépriser des hommes, qui ont tellement oublié l'humanité. Non, non, bien loin d'être des demi-dieux, ce ne sont pas même des hommes; ils doivent être même en exécution à tous les siècles, dont ils ont cru être admirés. Oh! que les rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent! Elles doivent être justes: ce n'est pas assez; il faut qu'elles soient nécessaires pour le bien public. Le sang du peuple ne doit être versé que pour sauver ce même peuple dans les besoins extrêmes. Mais les conseils flatteurs, les fausses idées de gloire, les vaines jalousies, l'injuste avidité qui se couvre de beaux prétextes, enfin les engagements insensibles, entraînent presque toujours les rois dans des guerres qui les rendent malheureux, où ils hasardent tout sans nécessité, et où ils font autant de mal à leurs sujets, qu'à leurs ennemis.

(*Télémaque.*)

## XXV. LAFOSSE (*Antoine de*)

Lafosse ward in Paris gegen 1653 geboren und starb den 2. November 1708. Seine Tragödie *Manlius Capitolinus*, eine Nachahmung der englischen Tragödie *Othways*, „die Verschwörung von Venedig,“ ist eines der schönsten französischen Bühnenstücke. Die Intrigue ist mit Gewandtheit geleitet, das Interesse geschickt gesteigert und der Styl kräftig und schön. Von den vier Stücken, die Lafosse für die Bühne schrieb, ist es das einzige, das ihn überlebt hat, aber hinreichend, um dem Dichter einen dauerhaften Ruhm zu verschaffen.

Lafosse hat auch den *Anakreon* übersetzt, die Uebersetzung ist aber nicht gelungen, und nur als ein mittelmäßiges Werk zu betrachten; der Styl ist kalt und geschmacklos.

### *Manlius répond aux Reproches du consul Valérius.*

Et quel moyen, Seigneur, de guérir vos soupçons?  
Où sont de vos frayeurs les secrètes raisons?  
Dois-je pour ennemis prendre tous ceux qu'offense  
D'un sénat inhumain l'injuste violence?  
Et suis-je criminel, quand, par un doux accueil,  
J'apaise leur courroux qu'irrite son orgueil?  
C'est moi, c'est mon appui qui les conserve à Rome.  
Vous demandez d'où vient qu'un Romain, un seul homme,  
Des misères d'autrui soigneux de se charger,  
Offre à tous une main prompte à les soulager:  
D'une pitié si juste est-ce à vous de vous plaindre?  
Si c'est une vertu qu'en moi l'on doit craindre,  
Si du peuple par elle on se fait un appui,  
Pourquoi suis-je le seul qui l'exerce aujourd'hui?  
Que ne m'enviez vous un si noble avantage?  
Pourquoi chacun de vous, pour être exempt d'ombrage,  
Ne s'efforce-t-il pas, par les mêmes bienfaits,

De gagner, d'attirer les amis qu'ils m'ont faits?  
 Ne peut-on du sénat apaiser tes alarmes  
 Qu'en affligeant les peuples, en méprisant ses larmes?  
 L'avarice, l'orgueil, les plus durs traitements  
 Du salut de l'Etat sont-ils les fondements?  
 Mes bienfaits vous font peur, et d'un esprit tranquille  
 Vous regardez l'excès du pouvoir de Camille.  
 A l'armée, à la ville, au sénat, en tous lieux,  
 De charges et d'honneurs on l'accable à mes yeux.  
 De la paix, de la guerre, il est lui seul l'arbitre;  
 Ses collègues soumis et contents d'un vain titre  
 Entre ses seules mains laissant tout le pouvoir,  
 Semblent à l'y fixer exciter son espoir.  
 D'où vient tant de respect, d'amour pour sa conduite?  
 Des Gaulois à son bras vous imputez la fuite;  
 Vos éloges flatteurs ne parlent que de lui:  
 Mais que deveniez vous avec ce grand appui,  
 Si, dans le temps que Rome aux Barbares livrée,  
 Ruisselante de sang, par le feu dévorée,  
 Attendait ses secours loins d'elle préparés,  
 Du Capitole encore ils s'étaient emparés.  
 C'est moi, qui prévenant votre attente frivole,  
 Renversai les Gaulois du haut du Capitole.  
 Ce Camille si fier ne vainquit qu'après moi  
 Des ennemis déjà battus, saisis d'effroi.  
 C'est moi, qui par ce coup, préparerai sa victoire,  
 Et de nombreux secours eurent part à sa gloire,  
 La mienne est à moi seul, qui seul ai combattu.  
 Et, quand Rome empressée honore sa vertu,  
 Ce sénat, ces consuls, sauvés par mon courage  
 Ou d'une mort cruelle, ou d'un vil esclavage,  
 M'immolent sans rougir à leurs premiers soupçons,  
 Me font de mes bienfaits gémir dans les prisons,  
 De mille affronts enfin flétrissent, pour salaire,  
 La splendeur de ma race et du nom consulaire.

(Mankius.)

## XXVI. RÉGNARD (*Jean François*).

Régnard, den 8. Februar 1655 in Paris geboren, starb den 4. September 1709; nach Molière war er der erste komische Dichter. Voltaire meint, daß der, welchem Régnard's Lustspiele nicht gefielen, nicht würdig sei, Molière zu bewundern. Von 1688—96 arbeitete Régnard für das italienische Theater, für das französische von 1694—1708. Keines von seinen Werken, die er für ersteres bearbeitete, mag er es nun allein oder mit Dufresnay komponirt haben, hat ihn überlebt; aber von denen, die er für das zweite auf die Bühne brachte, sind als Meisterstücke: le Joueur, und die drei an Deichthigkeit und in der Gruppirung der Charaktere sich auszeichnenden Lustspiele zu erwähnen: le Légataire universel, les Folies amoureuses, les Ménéchmes. Auch Démocrite amoureux,



le Distrain, worin sich Régnaards Talent ebenfalls auszeichnet, jedoch minder glänzend als in seinen übrigen Produktionen; le Retour imprévu, la Sérénade, niebliſche, lebendige, heiſende Skizzen, verdienen genannt zu werden.

Außer ſeinem Theater verbannt man dem Régnard einen kleinen Roman: la Provençale, worin ein Theil der von dieſem in Italien reiſenden Dichter erlebten Abenteuer, unter andern ſeine Gefangennehmung von Korſaren und ſeine Aufenthalt in Algier, geſchildert iſt. Auch hat man ſeine Reiſen nach Flandern, Holland, Dänemark, Schweden, Lappland, Polen und Deutſchland veröffentlicht. Régnard war der erſte Franzoſe, der nach Lappland einbrang; er unternahm dieſe Reiſe mit zwei andern Gefährten; als ſie jenseits Torneo angelangt waren, gruben ſie den 22. Auguſt 1681 folgende vier lateiniſche Verſe auf einen Felsen:

*Gallia nos genuit; vidit nos Africa; Gangem*

*Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem:*

*Casibus et variis acti terraque marique,*

*Hic tandem stetimus, nobis ubi desuit orbis.*

Die Harpe hat ſie in's Franzöſiſche überſetzt:

Nés Français, éprouvés par cent périls divers,

Le Gange nous a vu monter jusqu'à ses sources,

L'Afrique affronter ses déserts,

L'Europe parcourir ses climats et ses mers:

Voici le terme de nos courses,

Et nous nous arrêtons, où finit l'univers.

Régnard redet hier als Dichter und nicht als Geograph.

Die wahren Verdienſte und Rechte Régnaards zur Unſterblichkeit und einem Ruhme, der nie geſchwächt werden kann, ſind ſeine wüthigen Luſtſpiele, die ſich ſiets durch reine Geiſterkeit, gute Wahl in der Anordnung des Stoffes, Natürlichkeit und Korrektheit der Sprache empfehlen werden.

### **Le Joueur.**

Eh bien! madame, soit; contentez votre ardeur,  
J'y consens: acceptez pour époux un Joueur,  
Qui, pour porter au jeu son tribut volontaire,  
Vous laissera manquer même du nécessaire;  
Toujours triste ou fougueux, pestant contre le jeu,  
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.  
Quel charme qu'un époux qui, flattant sa manie,  
Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie;  
Prend pour argent comptant, d'un usurier fripon,  
Des singes, des pavés, un chantier, du charbon;  
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle  
Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle  
Qui va, revient, retourne et s'use à voyager  
Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger;  
Quand, après quelque temps, d'intérêt surchargée,  
Il la laisse où d'abord elle fut engagée;  
Et prend, pour remplacer ses meubles écartés,  
Des diamants du Temple, et des plats argentés;  
Tant que, dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre,  
Empruntant tous les jours, et ne pouvant plus rendre,  
Sa femme signe enfin, et voit en moins d'un an  
Ses terres en décret, et son lit à l'encan.

(Le Joueur IV., 1.)

XXVII. VERTOT (*René Aubert, Abbé de*).

Vertot ward den 25. November 1655 auf dem Schlosse Venetot (Pays de Caux) geboren und starb den 15. Juni 1735; er war Geschichtsschreiber und Mitglied der Akademie der Inschriften und Wissenschaften.

Sein erstes Werk *Histoire de la Conjuration de Portugal*, worin er Pinto's Verschwörung schilderte, und das er späterhin unter dem Namen *Histoire des Révolutions de Portugal* herausgab, erschien 1689 und ward mit sehr großem Beifall aufgenommen, vermochte aber nicht den armen Pfarrer von Croissy-la-Garenne, bei Marly, zu bewegen, seine einfache und bescheidene Lebensweise zu verändern. Sieben Jahre später vermehrte er seinen Ruf durch seine *Histoire des Révolutions de Suède*, und 1713 erschien seine *Histoire des Révolutions de la République Romaine*, deren Erfolg weit größer war, als der seiner bis dahin veröffentlichten Geistesprodukte. Vertot ward der beliebteste Geschichtsschreiber seiner Zeitgenossen, und der Malteser-Orden wandte sich an ihn, um von ihm die Herausgabe seiner glorreichen und ritterlichen Annalen zu erlangen. Vertot willigte ein, und diese Arbeit ward die Mühe seines Alters und sein größtes historisches Werk. Die im Jahre 1724 erschienene *Histoire de l'Ordre de Malte* legt Spuren eines veralteten Talents an den Tag, und beweiset, daß Vertot dieses Werk nur mit Mühe vollendete. Das Interesse des Stoffes unterstützt den Schriftsteller, der manchmal seine jugendliche Kraft in glänzenden und lebendigen Schilderungen wiederfindet. In diesem Buche sammt, als in allen übrigen historischen Werken Vertots sieht man, daß er oft die geschichtliche Wahrheit den dramatisirenden Effekten opfert; glänzende Phantasie gefallen ihm besser, als natürliche Färbungen, und so läßt sich auch sein Wort: „Il est trop tard; mon siège est fait“ das er Jemandem antwortete, der ihm kostbare Dokumente über die Belagerung von Rhodos anbot, rechtfertigen. Der Sprache vollkommen mächtig, kann er als ein trefflicher Erzähler gelten, weil er sich in die Charaktere der handelnden Personen, in ihre Eigentümlichkeiten und in die Begebenheiten geschickt hineinzuarbeiten wußte und seine Schilderungen mit Gefühl, Phantasie und befruchtender Wärme, oft selbst mit eindringender Beredsamkeit ausstattete.

Vertot's letzte Lebensjahre verfloßen in Ruhe und Wohlstand, denn der Herzog von Orleans, der Sohn des Regenten, bewilligte ihm eine Pension, so wie eine Wohnung im Palais Royal, aber er genoß dieses Lebens nicht lange, denn er verschied bald darauf.

Man sehe in unserm XIX. Jahrhundert *Barante*: Vertot et ses Ouvrages.

**Luther.\*)**

La cour de Rome se servait ordinairement en Saxe des Religieux Augustins pour publier les indulgences, ce qui leur procurait beaucoup d'autorité, et même un intérêt considérable. Les Jacobins, sous le pontificat de Léon X., leur enlevèrent cette commission. Ces religieux pour se faire valoir dans leur nouvel emploi, et peut-être pour porter plus loin que n'avaient fait les Augustins le produit de leur mission, exagéraient dans leurs sermons les vertus et l'efficacité des indulgences en des termes qui ne convenaient ni à l'intention de l'Eglise, ni à l'esprit de la bulle dont ils étaient porteurs. D'ailleurs ces sortes de collecteurs menaient une vie peu régulière. On prétend qu'ils tenaient leurs bureaux dans des cabarets, qu'ils y dépensaient souvent en festins l'argent qui provenait de la piété des fidèles,

\*) Vertot war, wie es sich von selbst versteht, katholisch; wir haben dieses Stück gewählt, weil er in seiner Beurtheilung nicht wie ein scharfer, orthodoxer Geistlicher Lutherern verdammt.

et que le peuple par dévotion s'épargnait sur ses propres nécessités.

Martin Luther, Religieux Augustin, docteur et professeur dans l'université de Wittenberg,<sup>1</sup> sous prétexte d'être touché de ces désordres, mais en effet pour venger ses confrères, commença à invectiver dans ses sermons contre l'abus que ces quêteurs faisaient de leur pouvoir. C'était un homme savant, éloquent, plein de feu, hardi et opiniâtre, entêté de sa science et de ses opinions, uniquement sensible à cette sorte de gloire que l'on acquiert par des sentiments nouveaux, intrépide et incapable de se rétracter jamais. Il se contenta d'abord de prêcher contre la manière peu édifiante dont on publiait ces grâces extraordinaires; mais ayant été aigri par les injures et les menaces des Jacobins, il remonta jusqu'à l'origine et aux fondements des indulgences.

Il publia des opinions nouvelles sur la matière de sa justification, de la rémission des péchés, de la pénitence, et du purgatoire; il attaqua ensuite l'autorité du Pape, d'où ses adversaires tiraient les principales preuves en faveur des indulgences.

Il enseigna dans ses écrits, et il prêcha dans ses sermons, que la foi seule justifiait, que la pénitence consistait uniquement dans une douleur sincère, et que la confession était un détail inutile de ses fautes; que pour obtenir la rémission de ses péchés, il suffisait de croire avec une foi vive qu'ils nous étaient remis; que les indulgences n'étaient ni de conseil, ni de précepte, et qu'elles étaient également inutiles en ce monde et en l'autre; que le purgatoire n'était qu'une invention moderne des moines pour tirer de l'argent du peuple; que la messe n'était point un sacrifice, qu'elle était inutile aux morts, et qu'on devait la célébrer, et toutes les prières de l'église en langue vulgaire; et surtout qu'on devait rendre au peuple la communion sous les deux espèces.

Le Pape, alarmé de ces opinions nouvelles, qui semblaient exposer à l'examen des peuples la nature et l'étendue de sa puissance, crut étouffer tout d'un coup une doctrine si dangereuse, en condamnant Luther comme hérétique; et il fit même solliciter puissamment l'électeur de Saxe par Jérôme Aléandre, son nonce, de lui livrer ce moine séditieux, afin de le faire punir comme un perturbateur de la religion.

Luther, pour se défendre contre la cour de Rome, et pour intéresser le duc de Saxe et tous les magistrats séculiers dans sa défense, publia de nouveaux ouvrages aussi contraires à la puissance du Pape qu'ils étaient favorables aux princes souverains. Il écrivit contre le célibat des prêtres et contre les

<sup>1</sup> Dans l'université, de l'université. Man sagt professeur d'un collège. Es ist ein Unterschied in folgenden Sätzen vorhanden, den man leicht auffassen wird: Il a été nommé professeur de mathématiques au collège Stanislas; il est professeur de mathématiques du collège Stanislas.

voeux monastiques. Il enseignait qu'il n'y avait point d'autres voeux qui pussent obliger les chrétiens que ceux du baptême. Il invectivait contre la hiérarchie qu'il prétendait être une domination tyrannique: il se déchainait surtout contre la corruption de la Cour de Rome, et contre les richesses excessives de l'Eglise; il exhortait, dans ses livres et dans ses sermons, les princes souverains à se rendre maîtres des fonds et de tous les biens des évêchés, des abbayes et des monastères, si ce n'est que les évêchés fussent érigés en principautés séculières, et dans ce cas il exhortait l'évêque à se marier, et à ne point souffrir, dans les terres de ses dépendances, des gents qui, sous le prétexte spécieux du célibat, s'attachaient à une puissance étrangère, Il voulait qu'on changeât les convents *en des écoles publiques ou en des hôpitaux*<sup>1</sup>; qu'une partie des grands biens de ces maisons fût appliquée à l'entretien des pasteurs, des recteurs, et des officiers, qui seraient chargés des soins des malades, des pauvres et des orphelins, et que le reste fût employé par le prince aux besoins de l'état, et au soulagement du peuple.

Ces dernières opinions firent plus de sectateurs à Luther que les premières propositions qu'il avait avancées sur la matière obscure et épineuse de la justification et du mérite des bonnes oeuvres. *Plusieurs princes, en Allemagne s'emparèrent, sous prétexte de cette doctrine*<sup>2</sup>, des biens ecclésiastiques qui étaient à leur *bienséance*<sup>3</sup>, et le roi de Danemark usurpa, à leur exemple, une partie des biens de l'archevêché de Lund, comme s'il eût déjà fait profession ouverte de cette nouvelle religion.

(Révolutions de Suède.)

## XXVIII. FONTENELLE (Bernard le Bouvier de).

Fontenelle ward 1657 in Rouen geboren und starb in Paris 1757 im hundertsten Jahre; der erste, der im Jahrhundert Ludwigs XIV. das Genie durch die Schöngelsterei zu vertreten suchte, und der selbst ein Schöngelst war.

Zuerst machte er Versuche in der sogenannten Litterature légère, die aber erfolglos blieben, denn seine sämtlichen dramatischen Werke sind heutzutage vergessen. Seine Lettres du Chevalier d'Her . . . ., weit unter denen Voiture's stehend, hätten aus seinen Werken verbannt werden müssen; sein Eclogues sind voll wichtigen Ausdrucks, aber weit entfernt vom Naiven des Hirtengebichts; in den Dialogues des Morts findet man viele geistreiche Gedanken, die aber die Analyse nicht bestehen, und die Wahl der Personen bieten oft einen zu erkünstelten Kontrast dar. Man ist zum Beispiel erstaunt, Alexandern und Phryne von Eroberungen reden zu hören. Dieses liegt nicht in Lucian's Erzählungsweise.

Im Allgemeinen ist Fontenelle der Jugend nicht zu empfehlen, weil er, wie Plinius und Seneca, anziehende Fehler hat, die von jungen Leuten leicht aufgefaßt werden. Seine Gedanken sind fein, zart, er verderbt sie nur zu oft durch einen erkünstelten Styl, der mit Neologismen und seltsamen Paradoxen,

<sup>1</sup> En des écoles publiques, die Präposition war hinreichend.

<sup>2</sup> Plusieurs princes en Allemagne s'emparèrent. Sous prétexte de cette doctrine, plusieurs princes, en Allemagne, s'emparèrent. . . In solchen Fällen pflegt man den Abwerthungsvorgang zu lassen; Vertot's Konstruktion ist veraltet; die letztere beßer.

<sup>3</sup> Bienséance ist jetzt nicht mehr mit disposition synonym.

überschwemmt ist, denen er beständig nachsagt. Er kleidet sie zu bürgerlich ein und zwar, um als rhetorisirender Autor zu prunken; deshalb wird auch stets Fontenelle das Vorurtheil gegen sich haben, zumal er einem Rousseau, Boileau und Racine keine gute Meinung von sich eingeflößt hat, was denn auch ersterer durch folgendes, obgleich übertriebene Epigramm der Nachwelt übergeben hat.

Depuis trente ans, un vieux berger normand  
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle;  
Il leur enseigne à traiter galamment  
Les grands sujets en style de ruelle.  
Ce n'est le tout. Chez l'espèce femelle  
Il brille encor malgré son poil grison;  
Et n'est *caillette*<sup>1</sup> en honnête maison  
Qui ne se pâme à sa douce *saconde*<sup>2</sup>,  
En vérité, caillettes ont raison:  
C'est le pédant le plus joli du monde.

Aber was Rousseau uns nicht sagte ist, daß Fontenelle in den Wissenschaften einen ausgezeichneten Platz einnimmt, obgleich seine Werke nicht alle aus eigener Fabrik hervorgegangen sind. Er hat den Urstoff seines *Traité des Oracles* dem gelehrten Arzte Baudale und sein Buch *la Pluralité des Mondes*, dem Tyranno von Bergerac entnommen. Es ist aber nicht zu leugnen, daß Fontenelle eine seltene wissenschaftliche Universalität besaß, die er auf seine Schriften wissenschaftlichen Inhalts anzuwenden wußte. Vollgültige Zeugnisse sind seine Geschichte der Academie der Wissenschaften und seine Reden, die seinen Namen unsterblich gemacht haben; nur bedauert man, daß er als Rasse Corneille's gegen Racine ungerecht gewesen ist.

Er lebte hundert Jahre und genoß stets der besten Gesundheit, weil er ohne Leidenschaften war. Seine lange Laufbahn trug wol nicht wenig dazu bei, seinen Ruf zu begründen; er überlebte alle seine Feinde und war der Vorhote der Encyclopädisten und Philosophen der zweiten Hälfte des XVIII. Jahrhunderts, deren Patriarch er mit Recht genannt worden ist.

### **Morceau extrait de la Pluralité des Mondes.**

Si la Terre est si petite à l'égard de Jupiter, Jupiter nous voit-il? Je crains que nous ne lui soyons inconnus; il faudrait qu'il vît la terre quatre-vingt-dix fois plus petite que nous le voyons: c'est trop peu; il ne la voit point. Voici seulement ce que nous pouvons croire de meilleur<sup>2</sup> pour nous. Il y aura dans Jupiter des astronomes qui, après avoir bien pris de la peine à composer des lunettes excellentes, après avoir choisi les plus belles nuits pour observer, auront enfin découvert dans les cieux une petite planète qu'ils n'avaient jamais vue. D'abord le Journal des Savants de ce pays-là en parle; le peuple de Jupiter, ou n'en entend point parler, on n'en fait que rire; les philosophes, dont cela détruit les opinions, forment le dessein de n'en rien croire; il n'y a que les gents très-raisonnables qui en veulent bien douter. On observe encore; on revoit la petite planète; on s'assure bien que ce n'est point une vision, on commence même à soupçonner qu'elle a un mouvement autour du soleil; on trouve au bout de mille observations, que ce mouvement est d'une année; et enfin, grâce à toutes les peines que se donnent les savants, on sait dans Jupiter, que notre terre est

<sup>1</sup> Caillette, ein geschwätziges Weib; saconde, altes Wort, Veresamtheit (sacundia).

<sup>2</sup> Croire de meilleur; de mieux; meilleur ist der Comparativ von bon, folglich Activ; es wird nicht als Adverb gebraucht.

au monde; les curieux vont la voir au bout d'une lunette, et la vue à peine peut-elle encore l'attraper.

*Portrait de Clarice.*

J'espère que Vénus ne s'en fâchera pas:  
Assez peu des beautés m'ont paru redoutables.  
Je ne suis pas des plus aimables,  
Mais je suis des plus délicats.

J'étais dans l'âge où règne la tendresse,  
Et mon coeur n'était point touché.  
Quelle honte! Il fallait justifier sans cesse  
Ce coeur oisif qui m'était reproché.

Je disais quelquefois: Qu'on me trouve un visage  
Dont la beauté soit vive, et dont l'air vif soit sage,  
Où règne une douceur dont on soit attiré,  
Qui ne promette rien, et qui pourtant engage:  
Qu'on me le trouve, et j'aimerai,

Ce qui serait encor bien nécessaire,  
Ce serait un esprit qui pensât finement,  
Sans prétendre à ce caractère;  
Qui, pour être sans art, n'eût que plus d'agrément,  
Un peu timide senlement,  
Qui ne pût se montrer ni se cacher sans plaire;  
Qu'on me le trouve, et je deviens amant.

On n'est pas obligé de garder de mesure  
Dans les souhaits qu'on peut former;  
Comme, en aimant, je prétends estimer,  
Je voudrais bien encor un coeur plein de droiture,  
Une vertu naïve et pure:  
Qu'on me la trouve et je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effrayais tout le monde;  
Chacun me promettait une paix si profonde,  
Que j'en serais moi-même embarrassé.  
Je ne voyais point de bergère,  
Qui d'un air un peu courroucé,  
Ne m'envoyât à ma chimère.

Je ne sais cependant comment l'amour a fait;  
Il faut qu'il ait longtemps médité son projet:  
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice  
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits;  
Je crois, pour moi, qu'il me l'a faite exprès.  
O! que l'amour a de malice! —

XXIX. LONGEPIERRE (*Hilaire Bernard de Requeleyne, Baron de*).

Longepierre ward 1659 in Dijon geboren und starb in Paris den 31. März 1721, bekannt als tragischer Dichter. Sein bestes Werk ist *Medea*, das ungeachtet vieler Fehler sich auf der Bühne erhalten hat; die Hauptrolle ist glänzend. Noch sehr jung, hatte er Uebersetzungen des Anakreon, Theokrit, Bion und Moschus geliefert, die eben nicht sehr gelungen sind, und worüber er sich folgendes Epigramm J. B. Rousseau's zuzog.

Longepierre, le traducteur,  
De l'antiquité zéléateur,  
Imite les premiers fidèles  
Qui combattent jusqu'au trépas  
Pour des vérités immortelles  
Qu'eux-mêmes ne comprenaient pas.

*Médée évoque les Esprits infernaux.*

Ministres rigoureux de mon courroux fatal,  
Rédoutables tyrans de l'empire infernal,  
Dieux, ô terribles Dieux de trépas et des ombres;  
Et vous, peuple cruel de ces royaumes sombres,  
Noirs enfants de la Nuit, mânes infortunés,  
Criminels sans relâche à souffrir condamnés,  
Barbare Tisiphone, implacable Mégère,  
Nuit, Discorde, Fureur, Parques, Monstres, Cerbère,  
Reconnaissez ma voix, et servez mon courroux!  
Dieux cruels! Dieux vengeurs! Je vous évoque tous.  
Venez semer ici l'horreur et les alarmes;  
Venez remplir ces lieux et de sang et des larmes.  
Rassemblez, déchaînez tous vos tourments divers;  
Et, s'il se peut, ici transportez les enfers....  
On m'exauce; le ciel se couvre des ténébres;  
L'air retentit au loin de hurlements funèbres.  
Tout redouble en ces lieux le silence et l'horreur;  
Tout répand dans mon ame une affreuse terreur.  
Ce palais va tomber, la terre mugit, s'ouvre:  
Son sein vomit des feux et l'enfer se découvre.  
Quel est le criminel qui cherche à se cacher?  
Je reconnais Sisyphe à ce fatal rocher.  
Témoin des maux cruels qu'on prépare à sa race,  
Il se cache de honte, et pleure sa disgrâce;  
Son désespoir commence à soulager le mien.  
Le crime de ta race est plus noir que le tien,  
Audacieux Sisyphe, et le roi du Tartare  
Ne saurait vous trouver de peine assez barbare.

Mais quels fantômes vains sortent de toutes parts?  
Que de spectres affreux s'offrent à mes regards?  
Quelle ombre vient à moi? que vois-je? c'est mon père!  
Chère ombre, apprends-le moi. Ma fuite et ma fureur,  
Hélas! t'ont fait sans doute expirer de douleur:  
Tends-moi les bras du moins.... Mais quelle ombre sanglante

Se jète entre nous deux, terrible et menaçante?  
 De blessures, de sang couvert, défiguré,  
 Ce spectre furieux paraît tout déchiré,  
 C'est mon frère; oui, c'est lui, je le connais à peine.  
 Ah! pardonne, chère ombre, à ma rage inhumaine;  
 Pardonne, l'amour seul a causé ma fureur;  
 Il fut ton assassin, il sera ton vengeur,  
 Et saura t'immoler de si grandes victimes,  
 Qu'il obtiendra de toi le pardon de ses crimes.  
 Le sang... tout disparaît; tout fuit devant mes yeux;  
 Tisiphone avec moi reste seule en ces lieux...  
 Noire fille du Styx, Furie impitoyable,  
 Ah! cesse d'attiser mon courroux effroyable;  
 Calme de tes serpents les affreux sifflements;  
 Tu ne peux ajouter à mes ressentiments;  
 Ne songe qu'à servir une fureur si grande:  
 Hécate le désire, et je te le commande.  
 Nuit, Styx, Hécate, Enfers, terribles Dèités;  
 J'ordonne. Obéissez, sourdes divinités!  
 Le charme a réussi, poursuivons ma vengeance.

(Médée.)

### XXX. ROLLIN (*Charles*).

Rollin ward zu Paris den 30. Januar 1661 geboren und starb den 14. September 1741 als Rektor der Universität, Mitglied der Académie der Inschriften und einer der geachtetsten französischen Schriftsteller.

Rollin's erstes Werk war „*Traité des Etudes*,” worin stets reine, humane Kritik, edler, stiller Ernst für Jugendbildung, Bescheidenheit und Milde herrschen. Durch den Erfolg eines so nützlichen Buches aufgemuntert, arbeitete er an einem ausführlicheren Werke „*l'Histoire ancienne*,” das eine Fortsetzung, oder vielmehr ein Kommentar des ersteren ist und in 13 Bänden von 1730—38 erschien. Man erkennt darin die tiefen Forschungen, die er anstellte, und eine Nachahmung der Muster des Alterthums. Die *Histoire romaine*, die er nachher schrieb, wovon er aber nur 5 Bände selbst bearbeitete, (die übrigen sind von Crévier) erfreute sich, obgleich nicht auf derselben Stufe wie seine alte Geschichte stehend, ebenfalls eines glänzenden Erfolgs, und man bedauert, daß der Tod ihn daran hinderte, sie fortzusetzen.

Rollin hatte eben so viele Freunde, als Gönner; d'Aguesseau, de Mesme und Cochin schätzten und liebten ihn, und Racine, dessen letzte Augenblicke er erleichterte, übergab ihm die Fürsorge für seinen jüngeren Sohn, der nachher als Dichter bekannt wurde. Er lebte und starb, von der Achtung seines Jahrhunderts umgeben. Der berühmte Chateaubriand hat in wenigen Zeilen Rollin's Werke und Verdienste beurtheilt: „Rollin“ sagt er, „c'est le Fénélon de l'histoire; et comme lui il a embelli l'Egypte et la Grèce. La narration du vertueux recteur est pleine, simple et tranquille; et le christianisme attendrissant sa plume, lui a donné quelque chose qui remue les entrailles. Ses écrits respirent tous cet homme de bien, dont le coeur est une fête continue, selon l'admirable expression de l'Ecriture. Nous ne connaissons pas d'ouvrage qui repose plus doucement l'ame. Rollin a répandu sur les crimes des hommes le calme d'une conscience sans reproche, et l'onctueuse charité d'un apôtre de Jésus-Christ.“



Die französische Akademie setzte 1818 für eine Schreibe auf No 111 in einen Preis aus, den Derville gewann. In einfacher und edler Sprache lobte er den tugendhaften Mann und berühmten Geschichtschreiber.

### ***Hérodote et Thucydide.***

Le devoir attentif d'un écrivain qui songe à composer une histoire et à transmettre à la postérité la connaissance et le souvenir des actions passées, est, ce me semble, de choisir une matière grande, noble, intéressante, qui puisse, par la variété et l'importance des faits, rendre le lecteur attentif et le tenir toujours comme en suspens et en haleine; enfin, qui l'attache et lui cause un agréable plaisir, par la nature même des événements et par l'heureux succès qui les termine.

On peut dire qu'Hérodote, en ce point, l'emporte de beaucoup, sans contredit, sur Thucydide. Le choix du sujet, dans le premier, ne pouvait être plus favorable ni plus intéressant. C'est la Grèce entière, jalouse de sa liberté au point qu'on le sait, attaquée par la puissance de l'univers la plus formidable, qui, avec des armées de terre et de mer sans nombre, entreprend de l'abattre et de la réduire en servitude. Ce sont victoires sur victoires, tant par terre que par mer, remportées sur les Perses par les Grecs, qui, sans parler des vertus morales portées au plus haut degré de perfection, font paraître toute la bravoure, toute la prudence, toute l'habileté de la science militaire, qu'on peut attendre des plus grands généraux. Enfin, cette guerre si longue et si terrible, où l'Asie, débordée entièrement et comme sortie hors d'elle-même, semblait devoir inonder totalement le petit pays de la Grèce, se termine par la fuite honteuse de Xercès, le plus grand roi de la terre, réduit à se sauver dans une chaloupe et par un succès qui ôta pour toujours aux Perses la pensée et l'envie de venir attaquer la Grèce à main armée.

On ne voit rien de tel dans le choix de Thucydide. Il se borne à une guerre unique, qui n'est ni honnête dans ses principes, ni variée dans ses événements, ni glorieuse pour les Athéniens dans le succès. C'est la Grèce qui, devenue comme furieuse et possédée de l'esprit de discorde, déchire elle-même ses entrailles en armant Grecs contre Grecs, alliés contre alliés. Thucydide lui-même, dès le commencement de son Histoire, annonce et montre en perspective tous les maux qui doivent accompagner cette malheureuse guerre: meurtres d'hommes, ravages de villes, tremblements de terre, sécheresses, famines, maladies, pestes et contagions, en un mot les calamités les plus affreuses. Quel début! Quel spectacle!

Le style d'Hérodote est doux, coulant, étendu; celui de Thucydide, vif, concis, véhément: l'un est semblable à un fleuve tranquille qui roule ses eaux avec majesté; l'autre à un torrent impétueux; et pour parler de guerre, il semble entonner la trompette. Thucydide est si plein de choses, que, chez lui, le nombre des pensées égale presque celui des mots; et en même

temps il est si juste et si serré pour l'élocution, qu'on ne sait si ce sont les mots qui ornent les pensées, ou les pensées qui ornent les mots.

(*Histoire Ancienne.*)

### XXXI. D'AGUESSEAU (*Henry François*).

D'Aguesseau, Kanzler Frankreichs, den 7. November 1668 in Limoges geboren, starb den 9. Februar 1751. Er ist als ausgezeichnete Redner berühmt, und verdient als gerichtlicher Redner hervorgehoben zu werden, weil er das von Cicero vom guten Redner verlangte *vir bonus, dicendi peritus* im höchsten Grade vereinigte. Wissenschaftlich hoch gebildet, mit vielen Kenntnissen versehen, bleibt er ein Meister, sowohl in rednerischer Anordnung und Darstellung, als in kerniger, wohlklingender und kräftiger Sprache.

Die beste Ausgabe seiner Werke ist die pariser Quartausgabe von 1759.

### *La Science.*

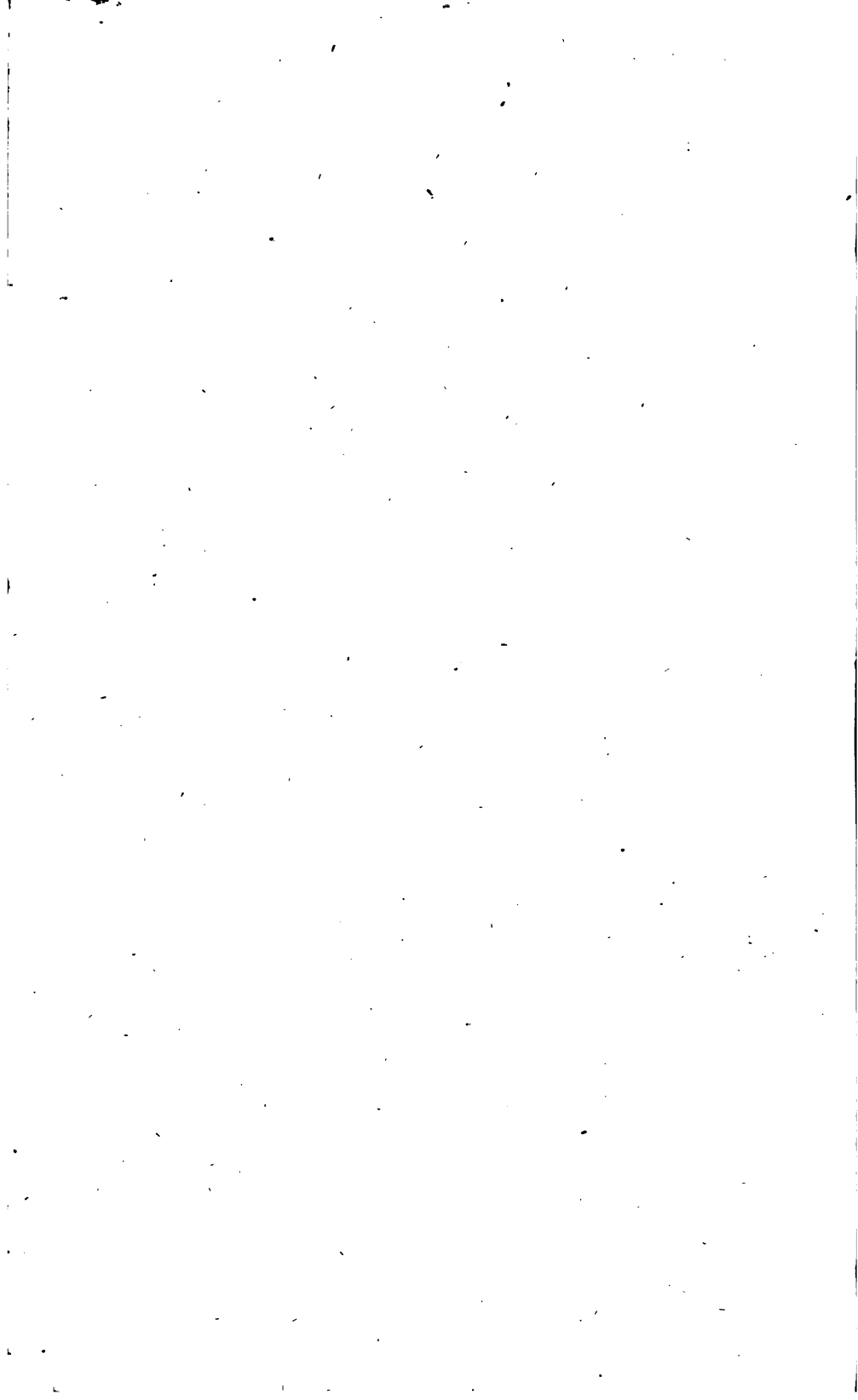
Par elle, l'homme ose franchir les bornes étroites dans lesquelles il semble que la nature l'ait renfermé: citoyen de toutes les républiques, habitant de tous les empires, le monde entier est sa patrie. La Science, comme un guide, aussi fidèle que rapide, le conduit de pays en pays, de royaume en royaume; elle lui en découvre les lois, les mœurs, la religion, le gouvernement: il revient chargé des dépouilles de l'Orient et de l'Occident: et joignant les richesses étrangères à ses propres trésors, il semble que la science lui ait appris à rendre toutes les nations de la terre tributaire à sa doctrine.

Dédaignant les bornes du temps comme celles des lieux, on dirait qu'elle l'ait fait vivre longtemps avant sa naissance. C'est l'homme de tous les siècles comme de tous les pays. Tout les Sages de l'Antiquité ont pensé, ont parlé, ont agi pour lui; ou plutôt il a vécu avec eux, il a entendu leurs leçons, il a été le témoin de leurs grands exemples. Plus attentif encore à exprimer leurs mœurs qu'à admirer leurs lumières, quel aiguillon leurs paroles ne laissent-elles pas dans son esprit? Quelle sainte jalousie leurs actions n'allument-elles pas dans son cœur?

Ainsi, nos pères s'animaient à la vertu: une noble émulation les portait à rendre à leur tour Athènes et Rome jalouses de leur gloire; ils voulaient surpasser les Aristide en justice, les Phocion en constance, les Fabrice en modération, et les Caton même en vertu.

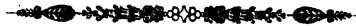
Que si les exemples de sagesse, de grandeur d'âme, de générosité, d'amour de la patrie, deviennent plus rares que jamais, c'est parce que la mollesse et la vanité de notre âge ont rompu les noeuds de cette douce et utile société que la science forme entre les vivants et les illustres morts, dont elle ranime les cendres pour en former le modèle de notre conduite."

(*Nécessité de la Science.*)



# Achtzehntes Jahrhundert.

***XVIII. Siècle.***



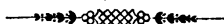
# LISTE CHRONOLOGIQUE DES AUTEURS

DU

## XVIII. SIÈCLE.

CONTENUS DANS CE VOLUME.

1.	J. B. Rousseau . . . . .	né en 1670	† 1741.
2.	Crébillon (père) . . . . .	" 1674	† 1762.
3.	Destouches . . . . .	" 1680	† 1754.
4.	Lesage . . . . .	" 1688	† 1747.
5.	Piron . . . . .	" 1689	† 1773.
6.	Montesquieu . . . . .	" 1689	† 1755.
7.	Racine (fils) . . . . .	" 1692	† 1763.
8.	Voltaire . . . . .	" 1694	† 1778.
9.	La Condamine . . . . .	" 1701	† 1774.
10.	Duclos . . . . .	" 1704	† 1772.
11.	Buffon . . . . .	" 1707	† 1788.
12.	Poulle . . . . .	" 1707	† 1781.
13.	Gresset . . . . .	" 1709	† 1777.
14.	Lefranc de Pompignan . . . . .	" 1709	† 1784.
15.	Raynal . . . . .	" 1711	† 1796.
16.	J. J. Rousseau . . . . .	" 1712	† 1778.
17.	Vauvenargues . . . . .	" 1715	† 1747.
18.	Barthélemy . . . . .	" 1716	† 1796.
19.	d'Alembert . . . . .	" 1717	† 1783.
20.	Saint-Lambert . . . . .	" 1717	† 1803.
21.	Marmontel . . . . .	" 1723	† 1799.
22.	Gaillard . . . . .	" 1726	† 1806.
23.	Guimon de Latouche . . . . .	" 1729	† 1760.
24.	Lebrun . . . . .	" 1729	† 1807.
25.	Valmont de Bomare . . . . .	" 1731	† 1807.
26.	Beaumarchais . . . . .	" 1732	† 1799.
27.	Necker . . . . .	" 1732	† 1804.
28.	Thomas . . . . .	" 1732	† 1805.
29.	Ducis . . . . .	" 1732	† 1817.
30.	Lemierre . . . . .	" 1733	† 1793.
31.	Malfilâtre . . . . .	" 1733	† 1767.
32.	Bernardin de Saint-Pierre . . . . .	" 1737	† 1814.
33.	Servoan . . . . .	" 1737	† 1807.
34.	Delille . . . . .	" 1738	† 1813.
35.	Laharpe . . . . .	" 1739	† 1802.
36.	Champfort . . . . .	" 1741	† 1794.
37.	Condorcet . . . . .	" 1743	† 1794.
38.	Léonard . . . . .	" 1744	† 1793.
39.	Roucher . . . . .	" 1745	† 1794.
40.	Maury . . . . .	" 1746	† 1817.
41.	Saint-Ange . . . . .	" 1747	† 1810.
42.	Mirabeau . . . . .	" 1749	† 1791.
43.	Gilbert . . . . .	" 1750	† 1780.
44.	Parny . . . . .	" 1753	† 1814.
45.	Rivarol . . . . .	" 1754	† 1801.
46.	Me. Roland . . . . .	" 1754	† 1793.
47.	Florian . . . . .	" 1755	† 1794.
48.	Chénier (Marie de Saint-André) . . . . .	" 1763	† 1794.
49.	Chénier (Marie Joseph de) . . . . .	" 1764	† 1811.
50.	Esménard . . . . .	" 1770	† 1811.
51.	Legouvé . . . . .	" 1764	† 1812.



# Achtzehntes Jahrhundert.

## XVIII. Siècle.

### I. ROUSSEAU (*Jean Baptiste*).

Rousseau, Jean Baptiste, ward in Paris den 6. April 1670 geboren und starb in Brüssel den 17. März 1741; einer der ersten französischen Dichter.

Rousseau begann seine Laufbahn mit dramatischen Versuchen; er schrieb Opern und einige Lustspiele, die, mit Ausnahme des *Platteur*, die Kritik heutzutage nicht mehr bestehen würden. Seine Oden, die jedoch mit keiner von deutschen Dichtern in Parallele gestellt werden dürfen, sind für die französische Literatur, die nur sehr beschränkte Forderungen an die höhere Lyrik macht, voll unbeträchtlichen Ruhms, ermangeln aber, wie Wachler sehr richtig bemerkt, einer wahren Begeisterung, eines verwallenden und das Gefühl in seiner ganzen Macht ergreifenden Grundgedankens. Neben seinen Oden legte er sich auf Kantaten, die sich jedoch nicht zur musikalischen Bearbeitung eignen, und auf Epigramme, die er mit wahrhaft meisterhafter Hand abfaßte. Sie sind gehaltvoll; Feinheit, Naïves, attische Herbe, Scharfsinn, Genauigkeit, Schallhaftigkeit, Alles umfassen sie, und werden sich als weder zu übertreffende, noch nachzunehmende Muster stets erhalten.

Rousseau machte auch einige allegorische Versuche, die aber mißlangen; seine *Épîtres* stehen weit unter denen *Voltaire's*, womit sie nicht verglichen werden können.

Kein tragischer Dichter hat als rhythmischer und sprachlicher Künstler sich so hoch wie Rousseau erhoben. Wenn Erhabenheit im Gedanken bei ihm vermischt wird, so findet man doch in seinen Oden Erhabenheit des Ausdrucks. Rousseau war nicht für lange Werke geschaffen; Fülle der Gedanken fehlte ihm, nur der Styl hat Kraft und die Sprache Wohlklang.

Rousseau's Laufbahn war eine sehr bewegte; Piron's auf ihn abgefaßte, allgemein bekannte Grabschrift rechtfertigt dieses nur zu sehr; in den wenigen Worten liegt des Dichters ganzes Leben:

*Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau.*

*Le Brabant fut sa tombe, et Paris son berceau.*

*Voici l'abrégé de sa vie,*

*Qui fut trop longue de moitié:*

*Il fut trente ans digne d'envie,*

*Et tente ans digne de pitié. —*

Voltaire goß scherzend die Zornschale der Satire über sein Jahrhundert aus; Rousseau faßte es beim Haupte und schüttelte es mit allgewaltiger Hand; dieses war die Ursache des ganzen Unglücks. Einige geringe Dichter, die er in seinen Epigrammen angegriffen, faßten, um sich zu rächen, jenes Gedicht ab, das auf sein Leben einen so traurigen Einfluß ausübte, und Schuld daran war, daß er nicht zum Mitgliede der Akademie ernannt und auf ewig aus Frankreich verbannt wurde. Er suchte seine Unschuld zu beweisen, doch vergebens; er mußte als unschuldiges Opfer büßen. Sterbend bekehrte er noch, ehe er die Sakramente empfing, er sei nicht der Verfasser jenes Gedichtes. Rousseau's Verurtheilung geschah am 7. April 1712; das Urtheil ward den 4. Mai desselben Jahres auf dem Grèveplatze in Paris vom Fenster an den Pranger genagelt. Da es zu wenig bekannt ist, mag es hier seinen Platz finden: *J. B. Rousseau dûment atteint, et convaincu d'avoir composé et distribué des vers impurs, satiriques et diffamatoires; et fait de mauvaises pratiques pour faire réussir l'accusation*

calomnieuse qu'il a intenté contre *Joseph Saurin* de l'Académie des Sciences, &c. pour réparation de quoi le dit Rousseau est banni à perpétuité du Royaume; enjoint à lui de garder son ban, sous les peines portées par la déclaration du Roi. (*Arrêts du Parlement de Paris.*)

Obgleich ihn seine Freunde seine Rückkehr vermittelst der Gnade des Königs verschafft hatten, schlug er sie aus, weil er dieselbe durch ein feierliches Urtheil und nicht aus Begnadigungsgründen erlangen wollte.

### *Despréaux, Racine, J.-B. Rousseau.*

Rousseau, nourri des prétextes de Despréaux et formé à l'école de Racine, semblait devoir rappeler le goût et la perfection de ces deux grands maîtres, et conserver pour le siècle où il entraît quelques étincelles plus ou moins brillantes de ce feu sacré prêt à s'éteindre. Sans doute il n'avait pas, comme Despréaux, orné la raison du charme des beaux vers, ni tracé les lois du Parnasse avec l'élégance et la pureté de style qui pouvaient assurer le mieux aux développements de ses préceptes l'avantage de servir aussi le modèle; sans doute il n'était pas, comme l'immortel créateur d'*Athalie*, d'*Iphigénie* et de *Phèdre*, l'un des plus grands peintres du cœur humain; il n'avait pas imaginé, comme lui, ces combinaisons dramatiques, si régulières et si parfaites, desquelles découlent, avec tant de charme, un intérêt si puissant et des beautés si sublimes; il n'avait pas donné le jour à ces inimitables chefs-d'oeuvre, dans lesquels on ne sait ce qu'il faut admirer le plus de la profondeur des idées, du développement des caractères, ou de la constante perfection du style: mais dans ses admirables ouvrages il avait offert l'accord heureux des plus magnifiques expressions et des pensées les plus brillantes; il avait réuni tout ce que la poésie peut déployer d'éclat et de richesses, tout ce qu'elle peut rassembler de majestueux et de sublime: jamais son rythme n'avait eu plus de pompe et de mélodie; jamais une harmonie plus séduisante n'avait embelli la variété des plus ravissantes images; jamais les entraves de la rime et de la cadence des vers n'avaient fait naître plus de beautés, et n'avaient été pour l'oreille, comme pour le cœur, une source plus abondante de jouissances et de plaisirs. En dérochant la lyre des prophètes, Rousseau avait paru s'associer à leur caractère surnaturel, et recevoir du Ciel lui-même ses inspirations, ses pensées et son inimitable langage. Mais il avait, sans cesser de vivre, cessé d'appartenir à son génie; et il était mort pour la gloire, au moment même où avait fini le brillant siècle où il était né. Le soir et le midi de sa vie n'ajoutèrent rien à son aurore: ils furent perdus pour sa renommée; et ses derniers jours s'écoulèrent obscurément dans l'inaction et dans le malheur.

(*Boissy d'Anglas.*)

### *Ode à la Fortune.*

Fortune, dont la main couronne  
Les forfaits les plus inouis,  
Du faux éclat, qui t'environne  
Serons-nous toujours éblouis?  
Jusques à quand, trompeuse idole,  
D'un culte honteux et frivole<sup>1</sup>  
Honorerons-nous<sup>2</sup> tes autels?  
Verra-t-on toujours tes caprices  
Consacrés par les sacrifices  
Et par l'hommage des mortels?

1 Un culte frivole was will Rousseau damit sagen? Er hat seinen Gedanken nicht richtig ausgedrückt, denn das Wort frivole paßt hier nicht.

2 Jusques à quand honorerons nous, harte, das Ihr verletzende Laute.

Le peuple, dans ton moindre ouvrage  
 Adorant la prospérité.  
 Te nomme Grandeur de courage,  
 Valeur, Prudence, Fermeté.  
*Du titre de vertu suprême*<sup>1</sup>  
 Il dépouille la vertu même  
 Pour le vice que tu chéris,  
 Et toujours ses fausses maximes  
 Erigent en héros sublimes  
 Tes plus coupables favoris.

Mais, de quelque superbe titre  
 Que ces héros soient revêtus,  
 Prenons la raison pour arbitre,  
 Et cherchons en eux leurs vertus;  
 Je n'y trouve: *qu'extravagance*<sup>2</sup>  
*Faiblesse, injustice, arrogance,*  
*Trahisons, fureurs, cruautés:*  
*Etrange vertu qui se forme*  
*Souvent*<sup>3</sup> de l'assemblage énorme  
 Des vices les plus détestés!

Apprends que la seule sagesse  
 Peut faire les héros parfaits;  
 Qu'elle voit toute la bassesse  
 De ceux que ta faveur a faits;  
 Qu'elle n'adopte point la gloire  
 Qui naît d'une injuste victoire  
 Que le sort remporte pour eux;  
 Et que, devant ses yeux stoïques,  
 Leurs vertus les plus héroïques  
 Ne sont que des crimes heureux.

Quoi! Rome et l'Italie en cendre  
 Me feront honorer Sylla?  
 J'admirerai dans Alexandre  
 Ce que j'abhorre en Attila?  
 J'appellerai vertu guerrière  
 Une vaillance meurtrière  
 Qui dans mon sang trempe ses mains?  
 Et je pourrai forcer ma bouche  
 A louer un héros farouche,  
 Né-pour le malheur des humains?

<sup>1</sup> Du titre de vertu suprême, letzteres Wort steht hier des Reimes wegen, ein Blickwort also.

<sup>2</sup> Extravagance, faiblesse, injustice, arrogance &c. diese in drei Versen auf einander folgenden Substantiven passen in keine Dbe.

<sup>3</sup> Etrange vertu qui se forme souvent; das Wort souvent ist gegen die Regeln der Metrik von einem Verse zum andern übertragen.



Quels traits me présentent vos fastes,  
 Impitoyables Conquérants?  
 Des vœux outrés, des projets vastes,  
 Des rois vaincus par des tyrans,  
 Des murs que la flamme ravage,  
 Des vainqueurs fumant de carnage,  
 Un peuple aux fers abandonné,  
 Des mères pâles et sanglantes,  
 Arrachant leurs filles tremblantes  
 Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,  
 Nous admirons de tels exploits!  
 Est-ce donc le malheur des hommes  
 Qui fait la vertu des grands rois?  
 Leur gloire, féconde en ruines,  
 Sans le meurtre et sans les rapines  
 Ne saurait-elle subsister?  
 Images des Dieux sur la terre,  
 Est-ce par des coups de tonnerre  
 Que leur grandeur doit éclater?

Mais je veux que *dans les alarmes*  
*Réside le solide honneur*<sup>1</sup>;  
 Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes  
 Ses triomphes et son bonheur!  
 Tel qu'on nous vante dans l'histoire  
 Doit peut-être toute sa gloire  
 A la honte de son rival:  
 L'inexpérience indocile  
 Du compagnon de Paul Émile  
 Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le héros solide  
 Dont la gloire ne soit qu'à lui?  
 C'est un roi que l'équité guide,  
 Et dont les vertus sont l'appui;  
 Qui, prenant Titus pour modèle,  
 Du bonheur d'un peuple fidèle  
 Fait le plus cher de ses souhaits;  
 Qui fuit la basse flatterie,  
 Et qui, père de sa patrie,  
 Compte ses jours par ses bienfaits.

Vous, chez qui la guerrière audace  
 Tient lieu de toutes les vertus,

<sup>1</sup> Dans les alarmes réside le solide honneur. Was heißt er sagen? Dans les alarmes, im Kriegsgetümmel? Je veux que l'honneur consiste à braver les dangers, à triompher sur un champ de bataille war gewis der Sinn, der hier nicht ausgebracht ist.

Concevez Socrate à la place  
 Du fier meurtrier de Clitus;  
 Vous verrez un roi respectable,  
 Humain, généreux, équitable,  
 Un roi digne de vos autels;  
 Mais, à la place de Socrate,  
 Le fameux vainqueur de l'Euphrate  
 Sera le dernier des mortels.

Héros cruels et sanguinaires,  
 Cessez de vous enorgueillir  
 De ces lauriers imaginaires  
 Que Bellone vous fit cueillir.  
 En vain le destructeur rapide  
 De Marc-Antoine et de Lépidé  
 Remplissait l'univers d'horreurs;  
 Il n'eut point eu le nom d'Auguste  
 Sans cet empire heureux et juste  
 Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,  
 Votre vertu dans tout son jour;  
 Voyons comment vos coeurs sublimes  
*Du sort soutiendront*<sup>1</sup> le retour:  
 Tant que sa faveur vous seconde,  
 Vous êtes les maîtres du monde,  
 Votre gloire nous éblouit;  
 Mais au moindre revers *funeste*,  
 Le masque tombe, l'homme reste,  
 Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune  
 Suffit pour faire un conquérant:  
 Celui qui dompte la fortune  
 Mérite seul le nom de grand;  
 Il perd sa volage assistance,  
 Sans rien perdre de la constance  
 Dont il vit ses honneurs accrus;  
 Et sa grande ame ne s'altère,  
 Ni des triomphes de Tibère,  
 Ni des disgrâces de Varus.

La joie imprudente et légère  
 Chez lui ne trouve point d'accès;  
 Et sa crainte active modère  
 L'ivresse des heureux succès.

<sup>1</sup> *Sort soutiendront* verlegt das Ohr. *Funeste*, ein Stiefwort, in Prosa würde man sich folgendermaßen ausdrücken: au moindre revers le masque tombe.

Si la fortune le traverse,  
 Sa constante vertu s'exerce  
 Dans ces obstacles passagers.  
 Le bonheur peut avoir son terme;  
 Mais la sagesse est toujours ferme,  
*Et les destins toujours légers*<sup>1</sup>.

En vain une fière déesse  
 D'Enée a résolu la mort;  
 Ton secours, puissante Sagesse,  
 Triomphe des Dieux et du sort.  
 Par toi, Rome, au bord de naufrage,  
 Jusque dans les murs de Carthage  
 Vengea le sang de ses guerriers;  
 Et, suivant les divines traces,  
 Vit, au plus fort de ses disgrâces,  
 Changer ses cyprès en lauriers.

### *Sur l'Aveuglement des hommes.*

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille:  
 Rois, soyez attentifs; Peuples, prêtez l'oreille:  
 Que l'Univers se taise et m'écoute parler!  
 Mes chants vont seconder les accents de ma lyre:  
 L'Esprit saint me pénètre; il m'échauffe, il m'inspire  
 Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance;  
 Ivre de ses grandeurs et de son opulence,  
 L'éclat de sa fortune enfla sa vanité.  
 Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,  
 Où la mort saisira ce fortuné coupable,  
 Tout chargé des liens de son iniquité!

Que deviendront alors, répondez, Grands du monde,  
 Que deviendront ces biens, où votre espoir se fonde,  
 Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?  
 Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile;  
 Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile  
 Ne payera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,  
 Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,  
 Ignorer le tribut que l'on doit à la mort!  
 Non, non; tout doit franchir ce terrible passage:

<sup>1</sup> Et les destins toujours légers, Götter sind. — In dieser Ode wäre noch Mehreres hervorzuheben; wir nehmen aber nur das Wesentliche vor.  
<sup>2</sup> Sujets à même loi, subissent même sort. Rousseau hat den Artikel weggelassen, was den Dichtern, so wie der höhern Epikist gefattet ist.

Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,  
Sujets à *même loi*, subissent *même sort*<sup>2</sup>.

D'avidés étrangers, transportés d'allégresse,  
Engloutissent déjà toute cette richesse,  
Ces terres, ces palais, de vos noms *ennoblis*.<sup>1</sup>  
Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes?  
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes  
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,  
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,  
Ont de ces vérités perdu le souvenir:  
Pareils aux animaux farouches et stupides,  
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,  
Et pour eux le présent paraît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente;  
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,  
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.  
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,  
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,  
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,  
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,  
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal:  
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture;  
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,  
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes;  
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes;  
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.  
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères;  
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères;  
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

## II. CRÉBILLON (*Prosper Jolyot de*).

Crébillon ward den 15. Februar 1674 in Dijon geboren und starb den 17. Juni 1762 im 88sten Jahre, mit Recht geachtet, einer der berühmtesten französischen Tragödien-Dichter.

Atrée, Tragödie, die er nach dem Idomeneus herausgab, stellte ihn nicht weit unter Corneille und Racine. Das Pathetische der Entwicklung, die geschickte Einteilung der Szenen, die Kraft des Stils verkündeten einen Dichter ersten Ranges. Der Erfolg der Elektra, die er ausführen ließ, übertrug noch den des Atrée, aber Rhadamiste et Zénobie drückte dem Ruhme Crébillon's den letzten Stempel auf. Es ward 1711 aufgeführt. Dieses sind die vorzüglichsten Werke Crébillon's.

<sup>1</sup> Ennobler, verebeln; anobler in den Abelsland. ergehen.

Nachher bearbeitete Crébillon, aber in langen Zwischenräumen, Semiramis, Pyrrhus und endlich Catilina. In diesen Stücken treten die menschlichen Laster in schwarzer Uebertreibung hervor; seine Darstellungsweise, in romantische Hyperbeln eingehüllt, trotz dem antiken Kunstst le, und die Sprache wird schw lstig.

Es liegt zwischen Pyrrhus und Catilina ein Zwischenraum von zwei und zwanzig Jahren. Dieses lange Stillschweigen ist dem häuslichen Kummer und dem Glende zuzuschreiben, worin dieser große Dichter sein ganzes Leben hindurch zubrachte. Das Wohlwollen der Pompadour, mehr durch den Wunsch Voltaire zu beleidigen, als Crébillon's Genie zu huldigen, rettete Letzteren endlich vom Glende. Der König bewilligte ihm, auf ihre Bitte, eine Stelle als Bibliothekar und 1000 Livres Pension. 1749 ward Catilina aufgeführt; der Dichter war damals 72 Jahr alt. Der Erfolg dieses Stückes ward als eine Hofan gelegenheit betrachtet; man wollte dem Crébillon einen Triumph sichern und Voltaire erniedrigen. Dieses Trauerspiel entsprach den Erwartungen nicht, die man von demselben anfänglich gehegt, noch den Lobeserhebungen, die man dem Verfasser gespendet hatte. Crébillon vollendete seine dramatische Laufbahn mit dem Triumvirat, das er im 86 Jahre aufführen ließ, und 1731 ward er zum Akademiker ernannt. Er faßte seine Antrittsrede in Versen ab. Ludwig XV. ward über seinen Tod tief ergriffen, und gab den Befehl, ihm in der Kirche Saint-Gervais ein Grabmal zu errichten, leider eine zu späte Anerkennung des Talents eines Dichters, dessen großes Elend während seiner schönsten Lebensjahre verges sen ward. Crébillon wird immer unter die gröſsten französischen Trag dien=Dichter gestellt werden. Rhadamiste et Z nobie wären allein hinreichend gewesen, seinen Ruhm zu begründen, denn noch jetzt gilt dieses Stück als ein Meisterwerk der französischen Bühne.

### *Voeu indiscret d'Idoménée.*

La Cr te paraissait; tout flattait mon envie;  
Je distinguai déjà le port de Sydonie.  
Mais le Ciel ne m'offrait ces objets ravissants,  
Que pour rendre toujours mes désirs plus pressants.  
Une effroyable nuit sur les eaux répandue,  
D roba tout       ces objets à ma vue;  
La Mort seul y parut... Le vaste sein des mers  
Nous entr'ouvrit cent fois la route des Enfers.  
Par des vents opposés, les vagues ramassées,  
De l'abîme profond jusques au ciel poussées,  
Dans les airs embrasés agitaient mes vaisseaux,  
Aussi près d'y périr qu'à fondre sous les eaux.  
D'un déluge de feux, l'onde comme allumée,  
Semblait rouler sur nous une mer enflammée;  
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux  
N'offrait pour tout salut, que des rochers affreux.  
Que te dirai-je enfin?... Dans ce péril extrême,  
Je tremblai, Sophronyme, et tremblai pour moi-même...  
Pour apaiser les Dieux, je priai... je promis...  
Non, je ne promis rien, Dieux cruels! j'en frémis...  
*Neptune, l'instrument d'une indigne faiblesse*<sup>1</sup>,  
S'empara de mon coeur, et dicta la promesse.  
S'il n'en e t inspiré le barbare dessein,  
Non, je n'aurais jamais *promis de sang humain*<sup>2</sup>,

<sup>1</sup> Neptune, l'instrument d'une indigne faiblesse; instrument d'une indigne faiblesse ist derjenige, der eine Schwachheit unterstützt, das Werkzeug; er wollte aber sagen, da  Neptune ihm die Schwachheit einge o t habe, folglich ein Wiberpruch.

<sup>2</sup> De sang humain, Ellysse, un sacrifice de sang humain.

„Sauve des malheureux si voisins du naufrage,  
 Dieu puissant, m'écriai-je, et rend-nous au rivage;  
 Le premier des sujets rencontré par son roi,  
 A Neptune immolé satisfera pour moi...“  
 Mon sacrilège vœu rendit le calme à l'onde;  
 Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde;  
 Et l'effroi succédant à mes premiers transports,  
 Je me sentis glacé en revoyant ces bords.  
 Je les trouvai déserts; tout avait fui l'orage.  
 Un seul homme alarmé parcourait le rivage;  
 Il semblait de ses pleurs mouiller quelque débris;  
 J'en approche en tremblant ... hélas! c'était mon fils...

(Idoménée.)

### III. DESTOUCHES (Pierre Néricault).

Destouches, Mitglied der Akademie, komischer Dichter, 1680 in Tours geboren, starb 1754. Er hatte weder den kernigen Styl, die Tiefe und das Natürliche Molière's, noch die Lustigkeit Regnard's, aber er war seinem Zeitgenossen Boissy sehr überlegen, kannte sein Talent besser, hatte sich durch gute Muster ausgebildet und auf die Charaktere einen genauen Beobachtungsgestalt übertragen. Ist er ein wenig kalt, aber immer geistreich, und der in seinen Werken herrschende Ton läßt die feine Erziehung eines Weltmanns hervorschiimmern.

Die besten Werke dieses Dichters sind: le Glorieux, le Philosophe marié; die übrigen l'Irrésolu, le Dissipateur, le Médisant, la Fausse Agnès, le Tambour Nocturne &c.

Destouches steht in demselben Verhältnisse zu Molière, wie Crébillon zum Corneille. Man findet bei ihm die philosophische Unabhängigkeit des großen Komikers nicht; es sind Lustspiele ohne Erhabenheit und Tiefe; aber dennoch geistreiche, elegante Produkte, die sich durch Anordnung des Stoffes empfehlen und oft eine glückliche Kenntniss des Menschen an den Tag legen.

#### *Le vrai Philosophe.*

.... Le Philosophe est sobre en ses discours,  
 Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts;  
 Que de la vérité l'on atteint l'excellence  
 Par la réflexion et le profond silence.  
 Le but d'un philosophe est de si bien agir,  
 Que de ses actions il n'ait point à rougir.  
 Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser *soi-même*;<sup>1</sup>  
 C'est là qu'il met sa gloire et son bonheur suprême.  
 Sans vouloir *imposer*<sup>2</sup> par ses opinions,  
 Il ne parle jamais que par ses actions.  
 Loinqu'en systèmes vains son esprit *s'alarme*<sup>3</sup>  
 Etre vrai, juste, bon, c'est son système unique.  
 Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,  
 Dans la seule vertu trouvant la volupté,

<sup>1</sup> *Soi-même*, nach Chapsal *lui-même*; Klassiker beweisen, daß *soi-même* richtig ist. *Imposer*, Ehrfurcht einflößen, gelten wollen &c., *en imposer*, lügen; beide dürfen nicht mit einander verwechselt werden.

<sup>2</sup> *S'alarme*, sich beunruhigen.

Fessant d'un doux loisir *ses plus chères délices*,

Plaignant les vicieux, et détestant les vices:

Voilà le philosophe; et s'il n'est ainsi fait,

Il usurpe un beau titre, et n'en a pas l'effet,

(*Le Philosophe Marié.*)

#### IV. LESAGE (*Alain-René*)

Lesage ward 1688 in Vannes in der Bretagne geboren und starb in Boulogne-sur-Mer 1747, bekannt als Verfasser des *Diable boiteux*, des *Bachelier de Salamanca*, und endlich des *Gil Blas de Santillane*, eines der besten französischen Romane.

Keine einzige der in diesem Romane geschilderten Begebenheiten ist idealisch, sondern alle sind dem Leben entnommen. Man findet darin keine traurige und phantastische Handzeichnungen, die gleichsam wie morgenländische Märchen aus Tausend und einer Nacht in das Gebiet der Unwahrscheinlichkeit schlugen, noch eine hässlich lästernde Sprache à la Paul de Kock, worin sinnhafte Freuden der Welt, mit durchsichtigem Schleier umhüllt, an den Bräuner gestellt werden, sondern Sitten und Lebensgemälde, die nach spanischen Urstoffen bearbeitet sind, und worin sich die wachsende Frivolität des Zeitalters abspiegelt. Lieft man diesen Roman, so scheint es immer, als habe man die Charaktere vor Augen, weil er sie naturgemäß entwickelt hat. Molière selbst, wenn er den *Gil Blas* geschrieben, hätte ihn nicht mit mehr Scharfblick bearbeiten können.

Was noch mehr zu Lesage's Ruhm beiträgt, ist das vortreffliche Lustspiel *Turcaret*, das noch jetzt aufgeführt wird. Es hat seine Selbstständigkeit dadurch bewahrt, daß gesunder Witz und heitere Laune, lebendiger Dialog es auszeichnen, und obgleich die Geldmänner unserer Zeit mehr den Schachergeist besitzen, als die, welche uns Lesage zum Vesen giebt, so wird doch stets dieses Stück sich erhalten und als ein Meisterwerk der französischen Bühne gelten, so lange es noch naseweise Emporkömmlinge giebt, deren Herz durch Reichtum verderbt, und verschmigte Roquetten, die den dummen und eiteln Reichtum derselben zu benutzen wissen. *Turcaret* erregte schon viel Aufsehen, ehe es aufgeführt ward, und veranlaßte eine Anekdote, die den Charakter des Verfassers noch mehr hervorhebt. Alle möglichen Mittel waren in Anspruch genommen, um die Auführung dieses Stückes zu verhindern. Die Herzogin von Bouillon, die einen Schängelfestverein in ihrem Palaste versammelte, bot Lesage ihre Vermittelung gegen die Kabale an und verlangte von ihm eine Vertüre seines Lustspiels. Der Tag war festgesetzt, und er hat die Herzogin, ihre Theilnehmer vor zwölf Uhr einladen zu lassen, weil er eines Processes wegen den Nachmittag nicht lesen könne. Er verlor denselben und verspätete sich um eine Stunde. Man empfing ihn stolz, obgleich er sich entschuldigt hatte. Seine Gründe schienen der Herzogin nicht hinreichend; er unterbrach sie aber mit den Worten: *Madame, je vous ai fait perdre une heure, je vais vous la faire regagner; car je vous jure, avec tout le respect que je vous dois, que je n'aurai point l'honneur de vous lire ma pièce.* Er verbeugte sich und ging. Man eilte ihm nach, doch vergebens; er entfernte sich.

Außer *Turcaret* hat man noch von ihm *Crispin rival de son maître*, ebenfalls ein Lustspiel, das großes Glück machte.

Lesage war kein Mitglied der Akademie.

#### ***Gil Blas accompagne les Voleurs. Quel Exploit il fait sur les grands Chemins.***

Ce fut sur la fin d'une nuit du mois de Septembre que je sortis du souterrain avec les voleurs. J'étais armé, comme

<sup>1</sup> Délices weiblich im Plural, männlich im Singular. (Siehe über dieses Wort Bracconier, *Théorie du Genre*.)

eux, d'une carabine, de deux pistolets, d'une épée et d'une baïonnette, et je montais un assez bon cheval, qu'on avait pris au même gentilhomme dont je portais les habits. Il y avait si longtemps que je vivais dans les ténèbres, que le jour naissant ne manqua pas de m'éblouir; mais peu-à-peu mes yeux s'accoutumèrent à le souffrir.

Nous passâmes auprès de Ponferrada, et nous allâmes nous mettre en embuscade dans un petit bois qui bordait le grand chemin de Léon. Là, nous attendions que la fortune nous offrit quelque bon coup à faire, quand nous aperçûmes un religieux de l'ordre de S. Dominique, monté, *contre l'ordinaire*<sup>1</sup> de ces bons pères, sur une mauvaise mule. Dieu soit loué! s'écria la capitaine en riant, voici le chef-d'oeuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrousser ce moine: voyons *comment il s'y prendra*.<sup>2</sup> Tous les voleurs jugèrent qu'effectivement cette commission me convenait, et ils m'exhortèrent à m'en bien acquitter. Messieurs, leur dis-je, vous serez contents; je vais mettre ce père *nu comme la main*,<sup>3</sup> et vous amener ici sa mule. Non, non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine: apporte nous seulement la bourse de sa révérence, c'est tout ce que nous exigeons de toi. Là dessus je sortis du bois, et poussai vers le religieux, en priant le Ciel de me pardonner l'action que j'allais faire. J'aurais bien voulu m'échapper dès ce moment-là; mais la plupart des voleurs étaient encore mieux montés que moi. S'ils m'eussent vu fuir, ils se seraient mis à mes trousses, et m'auraient bientôt rattrapé; ou peut-être auraient-ils *fait sur moi une décharge de leurs carabines*<sup>4</sup> dont je me serais fort mal trouvé. Je n'osai donc hasarder une démarche si délicate. Je joignis le père, et lui demandai la bourse, en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'arrêta tout court, pour me considérer; et, sans paraître fort effrayé: Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune; vous faites de bonne heure un vilain métier. Mon père, lui répondis-je, tout vilain qu'il est, je voudrais l'avoir commencé plus tôt. Ah! mon fils, répliqua le bon religieux, *qui n'avait garde*<sup>5</sup> de comprendre le vrai sens de mes paroles, que dites-vous? quel aveuglement, souffrez que je vous représente l'état malheureux. . . . Oh! mon père, interrompis-je avec précipitation, *trêve de morale*,<sup>6</sup> s'il vous plaît. Je ne viens pas sur les grands chemins pour entendre des sermons: je veux de l'argent. De l'argent? me dit-il, d'un air étonné. Vous jugez bien mal de la charité des Espagnols, si vous croyez que les personnes de mon caractère aient besoin d'argent pour voyager en Espagne. Détrompez-vous. On nous reçoit agréablement partout; on nous loge, on nous nourrit, et l'on ne nous demande

1 Contre l'ordinaire, gegen die Gewohnheit.

2 Comment il s'y prendra, wie er sich dabei benehmen wird.

3 Mettre nu comme la main, blank ausziehen.

4 Faire une décharge de carabines, die Büchsen abfeuern.

5 Avoir garde, sich in Acht nehmen, es bleiben lassen, wird hier durch nicht übersetzt.

6 Trêve de, still mit.



que des prières. Enfin nous ne portons point d'argent sur la route: nous nous abandonnons à la Providence. He! non, non, lui repartis-je, finissons. Mes camarades, qui sont dans ce bois, s'impatientent: jetez tout-à-l'heure votre bourse à terre, ou bien je vous tue.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le religieux sembla craindre pour sa vie. Attendez, me dit-il; je vais donc vous satisfaire, puis qu'il le faut absolument. Je vois bien qu'avec vous autres les figures de rhétorique sont inutiles. En disant cela, il tira de dessous sa robe une grosse bourse de peau de chamois, qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvait continuer son chemin, ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il pressa les flancs de sa mule, qui, démentant l'opinion, que j'avais d'elle, car je ne la croyais pas meilleure que celle de mon oncle, prit tout-à-coup un assez bon train. Tandis qu'il s'éloignait, je mis pied à terre. Je ramassai la bourse, qui me parut pesante. Je remontai sur ma bête, et regagnai promptement le bois, où les voleurs m'attendaient avec impatience pour me féliciter de ma victoire. A peine me donnèrent-ils le temps de descendre de cheval, tant ils s'empressaient de m'embrasser. Courage, Gil Blas, me dit Rolando; tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux sur toi pendant ton expedition, j'ai observé ta contenance: je te prédis que tu deviendras un excellent voleur de grand chemin. Le lieutenant et les autres applaudirent à la prédiction, et m'assurèrent que je ne pouvais manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avaient de moi et leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué que je méritais moins de l'être, il leur prit envie d'examiner leur butin dont je revenais chargé. Voyons, dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourse du religieux. Elle doit être bien garnie, continua l'un deux, car ces bon pères ne voyagent pas en pèlerins. Le capitaine délia la bourse, l'ouvrit, et en tira deux ou trois poignées de petites médailles de cuivre, entremêlées d'Agnus Dei avec quelques scapulaires. A la vue d'un larcin si nouveau, tous les voleurs éclatèrent en ris immodérés. Vive Dieu! s'écria le lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas: il vient, pour son coup d'essai, de faire un vol salutaire à la compagnie. Cette plaisanterie en attira d'autres. Ces scélérats, et particulièrement celui qui avait apostasié, commencèrent à s'égayer sur la matière. Il leur échappa mille traits qui marquaient bien le dérèglement de leurs mœurs. Moi seul je ne riais point. Il est vrai que les railleurs m'en ôtaient l'envie, en se réjouissant ainsi à mes dépens. Chacun me lança son trait, et le capitaine me dit: Ma foi, Gil Blas, je te conseille en ami de ne plus te jouer aux moines: ce sont des gents trop fins et trop rusés pour toi.

(LE SAGE, *Gil Blas de Santillan*, I, VIII.)

V. PIRON (*Alexis*).

Piron ward den 9. Juli 1689 geboren und starb den 21. Januar 1773 im 83sten Jahre, bekannt als dramatischer Schriftsteller und berühmter Dichter.

Piron eröffnete seine dichterische Laufbahn mit jener betrauernswerthen, schlüpfrigen Ode, die während der ganzen Lebenszeit des Dichters auf den Verfasser einen so verderblichen Einfluß ausübte, obgleich sie durch ihn nie veröffentlicht worden war. Man muß ihm die Gerechtigkeit widerfahren lassen, daß dieses Produkt seiner Jugend in ihm eine solche Reue erweckte, daß er sich darüber in allen seinen Werken aussprach, besonders in der Vorrede der *Métromanie* und in dem der *Académie* übermachten Testamente. Er sagt darin: „Je légue aux jeunes insensés qui auront la malheureuse démangeaison de se signaler par des écrits licencieux et corrupteurs, je leur légue, dis-je, mon exemple, ma punition et mon repentir sincère et public.“

Piron war schon befaßt, als er, durch Crebillon's Bitten bewogen, eine ernstere dramatische Laufbahn begann, obgleich er früher nur Poesien bearbeitet hatte. Sein erstes erhabenes Werk, *les Fils ingrats*, zeichnet sich durch einige gutgelungene Scenen aus. Zwei Tragödien, *Callisthène* und *Gustave Wasa*, wovon das eine eines großen, das andere nur eines geringen Erfolges sich zu erfreuen hatte, schickte er hierauf seinem Meisterwerke *la Métromanie* voraus. Der Erfolg war glänzend; reich an heitler Laune, gesundem Wize, und in humoristischer Weise hatte der Dichter darin sein ganzes Talent entfaltet und der französischen Bühne ein Stück vermacht, das sich bis jetzt stets erhalten hat, und sich durch eine reine, elegante Sprache und tiefe Beobachtung auszeichnet. Er war 50 Jahr alt, als er dasselbe abschloß. Selten findet man Dichter, die in diesen Jahren noch Meisterwerke erzeugen, aber obgleich man der *Métromanie* diesen Namen beilegen kann, so findet man doch darin jene herzliche Eingebung nicht, die sprudelnde, nie versiegende Begeisterung, welche nur dem jugendlichen Dichter eigen ist. Piron wendet sich an die Vernunft, nie an das Herz; überdem hat er nur eine Seite der menschlichen Gesellschaft aufgefaßt, die für alle Zuschauer wenig Interesse haben kann. Piron hätte mit diesem Stücke seine Laufbahn schließen und besonders die Tragödie, für die er wenig Talent besaß, beseitigen sollen. Der zweideutige Erfolg des *Ferdinand Cortez* verdunkelte Piron's Ruhm; einige schöne Verse und besonders eine meisterhafte Scene, woraus wir ein Bruchstück anführen, konnten diesem schwachen und farblosen Produkte keine Zukunft sichern.

Piron hat in allen Dichtungen Versuche angestellt. Man hat von ihm Lustspiele, Trauerspiele, *vaudevilles*, Vorreden, Oden, Episteln, Satiren und Epigramme. Seine Vorreden sind alle schlecht geschrieben, denn Piron war nur Dichter, enthielt aber interessante Episoden aus seinem Leben. Einige seiner Oden sind unübertrefflich; seine Epigramme schalkhaft, beißend und witzig, aber hätte er die *Métromanie* nicht gemacht, so hätte er nur den Namen eines geistreichen Mannes und mittelmäßigen Schriftstellers erhalten. Bekannt sind seine witzigen Antworten. Eines Tages fragte ihn ein Bischof, ob er seinen Hirtenbrief gelesen habe: Et vous monseigneur? entgegnete ihm Piron. Eben so bekannt sind seine Wize über die *Académie*, deren Mitglied er nicht war. Man erzählt aber viele Anekdoten von ihm, die nicht wahr sind; viele sogar haben ihn als einen liederlichen, verdorbenen Menschen geschildert. So sagt man, er sei einmal am Charfreitage auf dem Pönteus betrunken gewesen. Einem seiner Freunde, der ihm darüber Vorwürfe gemacht hätte, habe er die Antwort gegeben: le jour que la divinité succombe, l'humanité peut bien chanceler, und andere mehr.

So viel ist gewiß, daß er sein Leben in Gesellschaft von Freunden zubachte, die ihn vergötterten. Einer derselben war Montesquieu; wäre Piron so verdorben gewesen, hätte ihn alsdann der tugendhafte und edle Verfasser des *Geistes der Gesetze* zu seinem Freunde ausgetoren?

**Le Poète dramatique devant son Juge.**

Je ne me connais plus aux transports qui m'agitent,  
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.

Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,  
 Les présages fâcheux volent autour de moi.  
 Je ne suis plus le même enfin depuis deux heures.  
 Ma pièce auparavant me semblait des meilleures:  
 Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,  
 Du faible, du clinquant, de l'obscur et du faux,  
 De là plus d'une image annonçant l'infamie:  
 La critique éveillée, une loge endormie,  
 Le reste, de fatigue et d'ennui harassé,  
 Le souffleur étourdi, l'acteur embarrassé,  
 Le théâtre distrait, le parterre en balance,  
 Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;  
 Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur  
 Font naître également le trouble et la terreur.

(Regardant à sa montre.)

Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce!  
 Je sèche. Je me meurs. Quel métier! J'y renonce.  
 Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,  
 Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis?  
 Il n'est force, courage, ardeur, qui n'y succombe.  
 Car enfin, c'en est fait, je péris, si je tombe.  
 Où me cacher? Où fuir? Et par où désarmer  
 L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer?  
 Quelle égide opposer aux traits de la satire?  
 Comment paraître aux yeux de celle à qui j'aspire?  
 De quel front, à quel titre oserai-je m'offrir,  
 Moi, misérable auteur qu'on viendrait de flétrir?

(La Métromanie)

**Fernand Cortès à ses Soldats, qui menaçaient de l'abandonner**

Arrêtez, la victoire est encore indécise;  
 Et quand vous serez prêts tous<sup>1</sup> à m'abandonner,  
 Peut-être aurai-je encor des ordres à donner.  
 Voilà donc ces guerriers qui de l'Andalousie  
 Devaient par le couchant débarquer en Asie,  
 Et qui ne concevaient, dans leur premier désir,  
 De borne<sup>2</sup> à leur valeur que le dernier soupir?  
 „Des mers, s'écriaient-ils, franchissons la barrière,  
 Et parcourons du jour l'une et l'autre carrière.  
 Nous te suivrons, Cortès; conduis-nous à travers  
 Les frimas, les rochers, les bancs et les déserts.  
 Remontant sous nos cieux, que, de fleurs couronnée,  
 Vers l'Orient encor la poupe soit tournée,

<sup>1</sup> Prêts tous, Inversion.

<sup>2</sup> De borne; dieses Wort soll nach den Grammatikern nicht im Singular gebraucht werden. Beispiele aus Klassikern widerlegen diese Regel:

Près de la borne où chaque état commence,  
 Aucun épi n'est pur de sang humain; (Béranger.)

Et trace autour du globe un glorieux sillon  
 Qui fixe le soleil sur notre pavillon."  
 Tels étaient vos projets: je vous crus, nous partîmes.  
 Les ai-je mal remplis, ces projets magnanimes?  
 Ne respirons-nous pas sous ces astres nouveaux?  
 Une richesse immense a payé vos travaux:  
 Je ne me réservais que la gloire en partage:  
 Le bruit en a volé jusqu'aux rives du Tage.  
 Quelle honte pour vous, quand on y va savoir  
 Qu'une peur insensée a trahi mon espoir!  
 Car enfin votre peur peut-elle être excusable?  
 Et qui redoutez-vous? un peuple méprisable,  
 Faible, mal aguerri, lâche autant qu'inhumain?  
 Vous fuyez! et fuyez les armes à la main!  
 Quelles armes encore? à peine elles éclatent,  
 Que pour vous le désordre et la terreur combattent.  
 Ce ne sont plus vos coups, ni de simples hasards:  
 C'est Dieu lui-même assis sur vos saints étendards,  
 Qui, d'un feu meurtrier, image du tonnerre,  
 Epouvante et ravage une coupable terre,  
 Aussi digne d'horreur par son peuple assassin,  
 Qu'indigne des trésors qu'elle enferme en son sein.  
 Hé quoi! la faim, les ondes surmontées,  
 De tant de nations si vaillamment domptées  
 L'alliance, l'hommage, et les tributs offerts;  
 Au milieu de sa cour le Roi mis dans les fers,  
 L'idole aux yeux du peuple à nos pieds renversée,  
 De ses prêtres impurs la foule ou dispersée,  
 Ou sous le fer vengeur expiant ses forfaits,  
 Sont-ce là des exploits à laisser imparfaits?  
 A vos engagements soyez donc plus fidèles.  
 La Victoire sur nous a déployé ses ailes.  
 Achevons notre *ouvrage*;<sup>1</sup> et ne reculons pas,  
 Quand, pour la *couronner*, il ne faut plus qu'un pas.  
 Des fiers Américains l'hostilité sauvage  
 Ose nous annoncer la flamme et le ravage!  
 Audace contre audace: imitons le Romain  
 Qui se rendit l'effroi du rivage africain.  
 Que notre flotte, espoir d'une honteuse fuite,  
 Par nous-mêmes *en cendre*<sup>2</sup> à leurs yeux soit réduite;  
 Et que l'ennemi juge en cet embrasement  
 Si de sa fermeté l'Espagnol se dément...  
 Est-ce ainsi que la vôtre aujourd'hui se signale?  
 Quelle glace? où donc est cette ardeur martiale,

1 Achevons notre ouvrage... quand pour la couronner... Soll la *fi* auf *ouvrage*  
*ober victorie bezeichnen?* Im ersten Falle hat Piron dem Worte *ouvrage* das weib-  
 liche *Geschlecht* beigelegt, was ihm als Dichter frei stand (E. Braconnier, *Théorie*  
*du Genre*). Im letzten Falle hätte er den *Ça* anders stellen müssen.

2 En cendre ober en cendres, beides ist richtig.

Où sont ces cris de joie et ces nobles transports  
 Si constamment suivis de tant d'heureux efforts?  
 L'abattement partout se présente à ma vue!  
 Ma voix dans un désert semble s'être perdue!  
 Du chemin de l'honneur tous se sont écartés!  
 Je reste seul! eh bien! je serai seul. Partez.  
 L'or fut l'unique objet *pour qui*<sup>1</sup> vous soupirâtes;  
 Vous me suivîtes moins en guerriers qu'en pirates:  
 Vous êtes enrichis, et vous vous effrayez:  
 Partez; d'autres auront l'honneur que vous fuyez.  
 Les cent Tlascalien sauvés du sacrifice,  
 Ceux des leurs qui devaient m'aider à cet office,  
*Le peu de Mexicains resté*<sup>2</sup> fidèle au Roi,  
 Pour la gloire du mien, je ne veux qu'eux et moi,  
 Mettez bas toute bonté; étouffez *touts scrupules*;<sup>3</sup>  
 Allez désabuser des nations crédules,  
 Qui, tant qu'on vous a vus hardis et triomphants,  
 Du Soleil adoré vous nommaient les enfants;  
 Allez, d'un nom si beau démentant la noblesse,  
 Montrer à Tézeuco toute votre faiblesse,  
 Gémir en suppliants où vous parliez en rois,  
 Et demander asile où vous donniez des lois,  
 Partez; et si pour vous l'estime refroidie  
 Ne va pas du mépris jusqu'à la perfidie,  
 Glorieux d'un butin dont je fus peu jaloux,  
 Retournez en Espagne alors, et vantez-vous  
 D'avoir abandonné votre chef aux Barbares;  
 Ce chef à qui l'on doit des dépouilles si rares,  
 Qui vous fit surmonter tant de périls divers,  
 Qui de son propre corps vous a cent fois couverts,  
 Qui veut même en partant vous en couvrir encore.  
 Oui, que ce dernier trait vous confonde et m'honore.  
 Venez; c'est moi qui veille à votre embarquement,  
 Et qui vous défendrai jusqu'au dernier moment.

(Fernand Cortès.)

## VI. MONTESQUIEU (*Charles de Secondat, Baron de la Brède et de Montesquieu.*)

Montesquieu ward auf dem Schlosse de la Brède, bei Bordeaux, den 18. Januar 1689 geboren und starb den 10. Februar 1755. Er war Mitglied der französischen Academie, Président à Mortier im Parlament zu Bordeaux, einer der tiefsten französischen Schriftsteller und Verfasser des *Esprit des Loix*, der *Considérations sur les Causes de la Grandeur et de la Décadence des Romains*.

<sup>1</sup> Pour qui, pour lequel wäre richtiger, doch kann qui hier als poetische Eigenschaft gelten.  
<sup>2</sup> Le peu de Mexicains resté; das mit le peu konstruirte Partizip kann mit diesem Worte oder dem darauf folgenden Substantiv konstruiren.  
<sup>3</sup> Etouffez tous scrupules, stilltse vos.

Montesquieu war 32 Jahre alt, als er mit den *Lettres persanes* seine literarische Laufbahn eröffnete. Der Erfolg dieser sinnvoll-lebendigen Handlungszeichnung, einer heissen Satyre gegen die Sitten und Gebräuche seines Zeitalters, war gewaltig. Der Verfasser hatte sich hinter dem Schleier der Anonymität verborgen; doch sein Werk erregte die allgemeine Neugierde, und der Erfolg war noch grösser, als man erfuhr, daß es die Arbeit des ersten Präsidenten eines Parlaments sei, dieses Werk, worin die tiefsten Beobachtungen angestellt und die wichtigsten politischen Fragen erörtert wurden, worin heissender Spott, Trivität sich neben Betrachtungen über Handel, Recht, Kriminalgesetze stellten, und worin ein grosser Eifer für Menschenwohl sich unter dem Gewande der Ironie kund giebt. Das zweite Werk Montesquieu's war *le Temple le Guide*, ein kaltes und erkünsteltes Werk.

Nach mehreren Reisen in Italien, der Schweiz und England, zog sich Montesquieu nach seinem Schlosse zurück, wo er das beste seiner Werke, seine *Considérations sur les Causes de la Grandeur et de la Décadence des Romains* verfertigte. In diesem Werke liegt männliche Reife; die römische Staatsmacht ist darin in ihrem ganzen Wesen aufgefaßt, der Verfasser vereinigt oft den Scharfsinn eines Machiavelli und die Erhabenheit eines Bossuets; der darauf folgende Dialog des Sylla und Eukrates, worin der Charakter jenes Despoten psychologisch zergliedert wird, legt dieselben Eigentümlichkeiten, wodurch sich das erstere Werk auszeichnet, an den Tag. Aber diese schönen Betrachtungen über den römischen Staatskörper bahnten ihm nur den Weg für ein anderes, grösseres Werk, das seinen Namen unsterblich machte, und das 1741 erschien, nämlich *l'Esprit des Lois*. In zwei Jahren erlebte es zwei und zwanzig Auflagen. Ungachtet der ziemlich gerechten Kritiken, die über dieses Buch sich erhoben, und des geistreichen Wortes der Frau du Deffant: „*Ce n'est pas l'esprit des Lois, mais de l'esprit sur les lois*,“ kann man dennoch sagen, daß es allein schon für Montesquieu's Ruhm hinreichend gewesen wäre. Er zeigt darin eine große Vorliebe für brittische Einrichtungen, stützt sich auf Bedinische Grundansichten und vielfache Erfahrungen, die aber oft hinreichend begründete Gewährleistungen veranlassen und von Anwendungen begleitet sind, die strenge geprüft und berichtigt werden müssen. Die vollendete und kerrige Sprache prunzt oft mit rhetorischem Schmucke, aber so findet man auch in glänzenden Ausdrücken die Schilderung der Weltbegebenheiten und Männer, die zu den politischen Staatsumwälzungen beitrugen, und indem er mit historisch-philosophischer Freimüthigkeit, mit Eifer und Wahrheit sich auf den Richtersstuhl der Geschichte setzt, entkühlt er die verborgenen Falten der Annalen desselben. Montesquieu's Geist der Gesetze kann als eine Begebenheit in Frankreich's politischer Geschichte und er selbst als der Gesetzgeber der Völker betrachtet werden.

Die Zeit hat den Ruhm dieses Werks nicht vermindert, dessen Definition uns Galeby folgendermassen giebt: *L'Esprit des Lois est le génie qui apprend aux hommes la science de la législation, et qui fait parler l'expérience des siècles*.

Man lese Deslutt de Tracy und de Riency, um Weiteres über ihn zu erfahren. Der Kommentar des Ersteren ist manchen Ausgaben Montesquieu's beigelegt; andern die Bemerkungen Mably's, Servan's und Bahrpe's. Man muß aber bedenken, daß ein anderer Zeitgeist sie hervorrief.

#### **Tacite et Montesquieu.**

Montesquieu a dit de Tacite, *qu'il abrégait tout, parce qu'il voyait tout*. Ces bel éloges a été avec raison appliqué à Montesquieu lui-même; et l'on a souvent comparé entre eux ces deux grands hommes. Des génies de cet ordre ont un caractère particulier d'originalité, qui rend fausses toutes les similitudes qu'on veut établir. S'il fallait déterminer les degrés de prééminence qui distinguent Tacite et Montesquieu, nous dirions que l'auteur français surpasse l'auteur latin par la variété de ses connaissances, par la grandeur de ses conceptions et l'abondance de ses pensées, mais qu'il lui cède sous le rapport du talent et de l'éloquence; qu'enfin, il est plus grand comme philosophe, mais moins grand comme écrivain. Tacite maintient toujours la dignité de ses expressions à la hauteur de son sujet: il n'altère point par d'ingénieuses antithèses la gravité de

son style; et les grâces du bel esprit n'énervent pas sa phrase énergique, et ne refroidissent jamais la chaleur de ses récits. Si nous voulions chercher dans les anciens des exemples pour donner une idée de la manière de Montesquieu, comme écrivain, nous dirions encore qu'elle se compose de plusieurs des belles qualités de Tacite, et de quelques uns des brillants défauts de Sénèque.

(Walckenaer.)

### *Les Lettres Persanes.*

Montesquieu, nourri dans l'étude austère des lois, et revêtu d'une grave magistrature, publia, en essayant de cacher son nom, un ouvrage brillant et spirituel, où la hardiesse des opinions n'est interrompue que par les vives peintures de l'amour. Un nouveau siècle a remplacé le siècle de Louis XIV.; et le génie de cette époque naissante anime les *Lettres Persanes*. Vous le retrouverez là plus étincelant que dans les écrits mêmes de Voltaire: c'est le siècle des opinions nouvelles, le siècle de l'esprit. L'ennui d'une longue contrainte imposée par un grand monarque dont la piété s'attristait dans la vieillesse et le malheur, les folies d'un gouvernement corrompueur et d'un prince aimable, tout avait répandu dans la nation un goût de licence et de nouveauté, qui favorisait cette faculté heureuse à laquelle les Français ont donné, sans doute dans leur intérêt, le nom même de l'esprit, quoiqu'elle n'en soit que la partie la plus vive et la plus légère. C'est le caractère, dont brillent au premier coup d'oeil, les *Lettres Persanes*. C'est la superficie éblouissante d'un ouvrage quelquefois profond. Portraits satyriques, exagérations ménagées avec un air de vraisemblance, décisions tranchantes et appuyées sur des saillies, contrastes inattendus, expressions fines et détournées, langage familier, rapide et moqueur, toutes formes de l'esprit s'y montrent et s'y renouvèlent sans cesse. Ce n'est pas l'esprit délicat de Fontenelle, l'esprit élégant de la Mothe; la raillerie de Montesquieu est sententieuse et maligne comme celle de La Bruyère; mais elle a plus de force et de hardiesse. Montesquieu se livre à la gaité de son siècle; il la partage pour mieux la peindre, et le style de son ouvrage est à la fois le trait le plus vrai du tableau, qu'il veut tracer.

(Villemain.)

### *Alexandre.*

Alexandre fit une grande conquête. Les mesures qu'il prit, furent justes. Il ne partit qu'après avoir achevé d'accabler les Grecs; il ne laissa rien derrière lui contre lui. Il attaqua les provinces maritimes, et fit suivre à son armée de terre les côtes de la mer, pour n'être point séparé de sa flotte. Il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre; et s'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire. Dans le commencement de son entreprise, c'est-à-dire, dans un temps où un échec pouvait le renverser, il mit peu de chose au hasard: quand la fortune le mit au-dessus des événements, la témérité fut quelquefois un de ses moyens. Lorsqu'il s'agit de combattre les forces maritimes des Perses c'est plutôt Parménion qui a de l'audace, c'est plutôt Alexandre qui a de la sagesse. La bataille d'Issus lui donna<sup>1</sup> Tyr et l'Egypte; la bataille d'Arbelles lui donna<sup>1</sup> toute la terre. Voilà comme il fit ses conquêtes; il faut voir comment il les conserva.

Il résista à ceux qui voulaient qu'il traitât les Grecs comme<sup>2</sup> maîtres et les Perses comme esclaves. Il ne songea

<sup>1</sup> Lui donna die Wiederholung des Verbs verleiht dem Satz mehr Kraft.

<sup>2</sup> Comme man kann nach traitter auch en gebrauchen, was neuere Schriftsteller nicht ver-nachlässigen. Comment faut-il vous traiter, Porus? En roi. (La Morale en action.)

qu'à unir les deux nations, et à faire perdre les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu. Il abandonna après la conquête les préjugés qui lui avaient servi à la faire. Il prit les mœurs des Perses pour ne point désoler les Perses, en leur faisant prendre les mœurs des Grecs. Il respecta les traditions anciennes et tous les monuments de la gloire et de la vanité des peuples. Il semblait qu'il n'eût conquis que pour être le monarque particulier de chaque nation et le premier citoyen de chaque ville. Les Romains conquièrent tout pour détruire; il voulut tout conquérir pour tout conserver. Sa main se fermait pour les dépenses privées; elle s'ouvrait pour les dépenses publiques. Fallait-il régler sa maison, *c'était*<sup>1</sup> un Macédonien. Fallait-il payer les dettes des soldats, faire part de sa conquête aux Grecs, faire la fortune de chaque homme de son armée, *il était*<sup>1</sup> Alexandre.

Alexandre mourut, et toutes les nations furent sans maître. Mais qu'est-ce que ce conquérant, qui est plaint de tous les peuples qu'il a soumis? Qu'est-ce que cet usurpateur sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône, verse des larmes?

(*Esprit des Lois.*)

## VII. RACINE (*Louis*).

Racine, ein Sohn des großen Dichters, ward in Paris den 6. November 1693 geboren und starb den 29. Januar 1763, als Mitglied der Akademie der Inschriften.

Sein Gedicht la Religion, worin der Mechanismus des Verstands, Reinheit und Nichtigkeit des dichterischen Ausdrucks vorherrschen und ihn als Muster haben ansehen lassen, beweist, daß er des großen Namens, den ihm sein Vater vermacht, zwar nicht unwürdig war, allein es konnte ihm doch nicht den Eingang zu den Pforten der Akademie verschaffen, an die er zweimal vergeblich klopfte. Sein Gedicht la Grâce, worin ebenfalls eine schöne Sprache obwaltet, ist monotonisch kalt und ermangelt poetischer Begeisterung. Seine Oden zeichnen sich durch religiösen Ernst aus; die vorzüglichste ist l'Ode sur l'Harmonie. Er hat auch Milton's Paradise lost übersetzt; seine Uebersetzung ist dem Texte getreuer, aber nicht so schön als die von Dupré de St. Maur.

Man besitzt von ihm noch außerdem Mémoires sur la vie de Jean Racine, nebst der Korrespondenz, die sein Vater mit Voltaire unterhielt. Seine im Ganzen sehr gelungene Biographie, und schätzbare Bemerkungen zu dessen Trauerspielen.

Louis Racine hatte seine Uebersetzung Milton's vollendet, als er den Tod seines einzigen Sohnes erfuhr, eines jungen Mannes, der die schönsten Hoffnungen erregte, und bei Cadix denselben Tag, als das Erdbeben in Lissabon statt fand, ertrank. Dieser harte Stoß brachte ihn zur Verzweiflung. Er zog sich zurück und empfing seine Freunde in einem kleinen Garten im Faubourg St. Denis, wo er sich mit Gärtnerei beschäftigte; ihre Unterhaltungen vermochten es allein, seinen Schmerz zu lindern. In diesem Garten empfing er Delille, der ihm seine Uebersetzung Virgil's vorlegen wollte. Wir wollen ihn reden lassen: „Je le trouvais“, sagt dieser in seiner Vorrede (l'Homme des

1 C'était... il était; vor Substantiven, die vom Artikel begleitet sind, steht Ersteres; vor Eigennamen, in der höhern Schrift, gebraucht man Letzteres, wenn gleich im vorhergehenden Satz c'était vorgekommen ist.



Champs) dans un cabinet au fond du jardin, seul avec son chien, qu'il paraissait aimer extrêmement. Il me répéta plusieurs fois combien mon entreprise lui paraissait audacieuse. Je lis, avec une grande timidité une trentaine de vers; il m'arrête et me dit: „Non seulement je ne vous détourne pas de votre projet, mais je vous exhorte à le poursuivre.“ J'ai senti peu des plaisirs aussi vifs dans ma vie. Cette entrevue, cette retraite modeste, ce cabinet, où ma jeune imagination croyait voir rassemblées la piété tendre, la poésie chaste et religieuse, la philosophie sans faste, la paternité malheureuse, mais résignée, enfin, le reste vénérable d'une illustre famille, prête à s'éteindre faute d'héritiers, mais dont le nom ne mourra jamais, m'ont laissé une impression forte et durable.

Die vollständigste Ausgabe seiner Werke ist die in Paris 1808 von Denormant besorgte; sie ist mit einer Vorrede von Lebeau versehen.

### **Dieu.**

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu *qu'il faut croire*;<sup>1</sup>  
 Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,  
 Quels témoins éclatants, devant moi *rassemblés*!<sup>2</sup>  
 Répondez Cieux et Mers; et vous, Terre, *parlez*!<sup>2</sup>  
 Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?  
 Nuit brillante, dis-nous, qui t'a donné tes voiles?  
 O Cieux, que de grandeur, et quelle majesté!  
 J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,  
 Et qui, dans nos déserts a semé la lumière,  
 Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.  
 Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,  
 Astre toujours le même, astre toujours nouveau,  
 Par quel ordre, ô Soleil! viens-tu du sein de l'onde  
 Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?  
 Touts les jours je t'attends, tu reviens tous les jours:  
 Est-ce moi qui t'appèle, et qui règle ton cours?  
 Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,  
 Mer terrible, dans ton lit quelle main te resserre?  
 Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;  
 La rage de tes flots expire sur tes bords.  
 Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice  
 Sur ton perfide sein va chercher son supplice.  
 Hélas! *prêts à périr*,<sup>3</sup> t'adressent-ils leurs vœux?  
 Ils regardent le Ciel, secours des malheureux.

1 Le Dieu qu'il faut croire; in Prosa würde man auquel il faut croire sagen; in diesem Verse liegt aber eine große Schönheit, und man darf die poetische Eigenschaft des Dichters nicht als Fehler betrachten.

2 Rassemblés, parlez. In der Aussprache reimten ehemals diese beiden Wörter, heute nicht mehr; das e am Ende des ersten Wortes lautete damals wie ein deutsches e, das e am Ende des zweiten klinger wie ein deutsches ä; ehemals wurden die Endsilben ez, die der zweiten Person des Plurals der Verben angehören, wie jenes erste e ausgesprochen; dieses rührte von ihrer Etymologie her: aimé kommt von amatum, aimez von amatis her; aus amatum entstand amat, amet, altfr. Formen, die sich in der neueren Sprache in aimé verwandelten; amatis ging in amats, amets, provenz. und altfr. Formen, über, die sich in aimez verwandelten, denn das z war früher ein doppelter Buchstabe der ts lautete. Da die prosodischen Regeln der französischen Sprache erst seit zweihundert Jahren festgesetzt sind, so gestattet man noch heute, obgleich die Aussprache sich verändert hat, diesen Worten Reime, die man rimes des yeux nennt. Doch ist es eine Nachlässigkeit sie anzuwenden. In Lamartine findet man kein Beispiel davon.

3 Prête à ist fehlerhaft, près de muß hier stehen, denn es bedeutet sur le point de, so auch im folgenden Bruchstücke. Hélas! prêts à périr, près de périr. Viele Franzosen begehen diesen Fehler.

La nature qui parle en ce péril extrême,  
 Leur fait lever les mains vers l'asile suprême:  
 Hommage que toujours rend un cour effrayé  
 Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.

(La Religion.)

### VIII. VOLTAIRE (*François-Marie Arouet de*).

Voltaire ward in Châtenay, einem Dorfe bei Sceaux, den 28. Februar 1694 geboren und starb den 30. Mai 1778 in Paris. Mitglied der Académie.

Kein Schriftsteller, weder ein französischer noch ein deutscher, hat den großen Mann besser beurtheilt als Wächler. Obgleich sein Urtheil sehr lang ist, wollen wir es hier anführen, damit man uns, als einen Franzosen, keiner Parteilichkeit beschuldige.

„Voltaire,“ sagt er, „l'enfant gâté du monde qu'il gâta (Grimm Correspond. IV. p. 355), ein Jüngling der Jesuiten, welcher, ausgestattet mit seltenen Naturgaben, reich an mannigfaltigem Wissen und an vielseitigen Erfahrungen, das Glänzende und Ergreifende der nächsten Vergangenheit und der durch diese gestalteten Gegenwart, die Fülle des Rationalsinnes in sich aufnahm und durch die in ihm am sichtbarsten gewordene fortschreitbare Macht des Wortes über Weltansichten und gesellschaftliche Verhältnisse, eine in neueren Zeiten fast beispiellose Herrschaft ausübte. Sein Charakter war schwankend und voll nie erlöschenden inneren Widerspruchs, abhängig von Aeußerlichkeiten, Launen, Versuchungen eines Alles überwältigenden Wises und einer unbegrenzten Eitelkeit, welche die Huldigungen der Großen und der lärmende Beifall der Menge nährten und steigerten; noch kurz vor seinem Tode unterlag er den Lockungen einer sich überall zudrängenden Neugierde. Er war ein, oft die Rollen wechselnder Schauspieler auf der Bühne des Lebens, Alles für den Augenblick, stillos fromm oder streng, rechtschön oder würdevoll, und rucklos oder ungezügelt und schmutzig sinnlich, gleich empfänglich für das Erhabene und Hingegeben an das Gemeine, kindlich in muthwilliger Eitelkeit, und verwundend mit schneidender Bitterkeit, begeistert kräftiger Sprache für die Rechte der Menschheit oder als Anwalt unterdrückter Unschuld, und höhnischer Spötter über das, was Millionen heilig ist, und durch gläubige Achtung des Volkes gegen fragenhafte Verzerrung gesichert sein sollte. Tiefgewurzelte Menschenverachtung verwahrte ihn gegen die ernstliche Absicht, die bestehende gesellschaftliche Ordnung umstürzen zu wollen; doch gefiel er sich als beharrliche Opposition einer bis zur Verächtlichkeit ausgearteten Staatsverwaltung, deren willkürliche Machtstöße er selbst, nicht schuldlos, empfunden hatte, und eines Kirchenwesens, welches er nur von der schadhafte Seite, nach selbstsüchtiger Schlechtigkeit und gemißbrauchter Gewalt der Bonzen auffasste; es schmeichelte seiner nie befriedigte Eigenliebe, als Vortrührer der öffentlichen Meinung zu gelten, und den Gesamtwillen der geistig Mündigen in Europa zu vertreten. Bei bewundernswürdiger Mannigfaltigkeit des Wissens und überraschender Neuheit der Ansicht und Betrachtung werden Gründlichkeit und Tiefe, bei rastloser Geschäftigkeit wird männlich ernste Ausdauer, bei fast immer gleicher geistiger Gewandtheit oft weltbürgerliche Klugheit, öfter sittliche Besonnenheit in ihm vermischt, nie Reiztheit der Vorstellung, nie warme Lebendigkeit und jugendliche Frische der Einbildungskraft, nie Anmuth der Darstellung und Schönheit der Sprache. Er trieb mit der Welt ein bald ernstes, bald muthwilliges Spiel, verscherzte in Ländeleien das Feierliche und brütete alllug über Kleinigkeiten, rügte eifrig mancherlei Ungebühr und verachtete die Schwermuth derer, welche in dem Leben mehr als Gaukelwerk haben wollten, strafte Pedanterie und witzelte über Reichthum, und ging auf Belehrung der Großen und Bürger, der Weiber und Junggelehrten aus. Ohne Schonung bekämpfte er Aberglauben und Vorurtheile, über welche er durch Studien und Umgang, besonders in Folge seines Aufenthaltes in England, Herr geworden war. Er regte die Vorliebe für brittische Ansichten und Einrichtungen an, enthielte die Wüthen und Schmutzsteden in der gesellschaftlichen Ordnung des Vaterlandes, sprach die Forderungen einer

einer geistig erstarften, von vielgestaltigem Egoismus geleiteten Zeit rücksichtslos aus, und rief eine Wechselwirkung zwischen Leben und Literatur hervor, wie sie seit dem XVI. Jahrhundert nirgends Statt gefunden hat."

### Voltaire's Schriften.

*Oedipe.* — *La Henriade.* — *Histoire de Charles XII.* — *Brutus.* — *Zaire.* — *Le Temple du Goût.* — *Adelaïde du Guesclin.* — *La Mort de César.* — *Eléments de la Philosophie de Newton.* — *Alzire.* — *Mahomet.* — *Mérope.* — *Discours sur l'Homme.* — *Épîtres, Contes, Satires, Romans.* — *Le Siècle de Louis XIV.* — *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations.* — *Sémiramis.* — *Oreste.* — *Rome Sauvée.* — *Nanine.* — *Commentaires sur Corneille.* — *Plaidoyers pour Calas, Sirven, Lally-Tollendal.* — *Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre-le-Grand.* — *Dictionnaire philosophique.* — *L'Orphelin de la Chine.* — *Tancrède.* — *Mélanges Historiques et Littéraires.* — *Correspondance.* — *Jrène,*

### Voltaire par Vauvenargues.

Je n'ôte rien à l'illustre Racine, le plus sage et le plus éloquent des poètes, pour n'avoir pas traité beaucoup de choses qu'il eût embellies, content d'avoir montré dans un seul genre la richesse et la sublimité de son esprit. Mais je me sens forcé de respecter un génie hardi & fécond, élevé, pénétrant, facile, infatigable; aussi ingénieux et aussi aimable dans les ouvrages de pur agrément que vrai & pathétique dans les autres: d'une vaste imagination, qui a embrassé et pénétré rapidement toute l'économie des choses humaines; à qui ni les sciences abstraites, ni les arts, ni la politique, ni les mœurs des peuples, ni leurs opinions, ni leurs histoires, ni leurs langues mêmes n'ont pu échapper; illustre, en sortant de l'enfance, par la grandeur et par la force de sa poésie féconde en pensées, et bientôt après par les charmes, et par le caractère original et plein de raison de sa prose: philosophe et peintre sublime, qui a semé avec éclat dans ses écrits tout ce qu'il y a de grand dans l'esprit des hommes, qui a représenté les passions avec des traits de feu et de lumière...; savant à imiter le caractère et à saisir l'esprit des bons ouvrages de chaque nation par l'extrême étendue de son génie, mais n'imitant rien d'ordinaire qu'il n'embellisse: éclatant jusque dans les fautes qu'on a cru remarquer dans ses écrits, et tel que malgré leurs défauts, et malgré les efforts de la critique, il a occupé sans relâche de ses veilles ses amis et ses ennemis, et porté, chez les étrangers, dès sa jeunesse, la réputation de nos lettres, dont il a reculé toutes les bornes.

### Guillaume III. et Louis XIV.

Guillaume III. laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire, et d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite, et jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre, que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appelait, comme on sait, le stathouder des Anglais et le roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe, et n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Son caractère était en tout l'opposé de Louis XIV.; sombre, retiré, sévère, sec, silencieux, autant que Louis était affable. Il haïssait les femmes autant que Louis les aimait. Louis faisait la guerre en roi, et Guillaume en soldat. Il avait combattu contre le grand

Condé et contre Luxembourg, laissant la victoire indécise entre Condé et lui à Sénéf, et réparant en peu de temps ses défaites à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde; aussi fier que Louis XIV. mais de *cette*<sup>1</sup> fierté triste et mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impose. Si les beaux arts fleurirent en France par les soins de son roi, ils furent négligés en Angleterre, où l'on ne connut plus qu'une politique dure et inquiète, conforme au génie du prince.

Ceux qui estiment plus le mérite d'avoir défendu sa patrie, et l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné souverainement la Hollande sans la subjuguer, d'avoir été l'ame et le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un général et la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple et modeste dans ses moeurs; ceux-là sans doute donneront le nom de Grand à Guillaume plutôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs et de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner; qui sont plus frappés de cette hauteur avec laquelle des ministres et des généraux ont ajouté des provinces à la France, sur un ordre de leur roi; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul état résister à tant de puissances; ceux qui estiment plus un roi de France qui sait donner l'Espagne à son petit-fils, qu'un gendre qui détrône son beau-père; enfin ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront à Louis XIV. la préférence.

(Siècle de Louis XIV.)

### ***Parallèle de Charles XII et de Pierre-le-Grand.***

Ce fut le 8. Juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultava, entre les deux plus célèbres monarques, qui fussent alors dans le monde. Charles XII., illustre par neuf années de victoires, Pierre Alexiowiz par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes suédoises: l'un glorieux d'avoir donné des états, l'autre d'avoir civilisé les siens; Charles aimant les dangers et ne combattant que pour la gloire; Alexiowiz ne fuyant point les périls, et ne faisant la guerre que pour ses intérêts; le Monarque suédois libéral par grandeur d'ame, le moscovite ne donnant jamais, que par quelque vue. Celui-là d'une sobriété et d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avait été barbare qu'une fois; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de

<sup>1</sup> De cette fierté, das hier gebrauchte *de* ist eine der französischen Sprache eigene Konstruktion; man sagt: il est de mes amis, was einige Grammatiker durch *Elipse* erklären: un de.

son éducation et de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'*admirable aux étrangers*<sup>1</sup> et trop adonné à des excès, qui ont même abrégé ses jours. Charles avait le titre d'Invincible, qu'un moment pouvait lui ôter; les nations avaient déjà donné à Pierre Alexiowicz le nom de Grand, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parcequ'il ne le devait pas à des victoires.

Charles XII.

### 1. *Narrations.*

#### *Prise de Jérusalem par les Musulmans.*

Seigneur, rémerciez le Ciel dont la clémence  
 A pour votre bonheur placé votre naissance  
 Longtems après ces jours à jamais détestés,  
 Après ces jours de sang et de calamités  
 Où je vis sous le joug de nos barbares maîtres  
 Tomber ces murs sacrés conquis par nos ancêtres.  
 Ciel! si vous aviez vu ce temple abandonné,  
 Du Dieu que nous servons le tombeau profané,  
 Nos pères, nos enfants, nos filles et nos femmes,  
 Au pied de nos autels expirant dans les flammes,  
 Et notre dernier roi, courbé du faix des ans,  
 Massacré sans pitié sur ses  *fils expirants*!<sup>2</sup>  
 Lusignan, le dernier de cette auguste race,  
 Dans ces moments affreux ranimant notre audace,  
 Au milieu des débris des temples renversés,  
 Des vainqueurs, des vaincus, et des morts entassés,  
 Terrible, et d'une main reprenant cette épée  
 Dans le sang infidèle à tout moment trempée,  
 Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté  
 De notre sainte loi le signe redouté,  
 Criant à haute voix: Français, soyez fidèles...  
 Sans doute, en ce moment, le couvrant de ses ailes,  
 La vertu du Très-Haut, qui nous sauve aujourd'hui,  
 Aplanissait sa route et marchait devant lui;  
 Et des tristes chrétiens la foule délivrée  
 Vint porter avec nous ses pas dans Césarée:  
 Là, par nos chevaliers, d'une commune voix,  
 Lusignan fut choisi pour nous donner des lois.  
 O mon cher Nérestan! Dieu qui nous humilie,  
 N'a pas voulu sans doute, en cette courte vie,  
 Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu;  
 Vainement pour son nom nous avons combattu.  
 Ressouvenir affreux, dont l'horreur me dévore!  
 Jérusalem en cendre, hélas! fumait encore,  
 Lorsque dans notre asile attaqués et trahis,

1 Admirable. Diefem Abjektiv hat fälschlich Voltaire ein Object gegeben, denn man sagt nicht être admirable à. Er hätte admiré gebrauchen müssen.

2 Fils expirants (Reise Racine).

Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,  
 La flamme dont brûla Sion désespérée  
 S'étendit en fureur aux murs de Césarée:  
 Ce fut là le dernier de trente ans de revers;  
 Là je vis Lusignan chargé d'indignes fers:  
 Insensible à sa chute et grand dans ses misères,  
 Il n'était attendri que des maux de ses frères.  
 Seigneur, depuis ce temps, ce père des chrétiens,  
 Resserré loin de nous, blanchi dans ses liens,  
 Gémît dans un cachot, privé de la lumière,  
 Oublié de l'Asie et de l'Europe entière;  
 Tel est son sort affreux qui pourrait aujourd'hui,  
 Quand il souffre pour nous, se voir heureux sans lui?  
 (Zaire.)

### *Famine de Paris.*

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive  
 Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour  
 L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;  
 Quand on vit dans Paris la faim pâle et cruelle,  
 Montrant déjà la Mort qui marchait après elle;  
 Alors on entendit des hurlements affreux:  
 Ce superbe Paris fut plein des malheureux,  
 De qui la main tremblante et la voix affaiblie  
 Demandaient vainement le soutien de leur vie.  
 Bientôt le riche même, après de vains efforts,  
 Eprouva la famine au milieu des trésors.  
 Ce n'étaient plus ces jeux, ces festins et ces fêtes,  
 Où de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes;  
 Où parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés,  
 Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,  
 Sous des lambris dorés qu'habite la mollesse,  
 De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.  
 On vit avec effroi tous ces voluptueux,  
 Pâles, défigurés et la mort dans les yeux,  
 Périssant de misère au sein de l'opulence,  
 Détester de leurs biens l'inutile abondance.  
 Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,  
 Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.  
 Ici meurt dans la rage une famille entière.  
 Plus loin des malheureux, couchés sur la poussière,  
 Se disputaient encor à leurs derniers moments,  
 Les restes odieux des plus vils aliments.  
 Ces spectres affamés, outrageant la nature,  
 Vont aux sein des tombeaux chercher leur nourriture.  
 Des morts épouvantés les ossements poudreux,  
 Ainsi qu'un pur froment, sont préparés par eux.  
 Que n'osent point tenter les extrêmes misères!

On les voit se nourrir des cendres de leurs pères.  
 Ce détestable mets avança leurs trépas,  
 Et ce repas pour eux fut le dernier repas.  
 Trop heureux, en effet; d'abandonner la vie!  
 D'un ramas d'étrangers la ville était remplie;  
 Tigres, que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,  
 Plus cruels que la mort et la guerre et la faim.  
 Les uns étaient venus des campagnes belgiques;  
 Les autres des rochers et des monts helvétiques;  
 Barbares, dont la guerre est l'unique métier,  
 Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.  
 De ces nouveaux tyrans les avides cohortes  
 Assiègent les maisons, en enfoncent les portes,  
 Aux hôtes effrayés présentent mille morts,  
 Non pour leur arracher d'inutiles trésors;  
 Non pour aller ravir, d'une main adultère,  
 Une fille éplorée à sa tremblante mère:  
 De la cruelle faim le besoin consumant  
 Fait expirer en eux tout autre sentiment;  
 Et d'un peu d'aliment la découverte heureuse  
 Était l'unique but de leur recherche affreuse.  
 Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur,  
 Que, pour en découvrir n'inventa leur fureur.  
 Une femme (grand Dieu, faut-il à la mémoire  
 Conserver le récit de cette horrible histoire?)  
 Une femme avait vu par ces coeurs inhumains  
 Un reste d'aliment arraché de ses mains.  
 Des biens que lui ravit la fortune cruelle,  
 Un enfant lui restait, près de périr comme elle:  
 Furieuse, elle approche, avec un coutelas,  
 De ce fils innocent, qui lui tendait les bras;  
 Son enfance, sa voix, sa misère et ses charmes,  
 A sa mère en fureur arrache mille larmes;  
 Elle tourne sur lui son visage effrayé,  
 Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié,  
 Trois fois le fer échappe à sa main défaillante,  
 La rage enfin l'emporte, et d'une voix tremblante,  
 Detestant son hymen et sa fécondité:  
 „Cher et malheureux fils, que mes flancs ont porté,”  
 Dit-elle, „c'est en vain que tu reçus la vie;  
 Les tyrans ou la faim l'auront bientôt ravie.  
 Et pourquoi vivrais-tu? Pour aller dans Paris,  
 Errant et malheureux, pleurant sur ses débris?  
 Meurs avant de sentir mes maux et ta misère;  
 Rends-moi le jour, le sang, que t'a donné ta mère;  
 Que mon sein, malheureux, te serve de tombeau,  
 Et que Paris du moins voie un crime nouveau!”  
 En achevant ces mots, furieuse, égarée,

Dans les flancs de son fils sa main désespérée  
 Enfonce, en frémissant, le parricide acier;  
 Porte le corps sanglant auprès de son foyer,  
 Et d'un bras que poussait sa faim impitoyable,  
 Prépare avidement ce repas effroyable.  
 Attirés par la faim, les farouches soldats  
 Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas:  
 Leur transport est semblable à la cruelle joie  
 Des ours et des lions qui fondent sur leur proie:  
 A l'envie l'un de l'autre ils courent en fureur:  
 Ils enfoncent la porte. O surprise! ô terreur!  
 Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente  
 Une femme égarée, et de sang dégouttante.  
 Oui, c'est mon propre fils; oui, monstres inhumains,  
 C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains;  
 Que la mère et le fils vous servent de pâture:  
 Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?  
 Quelle horreur à mes yeux semble vous glacer tous!  
 Tigres, de tels festins sont préparés pour vous."  
 Ce discours insensé, que sa rage prononce,  
 Est suivi d'un poignard qu'en son coeur elle enfonce.  
 De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,  
 Ces monstres confondus courent épouvantés.  
 Ils n'osent regarder cette maison funeste:  
 Ils pensent voir tomber sur eux le fer funeste:  
 Et le peuple effrayé de l'horreur de son sort,  
 Levait les mains au ciel, et demandait la mort.

(*Henriade.*)

### *Mort de Coligny.*

Coligny languissait dans les bras du repos,  
 Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.  
 Soudain de mille cris le bruit épouvantable  
 Vient arracher ses sens à ce calme agréable.  
 Il se lève, il regarde; il voit de tous côtés  
 Courir des assassins à pas précipités;  
 Il voit briller partout les flambeaux et les armes;  
 Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes;  
 Ses serviteurs sanglants, dans la flamme étouffés;  
 Les meurtriers en foule au carnage échauffés,  
 Criaient à haute voix: „Qu'on n'épargne personne;  
 C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le Roi qui l'ordonne!"  
 Il entend retentir le nom de Coligny:  
 Il aperçoit de loin le jeune Téligny,  
 Téligny dont l'amour a mérité sa fille,  
 L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,  
 Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,  
 Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.



Le héros malheureux, sans armes et sans défense,  
 Voyant qu'il faut périr et périr sans vengeance,  
 Voulut mourir du moins comme il avait vécu,  
 Avec toute sa gloire et toute sa vertu.  
 Déjà des assassins la nombreuse cohorte  
 Du salon qui l'enferme allait briser la porte;  
 Il leur ouvre lui même, et se montre à leurs yeux,  
 Avec cet oeil serein, ce front majestueux,  
 Tel que, dans les combats, maître de son courage,  
 Tranquille, il arrêtait où pressait le carnage.

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,  
 Les meurtriers surpris sont saisis de respect;  
 Une force inconnu a suspendu leur rage.  
 „Compagnons,” leur dit-il, „achevez votre ouvrage,  
 Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,  
 Que le sort des combats respecta quarante ans.  
 Frappez, ne craignez rien: Coligny vous pardonne;  
 Ma vie est peu de chose et je vous l'abandonne:  
 J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous.”

Ces tigres, à ces mots tombent à ses genoux:  
 L'un, saisi d'épouvante abandonne ses armes;  
 L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes;  
 Et de ses assassins ce grand homme entouré  
 Semblait un roi puissant, par son peuple adoré.  
 Besme, qui dans la cour attendait sa victime,  
 Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime;  
 Des assassins trop lents il veut hâter les coups:  
 Aux pieds de se héros il les voit trembler tous.  
 A cet objet touchant lui seul est inflexible;  
 Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,  
 Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,  
 Si du moindre remords il se sentait surpris.  
 A travers des soldats il court d'un pas rapide:  
 Coligny l'attendait d'un visage intrépide;  
 Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux  
 Lui plonge son épée en détournant les yeux,  
 De peur que d'un coup-d'oeil cet auguste visage  
 Ne fit trembler son bras, et glaçât son courage.

Du plus grand des Français tel fut le triste sort:  
 On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort,  
 Son corps, percé des coups, privé de sépulture,  
 Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture;  
 Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis  
 Conquête digne d'elle et digne de son fils!  
 Médicis la reçut avec indifférence,  
 Sans paraître jouir les fruits de sa vengeance,  
 Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,  
 Et comme accoutumée à de pareils présents. (Henriade.)

2. *Discours.**Imprécations de Palmyre contre Mahomet*

Qu'entends-je? quelles lois, ô Ciel! et quels bienfaits!  
 Imposteur teint de sang, que j'abhorre jamais,  
 Bourreau de tous les miens, va, ce dernier outrage  
 Manquait à ma misère, et manquait à ta rage.  
 Le voilà donc, grand Dieu! ce prophète sacré,  
 Ce roi que je servis, ce dieu que j'adorai!  
 Monstre, dont les fureurs et les complots perfides  
 De deux coeurs innocents ont fait deux parricides;  
 De ma faible jeunesse infâme séducteur,  
 Tout souillé de mon sang, tu prétends à mon coeur!  
 Mais tu n'as pas encore assuré ta conquête;  
 Le voile est déchiré, la vengeance s'apprête.  
 Entends-tu ces clameurs? entends-tu ces éclats?  
 Mon père te poursuit des ombres du trépas.  
 Le peuple se soulève; on s'arme en ma défense;  
 Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.  
 Puissé-je de mes mains te déchirer le flanc,  
 Voir mourir tous les tiens, et nager dans leur sang!  
 Puissent la Mecque ensemble, et Médine et l'Asie,  
 Punir tant de fureur et tant d'hypocrisie!  
 Que le monde par toi séduit et ravagé,  
 Rougisse de ses fers, les brise et soit vengé!  
 Que ta religion, que fonda l'imposture,  
 Soit l'éternel mépris de la race future!  
 Que l'enfer, dont tes cris menaçaient tant de fois  
 Quiconque osait douter de tes indignes lois,  
 Que l'enfer, que ces lieux de douleur et de rage  
 Pour toi seul préparés, soient ton juste partage!  
 Voilà les sentiments qu'on doit à tes bienfaits,  
 L'hommage, les serments, et les vœux que je fais!

(Mahomet.)

*Lusignan à sa fille.*

Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,  
 Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines;  
 C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;  
 C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi;  
 C'est le sang des martyrs... O fille encore trop chère!  
 Connais-tu ton destin? Sais-tu qu'elle est ta mère?  
 Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour  
 Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,  
 Je la vis massacrer par la main forcenée,  
 Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?  
 Tes frères, ces martyrs égorvés à mes yeux,  
 T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des cieux,  
 Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,

Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes;  
 En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,  
 En ces lieux où son sang te parle par ma voix.  
 Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres;  
 Tout annonce le Dieu qu'ont vengé nos ancêtres;  
 Tourne les yeux; sa tombe est près de ce palais;  
 C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,  
 Il voulut expirer sous les coups de l'impie;  
 C'est là que de sa tombe il rappela sa vie;  
 Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,  
 Tu n'y peux faire un pas, sans trouver ton Dieu;  
 Et tu n'y peux rester sans denier ton père,  
 Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.  
 Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir;  
 Sur ton front pâlisant Dieu met le repentir;  
 Je vois la vérité dans ton coeur descendue;  
 Je retrouve ma fille, après l'avoir perdu;  
 Et je reprends ma gloire et ma félicité,  
 En dérochant mon sang à l'infidélité.

(Zaire.)

### *La Conscience.*

..... Pourquoi l'Etre suprême  
 Mit-il dans notre coeur, à l'intérêt porté,  
 Un instinct qui nous lie à la société?  
 Les lois que nous fessons, fragiles, inconstantes,  
 Ouvrages du moment, sont partout différentes.  
 Sous le fer du méchant le juste est abattu;  
 Eh bien! concluez-vous qu'il n'est point de vertu?  
 Touts les divers fléaux dont le poids nous accable,  
 Du choc des éléments effet inévitable,  
 Des biens que nous goûtons corrompent la douceur;  
 Mais tout est passager, le crime et le malheur.  
 De nos désirs fougueux la tempête fatale  
 Laisse au fond de nos coeurs la règle et la morale.  
 C'est une source pure: en vain dans ces canaux  
 Les vents contagieux en ont troublé les eaux;  
 En vain sur sa surface une fange étrangère  
 Apporte, en bouillonnant, un limon qui l'altère;  
 L'homme le plus injuste et le moins policé  
 S'y contemple aisément quand l'orage est passé.  
 Touts ont reçu du Ciel, avec l'intelligence,  
 Ce frein de la justice et de la conscience.  
 De la raison naissante elle est le premier fruit;  
 Dès qu'on la peut entendre, aussitôt elle instruit.  
 Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre  
 Au coeur plein de désir, asservi, mais né libre,  
 Arme que la nature a mise en notre main,

Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain:  
 De Socrate, en un mot, c'est là l'heureux génie;  
 C'est là le Dieu secret qui dirigeait sa vie;  
 Ce Dieu qui jusqu'au bout présidait à son sort,  
 Quand il but, sans pâlir, la coupe de la mort.  
 Quoi! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate?  
 Tout mortel a le sien qui jamais ne le flatte.

(*La Religion Naturelle.*)

### 3. *Dialogues.*

*Mahomet, Zopyre.*

**MAHOMET.**

Approche, et puis qu'enfin le Ciel veut nous unir,  
 Vois Mahomet sans crainte, et parle sans rougir.

**ZOPYRE.**

Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice  
 A trainé ta patrie au bord du précipice;  
 Pour toi de qui la main sème ici les forfaits.  
 Et fait naître la guerre au milieu de la paix.  
 Ton nom seul parmi nous divise les familles,  
 Les époux, les parents, les mères et les filles;  
 Et la trêve pour toi n'est qu'un moyen nouveau  
 Pour venir dans nos coeurs enfoncer le couteau.  
 La discorde civile est partout sur ta trace.  
 Assemblage inouï de mensonge et d'audace,  
 Tyran de ton pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu  
 Tu viens donner la paix et m'annoncer un Dieu?

**MAHOMET.**

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopyre  
 Je ne ferais parler que le Dieu qui m'inspire;  
 Le glaive et l'Alcoran dans mes sanglantes mains  
 Imposeraient silence au reste des humains;  
 Mais je te parle en homme, et, sans rien déguiser,  
 Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.  
 Vois quel est Mahomet: nous sommes seuls, écoute:  
 Je suis ambitieux; tout homme l'est sans doute;  
 Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,  
 Ne *couçut*<sup>1</sup> un projet aussi grand que le mien.  
 Chaque peuple a son tour a brillé sur la terre,  
 Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre;  
 Le temps de l'Arabie est à la fin venu.

<sup>1</sup> Das Verb steht hier im Singular, weil nach mehreren auf einander folgenden Substantiven der Begriff oft auf das letzte fällt, das deshalb betont wird. In diesen Fällen kongruirt das Verb stets mit diesem letzten Substantiv: Une parole, un sourire gracieux, un seul regard suffit. (Siehe Remy, Science de la Langue Française, p. 144. No. 1038.)

Ce peuple généreux trop longtemps inconnu,  
 Laisait dans ses déserts ensevelir sa gloire;  
 Voici les jours nouveaux marqués pour sa victoire.  
 Vois du Nord au Midi l'univers désolé,  
 La Perse encor sanglante et son trône ébranlé,  
 L'Inde esclave et timide, et l'Égypte abaissée.  
 Des murs de Constantin la splendeur éclipsée;  
 Vois l'Empire romain tombant de *toutes parts*,<sup>1</sup>  
 Ce grand corps déchiré, dont les membres épars  
 Languissent dispersés sans honneurs et sans vie:  
 Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.  
 Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers,  
 Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.  
 En Égypte, Osiris, Zoroastre en Asie,  
 Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,  
 A des peuples sans mœurs, et sans culte, et sans rois,  
 Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.  
 Je viens après mille ans changer ces lois grossières.  
 J'apporte un joug plus noble aux nations entières,  
 J'abolis les faux dieux, et mon culte épuré  
 De ma grandeur naissante est le premier degré.  
 Ne me reproche point de tromper ma patrie;  
 Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie;  
 Sous un roi, sous un dieu, je viens la réunir;  
 Et pour la rendre illustre il la faut asservir.

#### ZOPYRE.

Voilà donc tes desseins! C'est donc toi dont l'audace  
 De la terre à ton gré prétend changer la face!  
 Tu veux, en apportant le carnage et l'effroi,  
 Commander aux humains de penser comme toi:  
 Tu ravages le monde, et tu prétends l'instruire.  
 Ah! si par des erreurs il s'est laissé séduire,  
 Si la nuit du mensonge a pu nous égarer,  
 Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer?  
 Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,  
 De porter l'encensoir, et d'affecter l'empire?

#### MAHOMET.

Le droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins  
 A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

<sup>1</sup> Man schreibt toute part und toutes parts. Obgleich mehrere Grammatiker nur den Singular gestatten, so hat sich doch der allgemeine Gebrauch gegen ihre Meinung ausgesprochen, und dieses mit Recht, denn im Singular bedeutet tout (chaque), jedes, im Plural alle. Es ist dasselbe wie im Deutschen nach jeder Seite, nach allen Seiten. In den besten Klassikern findet man Beispiele der beiden Schreibarten: Des arbres pliant sous le poids de leur impenétrable feuillage, reposaient de toute part la vue de l'éclat des rayons du soleil. (A. de Montémont.) Ils se forment aussitôt et attaquent les Grecs de *toutes parts*. Léonidas tombe sous une grêle de traits (Barthélémy) —

## ZOPYRE.

Hé! qu'il tout factieux qui pense avec courage  
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage?  
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur?

## MAHOMET.

Oui; je connais ton peuple, il a besoin d'erreur;  
Ou véritable ou faux, mon culte est nécessaire.  
Que t'ont produit des dieux? Quel bien l'ont-ils pu faire?  
Quels lauriers vois-tu croître aux pieds de leurs autels?  
Ta secte obscure et basse avilit les mortels,  
Enerve le courage et rend l'homme stupide;  
La mienne élève l'ame et la rend intrépide.  
Ma loi fait des héros.

## ZOPYRE.

Dis plutôt des brigands.  
Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans.  
Va vanter l'imposture à Médine où tu régnes,  
Où tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes,  
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

## MAHOMET.

Des égaux! Dès longtemps Mahomet n'en a plus.  
Je fais trembler la Mecque, et je règne à Médine;  
Crois-moi, reçois la paix, si tu crains ta ruine.<sup>1</sup>

## ZOPYRE.

La paix est dans ta bouché, et ton cœur en est loin:  
Penses-tu me tromper?

## MAHOMET.

Je n'en ai pas besoin.  
C'est le faible qui trompe, et le puissant commande.  
Demain j'ordonnerai ce que je te demande;  
Demain je puis te voir à mon joug asservi;  
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

## ZOPYRE.

Nous amis! nous, cruel! ah! quel nouveau prestige!  
Connais-tu quelque Dieu qui fasse un tel prodige?

<sup>1</sup> Jedesmal wenn craindre in einem untergeordneten Bedingungsgrade steht, erfordert es nach sich das Aboerb des Modus ne; ist aber das Verb craindre in verneinte Wirklichkeit gestellt, so ist dieses nicht der Fall. Voltaire, der wohl wußte, daß die Auslassung von ne ein Sprachfehler wäre, entschuldigte sich dadurch, daß er sagte: on peut en poésie se dispenser de cette règle. Man findet in Corneille: Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute. (Ne vous écoute.) in Molière: Qui rit d'autrui, doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui (on ne rie). Die heutigen Dichter sind im Ausdruck correkter, denn ich wüßte kein Beispiel der Art anzuführen. —

MAHOMET.

J'en connais un puissant et toujours écouté,  
Qui te parle avec moi.

ZOPYRE.

Qui?

MAHOMET.

La nécessité,

Ton intérêt . . . .

ZOPYRE.

Avant qu'un tel noeud nous rassemble,  
Les enfers et les cieux seront unis ensemble;  
L'intérêt est ton Dieu, le mien est l'équité;  
Entre ces ennemis il n'est point de traité.  
Quel serait le ciment, réponds-moi, si tu l'oses,  
De l'horrible amitié qu'ici tu me proposes?  
Réponds? Est-ce ton fils que mon bras te ravit?  
Est-ce le sang des miens que ta main répandit?

MAHOMET.

Oui, ce *sont tes fils même*.<sup>1</sup> Oui, connais un mystère  
Dont *seul* dans l'univers je *suis dépositaire*.<sup>2</sup>  
Tu pleures tes enfants, ils respirent tous deux.

ZOPYRE.

Ils vivraient? Qu'as-tu dit? ô Ciel! ô jour heureux!  
Ils vivraient! C'est de toi qu'il faut que je l'apprenne!

MAHOMET.

Élevés dans mon camp, tout deux sont dans ma chaîne.

ZOPYRE.

Mes enfants dans tes fers! ils pourraient te servir?

MAHOMET.

Mes bienfesantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPYRE.

Quoi! tu n'as point sur eux étendu leur colère?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

<sup>1</sup> Inversion, weshalb Voltaire même nicht flüchtet.

<sup>2</sup> Die Grammatiker sagen, nach le seul, le premier, l'unique sollte stets der Konjunktiv stehen; dieser Irrthum ist von Desfieux, Bescherelle u. hinreichend bekämpft und widerlegt worden. Voltaire, der hier den Indikativ gebraucht, liefert noch eines der zahlreichen Beispiele, die mit denen der Grammatiker im Gegensatz stehen.

ZOPYRE.

Achève, éclaircis-moi, parle; quel est leur sort?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains et leur vie et leur mort;  
Tu n'as qu'à dire un mot, et je t'en fais l'arbitre.

ZOPYRE.

Moi, je puis les sauver? A quel prix, à quel titre?  
Faut-il donner mon sang? faut-il porter leurs fers?

MAHOMET.

Non, mais il faut m'aider à dompter l'univers.  
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,  
De la crédulité donner à tous l'exemple;  
Annonce l'Alcoran aux peuples effrayés,  
Me servir en prophète, et tomber à mes pieds:  
Je te rendrai ton fils, et je serai ton gendre.

ZOPYRE.

Mahomet, je suis père, et je porte un coeur tendre.  
Après quinze ans d'ennui, retrouver mes enfants,  
Les revoir et mourir dans leurs embrassements,  
C'est le premier des biens pour mon ame attendrie:  
Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,  
Ou de ma propre main les immoler tous deux,  
Connais-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux.  
Adieu.

MAHOMET.

Fier citoyen, vieillard inexorable,  
Je serais plus que toi, cruel, impitoyable. —

(Mahomet ou le Fanatisme).

## IX. LA CONDAMINE. (Charles Marie, de)

Condamine, Mitglied der französischen Akademie und der Akademie der Wissenschaften, ward 1701 in Paris geboren und starb daselbst 1774.

Buffon entgegenete ihm Folgendes auf seine Antrittsrede als Akademiker:  
„Du génie pour les sciences, du goût pour la littérature, du talent pour écrire, de l'ardeur pour entreprendre, du courage pour exécuter, de la constance pour achever, de l'amitié pour vos rivaux, du zèle pour vos amis, de l'enthousiasme pour l'humanité: voilà ce que vous connaît un ancien ami, un confrère de trente ans, qui se félicite aujourd'hui de le devenir pour la seconde fois.

Avoir parcouru l'un et l'autre hémisphère, traversés les continents et les mers, surmonté les sommets sourcilleux de ces montagnes embrasées où les glaces éternelles bravent également et les feux souterrains et les ardeurs du midi, s'être livré à la pente précipitée de ces caractes écu-



mantes, dont les eaux suspendues semblent moins rouler sur la terre, que descendre des nues, avoir pénétré dans ces vastes déserts, dans ces solitudes immenses, où l'on trouve à peine quelques vestiges de l'homme, où la nature, accoutumée au plus profond silence, dut être étonné de s'entendre interroger pour la première fois; avoir fait, en un mot, par le seul motif de la gloire des lettres, ce que l'on ne fit jamais par la soif de l'or: voilà ce que connaît de vous l'Europe, et ce que dira la postérité!..."

Diese Lobrede ist blühend deklamatorisch. Buffon's Geist spiegelt sich in jedem Worte; mit bezaubernder Kraftwärme hebt er die abenteuerlichen Reisen la Condamine's hervor, und wenn selbst das Ganze ein wenig übertrieben zu seyn scheint, so ist es doch für diesen ruhmvoll, eine solche Begeisterung in Buffon erweckt zu haben, die nur ein großes Verdienst hervorrufen konnte. —

La Condamine hat einige Gedächtnisse hinterlassen, aber seine Reisen bilden den größten Theil seiner Werke. —

### *Le Baron aveugle.*

Un vieux Baron s'était fait usurier;  
 Pour un baron c'est un vilain métier.  
 Quoi qu'il en soit à force de lésine,  
 Couchant sans draps, fesant seul sa cuisine,  
 A soixante ans il était parvenu  
 A quadrupler son petit revenu.  
 Il continue: il boit à la fontaine;  
 Le vin est bon, l'eau lui paraît plus saine;  
 Il prête à gage; il achète à l'encan  
 De vieux souliers, un frac de bouracan,  
 Des bas troués, un gras pourpoint de laine.  
 Accumulant sa petite semaine.  
 Vingt mille écus composaient son trésor,  
 Et chaque jour il l'augmentait encor.  
 Notre baron, en comptant sa monnaie,  
 A cet aspect ne se sent pas de joie.  
 Un sou pourtant, *repasant* ses écus,<sup>1</sup>  
 Il s'aperçoit qu'il n'y voit *quasi*<sup>2</sup> plus.  
 Dans sa surprise il se lamente, il beugle:  
 „Je perds la vue! ah! je deviends aveugle!  
 Je suis d'avis de consulter Gendron.“  
 Il part après, il emprunte un bâton;  
 Et le coeur gros, la contenance triste,  
 Bronchant, clochant, va trouver l'oculiste.  
 „Combien, monsieur, m'en pourra-t-il coûter  
 Pour me guérir? je viens vous consulter.  
 — Monsieur, je vois, c'est une cataracte.  
 Mais avec vous je ne fais point de pacte;  
 Vous me paierez quand vous serez guéri.  
 — Pardon, monsieur, je suis de Chambéry;  
 Un Savoyard connaît peu l'opulence;  
 Je sais, par jour, à quoi va ma dépense.

<sup>1</sup> Repasser würde jetzt nicht mehr statt recompter gebraucht werden können.

<sup>2</sup> sprich kasi.

Que vous faut-il? — Eh bien, *fesse-matthieu*,<sup>1</sup>  
 Fais-toi guérir gratis à l'Hôtel-Dieu<sup>2</sup>!  
 Gendron savait que notre homme était riche:  
 Certain voisin, pour lui faire une niche,  
 Avait trahi le secret du Baron,  
 En le peignant plus ladre que Caron.  
 „Vous voulez donc, monsieur, que je m'explique?  
 Deux cents écus. — Cela fait six-cents francs!  
 C'est trop payé pour voir cinq ou six ans.  
 Monsieur Gendron, vous êtes honnête homme:  
 C'est bien assez de moitié de la somme.  
 J'ai les yeux clos pendant toute la nuit;  
 Je ne veux voir que quand le soleil luit.  
 Pendant la nuit personne ne voit *goutte*.<sup>3</sup>  
 Pour un temps mort voulez-vous qu'il m'en coûte?  
 — Pour six cents francs je vous rends vos deux yeux,  
 Entendez-vous? — Mais, monsieur, fessons mieux:  
 Un me suffit, et pourvu que je lorgne....  
 Soit, cent écus, je consens d'être borgne.

(Pièces fugitives.)

### X. DUCLOS (Charles).

Duclos, Sekretär der französischen Akademie, aus Dinant in der Bretagne; geboren 1704, gestorben in Paris, den 26. März 1772.

Ein Fehler, der ihm angehört, war seine strenge Freimüthigkeit, die lange Zeit Schriftsteller und Weltmänner gegen ihn auftrachte. Im Ausdrucke alle Worthübschneide einer männlichen Derbheit aufopfernd, trankte er das Ehrgefühl seiner Gegner, indem er Vieles enthüllte, was der feinere Weltton zu umschleiern suchte, und indem er nur dahin zielte, die Gemüther zu besiegen, statt sich ihr Wohlwollen zu erwerben. Wenig Leute bemerkten, daß dieser Fehler bei ihm mit den besten Eigenschaften verbunden war. Man legte ihm Ansprüche bei, die man zu jeder Zeit geistelt, wenn sie sich auf zu viel Selbstvertrauen stützen, Andere befürchteten aber, er habe sich in seinen „Betrachtungen über die Sitten“ selbst schilbern wollen, und um ihre Ansicht geltend zu machen, hoben sie folgende Stelle daraus hervor: „la fausseté de la politesse est si généralement reconnue, qu'elle a fait naître à de certaines gents l'idée de jouer la grossièreté et la brusquerie, pour imiter la franchise et mieux convrir leurs desseins.“

<sup>1</sup> Ein zu trivialer Ausdruck, der dem deutschen Schlingel, dem altdeutschen Gundsott se. entspricht.

<sup>2</sup> Spital.

<sup>3</sup> Goutte ist ein aus dem Substantiv goutte gebildetes Adverb des Modus. Alle diese Wörter mie, brin, goutte, pas, point, waren ursprünglich reine Substantive, deren Begriff sich in einen abstrakten verwandelt hat, weshalb Robier (Critique des Dictionnaires p. 301.) sie noch Substantifs adverbiformes nennt.

Point (punctum), pas (passus), mie, woraus miette (von mica: mica salis), brin, ein kleines Stück Holz, goutte ein Tröpfchen, bezeichnen alle sehr kleine Dinge, und werden jetzt mit dem Adverb des Modus ne gebraucht, um die verneinte Wirklichkeit im kleinften Maße darzustellen. Man sagt: je n'en ai pas un brin, pas une miette, je ne vois goutte. Goutte wurde ehemals in einem noch engeren Sinne gebraucht: Semblant fait que il n'oit goutte (n'oult goutte). Er stellte sich, als häre er gar nichts. (Fabl. inéd. I. p. 17.)

Die Italiener haben punto, mica (Venez. miga, weilsand minga), fore; die Spanier cosa. Diese Wörter bezeichnen alle ein sehr kleines Verhältniß. (Siehe deff.: Die Grammatik der roman. Sprache II. p. 400.) — Ampère, Hist. de la Form. de la Langue Française, p. 273.

Sein Werk „*Considérations sur les mœurs de ce siècle*,” mit folgendem Motto: *Ad mores facilis natura reverti*, ist das Werk eines tiefen Denkers und geistreichen Mannes, es ist aber auch das eines Niedermannes. Da Brupère entwarf seine Karakterschilderungen im Großen, Duclos malte mit kleinlichen Zügen, oft selbst ward er kalt und sein Styl erkünstelt; was man ihm aber nicht absprechen kann, ist ein Talent, mit Geschmack darzustellen, mit tief eindringendem Auge zu beobachten und mit großem Scharfsinn die einzelnen Theile seines Stoffes zu zergliedern.

In seinen „*Mémoires pour servir à l'Histoire des Mœurs du XVIII. Siècle*“ ist der Styl ebenfalls kalt, oft ungleich und dunkel, weil er einer zu großen Genauigkeit im Ausdrucke nachjagt. Dieselben Fehler schimmern in seiner Geschichte Ludwig XI. hervor, die mit der Commine's nicht zu vergleichen ist, obgleich er sich in seinen Betrachtungen manchmal dem Tacitus zu nähern sucht.

Mehrere wissenschaftliche Abhandlungen Duclos', die seine tiefere Kenntniß der Geschichte Frankreichs kund geben (wir erwähnen *Mémoires sur les Druides*, sur les Langues celtique et française, sur les Jeux scéniques, l'Action et la Déclamation des Anciens), sind in den Recueils de l'Académie des Inscriptions aufbewahrt. Seine Bemerkungen über die allgemeine Grammatik von Port Royal, obgleich mit kleinlichen Details über die Nothwendigkeit einer orthographischen Reform des Französischen überschweimmt, sind noch jetzt lesenswerth. Duclos hatte eine eigene Orthographie angenommen, wie aus dem unten angeführten Bruchstücke zu sehen ist; auch die Ausdrücke, deren er sich in der Umgangssprache bediente, hatten etwas Originelles, z. B. von den Großen sagte er: *Ils nous craignent comme les voleurs craignent les réverberes*. — Von einem Manne, der nur durch kriechende und gemeine Handlungen emporkommt: *On lui crache au visage, on l'essuie avec le pied, et il remercie!* — *C'est un si grand coquin, qu'à malgré les duretés dont je l'accable, il ne me hait pas plus qu'un autre.* —

Duclos ward als Mensch sehr geachtet; J. J. Rousseau sagte von ihm: *c'est un homme droit et adroit*. Seine Rechtschaffenheit, Wohlthätigkeit und seine Tugenden, haben ihn, mehr als seine Werke, die Achtung der Nachwelt erworben, denn kein Einziger hat besser den Werth der Freundschaft gekannt und deren Pflichten erfüllt.

Historiograph von Frankreich, Landtags-Deputirter des Bürgerstandes der Bretagne, ward er späterhin in den Adelsstand erhoben.

### ***L'Ingratitude.***

L'Ingratitude consiste à oublier, à méconnoître, ou à reconnoître mal les bienfaits, et elle a sa source dans l'insensibilité, dans l'orgueil ou dans l'intérêt.

La première espèce d'ingratitude est celle de ces ames foibles, légères, sans consistance. Affligées par le besoin présent, sans vue sur l'avenir, elles ne gardent aucune idée du passé; elles demandent sans peine, reçoivent sans pudeur, et oublient sans remords. Dignes de mépris, ou tout au plus de compassion, on peut les obliger par pitié, et l'on ne doit pas les estimer assez pour les haïr.

Mais rien ne peut sauver de l'indignation celui qui ne pouvant se dissimuler les bienfaits qu'il a reçus, cherche cependant à méconnoître son bienfaiteur. Souvent après avoir réclamé les secours avec bassesse, son orgueil se révolte contre tous les actes de reconnaissance qui peuvent lui rapeler une situation humiliante; il rougit du malheur, et jamais du vice. Par une suite du même caractère, s'il parvient à la prospérité, il est

capable d'offrir par ostentation ce qu'il refuse à la justice; il tâche d'usurper la gloire de la vertu, et manque aux devoirs les plus sacrés. —

En considérant les différents caractères de l'ingratitude, on voit en quoi consiste celui de la reconnaissance. C'est un sentiment qui attache au bienfaiteur, avec le désir de lui prouver ce sentiment par des effets, ou du moins par un aveu du bienfait qu'on publie avec plaisir dans les occasions qu'on fait naître avec candeur, et qu'on saisit avec soin. Je ne confonds point avec ce sentiment noble une ostentation vive et sans chaleur, une adulation servile, qui paroît et qui est en effet une nouvelle demande plutôt qu'un remerciement. J'ai vu de ces adulateurs vils, toujours avides et jamais honteux de recevoir, *exagérans*<sup>1</sup> les services, *prodiguans*<sup>1</sup> les éloges pour exciter, encourager les bienfaiteurs, et non pour les récompenser. Ils feignent de se passionner, et ne sentent rien: mais ils louent. Il n'y a point d'homme en place qui ne puisse voir autour de lui quelques-uns de ces froids enthousiastes, dont il est importuné et flaté. —

Les bienfaiteurs doivent des égards à ceux qu'ils ont obligés; et ceux-ci contractent des devoirs indispensables. On ne doit donc placer les bienfaits qu'avec discernement; mais du moins on court peu de risque à les répandre sans choix, au lieu que ceux qui les reçoivent prennent des engagements si sacrés, qu'ils ne sauroient être trop attentifs à ne les contracter qu'à l'égard de ceux qu'ils pourront estimer toujours. Si cela étoit, les obligations seroient plus rares qu'elles ne le sont; mais toutes seroient remplies. J'ajouterai que si chacun faisoit tout le bien qu'il peut faire sans s'incomoder, il n'y auroit point de malheureux.

(*Considération sur les Mœurs, 5. Edition, Paris, 1767.*)

## XI. BUFFON (*Georges Louis Leclerc, Comte de*)

Buffon aus Montbar in Burgund, geboren den 7. September 1707, gestorben in Paris den 16. April 1778, einer der berühmtesten Naturforscher aller Zeiten und einer der größten Schriftsteller des XVIII. Jahrhunderts, der malerisch die Natur in oft dichterischer Sprache beschrieb. —

Buffon's Vater, Rath am Parlamente zu Dijon, besaß genug Vermögen um seinen Kindern eine sorgfältige Erziehung geben zu können, und ließ ihnen die Wahl ihres künftigen Standes. Auf dem Gymnasium dieser Stadt machte der junge Buffon Bekanntschaft mit dem Herzoge von Kingston, einem Engländer von seinem Alter, dessen Erzieher, ein gelehrter Mann, ihm die Lust zu den Wissenschaften einflößte. Sie reissten zusammen durch Frankreich und Italien. Nachher ging Buffon nach England, wo er, um sich im Englischen auszubilden, *Hale's Statistic of vegetables* und *Newton's Treatise of Fluxions* ins Französische übersehte. Diese Uebersetzungen, die er mit Vorreden versehen hatte, machten ihn dem Publikum bekannt. Er besaßte sich hierauf mit Mathematik und ward 1733 zum Mitgliede der Akademie der Wissenschaften ernannt; bald darauf verschaffte ihm aber sein Freund Dufay die Stelle eines

<sup>1</sup> Fehler gegen die Flexion.

Intendanten am königlichen Garten, wodurch seine Studien eine feste Richtung nahmen und ihm die Laufbahn eröffneten, die ihn unsterblich gemacht hat.

Mit einem seiner Landsleute und Freunde, Daubenton, arbeitete er fünfzig Jahre lang an dem großen naturhistorischen Werke (*Histoire naturelle*), woben nach zehnjähriger Arbeit drei Bände, und im Zeitraum von 1740—1764 fünfzehn Bände erschienen. Alle in glänzender, eindringlicher Sprache geschriebenen Abhandlungen, allgemeinen Theorien, Sittengemälde der Thiere oder Beschreibungen großer Naturerscheinungen sind aus Buffon's Feder geflossen, während Daubenton nur die Formen der Geschöpfe und den anatomischen Theil dieses Werkes abfasste. Die neun Bände, die von 1770—1780 erschienen, enthielten die Geschichte der Vögel; Daubenton arbeitete nicht daran; an den fünf Bänden, die Mineralien umfassend, auch nicht. Diesem Werke folgte Buffon sieben Supplementbände hinzu, von denen der letzte erst nach seinem Tode die Presse verließ. Er fand im Guenau de Montbéliard und Lacépède würdige Fortsetzer dieses großen Denkmals menschlichen Fleißes.

Buffon, der sich stets wissenschaftlichen Arbeiten widmete, bereicherte zugleich das naturhistorische Kabinet und den botanischen Garten, und lebte glücklich und zufrieden in diesem ihm angewiesenen Wirkungskreise. Ludwig XV. ernannte ihn zum Grafen und der Intendant der königlichen Bauten unter Ludwig XVI., d'Angivilliers, ließ ihm noch bei seinen Lebzeiten eine Statue vor dem Eingange des Kabinet's des Königs errichten, mit dieser Inschrift: „*Majestati naturae par ingenium.*“ Er starb, mit Ruhm bedeckt, im 81sten Jahre.

Die beste Ausgabe seiner Werke ist die pariser Quartausgabe, die Buffon selbst besorgte.

### ***Opinion de Cuvier sur Buffon.***

Il n'y a qu'une opinion sur Buffon, considéré comme écrivain: pour l'élévation du point de vue où il se place, pour la marche forte et savante de ses idées, pour la pompe et la majesté de ses images, pour la noble gravité de ses expressions, pour l'harmonie soutenue de son style dans les grands sujets, il n'a peut-être été égalé par personne. On lui reproche un certain défaut de flexibilité, et cependant il a souvent réussi à rendre les détails avec une grâce enchanteresse... Ses tableaux des grandes scènes de la nature sont d'une vérité parfaite, et empreints chacun d'un caractère propre et ineffaçable. Aussi la réputation de son livre fut elle prompte, générale et sans contradicteurs. —

### ***Examen critique du Style de Buffon, par Magdeleine de Saint-Agy.***

Historien, orateur, peintre et poète, Buffon a pris tous les tons et mérité toutes les palmes de l'éloquence. Le point de vue où il se place est toujours remarquable par son élévation; ses plans sont bien conçus; la marche de ses idées est forte et savante; ses tableaux sont magnifiques. Il instruit souvent, il intéresse toujours; quelquefois il enchante, il ravit, il force l'admiration lors même que la raison lui résiste. On retrouve dans ses erreurs mêmes l'empreinte de son génie, et leur tableau seul prouverait que celui qui les commit fut un grand homme. Peut-être est-il plus abondant que précis; mais cette abondance est plutôt dans les choses que dans les mots; il ne s'arrête pas à

une idée simple, il en multiplie les nuances ; mais chacune d'elles est exprimée avec précision.

Le style de Buffon n'offre pas toujours le même degré de perfection ; mais dans tous les morceaux destinés à l'effet il a cette correction, cette pureté sans lesquelles, lorsqu'une langue est formée, on ne peut atteindre à une célébrité durable. S'il s'est permis *d'être quelquefois* négligé, c'est uniquement dans les discussions purement scientifiques, où les taches qu'il a pu laisser ne nuisent point à ses beautés, et servent peut-être à faire mieux apprécier les peintures brillantes qui les suivent. —

### ***Dignité de l'Homme ; Excellence de sa Nature.***

L'Homme a la force et la majesté ; les grâces et la beauté sont l'apanage de l'autre sexe.

Tout annonce dans tous deux les maîtres de la terre ; tout marque dans l'Homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants ; il se soutient droit et élevé, son attitude est celle du commandement ; sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste sur laquelle est imprimée le caractère de sa dignité ; l'image de l'âme y est peinte par la physionomie ; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage ; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie, annoncent sa noblesse et son rang ; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées ; il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner ; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers d'appuis à la masse de son corps : sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre, par des frottements réitérés, la finesse du toucher dont elle est le principal organe ; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos ; leur proportion, leur union, leur ensemble, marquent encore assez la douce harmonie des pensées, et répondent au calme de l'intérieur ; mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau mouvant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie ; où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle et rend au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations.

C'est surtout dans les yeux qu'elles se peignent et qu'on peut les reconnaître : l'œil appartient à l'âme plus qu'à aucun autre organe ; il semble y toucher et participer à tous ses mouvements ; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus

tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître; il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent; l'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment; c'est le sens de l'esprit, et la langue de l'intelligence.

### *Le Cheval.*

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats: aussi intrépide que son maître, le Cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur; il partage aussi ses plaisirs; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincèle; mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvements; non seulement il fléchit sous main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses desirs, et obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que pour la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir, qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède et même meurt pour mieux obéir.

(*Histoire Naturelle.*)

### *XII. POULLE (Louis, Abbé).*

Poullé ward 1701 in Avignon geboren und starb den 8. November 1781; berühmter Kanzelredner.

Obgleich er nicht den kolossalen Kanzelrednern des XVII. Jahrhunderts gleichzustellen ist, so verdient er doch eine ehrenvolle Erwähnung; zwei seiner Predigten können als Meisterwerke von Kanzelberedsamkeit gelten und werden stets seinen Ruf als Redner aufrecht erhalten: Exhortations sur la Charité und Panegyrique de Saint Louis. In diesen beiden Werken herrscht Klarheit, die Sprache ist blühend, der Ausdruck kräftig, voll Würde, und anziehend durch Wärme und Anschaulichkeit. Seine übrigen Predigten sind leider zu gekünstelt, oft wiederum schwülzig und mit einer Uebermasse didaktischer Färbungen geschwängert; auch ermangeln sie eines reiflich ausgedachten Planes und der Reinheit im Gedanken. Was aber zu Poullé's Ruhm beiträgt, war, daß die Moral, die er von der Kanzel herab predigte, nie von seiner Lebensweise und seinen Handlungen abwich. Sein Vermögen gehörte mehr den Armen, als ihm selbst an, und bei ihm erhöhte der Charakter den Glanz des Talents.

### *La Richesse et la Charité.*

Les Richesses sont ou les plus grands de tous les maux, ou les plus grands de tous les biens. Quand la cupidité cherche à se les procurer, il n'y a plus de fierté parmi les hommes;

l'amitié est indignement trahie; la droiture et la bonne foi disparaissent; le sang coule de toutes parts; les poisons se préparent; la nature devient féroce. Quand l'avarice les entasse et les resserre, l'industrie utile est découragée; les arts nécessaires languissent; les maisons de miséricorde tombent; les pauvres meurent. Quand la volupté et le luxe se dissipent, les mœurs ne sont plus, le mariage n'est que l'annonce du divorce; les différentes conditions se confondent; le superbe absorbe le nécessaire; une fausse magnificence couvre une misère générale; les grands se ruinent et cessent d'être grands; la nation baisse; on cherche en vain l'ancienne dignité et l'ame des aïeux, on ne trouve dans leurs descendants que leurs noms et leurs titres. Mais quand la Charité distribue les richesses, elles sont alors la toute-puissance de l'homme; elles créent, pour ainsi dire, un monde nouveau dans l'ordre physique; elles font circuler en tous lieux l'abondance et la vie; elles sont l'aiguillon et la récompense du travail; elles cherchent le mérite; elles préviennent l'indulgence; elles essuient les larmes des malheureux; elles brisent les chaînes des captifs; elles raffermissent la pudeur chancelante; elles font rentrer sans crainte le mariage dans ses légitimes droits; elles peuplent les déserts; elles redonnent la fertilité aux campagnes abandonnées; elles ne rappellent pas du tombeaux les Lazarus ensevelis depuis quatre jours, mais elles empêchent les Lazarus nouveaux d'y descendre.

Ainsi le riche miséricordieux n'est pas simplement un homme, c'est la Providence elle même rendu visible, et appliquée d'une manière sensible au bonheur du monde.

(Exhortations de Charité.)

### XIII. GRESSET (*Jean Baptiste Louis*).

Gresset, Akademiker aus Amiens; geboren 1709, gestorben 1777.

Dieser frühere Jesuit wußte die unfruchtbarsten Stoffe geistvoll zu befeelen; in seinem Vert-Vert (komische Epos über einen Papagai) tänzelt er mit liebenswürdiger Eigenthümlichkeit, und die darin herrschende Sprache bezaubert durch arglose Natürlichkeit, Anmuth und zarte Schallhaftigkeit. Rousseau nannte dieses Gedicht ein literarisches Phänomen, und man kann mit Recht behaupten, daß es das einzige seiner Art ist. La Chartreuse vereinigt dieselben Eigenschaften, glänzt durch wohlklingenden Versbau, heitere Laune und gesunden Witz.

Gresset schrieb auch ein Trauerspiel (Eduard III.), welches aber mit Kälte vom Publikum aufgenommen wurde; nachher ein Drama Sydney, dessen Erfolg zweifelhaft blieb, worauf er sich dem Lustspiele zuneigte, für welches er geboren war, und dem er vielleicht einen neuen Aufschwung gegeben, wenn die religiösen Grundsätze, die er bei den Jesuiten eingefogen, ihn nicht von Neuem beherrschten und von der theatralischen Dichtung abgezogen hätten.

Das Lustspiel le Méchant, der Vert-Vert, die Chartreuse und einige andere Werke werden Gresset's Namen stets im Andenken erhalten; ersteres hat unbestrittenen Werth, den es sich durch Reinheit des Stils, Natürlichkeit, Feinheit und Lebendigkeit im Dialog erworben hat. Nach dem Erfolg



dieses Stückes, — sei es nun, weil der Dichter befürchtete, den Glanz der erworbenen Krone erblicken zu sehen, oder, weil er das Lustspiel als eine mit seinen religiösen Ideen unvereinbare Beschäftigung betrachtete, — schwur Gresset feierlich die Vorliebe ab, die er für das Theater gezeigt, und schien sich Vorwürfe zu machen, denselben seine Zeit gewidmet zu haben. — Man erstaunte darüber, wie ein Mann, der in der einsamen Zelle des Klosters die Musen gefeiert, ihnen inmitten der Stürme der Welt und eines ungezwungenen Lebens entsagen könne.

Voltaire drückt sich folgendermaßen darüber aus:

Gresset, doué du double privilège  
D'être au collège un bel-esprit mondain,  
Et dans le monde un homme du collège.

Von den übrigen Dichtungen Gresset's erwähnen wir l'Eptre à ma Soeur, au Père Bougeant, les Ombres; die Virgilischen Eklogen aber stehen weit unter den übrigen. Die in denselben herrschende Versifikation ist oft schleppend und schwülzig; es ist der Wortschwulst eines Dicht.

### *La Faveur.*

Au sein des mers, dans une île enchantée,  
Près du séjour de l'inconstant Protée,  
Il est un temple, élevé par l'Erreur,  
Où la brillante et volage Faveur,  
Semant au loin l'espoir et les mensonges,  
D'un air distraît fait le sort des mortels.  
Son faible trône est sur l'aile des Songes,  
Les Vents légers soutiennent ses autels.  
Là rarement la Raison, la Justice  
Ont amené les mortels vertueux;  
L'Opinion, la Mode et le Caprice  
Ouvrent le Temple et nomment les heureux.  
En leur offrant la coupe délectable,  
Sous le nectar cachant un noir poison,  
La Déesse daigne paraître aimable,  
Et d'un sourire enivre leur raison;  
Au même instant l'agile Renommée  
Grave leur nom sur son char lumineux.  
Jouit constant d'une vaine fumée,  
Le monde entier se réveille pour eux;  
Mais sur la foi de l'onde pacifique,  
A peine ils sont mollement endormis,  
Défiés par l'Erreur léthargique  
Qui leur fait voir, dans des songes amis,  
Tout l'univers à leur gloire soumis;  
Dans ce sommeil d'une ivresse riante,  
En un moment la Faveur inconstante  
Tournant ailleurs son essor incertain,  
Dans des déserts, loin de l'île charmante,  
Les Aquilons les emportent soudain;  
Et leur réveil n'offre plus à leur vue  
Que les rochers d'une plage inconnue,  
Qu'un monde obscur, sans printemps, sans beaux jours,  
Et que des dieux éclipsés pour toujours.

#### XIV. LEFRANC DE POMPIGNAN (*Jean Jacques, Marquis de*).

De Pompignan ward 1709 in Montauban geboren und starb 1784; Mitglied der französischen Akademie.

Mit einer erhabenen poetischen Seele begabt, vielseitig gebildet, der Sprache vollkommen mächtig, liefern seine Oden unübertreffliche Strophen, worin Wärme und Begeisterung sich vereinen. Seine religiösen Lieder, deren Voltaire spottete, und die er durch einen Vers des *Pauvre Diable* unsterblich machte, bieten zahlreiche Schönheiten dar, sind aber oft weichlich, verschwommen und stehen weit unter seinen Oden. Die Episteln und andere Gedichte zeugen von Anmuth und feinem Geschmack.

Pompignan's Trauerspiel *Ido* hat sich auf der Bühne erhalten und wird noch geschätzt wegen der eleganten und ausgebildeten Szenenentfaltung, die sich mit Größe und Würde der Charaktere verbindet. *Galevy* behauptet das Entgegengesetzte, und spricht dem Verfasser jedes tragische Talent ab; *Mlle. Clairon* aber, eine berühmte dramatische Künstlerin vor der Revolution, sagt, es sei eine scharf ausgebildete Tragödie, die sich vom Anfange bis zu Ende stets erhaben hält.

Dieser Dichter, ein leidenschaftlicher Verehrer der Alten, übersehte auch Virgil's *Georgica*, die er aber erst veröffentlichte, nachdem Delfille die seinigen herausgegeben hatte, ferner den *Aeschylus* und mehrere Bruchstücke aus *Hesiod*, *Pindar*, *Dvid*, *Horaz* und *Lucian's* Gesprächen, die aber als mißlungen zu betrachten sind.

Von allen seinen Werken ist die Ode auf *J. B. Rousseau's* Tod dasjenige, wodurch seine übrigen verdunkelt werden und das von allen den Preis trägt. —

Pompignan zog sich den Haß aller literarischen Celebritäten des XVIII. Jahrhunderts zu, weil — seine Antrittsrede eine fulminante Diatribe gegen die Philosophen und Encyclopädisten war.

#### ***Ode sur la Mort de J. B. Rousseau.***

Quand le premier chantre du monde  
Expira sur les bords glacés  
Où l'Hébreu effrayé dans son onde  
Reçut ses membres dispersés,  
Le Thrace, errant sur les montagnes,  
Remplit les bois et les campagnes.  
Du cri perçant de sa douleur;  
Les champs de l'air en retentirent,  
Et dans les antres qui gémissent  
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée....  
Muses, dans ce moment de deuil,  
Elevez le pompeux trophée,  
Que vous demande son cercueil.  
Laissez, par de nouveaux prodiges,  
D'éclatants et dignes vertiges  
D'un jour marqué par vos regrets.  
Ainsi le tombeau de Virgile  
Est couvert du laurier fertile  
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie  
Rousseau quitte aujourd'hui les fers;

Et loin du ciel de sa patrie,  
 La mort termine ses revers.  
 D'où ses maux prirent-ils leur source?  
 Quelles épines dans sa course  
 Etouffaient les fleurs sous ses pas!  
 Quels ennemis! quelle vie errante!  
 Et quelle foule renaissante  
 D'adversaires et de combats!

Jusques à quand, mortels farouches,  
 Vivrons-nous de haine et d'aigreur?  
 Prêterons-nous toujours nos bouches  
 Au langage de la fureur!  
 Implacable dans ma colère,  
 Je m'applaudis de la misère  
 De mon ennemi terrassé;  
 Il se relève, je succombe,  
 Et moi-même à ses pieds je tombe,  
 Frappé du trait que j'ai lancé.

Du sein des ombres éternelles,  
 S'élevant au trône des Dieux,  
 L'Envie offusque de ses ailes  
 Tout éclat qui frappe ses yeux.  
 Quel ministre, quel capitaine,  
 Quel monarque vaincra sa haine  
 Et les injustices du sort?  
 Le temps à peine les consomme  
 Et quoi que fasse le grand homme,  
 Il n'est grand homme qu'à sa mort.

Le Nil a vu, sur ses rivages,  
 Les noirs habitants des déserts  
 Insulter, par leurs cris sauvages,  
 L'astre éclatant de l'univers.  
 Cris impuissants, fureurs bizarres!  
 Tandis que ces monstres barbares  
 Poussaient d'insolentes clameurs,  
 Le Dieu, poursuivant sa carrière,  
 Versait des torrents de lumière  
 Sur ses obscurs blasphémateurs.

(Odes.)

---

XV. RAYNAL (*Guillaume Thomas François, Abbé*).

Raynal, aus Saint-Geniez, im Rouergue; geboren den 11. März 1711, gestorben den 6. März 1796; Mitglied des Instituts, einer der Schriftsteller des XVIII. Jahrhunderts, dessen Ruf, nach dem Voltaire's, alle.

übrigen verdunkelte, weil er einen edlen Charakter mit einem ausgezeichneten Talente vereinte. Seine ersten Erzeugnisse (*Histoire du Stadhouderat*, *Histoire du Parlement d'Angleterre*) waren, schwach und in einem zu rhetorisirenden Brunkstyle abgefaßt; die übrigen Kompilationen, die er auf Bestellung für Buchhändler schrieb, verdienen keiner weitem Erwähnung. Sein Talent bildete sich aus in der tüchtigen Darstellung der Ehescheidung Heinrich's VIII. von Katharina von Aragon, bis er im reiferen Jahren das berühmte Werk *Histoire philosophique et politique des Etablissements des Européens dans les deux Indes* unternahm und herausgab, ein Werk von großem Umfange und Gehalte, dessen Erfolg für Europa weltgeschichtliche Wichtigkeit hatte und wegen seiner harten Freimüthigkeit und liberalen Tendenz den Verfasser eine Zeitlang dem Voltaire, Rousseau, Montesquieu gleich stellte. Donnernd erhebt er seine Stimme für Menschenrechte; mit Allgewalt führt er das Wort gegen ihre Unterdrücker, tadelt frei und ungehalten die Regierungsmaßregeln und hebt die tief eindringende Wirksamkeit der europäischen Niederlassungen in den beiden Indien hellleuchtend hervor. Viele darin enthaltene philosophische Betrachtungen sind von Diderot.

Es ist auffallend, daß dieses Werk, das 1770 erschien, und dem Verfasser nicht die geringste Verfolgung zuzog, elf Jahre später (29. Mai 1781) durch Jenters Hand vor dem Justizpalaste verbrannt wurde. Raynal's Geschichte erlebte zwanzig Auflagen, — ward mehr als fünfzigmal nachgedruckt und in viele Sprachen übertragen, ist aber jetzt vergessen, weil die Kolonien Umwälzungen erlebt haben, die jenem Werke fast alles Interesse nehmen. Man zieht es nur von Zeit zu Zeit zu Rathe, um einige schon geschriebene Seiten zu lesen oder sich mit den damaligen Verhältnissen bekannt zu machen.

Raynal hatte sich durch seine literarischen Arbeiten ein großes Vermögen erworben, das er auf die edelste Weise gebrauchte. Nach seinem Tode fiel ein großer Theil seiner Güter literarischen Stiftungen, Akademien und Armenanstalten anheim, oder ward zu milden Zwecken verwandt. —

***Discours d'un Sergent écossais aux Américains sauvages qui vont le faire périr dans les tortures.***

Héros et Patriarches du Monde Occidental, vous n'étiez pas les ennemis que je cherchais; mais enfin vous avez vaincu. Le sort de la guerre m'a mis dans vos mains. Usez à votre gré du droit de la victoire. Je ne vous le dispute pas. Mais puisque c'est un usage de mon pays d'offrir une rançon pour sa vie, écoutez une proposition qui n'est pas à rejeter.

Sachez donc, braves Américains, que dans le pays où je suis né, certains hommes ont des connaissances surnaturelles. Un de ces sages, qui m'était allié par le sang, me donna, quand je me fis soldat, un charme qui devait me rendre invulnérable. Vous avez vu comment j'ai échappé à tous vos traits: sans cet enchantement, aurais-je pu survivre à tous les coups mortels dont vous m'avez assailli? car j'en appelle à votre valeur, la mienne n'a ni cherché le repos, ni fui le danger. C'est moins la vie que je vous demande aujourd'hui que la gloire de vous révéler un secret important à votre conservation, et de rendre invincible la plus vaillante nation du monde. Laissez-moi seulement une main libre, pour les cérémonies de l'enchantement dont je veux faire l'épreuve sur moi-même en votre présence.

Les Indiens saisirent avec avidité ce discours, qui flattait en même temps et leur caractère belliqueux et leur penchant pour les merveilles. Après une courte délibération, ils délièrent

un bras au prisonnier. L'Écossais pria qu'on remit son sabre au plus adroit, au plus vigoureux de l'assemblée; en dépouillant son cou, après l'avoir frotté, en balbutiant quelques paroles avec des signes magiques, il cria d'une voix haute et d'un air gai: „Voyez maintenant, sages Indiens, une preuve incontestable de ma bonne foi. Vous, Guerrier, qui tenez mon arme tranchante, frappez de toute votre force: non loin de séparer ma tête de mon corps, vous n'entamerez pas seulement la peau de mon cou.“

A peine eût-il prononcé ces mots, que l'Indien déchargeant un coup terrible, fit sauter à vingt pas la tête du sergent. Les sauvages étonnés restèrent immobiles, regardant le corps sanglant de l'étranger, puis tournant leurs regards sur eux-mêmes, comme pour se reprocher les uns aux autres leur stupide crédulité. Cependant admirant la ruse qu'avait employée le prisonnier pour se dérober aux tourments en abrégant sa mort, ils accordèrent à son cadavre les honneurs funèbres du pays.

*(Histoire des Etablissements des Européens dans les deux Indes.)*

## XVI. ROUSSEAU (Jean Jacques).

Rousseau ward den 28. Juni 1712 in Genf geboren und starb zu Ermenonville 1778; einer der größten französischen Schriftsteller.

Rousseau's Vater war Uhrmacher. Seine Vermögensumstände erlaubten ihm nicht, dem jungen Rousseau eine glänzende Erziehung geben zu lassen. Dieser brachte seine Jugendjahre damit zu Romane zu lesen; nachher fiel ihm ein Blutarach in die Hände, der ihn Tag und Nacht beschäftigte. Bald darauf schickte ihn jedoch sein Vater zu einem Prediger nach Voffey, wo er ein wenig Latein lernte; von da trat er in den Dienst eines Gerichtsschreibers in Genf, der ihn nicht zu dem Behuf eines Sekretärs tauglich fand und ihn fortgeschickte. Er trat hierauf bei einem Graveur in die Lehre; da aber dieser ein grober und harter Mensch war, der ihn mit schmähligen Behandlungen überhäufte, so lief er davon und langte zu Annecy an, wo er, 16 Jahre alt, die Bekanntschaft der Frau von Warens machte, die in seiner Lebensgeschichte eine so große Rolle spielt.

Seine Wohltäterin schickte ihn nach Turin, wo er zur katholischen Kirche übertrat. Der Uebergang Rousseau's hatte aber ganz andere Folgen, als die Frau von Warens sich versprochen; denn er ward aus dem Seminar, worin er durch ihre Vermittelung aufgenommen worden war, vertrieben. Nach einigen Jahren eines herumirrenden Lebens, während welcher diese Dame ihn stets unterstützte, und nachdem er in Lyon, Neuchâtel, Paris gewesen, beim Kataster des Königs von Sardinien gearbeitet, Gesangunterricht erteilt, als Astronom gewirkt, eine Hauslehrerstelle bei den Kindern des Herrn de Mably, des Grand-Prieur von Lyon, bekleidet hatte, kehrte Rousseau nach Paris zurück, um sich daselbst niederzulassen.

Raum angekommen, übergab er der Akademie der Wissenschaften ein System, die Noten durch Zahlen auszudrücken; Rameau entdeckt die Mängel dieser Methode, der Künstler wird abgewiesen, aber der künftige Schriftsteller offenbart sich in ihm. Während seines Aufenthalts in Paris hatte er mit Marinbaux, dem Abbe de Mably, Fontenelle, Diderot Bekanntschaft angeknüpft, und war mit Voltaire und Buffon zusammengekommen. Die Frau von d'Epinay und d'Houdetot bewegen ihn sein Talent zu benutzen. Er liest das Programm der von der Akademie zu Dijon ausgesetzten Preisaufgabe: Le pro-

grès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs? löset diese Frage und gewinnt den Preis.

Dadurch war die Bahn für ihn gebrochen. Er zeigt sich als Componist: *Le Devin de Village*, eine Oper, ward zuerst in Fontainebleau, nachher in Paris aufgeführt und allenthalben mit stürmischem Beifall aufgenommen. Sein Brief über die Musik folgte bald darauf und erregte Sensation. Hierauf reiste er nach Genf zurück und von da nach Chambery, wo er die Frau von Warens ann und alt antraf. Er trat in Genf wiederum zur reformirten Kirche über und kehrte bald darauf nach Paris zurück, wo seine literarische Laufbahn von Neuem begann. Das *Discours sur l'Origine de l'Inégalité* parmi les Hommes vermehrt seinen Ruf; der *Contrat social* und la *Nouvelle Héloïse* erheben ihn auf den Gipfel des Ruhms, dem er durch seinen *Emile* die glänzendste Krone aufsetzt.

Von nun an wird das Leben Rousseau's sehr bewegt. Er muß fliehen, und nachdem er als Verbannter in der Schweiz, in England, wo er die Antwort auf des Erzbischofs von Paris Hirtenbrief, so wie les *Lettres écrites de la Montagne* abfaßte, gelebt hatte, kehrte er nach Frankreich zurück. Der Herr von Girardin nimmt ihn gütig auf und schenkt ihm das Landhaus Ermenonville, wo er sich nunmehr mit seinen *Confessions* befaßte, die erst drei Jahre nach seinem Tode gedruckt wurden. Er starb plötzlich zu Ermenonville vom Schlagflusse getroffen.

Rousseau, sagt Wachler, war ein Märtyrer schwärmerischer Sehnsucht nach gesellschaftlicher Weltverbesserung, deren feindselige Hindernisse er entdeckt zu haben und zu deren Bekämpfung er sich berufen glaubte, in unheilbaren Schmerz und geistige Zerrüttung versunken über den mit gräßlichem Uebergewichte ihm entgegentretenden Widerspruch zwischen seinen Idealen und der Wirklichkeit, verzweifelsam an der Menschheit und doch ihre Rettung nicht ausgebend. Er strömte die Gefühle seines Herzens, die Schöpfungen einer nie versiegenden Einbildungskraft, Hoffnungen und Küßen, Belehrungen und Bestreutungen, in begeisterte Darstellungen aus und hat, wie Keiner, die Zauberkraft der Sprache ausgeübt. Er ist eben so einzig in der philosophischen Politik, über das Verderben der Sitten durch Fortschritte der Wissenschaften und Künste, über die Ungleichheit unter den Menschen, über die Verderblichkeit der Bühne, über den gesellschaftlichen Grundvertrag, als in der Polemik gegen theologische Verfolger, in dem vom glühendsten Gefühle eingegebenen Roman, die neue *Héloïse*, im *Emil*, womit die Umgestaltung des Erziehungswesens begann, in seinen theils köstlichen, theils schauerhaften Selbstgeändnissen und in den mit bewußter Kunst vertraulichen Briefen. Der Mensch sowohl in seiner Höhe als in seiner Erniedrigung tritt überall hervor; der Eindruck auf Gemüth und Phantasie, das Fortgezogenwerden in neue Kreise der Weltbetrachtung ist unakweisbar, obschon leidenschaftliche Ueberspannung sich nirgends verleugnet."

### *J. J. Rousseau par Tissot,*

Plus le génie de Rousseau avait été lent à se révéler, plus il jeta d'éclat. Ses écrits, en lui suscitant des ennemis acharnés, lui donnèrent aussi des partisans passionnés; les femmes surtout portèrent au plus haut degré leur enthousiasme pour un homme qui, tout en les censurant avec sévérité, semblait élever des autels à leur sexe. Par suite de ce nouvel enthousiasme, il eut bientôt dans l'empire des lettres deux souverains, Rousseau et Voltaire. Accoutumé à une longue possession de l'empire, le patriarche de Ferney ne put, dit-on, souffrir ce partage: son école se déclara contre Jean Jacques, que d'ailleurs elle accusait de faiblesse et de supersition parce qu'il associait la religion à la philosophie dans des ouvrages empreints de la plus haute éloquence. Ce dissentiment, qu'il prit pour une haine implacable, affligea profondément Rousseau, et finit par le jeter dans des accès de misanthropie qui devinrent par degrés une maladie incurable de l'imagination. Il ne voyait autour de lui que des ennemis, des pièges, des conspirations; en un mot, il était sou sous un certain rapport, quoi que son génie et sa raison habitassent encore en lui.

Les ouvrages de Rousseau vivront autant que notre langue; mais l'estime de la postérité consacrerait surtout *l'Émile*, comme un présent fait à l'humanité; l'enfance rattaché au sein maternel, les liens de la famille resserrés, la réforme d'une partie des vices de l'éducation publique et privée, une foule de conseils regardés comme des rêves de Platon et devenus des vérités pratiques, attestent en lui la puissante influence d'un talent supérieur.

Le style de ce grand écrivain n'est point exempt de défauts; on y trouve de l'ambition, de l'enflure, des expressions de mauvais goût, parfois une fausse chaleur et l'abus des formes oratoires. Mais que de progrès notre langue a faits sous cette main habile et patiente! Quelle magnificence dans les descriptions, animées par une verve qui manque peut-être à Buffon! Comme il sait passionner la vérité pour la faire entrer dans le cœur! Quelle irrésistible éloquence quand il célèbre les grandes choses de l'univers, Dieu, la nature, la religion et la vérité! Quelle harmonie nouvelle il trouve dans le plus parfait accord de la pensée avec les expressions qui la représentent! Quelle vigueur de plume quand il presse ses adversaires dans les arguments d'une dialectique victorieuse! et puis tout-à-coup l'écrivain, saisi lui-même par le charme des objets qu'il a sous les yeux, ou qu'il retrouve dans son cœur avec la fraîcheur de la première impression, semble se délasser en parlant à son lecteur comme on parle à un ami, avec un abandon, avec une grâce, avec une facilité qui viennent de l'inspiration du moment. Plusieurs des morceaux écrits par Rousseau dans le calme de la retraite et dans la douce chaleur de son imagination tempérée par le bonheur, font couler des larmes que l'on répand avec délice, parce qu'elles viennent d'une douce joie. Rousseau avait beaucoup étudié Montaigne; il en est plein: cependant il ne l'a point copié; il lui ressemble sans cesser d'être original. Pour bien connaître le génie de notre langue, ses ressources, ses progrès, il faut comparer sans cesse Montaigne, Bossuet, Fénelon, Massillon, Montesquieu et Buffon, avec Rousseau.

(Tissot, *Leçons et Modèles de Littérature Française*)

### **Le Suicide.**

Tu veux cesser de vivre: mais je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire? Le Ciel ne t'impose-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge suprême qui te demandera compte de ton temps? Malheureux! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter!

Tu comptes les maux de l'humanité et tu dis: la vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de quelques maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature, avec ce qui ne souffre le mal que par accident? La vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré; mais sa vie active et morale, qui doit influencer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné; car ce n'est point une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend ou bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuis de vivre, et tu dis: la vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras: la vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui; et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est le mal, corrige tes affections déréglées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine et le plaisir passent comme une ombre; la vie s'écoule en un instant; elle n'est rien par elle même; son prix dépend de son emploi<sup>1</sup>. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien; et si c'est un mal d'avoir vécu, ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir: car autant voudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis te te révolter contre l'auteur de ton être, et de tromper ta destination.

Le Suicide est une mort furtive et honteuse, c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais, je ne tiens à rien, je suis inutile au monde. Philosophe d'un jour! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre, sans trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe.

Jeune insensé! S'il te reste au fond du coeur le moindre sentiment de vertu, viens que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même: *Que je fasse encore une bonne action avant que<sup>2</sup> de mourir*; puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra demain, après demain, toute la vie. Si elle ne te retient pas, meurs, tu n'es qu'un méchant.

(La nouvelle Héloïse.)

**Lettre (inédite) de J. J. Rousseau à Coindet.\***

Montmorency, le 26. Septembre 1758.

Quoi! mon cher Coindet, donnez-vous tant de force aux mots que vous fassiez dépendre l'amitié du nom d'ami, et croyez

<sup>1</sup> Nach Chapsal's fehlerhaften Regeln hätte Rousseau hier en und le statt son gebrauchen müssen, weil jener Grammatiker behauptet, wenn das Wort nicht das Hauptsubjekt des Satzes ist, sondern nur in einem logisch untergeordneten Hauptsatz steht, der als Ergänzung des ersten betrachtet wird und sich auf das Vorhergehende bezieht, son und leur durch jene Wörter vertreten werden müssen. Beispiele aus Klassikern widerlegen diesen Irrthum. Mais la mollesse est douce et sa suite est cruelle (Voltaire.) Le récit de nos maux adoucit leurs rigueurs (Guymon de la Touche.) La patience est amère mais son fruit est doux (J. J. Rousseau). Le commerce est comme certaines sources; si vous voulez d'étourner leur cours, vous les faites tarir (Fénelon). Combien ceux qui ont cru anéantir le christianisme, en allumant des bûchers, ont méconnu son esprit! (Chateaubriand) —

<sup>2</sup> Veraltet, avant de ist hinreichend.

<sup>3</sup> Dieser Brief gehört zu einer Sammlung von Autographen, die der Arzt Coindet aus Genf, der Neffe von Rousseau's Freunde, besaß. Er ward zum ersten Male von Ed. de La Grange herausgegeben.



vous qu'on s'arrange pour prendre ce titre comme celui de confrère ou d'associé? Il n'en est pas ainsi, croyez-moi: l'amitié vient sans qu'on y songe, elle se forme insensiblement, elle s'affermir avec les années, et les vrais amis le sont bien longtemps avant de s'aviser d'en prendre le nom. Assurément, votre empressement à cet égard m'est honorable; c'est une marque d'estime dont je vous sais gré, mais avez vous bien songé aux conditions requises pour unir deux amis, et vous a-t-il semblé qu'elles puissent se trouver entre nous? Si vous ne demandiez que le zèle et l'intérêt de l'amitié, vous ne demanderiez plus rien; mais, je le vois, c'est la familiarité que vous recherchez: voyez, à votre tour, si cette recherche est raisonnable. La probité, les mœurs, la raison, l'inclination même, ne suffisent pas pour la produire: il faut de plus mille rapports qui manquent entre nous. Vous êtes jeune et vigoureux, je suis infirme et je grissonne; vous avez les goûts de votre âge, et moi ceux du mien. Nos occupations sont si différentes, qu'elles ne peuvent guère fournir à nos entretiens: il faut que l'un de nous se mette au ton de l'autre, ou que notre société soit sujette à l'ennui. Or, voyez si vous êtes disposé à prendre ma langue et mon ton; car, pour moi, je suis trop vieux pour changer d'habitude. Il me paraît qu'il sera bien difficile que nous puissions penser tout haut l'un avec l'autre, sans que l'un de deux se gêne, et la gêne et la familiarité sont incompatibles; il ne faut pas qu'un des deux songe tellement à lui qu'il oublie de songer à l'autre. Quand je pourrai vous rendre notre commerce aussi agréable que je le voudrais, je suis si fantasque et si difficile que vous ne seriez pas sûr de pouvoir me rendre le change, et je vous crois trop honnête pour vouloir faire votre bonheur aux dépens du mien.

O bon jeune homme, la bonté de votre coeur vous abuse, et il s'en faut peu qu'elle ne vous rende indiscret. Que voulez-vous de moi que vous n'avez déjà? Si vous avez des peines secrètes, versez-les dans mon sein. Si vous avez besoin de conseils, mon âge m'autorise à vous en donner, et mon amitié m'y excite: tout ce qu'il y a d'utile dans l'amitié et qui dépend de moi vous est acquis; et si je vous en refuse quelque chose, ce n'est que ce qui vous devrait être à charge à vous-même, comme, par exemple, la honte de tutoyer un homme de quarante-cinq ans.

Vous voyez, mon cher Coindet, comme je vous parle, c'est bien plus que comme à mon ami, c'est comme à mon enfant. Assez d'autres prendront le titre de vos amis sans en remplir les devoirs; laissez-moi faire tout le contraire, vous y gagnerez sûrement!

(J. J. Rousseau.)

# XVII. VAUVENARGUES (*Luc. Clapier, Marquis de*).

Vauvenargues, aus Air (Provence) ward den 6. August 1715 geboren und starb 1747; berühmter Moralist, ohne der Menschheit Schwachheiten zu verkennen, noch zu übertreiben.

Dieses Schriftstellers Maximes können den Pensées La Rochefoucault's als Seitenstück dienen, denn er verbindet darin den Scharfsinn eines Beobachters mit Kern und Herbe im Ausdruck und hat vor La Rochefoucault den Vorzug, den Menschen nicht mit so grellen Farben zu schildern, sondern dem Uebel das Mittel, wodurch ihm abgeholfen werden kann, beizufügen. Er hebt die Verderbenheit des menschlichen Herzens nicht als eine ihm von der Natur und Gesellschaft aufgebürdete Nothwendigkeit hervor. Als Schriftsteller schwingt sich Vauvenargues oft zur Höhe eines La Bruyère's und Pascal's hinauf.

Nach seinen Maximes erwähnen wir noch Introduction à la Connaissance de l'Esprit humain und Réflexions sur divers auteurs, worin sich glänzende Paradoxen mit einer Menge richtiger Urtheile über große Schriftsteller vereinigen; die Kritik ist human, geistreich, der Styl rein und erhaben wie der Gedanke. Vauvenargues hat auch, aber mit wenigem Erfolge, Charakterstizzen geliefert.

Das Leben dieses Schriftstellers war sehr unglücklich. Er trat zuerst als Fähnrich in das in der Revolution späterhin so berühmte Regiment des Königs, machte 1754 den Feldzug in Italien mit, ward zum Capitän ernannt, mußte aber seiner schwächlichen Gesundheit wegen dem Militärdienste entsagen. Er wandte sich nun zur Diplomatie; da er aber von den Ministern schrecklich heimgesucht und von jener Zeit an beständigen und unheilbaren Krankheitsfällen unterworfen war, gab er bald diesen Plan auf. Auf diese Weise sah sich dieser junge Mann, den sein energischer Charakter nie verließ, dessen thätiger Geist nie rastete und dessen edle Gefühle aus seinem Ganzen hervorströmten, dazu verdammt, so viele und kostbare Geistesgaben in Unthätigkeit fallen zu sehen, bis ein schmerzhafter Tod sein Leben endete, dem nie eine glückliche Stunde zu Theil geworden war. 32 Jahr alt sank er ins Grab, beweint von Allen, die ihn kannten, verehrt von seinen Lebensgenossen und der Nachwelt angehörnd. Voltaire schätzte ihn sehr; nie sprach er von ihm anders als mit dem Gefühle der innigsten Rührung, und es ist bekannt, daß er die Lobrede der im Jahre 1747 gefallenen Offiziere nur darum unternahm, um dem Andenken seines werthen Freundes ein würdiges und rührendes Denkmal zu setzen.

Eine sehr gute Ausgabe seiner Werke hat l'Avocat, der Herausgeber des Livre des Cent et Un, besorgt.

Der Abbé Morellet und andere tüchtige Kritiker haben am Style dieses Schriftstellers viel auszufehen gefunden; wir wollen einige von ihren Kritiken bei Angabe von Vauvenargues Pensées erwähnen und sehen, in wiefern dieselben gegründet sind. —

## *Pensées de Vauvenargues.*

La plupart des hommes honorent les lettres comme la religion et la vertu.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> In diesem Sage finden die Kritiker einen Fehler gegen die Wiederholung des Verbs: La plupart des hommes honorent les lettres comme (ils honorent) la religion et la vertu; hier, sagen sie, hätte das Verb wiederholt werden müssen, weil die französische Sprache dergleichen Ellipsen nicht gestattet.

Wenn aber nach dem Sagen dieser Kleinlichen, spitzfindigen Orbsilen die französische Sprache dergleichen Ellipsen nicht duldet, ist dieses ein Grund, deren Gebrauch zu verwerfen, und ist es dem Schriftsteller nicht gestattet, sie zu jeder Zeit anzuwenden? Haben die besten Schriftsteller nicht bald die volle, bald die verkürzte Konstruktion gebraucht? Keine grammatische Regel konnte sie daran hindern, weil der Gebrauch dieser Ellipsen nur vom Geschmac, von der Klarheit und Eleganz des Ausdrucks abhängt. Die Ellipse verleiht der Sprache mehr Kern und dem Gedanken mehr Lebendigkeit; sie ist jedesmal gestattet, wenn sich die ausgelassenen Wörter leicht hingu denken lassen. Wer würde folgender Sage tabeln können: Nous respectons ses passions comme son autorité (Massillon). Il aimait sa patrie comme une mère (Bossuet). Le peuple jouit des refus du prince, et le courtisan de ses grâces (Montesquieu). On respecte les passions d'un grand homme comme son autorité (Massillon). Aimez votre prochain comme vous-même (Evangile).

Vauvenargues Say ist ganz den hier angeführten gleich; mit Unrecht also hat man ihn bekriftelt.

Avant d'attaquer un abus, il faut voir si on<sup>1</sup> peut ruiner ses fondements.

Les abus inévitables sont des lois de la nature.

Le sentiment de nos forces les augmente.

Les hommes ont la volonté de rendre service jusqu'à ce qu'ils en aient le pouvoir.

Ceux qui ne savent pas tirer parti des autres hommes, sont ordinairement peu accessibles.

Il faut tout attendre et tout craindre du temps et des hommes. Trop et trop peu de secret sur nos affaires témoigne également une âme faible.

Les grandes pensées viennent du cœur.

Il n'y a point de principes sans contradiction, point de terme même sur les grands sujets duquel on conviène.<sup>2</sup>

Si toute notre prévoyance ne peut rendre notre vie heureuse, combien moins notre nonchalance?

Lorsque les plaisirs nous ont épuisés, nous croyons avoir épuisé les plaisirs; et nous disons que rien ne peut remplir le cœur de l'homme.

Ce n'est pas un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.

Ceux qui se moquent des penchants sérieux, aiment sérieusement les bagatelles. —

Le bon sens n'est pas à penser<sup>3</sup> sur les choses avec trop de sagacité, mais à les concevoir d'une manière utile.

La force d'esprit<sup>4</sup> est le triomphe de la réflexion; c'est un instinct supérieur aux passions, qui les calme ou qui les possède.<sup>5</sup>

L'immodération est une ardeur inaltérable<sup>6</sup> et sans délicatesse, qui mène quelquefois à de grands vices

Un homme qui digère mal, et qui est vorace, est peut-être une image assez fidèle du caractère d'esprit de la plupart des savants.

La patience est l'art d'espérer.

<sup>1</sup> Nach Chapsal si l'on. Schriftsteller haben sich aber nie an seine abgeschmackten Regeln gebunden, und nach si, ou, et bald l'on gebraucht.

<sup>2</sup> Bauvenargues will im zweiten Stiche des Sages sagen, daß in höheren spekulativen Angelegenheiten man nicht einmal Ausdrücke habe, deren Bedeutung genau bestimmt sei. Er hat sich schlecht ausgedrückt ein terme sur les grands sujets ist zu vag; convenir dans l'idée d'un terme ein eben nicht eleganter Ausdruck; point d'expressions pour les grands sujets dont le sens soit exactement déterminée, wäre vielleicht besser.

<sup>3</sup> Le bon sens n'est pas de penser ist gebräuchlicher und richtiger, doch läßt sich erstere Konstruktion durch Analyse rechtfertigen: Le bon sens n'est pas dans l'acte consistant à penser. Man sagt le bon sens ne consiste pas à penser, weshalb streng genommen der Ausdruck Bauvenargues' nicht geradezu als Fehler zu betrachten ist. —

<sup>4</sup> La force d'esprit und la force de l'esprit sind zwei sehr verschiedene Ausdrücke. Erstes bedeutet die Geisteskraft, letzteres die Gewalt, die Macht des Geistes. Man vergleiche: les yeux d'esprit, les yeux de l'esprit; la forme de gouvernement, la forme du gouvernement; les exercices de corps, les exercices du corps.

<sup>5</sup> Posséder les passions ist kein französischer Ausdruck, dominer wäre das passende Wort.

<sup>6</sup> Inaltérable ist ebenfalls nicht passend; insatiable, inextinguible wären trefflicher.

Nous aimons quelquefois jusqu'aux louanges que nous ne croyons pas sincères.

Quiconque se cache, obligé d'avouer les défauts des siens, fait voir sa bassesse.<sup>1</sup>

Un esprit étendu saisit d'un coup-d'oeil tous les *ra-meaux* des choses et les réunit à leur *source*.<sup>2</sup>

Le sentiment de nos misères nous pousse à sortir de nous-mêmes, et le sentiment de nos ressources nous y encourage et nous porte par l'espérance.<sup>3</sup>

Il ne faut point juger des hommes par ce qu'ils ignorent, mais par ce qu'ils savent, et par la manière dont ils le savent.

L'instinct qui *nous porte* à nous agrandir n'est *aucune part*<sup>4</sup> si sensible que dans l'ambition.

On serait bien *marri*<sup>5</sup> de passer un seul jour à la *merci*<sup>6</sup> du temps et des fâcheux.

Sitôt qu'une opinion devient commune, il ne faut point d'autre raison pour obliger les hommes à l'abandonner et à embrasser son *contraire*.<sup>7</sup>

1 Morellet behauptet, dieser ganze Satz sei dunkel und schlecht ausgedrückt. Er versteht ihn durch: Quiconque se cache d'avoir des amis dont il est obligé d'avouer les défauts, fait voir sa bassesse.

Dieses war der Gedanke Bauvenargues; er hat denselben eben so kernig als richtig ausgedrückt, und sein Satz ist dem des Abbe Morellet vorzuziehen. Um es zu beweisen braucht man nur die volle Konstruktion wieder herzustellen: Quiconque se cache, obligé... steht statt: quiconque se cache, étant obligé oder parce qu'il est obligé; wenn dieses die richtige Analyse ist, so schadet die Ellipse keineswegs der Klarheit des Gedankens.

Bei Sätzen dieser Art kann man sich auf verschiedene Weisen ausdrücken. Wir wollen ähnliche Beispiele aufstellen: 1) Quiconque se cache, obligé d'aller combattre l'ennemi, fait voir sa bassesse et sa lâcheté. 2) Quiconque est obligé d'aller combattre l'ennemi et se cache, fait voir sa bassesse et sa lâcheté. 3) Quiconque se cache de l'ennemi qu'il est obligé d'aller combattre, fait voir sa bassesse et sa lâcheté. 4) Quiconque se cache, étant obligé d'aller combattre l'ennemi, fait voir sa bassesse et sa lâcheté. 5) Quiconque se cache, parce qu'il est obligé d'aller combattre l'ennemi, fait voir sa bassesse et sa lâcheté. 6) Quiconque se cache, se voyant obligé d'aller combattre l'ennemi, fait voir sa bassesse et sa lâcheté. Von allen diesen Konstruktionen, von denen die letzte die schlechteste ist, hat Bauvenargues, der Kürze wegen, die erste gewählt.

2 Schlechte Metapher. Ein Zweig hat keine Duelle; racine, souche war das Wort.

3 In diesem Satz ist ein Sprachfehler. Das Pronomen y muß vor jedem Verb wiederholt werden, weil es sich auf die beiden vorhergehenden Verben bezieht: nous y encourage et nous y porte.

4 Aucune part ist ein Sprachfehler, nulle part müßte gebraucht werden. Der Unterschied zwischen beiden Redensarten tritt in folgenden Sätzen hervor: Il n'a pris *aucune part* à ce complot; il n'a reçu *nulle part* un si bon accueil.

5 Marri ist ein altes Adjektiv, das noch im vergangenen Jahrhundert gebraucht wurde. Es bedeutete trisle, affligé und aus demselben hatte man marrisson (Sukk = tristesse, ehagrin) gebildet, ein Wort, das nach Clément Marot, Rabelais, Montaigne in Verfall gerieth, und wovon man noch im Régnier ein Beispiel findet.

6 Wir fügen noch folgende Bemerkung der schon bei Scarron über dies Wort gemachten hinzu:

Am Anfang bedeutete avoir merci de son ennemi (habere mercedem de inimico) den Preis, das Blutgeld, Wehrgeld, das der Feind, um weiteren Verfolgungen zu entgehen, zahlen mußte. Daher der Ausdruck être à la merci de son ennemi und später im weitern Sinne être à la merci des vents et des flots. Als die ritterliche Galanterie die Barbarei verdrängt hatte, nahm merci eine andre Bedeutung an, die aber immer den Wörtern Preis, Belohnung, Dank sinnewand blieb. Le don d'amoureuse merci. Hier entspricht merci dem deutschen Dank in Schiller's Kampfspiel: den Dank, Dame, begehr ich nicht. Endlich als das Christenthum, inmitten der Stürme des Mittelalters, das Gefühl christlicher Barmherzigkeit erweckt hatte, nahm merci die Bedeutung an, die man dem Worte merces beilegt, und die sich in der Benennung des Mönchordens Frères de la Merci (Mönche, die ihr Leben der Lösung der in den Händen der Korsaren befindlichen christlichen Gefangenen widmeten) wiederfindet.

7 Son contraire, vernachlässigter Ausdruck, der durch l'opinion contraire ersetzt werden muß.

Les sages se trompent en offrant la paix aux passions: les passions lui sont *ennemis*.<sup>1</sup>

On *tente*<sup>2</sup> d'ordinaire sa fortune par des talents qu'on n'a pas.

(*Maximes.*)

### **Prière.**

O Dieu! qu'ai-je fait? quelle offense arme votre bras contre moi? Quelle malheureuse faiblesse m'attire votre indignation? Vous versez dans mon coeur malade le fiel et l'ennui qui le rongent; vous séchez l'espérance au fond de ma pensée; vous voyez ma vie d'amertume; les plaisirs, la santé, la jeunesse m'échappent; la gloire, qui flatte de loin les songes d'une ame ambitieuse; vous me ravissez tout....

Etre juste, je vous cherchai sitôt que je pus vous connaître; je vous consacrai mes hommages et mes vœux innocents dès ma plus tendre enfance, et j'aimai vos saintes rigueurs. Pourquoi m'avez-vous délaissé? Pourquoi lorsque l'orgueil, l'ambition, les plaisirs m'ont tendu leur pièges infidèles... c'était sous leurs traits que mon coeur ne pouvait se passer d'appui.

J'ai laissé tomber un regard sur les dons enchanteurs du monde, et soudain vous m'avez quitté, et l'ennui, les soucis, les remords, les douleurs ont en foule inondé ma vie.

O mon ame! montre-toi forte dans ces rigoureuses épreuves; sois patient; *espère à ton Dieu*,<sup>3</sup> tes maux finiront, rien n'est stable; la terre elle-même et les cieux s'évanouiront comme un songe. Tu vois ces nations, ces trônes qui tiennent la terre asservie: tout cela périra. *Ecoutes*<sup>4</sup>, le jour du Seigneur n'est pas loin: il viendra; l'Univers surpris sentira les ressorts de son être épuisés et ses fondements ébranlés: l'aurore de l'éternité luira dans le fond des tombeaux, et la mort n'aura plus d'asiles.

O révolution effroyable! L'homicide et l'incestueux jouissaient en paix de leurs crimes et dormaient sur des lits de fleurs; cette voix a frappé les airs; le soleil a fait sa carrière, la face des cieux a changé. A ces mots les mers, les montagnes, les forêts, les tombeaux frémissent, la nuit parle, les vents s'ap-  
pèlent.

Dieu vivant! ainsi vos vengeances se déclarent et s'accomplissent: ainsi vous sortez du silence et des ombres qui vous couvraient. O Christ! votre règne est venu. Père, Fils, Esprit

1 Les passions lui sont *ennemis* ist eine Entzweiung, die auch der Lateiner kannte: Gens inimica nulli. Obgleich man im Französischen sagt *ennemi* de quelqu'un und nicht *ennemi à* quelqu'un, so darf man doch *Wardemargues* nicht tabeln, letzteres gebraucht zu haben; *ennemis* bedeutet hier *hostiles*, *contraires*. So kann man wol sagen *détruisons tout ce qui nous est ennemi*; diese Lebensarten bereichern eine Sprache, gehören zu den zartesten Färbungen des Ausdrucks, und sind oft notwendig, um den Gedanken wiederzugeben, weshalb sie keineswegs zu verdammen sind.

2 *Tenter* la fortune wird im Französischen nicht gesagt; nur *tenter fortune* oder *tenter de faire fortune* sind gebräuchlich.

3 *Espère en ton Dieu* wäre *forreiter*; *espérer à* ist fehlerhaft.

4 *Ecoutes* darf nicht mit einem *s* geschrieben werden; dieses *s* wird nur vor *en* und *y* dem Imperativ angehängt.

éternel, l'Univers aveuglé ne pouvait vous comprendre. L'Univers n'est plus, mais vous êtes. Vous êtes, vous jugez les peuples. Le faible, le fort, l'innocent, l'incrédule, le sacrilège, tous sont devant nous. Quel spectacle! Je me tais, mon ame se trouble et s'égare en son propre fond. Trinité formidable au crime; recevez mes humbles hommages.

(Méditation sur la Foi.)

### XVIII. BARTHÉLEMY (*Jean Jacques, Abbé*).

Barthélemy, Mitglied der französischen Akademie und der Akademie der Inschriften, aus Cassis bei Aubagne (Provence), ward 1716 geboren und starb in Paris 1795; berühmter Schriftsteller und Verfasser des *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, eines reich ausgestatteten Gemäldes von dem gesellschaftlichen Leben Griechenlands vor Alexander, worin Darstellung und Sprache sich mit tiefen Forschungen und geschmackvoller Unterhaltung glücklich vereinbaren.

Sein Auftreten in der literarischen Welt wurde durch gründliche Untersuchungen über das palmyrenische Alphabet eröffnet. Nach seinem Tode erschienen seine *Fragmentes d'un voyage littéraire en Italie* und während seines Lebens bereicherte er die *Memoires de l'Académie des Inscriptions* mit einer Menge von gelehrten Aufsätzen.

Barthélemy starb den 30. April; wenige Augenblicke vor seinem Tode las er noch die 4. Epistel des 1. Buchs des Horaz. Sein Lebenswandel war fleckenlos; von allen Parteien geachtet, legte man ihm mit Recht jene Worte des Plinius bei: *Probitate morum, ingenii elegantia, operum varietate monstrabilis*, die er auch stets gerechtfertigt hat. —

### *L'Amitié, ou Damon et Phintias.*

Dans une des îles de la mer Egée, au milieu de quelques peupliers antiques, on avait autrefois consacré un autel à l'Amitié. Il y fumait jour et nuit d'un encens pur et agréable à la déesse; mais bientôt entourée d'adorateurs mercenaires, elle ne vit dans leurs coeurs que des liaisons intéressées et mal assorties. Un jour elle dit à un favori de Crésus: „Porte ailleurs tes offrandes; ce n'est pas à moi qu'elles s'adressent, c'est à la Fortune.“ Elle répondit à un Athénien qui faisait des vœux pour Solon, dont il se disait l'ami: „En te liant avec un homme sage, tu veux partager sa gloire et faire oublier tes vices.“ Elle dit à deux femmes de Samos qui s'embrassaient étroitement auprès de son autel: „Le goût des plaisirs vous unit en apparence; mais vos coeurs sont déchirés par la jalousie et le seront bientôt par la haine.“

Enfin deux Syracusains, Damon et Phintias, tous deux élevés dans les principes de Pythagore, vinrent se prosterner devant la déesse: „Je reçois vos hommages, leur dit-elle; je fais plus, j'abandonne un asyle trop longtemps souillé par des sacrifices qui m'outragent, et je n'en veux plus d'autre que vos coeurs. Allez montrer au Tyran de Syracuse, à l'Univers, à la Postérité ce que peut l'amitié dans des ames que j'ai revêtu de ma puissance.“

A leur retour, Denys, sur un simple dénonciation, condamna Phintias à la mort. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis d'aller régler des affaires importantes qui l'appelaient dans une ville voisine. Il promit de se présenter au jour marqué, et partit après que Damon eut garanti cette promesse au péril de sa propre vie.

Cependant les affaires de Phintias traînent en longueur. Le jour destiné à son trépas arrive; le peuple s'assemble; on blâme, on plaint Damon qui marche tranquillement à la mort, trop certain que son ami allait revenir; trop heureux, s'il ne revenait pas! Déjà le moment fatal approche, lorsque mille cris tumultueux annoncèrent l'arrivée de Phintias. Il court, il vole au lieu de supplice; il voit le glaive suspendu sur la tête *de son ami*,<sup>1</sup> et au milieu des embrassements et des pleurs, ils se disputent le bonheur de mourir l'un pour l'autre. Les spectateurs fondent en larmes; le Roi lui-même se précipite du trône, et leur demande instamment de partager une si belle amitié.

(Voyage d'Anacharsis.)

#### XIV. D'ALEMBERT (Jean-le-Rond.)

D'Alembert, einer der merkwürdigsten Erscheinungen des XVIII. Jahrhunderts, ward in Paris den 16. November 1717 geboren und vor Jean-le-Rond, einer bei Notre-Dame gelegenen Kirche, die jetzt zerstört ist, ausgesetzt.

Obgleich d'Alembert's Eltern ihren Namen stets verbargen, so hat doch die Zeit den Schleier zerrissen, womit das Dunkel seiner Herkunft sich umhüllte, denn es ist jetzt allgemein bekannt, daß er der Sohn der Frau von Tencin war, einer durch ihren Geist eben sowohl als durch ihre Schönheit berühmten Dame, und daß sie ihn außer der Ehe mit Destouches, einem Provinzial-Kommissär der Artillerie, erzeugte, den man, um ihn vom Verfasser des Glorieux zu unterscheiden, Destouches-Canon nannte. Beide sicherten ihm 1200 Franken Pension, eine für seine Bedürfnisse hinreichende Summe.

Aus dem Lyceum entlassen, legte sich d'Alembert eifrig auf das Studium der Mathematik, worin er sich bald vor allen übrigen damals lebenden Gelehrten auszeichnete. Während funfzehn Jahren befaßte er sich mit wissenschaftlichen Arbeiten, die ihm im Jahre 1741 die Pforten der Akademie der Wissenschaften öffneten. Als die Vorliebe für Mathematik bei ihm abstumpfte, erwachte die für Literatur von neuem in ihm, und er schrieb die Vorrede zur Encyclopädie, die ihm eine neue literarische Laufbahn eröffnete. Bald darauf ward er Akademiker, worauf er folgende Werke herausgab: Essai sur les Gens de Lettres; Eléments de Philosophie; Réflexions sur l'Eloquence oratoire et le Style; Observations sur l'Art de traduire; Traductions de quelques Morceaux de Tacite &c.

1744 ward d'Alembert zum Mitgliede der berliner Akademie ernannt und seine Théorie des Vents gewann den von ihr ausgesetzten Preis. Späterhin, als er Verfolgungen ausgesetzt war, bot ihm Friedrich der Große, mit dem er in stetem Briefwechsel stand, den Vorschlag derselben an, den er aber ausschlug. Der große König ließ sie aber bis zu seinem Tode vakant, weil er immer d'Alembert in Berlin zu sehen hoffte. Die von Katharina von Rußland ihm angebotene Stelle als Erzieher des Großfürsten schlug er gleichfalls aus.

Man hat diesem großen Manne den Vorwurf von Kälte und Gefühllosigkeit gemacht, zwei Fehler, die er keineswegs besaß, denn trotz seiner Armut ward doch sein Leben durch zahlreiche Wohlthaten bezeichnet. Er starb im 66. Jahre,

<sup>1</sup> Biblich statt le danger qui menace son ami.

den 29. Oktober 1783, nachdem er Mitglied von fast allen europäischen gelehrten Gesellschaften geworden war. Condorcet sprach seine Lobrede in der Akademie der Wissenschaften aus, und die Akademie setzte späterhin einen Preis darauf, der aber nicht gewonnen ward.

d'Alembert's Styl ist stets korrekt, oft glänzend, wie man es aus seiner trefflichen Einleitung zur Encyclopädie ansehen kann. Seine geometrischen Theorien sind klar, doch lassen sich in einigen seiner philosophischen Werke Construktionsfehler nachweisen.

### *Eloge de Massillon.*

Massillon excéle dans la partie de l'orateur qui seule peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'ame, mais qui l'agite sans la renverser, qui la consterne sans la flétrir, et qui la pénètre sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les passions s'enveloppent, ces sophismes secrets dont elles savent si bien s'aider pour nous aveugler et nous séduire. Pour combattre et détruire ces sophismes, il lui suffit presque de les développer avec une onction si affectueuse et si tendre, qu'il subjugue moins qu'il n'entraîne, et qu'en nous offrant même la peinture de nos vices, il sait encore nous attacher et nous plaire. Sa diction, toujours facile, élégante est partout de cette simplicité noble, sans laquelle il n'y a ni bon goût, ni véritable éloquence; simplicité qui, réunie dans Massillon à l'harmonie la plus séduisante et la plus douce, en emprunte encore des grâces nouvelles; et ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style enchanteur, on sent que tant de beautés ont coulé de source, et n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, soit dans les expressions, soit dans les tours, soit dans la mélodie si touchante de son style, des négligences qu'on peut appeler heureuses, parce qu'elles achèvent de faire disparaître non seulement l'empreinte, mais jusqu'au soupçon du travail. C'est par cet abandon de lui-même que Massillon se faisait autant d'amis que d'auditeurs; il savait que plus un orateur paraît occupé d'enlever l'admiration, moins ceux qui l'écoutent sont disposés à l'accorder, et que cette ambition est l'écueil de tant de prédicateurs qui, chargés, si on peut s'exprimer ainsi, des intérêts de Dieu même, veulent y mêler les intérêts si minces de leur vanité.

(d'Alembert.)

### XX. SAINT-LAMBERT (*Charles François, Marquis de*).

Saint-Lambert ward 1717 in Bèzeleise, Lothringen, geboren und starb in Paris den 9. Februar 1803; Mitglied der Academie und berühmter Dichter. Sein im Jahre 1769 herausgegebenes Gedicht *les Saisons* ward mit Beifall aufgenommen, aber auch von der Kritik heftig angegriffen, weil man dem Dichter zu viel Kälte und Eintönigkeit vorwarf, obgleich es nach Thompson's Muster bearbeitet war; Jeder lobte aber die Eleganz des Verbaues, die in einzelnen Schilderungen herrschende Wahrheit und edle Einfachheit und das



Talent, durch eine ihm eigene Stylistik und malerische Kunst die Aufmerksamkeit zu fesseln und zu beseelen. Die Einleitung und die Noten sind untadelhaft, und diese, wohl noch mehr als das Gedicht, öffneten ihm die Pforten der Akademie, wo er der Nachfolger des Abbé Trublet wurde.

Als Akademiker hielt er mehrere Vobreden, die sehr geschätzt werden; er wohnte stets den Sitzungen dieser gelehrten Stiftung bei, bis dieselbe im Jahre 1793 aus einander ging, worauf er sich in das Thal Montmorency, in sein Landhaus Aubonne zurückzog, und daselbst unbekannt, in Gesellschaft der Frau von Gondetot lebte, die er in seiner Jugend innig geliebt hatte und für die er noch in seinem Alter die wärmste Freundschaft hegte.

Seiner Meinungen wegen eng mit den Encyclopädisten verbunden, lieferte er auch mehrere Artikel für die von ihnen herausgegebenen Werke, wie *Luxe, Génie, Législateurs &c.* und als er sich in späteren Jahren mit gelehrten Forschungen beschäftigte, erhob er sich zu einer Höhe, worauf er sich lange Zeit behauptete. Sein Werk *Principes des Moeurs chez toutes les nations* auch *Catéchisme Universel* genannt, woran er vierzig Jahre arbeitete, ward nach seinem Tode gekrönt und kann als ein vollständiges Compendium allgemeiner Moral betrachtet werden. Man besitzt auch von ihm lyrische Kleinigkeiten (*Pièces fugitives*) und orientalische Fabeln, die er nach dem Muster des persischen Dichters Sadi bearbeitet hatte. Als 1803 die Akademie sich neu konstituirte und in die Kategorie „französische Literatur,“ zu den vier Sektionen des Instituts zählend, gestellt ward, wurde Saint-Lambert zum Mitgliede derselben ernannt; er starb aber zwölf Tage nach seiner Ernennung und hatte zum Nachfolger Maret, den Herzog von Bassano. —

### *L'Equinoxe du Printemps.*

L'homme s'éveille encore à la voix des tempêtes;  
 Mais le vent du midi qui mugit sur nos têtes,  
 Des brûlants Africains traversa les déserts;  
 Il enleva les feux qu'il répand dans les airs:  
 Il les mêle aux vapeurs qui couvrent nos rivages,  
 Il agite, balance et presse les nuages,  
 Qui fondent, en tombant, les frimas entassés  
 Sur les coteaux blanchis et sur les champs glacés.  
 J'ai vu du haut des monts les neiges écoulées  
 En torrens orageux rouler dans les vallées,  
 Les fleuves déchainés sortir de leurs canaux,  
 Et les glaçons rompus dispersés sur les eaux.  
 Neptune a soulevé ses plaines turbulentes,  
 La mer tombe et bondit sur ses rives tremblantes;  
 Elle remonte et gronde, et ses coups redoublés  
 Font retentir l'abîme et les monts ébranlés.  
 Sous un ciel ténébreux Borée et le Zéphire  
 Des campagnes de l'air se disputaient l'empire;  
 Et des champs dévastés les tristes habitants,  
 Les yeux levés au ciel, demandaient le printemps.  
 Mais les sombres vapeurs, qui retardaient l'aurore,  
 S'entr'ouvrent aux rayons du soleil qui les dore;  
 L'astre victorieux perce le voile obscur  
 Qui nous cachait son disque et le céleste azur;  
 Il se peint sur les mers, il enflamme les nues.  
 Les groupes variés de ces eaux suspendues,  
 Emportés par les vents, entassés dans les cieux,

Y forment au hasard un chaos radieux.  
 A peine ce beau jour succède à l'ombre humide,  
 Le berger vigilant, l'agriculteur avide,  
 De la nature oisive observent le réveil,  
 Et loin de leurs foyers vont jouir du soleil.  
 L'un voit en souriant ces prés, ce pâturage  
 Où bondiront encor les troupeaux du village;  
 Et l'autre en méditant contemple ces guérets  
 Où sa main déposa les trésors de Cérés.  
 Déjà Progné revient et cherche à reconnaître  
 Le toit qu'elle habita, les murs qui l'ont vu naître,  
 Déjà le peuple ailé s'essayant dans les airs,  
 D'un vol timide encor rasant les champs déserts,  
 Se ranime, s'égaye, et d'une aile hardie  
 Il s'élance, en chantant, vers l'astre de la vie.

(Les Saisons.)

## XXI. MARMONTEL (*Jean François*).

Marmontel, aus Bort im Limousin, geboren den 11. Juli 1723<sup>1</sup>), gestorben den 31. Dezember 1799, Mitglied der französischen Academie.

Er eröffnete seine literarische Laufbahn mit einigen Gedichten, die ihm den von der französischen Academie ausgesetzten Preis verschafften; nachher bearbeitete er einige mittelmäßige Tragödien, die zwar mit Beifall aufgenommen wurden, von denen sich aber keine auf der Bühne erhalten konnte. Seine Contes Moraux, die zuerst im Merkur, dessen Direction er hatte, erschienen, verdrängten fast alle übrigen damals herausgekommenen Novellen und wurden in beinahe alle europäischen Sprachen übertragen. Diese Erzählungen konnten für die damalige Zeit als moralische Erzählungen gelten, für die unsrige wären sie aber nur als unmoralische zu betrachten, und obgleich sie mit einer besondern Reizbarkeit geschrieben sind und einzelne Schönheiten an den Tag legen, so ist doch ihr Vergessenwerden keineswegs zu betrauern.

Einer Uebersetzung Eulans und der Poétique Française folgte Bélisaire, ein Roman, der dem Verfasser die Zensur der Sorbonne zuzog, und im Allgemeinen fade und trocken ist. Die Incas, ein anderer poetischer Roman Marmontels, bietet eine interessantere Lektüre dar; einzelne sehr glänzende Schönheiten lassen die rhetorische Ueberladung des übrigen Werks, und die falsche und schwülstige Darstellung der spanischen und amerikanischen Sitten vergessen. Bei der Herausgabe seiner Werke vereinigte Marmontel unter dem Titel *Eléments de Littérature*, alle literarischen Aufsätze, die er für die *Encyclopédie* geschrieben hatte. Diese Sammlung kann als das Beste seiner Geistesprodukte betrachtet werden; viele begründete Wahrheiten befinden sich darin; Geschmack und Anmuth entfalten sich auf jeder Seite, obgleich er nicht frei von Paradoxen ist. Er schrieb auch eine *Histoire de la Régence du duc d'Orléans*, *les Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants*, eine piquante Skizze von Gemälden, die über Studium der Menschen und Meinungen des XVIII. Jahrhunderts ein reiches Stoff liefert, und endlich *Leçons d'un Père à ses Enfants*, sur la Langue Française, sur la Logique, sur la Métaphysique et sur la Morale, das Vollständigste und Gebiegenste seiner Werke.

Außer den Tragödien befaßte er sich auch mit komischen Opern, die Grétry in Ruß setzte: *l'Ami de la Maison*, *Silvain*, *Zémire et Azor*, la

<sup>1</sup> Nach Bachler 1719; nach Boiste 1728; die hier angeführte Jahrzahl ist die allein richtige.

Fausse Magie; auch Piccini bearbeitete den Text mehrerer seiner Opern, und sein Gedicht Polymnie zeugt für den Antheil, den er an dem Fader der Gluckisten und Piccinisten nahm, der zu seiner Zeit die Theaterwelt wie die literarische, in Spannung hielt.

Als Prosailer zeichnet sich Marmontel durch Korrektheit des Ausdrucks und der Sprache aus; als Dichter hat er einzelne Produktionen hinterlassen, die sich durch leichte Versifikation und Witz auszeichnen, obgleich die übrigen nur als mittelmäßig gelten können.

Marmontel war von hohem Wuchse, schöner Physiognomie und großmüthigem edlem Charakter. Wenn er auch keine ausgezeichneten Werke hinterlassen hat, so steht doch sein Name unter den geachteten des XVIII. Jahrhunderts.

### *Le Volcan de Quito.*

Heureux les peuples qui cultivent les vallées et les collines que la mer forma dans son sein, des sables que roulent ses flots, et des dépouilles de la terre! Le pasteur y conduit ses troupeaux sans alarmes; le labourateur y sème et y moissonne en paix. Mais malheur aux peuples voisins de ces montagnes sourcilleuses, dont le pied n'a jamais trempé dans l'Océan, et dont la cime s'élève au-dessus des nues! Ce sont des souterrains que le feu souterrain s'est ouverts en brisant la voûte des fournaises profondes où sans cesse il bouillonne. Il a formé ces monts, des rochers calcinés, des métaux brûlants et liquides, des flots de cendre et de bitume qu'il lançait, et qui, dans leur chute s'accumulaient au bord de ces gouffres ouverts. Malheur aux peuples que la fertilité de ce terrain perfide attache! Les fleurs, les fruits et les moissons couvrent l'abîme sous leurs pas. Ces germes de fécondité dont la terre est pénétrée, sont les exhalaisons du feu qui la dévore. Sa richesse, en croissant, présage sa ruine; et c'est au sein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ses heureux possesseurs. Tel est le climat de Quito. La ville est dominée par un volcan terrible, qui, par de fréquentes secousses, en ébranle les fondements.

Un jour, que le peuple indien, répandu dans les campagnes, labourait, semait, moissonnait (car ce riche vallon présente tous ces travaux à la fois), et que les filles du Soleil dans l'intérieur de leur palais étaient occupées, les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tissus de laine, dont le pontife et le roi sont vêtus, un bruit sourd se fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, semblable à celui de la mer, lorsqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît et se change bientôt en un mugissement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent; le temple et les palais chancelent et menacent de s'écrouler; la montagne s'ébranle et sa cime entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide et des tourbillons de fumée, qui rougissent, s'enflamment et lancent dans les airs des éclats de rochers brûlants qu'ils ont détachés de l'abîme: superbe et terrible spectacle, de voir des rivières de feu bondir à flots étincelants à travers

des monceaux de neige, et s'y creuser un lit vaste et profond!

Dans les murs, hors des murs, la désolation, l'épouvante, le vertige de la terreur, se répandent en un instant. Le laboureur regarde et reste immobile. Il n'oserait entamer la terre qu'il sent comme une mer flottante sous ses pas. Parmi les prêtres du Soleil les uns, tremblants, s'élancent hors du temple; les autres, consternés, embrassent l'autel de leur dieu. Les vierges éperdues sortent de leur palais, dont les toits menacent de fondre sur leur tête; et courant dans leur vaste enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même n'ose approcher pour les secourir.

(*Les Incas.*)

### **Horace.**

Voyez Horace, et si, dans son délire,  
Sa main voltige au hasard sur sa lyre,  
Avec quel art variant ses accords,  
D'un monde à l'autre il s'élève, il s'abaisse!  
Vrai dans sa fougue, et sage dans son ivresse,  
La raison même approuve ses transports.  
D'un ton moins haut si l'ami de Mécène,  
Des moeurs de Rome ingénieux censeur,  
A nos regards en expose la scène,  
Quelle morale est plus pure et plus saine!  
Qu'il y répand de charme et de douceur!  
En le lisant, avec lui je crois vivre:  
A Tivoli je m'empresse à le suivre;  
La Liberté, l'Enjouement, la Raison,  
Dans sa retraite accourent sur ses traces,  
L'Amour y vient, sans bandeau, ni poison,  
Et la Vieillesse y joue avec les Grâces.  
De nos devoirs le mutuel accord,  
De nos besoins l'intime et doux rapport,  
Le choix du bien, sa nature immuable,  
Le vrai, l'utile, étude inépuisable,  
De l'amitié le charme et les liens,  
L'art précieux de plaire à ce qu'on aime,  
L'art de trouver son bonheur en soi-même;  
Sous ces berceaux, voilà nos entretiens.

(*Épître aux Poètes.*)

### **XXII. GAILLARD (*Gabriel Henry*).**

Gaillard ward in Orléans, Picardie, den 26. März 1726 geboren und starb den 13. Februar 1806; ausgezeichnetes Geschichtsschreiber, Mitglied der französischen Akademie und der Akademie der Inschriften.

1766 gab Gaillard die vier ersten Bände seiner Geschichte Franz' I. heraus und drei Jahre später die drei letzten. Dieses Werk zeichnet

sich durch gefällige Darstellung der Begebenheiten dieser an Ereignissen so reichen und glänzenden Regierung aus. In seiner 1782 erschienenen Geschichte Karls des Großen entfaltet er dasselbe Talent und erwarb sich dadurch das Lob vieler großen Illustrationen, unter andern dasjenige Gibbon's. Sein Hauptwerk aber, das am meisten dazu beizutragen seinen Ruf zu begründen, war seine *Histoire de la Rivalité de la France et de l'Angleterre*, ein gewissenhaftes Schriftstückmal einer vielseitigen und tiefen Gelehrsamkeit, obgleich Viele gefunden haben, es sei zu weitläufig und einseitig gefangen dargestellt. Auch seine *Histoire de la Rivalité de la France et de l'Espagne* ward mit Beifall aufgenommen und legt große Kenntniß der auswärtigen Verhältnisse an den Tag.

Gaillard theilte mit Thomas den Preis für die Lobrede auf Descartes. Er hatte ein großes Gedächtniß, und sein Styl zeichnet sich immer durch Eleganz, Korrektheit der Sprache und Klarheit im Ausdruck aus.

### *Passage des Alpes par François I.*

On part; un détachement reste et se fait voir sur le Mont-Cenis et sur le Mont-Genèvre, pour inquiéter les Suisses et leur faire craindre une attaque. Le reste de l'armée passe à gué la Durance, et s'engage dans les montagnes, du côté de Guillestre; trois mille pionniers la précèdent. Le fer et le feu lui ouvrent une route difficile et périlleuse à *travers des rochers*;<sup>1</sup> on remplit des vides immenses avec des fascines et de gros arbres; on bâtit des ponts de communication; on traîne, à force d'épaules et de bras, l'artillerie dans quelques endroits inaccessibles aux bêtes de somme: les soldats aident les pionniers;<sup>2</sup> les officiers aident les soldats; tous indistinctement manient la pioche et la cognée, poussent aux roués, tirent les cordages; on gravit sur les montagnes; on fait des efforts plus qu'humains; on brave la mort qui semble ouvrir milles tombeaux dans ces vallées profondes que l'Argentièrre arrose, et où des torrents de glaces et de neiges fondues par le soleil se précipitent avec un fracas épouvantable. On ose à peine les regarder de la cime des rochers sur lesquels on marche en tremblant par des sentiers étroits, glissants et raboteux, où chaque faux pas entraîne une chute, et où l'on voit souvent rouler au fond des abîmes et les hommes et les bêtes avec toute leur charge. Le bruit des torrents, le cri des mourants, les hennissements des chevaux fatigués et effrayés, étaient horriblement répétés par tous les échos des bois et des montagnes, et venaient redoubler la terreur et le tumulte. On arriva enfin à une dernière montagne où l'on vit avec douleur tant de travaux et tants d'efforts prêts à échouer.

<sup>1</sup> Gaillard gebraucht hier nach à travers, des und nicht les, weil rochers nicht in seinem ganzen Umfange als eine Einheit betrachtet, sondern nur auf eine allgemeine Weise bezeichnet wird. Nach Noël und Chapsal hätte er au travers gebrauchen müssen, doch giebt es in den Klassikern häufige Beispiele dieser Art, die keineswegs als Fehler angesehen werden können: Il porta ses armes redoutées à *travers des* espaces immenses de terre et de mer. (Vossuet.) (Siehe Grammaire Nationale p. 798; Boniface und Dessiaux.)

<sup>2</sup> Aider quelqu'un und aider à quelqu'un; Ersteres bedeutet Jemanden aus der Noth helfen; Letzteres Jemandes Mühe, Anstrengung, Noth theilen. Aidez cet homme de vos conseils, de votre bourse; aidez à cet enfant à faire son thème (Académie). — Ein Kritiker meint, Gaillard hätte Letzteres gebrauchen müssen; dieses ist aber zweifelhaft, denn die Fülle kann eine unterbrochene und eine unbeständige gewesen sein.

La sape et la mine avaient renversé tous les rochers qu'on avait pu aborder et entamer; mais que pouvaient elles contre une seule roche, vive, escarpée de tous côtés, impénétrable au fer, presque inaccessible aux hommes? Navarre, qui l'avait plusieurs fois sondée, commençait à désespérer du succès, lorsque des recherches plus heureuses lui découvrirent une veine plus tendre qu'il suivit avec la dernière précision; le rocher fut entamé par le milieu, et l'armée introduite au bout de huit jours dans le marquisat de Saluces, admira ce que peuvent l'industrie, l'audace et la persévérance.

(Histoire de François Ier.)

### XXIII. GUYMON DE LATOUCHE (Claude).

Latouche ward 1729 geboren und starb 1760; Tragödiendichter, bekannt durch seine *Iphigenia auf Tauris*, ein Trauerspiel, worin der Styl oft inkorrekt und hart ist; ein Fehler, der durch den edeln und antiken darin herrschenden Ton, das Interesse der Darstellung und eine Menge glänzender und feinerer Szenen reichlich aufgewogen wird. Dieses Trauerspiel wird noch jetzt aufgeführt.

Latouche besaß eine große Fertigkeit im Reimen und in der Zusammensetzung seiner Szenen. Madame Clairon erzählt in ihren Memoiren, daß, als Latouche's *Iphigenia* aufgeführt werden sollte und die letzte Probe vorgenommen wurde, man den letzten Akt nicht der Darstellung würdig fand. Er ergriff eine Feder, setzte sich um 3 Uhr auf das Theater, und ungeachtet des herrschenden Geräusches, das die Schauspieler um ihn machten, hatte er um 5 Uhr seinen ganzen Akt umgearbeitet, der sofort einstudirt wurde und sich des Beifalls des Publikums erfreute.

#### *Fureurs d'Oreste.*

Effroyable ascendant d'un pouvoir ennemi!  
 J'ai donc assassiné ma mère et mon ami!  
 Ciel exterminateur, anéantis mon être,  
 Anéantis le jour, le lieu qui m'a vu naître....  
 Mais quel vide effrayant se forme sous mes pas!....  
 Grâce au ciel je vois les gouffres du trépas....  
 Dans leur profonde nuit courons cacher mon crime....  
 Mais quel spectre se meut au fond de cet abîme!....  
 C'est ma mère, grands Dieux!... Fuyons... Mais la voici...  
 Egisthe l'accompagne... Et toi, Pylade, aussi?  
 Comme eux tu me poursuis! toi, mon dieu tutélaire,  
 Tu sers de mes bourreaux l'implacable colère!  
 L'ami qui me restait devient mon assassin!  
 Il s'arme de serpents, il les jète en mon sein!  
 Ciel! où fuirai-je? Arrête, Ombre chère et terrible...  
 Vois mes remords, mes pleurs, mon désespoir horrible.  
 Ah! je succombe... (Il tombe dans les bras de Pylade.)

(*Iphigénie en Tauride.*)

XXIV. LEBRUN (*Ponce-Denis Écouchard*).

Lebrun, (der nicht mit dem Prinzen dieses Namens verwechselt werden darf), Mitglied des Instituts, lyrischer Dichter, ward 1729 in Paris geboren, und starb daselbst den 2. September 1807. Er hat sich durch seine Oden einen großen Namen erworben.

Den Oden Lebrun's ermangelt es vielleicht immer an Begeisterung; sein Styl ist kernig, doch zu eintönig und ohne Diebsamkeit; er jagt zu sehr den Formen und den Wendungen der griechischen und lateinischen Oden nach; doch oft erweckte die Liebe zur Freiheit glänzende Gedanken in ihm, denn die Ode, die er auf das französische Schiff le Vengeur machte, das sich den Engländern nicht ergeben wollte und mit Mann und Maus unterging, ist vielleicht eine der schönsten lyrischen Dichtungen der neueren Zeit, und der von diesem Dichter gefeierten Waffenthat würdig. Lebrun hat auch ein Gebicht, la Nature, gemacht, das aber leider nicht vollendet ist, und worin glänzende Schilderungen und ein kerniger Styl vorherrschen.

Lebrun's Werke sind: sechs Bücher Oden, vier Bücher Elegien, zwei Episteln; Fragments de Veillées au Parnasse, le Poème de la Nature; einige in Versen abgefaßte Uebersetzungen, sechs Bücher Epigramme, Correspondance avec Voltaire, Buffon, Thomas, Palissot &c.

*Dieu et son Essence.*

Mortel! connais l'Abîme où ta raison s'égaré,  
De cet Être infini l'infini te sépare.  
Du char glacé de l'Ourse aux feux du Sirius  
Il règne: il règne encor où les cieux ne sont plus.  
De ce gouffre sacré quel mortel peut descendre?  
L'immensité l'adore, et ne peut le comprendre;  
Et toi, songe de l'être, atome d'un instant,  
Egaré dans les airs sur ce globe flottant,  
Des mondes et des cieux spectateur invisible,  
Ton orgueil pense atteindre à l'être inaccessible!  
Tu prétends lui donner tes ridicules traits;  
Tu veux, dans ton dieu même, adorer les portraits!  
Ni l'aveugle hasard, ni l'aveugle matière,  
N'ont pu créer mon ame, essence de lumière.  
Je pense: ma pensée atteste plus un dieu  
Que tout le firmament et ses globes de feu.  
Voilé de sa splendeur, dans sa gloire profonde,  
D'un regard éternel il enfante le monde.  
Les siècles devant lui s'écoulent, et le Temps  
N'oserait mesurer un seul de ses instants.  
Ce qu'on nomme Destin n'est que sa loi suprême:  
L'immortelle Nature est sa fille, est lui-même.  
Il est; tout est par lui: seul être illimité,  
En lui tout est vertu, puissance, éternité.  
Au-delà des soleils, au-delà de l'espace,  
Il n'est rien qu'il ne voie, il n'est rien qu'il n'embrasse.  
Il est seul du grand tout le principe et la fin,  
Et la création respire dans son sein.

(Poème de la Nature.)

XXV. VALMONT DE BOMARE (*Jacques Christophe*).

Bomare ward den 17. September 1731 in Rouen geboren und starb daselbst den 24. August 1807; berühmter Naturforscher.

Sein hauptsächlichstes Werk, wodurch er unsterblich wurde, ist das in 5 Bänden 1765 erschienene *Dictionnaire raisonné universel d'Histoire naturelle*. Mit Bewunderung wurde es in Europa aufgenommen und in viele fremde Sprachen übersetzt. Durch dieses Wörterbuch hat sich das Studium der Naturgeschichte erweitert, und obgleich neue Forschungen und der 1841 bei le Dumesnil erschienene *Cours complet d'Histoire Naturelle*, so wie das Wörterbuch von Marco de Saint-Hilaire dieses Werk übertroffen haben, so behält es doch stets seinen Werth, und kann sehr oft auch zu Rathe gezogen werden, weil es sich durch Einheit in Gedanken, eine geschickte Einteilung des Ganzen und durch Reinheit und Korrektheit der Sprache auszeichnet.

*La Vieillesse et la Mort.*

Le corps de l'homme n'est pas plutôt arrivé à son point de perfection qu'il commence à déchoir: le dépérissement est d'abord insensible; mais avec le temps les membranes deviennent cartilagineuses, les cartilages deviennent osseux, les os deviennent plus solides, *toutes les fibres*<sup>1</sup> plus dures, la peau se dessèche, les rides se forment peu-à-peu, les cheveux blanchissent, les dents tombent, le visage se déforme, le corps se courbe. Les premières nuances de cet état se font apercevoir avant quarante ans; elles augmentent par degrés assez lents jusqu'à soixante, par degrés plus rapides jusqu'à *soixante et dix*;<sup>2</sup> la caducité commence à cet âge, et elle va toujours en augmentant; la décrépitude suit, et la mort termine ordinairement, avant l'âge de quatre-vingt-dix ou cent ans, la vieillesse et la vie. Le corps meurt donc peu-à-peu et par parties, son mouvement s'éteint par degrés, la vie s'éteint par nuances successives, et la mort n'est que le dernier terme de cette suite de degrés, la dernière nuance de la vie. Comme les os, les cartilages, les muscles et toutes les parties qui composent le corps, sont moins solides et plus mous dans les femmes que dans les hommes, il faudra plus de temps pour que ces parties prennent cette solidité que cause la mort; les femmes par conséquent doivent avoir une vieillesse plus longue que les hommes; c'est aussi ce qui arrive: et on a observé, en consultant les tables que l'on a faites sur la mortalité du genre humain, que quand les femmes ont passé un certain âge, elles vivent ensuite plus longtemps que les hommes.

Cette cause de la mort naturelle est générale et commune à tous les animaux, et même aux végétaux. On peut observer

<sup>1</sup> Im Originale steht *touts les fibres*. Ehemals war dieses Wort männlichen Geschlechts.  
<sup>2</sup> Die Zahlen von 60–80 können mit der Konjunktion *et* verbunden werden oder nicht; viele sehr fortreife Schriftsteller haben dieses nie vernachlässigt und Dessiaux, *Examen critique de la Grammaire des Grammaires* p. 34 führt folgende Beispiele an: *Âgé comme je le suis de plus de soixante et trois ans.* (Boileau.) *Poławski, au temps où nous parlons, il était âgé de soixante et deux ans.* (Ruihère.) *C'est qu'à l'âge de soixante et onze ans, malade et presque aveugle, je suis prêt à)* essayer la persécution la plus violente. (Voltaire.)

Boffuet hat im Discours sur l'Hist. Univ. *soixante-dix, soixante-dixième* gesagt. —

<sup>3</sup>) *Boffuet: près d'.*



dans le chêne que c'est le centre qui se désorganise le premier et tombe en poussière; car ces parties devenant trop compactes, ne peuvent plus recevoir de nourriture.

La durée totale de la vie peut se mesurer en quelque façon par celle du temps de l'accroissement; - un arbre ou un animal qui prend en peu de temps tout son accroissement, périt beaucoup *plus tôt*<sup>1</sup> qu'un autre auquel il faut plus de temps pour croître. L'homme qui est trente ans à croître en hauteur et en grosseur vit *nonante*<sup>2</sup> ou cent ans; le chien qui ne croît que pendant deux ou trois ans, ne vit aussi que dix ou douze ans.

Les causes de notre destruction sont donc nécessaires, et la mort inévitable; il ne nous est pas plus possible d'en reculer le terme fatal, que de changer les lois de la nature.

(Dict. d'Hist. Nat. Homme.)

## XXVI. BEAUMARCHAIS (*Pierre Augustin, Baron de*).

Beaumarchais ward in Paris den 24. Januar 1732 geboren und starb 1799.

Sohn eines Uhrmachers, der ihn zu dieser Profession bestimmte, lernte er zuerst Mechanik; aber von seinem Geschmack für Künste fortgerissen, ererbte er sich zuerst für Musik; dieses war der Ursprung seines Glückes. Als Lehrer der Harfe und Guitarre wurde ihm der Eintritt bei den Töchtern Ludwig XV. gestattet; er benutzte diesen Umstand, um sich mit dem berühmten Finanzmann von Paris Duvernay bekannt zu machen. Durch seinen Kredit, seine Bekanntschaften und Unternehmungen erwarb er sich, noch jung, ein beträchtliches Vermögen, und legte sich alsdann auf literarische Arbeiten.

Der geringe Erfolg des Dramas Eugénie, das 1767 aufgeführt wurde, der Fall der deux Amis (1770) schienen keine gute Vorboten für eine glänzende literarische Laufbahn zu sein, als ihm plötzlich ein Prozeß sein ganzes Talent kund gab. Einer der Gegner Beaumarchais', gegen welchen er den Prozeß führte, war der Rath Goëzmann, ein Mitglied jener knechtischen Gerichtsbank, die man mit dem entehrenden Namen „Parlement Meaupeau“ bebrandmarkt hat, und gegen welche damals alle Parteien und Interessen in Fehde lebten. Beaumarchais führte in den Gerichtshof Sotire, Lustspiel und Roman ein, und ließ jene berühmten Memoiren erscheinen, die vielleicht heute sein schönstes literarisches Verdienst sind, und worüber Voltaire selbst neidisch wurde; ein mit Leidenschaft, Zorn, Geist geschriebenes Werk, das den später erscheinenden Barbier de Séville und Mariage de Figaro einen glänzenden Erfolg sicherte.

Es ist allgemein bekannt, welches entscheidende Gewicht diese Werke für Frankreich hatten; es war kein Umstoß der Bühne, sondern eine politische Umwälzung, die sich mit Kühnheit, Stolz und abenteuerlichen Verwickelungen selbstamer Theaterspiele auf der Bretterwelt zeigte, um von da in das sociale Leben einzudringen, und die der verblendete Hof selbst betraufte. Figaro war das Volk, der sogenannte Tiers-état, der den Adel, die Geistlichkeit und sich selbst mit behaglicher Schadenfreude geißelte; ein seltsames Werk, das seines Gleichen nicht aufzuweisen hatte, und nur am Vorabend einer großen Weltbegebenheit gelingen konnte. Man hat das literarische Verdienst von Figaro's Hochzeit vielleicht zu sehr hervorgehoben, aber die politischen Folgen dieses Stückes waren unermesslich.

<sup>1</sup> Im Originale steht plutôt, was als Fehler zu betrachten ist.

<sup>2</sup> Statt soixante-dix, quatre-vingt, quatre-vingt-dix sagt man in einigen Gegenden Frankreichs (besonders in der Franche Comté) und in Belgien: septante, octante, nonante. —

Deumarchais starb, wenige Trümmer seines unermesslichen Vermögens besitzend, das er stets zu den edelsten Zwecken angewandt hatte.

**Figaro, le Comte.**

LE COMTE (*à part.*)

Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO.

Et non, ce n'est pas un abbé! cet air altier et noble...

LE COMTE.

Cette tournure grotesque....

FIGARO.

Je ne me trompe point; c'est le comte Almaviva.

LE COMTE.

Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO.

C'est lui-même, monseigneur.

LE COMTE.

Maraud! si tu dis un mot....

FIGARO.

Oui, je vous reconnais; voilà les bontés familières, dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE.

*Je ne te reconnais pas, moi.* Te voilà si gros et si gras.

FIGARO.

Que voulez-vous, monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE.

Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? Je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO.

Je l'ai obtenu, monseigneur; et ma reconnaissance...

LE COMTE.

Appèle-moi Lindor. Ne vois-tu pas à mon déguisement que je veux être inconnu.

FIGARO.

Je me retire.

LE COMTE.

Au contraire. J'attends ici quelque chose; et deux hommes qui jasant, sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Hé bien! cet emploi?

FIGARO.

Le Ministre ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur le champ garçon apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'armée?

FIGARO.

Non, dans les haras de l'Andalousie.

LE COMTE (*riant*).

Beau début!

FIGARO.

Le poste n'était pas mauvais; parce qu'ayant le district des pansement et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval....

LE COMTE.

Qui tuaient les sujets du roi?

FIGARO.

Ah! ah! il n'y a point de remède universel: mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté?

FIGARO.

Quitté? C'est bien lui-même; on m'a desservi auprès des puissances: l'Envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

LE COMTE.

Oh, grâce! grâce, ami! Est-ce que tu fais aussi des vers? Je l'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets à Chloris, que j'envoyais des énigmes aux journaux, qu'il courait des madrigaux de ma façon; en un

mot, quand on a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec les affaires,

LE COMTE.

Puissamment raisonné ! Et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié ; persuadé qu'un grand nous fait assez de bien, quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais assez mauvais sujet.

FIGARO.

Eh, mon Dieu, Monseigneur ! c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut !

LE COMTE.

Paresseux, dérangé,...

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un domestique, votre Excellence *connait*-elle beaucoup de maîtres qui *fussent* dignes d'être valets ?

LE COMTE (*riant*).

Pas mal ! Et tu t'es retiré en cette ville ?

FIGARO.

Non pas tout de suite.

LE COMTE (*l'arrêtant*).

Un moment... J'ai cru que c'était elle... Dis toujours, je t'entends de reste.

FIGARO.

De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires ; et le théâtre me parut un champ d'honneur...

LE COMTE.

Ah, miséricorde !

FIGARO.

En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès ; car j'avois rempli le parterre des plus excellents travailleurs ; des mains... comme des battoirs ; j'avois interdit les gants,

les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds; et d'honneur, avant la pièce, le café m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale..

LE COMTE.

Ah, la cabale! monsieur l'auteur tombé!

FIGARO.

Tout comme un autre: pourquoi pas? Ils m'ont sifflé; mais si jamais je puis les rassembler....

LE COMTE.

L'ennui te vengera bien d'eux.

FIGARO.

Ah! comme je leur en garde, morbleu!

LE COMTE.

Tu jures! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au palais pour maudire ses juges?

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au théâtre; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO.

C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux *pour* retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid, que la république des lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuellistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau *des malheureux gents de lettres*, achevait de déchiqueter et sucer le peu de substance qui leur restait; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent; à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid, et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles; la Manche, l'Estremadoure, la Sierra-Morena, l'Andalousie; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements, loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là; aidant au bon temps, supportant les mauvais; me moquant des sots, bravant les méchants; riant de ma misère, et

*fesant la barbe* à tout le monde; vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt à servir de nouveau votre Excellence en tout ce qu'il lui *plaira m'ordonner*.

LE COMTE.

Qui t'a donné une philosophie aussi gaie?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté?

LE COMTE.

Sauvons-nous?

FIGARO.

Pourquoi?

LE COMTE.

Viens donc, malheureux! tu me perds. (Ils se cachent.)

(*Le Barbier de Séville.*)

## XXVII. NECKER (*Jacques*).

Necker, ein Schweizer von Geburt, ward den 30. September 1730 in Genf geboren und starb daselbst den 9. April 1804; er war Finanz- und Staatsminister unter Ludwig XVI. und Vater der berühmten Frau von Staël. Necker's vorzüglichsten Werke sind: De l'Administration de Mr. Necker, par lui-même nébst du Pouvoir exécutif dans les grands états, als Anhang. — De la Révolution Française. — De l'Importance des opinions religieuses. — Dernières vues de Politique et de Finances. — Cours de Morale religieuse; De la Législation des Grains. Die Frau von Staël ließ 1804 eine Notiz über das Privatleben ihres Vaters erscheinen, und 1822 gab sein Enkel, der Herr von Staël, der den Wissenschaften und der Politik durch einen frühen Tod entrissen wurde, eine vollständige Ausgabe seiner Werke heraus, die bei Treuttel und Würg in Paris erschien.

Sally Falkendal hat uns über die politische Laufbahn Necker's folgende Notiz hinterlassen, woraus man seine ganze Wirksamkeit als Minister ersehen kann: La publicité, l'économie, l'ordre et l'application de la morale à toutes les transactions, parurent à Necker les fondements les plus fermes du crédit. Il donna l'exemple inconnu, quelques personnes ont dit orgueilleux, de refuser les appointements attachés à sa place, voulant se rendre plus facile, par son propre désintéressement, la suppression d'une infinité de places aussi onéreuses qu'inutiles. Plus de six cents charges de cour ou de finance furent supprimées. La modération des traitements et la perfectionnement de la comptabilité enrichirent le trésor d'une quantité de fonds, qui jusque là en avaient été tirés ou détournés. Il fit plus que de ne pas surcharger les peuples; il les soulagea au milieu d'une guerre qu'il avait déconseillée. Il proposa au roi, et le roi s'empressa d'abolir dans tous ses domaines le droit de main-morte, l'un des plus onéreux de la féodalité. Le fardeau de la taille fut allégé, et mis, par une déclaration précise, à l'abri des extensions arbitraires. Les hôpitaux, les hospices de charité, les prisons, tout se ressentit de la bienfaisance royale déployée

par un ministre, on pourrait dire par une famille digne d'en être l'instrument; car tandis que Necker exerçait son ministère de réforme et d'économie sur les courtisans et les administrateurs, sa femme en remplissait un de consolation et de secours pour toutes les espèces d'infortunes.

Necker's Echl ist oft dunkel, schwülstig, und die Sprache nicht immer korrekt; in den Werken religiösen Gehalts schimmert meist immer eine Färbung von Schwärmerci durch, die sich hin und wieder auch in seinen politischen Schriften blicken läßt; im Allgemeinen aber zeichnen sie sich durch Erhabenheit des Gedankens aus, der durch das Gefühl inniger Lieberzeugung noch mehr gehoben wird, und verrathen einen tiefen und scharfsinnigen Denker.

### *La Piété, Consolatrice des Affligés.*

C'est principalement sur les jouissances de l'amitié que la piété répand un nouveau charme; les bornes, les limites ne peuvent s'accorder avec le sentiment; infini comme la pensée, il ne pourrait subsister, il ne pourrait du moins se défendre d'une continuelle inquiétude, si des opinions bienfaisantes, agrandissant pour nous l'avenir, ne nous permettaient pas de considérer sans épouvante la révolution des années et la course rapide du temps: aussi, quand la mélancolie nous livre à une douce émotion, quand elle se change pour nous en plaisir, c'est, qu'aux moments où nous nous trouvons séparés des objets de notre affection, une méditation solitaire les replace au devant de nous, à l'aide des idées générales de bonheur, qui, plus ou moins confusément, terminent au loin notre vue. Ah! que vous avez surtout besoin de ces précieuses opinions, vous qui timides au milieu du monde, ou découragés par le malheur, vous trouvez comme isolés sur la terre, parce que vous ne partagez point les passions qui agitent la plupart des hommes! Il vous faut un ami, et vous ne voyez partout que des associés de fortune; il vous faut un consolateur, et vous ne voyez que des ambitieux, étrangers à tout ce qui n'est pas le crédit ou la puissance: il vous faut au moins un confident sensible, et le mouvement de la société disperse toutes les affections et atténue tous les intérêts: enfin, quand vous l'avez, cet ami, ce confident, ce consolateur; quand vous l'acquérez par les liens de la plus tendre union; quand vous vivez dans un fils, dans un époux, dans une femme chérie, quelle autre idée que celle d'un Dieu, peut venir à votre secours, lorsque l'affreuse image d'une séparation se présente de loin à votre pensée? Ah! qu'en de pareils instants on embrasse avec transport toutes les opinions qui nous entretiennent de continuité et de durée! Qu'on aime alors à prêter l'oreille à ces paroles de consolations qui s'allient si parfaitement avec les désirs et les besoins de notre ame! Quelle effrayante association que celle du néant éternel et de l'amour! Comment unir à ce doux partage d'intérêts et de pensées, à ce charme de tous les jours et de tous les instants, à cette vie enfin la plus forte de toutes; comment unir à tant d'existence et de bonheur la persuasion intime et l'image habituelle d'une mort sans espoir et d'une destruction sans retour? Comment offrir seulement l'idée de

l'oubli à ces âmes aimantes qui ont placé tout leur amour-propre et toute leur ambition dans l'objet de leur estime et de leur tendresse, et qui, après avoir renoncé à elles-mêmes, se sont comme déposées en entier dans un autre sein, pour y subsister du même souffle de vie et de la même destinée? Enfin, près du tombeau que peut-être elles arroseront un jour de leurs larmes, comment leur prononcer ces mots accablants, ces mots terribles: *Pour jamais, pour toujours!* O abîme des abîmes et pour l'esprit et pour le sentiment! Qu'un mage bienfaisant vienne couvrir du moins vos sombres profondeurs, s'il faut que la pensée de l'homme sensible s'approche un moment des bords effrayants qui vous environnent! Les larmes, les regrets ont encore quelque douceur, quand on les donne à une ombre chérie, quand vous pouvez mêler à vos douleurs le nom d'un Dieu, et quand ce nom vous paraît comme le ralliement de toute la nature! Mais si dans l'univers tout était sourd à votre voix; si nul retentissement ne faisait entendre vos plaintes; si d'éternelles ombres avaient fait disparaître l'objet de votre amour, et si elles s'avancèrent pour vous entraîner dans la même nuit; si le plus malheureux, celui qui tient encore dans ses mains l'une des extrémités de cette trame d'union et de félicité que la mort a rompue, ne pouvait plus la rattacher en espérance; si, rempli tout entier du souvenir d'une idole chérie, il ne pouvait plus dire: Son cœur qui sut aimer, son âme pure et céleste m'attend, m'appelle peut-être auprès de cet être inconnu que nous avons adoré d'un commun penchant; et si, au lieu d'une si précieuse pensée, il fallait, sans aucun doute, sans aucune incertitude, considérer la terre comme un sépulcre à jamais fermé... il n'est point de soutien contre de semblables images; c'est la nature entière qui semble se disjoindre; c'est l'univers qui paraît se dissoudre et vous accabler de ses débris!

(De l'Importance des Opinions Religieuses.)

## XXVIII. THOMAS (Antoine Léonard).

Thomas, aus Clermont-Ferrand (Auvergne), geboren den 1. Oktober 1732, gestorben den 17. September 1785; Mitglied der französischen Académie.

Seine Reden, worunter die vorzüglichsten: Eloge du maréchal de Saxe (1759), Eloge du chancelier d'Aguesseau (1760), Eloge de Dugay-Trouin (1761), Eloge de Sully (1763), Eloge de Descartes (1765), haben ihn den ersten Prosaisern der Nation an die Seite gestellt; und obgleich der darin herrschende Styl oft hart und eintönig ist, so gesteht man ihnen doch mit Recht anerkanntes Verdienst zu, weil der Verfasser seine Gedanken mit Kraft wiedergiebt und sie mit den glänzendsten und elegantesten Formen ausschmückt. Die beiden Reden Eloge de Louis, Dauphin de France (1766), und Eloge de Marc-Aurèle, die er 1770 der Académie vortrug, gehören zu dem Gelegentlichsten seiner Schriften und können als stylistische Muster betrachtet werden, da sie sich stets durch Echtheit des Gedankens, edle Denkungsweise und sittliche Gesinnungen auszeichnen und den großmüthigen Charakter des Verfassers beurkunden,



der stets im warmberedten Gefühle und kräftigen Sprüchen seine Liebe für alles Edle und Große, für Tugend, Ruhm und alles der Menschheit Heilige verherrlicht.

Geringeren Werthes ist das *Essai sur le Caractère, les Moeurs et l'Esprit des Femmes dans tous les siècles*, welches durch das *Essai sur les Eloges oder Histoire de la Littérature et de l'Eloquence appliquées à ce Genre d'Ouvrage*, gänzlich verdunkelt wird. In dem letztern Buche verfolgt er von Jahrhundert zu Jahrhundert den Zustand der Berechnung und der Künste, entfaltet die wachsende Gediegenheit der geistigen Bildung, faßt mit einer ungewöhnlichen Bestimmtheit, Klarheit und Darstellungsgabe den Charakter der größten Männer des Alterthums und der neueren Zeit auf, und zeigt sich allenthalben als vortrefflicher Kritiker und ausgezeichnete Schriftsteller.

Thomas war auch Dichter, doch stehen seine Gedichte weit hinter seiner Prosa; sie prunken oft mit überspannten Gedanken und schwülstigen Redensarten, zeichnen sich aber auch durch herrliche Beschreibungen und glänzende großartige Schilderungen aus, und man entdeckt von Zeit zu Zeit den glücklich begeisterten Dichter darin, der mit Kunst und Takt seinen Versbau zu ordnen weiß. Unter seinen Gedichten sind die *Eptire au Peuple* und die *Pétriéde* die gehaltvollsten, letzteres jedoch zu gekünstelt; es kann weder als Epos, noch als didaktisches Gedicht betrachtet werden, und obgleich es reich an Schönheiten ist, hat es den Dichter nicht überleben können.

Im Jahre 1766 ward Thomas zum Mitglied der Akademie ernannt, was schon früher geschehen wäre, wenn er nicht seine erstere Ernennung, *MarmonTEL's* wegen, abgelehnt hätte, der damals als Kandidat vorgeschlagen und eines Gesandten halber auf den Herzog d'Amont und den Grafen Choiseul-Praslin in die Bastille gesteckt war, und zu gleicher Zeit das Privilegium der Redaktion des *Mercur* verloren hatte. Dies edle Betragen Thomas', der die Ungnade seines Freundes theilte, zog ihm den Lohn des Ministers Choiseul-Praslin zu, erwarb ihm aber das Herz aller edeln und großmüthigen Seelen.

### **Platon.**

On peut dire que Socrate ne peut avoir un panégyriste plus célèbre, ni plus digne de lui. On a souvent attaqué Platon comme philosophe; on l'a toujours admiré comme écrivain. En se servant de la plus belle langue de l'univers, Platon ajouta encore à sa beauté. Il semble qu'il eût contemplé et vu de près cette beauté éternelle dont il parle sans cesse, et que, par une méditation profonde, il l'eût transportée dans ses écrits. Elle anime ses images; elle préside à son harmonie; elle repand la vie et une grâce sublime sur les sons qui représentent ses idées. Souvent elle donne à son stile ce caractère céleste que les artistes grecs donnaient à leurs divinités. Comme l'Apollon du Vatican, comme le Jupiter Olympien de Phidias, son expression est grande et calme; son élévation paraît tranquille comme celle des dieux. On dirait qu'il en a le langage. Son style ne s'élance point, ne s'arrête point; ses idées s'enchaînent aux idées; les mots qui composent les phrases, les phrases qui composent le discours, tout s'attire et se déploie ensemble; tout se développe avec rapidité et avec mesure, comme une armée bien ordonnée, qui n'est ni tumultueuse, ni lente, et dont tous les soldats se meuvent d'un pas égal et harmonieux pour s'avancer au même but.

(*Essai sur les Eloges.*)

**Condé.**

Le premier, dit Louis, de ces noms éclatants  
 Est ce fameux Condé, général à vingt ans,  
 Couvert, dans les combats, d'une gloire immortelle,  
 Né pour être un héros, plus qu'un sujet fidèle.  
 Lui seul de son génie il connaît le secret;  
 Entouré de périls le grand homme ordinaire  
 Balance les hasards, consulte, délibère;  
 Pour lui, voir l'ennemi, c'était l'avoir dompté;  
 En mesurant l'obstacle il l'avait surmonté;  
 Sa prudence, sortant de la route commune,  
 Par l'excès de l'audace, enchaînait la fortune.  
 Pour guider des Français, le Ciel l'avait formé;  
 Mais, ce feu devorant dont il fut animé,  
 Fit ses égarements, ainsi que son génie;  
 Il ne put d'un affront porter l'ignominie;  
 Maître de la victoire, et non maître de soi,  
 Pour punir un ministre, il combattit son roi!  
 Un remords lui reudit sa patrie et sa gloire.

*(La Pétride.***Turenne.**

Turenne, ainsi que lui, formé par la victoire,  
 Habile à tout prévoir comme à tout réparer,  
 Différant le succès pour le mieux assurer,  
 Couvrant tous ses desseins d'un voile impénétrable,  
 Ou vainqueur ou vaincu fut toujours redoutable.  
 Tantôt avec ardeur précipitant ses pas,  
 Tantôt victorieux sans livrer des combats,  
 De vingt peuples ligués spectateur immobile,  
 Son génie enchaînait leur valeur inutile.  
 Bourbon dut son succès à son activité;  
 L'ennemi de Turenne a souvent redouté  
 Sa lenteur menaçante et son repos terrible.

*(id.)***Le Prince Eugène.**

Des rives du Danube aux rives de la Seine,  
 La renommée alors vantait le uom d'Eugène:  
 Ce guerrier du Germain guidant les étendards,  
 Enchaînait la victoire au trône des Césars.  
 Louis souvent trompé par quarante ans d'ivresse,  
 Louis avec orgueil dédaigna sa jeunesse:  
 Il ne crut voir en lui qu'une indiscrete ardeur,  
 Et d'un héros naissant méconnut la grandeur.  
 Un sujet dédaigné fut terrible à son maître:  
 Eugène, méconnu, devint plus grand peut-être;  
 Et son roi, sur un trône entouré de débris,

Se repentit quinze ans d'un instant de mépris.  
 Politique, guerrier, ministre, capitaine,  
 Les dons les plus heureux s'unissaient dans Eugène;  
 Terrible dans l'attaque, et ferme à résister,  
 Sage pour concevoir, prompt pour exécuter,  
 On admirait en lui, dans un jour de carnage  
 Ce calme redouté, ce tranquille courage,  
 Ces secrets du génie et ces grands mouvements,  
 Cet art qu'ont les héros de saisir les moments:  
 Ce coup-d'oeil étendu qui mesure en silence,  
 Et va fixer au loin le destin qui balance;  
 Grand parmi les périls, et grand dans le repos,  
 Joignant le goût des arts au talents des héros.  
 La fortune à son choix eût fait de ce grand homme,  
 Ou Colbert à Paris, ou Scipion à Rome.

(Idem.)

### *La Hollande.*

Sur les bords de l'Amstel s'élève une cité,  
 Le temple du commerce et de la liberté,  
 Où d'un peuple opulent l'économie austère  
 De l'or du monde entier semble dépositaire;  
 Pour d'utiles travaux dédaigne les grandeurs,  
 Et parmi les trésors a conservé des mœurs.  
 Pierre y porte ses pas; partout, sur son passage,  
 De l'heureuse abondance il aperçoit l'image.  
 Mais nulle part les blés n'y dorent les sillons;  
 D'innombrables troupeaux ont couvert ces vallons.  
 La génisse erre en paix dans de gras pâturages;  
 Le taureau mugissant bondit sur ces rivages;  
 Le lait, en écumant, y coule à longs ruisseaux;  
 Les camps sont divisés par de nombreux canaux,  
 Qui, portant la fraîcheur sur leur rive féconde,  
 Promènent lentement les trésors de leur onde;  
 L'orme et le peuplier, qui croissent sans efforts,  
 De leurs rameaux penchés embellissent ces bords:  
 L'azur tremblant des flots répète leur verdure.  
 Partout un art modeste a paré la nature.  
 Le voyageur charmé laisse de toutes parts  
 Errer autour de lui ses tranquilles regards;  
 Balancé mollement sur les barques flottantes,  
 Il fend d'un cours heureux ces campagnes riantes.

(Idem.)

### *L'Histoire,*

C'est peu: du temps jaloux réparant les outrages,  
 L'homme d'un jour s'étend et vit dans tous les âges;  
 Vois ces débris savants par l'homme interrogés;...

La rouille de l'airain, & les membres rongés,  
 De muets monuments, d'informes caractères,  
 De quelques noms usés frères dépositaires,  
 Composant à ses yeux des fastes éclatants,  
 Lui racontent les faits dévorés par le temps.  
 Les rides sur le front, vois l'antique Mémoire;  
 Elle ouvre à tes regards le temple de l'Histoire.  
 Viens, connais son empire, et respecte ses droits:  
 Elle juge, punit, récompense les rois.  
 Sur un fier tribunal, au fond d'un sanctuaire,  
 Soudain le héros vit une déesse austère.  
 Par sa voix appelés, renaissant tour à tour,  
 Tous les siècles rangés venaient former sa cour.  
 Plusieurs, le front hideux, et respirant la guerre,  
 De leurs crimes encore épouvantaient la terre;  
 Marchant sur des débris, et de sang tout couverts,  
 Ils se traînaient au bruit des armes et des fers.  
 D'autres semblaient plus doux; déjà leurs traits moins sombres  
 D'un front demi-barbare éclaircissaient les ombres.  
 Quelques-uns de rayons semblaient étincelants.  
 Le vieillard immortel, le Temps, en cheveux blancs,  
 Remontait en arrière aux jours de sa jeunesse.  
 Il déroulait encore aux yeux de la déesse  
*Le long cercle des ans, mesurés par ses pas.*  
 Les races qu'il fit naître et rendit au trépas  
 En sortent à sa voix; chaque peuple respire;  
 Les tombeaux sont déserts; la Mort n'a plus d'empire.  
 Ici d'un peuple heureux *l'hymne reconnaissant*  
 Proclamait les vertus d'un maître bienfaisant.  
 Plus loin, par les tyrans l'humanité foulée  
 S'élevait comme une ombre auguste et désolée;  
 De ses lambeaux sanglants elle essuyait ses pleurs;  
 Les peuples opprimés racontaient leurs malheurs.  
 L'Histoire, présidant à ces pompeux spectacles,  
 La balance à la main, prononçait ses oracles;  
 Et de la Vérité l'inflexible burin  
 Les gravait aussitôt sur des tables d'airain,  
 D'un airain immortel. Debout dans cette enceinte,  
 De la Postérité l'image auguste et sainte.  
 Répétait ces accents dont le long souvenir  
 Allait rouler au sein de l'immense avenir,  
 Et d'échos en échos retentir dans les âges.  
 Différentes de voix, d'aspect et de visages,  
 Près du trône siégeaient deux Immortalités:  
 L'une de Némésis à les traits redoutés;  
 Sa splendeur, qui s'échappe en éclairs formidables,  
 Jète un jour éternel sur le front des coupables,  
 Sur ces grands criminels, auteurs des grands revers,

Et les montre de loin aux yeux de l'univers,  
 Empreints d'une éclatante et vaste ignominie;  
 Mais l'autre, aux ailes d'or, éblouissant Génie,  
 Ornant de rayons purs son front majestueux,  
 Accompagne les noms des mortels vertueux,  
 Et leur offre à jamais de renaissants hommages.

(Idem.)

**Pierre le Grand à l'Hôtel des Invalides.**

Vers les bords où la Seine, abandonnant Paris,  
 Semble de ces beaux lieux, où son onde serpente,  
 S'éloigner à regret et ralentir sa pente,  
 D'un immense palais le front majestueux,  
 Arrondi dans la nue en dôme somptueux,  
 S'élève et peuple au loin la rive solitaire.  
 Pierre y porte ses pas. La pompe militaire,  
 Des tonnerres d'airain, des gardes, des soldats,  
 Tout présente à ses yeux l'image des combats.  
 Mais cet éclat guerrier orne un séjour tranquille.  
 „Tu vois de la valeur, tu vois l'auguste asile,  
 Lui dit le Fort: jadis, pour soutenir ses jours,  
 Réduit à mendier d'avilissants secours,  
 Dans un pays ingrat, sauvé par son courage,  
 Le guerrier n'avait pas, au déclin de son âge,  
 Un asile pour vivre, un tombeau pour mourir.  
 Louis à tous les rois y donne *un grand exemple*.“  
 — Entrons, dit le héros. Touts étaient dans le temple.  
 C'était l'heure où l'autel fumait d'un pur encens;  
 Il entre, et de respect tout a frappé ses sens.  
 Ces murs religieux, leur vénérable enceinte,  
 Ces vieux soldats éparés sous cette voûte sainte,  
 Les uns levant au ciel leurs fronts cicatrisés,  
 D'autres, flétris par l'âge et de sang épuisés,  
 Sur leurs genoux tremblants pliant un corps debile,  
 Ceux-ci courbant un front saintement immobile,  
 Tandis qu'avec respect sur le marbre inclinés,  
 Et plus près de l'autel quelques-uns prosternés,  
 Touchaient l'humble pavé de leur tête guerrière,  
 Et leurs cheveux blanchis roulaient sur la poussière:  
 Le czar avec respect les contempla longtemps.  
 „Que j'aime à voir, dit-il, ces braves combattants!  
 Ces bras victorieux, glacés par les années,  
 Quarante ans de l'Europe ont fait les destinées.  
 Restez encor fameux de tant de bataillons,  
 De la foudre sur vous j'aperçois les sillons.  
 Que vous me semblez grands! le sceau de la victoire  
 Sur vos ruines même imprime encor la gloire;  
 Je lis touts vos exploits sur vos fronts révéérés:

Temples de la valeur, v<sup>os</sup> débris sont sacrés."  
 Bientôt ils vont s'asseoir dans une enceinte immense,  
 Où d'un repas guerrier la frugale abondance  
 Aux dépens de l'Etat satisfait leur besoin.  
 Pierre de leur repas veut être le témoin.  
 Avec eux dans la foule il aime à se confondre,  
 Les suit, les interroge; et, fiers de lui répondre,  
 De conter leurs exploits, ces antiques soldats  
 Semblent se rajeunir au récit des combats.  
 Son belliqueux accent émeut leur fier courage.  
 „Compagnons, leur dit-il, je viens vous rendre hommage,  
 Car je suis un guerrier, un soldat comme vous."  
 D'un regard attentif ils le contemplaient tous.  
 Et son front désarmé leur parut redoutable.  
 Tout-à-coup le monarque approchant de leur table,  
 Du vin dont leurs vieux ans réchauffaient leur langueur,  
 Dans un grossier cristal épanche la liqueur;  
 Et la coupe à la main, debout, la tête nue:  
 „Mes braves compagnons, dit-il, je vous salue!"  
 Il boit en même temps. Les soldats attendris  
 A ce noble étranger répondent par des cris.  
 Tous ignoraient son nom, son pays, sa naissance;  
 Mais de son fier génie ils sentaient la puissance.  
 Leur troupe avec honneur accompagne ses pas:  
 Son rang est inconnu, sa grandeur ne l'est pas.

(*Ibidem.*)

***Un Marin hollandais à Pierre le Grand,***

Le Czar, parmi des mâts, des ancres, des cordages,  
 Aperçoit un vieillard sur le rivage assis.  
 Il s'informe, il apprend, par de nombreux récits,  
 Que son bras sur les mers longtemps fut redoutable.  
 Le support d'un canon renversé sur le sable,  
 Soutenait ce guerrier affaibli par les ans.  
 Les derniers feux du jour frappaient ses cheveux blancs,  
 Et leur douce lumière, éclairant son visage,  
 Semblait le ranimer sous les rides de l'âge.  
 Ses regards cependant, pleins de sérénité,  
 Erraient tranquillement sur ce port agité.  
 Pierre en l'interrogeant ne se fait point connaître;  
 Ignoré dans ces murs, il se plaisait à l'être;  
 „Etranger, lui disait cet auguste vieillard,  
 Un charme involontaire arrête ici ma vue;  
 Ces rives, cette mer que j'ai longtemps connue,  
 Tous ces grands mouvements intéressent mon coeur,  
 Et de mes sangs glacés raniment la langueur.  
 J'aime à voir ces vaisseaux, soutiens de ma patrie.  
 Ailleurs règne des arts la brillante industrie;

On voit des mines d'or, on voit des champs féconds ;  
 Le Ciel à nos climats refusa les moissons,  
 Et l'or n'y germe point dans le sein des montagnes :  
 Nos arts sont nos vaisseaux, les mers sont nos campagnes,  
 Nos mines, nos guérets, nos blés sont dans nos ports ;  
 Notre indigence même a créé des trésors."  
 Tout à coup il parut oublier sa vieillesse ;  
 Son oeil étincela du feu de la jeunesse ;  
 Ses deux bras affaiblis s'étendaient vers les mers ;  
 Et d'un accent plus fort sa voix frappa les airs :  
 „O Navigation ! âme de la Hollande,  
 C'est par toi qu'en cent lieux le Batave commande ;  
 C'est par toi qu'il est riche, industrieux, puissant ;  
 Il te doit sa grandeur. Si ma tête, en naissant,  
 Sous le joug espagnol n'a point été flétrie,  
 Si je puis m'applaudir d'avoir une patrie,  
 C'est un de tes bienfaits. Par toi devenus grands,  
 Mes aïeux, de ces bords, ont chassé les tyrans,  
 Ont épuré ce jour, cet air que je respire ;  
 Par toi, de l'Angleterre ils ont bravé l'empire.  
 Au Portugais vaincu disputé ses trésors,  
 Et de l'ardent tropique assujetti les bords.  
 Là, j'ai vu trente états fondés par le Batave ;  
 Dans un autre Amsterdam j'ai vu l'Asie esclave  
 Adorer nos drapeaux et respecter nos lois,  
 Et de simples marchands commander à des rois.  
 Oh ! si ma force encor secondait mon courage,  
 Comme au temps où Louis désola ce rivage,  
 Et crut sous son orgueil nous contraindre à fléchir,  
 Pour la septième fois je venais de franchir  
 Les mers qui du Texel s'étendent au Bengale ;  
 Je vis à mon retour une ligue fatale,  
 Nos remparts menacés, nos bataillons surpris,  
 Et ce roi qui marchait à travers nos débris,  
 Ivre de sa grandeur et de sa renommée,  
 Traîner en conquérant les pompes d'une armée,  
 Nos citoyens troublés fuyaient de toutes parts.  
 Je leur dis : „Citoyens, nos murs sont nos remparts :  
 Contre ce fier Louis et ses puissantes ligues  
 Appelons l'Océan, osons percer nos digues ;  
 Que l'Océan nous prête un asile nouveau ;  
 S'il n'est notre vengeur, qu'il soit notre tombeau."  
 Je dis, et l'on me crut. La Liberté, plus fière,  
 De nos champs inondés leva sa tête altière.  
 Le vainqueur, à son tour, fut vaincu sur les mers,  
 Et remporta chez lui l'esclavage et ses fers.  
 Ainsi dans tous les temps source de notre gloire,  
 La mer devient pour nous le champ de la victoire.

Sur ce même élément j'ai servi soixante ans;  
 Je servirais encor, si les glaces du temps  
 N'avaient appesanti ce coeur faible et débile.  
 Mon bras à mon pays ne peut plus être utile;  
 Mais sa gloire du moins vit dans mon souvenir;  
 Des triomphes passés j'aime à m'entretenir.  
 Je ne vous verrai plus, climats heureux de l'Inde!  
 Riche Batavia! Mosambique et Mélinde!  
 Et toi, Cap fortuné, qui dans tes ports ouverts  
 M'accueillis si souvent au bout de l'univers!  
 Mais pour charmer l'ennui de ma vieillesse oisive,  
 Souvent je viens encor errer sur cette rive;  
 J'y viens voir ces vaisseaux, ces mers qui m'ont porté,  
 Empire où ma jeunesse a longtemps habité.

(Idem.)

## XXIX. Ducis (Jean François).

Ducis, Mitglied der Akademie, ward 1732 in Versailles geboren und starb 1817; berühmter tragischer Dichter.

Er war beinahe dreißig Jahre alt, als er sein erstes Trauerspiel *Amélie*, aufführen ließ, das mit Kälte empfangen wurde. Nachher erschienen folgende, die nach der hier aufgestellten Ordnung aufgeführt wurden. 1, *Hamlet* 2, *Romeo et Juliette*; 3, *Oedipe chez le roi Admète*; 4, *Le Roi Lear*; 5, *Macbeth*; 6, *Jean-sans-Terre*; 7, *Othello*; 8, *Abusar, ou la Famille Arabe*; 9, *Phéodor et Waldamir*; die meisten sind Nachahmungen des *Shakespeare*, dem er sich mit Geist und Gefühl angeschlossen, und enthalten schöne, herrlich versifizierte Stellen. Obgleich Ducis die Meisterwerke des großen Briten in zu kleine Proportionen zerlegte, obgleich ihm das Verfahren, dieselben zu französisiren, mißlang, so wurden sie doch alle mit stürmischem Beifall aufgenommen. *Hamlet* hat sich bis jetzt erhalten; man erstaunt über die darin enthaltenen Schönheiten, über diese Mischung von Grausenhaftem und Schrecklichem, Schönem und Erhabenen, über jene im Feuer der Begeisterung niedergeschriebenen Verse und die geschickte Anordnung des Stoffes. Ducis fand in *Salma* den einzigen Künstler, der ihn begriff, und den *Ligier* nie übertreffen wird. *Chénier*, der zu Ducis' Zeiten lebte, hat uns folgende Notiz über ihn mitgetheilt: „Aucun poète n'a mieux approfondi les sentiments de la nature; chez aucun la tendresse filiale ne parle de plus près au coeur d'un père: il fait couler de vertueuses larmes; il fait jouer avec force le ressort puissant de la terreur, et dans la partie essentielle de la tragédie, dans l'art d'émouvoir, c'est un véritable modèle... Inventeur même quand il imite, inimitable quand il fait parler la pitié filiale, poète justement célèbre, et dont le génie pathétique a tempéré la sombre terreur de la scène anglaise.“

Ducis schrieb auch mehrere Gedichte und Episteln, die ein großes poetisches Talent bezeugten, und wodurch er oft dem *La Fontaine* zur Seite steht.

Die Unabhängigkeit Ducis ist bekannt. Er schlug nicht nur die Senatorenwürde aus, womit ihn Napoleon bekleiden wollte, sondern auch den Orden der Ehrenlegion. Das Alter, statt die Kraft dieses antiken Karakters zu lähmen, verlieh ihm hingegen einen neuen Aufschwung. Er starb, 85 Jahre alt, von Allen, die ihn kannten, betrauert.

### *Songe d'Hamlet.*

Deux fois dans mon sommeil, ami, j'ai vu mon père,  
 Non point le bras levé, respirant la colère,



Mais désolé, mais pâle, et dévorant des pleurs  
 Qu'arrachait de ses yeux l'excès de ses douleurs.  
 J'ai voulu lui parler; plein de l'horreur profonde  
 Qu'inspirait à mon coeur l'effroi d'un autre monde?  
 Quel est ton sort? lui dis-je; apprends-moi quel tableau  
 S'offre à l'homme étonné dans ce monde nouveau.  
 Croirai-je de ces dieux que la main protectrice  
 Par d'éternels tourments sur nous s'appesantisse?  
 „O mon fils, m'a-t-il dit, ne m'interroge pas.  
 Ces leçons du cercueil, ces secrets du trépas,  
 Aux profanes mortels doivent être invisibles.  
 Que du Ciel sur les rois les arrêts sont terribles!  
 Ah! s'il me permettait cet horrible entretien,  
 La pâleur de mon front passerait sur le tien,  
 Nos mains se sécheraient en touchant la couronne,  
 Si nous savions, mon fils, à quel titre il la donne.  
 Vivant, du rang suprême on sent mal le fardeau:  
 Mais qu'un sceptre est pesant quand on entre au tombeau!”

..... Oh! m'écriai-je, Ombre chère et terrible,  
 Pourquoi des bords muets de ce monde invisible,  
 Confident des tombeaux, viens-tu m'entretenir,  
 Moi, qu'avec toi bientôt mes douleurs vont unir?  
 Ne laisse point sortir de tes lèvres glacées  
 Ces hauts secrets des dieux que troublent nos pensées.  
 Hélas! pour t'obéir ai-je assez de vertu?  
 Je t'écoute en tremblant: réponds, que me veux-tu?  
 „O mon fils, m'a-t-il dit, je viens enfin t'apprendre  
 Quel sang tu dois verser pour apaiser ma cendre:  
 On croit qu'un mal cruel trancha soudain mes jours.  
 Ainsi les noirs complots sont voilés dans les cours.  
 Ta mère! qui l'eût dit? oui, ta mère perfide  
 Osa me présenter un poison parricide;  
 L'infâme Claudius, du crime instigateur,  
 Fut de ma mort surtout le complice et l'auteur.”  
 Je m'éveille à ces mots: hélas! mon cher Noraste,  
 Je me suis élancé hors de mon lit funeste;  
 Plein de l'objet affreux qui troublait mes esprits,  
 J'ai rempli ce palais d'épouvantables cris.  
 J'ai couru tout tremblant, faible, éperdu, sans suite...  
 Le spectre, à mes côtés, semblait presser ma fuite.  
 Cette ombre, ces forfaits, ce récit plein d'horreur  
 Dans mon coeur expirant jête encor la terreur.

(*Hamlet*, Act. II, sc. V.)

### ***L'Amitié.***

Noble et tendre Amitié, je te chante en mes vers:  
 Du poids de tant de maux semés dans l'univers,

Par tes soins consolants, c'est toi qui nous soulages.  
 Trésor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,  
 Le Ciel te fit pour l'homme, et tes charmes touchants  
 Sont nos derniers plaisirs, sont nos premiers penchants.  
 Qui de nous, lorsque l'ame encor naïve et pure  
 Commence à s'émouvoir, et s'ouvre à la nature,  
 N'a pas senti d'abord, par un instinct heureux,  
 Le besoin enchanteur, ce besoin d'être deux,  
 De dire à son ami ses plaisirs et ses peines?  
 D'un zéphir indulgent si les douces haleines  
 Ont conduit mon vaisseau vers des bords enchantés,  
 Sur ce théâtre heureux de mes prospérités,  
 Brillant d'un vain éclat, et vivant pour moi-même,  
 Sans épancher mon coeur, sans un ami qui m'aime,  
 Porterai-je en moi seul, de mon ennui chargé,  
 Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé?  
 Qu'un ami sur mes bords soit jeté par l'orage,  
 Ciel! avec quel transport je l'embrasse au rivage!  
 Moi-même entre ses bras si le flot m'a jeté,  
 Je ris de mon naufrage et du flot irrité.  
 Oui, contre deux amis la fortune est sans armes;  
 Ce nom repare tout: sais-je, grâce à ses charmes,  
 Si je donne ou j'accepte? Il efface à jamais  
 Ce mot de bienfaiteurs, et ce mot de bienfaits.  
 Si, dans l'été brûlant d'une vive jeunesse,  
 Je saisis du plaisir la coupe enchanteresse,  
 Je veux, le front ouvert, de la feinte ennemi,  
 Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami.  
 D'un ami! Ce nom seul me charme et me rassure.  
 C'est avec mon ami que ma raison s'épure,  
 Que je cherche la paix, des conseils, un appui.  
 Je me soutiens, m'éclaire, et me calme avec lui;  
 Dans des pièges trompeurs si ma vertu sommeille,  
 J'embrasse, en le suivant, sa vertu qui m'éveille,  
 Dans le champ varié de nos doux entretiens,  
 Son esprit est à moi, ses trésors sont les miens.  
 Je sens, dans mon ardeur, par les siennes pressées,  
 Naître, accourir en foule, et jaillir mes pensées.  
 Mon discours s'attendrit d'un charme intéressant,  
 Et s'anime à sa voix du geste et de l'accent.

(*Épître sur l'Amitié.*)

### XXX. LEMIERE (*Antoine-Marin*).

Lemière ward 1733 in Paris geboren und starb den 4. Juli 1793; Mitglied der französischen Akademie und tragischer Dichter.

Seine ersten Versuche wurden mit Beifall aufgenommen; 1758 erschien *Hypermnestra*, bald darauf *Guillaume Tell*, und ein Jahr später *la Veuve de*

Malabar, welches Stück La Harpe „une pièce mauvaise de tout point“ nennt. Von dem 1790 aufgeführten Barnevelt führt man noch einen schönen Vers an: Barnevelt's Sohn rüth dem Vater, sich durch den Tod der Schande der Hinrichtung zu entziehen, und sagt ihm: Caton se la donna. Barnevelt entgegnet: Socrate l'attendit. Die übrigen Tragödien sind vergessen.

Während der Schreckenszeit der Revolution fragte man diesen Dichter, weshalb er sich nicht mehr mit Trauerspielen befasse: „La tragédie court les rues, entegneete er.

Er hat außer diesen Tragödien zwei Gedichte, la Peinture und les Fastes, hinterlassen, worin die größten Schönheiten mit uncorrefter Sprache vermengt sind. Demière verdanke nur der Wahl des bearbeiteten Stoffes und oft den ihm eigenen Theaterstreichen seinen ehemaligen Ruf.

### *Le Clair de Lune.*

Mais de Diane au ciel l'astre vient de paraître;  
Qu'il luit paisiblement sur ce séjour champêtre!  
Eloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi  
Contempler ce bel astre, aussi calme que toi.  
Cette voûte des cieux mélancolique et pure,  
Ce demi-jour si doux levé sur la nature.  
Ces sphères qui, roulant dans l'espace des cieux,  
Semblent y ralentir leur cours silencieux;  
Du Disque de Phébé la lumière argentée  
En rayons tremblotantes sous ces eaux répétée,  
Ou qui jète en ces bois, à travers les rameaux,  
Une clarté douteuse et des jours inégaux;  
Des différents objets la couleur affaiblie,  
Tout repose la vue, et l'ame recueillie.  
Reine des Nuits, l'amant devant toi vient rêver,  
Le sage réfléchir, le savant observer.  
Il tarde au voyageur, dans une nuit obscure,  
Que ton pâle flambeau se lève et le rassure:  
Le ciel d'où tu me luis est le sacré vallon,  
Et je sens que Diane est la soeur d'Apollon.

(Les Fastes.)

### *Expression des Passions.*

Peins sous un air pensif l'ardente Ambition;  
Donne à t'Effroi l'oeil trouble, et que son teint pâlisse;  
Met comme un double fond dans l'oeil de l'Artifice;  
Que le front de l'Espoir paraisse s'éclaircir;  
Fais pétiller l'ardeur dans les yeux du Désir;  
Compose le visage et l'air de l'Hypocrite;  
Que l'oeil de l'Envieux s'enfonce en son orbite;  
Elève le sourcil de l'indomptable Orgueil;  
Abaisse le regard de la Tristesse en deuil;  
Peins la Colère en feu, la Surprise immobile,  
Et la douce Innocence avec un front tranquille.

(La Peinture.)

XXXI. MALFILATRE (*Jacques Charles Louis de Clinchamp de*).

Malfilâtre aus Caen, geboren den 8. Oktober 1733, gestorben den 6. März 1767; ein junger Dichter, der seine Tage im Unglück verbrachte, und, zu großen Erwartungen berechtigt, leider zu früh verblühte. Gilbert, dessen Ende eben so tragisch war, wie das seinige, hat ihn durch folgenden Vers verherrlicht:

„La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.“

Man behauptet jedoch, daß es die Niedrigkeit und nicht der Hunger war, wodurch sein frühzeitiger Tod verursacht wurde.

Malfilâtre hat mehrere Oden hinterlassen, die von der Akademie zu Rouen gekrönt wurden, einige Nachbildungen der Psalmen, mehrere Bruchstücke der Eklogen und der Georgika Virgil's, und endlich ein lyrisch-romantisches Gedicht Narcisse dans l'Île de Vénus, sein hauptsächlichstes Werk, das erst nach seinem Tode veröffentlicht wurde, und sich durch einzelne schöne Züge und reiche Entfaltung des Stoffes auszeichnet. Es beurkundet den mit poetischem Geist gebornen Dichter, einen Dichter, der die Alten studirt hat, und sich ihre Schönheiten aneignet. Mehrere Züge erinnern an Dvid's Leichtigkeit und an Virgil's harmonische Anmuth, weshalb man den Tod dieses jungen Talents nicht genug betrauern kann.

*Les deux Serpents.*

A cet autel de gazons et de fleurs  
 Déjà la main des sacrificateurs  
 A présenté la génisse sacrée,  
 Jeune, au front large, à la corne dorée;  
 Le bras fatal, sur la tête étendu,  
 Prêt à frapper, tient le fer suspendu...  
 Un bruit s'entend... l'air siffle... l'autel tremble.  
 Du fond du bois, du pied des arbrisseaux,  
 Deux fiers serpents soudain sortent ensemble,  
 Rompent de front, vont à replis égaux;  
 L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe  
 Laissent, loin d'eux, de tortueux sillons;  
 Les yeux en feu, lèvent d'un air superbe  
 Leurs cous mouvants, gonflés de noirs poisons;  
 Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,  
 Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.  
 Sans s'arrêter, sans jeter un regard  
 Sur mille enfants fuyants de toute part,  
 Le couple affreux, d'une ardeur unanime,  
 Suit son objet, va droit à la victime,  
 L'atteint, recule, et de terre élançé,  
 Forme cent noeuds, autour d'elle enlacé;  
 La tient, la serre; avec fureur s'obstine  
 A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,  
 Dans les liens de deux flexibles corps;  
 Perce de traits d'une langue assassine,  
 Son cou nerveux, les veines de son flanc;  
 Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,  
 Mord et déchire et s'enivre de sang.

Mais l'animal que leur souffle empoisonne,  
 Pour s'arracher à ce double ennemi  
 Qui, constamment sur son corps affermi,  
 Comme un réseau, l'enferme et l'emprisonne,  
 Combat, s'épuise en mouvements divers,  
 S'arme contre eux de sa dent menaçante,  
 Perce les vents d'une corne impuissante,  
 Bat de sa queue et ses flancs et les airs.  
 Il court, bondit, se roule, se relève;  
 Le feu jaillit de ses larges naseaux:  
 A sa douleur, à ses horribles maux  
 Les deux dragons ne laissent point de trêve.  
 Sa voix, perdue en longs mugissements,  
 Des vastes mers fait retentir les ondes,  
 Les antres creux, et les forêts profondes...  
 Il tombe enfin; il meurt dans les tourments:  
 Il meurt... Alors les énormes reptiles  
 Tranquillement rentrent dans leurs asiles.

### XXXII. DE SAINT-PIERRE (*Jacques Henri Bernardin*).

Bernardin de Saint-Pierre, Mitglied des Instituts, einer der berühmtesten französischen Schriftsteller, ward im Havre den 19. Januar 1737 geboren und starb den 21. Januar 1814. Sein erstes Werk, *Voyage à l'Île de France*, erfreute sich nur eines geringen Beifalls. Man erkennt darin bloß den Keim eines künftigen Talents, welches sich erst später, nach eilfjährigen mühsamen Studien entwickelte. Während dieses Zeitraumes arbeitete er unaufhörlich an den *Etudes de la Nature*. Dieses Werk zeichnet sich durch Adel, Reinheit und Kindlichkeit des Gefühls aus, und beurfundet den freisinnigen Ausleger der Natur und den großen Schriftsteller. Unermeßlich war das diesem Werke gespendete Lob; es folgten darauf *les Harmonies de la Nature*, *l'Arcadie* (nicht vollendet), *les Voeux d'un Solitaire*, *Essai sur J. J. Rousseau*, *le Café de Surate* und *la Chaumière Indienne*, alles sehr interessante Werke, worin, wie Chénier sagt, „Bernard de Saint-Pierre réunit l'art de peindre par l'expression, l'art de plaire à l'oreille par la musique du langage, et l'art suprême d'orner la philosophie par la grâce. Aber des Schriftstellers Meisterwerk, dasjenige, welches mit seinem Namen eng verbunden ist und ihn unsterblich gemacht hat, ist *Paul et Virginie*, ein Werk, das sich durch ergreifende Einsicht der Sprache und Darstellung auszeichnet. Er spendet darin alle Schätze seines Stils, die Zauberkraft des Worts mit den lebendigsten Färbungen des Gedankens und erhebt sich zu einer Höhe, die er stets behauptet. Dieses Werk ist in fast alle Sprachen übersetzt worden.

Durozoir hat seine Biographie geschrieben, und Aimé-Martin die beste Ausgabe seiner Werke besorgt.

#### *Bernardin de Saint-Pierre, par Dussault.*

Si, comme l'a dit un de nos plus illustres écrivains, tout l'art d'écrire consiste à bien penser, à bien sentir et bien rendre, il est incontestable que Bernardin de Saint-Pierre a possédé, dans un degré très-éminent, deux parties de ce grand art. Sa logique ne satisfait pas toujours le lecteur; ses idées paraissent quelquefois un peu bizarres, lors même qu'il ne cherche pas trop à multiplier les preuves de ses conceptions systématiques; ses raisonnements sont, en général, peu concluants, et l'on doit remarquer au

surplus que jamais il n'affecte les formes de la didactique, et ne saisit les armes de l'argumentation; il paraissait sentir lui-même que la force n'était point là: elle était, en effet, tout entière dans la plus délicate et la plus exquise sensibilité, dans l'imagination la plus heureuse, dans ce don si rare d'une organisation qui égale la fidélité du style à la vivacité des impressions et qui reproduit au dehors, avec la plus exacte vérité, tous les traits, tous les contours, et, pour ainsi dire, tous les éléments des images qui sont venues la frapper. J'ai toujours considéré les *Etudes de la Nature*, dont les *Harmonies* forment la suite, plutôt comme une poétique, comme un traité de goût, que comme un livre de science et de philosophie. L'auteur excèle à peindre les effets du tableau du monde; mais quand il veut remonter aux causes secrètes de ces effets extérieurs, quand il s'étudie à les approfondir, il semble toujours s'égarer. Il a toujours raison quand il peint; il a presque toujours tort quand il raisonne. Jamais ses sensations ne le trompent; mais il est souvent la dupe de ses pensées. Elles servent pourtant de fil pour le suivre dans le dédale enchanteur de ses brillantes contemplations; on s'y attache volontiers, et l'abondance des vérités de sentiment que l'on rencontre dans le chemin dédommage des erreurs d'idée où l'on peut être conduit. Telle est, je crois, généralement l'impression que les *Etudes de la Nature* ont faite. On ne justifie par des poèmes ou par des romans, qui sont des poèmes, qu'un système romanesque ou une théorie relative aux beaux-arts: *Paul et Virginie* et la *Chauvière Indienne*, où Bernardin de Saint-Pierre a si bien exprimé les contrastes de la nature et de la société, de l'amour et de la pudeur, de la mélancolie solitaire et rêveuse avec le tumulte bruyant des cités, sont, sans doute, des productions charmantes; mais ce que prouvent le mieux ces délicieux ouvrages, ce n'est pas que l'auteur eût pénétré le secret de la nature, mais qu'il avait deviné celui de la peindre de ses vraies couleurs, et d'en rendre fidèlement tous les charmes, toutes les grâces et toutes les beautés.

(*Annales Littéraires.*)

### ***Un Ouragan à l'Île de France.***

Un de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques, vint étendre ici ses ravages. C'était vers la fin de Décembre, lorsque le soleil au capricorne échauffe, pendant trois semaines, l'Île de France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est, qui y règne presque toute l'année, n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts; l'herbe était brûlée; des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer; seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ces plaines, et paraissaient, au coucher du soleil, comme des flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune, tout rouge, se levait dans un horizon embrumé d'une grandeur demeurée. Les troupeaux, abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient retentir les vallons de tristes mugissements; le Cafre même qui les conduisait, se couchait sur la terre pour y trouver de la fraîcheur. Partout le sol était brûlant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortaient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrents écumeux se précipitaient le long des flancs de cette montagne; le fond de ce bassin était devenu une mer; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île; et l'entrée de ce vallon, une écluse par où sortaient pêle mêle avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers. Sur le soir la pluie cessa, le vent alisé du sud-est reprit son cours ordinaire, les nuages orageux furent jetés vers le Nord-Ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon. —

(Paul & Virginie.)

### XXXIII. SERVAN (Joseph Michel Antoine).

Servan, aus Romans (Ordnung), geboren den 3. November 1737, gestorben den 4. November 1807 General-Anwalt des Parlaments zu Grenoble, einer der größten französischen Kriminalisten und Redner, der den edelsten Charakter mit der Macht des Talents verband.

Sein Meisterwerk ist jene berühmte Rede (Discours sur la Justice criminelle), die er 1766 hielt, zu einer Zeit, wo die Namen der unglücklichen durch Justizmord gefallenen Schlachtopfer, Sirven, Calas, der Chevalier de la Barre, noch in lebhafter Erinnerung waren und General Graf Tally-Tollendal geknebelt das Blutgerüst bestieg. Ein schöner Augenblick war der, wo eine Magistrats-Person vom Richterstuhl herab, mit der ganzen Beredsamkeit inniger Ueberzeugung und der vollen Kraft eines tugendhaften Herzens die Niederträchtigkeiten und Schandthaten des in Frankreich befolgten Kriminalrechts entpflückte, die Mängel desselben aufdeckte, aber auch zugleich das Mittel ihnen abzuhelfen an die Hand gab und Reformen vorschlug, die späterhin angenommen wurden. Das Requisitoire dans la Cause d'une jeune femme protestante kann als das Gegenstück des obigen betrachtet werden; dasselbe Gefühl, dieselbe Beredsamkeit, strömt allenthalben hervor; er stützt sich auf das Recht und, sich der armen Bedrängten, vom Schicksal hart Betroffenen annehmend, gewann er ihren Prozeß. Sein Requisitorium bleibt eines der schönsten Denkmäler gerichtlicher Reden.

Servan's Styl ist warm, belebt, der Ausdruck kernig, die Sprache schön. Mit eben so großer Gewandtheit die Grundsätze des natürlichen Rechts, als die des bürgerlichen zu Hülfe nehmend, bedient er sich aller dem Redner zu Gebote stehenden Waffen und dieses mit einer solchen Dialektik, Wärme und einem so glücklichen Ausdruck, daß seine Worte nie fehl schlugen, sondern jedesmal trafen. Der Name dieses großen Rechtsgelehrten ist einer der geachteten unter allen Illustrationen der juristischen Welt Frankreichs.

Servan war Mitarbeiter am Code Napoléon.

### *Le Devoir des Juges.*

Le moment critique est arrivé où l'accusé va paraître aux yeux de ses juges. Je me hâte de le demander, quel est l'accueil que vous lui destinez? Le recevrez-vous en magistrat ou bien en ennemi? Prétendez-vous l'épouvanter ou vous instruire?

Que deviendra cet homme subitement enlevé à son cachot, ébloui du jour qu'il revoit, et transporté tout-à-coup au milieu des hommes qui vont traiter de sa mort? Déjà tremblant, il lève à peine un oeil incertain sur les arbitres de son sort, et leurs sombres regards épouvantent et repoussent les siens. Il croit lire d'avance son arrêt sur les replis sinistres de leurs fronts; ses sens, déjà troublés, sont frappés par des voix rudes et menaçantes; le peu de raison qui lui reste achève de se confondre; ses idées s'effacent; sa faible voix pousse à peine une parole hésitante; et, pour comble de maux, ses juges imputent peut-être au trouble du crime un désordre que produit la terreur seule de leur aspect. Quoi! vous vous meprenez sur la consternation de cet accusé, vous qui n'oseriez peut-être parler avec assurance devant quelques hommes assemblés! Eclaircissez ce front sévère; laissez lire dans vos regards cette tendre inquiétude pour un homme qu'on désire trouver innocent; que votre voix, douce dans sa gravité, semble ouvrir avec votre bouche un passage à votre coeur; contraignez cette horreur secrète, que vous inspirent la vue de ces fers et les dehors affreux de la misère. Gardez-vous de confondre ces signes équivoques du crime avec le crime même, et songez que ces tristes apparences cachent peut-être un homme vertueux. Quel objet! levez les yeux, et voyez sur vos têtes l'image de votre Dieu, qui fut un innocent accusé. Vous êtes homme, soyez humain; vous êtes juge, soyez modéré; vous êtes chrétien, soyez charitable. Homme, juge, chrétien, qui que vous soyez, respectez le malheur; soyez doux et compatissant pour un homme qui se repent, et qui peut-être n'a point à se repentir.

*Discours sur l'Administration de la Justice criminelle.*

#### XXXIV. DELILLE (Jacques).

Delille, Mitglied der französischen Academie, berühmter Dichter, ward in Aigue-Perse, einer kleinen Stadt in der Nähe von Clermont (Auvergne), den 22sten Juni 1738 geboren, und starb in Paris den 1. Mai 1813, im Alter von 75 Jahren.

Unehelicher Sohn eines Advokaten, der bald nachdem das Kind geboren war, starb, und einer Mutter, die er nie kannte, brachte er seine Jugendjahre in einer Dorfschule zu. Bald nachher erhielt er ein Stipendium für das Lyceum zu Effieu, wo er sich auszeichnete und mehrere Preise gewann. Dieses war der Anfang eines Ruhms, dessen Sphäre sich nach harten Prüfungen erweitern sollte. Den Morgen nach dem letzten von ihm gewonnenen Preise war er ohne Amt und Brod, und sah sich genöthigt, seine Kronen am Fuße eines Katheders in Beauvais niederzulegen und in den untern Klassen des dortigen Gymnasiums Unterricht zu ertheilen. Bald aber verbesserte sich seine Lage; er ward im Lyceum zu Amiens angestellt, und einige Zeit nachher nahm er eine Professur in dem Collège la Marche in Paris an.

Während dieser Jahre benutzte er die ihm freien Stunden, um sich auf das Studium der Alten zu legen, und seinen Plan, Virgil's Georgika zu übersetzen, in Ausführung zu bringen. Diese Uebersetzung erschien gegen Ende des Jahrs 1769, nachdem er den Stoff zehn Jahre hindurch bearbeitet und ausgefeilt hatte. Wenn je ein Schriftsteller für seine



Studien, Kämpfe und Leiden belohnt ward, so ward es Delille. Schemals arm und unbekannt, ward er mit einem Male hoch gefeiert, ja bis zum Himmel erhoben; Literaten, Weltmänner, Frauen jener Zeit erschöpften sich in Lobsprüchen. Voltaire verlangte für ihn einen Platz in der Academie, und dieser Platz ward ihm bewilligt; die Minister suchten ihn auf; der Graf von Artois (später Karl X.) schenkte ihm ein Benefiz und die stolze Marie Antoinette war für ihn voll Bewunderung; der große Friedrich erklärte, Delille's Uebersetzung sei das originellste Werk des Jahrhunderts; Polen, Rußland erhoben auch ihre Stimme, um ihn zu preisen; die Begeisterung stieg zur Anbetung. Delille hatte zu allen Kreisen der Hauptstadt Zugang, weil er ein zwiefaches Talent besaß, das ihn doppelt schätzbar machte: als Dichter trug er seine Verse mit einer bezaubernden Vollkommenheit vor, als Weltmann war er eben so liebenswürdig als geistreich. Die Kritikaufreister, die sich an alles Große gleichsam wie ein Polyp fetteten, erhob zwar ihre Stimme; aber was vermochten einige Reider gegen einen Ruf, der von der Seine bis zur Weichsel erscholl. Weit entfernt, den Ruhm des Dichters zu schmälern, diente ihre Kritik nur dazu, denselben zu vergrößern; denn die Worte jener Reider waren in den Augen eines mit geschichtlichen und mythologischen Kenntnissen reich ausgestatteten Publikums nur das Zettersgeschrei der Eifersucht, welche den dahin rollenden Wagen eines Siegers verunglimpft und bespottet.

Von jenem Augenblicke an kann Delille's Leben mit einem langen vierzigjährigen Triumph verglichen werden; so lange in Paris Salons bestanden, worin sich die damaligen Schöngelüste versammelten, blieb Delille deren Seele und geschäftigstes Kleinod; sie waren gleichsam die Tempel, aus welchen sein Ruf sich empor schwang und vergrößerte, um nachher der Menge anheim zu fallen; und dieser Ruf war so kolossal, daß selbst die Revolution, über Trümmern sich erhebend, ihn ungehört ließ. Als Delille nach Frankreich zurückkehrte, fand er jene glänzenden Salons nicht wieder, aber sein Haus wurde der Sammelplatz der ausgezeichnetsten Schriftsteller. Die Ehrenbezeugungen, die man ihm nach seinem Tode bewies, waren der Art, wie sie nie einem Schriftsteller, mit Ausnahme Molière's, dem Günstlinge der Monarchen und dem Idol seiner Zeit, zu Theil wurden. Nachdem er am Schlagflusse gestorben, wurde seine Leiche drei Tage hindurch mit entblößtem Haupte und mit Vorbeeren geschmückt im großen Saale des Collège de France den Blicken seiner Anbeter ausgesetzt. Ein unermesslicher Volkshaufe drängte sich um seine sterbliche Hülle, und sein Sarkophag wurde zur Ruhestätte von einem Gefolge begleitet, das an die Bestattung Mirabeau's erinnert. Die ganze Stadt schien in Bewegung zu sein.

Diese biographische Skizze hat nicht nur ein historisches Interesse, sondern auch ein literarisches; sie gewährt einen Blick auf die Literatur jener Zeit, woraus kein großer Dichter hervorging. Denn wer bleibt uns von Delille's Schule? ein Sandollé, Regouvé oder Parseval Grandmaison, mittelmäßige Dichter, die nur auf Korrektheit des Versbaus saßen, ohne Geistiges und Erhabenes zu erzeugen. Es verhält sich mit der Literaturgeschichte, wie mit der Geschichte der Völker; um über Schriftsteller und Weltbegebenheiten ein Urtheil zu fällen, muß man sich zurückversetzen in die Zeiten, worin jene lebten, und diese sich ereigneten; man muß in das geistige Leben eindringen, die Stimmung der Gemüther ergründen, den Erfolg der Dichtungen erwessen, sich Rechenschaft davon ablegen und die Resultate der literarischen Werke oder der Weltereignisse erforschen und zergliedern. Delille nimmt unter den französischen Dichtern einen zu hohen Rang ein, und es ist der Mühe werth, sein literarisches Treiben von Anfang bis zu Ende, zu verfolgen; man hat ihn bei seinen Lebzeiten und nach seinem Tode genug gewiesen, so daß es die Kritik endlich für nöthig erachtete, seine Mängel hervorzuheben und ihm die Stelle anzuweisen, die ihm als Dichter wirklich gebührte. Die Begeisterung war vorüber, die Stunde der Gerechtigkeit schlug, und das unparteiische Urtheil der Nachwelt brach den Stab über ihm.

Delille steht an der Spitze der Literatur des dahinsinkenden XVIII. und des aufblühenden XIX. Jahrhunderts. Capéfigue giebt uns eine Skizze dieses Dichters in seiner Histoire du Consulat et de l'Empire; erwähnen wir sie: „Alors (1789) il se formait une autre poésie, une autre littérature, dont

la mission semblait être de ramener les esprits vers l'orbe éternel, et la restauration des idées. Je vais encore jeter des noms propres immenses de renommée à l'époque où ils parurent; il n'en reste plus aujourd'hui qu'un souvenir, chaque jour est effacé par le flot des nouvelles générations. Rien n'était comparable au retentissement des poésies de l'abbé Delille; le traducteur des *Georgiques* vivait dans l'exil, loin de la France, et c'est sur la terre étrangère qu'il composait ses poèmes et ses traductions rimées avec un éclat que nul n'a atteint peut-être. Le chantre de l'Imagination n'en possédait pas beaucoup lui-même; il était moins poète que feseur de vers, moins inspiré que traducteur fidèle; il avait goût surtout pour cette poésie descriptive qui retraçait les objets avec une exactitude presque enfantine; il n'abandonnait jamais son diamant sans en compter les facettes, et, pour les décrire exactement, il en oubliait les feux; il traçait le paysage, il ne savait pas peindre les grandes émotions de l'âme, ces douleurs qui émeuvent, ce cri, déchirant de l'homme à l'aspect du vide et de l'épuisement de la vie. L'abbé Delille n'avait rien de cette entraînante poésie qui remue les entrailles et grandit les idées; c'étaient les vers didactiques vivement colorés avec un faire remarquable; il ne brisait pas le cour et n'eut jamais des parois du crâne en feu: il servait la réaction monarchique avec une haine profonde de la révolution; il en proscrivait les souvenirs, il en flétrissait les saturnales. C'était alors un peu de mode; le bon ton voulait qu'on fût victime prête à favoriser une contre-révolution. Les vers de Delille, attendus comme un événement, étaient achetés au poids de l'or; quarante mille exemplaires s'enlevaient au moment de leur apparition; un ouvrage du poète faisait plus d'impression que tous les journaux de philosophie, et l'on s'arrachait les lambeaux de quelques éditions tronquées à Londres, à Paris et à Bruxelles; singulier enthousiasme pour les vers qui forçaient le gouvernement à traiter d'égal à égal avec un pauvre abbé, exilé sur la terre étrangère. Delille refusa la place de l'Institut, que lui offrait ce corps savant."

Dieses, von einem großen Geschichtschreiber gefällte Urtheil stimmt mit dem unsrigen überein, und es wird leicht sein, nach diesen beiden den Delille zu beurtheilen. Es bleibt uns nur noch ein Wort über seine Werke zu sagen übrig.

Nach der Georgika erschien das Gedicht les Jardins, und während einer mit dem Grafen Gotschew-Goussier nach Konstantinopel gemachten Reise verfertigte Delille l'Imagination; 1789 vollendete er Virgil's Aeneis, die er schon dreißig Jahre früher angefangen hatte. Während der Revolution zog er sich nach Saint-Diez zurück, ging aber bald darauf nach der Schweiz, wo er l'Homme des Champs und les Trois Règnes de la Nature dichtete. Nachher gab er in Deutschland la Pitie heraus, und in London übersezte er Milton's Paradise lost; 1801 kehrte er nach Frankreich zurück, und hielt in Paris Vorlesungen über Litteratur. Tissot wurde späterhin sein Nachfolger.

Delille's Styl ist sehr korrekt, nur ist seine Sprache mit allzuviel Bildern ausgestattet; es scheint sogar, als zeige er eine zu große Vorliebe für dieselben, denn er wendet sie selbst da an, wo ein passender Ausdruck dem ganzen Verse mehr Kraft verleihen könnte. So z. B. um Fensterglas zu beschreiben, sagt er:

Là, le palais desous par les feux dévorants

Pour le palais des rois brille en murs transparents. —

### **Jugement des Rois en Egypte après leur mort.**

Sésostris, le premier, heureux triomphateur,  
 Dans l'Egypte étala des rois chargés de chaînes;  
 Mais dans ce vieux berceau des sciences humaines,  
 O combien j'aime mieux ces fêtes où les lois  
 A côté de leur tombe interrogeaient les rois!  
 Quelle solennité plus grande, plus auguste?

Malheur alors, malheur à tout monarque injuste!  
 Cités devant l'Égypte, aux yeux de l'univers,  
 Entre l'urne du peuple et l'urne des enfers,  
 Entre la voix du siècle et les races futures,  
 Leurs mânes arrêtés au bord des sépultures  
 Pour entendre l'arrêt ou propice ou fatal,  
 Comparassaient sans pompe à ce grand tribunal.  
 Là, plus de courtisans, de voix adulatrice;  
 Où cessait le pouvoir, commençait la justice..  
 Là, de l'homme indigent les pleurs longtemps perdus,  
 Les cris des opprimés, étaient seuls entendus.  
 Dans son dernier sujet *le roi* trouvait un juge;  
 Le crime détrôné n'avait plus de refuge,  
 Et la vérité sainte, auprès de *leur tombeau*,<sup>1</sup>  
 Aux torches de la mort allumait son flambeau.  
 Heureux alors, heureux qui, sous le diadème,  
 D'avance avec rigueur s'était jugé lui-même!  
 Son nom était béni, son règne était absous.  
 Rois, ce grand tribunal n'existe plus pour vous!  
 Mais il existe encor des juges plus terribles!  
 Juges toujours présents, toujours incorruptibles,  
 Dont rien ne peut fléchir l'inflexible équité:  
 C'est votre conscience et la postérité.

*L'Imagination, chant VII.*

### ***La Fontaine de Vaucluse.***

Vaucluse! heureux séjour, que sans enchantement  
 Ne peut voir nul poète, et surtout nul amant!  
 Dans ce cercle de monts qui, recourbant leur chaîne,  
 Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine;  
 Sous la roche voûtée, antre mystérieux,  
 Où ta nymphe, échappant aux regards curieux,  
 Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure,  
 Combien j'aimais à voir ton eau qui, toujours pure,  
 Tantôt dans son bassin renferme ses trésors,  
 Tantôt en bouillonnant s'élève et de ses bords  
 Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes,  
 De cascade en cascade au loin rejaillissantes,  
 Tombe et roule à grand bruit; puis calmant son courroux,  
 Sur un lit plus égal répand des flots plus doux,  
 Et, sous un ciel d'azur, coule, arrose et féconde  
 Le plus riant vallon qu'éclaire l'oeil du monde!

<sup>1</sup> Leur tombeau ist eine Schlepse, nach welcher das im Adverbiale stehende Adjektiv-  
 Pronomen leur nicht mit dem grammatischen Subjekt (crime) congruirt, sondern mit  
 dem, welches man im Sinne hat (rois). Ähnlich sagt Racine in der Affaire:  
 Entre le *pauvre* et vous, vous prendrez Dieu pour juge;  
 Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,  
 Comme *eux* vous fûtes pauvre et comme *eux* orphelin.

Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,  
 Moins que Pétrarque et Laure, intéressaient mon cœur.  
 Là voilà donc, disais-je, oui, voilà cette rive  
 Que Pétrarque charma de sa lyre plaintive !  
 Ici Pétrarque à Laure exprimant son amour,  
 Voyait naître trop tard, mourir trop tôt le jour.  
 Retrouverai-je encor, sur ces rocs solitaires,  
 De leurs chiffres unis les tendres caractères ?  
 Une grotte écartée avait frappé mes yeux ;  
 Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux !  
 M'écriais-je. Un vieux tronc bordait-il le rivage ?  
 Laure avait reposé sous son antique ombrage.  
 Je redemandais Laure à l'écho du vallon,  
 Et l'écho n'avait point oublié ce doux nom.  
 Partout mes yeux cherchaient, voyaient Pétrarque et Laure,  
 Et partout ces beaux lieux s'embellissaient encore.

(*Les Jardins*, ch. III.)

### ***Les Beaux-Arts.***

Beaux-Arts ! eh ! dans quel lieu n'avez-vous droit de plaire ?  
 Est-il à votre joie une joie étrangère ?  
 Non ; le sage vous doit ses moments les plus doux ;  
 Il s'endort dans vos bras, il s'éveille pour vous.  
 Que dis-je ? autour de lui tandis que tout sommeille,  
 La lampe inspiratrice éclaire encore sa veille.  
 Vous consolez ses maux, vous parez son bonheur ;  
 Vous êtes ses trésors, vous êtes son honneur,  
 L'amour de ses beaux ans, l'espoir de son vieil âge,  
 Ses compagnons des champs, ses amis de voyage ;  
 Et de paix, de vertus, d'études entouré,  
 L'exil même avec vous est un abri sacré.  
 Tel l'orateur romain, dans les bois de Tuscule,  
 Oubliait Rome ingrate ; ou tel, son digne émule,  
 Dans Frénes, d'Aguesseau goûtait tranquillement  
 Du repos occupé le doux recueillement.  
 Tels de leur noble exil tous deux charmaient les peines.  
 Malheur aux esprits durs, malheur aux âmes vaines  
 Qui dédaignent les arts au temps de leur faveur !  
 Les beaux-arts, à leur tour, dans les temps du malheur,  
 Les livrent sans ressource à leur vile infortune.  
 Mais avec leurs amis ils font prison commune,  
 Les suivent dans les champs, et payant leur amour,  
 Consolent leur exil, et chantent leur retour.

(*Géorgiques Françaises.*)

### ***Pétisson dans les Fers.***

Au défaut des humains, souvent les animaux  
 De l'homme abandonné soulagèrent les maux ;

Et l'oiseau qui frédonne, et le chien qui caresse,  
 Quelquefois ont suffi pour charmer sa tristesse.  
 L'infortune n'est pas difficile en amis;  
 Pélisson l'éprouva. Dans ces lieux ennemis,  
 Un insecte aux longs bras, de qui les doigts agiles  
 Tapissaient ces vieux murs de leurs toiles fragiles,  
 Frappe ses yeux. Soudain, que ne peut le malheur !  
 Voilà son compagnon et son consolateur !  
 Il l'aime, il suit de l'oeil les réseaux qu'il déploie ;  
 Lui-même, il va chercher, va lui porter sa proie.  
 Il l'appèle ; il accourt, et jusque dans sa main  
 L'animal familier vient chercher son festin.  
 Pour prix de ces secours il charme sa souffrance,  
 Il ne s'informe pas, dans sa reconnaissance,  
 Si de ce malheureux caché dans sa prison  
 Le soin intéressé naît de son abandon :  
 Trop de raisonnement mène à l'ingratitude.  
 Son instinct fut plus juste ; et dans leur solitude  
 Défilant et barreaux, et grilles, et verroux,  
 Nos deux reclus entre eux rendaient leur sort plus doux ;  
 Lorsque de la vengeance implacable ministre,  
 Un géolier, au coeur dur, au visage sinistre,  
 Indigné du plaisir que goûte un malheureux,  
 Foule aux pieds son amie et l'écrase à ses yeux :  
 L'insecte était sensible, et l'homme fut barbare !  
 Ah ! tigre impitoyable et digne du Tartare,  
 Digne de présider au tourment des pervers,  
 Va, Mégère t'attend au cachot des enfers !  
 Et toi, de qui Pallas punit la hardiesse,  
 Mais à qui ton bienfait a rendu sa noblesse,  
 Dont peut-être l'instinct dans ce mortel chéri  
 Devinait des beaux arts l'illustre favori,  
 Arachné, si mes vers vivent dans la mémoire,  
 Ton nom de Pélisson partagera la gloire ;  
 On dira ton bienfait, ses vertus, ses malheurs ;  
 Et ton sort avec lui partagera nos pleurs.

(*L'Imagination.*)

### ***La Chasse du Cerf.***

Du cor bruyant j'entends déjà les sons ;  
 L'ardent coursier déjà sent tressaillir ses veines,  
 Bat du pied, mord le frein, sollicite les rênes.  
 A ces apprêts de guerre, au bruit des combattants,  
 Le cerf frémit, s'étonne et balance longtemps.  
 Doit-il leur opposer son audace intrépide ?  
 De son front menaçant ou de ses pieds légers,  
 A qui se fira-t-il dans ces pressants dangers ?  
 Il flotte irrésolu : la peur enfin l'emporte ;

Il part, il court, il vole; un moment le transporte  
 Bien loin de la forêt et des chiens et du cor.  
 Le coursier, libre enfin, s'élance et prend l'essor.  
 Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,  
 Se penche sur ses crins; se suspend sur sa tête;  
 Il perce les taillis, il rase les sillons,  
 Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.  
 Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie  
 Suivent ces corps légers que le vent leur envoie;  
 Partout où sont ses pas sur le sable imprimés,  
 Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés;  
 Alors le cerf tremblant, de son pied qui les guide,  
 Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide.  
 Poursuivi, fuytif, entouré d'ennemis,  
 Enfin dans son malheur il songe à ses amis.  
 Jadis de la forêt dominateur superbe,  
 S'il rencontre des cerfs errants en paix sur l'herbe,  
 Il vient au milieu d'eux humiliant son front,  
 Leur confier sa vie et cacher son affront.  
 Mais, hélas! chacun fuit sa présence importune,  
 Et la contagion de la triste fortune:  
 Tel un flatteur délaisse un prince infortuné.  
 Banni par eux, il fuit, il erre abandonné;  
 Il revoit ces grands bois, si chers à sa mémoire,  
 Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,  
 Quand les monts, les rochers, les antres d'alentour,  
 Répondaient à ses cris et de guerre et d'amour,  
 Et qu'en sultan superbe à ses jeunes maîtresses  
 Sa noble volupté partageait ses caresses;  
 Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui.  
 C'est en vain, qu'à ses maux prêtant un faible appui,  
 D'un cerf qu'il fait partir l'involontaire audace  
 Succède à ses dangers, et s'élance à sa place:  
 Par les chiens vétérans le piège est éventé.  
 Du son lointain des cors bientôt épouventé,  
 Il part, rase la terre, ou, vieilli dans la feinte,  
 De ses pas en sautant il interrompt l'empreinte;  
 Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés,  
 Veille et porte alentour ses regards effrayés;  
 Se relève, repart, croise et confond sa route.  
 Quelquefois il s'arrête, il regarde, il écoute;  
 Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts  
 Déjà l'affreux concert le frappe de plus près.  
 Il part encor; s'épuise encore en ruses vaines;  
 Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort,  
 Chaque arbre un ennemi, chaque ennemi la mort.  
 Alors las de trainer sa course vagabonde,  
 De la terre infidèle il s'élance dans l'onde,

Et change d'élément sans changer de destin.  
 Avide et réclamant son barbare festin,  
 Bientôt vole après lui, d'écume dégouttante,  
 Brûlante de fureur, et de soif haletante,  
 La meute aux cris aigus, aux yeux étincelants.  
 L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlants :  
 Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent ;  
 C'est de sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils demandent.  
 Alors désespéré, sans amis, sans secours,  
 A la fureur enfin sa faiblesse a recours.  
 Hélas ! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes  
 La frayeur ait usé ses forces languissantes ?  
 Et que n'a-t-il plutôt, écoutant sa valeur,  
 Par un noble combat illustré son malheur ?  
 Mais enfin, las de perdre une inutile adresse,  
 Superbe, il se ranime, il s'avance, il se dresse,  
 Soutient seul mille assauts : son généreux courroux  
 Réserve aux plus vaillants ses plus terribles coups.  
 Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent ;  
 Leurs morsures, leurs cris, leurs rages se confondent.  
 Il lutte, il frappe encore. Efforts infructueux !  
 Hélas ! que lui servit son port majestueux,  
 Et sa taille élégante, et ses rameaux superbes,  
 Et ses pieds qui volaient sur la pointe des herbes ?  
 Il chancelé, il succombe, et deux ruisseaux des pleurs  
 De ses assassins même attendrissent les coeurs.

*(L'Homme des Champs.)*

### ***Le Duel.***

Elève de Palès, ô mortel généreux !  
 Toi, qui d'un fer paisible ouvres tes champs heureux !  
 J'aimais l'affreux duel, monstre impie et farouche,  
 La fureur dans les yeux et l'insulte à la bouche,  
 De rage, de vengeance et de sang altéré,  
 N'arma tes mains d'un glaive au meurtre préparé.  
 Tu ne la conçois pas, cette horrible folie,  
 Qu'adoptait du Français la cruauté polie,  
 Et qui, fermant l'oreille aux cris de la pitié,  
 Pour venger des égards égorge l'amitié.

La raison calmerait la fureur qui l'anime ;  
 Mais d'un blâme moqueur l'effroi pusillanime,  
 Précipitant son bras à ces tristes exploits,  
 Le jète entre la mort et la rigueur des lois.  
 Ah ! ces Grecs, ces héros au-dessus de l'outrage,  
 De ces lâches fureurs souillaient-ils leur courage ?  
 L'art du gladiateur, vil aux yeux des Romains,  
 A ces meurtres obscurs n'instruisait pas leurs mains.  
 Citoyens désarmés à l'ombre des murailles,

Ils cherchaient aux combats d'illustres funérailles;  
 Vengeurs de la patrie, ils ne daignaient périr  
 Qu'aux yeux de l'univers, et pour le conquérir,  
 Mais, vous héros du meurtre, inhumains par faiblesse,  
 Impatients d'un mot, d'un geste qui vous blesse,  
 Barbares! vous plongez au coeur de vos amis  
 Ce glaive réservé pour des flancs ennemis.

O sainte Humanité! par tes soins, par tes larmes,  
 Arrache de leurs mains ces parricides armes.  
 Enfants de la Nature, ils osent l'outrager!  
 A ses yeux, sur son sein, ils courent s'égorger!  
 Ah! Cruel! entends-la soupirer et te dire:  
 Tu ne saurais créer, oseras-tu détruire?  
 Tu l'oses! vois le prix dont ton glaive est jaloux!  
 Vois ce corps tout sanglant, tout percé de tes coups.  
 Tu recules d'horreur! ton pied tremblant s'égare;  
 Ton coeur même s'écrie: Ah! qu'as-tu fait, Barbare!  
 Où fuir? ton coeur sans cesse accusera ta main:  
 La Nature voudrait te bannir de son sein.  
 De ton barbare honneur connais donc l'imposture.  
 Va, le crime commence où cesse la nature;  
 Ose sur ta vertu mieux consulter sa voix.  
 Faux brave, du brave homme (Broussard) admire les exploits;  
 Vois-le, sept fois plongé dans ces flots plein de rage,  
 Ravir sept malheureux aux horreurs du naufrage;  
 Vois cette humanité, qu'on ne sert pas en vain,  
 D'un obscur matelot faire un mortel divin.

(*La Nature I.*)

### XXXV. LA HARPE (*Jean François de*).

La Harpe, berühmter Kritiker, Mitglied der französischen Academie, Lehrer Kaiser Alexander's von Rußland, geboren den 20. November 1739, gestorben den 11. Februar 1803.

Sein erstes Werk war *Warwick*, das er im 24. Jahre vollendete. Einige Tragödien, die darauf folgten, fielen; er erhob sich aber wieder durch seinen *Philoktet*, der 1783 aufgeführt wurde; der Erfolg dieser Nachahmung des Sophokles war glänzend. Nachher erschienen *Melanie*.

Neben seinen dramatischen Arbeiten verfaßte La Harpe *Sobreden*, von denen die auf Fenelon, La Fontaine, Catinat den Preis gewannen; aber sein bestes Werk ist der *Cours de littérature ancienne et moderne*, woran er sein ganzes Leben arbeitete. Der Vorwurf, den man mit Recht dem La Harpe bei diesem Werke gemacht hat, ist die Eintheilung des Stoffes. Er giebt dem Lukan dreimal mehr Seiten, als dem Virgil, und zwar deshalb, weil er eine Uebersetzung dieses Dichters bearbeitet hatte; und die griechischen Geschichtschreiber Herodot, Thucydides, Xenophon drängt er in vier Seiten zusammen. Ungeachtet dieser Fehler ist der Cursus der älteren Litteratur weit besser als der der neuern, worin sich seine Parteilichkeit allenthalben aufdecken läßt.

La Harpe's Werk ist ein großes Repertorium, das für die Einen als Leitfaden beim Unterricht, für die Andern als Lehrbuch dienen kann. Die Theorien aller Zeiten sind darin mit Deutlichkeit und Klarheit auseinander



gesetzt, die Zergliederung der einzelnen Bestandtheile literarischer Werke oft mit Gewissenhaftigkeit und Talent vorgenommen. Die Fehler, die darin herrschen, sind bei dem Umfange eines solchen Werkes unvermeidlich, und leicht hat er sich, da er selbst Dichter war, zu falschen Urtheilen verleiten lassen können.

La Harpe hat im Eyce den in Frankreich verwaltenden ästhetisch-kritischen Nationalgeist vollständig ausgesprochen, und es dürfte lange dauern, ehe entscheidende Veränderungen in demselben wahrzunehmen sein werden, so gewiß auch durch die alles Alte erschütternden Ereignisse der letzten Jahrzehnte auf Phantasie und Gemüth tief eingewirkt, und eben so sehr Entfernung vom Herkommen in Angelegenheit des Geschmacks und der Kunst gebieterisch herbeigeführt, als Empfänglichkeit für die bisher fremdartigen Erfahrungen und Belehrungen gefördert zu sein scheinen.“ (Wachler.)

Der Glaube an La Harpe's Lehren ist durch die allmählichen Zerrüttungen Frankreichs seit 1830, durch das Studium fremder Klassiker, durch die Vorträge Guizot's, Cousin's, Villlemain's sehr geschwächt worden. Die durch Erfahrungsbegriffe geleitete französische Jugend will sich nicht mehr mit La Harpe's kritischen Erklärungen begnügen; die Aufrechterhaltung seiner ästhetischen Ansichten würde eine Thorheit sein.

### *Le Génie des Tempêtes.*

Ce hardi Portugais, *Gama*,<sup>1</sup> dont le courage  
D'un nouvel Océan nous ouvrit le passage,  
De l'Afrique déjà voyait fuir les rochers;  
Un fantôme du sein de ces mers inconnues  
S'élevant jusqu'aux nues,  
D'un prodige sinistre effraya les nochers.

Il étendait son bras sur l'élément terrible;  
Des nuages épais chargeaient son front horrible,  
Autour de lui grondaient le tonnerre et les vents;  
Il ébranla d'un cris les demeures profondes,  
Et sa voix sur les ondes  
Fit retentir au loin ces funestes accents:

„Arrête (disait-il), arrête, peuple impie;  
Reconnais de ces bords le souverain génie,  
Le dieu de l'Océan dont tu foules les flots!  
Crois-tu qu'impunément, ô race sacrilège,  
Ta fureur qui m'assiège  
Ait sillonné ces mers qu'ignoraient tes vaisseaux?”

Tremble, tu vas porter ton audace profane  
Aux rives de *Mélinde*,<sup>2</sup> aux bords de *Taprobane*,<sup>3</sup>  
Qu'en vain si loin de toi placèrent les destins.  
Vingt peuples t'y suivront; mais ce nouvel empire  
Où tu vas les conduire  
N'est qu'un tombeau de plus creusé pour les humains.

<sup>1</sup> Vasco da Gama, der große Seefahrer.

<sup>2</sup> An der Küste Janguebar.

<sup>3</sup> Ehemaliger Name der Insel Ceilan.

J'entends des cris de guerre au milieu des naufrages,  
Et les sons de l'airain se mêlant aux orages,  
Et les foudres de l'homme au tonnerre des cieux.

Les vainqueurs, les vaincus, deviendront mes victimes;

Au fond de mes abîmes,  
Leurs coupables trésors descendront avec eux."

Il dit, et se courbant sur les eaux écumantes,  
Il se plongea soudain dans ces rochers bruyantes  
Où le flot va se perdre, et mugit renfermé.

L'air parut s'embraser et le roc se dissoudre,

Et les traits de la foudre  
Eclatèrent trois fois sur l'écueil enflammé.

(Ode sur la Navigation.)

***Philoctète raconte à Pyrrhus son abandon à l'île  
de Lemnos.***

O mon fils! vous voyez, délaissé dans Lemnos,  
Ce guerrier, autrefois compagnon d'un héros,  
Inutile héritier des traits du grand Alcide,  
Philoctète, en un mot, que l'un et l'autre Atride,  
Excités par Ulysse à cette lâcheté,  
Et seul et sans secours dans cette île ont jeté,  
Blessé par un serpent, de qui la dent impure  
M'infecta des poisons d'une horrible morsure.  
Les cruels . . . . de Chryse vers les bords Phrygiens  
La victoire appelait leurs vaisseaux et les miens;  
Nous touchons à Lemnos: accablé du voyage,  
Le sommeil me surprend dans un antre sauvage,  
On saisit cet instant, on m'abandonne, on part.  
On part, en me laissant, par un reste d'égard,  
Quelques vases grossiers, quelque vaine pâture,  
Des voiles déchirées pour sécher ma blessure,  
Quelques lambeaux, rebuts du dernier des humains.  
Puisse Atride éprouver des semblables destins!  
Quel réveil! quel moment de surprise et d'alarmes!  
Que d'imprécations! que de cris et de larmes!  
Lorsqu'en ouvrant les yeux je vis fuir mes vaisseaux,  
Que loin de moi les vents emportaient sur les eaux!  
Lorsque je me vis seul, sur cette plage aride,  
Sans appui dans mes maux, sans compagnon, sans guide,  
Jetant de tous côtés des regards de douleur,  
Je ne vis qu'un désert, hélas! et le malheur,  
Tout ce qu'on m'a laissé, le désespoir, la rage! . . . .  
Le temps accrut ainsi mes maux et mon outrage.  
J'appris à soutenir mes misérables jours.  
Mon arc entre mes mains seul et dernier recours,  
Servit à me nourrir; et lorsqu'un trait rapide

Fesait du haut des airs tomber l'oiseau timide,  
 Souvent il me fallait, pour aller le chercher,  
 D'un pied faible et souffrant gravir sur le rocher,  
 Me-trainer en rampant vers ma chétive proie.  
 Il fallait employer cette pénible voie  
 Pour briser des rameaux, et pour y recueillir  
 Le feu que des cailloux mes mains faisaient jaillir;  
 Des glaçons dout l'hiver blanchissait ce rivage,  
 J'exprimais avec peine un douloureux breuvage.  
 Enfin, cette caverne, et mon arc destructeur,  
 Et le feu, de la vie heureux conservateur,  
 Ont soulagé du moins les besoins que j'endure;  
 Mais rien n'a pu guérir ma funeste blessure.  
 Nul commerce, nul port aux voyageurs ouvert,  
 N'attirent les vaisseaux dans ce triste désert,  
 On ne vient à Lemnos que poussé par l'orage:  
 Et depuis si longtemps errant sur cette plage,  
 Si j'ai vu des nochers, malgré tous leurs efforts,  
 Pour obéir aux vents, descendre sur ses bords,  
 Je n'en obtenais rien qu'une pitié stérile,  
 Des consolations le langage inutile,  
 Des secours passagers, ou des vieux vêtements;  
 Mais, malgré ma prière et mes gémissements,  
 Nul n'a sur ses vaisseaux accueilli ma misère,  
 Ni voulu sur les flots me conduire à mon père.  
 Depuis dix ans, mon fils, je languis dans ces lieux,  
 Sans cesse dévoré d'un mal contagieux,  
 Victime d'une lâche et noire ingratitude,  
 Souffrant dans l'abandon et dans la solitude.  
 Les Atrides, Ulysse ainsi m'ont attaché  
 A ce supplice lent que leur haine a cherché;  
 Ils m'ont surpris ainsi dans les pièges qu'ils tendent;  
 Ils m'ont fait tous ces maux: que les Dieux le leur rendent!

(*Philoctète.*)

***Philoctète conjure Pyrrhus de l'arracher à l'affreux abandon où il est réduit dans l'Île de Lemnos.***

Ah! par les Immortels de qui tu tiens le jour!  
 Par tout ce qui jamais fut cher à ton amour!  
 Par les mânes d'Achille et l'ombre de ta mère!  
 Mon fils, je t'en conjure, écoute ma prière:  
 Ne me laisse pas seul en proie au désespoir,  
 En proie à tous les maux que tes yeux peuvent voir.  
 Cher Pyrrhus, tire-moi des lieux où ma misère  
 M'a longtemps séparé de la nature entière.  
 C'est te charger, hélas! d'un bien triste fardeau!  
 Je le n'ignore pas: l'effort sera plus beau  
 De m'avoir supporté; toi seul en étais digne;

Et de m'abandonner la honte est trop insigne:  
 Tu n'en es pas capable; il n'est que les grands coeurs  
 Qui sentent la pitié que l'on doit aux malheurs,  
 Il sera glorieux si tu daignes m'en croire,  
 D'avoir pu me sauver de ce fatal séjour.  
 Jusqu'aux vallons d'OËta le trajet est d'un jour;  
 Jète-moi dans un coin du vaisseau qui te porte,  
 A la poupe, à la proue, où tu voudras, n'importe.  
 Je t'en conjure encore, et j'atteste les Dieux:  
 Le mortel suppliant est sacré devant eux.  
 Je tombe à tes genoux, ô mon fils! je les presse  
 D'un effort douloureux qui coûte à ma faiblesse.  
 Que j'obtiens de toi la fin de mes tourments!  
 Accorde cette grâce à mes gémissements!  
 Mène-moi dans l'Eubée, ou bien dans ta patrie;  
 Le chemin n'est pas long à la rive chérie  
 Où j'ai reçu le jour, aux bords de Sperchius:  
 Bords charmants, et pour moi depuis longtemps perdus!  
 Mène-moi vers Paeon: rends un fils à son père:  
 Et que je crains, ô Ciel! que la Parque sévère....  
 De ses ans, loin de moi, n'ait terminé le cours!  
 J'ai fait plus d'une fois demander ses secours....  
 Mais il est mort, sans doute, ou ceux de qui le zèle  
 Lui devaient de mon sort porter l'avis fidèle,  
 A peine en leurs pays, ont bien vite oublié  
 Les serments qu'avait faits leur trompeuse pitié.  
 Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir réside;  
 Sois mon libérateur; ô Pyrrhus, sois mon guide!  
 Considère le sort des fragiles humains;  
 Et qui peut un moment compter sur les destins?  
 Tel repousse aujourd'hui la misère importune,  
 Qui tombera demain dans la même infortune.  
 Il est beau de prévoir ces retours dangereux,  
 Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux.

(Idem.)

### XXXVI. CHAMPFORT (*Sebastian Nicolas*).

Champfort, Mitglied der Akademie, in Clermont 1741 geboren, gestorben 1794. Früh zeichnete er sich durch Werke aus, die einen feinen Geschmack und sehr viel Verstand an den Tag legen.

Seine kleinen Lustspiele, la Jeune Indienne und le Marchand de Smyrne, werden noch bisweilen aufgeführt. Seine Tragödie Mustapha et Zéangir beweist, daß er aus Racine sein Bildungsstudium gemacht hatte. Außer diesen hat man Labreben; die auf Mollère und La Fontaine werden sehr geschätzt und sind gediegenen Inhalts.

Champfort's Leben war ein bewegtes; sein durch den Umgang mit Mirabeau vermehrter Haß gegen die Großen, stürzte ihn in die Stürme der Revolution. Er starb aus Gram und im Elend.

**Parallèle de Molière & de La Fontaine.**

Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue. La Fontaine transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des plus grandes beautés de la comédie, les caractères. Doués tous les deux au plus haut degré du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond secret de nos travers et de nos faiblesses; mais chacun, selon la double différence de son genre & de son caractère, les exprime différemment.

Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme, celui de La Fontaine plus délicat et plus fin. L'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poète comique semble s'être plus attaché aux ridicules, et a peint quelquefois les formes passagères de la société. Le fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin; le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottises d'autrui; celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienséance choquant pour la société; l'autre avoir vu les vices comme un défaut de raison fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique; après la lecture du second, je crains ma conscience.

Enfin, l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourrait demeurer vicieux; corrigé par la Fontaine, il ne serait plus ni vicieux ni ridicule, il serait raisonnable et bon; et nous nous trouverions vertueux, comme La Fontaine était philosophe, sans nous en douter.

(Eloge de La Fontaine.)

**XXXVII. CONDORCET (Marie Jean Antoine Nicolas Caritat-Marquis de).**

Condorcet ward 1743 in Ribemont bei Saint Quentin in der Picardie geboren und starb in Bourg la Reine, den 28. März 1794, im Gefängnisse, nachdem er sich vergiftet hatte. (Siehe Thiers Hist. de la Révol.)

Als Mitglied der Akademie der Wissenschaften aufgenommen (1769), ward er einige Jahre nachher zu ihrem Secrétaire ernannt. Unter den Reden, die er daselbst hielt, verdienen folgende eine Erwähnung: Eloge de d'Alembert, Buffon, Euler, Franklin, Vaucanson, Linnée. 1782 ward er Akademiker, lieferte mehrere Artikel für die Encyclopédie und schrieb seine Esquisse d'un Tableau historique des progrès de l'Esprit humain, das erst nach seinem Tode erschien. Seine sämmtlichen Werke bilden 21 Bände.

Condorcet war ein Geometer und Philosoph ersten Ranges. Seine Philosophie zielt immer dahin, das menschliche Geschlecht zu veredeln, und dieser Grundsatz dient allen seinen Werken als Grundlage. Die schwierigsten Fragen über Metaphysik, Recht, Politik, Moral, sind von ihm berührt worden; stets war sein Gedanke erhaben und fruchtbar, sein Styl elegant, sein Charakter nachsichtig gegen Andre und streng gegen sich selbst, und nie hat er den Haß, den er gegen einige Verfassungen hegte, auf die Menschen übertragen.

### *La Réforme et ses suites.*

L'esprit, qui animait les réformateurs, ne conduisait pas à la véritable liberté de penser. Chaque religion, dans le pays où elle dominait, ne permettait que de certaines opinions. Cependant, comme ces diverses croyances étaient opposées entre elles, il y avait peu d'opinions qui ne fussent attaquées ou soutenues dans quelques parties de l'Europe. D'ailleurs les communions nouvelles avaient été forcées de se relâcher un peu de la rigueur dogmatique. Elles ne pouvaient, sans une contradiction grossière, réduire le droit d'examiner dans des limites trop resserrées; puis qu'elles venaient d'établir sur ce même droit la légitimité de leur séparation. Si elles refusaient de rendre à la raison toute sa liberté, elle consentaient que sa prison fut moins étroite; la chaîne n'était pas brisée, mais elle moins pesante et moins prolongée. Enfin, dans ces pays où il avait été impossible à une religion d'opprimer toutes les autres, il s'établit ce que l'insolence du culte dominateur osa nommer tolérance, c'est-à-dire, une permission donnée par des hommes à d'autres hommes de croire ce que leur raison adopte, de faire ce que leur conscience leur ordonne, de rendre à leur Dieu commun l'hommage qu'ils imaginaient lui plaire d'avantage. On put donc alors y soutenir toutes les doctrines tolérées avec une franchise plus ou moins entière.

La Réforme, en détruisant la Confession, les Indulgences, les Moines, et le Célibat des prêtres, épura les principes de la morale, et diminua même la corruption des mœurs dans les pays qui l'embrassèrent; elles les délivra des expiations sacerdotales, ce dangereux encouragement du crime et du célibat religieux, destructeur de toutes les vertus, puisqu'il est l'ennemi des vertus domestiques.

Cette époque fut plus souillée qu'aucune autre par de grandes atrocités. Elle fut celle des massacres religieux, des guerres sacrées, de la dépopulation du Nouveau-Monde. Elle y vit rétablir l'ancien esclavage, mais plus barbare, plus fécond en crimes contre la nature, et l'avidité mercantile commercer du sang des hommes, les vendre comme des marchandises, après les avoir achetés par la trahison, le brigandage ou le meurtre, et les enlever à un hémisphère pour les consacrer dans un autre, au milieu de l'humiliation et des outrages, au supplice prolongé d'une lente et cruelle destruction.

*(Esquisses d'un tableau historique des progrès de l'Esprit humain.)*

XXXVIII. LÉONARD (*Nicolas Germain*).

Léonard ward 1744 auf Guadeloupe geboren und starb 1793 zu Nantes. Lieblicher, naiver Dichter, war er glücklich in der Idylle und im Thomson'schen Lehrgedichte.

Früh legte er sich auf das Studium des Libull und Propert, denen er viele Stellen entlehnt, die er geschickt angebracht hat; auch dem Gekrönten hat er Ideen entnommen. Er übertrug, wie Colardeau, den Temple de génie von Montesquieu in Verse.

*Le bon Fils.*

Daphnis avait quitté son foyer solitaire,  
Et promenait ses pas près d'un étang voisin  
Qui du flambeau des nuits répétait la lumière.

L'aspect d'un soir pur et serein,  
Le chant du rossignol, le calme des prairies,  
Entretinrent longtemps ses douces rêveries:  
Mais il revint enfin sous les berceaux épais  
Qui devant sa cabane étendaient leur ombre.

Là, couché sur le gazon frais,  
Sur une de ses mains appuyant son visage,  
Le vieux Lamon dormait en paix.  
Daphnis, ému s'arrête, et contemple son père:

Un sentiment délicieux  
L'enivrait en fixant une tête si chère!  
Quelquefois seulement il regardait les cieux,  
Et des larmes d'amour coulaient de sa paupière.  
„O mon père, dit-il quel calme est dans tes sens!  
Que le sommeil est pur dans les coeurs innocents!

Ce soir, en quittant ta chaumière,  
Tu seras venu dans ces lieux  
Offrir aux Immortels une sainte prière,  
Et des songes légers auront fermé tes yeux.  
Tu priais pour ton fils... Ah! je suis trop heureux!  
Si je vois sur nos champs reposer l'abondance,  
Si les prés sont couverts de nos troupeaux nombreux,  
C'est toi, c'est ta vertu, dont je sens l'influence;  
Les Dieux que tu chéris favorisent tes vœux,  
Quand, touché de mes soins pour ta frêle vieillesse.

Tu me bénis d'un air content;  
Quand tu répands sur moi des larmes de tendresse,  
Oh! comme un torrent d'allégresse  
Pénètre mon coeur palpitant!...

Mais ma félicité sera bientôt passée!  
Bientôt je dois te perdre... Affligeante pensée!  
En voyant tes brebis bondir sur le gazon,  
Et tes blés te promettre une riche moisson,  
„Mes cheveux, disais-tu, sont blanchis dans la joie.  
Fleurissez, lieux charmants! La clémence des Dieux  
Pour peu de temps encor permet que je vous voie;  
De plus heureux climats vont recréer mes yeux.“

A! mon meilleur ami, faut-il que tu me laisses!  
 Tes bras seront fermés à mes douces caresses!...  
 Mais je crains que des vents la fraîcheur ennemie  
     Ne te nuise dans ton sommeil."  
 A ces mots, s'inclinant sur sa couche fleurie,  
 Il lui baise le front pour hâter son réveil.

(Idylles.)

XXXIX. ROUCHER (*Jean Antoine*).

Roucher ward 1748 in Montpellier geboren, und starb auf dem Schaffotte mit André Chenier, den 7. August 1794; eines der bedauernswürdigsten Schlachtopfer der Revolution, Dichter und ausgezeichnete Schriftsteller. Sein Gedicht les Moïs empfiehlt sich durch Reinheit und Wohlklang des Ausdrucks, durch Geschmack und warmberedtes Gefühl, obgleich hin und wieder einige Nachlässigkeiten darin sich zeigen.

Während seiner zehnmonatlichen Gefangenschaft übersezte er Thomson's „Seasons“ die er aber nicht vollenden konnte. Den Tag vor seinem Tode, den 6. August, ließ er von seinem Unglücksgefährten Deroy sein Portrait verfertigen, worunter er folgende rührende Verse schrieb:

„A ma femme, à mes amis, à mes enfants.  
 Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,  
 Si quelqu'air de tristesse obscurcit mon visage:  
 Quand un savant crayon dessinait cette image,  
 J'attendais l'échafaud, et je pensais à vous.“

den folgenden Morgen um 11 Uhr erschien er vor seinen Richtern; um 5 Uhr war er nicht mehr.

*Une Aurore boréale dans le Nord.*

Dans les champs où l'Yrtis a creusé son rivage,  
 Où le Russe vieillit et meurt dans l'esclavage,  
 D'éternelles forêts s'allongent dans les airs.  
 Le jai, souple roseau de ces vastes déserts,  
 S'incline, en se jouant, sur les eaux qu'il domine;  
 Fière de sa blancheur, là, s'égare l'hermine,  
 La marthe s'y revêt d'un noir éblouissant;  
 Le daim, sur les rochers, y pâit en bondissant,  
 Et l'élan fatigué, que le sommeil assiège,  
 Baisse son bois rameux et l'étend sur la neige.  
 Ailleurs, par des travaux et de sages plaisirs,  
 L'homme, bravant l'hiver, en charme les loisirs.  
 Le fouet dans une main et dans l'autre des rênes,  
 Voyez-le, en des traîneaux emportés par des rennes,  
 Sur les fleuves durcis rapidement voler:  
 Voyez sur leurs canaux le peuple s'assembler,  
 Appeler le commerce, et proposer l'échange  
 Des trésors du Cathay, des Sophis et du Gange.  
 Là brillent à la fois le luxe des métaux,  
 Et la soie en tissus et le sable en cristaux;  
 Toute la pompe enfin des plus riches contrées:  
 Là même quelquefois les plaines éthérées



Des palais du midi versent sur les frimas  
 Un éclat que l'hiver refuse à nos climats:  
 D'un groupe de soleils l'Olympe s'y décore.  
 Prodiges de clarté qui pourtant cède encore.  
 Aux flammes dont la nuit fait resplendir les airs.  
 Aussitôt que son char traverse leurs déserts,  
 Une vapeur qu'au nord le firmament envoie,  
 S'y déployant en arc, trace une obscure voie,  
 S'allonge, et parvenue aux portes d'Occident,  
 Vomit, nouvel Hécla, les feux d'un gouffre ardent.  
 Dans les flancs du brouillard, la flamme impétueuse  
 Vole, monte et se courbe en voûte lumineuse,  
 Qu'une autre voûte encor, plus brillante, investit.  
 Tandis que dans leurs feux la vapeur s'engloutit,  
 Ces dômes rayonnants s'entrouvrent, et superbes,  
 Lancés en javelots, en colonnes, en gerbes,  
 En globes, en serpents, en faisceaux enflammés,  
 Tous les flots lumineux sous la nue enfermés.

(Les Mois.)

#### XL. MAURY (Jean Siffrein).

Maury, Cardinal, Mitglied der Akademie, in Valtras, in der ehemaligen Grafschaft Venaissin den 26. Juni 1746 geboren, starb 1817. Sohn eines armen Schmachers; berühmter Redner.

Maury's erste Werke waren Eloge funèbre du Dauphin, Eloge de Stanislas. Nachdem er einige Zeit in den Provinzen gepredigt hatte, wurde er nach Versailles berufen, wo er bald seinen Ruf als großer Kanzelredner begründete. Den 27. Januar 1785 vertrat er den Le franc de Pompignan in der Akademie. Die Revolution brach aus, und er ward zum Deputirten der Geistlichkeit von Peronne ernannt. Er war eines der heftigsten Mitglieder der Opposition; manchmal stand sein Leben in Gefahr; er rettete sich aber immer durch seine Geistesgegenwart. Einst wollte man ihn an die Laterne knüpfen: das Volk schrie: „L'Abbé Maury à la lanterne.“ — „En verrez vous plus clair?“ entgegnete er, und dieses Wort rettete ihm das Leben.

Napoleon ernannte ihn zum Coadjutor des Erzbischofs von Paris; als aber 1814 die Bourbons zurückkehrten, fiel er in Ungnade; er ging nach Rouen; der Papst ließ ihn in einen Kerker werfen, doch löthnten sich Beide bald wieder aus. Nach einem Jahre erhielt er seine Freiheit wieder, und bald darauf starb er.

Maury's beste geistliche Reden sind: Panégyrique de Saint-Louis, de Saint-Augustin; der de Saint-Vincent de Pauls wird allgemein als sein Meisterwerk betrachtet; als politischer Redner war er mit Cazalès der eifrigste Gegner Mirabeau's. — Das Rednertalent Maury's ist oft bestritten worden, und man muß eingestehen, daß er sich besser auf Theorie, als auf Praxis verstand, doch ist es allgemein erwiesen, daß seine Reden, unerschöpflich in angemessenen Wendungen, sich stets durch einen kernigen, wohlklingenden Stil auszeichnen.

#### Démosthène.

Cicéron à une prééminence incontestable sur son rival en littérature et en philosophie (Démosth.): mais il ne lui a point arraché le sceptre de l'éloquence: il le regardait lui-même comme

son maître, il le louait avec tout l'enthousiasme de la plus vive admiration. Il traduisait ses ouvrages; et si ses traductions étaient parvenues jusqu'à nous, il est probable que Cicéron se serait mis lui-même pour jamais au-dessus de Démosthènes. C'est la force irrésistible du raisonnement, c'est l'entraînante rapidité des mouvements oratoires qui caractérisent l'éloquence de l'orateur athénien; il n'écrit que pour donner du nerf, de la chaleur, de la véhémence à ses pensées; il parle, non comme un écrivain élégant, mais comme un homme passionné que la vérité tourmente, comme un citoyen menacé du plus grand des malheurs, et qui ne peut plus contenir les transports de son indignation contre les ennemis de sa patrie. C'est l'athlète de la raison; il la défend de toutes les forces de son génie, et la tribune où il parle devient une arène. Il subjugué à la fois ses auditeurs, ses adversaires, ses juges; il ne paraît point chercher à vous attendrir: écoutez-le cependant, et il vous fera pleurer par réflexion. Il accable ses concitoyens des reproches, mais alors il n'est que l'interprète de leurs propres remords. Refuse-t-il un argument? il ne discute point, il propose une simple question pour toute réponse, et l'objection ne reparaitra jamais. Veut-il soulever les Athéniens contre Philippe? Ce n'est plus un orateur qui parle, c'est un général, un roi, un prophète, c'est l'ange tutélaire de sa patrie; et quand il menace ses concitoyens de l'esclavage, on croit entendre retentir dans le lointain, de distance en distance, le bruit des chaînes que leur apporte le Tyran.

(Discours sur l'Eloquence.)

**Fragment d'un Discours sur le Droit de Paix et de Guerre, accordé et disputé par les Députés à la Prérogative Royale.**

On dit que les rois abuseront de ce terrible droit de la guerre, s'il leur est délégué par la nation. Les rois en abuseront! Je le crains sans doute, puisqu'ils en ont abusé. Mais quelle république, quel sénat n'en abusa dans tous les temps? Voyez s'il suffit de jouir de la liberté, pour respecter la liberté des peuples voisins; voyez si les états les plus libres n'ont pas été les plus ambitieux et les plus guerriers; voyez si les Romains ne furent pas les plus injustes, les plus opiniâtres et les plus atroces de tous les conquérants; voyez si les emportements populaires n'ont entraîné les guerres les plus absurdes et les plus odieuses et hâtez-vous de changer par l'autorité de vos décrets la nature humaine, si vous voulez prévenir tous les abus, et atteindre à la perfection idéale du gouvernement, dont l'histoire du monde ne nous fournit encore aucun modèle.

Pour accuser les rois et les rendre odieux dans cette discussion, nos adversaires n'ont pas oublié d'outrager indécemment la mémoire de Louis XIV., dont les guerres ont ajouté six provinces à son royaume, et nous ont assuré les plus utiles et

les plus solides alliances, en apportant, avec l'héritage de Charles-Quint, tant de couronnes dans sa maison. Je n'excuse point sans doute l'ambition de ce grand roi, qui, au lit de la mort, demanda lui-même pardon à ses sujets de soixante ans de gloire : mais je dis que ses détracteurs sont coupables, s'ils prétendent qu'il n'a jamais pris les armes, sans commettre une injustice.

D'autres se sont montrés bien plus hardis encore, et Henri IV. lui-même, le seul roi dont le peuple conserve et bénisse la mémoire, n'a pu trouver grâce devant eux. Henri IV., nous a-t-on dit, allait, au moment de sa mort, allumer la guerre dans toute l'Europe, uniquement déterminé par son amour pour Charlotte de Montmorency, princesse de Condé que son mari venait de lui ravir en la conduisant à Bruxelles. Permettez-moi, permettez à un représentant de la nation, de réclamer dans ce sanctuaire une grande pensée pour la gloire de Henri. Ombre auguste ! ombre chérie ! sors du tombeau, viens demander justice à la nation assemblée : le plus beau de tes projets est méconnu. Viens éprouver en ce moment ce que peut encore sur des Français le souvenir d'un grand roi ! viens, montre-nous ce sein encore percé du fer dont la calomnie arma les mains impies du fanatisme ! viens, l'admiration et les larmes de tes enfants vont venger ta mémoire ! Non, Messieurs, Henri IV. n'allait point mettre l'Europe en feu pour satisfaire une passion insensée : il allait exécuter un projet médité depuis vingt et un ans : un projet qu'il avait concerté avec la reine Elisabeth par une correspondance suivie et une ambassade particulière. Ce roi, général et soldat, qui savait calculer les obstacles, parce qu'il était accoutumé à les vaincre, voulait entreprendre une guerre de trois ans, pour former de l'Europe une vaste confédération, et pour léguer au genre humain le superbe bienfait d'une paix perpétuelle. Tous les fonds de cette entreprise étaient prêts ; tous les événements étaient prévus. Pendant quinze ans il n'avait pu persuader son ami Sully, dont le caractère sage et précautionné ne pouvait se livrer à aucune illusion, et encore moins aux illusions de la gloire. Mais Sully, convaincu enfin par Henri IV., reconnut que le plan de son héros était juste, facile et glorieux. C'est cette sublime conception du génie de Henri IV. ; c'est cette guerre politique et vraiment populaire, dont le succès devait faire de notre Henri le plus grand homme de l'histoire moderne, disons mieux, le plus grand homme qui eût jamais paru dans le monde ; c'est ce magnifique résultat de vingt et une années de réflexions, qu'on ne rougit pas de nous présenter ici comme le monument de la plus honteuse faiblesse ! A milieu des préparatifs de son départ pour l'Allemagne, le bon Henri, le vainqueur de la Lique, de l'Espagne, de Mayenne, le héros d'Ivry, d'Arques, de Fontaine-Française, le seul conquérant légitime, le meilleur de tous les grands hommes, avait une si haute idée de son projet, qu'il ne comptait plus pour rien toute

sa gloire passée, et qu'il ne fondait plus sa renommée que sur le succès de cette conquête immortelle de la paix. Quatre jours avant sa mort il écrivait à Sully: Si je vis encore Lundi, ma gloire commencera Lundi. O ingratitude d'une aveugle postérité! O incertitude des jugements humains! Si je vis encore Lundi, ma gloire commencera Lundi. Hélas! il ne vécut pas jusqu'au Lundi, et ce fut le Vendredi que le plus exécration des parricides rendit nos pères orphelins, et fit verser à toute la France des larmes qu'une révolution de deux siècles n'a pas encore pu tarir. —

(Discours prononcés à l'Assemblée Nationale.)

#### XLI. SAINT ANGE (*Ange François Fariau de*).

Saint-Ange ward den 13. October 1747 in Blois geboren und starb in Paris den 8. Dez. 1810; berühmte als Uebersetzer, und Mitglied der Akademie.

Saint-Ange hat Ovid's Metamorphosen und Fasten, und andere klassische Werke übersezt; von allen ist erstere die gelungenste und die beste französische Uebersetzung dieses Autors. Wenn der Uebersetzer oft auch sich vom Originale entfernt, so zeichnet er sich doch stets durch glänzenden Versbau, Korrektheit der Sprache und edle Einfachheit des Stils aus.

#### *La Peste d'Égine.*

Un mal contagieux d'abord frappe à la fois  
 La brebis au bercail et le loup dans les bois;  
 Le chien meurt près de l'homme, et l'oiseau sous la nue.  
 Le triste laboureur, courbé sur sa charrue,  
 Voit le boeuf sans vigueur tomber dans le sillon.  
 L'agneau bèle, maigrit, sèche, et perd sa toison.  
 Regrettant les combats, la palme et la carrière,  
 Le coursier généreux, couché sur la litière,  
 S'indigne de mourir d'une mort sans honneur.  
 Le sanglier féroce a perdu sa fureur;  
 L'ours affreux, des troupeaux ne trouble plus l'empire;  
 Le cerf ne bondit plus: tout languit, tout expire.  
 Dans les champs, dans les bois, sur les chemins, partout,  
 On ne voit que la mort, l'horreur et le dégoût.  
 Que dis-je? Les vautours, les chiens, les loups avides  
 N'osent même approcher de ces restes livides;  
 Et ce venin de mort, par les vents emporté,  
 Répand dans l'air infect un air plus infecté.

De la contagion l'homme a senti l'atteinte  
 Et des vastes cités elle habite l'enceinte.  
 Le visage est d'abord rouge de feux ardents,  
 Symptômes du venin qui s'allume au dedans.  
 La langue se dessèche, et la bouche avec peine  
 Aspire en haletant une fiévreuse haleine.  
 Le lit irrite encor ce feu contagieux.  
 Oh! que le moindre voile est un poids odieux!  
 Nu, couché sur la dure, on s'étend sur la terre,  
 Et sans se rafraîchir on échauffe la pierre.

Rien n'arrête le cours de ce fléau fatal:  
 Le médecin lui-même est victime du mal.  
 L'ami, pour prix des soins de l'ami qui lui reste,  
 Lui laisse du tombeau l'héritage funeste.  
 Plus d'espoir de salut: tous, dans leur dernier sort,  
 Pour remède à leurs maux n'attendent que la mort.  
 Nul ne veut s'abstenir, nul ne veut se contraindre;  
 Comme ils n'espèrent plus, ils ne peuvent plus craindre.  
 Ils vont nus, sans pudeur, près des sources conduits,  
 Se plonger dans un fleuve, ou sur le bord des puits  
 Pencher avidement leur tête appesantie.  
 Là, leur soif à la fin s'éteint avec leur vie:  
 Et l'onde, où, las de boire, ils tombent *expirants*,<sup>1</sup>  
 De flots chargés de morts abreuve des mourants.

(Les Métamorphoses d'Ovide.)

#### XLII. MIRABEAU (*Honore Gabriel Riquetti, Comte de*).

Mirabeau, in Bignon bei Remours den 9. März 1749 geboren, starb den 2. April 1791; einer der größten Redner der neueren Zeiten.

Das Leben Mirabeau's wird hier nicht berührt werden; seine literarischen Producte sind folgende: *Essai sur le Despotisme*. — *La Monarchie prussienne*. — *Histoire secrète et anecdotes de la Cour de Berlin*. — *Sur les Lettres de Cachet et les prisons d'Etat*. — Letzteres ist eines seiner besten Werke, worin er sich mit Kraft gegen Tyrannie und Staatsfreisähe erhebt. Er war hierin kompetenter Richter, wie man aus dem ersten Bruchstücke ersehen kann. — *De la Réforme des Juifs et sur Moses Mendelssohn*. — *Conseils à un jeune Prince qui veut refaire son éducation mit folgendem Motto: Nimis enim verum est, cui plus licet quam par est, semper plus vult quam licet*. — *Lettre sur Cagliostro et Lavater*; *Lettres à Champfort*. — Mirabeau's Styl ist kernig, nicht immer korrekt; aber seine Denkmäler ewigen Ruhms sind jene berühmten Reden, die den Sturz des alten Systems Frankreichs bewerkten und dem durch so viele Jahrhunderte von Sklaverei gelähmten Volke Rechte und Freiheit wiedergaben, die von Tyrannen und erbärmlichen Höflingen bisher mißkannt gewesen waren.

#### • *Mirabeau jugé par lui-même.*

Sans doute au milieu d'une jeunesse très orageuse, par la faute des autres, et surtout par la mienne, j'ai eu de grands torts, et peu d'hommes ont dans leur vie privée donné plus que moi prétexte à la calomnie, pâture à la médisance; mais j'ose vous en attester tous, nul homme public n'a plus le droit de s'honorer de sentiments courageux, de vues désintéressées, d'une fière indépendance, d'une uniformité de principes inflexibles. . . . Mes torts et mes services, mes malheurs et mes succès, m'ont également appelé à la cause de la liberté. Depuis le donjon de Vincennes et les différents forts du royaume, où je n'avais point élu domicile, mais où j'ai été arrêté par différents motifs, il serait difficile de citer un fait, un écrit, un discours de moi, qui ne montrât un grand et énergique amour de la liberté. J'ai vu cinquante quatre lettres de cachet dans ma famille; oui, messieurs cinquante

<sup>1</sup> Expirants (Siehe Racine, *Voltaire*).

quatre, et j'en ai eu dix-sept pour ma part. Ainsi, vous voyez que j'ai été partagé en aîné de Normandie. Si l'amour de la liberté m'a procure de grandes jouissances, il m'a donné aussi de grandes peines et de grands tourments. Je suis fier, par le sentiment de mon courage, de ma force, de ma droiture, *des injustices mêmes*<sup>1</sup> qui m'ont été fites, et je suis peu *humilié par*<sup>2</sup> mes innombrables *fautes et défauts*<sup>3</sup> parce qu'ils n'entachent en rien mon honneur.

(Discours prononcés à la tribune Nationale)

### **La Tribune veuve de Mirabeau.**

Personne n'osait s'emparer du sceptre que Mirabeau avait laissé vacant; ceux qui le *jalousaient*<sup>4</sup> le plus paraissaient les plus embarrassés: s'agitait-il une question importante, tous les yeux se tournaient machinalement vers la place qu'occupait Mirabeau; on semblait l'inviter à se rendre à la tribune, et attendre, pour former une opinion, qu'il eût éclairé l'assemblée.

(Le marquis de Ferrières.)

### **Discours contre la Banqueroute.<sup>5</sup> — Nécessité d'un Subside extraordinaire.**

Croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé que vous ne devrez plus rien? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par les contrecoups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être l'unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime? Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïstes, qui pensez que ces convulsions du désespoir passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer ces mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse? Non; vous périrez: et dans la conflagration universelle que vous ne frémirez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances. Voilà où nous marchons. . . Il est donc bien magnanime, l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède! . . . C'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale, c'est l'intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus comme autrefois: „Donnez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique.“ Je ne vous dis plus: „Eh! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront, si, dès votre premier pas, vous surpassez les turpitudes des gouvernements

<sup>1</sup> Des injustices mêmes; même durfte nicht flüchtigt werden, weil mehrere Subst. vorgehen.

<sup>2</sup> humilié par, man hätte auch de. sagen können.

<sup>3</sup> fautes et défauts; Mirabeau wiederholt hier das abjektivische Fürwort nicht; ein Beleg für die eben über die Wiederholung des Artikels angegebene Regel. (S. Roland.)

<sup>4</sup> jalousaient, neues Wort, Jemanden beneiden.

<sup>5</sup> On proposait ce moyen extrême comme seul remède aux maux et à la pénurie de l'Etat. —

les plus corrompus; si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre constitution?" Je vous dis: „Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle: et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes." Votez donc ce subsidé extraordinaire; et puisse-t-il être suffisant! Votez-le, parceque si vous avez des doutes sur les moyens, doutes vagues et non éclaircis, vous n'en avez pas sur sa nécessité et sur notre impuissance à le remplacer; votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que vous seriez comptable de tout délai. Gardez-vous de demander du temps: le malheur n'en accorde pas. Eh! messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles ou les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés: Catilina est aux portes, et l'on délibère! et certainement il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome; mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là; elle menace de consumer tout, vos propriétés, votre honneur, et vous délibérez! —

(*Choix de Rapports, Opinions et Discours prononcés à la Tribune nationale.*)

### XLIII. GILBERT (*Nicolas*).

Gilbert ward 1750 zu Chatenay in Lothringen geboren, und starb im Hôtel-Dieu zu Paris 1780; er war nach Boileau der beste französische Satyriker.

Gilbert versprach viel; er verband mit Juvenal's Eleganz das Bitterschneidende Mabelais', ohne, wie dieser, schlüpfrig zu sein, und zeigte auch große Anlagen für lyrische Poesie. Dieser junge Dichter lebte im Elende, und beschleunigte seinen Tod, indem er einen Schlüssel niederschluckte. Einige Stunden vor seinem Dahinscheiden machte er folgende rührende Verse, die ihm sein Unglück und seine Verlassenheit einflößten:

#### *Adieux d'un jeune Poète à la Vie.*

J'ai révélé mon coeur au Dieu de l'innocence;  
 Il a vus mes pleurs pénitents;  
 Il guérit mes remords, il m'arme de constance:  
 Les malheureux sont ses enfants.  
 Mes ennemis riant, ont dit dans leur colère:  
 Qu'il meure, et sa gloire avec lui!  
 Mais à mon coeur calmé le Seigneur dit en père:  
 Leur haine sera ton appui.  
 A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage;  
 Tout trompe la simplicité:  
 Celui que tu nourris court vendre ton image  
 Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène  
 Un vrai remords né des douleurs;  
 Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine,  
 D'être faible dans les malheurs.  
 • J'éveillerai pour toi la pitié, la justice  
 De l'incorruptible avenir;  
 Eux-mêmes épureront, par leur long artifice,  
 Ton honneur qu'ils pensent ternir.  
 Soyez béni, mon Dieu! vous qui daignez me rendre  
 L'innocence et son noble orgueil;  
 Vous qui pour protéger le repos de ma cendre,  
 Veillerez près de mon cercueil!  
 Au banquet de la vie, infortuné convive,  
 J'apparus un jour, et je meurs:  
 Je meurs, et sur la tombe, où lentement j'arrive,  
 Nul ne viendra verser des pleurs.  
 Salut, Champs, que j'aimais, et vous, douce Verdure,  
 Et vous riant Exil des bois!  
 Ciel, pavillon de l'homme, admirable Nature,  
 Salut pour la dernière fois!  
 Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée  
 Tant d'amis sourds à mes adieux!  
 Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleuré  
 Qu'un ami leur ferme les yeux.

XLIV. *PARNY (Evariste-Desiré Desforges, erst Chevalier,  
 nachher Vicomte de).*

Parny, Mitglied des Instituts, ward 1753 auf der Insel Bourbon geboren, und starb den 5. Dezember 1814; ein ausgezeichnete lyrischer Dichter.

Parny stürzte Dorat's Schule und befeelte die französische Poesie mit dem Feuer seiner Begeisterung. Auf der Insel Bourbon hatte er jene Eleonore, die ihm so schöne Verse einflößte und die er nie besitzen konnte, kennen gelernt; er hatte den Schmerz, sie in den Arsten eines Andern zu sehen.

Dieser Dichter tändelte mit ungewöhnlichem Erfolge im Chaulieu'schen Tone, und satyrisirte sarkastisch-muthwillig; nur Schade, daß er sich oft zu dem Schlüpfrigen hinneigt; es wäre zu wünschen gewesen, daß er die Meinungen Anderer geachtet, und der Religion seines Vaterlandes nicht durch ein infames Werk einen so schrecklichen Stoß versetzt hätte.

Man hat von Parny auch ein prosaisches Werk „Chansons madécasses, und la Journée champêtre, ein kleines, monotones Gedicht.

Die Revolution fand diesen Dichter unter ihren Parteigängern, jedoch blieb er von jedem Amte fern; Souby, Verfasser des Epylla, war sein Nachfolger in der Akademie.

***Le Vaisseau le Vengeur.***

Sur l'Océan, jamais la France  
 Ne déploya tant de grandeur.  
 Son bras, de l'Anglais oppresseur  
 Punissait la longue insolence;



Du joug de ces tyrans et si vils et si fiers,  
 Qui toujours sur le nombre ont fondé leur courage,  
 Nos libres matelots affranchissaient les mers;  
 Leurs chants républicains échauffaient le carnage;  
 Et quelque soit l'arrêt du sort,  
 Ils tiendront leur serment: la victoire ou la mort.  
 Mais bientôt à leurs vœux les vents sont infidèles.  
 D'un souffle contraire emporté,  
 Le Vengeur combat seul, de la ligne écarté.  
 Quatre flottantes citadelles

*De leurs canons*<sup>1</sup> sur lui dirigent tous les feux.

Il y répond: longtemps le succès est douteux.

*La voile*<sup>2</sup> déchirée aux vents laisse un passage;

Le rapide boulet emporte le cordage,

*La vergue*,<sup>3</sup> sans appui, frappe les mâts rompus;

Ils se brisent, et le navire,

Au gouvernail n'obéit plus;

Et nos braves marins de dire:

„Feu *Stribord*! feu *Bas-bord*!<sup>4</sup> des voiles et des mâts

„Servent à qui veut fuir; mais nous ne fuiront pas.“

Ces mots augmentent leur audace.

Deux vaisseaux d'Albion, de débris tout couverts,

S'éloignent du combat; d'autres ont pris leur place.

Du Vengeur cependant les membres entr'ouverts,

Laissent de tous parts entrer l'onde fatale:

Plus d'espoir! la Flotte rivale

Criaît à nos guerriers: „Imprudents! rendez-vous;

*Baissez ce pavillon*,<sup>4</sup> ou vous périssez tous.“

„Eh! quoi! la superbe Angleterre

„Dans ses ports verrait le Vengeur

„Suivre lâchement un vainqueur?

„Quel affront pour la France entière!

„Nous libres, nous républicains,

„Par un marché honteux achetant notre vie,

„Nous pourrions-nous livrer à votre perfidie?

„Et des fers chargeraient nos mains?

„A nous deshonor, osez-vous bien prétendre?

„Les Français aujourd'hui ne savent plus se rendre.“

Ainsi parlant, nos matelots

Déjà poursuivis par les flots

Montent sur le *tillac*:<sup>4</sup> en signe de leur joie,

De tous côtés leur main déploie

Les pavillons aux trois couleurs;

<sup>1</sup> de leur canon; man sagt tirer le canon und nicht les canons. Barny klüft sich auf diese Lebensart, und heftet weder Substantiv noch adjektivisches Formwort; es läßt sich durch Geschütz wiedergeben.

<sup>2</sup> la voile das Segel, le voile der Schleier.

<sup>3</sup> vergue, stribord, bashord Raa, der Steuerbord, Backbord; man schreibt auch bâbord.

<sup>4</sup> baisser pavillon die Flagge streichen, tillac Verdeck.

Et la flottante *flamme*,<sup>1</sup> et les *pavois*<sup>1</sup> vainqueurs.

Les chapeaux qui couvraient leur tête  
Sont élevés dans l'air comme en un jour de fête.

La mer s'ouvre; ces mots heureux  
Consolent leur âme héroïque:

France! Liberté! République!

Ils disent, et les flots se referment sur eux.

Troupe invincible et magnanime,  
De votre dévouement sublime  
La France instruira l'univers;  
De sa reconnaissance entendez les concerts.

Du vaisseau que votre courage  
Refusa de livrer à l'infâme Albion,

Elle suspend la noble image  
Aux voûtes de son Panthéon;  
Au pinceau fidèle, elle ordonne  
De vous reproduire à nos yeux  
Et sur l'immortelle Colonne,  
Elle écrit vos noms glorieux.

Ces noms éclatants dans l'histoire,

De nos jeunes marins orneront la mémoire;  
Et dans tous les combats, ces enfants de l'honneur  
Se ressouviendront du Vengeur.

#### XLV. RIVAROL (*Antoine, Comte de*).

Rivarol, zu Bagnols im Languedoc 1754 geboren, starb in Berlin den 13. April 1801; ein geistreicher und eleganter Schriftsteller.

Sein erstes Werk war die von ihm 1784 gewonnene, von der Berliner Academie ausgestellte Preisschrift: Sur l'Université de la Langue Française. Nachher übersetzte er die Gölle des Dante, und bald darauf gab er seinen Petit Almanach des grands Hommes heraus, ein wichtiges und satirisches Werkchen. Als die Revolution ausbrach, emigrierte er, und arbeitete in Hamburg an einem Wörterbuche der französischen Sprache, das er aber nicht vollendete. Es ist in neuerer Zeit von vier Professoren herausgegeben, Paris 1828. — Sein Styl ist stets glänzend und korrekt.

#### *De Fanatisme.*

Quand une passion a besoin, pour s'exhaler, de regner ou d'étendre son empire, d'asservir ou de persécuter, alors elle fait explosion, devient épidémique et occasionne ces déplacements de peuples, ces fièvres nationales, qui désolent la terre et renversent des états; de là les conquêtes politiques et religieuses.

S'il n'est point d'idée plus entraînante, ni de passion plus raisonnable que celle de son bonheur dans une autre vie, puisqu'alors c'est l'amour de soi sollicité par la perspective de l'éternité, il n'est point aussi de passion plus forcenée que celle-

<sup>1</sup> flamme Wipfel, pavois Signalflagge.

là, quand elle se fonde sur l'idée que Dieu lui tiendra compte de ses missions et de ses conquêtes, de l'envahissement des opinions et même de l'oppression des consciences. C'est le côté sacré de cette passion, qui lui a valu le nom de fanatisme.

Mais lorsque les hommes s'égorgent au nom de quelque principes philosophiques ou politiques; lorsqu'ils font, pour établir la domination de leurs dogmes, tout ce que le fanatisme religieux a osé pour les siens, alors, quoiqu'ils bornent leur empire à la vie présente, il n'en est pas moins certain que leur philosophie a son fanatisme; et c'est une vérité dont les sages du siècle ne se sont pas doutés. Ils sont morts; la plupart d'eux aimaient la vertu et la pratiquaient: mais pour avoir cru que le fanatisme était exclusivement le fruit des idées religieuses, pour avoir méconnu la nature de l'homme et des corps politiques, pour avoir ignoré le poison des germes qu'ils semailent, une effrayante simplicité pèse sur leur tombe, et déjà leur épitaphe se mêle à celle d'un grand empire, à celles de deux républiques, à celles des plus florissantes colonies.

Les voilà donc, au fond de leurs tombeaux, devenus à leur insu, les pères d'une famille des philosophes qui ont pris, en leur nom et sous leur étendard, la nouveauté pour principe, la destruction pour moyen et une révolution pour point fixe; qui se sont armés des passions du peuple, en même temps que le peuple s'armait de leurs maximes; et dans ce troc périlleux des théories de l'esprit et des pratiques de l'ignorance, des subtilités des chefs et des brutalités des satellites, on les a vu tour-à-tour s'enivrer de popularité et de souveraineté jusqu'à ce qu'enfin de cet accouplement de la philosophie et du peuple, il soit sorti une nouvelle secte, forte des arguments de l'une et de la masse de l'autre, mais également redoutable à tous deux; monstre inexplicable, nouveau Sphinx qui s'est assis aux portes d'une ville déjà malade de la peste, pour ne lui proposer que des énigmes et le trépas... *Le genre humain a-t-il souffert de toutes les guerres de religion, autant que de ce premier essai du fanatisme philosophique?* — C'est le dernier problème du monstre: il s'est gravé dans la mémoire du monde épouvanté, et la postérité le résoudra en gémissant.

(Discours préliminaire du Dict. de la Langue Française.)

#### XLVI. ROLAND (Nanon Jeanne Phlipon).

Madame Roland, geboren in Paris 1754, guillotiniert den 8. Nov. 1793; Gemahlin des Ministers Roland, der sich dem Tode auf dem Blutgerüste durch Selbstmord entzog. Wir können den Charakter dieser großen Frau hier nicht beschreiben, verweisen aber auf Thiers, der sich in seiner Geschichte weitläufig genug darüber ausgesprochen hat.

M. Roland's Memoiren werden stets mit dem größten Interesse gelesen werden, das noch dadurch erhöht wird, weil sie dieselben in zwei Monaten im Gefängniß und nahe vor ihrem Tode schrieb. Ihr Styl ist lebendig, ihre Charaktereigenschaften wahr, und man erkennt darin das Auge des tiefblickenden Forschers. Wie sehr muß man ihren Tod bedauern, denn eine Frau von so

umfassenden Kenntnissen, die mit seltener Kühnheit Andere und sich selbst beurtheilte und die Geschichte ihres Jahrhunderts beschrieb, mit bezaubernder Kraftwärme sich vor ihren Richtern vertheidigte, mit furchtlos politischer Rechtlichkeit ihre Meinungen kund gab, hätte sich gewiß auf den höchsten Gipfel des Ruhms geschwungen.

Man hat von ihr noch eine Reise nach Genua, und eine nach England und der Schweiz, die jedoch mit ihren Memoiren nicht in Parallele stehen. Sie konnte mehrere Sprachen und schrieb gut Englisch und Italienisch. —

### *Voyage à Versailles.*

Nous fîmes un voyage à Versailles, ma mère, le petit oncle, mademoiselle d'Hannaches et moi; ce voyage n'avait d'autre but que de me montrer la cour, le lieu qu'elle habitait, et de s'amuser de ce spectacle. Nous logeâmes dans le château. . . *Les petits et grands couverts*<sup>1</sup> de toute la famille, séparée ou réunie, les messes, les promenades, le jeu, les présentations, nous eurent pour spectateurs durant huit jours. . . Mademoiselle d'Hannaches pénétrait partout fièrement, prête à jeter son nom par la figure de quiconque lui aurait opposé de la résistance et, croyant que l'on devait lire sur son grotesque visage les six cents ans de sa noblesse prouvée. . . Je n'étais point insensible à l'effet d'un grand appareil; mais je m'indignais qu'il eût pour objet de relever quelques individus déjà trop puissantes et fort peu remarquables par eux-mêmes; j'aimais mieux voir les statues du jardin que les personnes du château; et ma mère me demandait si j'étais contente de mon voyage: „Oui, lui répondis-je, pourvu qu'il finisse bientôt; encore quelques jours, et je détesterais si fort les gents que je vois, que je ne saurai faire de ma haine. — Quel mal te font-ils donc? — Sentir la justice et contempler à tout moment l'absurdité!“ Je soupirais en songeant à Athènes où j'aurais également admiré les beaux-arts, sans être blessée par le spectacle du despotisme; je me promenais en esprit dans la Grèce, j'assistais aux jeux Olympiques, et je me dépitais de me trouver Française. Ainsi frappée de tout ce que m'avait offert le beau temps des républiques, je glissais sur les orages dont elles avaient été agitées; j'oubliais la mort de Socrate, l'exil d'Aristide, la condamnation de Phocion. Je ne savais pas que le Ciel me réservait pour être témoin d'erreurs pareilles à celles dont ils furent victimes, et participer à la gloire d'une persécution du même genre, après avoir professé leurs principes. Le Ciel m'est témoin que les maux qui me sont particuliers ne m'arrachent point un regret ni un soupir; je ne souffre que de ceux de mon pays. Lors des divisions de la cour et des parlements, en 1771, mon caractère et mes opinions m'attachèrent au parti de ces derniers: je me procurais toutes leurs remontrances, et celles-là me plaisaient d'avantage dont les vérités étaient les plus fortes et le style le plus hardi. La sphère de mes idées s'étendait toujours d'avantage: mon propre bonheur, et les devoirs à

<sup>1</sup> Les petits et grands couverts de toute la famille. Obgleich beide Adjektiven verschiedene Begriffe ausdrücken, ist es doch nicht nothwendig, den Artikel zu wiederholen und, wie Chassigny will, zu sagen: les petits et les grands couverts. Klassiker beweisen das Entgegengesetzte: Buffon sagt les oiseaux domestiques et sauvages; Duclos des vers latins et grecs; Montesquieu des historiens anciens et modernes. (Siehe Gr. Nat. p.178.)

l'accomplissement desquels il pouvait être attaché, me préoccupèrent de très-bonne heure: le besoin de connaître me fit ensuite dévorer l'histoire et porter mes regards sur tout ce qui m'environnait; les rapports de mon espèce avec la Divinité, si diversement présentée, surchargée, dénaturée, excitèrent mon attention; enfin les intérêts des hommes réunis et l'organisation des sociétés la fixèrent.

(Mémoires de M<sup>c</sup>. Roland.)

#### XLVII. FLORIAN (*Jean Pierre Claris de*).

Florian ward 1755 auf dem Schlosse Florian in Banguedoc geboren. Man hat von ihm Hirtengebichte, Galatée, Estelle et Némorin, die seinen Ruf begründeten; Numa Pompilius, Guillaume Tell, und Rußspieße die sich durch ihre Originalität auszeichnen; seine besten Werke sind aber die Fabeln. Als Fabeldichter darf man ihn als den besten nach La Fontaine ansehen. Naivität, ein zartes Gefühl, Anmuth und Reinheit des Stils zeichnen diesen lebenswürdigen Schriftsteller aus. Jedermal aber, wenn er die Grenzen seines Talents überschreitet, sinkt er zur Mittelmäßigkeit herab, wie in seiner Uebersetzung Don Quixote's, ein Werk das erst nach seinem Tode erschien und woran er die letzte Hand nicht legen konnte.

#### *Le Singe qui montre la Lanterne magique.*

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers  
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,  
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,  
Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montrait la lanterne magique  
Avait un singe dont les tours  
Attiraient chez lui grand concours:

Jacqueau (c'était son nom) sur la corde élastique  
Dansait et voltigeait au mieux;  
Puis faisait le saut périlleux,

Et puis sur un cordon, sans que rien le soutîene,  
Le corps droit, fixe, d'aplomb,

Notre Jacqueau faisait tout du long

*L'exercice à la prussienne.*<sup>1</sup>

Un jour qu'au cabaret son maître était resté  
(C'était, je pense, un jour de fête),  
Notre singe en liberté

Veut faire un coup de sa tête:

Il s'en va rassembler les divers animaux

Qu'il faut recontrer dans la ville;

Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,

Arrivent bientôt à la file.

Entrez, entrez, Messieurs, criait notre Jacqueau;

C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau

Vous charmera gratis; oui, Messieurs, à la porte

On ne prend point d'argent; je fais tout pour l'honneur.

<sup>1</sup> L'exercice à la prussienne. Man sagt à la russe, à l'anglaise &c. In diesen Redensarten ist maniere ausgelassen.

A ce mots chaque spectateur  
 Va se placer, et l'on apporte  
 La lanterne magique: on ferme les volets,  
 Et par un discours fait exprès  
 Jacqueau prépare l'auditoire.  
 Ce morceau, vraiment oratoire.  
 Fait bâiller, mais on applaudit.  
 Content de son succès, notre singe saisit  
 Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.  
 Il sait comment on le gouverne,  
 Et crie en le poussant: „Est-il rien de pareil?  
 Messieurs, vous voyez le Soleil,  
 Ses rayons et toute sa gloire,  
 Voici présentement la Lune, et puis l'histoire  
 D'Adam, d'Eve et des Animaux. . . .  
 Voyez, Messieurs, comme ils sont beaux!  
 Voyez la Naissance du Monde;  
 Voyez. . .“ Les spectateurs, dans une nuit profonde,  
 Ecargaillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir;  
 L'appartement, le mur, tout était noir.  
 Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles  
 Dont il étourdit nos oreilles,  
 Le fait est que je ne vois rien.  
 Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose;  
 Mais je ne sais pour quelle cause  
 Je ne distingue pas très-bien.  
 Pendant tous ces discours le Cicéron moderne  
 Parlait éloquemment et, ne se lassait point.  
 Il n'avait oublié qu'un point,  
 C'était d'éclairer sa lanterne.

(Fables.)

### ***Le Chat et le Miroir.***

Philosophes hardis qui passez votre vie  
 A vouloir expliquer ce qu'on n'explique pas,  
 Daignez écouter, je vous prie.  
 Ce trait du plus sage des chats.  
 Sur une table de toilette  
 Ce chat aperçut un miroir;  
 Il y saute, regarde, et d'abord pense voir  
 Un de ses frères qui le guette.  
 Notre chat veut le joindre, il se trouve arrêté.  
 Surpris, il juge alors la glace transparente,  
 Et passe de l'autre côté  
 Ne trouve rien, revient, et le chat se présente.  
 Il réfléchit un peu: de peur que l'animal,  
 Tandis qu'il fait le tour, ne sorte,  
 Sur le haut du miroir il se met à cheval,

Une patte par-ci, l'autre par-là; de sorte  
 Qu'il puisse partout le saisir.  
 Alors, croyant bien le tenir,  
 Doucement vers la glace il incline la tête,  
 Aperçoit une oreille, et puis deux. . . A l'instant,  
 A droite, à gauche, il va jetant.  
 Sa griffe qu'il tient *toute prête*:<sup>1</sup>  
 Mais il perd l'équilibre, il tombe, et n'a rien pris,  
 Alors, sans davantage attendre,  
 Sans chercher plus longtemps ce qu'il ne peut comprendre,  
 Il laisse le miroir et retourne aux souris:  
 Que m'importe, dit-il, de percer ce mystère?  
 Une chose que notre esprit,  
 Après un long travail, n'entend ni ne saisit,  
 Ne nous est jamais nécessaire."

#### XLVIII. CHENIER (*Marie de Saint-André*).

Chénier, Sohn des durch mehrere wissenschaftliche Werke bekannten Louis, ehemaligen Gefandten beim Kaiser von Marokko, ward 1763 geboren. Man hat von ihm schöne Elegien, worin sich Eleganz des Ausdrucks mit tiefem Gefühl vereinigen. Sein Meisterwerk ist *la Jeune Captive*; er hat auch Epögen hinterlassen.

Er legte sich auf wissenschaftliche Studien, denn er betrachtete seine Dichtungen als unbedeutende Versuche, als er durch das Revolutionstribunal den 7. Thermidor, im 11. Jahre der Republik (25. Juli 1794) mit Roussier zum Tode verurtheilt wurde. So starb eine der glänzendsten Hoffnungen der französischen Dichtkunst. Delatouche hat seine Werke gesammelt, und eine ruhrende und geistreiche biographische Skizze denselben vorangehen lassen.

#### *La jeune Captive.*

L'épi naissant mûrit de la faux respecté;  
 Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,  
 Boit les doux présents de l'aurore,  
 Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,  
 Quoi que l'heure présente ait été trouble, ennui,  
 Je ne veux point mourir encore.

Qu'un Stoïque, aux yeux secs, vole embrasser la mort,  
 Moi, je pleure et j'espère; au noir souffle du nord,  
 Je plie et relève ma tête.  
 S'il est des jours amers, il en est de si doux!  
 Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégouts?  
 Quel mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein.  
 D'une prison sur moi les murs pèsent en vain:

<sup>1</sup> toute prête; steht tout, Abverb. vor Adjektiven, die eine weibliche Geschlechtsform haben, so wird es, des Wohlklangs wegen, flektirt.

J'ai les ailes de l'espérance.  
 Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,  
 Plus vives, plus heureuse, aux campagnes du ciel,  
 Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir ! Tranquille je m'endors ;  
 Et tranquille, je veille ; et ma veille aux remords,  
 Ni mon sommeil ne sont en proie ;  
 Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux :  
 Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux  
 Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encor est si loin de la fin !  
 Je pars et des ormeaux qui bordent le chemin  
 J'ai passé les premiers à peine.  
 Au banquet de la vie à peine commencé,  
 Un instant seulement, mes lèvres ont pressé  
 La coupe en mes mains encore pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;  
 Et comme le soleil, de saison en saison,  
 Je veux achever mon année ;  
 Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,  
 Je n'ai vu luire encor que les feux du matin ;  
 Je veux achever ma journée.

O Mort ! Tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;  
 Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,  
 Le pâle désespoir dévore.  
 Pour moi Palès encore a des asiles verts ;  
 Les amours, des baisers ; les muses, des concerts :  
 Je ne veux pas mourir encore.

Ainsi triste et captif, ma lyre, toutefois,  
 S'éveillait ; écoutant ces plaintes, cette voix,  
 Ces vœux d'une jeune captive,  
 Et secouant le faix de mes jours languissants,  
 Aux douces lois des vers je pliais les accents  
 De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,  
 Feront à quelque amant des loisirs studieux,  
 Chercher quelle fut cette belle.  
 La grâce décorait son front et ses discours,  
 Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours  
 Ceux qui les passeront près d'elle.

---



### XLIX. CHÉNIER (*Marie Joseph de*).

Chénier, Marie, Bruder des Vorigen, ward den 28. August 1774 in Konstantinopel geboren. Jung nach Frankreich geschickt, studirte er in Paris, und ergriff späterhin die militärische Laufbahn, die er aber bald wieder verließ; sein erstes Werk war *Zémire*, eine Tragödie, welche durchfiel.

Nach drei Jahren, während welcher er fleißig studirt hatte, erschien den 4. Mai 1789 Charles IX., der mit großem Beifall aufgenommen wurde. Darauf folgten Henri VIII. und Calas; bald nachher Cajus Gracchus (1792), Fénelon und Timoléon (1793, 1794). Seine übrigen Werke sind: *Nathan le Sage* (nach Lessing), *Oedipe roi* und *Oedipe à Colonne* (Uebersetzungen aus Sophokles.).

Chénier war Mitglied des Convents und scharte sich mit Eifer unter das republikanische Banner. — Er hat alle Gattungen der Dichtkunst versucht; man hat von ihm fernge lyrische Dichtungen, Episteln, worunter l'Épître à la Calomnie eine Ermahnung verdient; Nachbildungen Ossians, und Satyren, die ihm unter den ausgezeichneten Schriftstellern des XVIII. Jahrhunderts eine ehrenwerthe Stelle anweisen. Als dramatischer Dichter steht er nicht weit hinter Corneille, Racine und Voltaire zurück. Auch als Prosaischer war er ausgezeichnet; sein Werk *Tableau de la Littérature française au dix-neuvième siècle*, worin er schnell alle Produkte französischer Litteratur von 1788 bis 1808 übergeht, ist ein ausgezeichnetes Denkmal derselben.

Der Parteigeist hatte Chénier des Todes seines Bruders beschuldigt, dessen Meinungen den seinigen entgegenstanden; diese Anklage hat er durch folgende Verse widerlegt:

Auprès d'André Chénier avant que de descendre,  
J'élèverai la tombe... où manquera sa cendre  
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,  
Et sa gloire et ses vers, dictés pour l'avenir.  
Là, quand de Thermidor la septième journée  
Sous les feux du Cancer ramènera l'année,  
O mon frère, je veux, relisant tes écrits,  
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.  
Là, souvent tu verras, près de ton mausolée,  
Tes frères gémissants, ta mère désolée,  
Quelques amis des arts, un peu d'ombre et de fleurs,  
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

Chénier starb den 10. Januar 1811. Sein Nachfolger in der Academie war Chateaubriand.

### *Mort d'Anne de Boulen.*

Sire, chargé par vous d'un ordre de clémence,  
Je courais à la mort enlever l'innocence:  
Je vois de tous côtés vos sujets éperdus,  
Vos malheureux sujets à grands flots répandus  
Dans la place, où leur reine indignement traînée  
Devait sur l'échafaud finir sa destinée,  
Il venait voir mourir ce qu'ils ont adoré.  
Je vole au-devant d'eux, et d'espoir enivré,  
En mots entrecoupés, de loin, tout hors d'haleine,  
Je m'écrie: „Arrêtez! sauvez, sauvez la reine;  
Grâce, pardon: je viens, je parle au nom du roi.“  
Ils ne m'ont répondu que par un cri d'effroi,  
A ces clameurs succède un plus affreux silence:  
J'interroge; on se tait. Je frémis, je m'avance:  
Je lis dans tous les yeux; je ne vois que des pleurs.

Un deuil universel remplissait tous les cœurs;  
 J'étais glacé de crainte, et cependant la foule  
 S'entr'ouvre, me fait place, et lentement s'écoule:  
 J'arrive au lieu fatal, j'appelle... il n'est plus temps.  
 O Reine, j'aperçois vos restes palpitants!  
 J'ai vu son sang, j'ai vu cette tête sacrée  
 D'un corps inanimé maintenant séparée.  
 Ses yeux environnés des ombres de la mort,  
 Semblaient vers ce séjour se tourner sans effort;  
 Ses yeux où la vertu répandait tous ses charmes,  
 Ses yeux encor mouillés de leurs dernières larmes.  
 Femmes, enfants, vieillards, regardaient en tremblant  
 Ces augustes débris, ce front pâle et sanglant.  
 Des vengeances des lois l'exécuteur farouche,  
 Lui-même, consterné, les sanglots à la bouche,  
 Détournait ses regards d'un spectacle odieux,  
 Et s'étonnait des pleurs qui tombaient de ses yeux.  
 Mille voix condamnaient des juges homicides.  
 J'ai vu des citoyens baisant ses mains livides,  
 Raconter ses bienfaits, et, les bras étendus,  
 L'invoquer dans le ciel, asile des vertus.  
 Au milieu de l'opprobre on lui rendait hommage,  
 Chacun tenait sur elle un différent langage,  
 Mais tous la bénissaient; tous, avec des sanglots,  
 De ses derniers discours répétaient quelques mots.  
 Elle a parlé d'un frère, honneur de sa famille,  
 Du roi, de vous, Madame, et surtout de sa fille.  
 A ces tristes sujets elle a fait ses adieux,  
 Et son âme innocente a monté vers les cieux.<sup>1</sup>

(Henri VIII.)

### **Remords et Désespoir de Charles IX.**

A me tromper encore leur perfidie aspire!  
 Les attentats des rois ne sont pas impunis;  
 Cruels, à mes tourments soyez du moins unis!  
 C'est vous, qui me coutez des larmes éternelles.  
 Mes mains, vous le savez, n'étaient point criminelles;  
 Sans crainte et sans remords je contemplais les cieux:  
 Tout est changé pour moi, le jour m'est odieux.  
 Où fuir? où me cacher dans l'horreur des ténèbres?  
 O Nuit! couvre-moi bien de tes voiles funèbres.  
 ... En ces lieux, qui vous a rassemblés?  
 Attendez un moment, ne marchez pas, tremblez!  
 Pour qui ces glaives nus? quels sont vos adversaires?  
 Vous courez immoler, qui? vos amis! vos frères!  
 Arrêtez! je défends... Mais que vois-je, inhumains?  
 Quel meurtre abominable en sanglante vos mains?

<sup>1</sup> Et son âme innocente a monté dans les cieux; a monté zeigt die Handlung an, est monté wäre ein Gehler gewesen, denn der letzte Vers bezieht sich ganz auf den vorhergehenden. Samartine sagt ebenfalls Ce matin faible et seul j'ai monté la montagne.

Moi-même... Ah! qu'ai-je fait? Cruel, ingrat, perfide,  
 Parjure à mes serments, sacrilège, homicide,  
 J'ai des plus vils tyrans réuni les forfaits,  
 Et je suis tout couvert du sang de mes sujets.  
 Ces lieux en sont baignés, sous ces portiques sombres,  
 Des malheureux proscrits je vois errer les ombres;  
 Une invisible main s'appesantit sur moi.  
 Dieu! quel spectre hideux redouble mon effroi!  
 C'est lui, j'entends sa voix terrible et menaçante:  
 Coligny!... Voyez-vous cette tête sanglante?  
 Loin de moi cette tête et *ses flancs*<sup>1</sup> entr'ouverts!  
 Il me suit, il me presse, il m'entraîne aux enfers!  
 Pardon, Dieu tout-puissant, Dieu qui venges les crimes;  
 Toi, Coligny, vous tous, vous trop chères victimes,  
 Pardon! si vous étiez témoins de mes douleurs,  
 A votre meurtrier vous donneriez des pleurs.  
 Des cruels ont instruit ma bouche à l'imposture;  
 Leur voix a dans mon ame étouffé la nature;  
 J'ai trahi la patrie, et l'honneur et les lois;  
 Le Ciel, en me frappant, donne un exemple aux rois.

(Charles IX.)

#### L. ESMENARD (Joseph).

Esménard, Mitglied des Instituts, ward 1767 in Pelissanne, einem Flecken des Departements des Bouchés-du-Rhône geboren und starb den 28. Juli 1811 in Italien, in Folge eines Sturzes in einen Abgrund, wozu sein Wagen durch die Unvorsichtigkeit eines Postillons geworfen ward.

Häufige und weite Reisen, ein bewegtes und mit Intriguen durchwebtes Leben, hinderten ihn nicht, sich seiner Liebe für die Wissenschaften hinzugeben. Das Gedicht *la Navigation* erschien 1805 und schien einen Nebenbuhler Delille's zu versprechen. Große Reinheit des Stils, Eleganz des Versbaus, Wohlklang und reich ausgestatteter Stoff wogen den schlecht ausgedachten Plan auf, und stellten Esménard den ersten Dichtern seiner Zeit zur Seite.

Man besitzt auch von ihm einige Opern: *Trajan*, *Fernand Cortez*; mehrere aus dem Englischen übersehte Gedichte und eine mittelmäßige Dichtung, betitelt: *Couronne poétique de Napoléon*. —

#### *La Pêche de la Baleine.*

L'ancre mord les glaçons, vieux enfants de l'hiver.  
 Les monstres bondissants sur cette affreuse mer,  
 L'ours, monarque affamé de ses sombres rivages,  
 Et le phoque timide, et les morses sauvages,  
 Et l'horrible Baleine à qui, le fer en main  
 Le Batave a du pôle enseigné le chemin,  
 Et qu'il poursuit encor sous sa glace éternelle;  
 Voilà les ennemis que son courage appelle!  
 Leur sanglante dépouille excite ses transports.  
 A peine de l'Islande a-t-il quitté les ports,  
 Sur les flots apaisés, s'il voit l'eau jaillissante.

<sup>1</sup> ses flancs entr'ouverts; bezieht sich auf Coligny.

Que lance dans les airs d'une haleine puissante  
 Lé colosse animé que cherche sa fureur,  
 A l'instant tout est prêt. Sans trouble, sans terreur,  
 Le bras levé, l'oeil fixe, il approche en silence,  
 Mesure son effort, suit le monstre flottant,  
 Et d'un fer imprévu le frappe en l'évitant.

Soudain la mer bouillonne en sa masse ébranlée;  
 Un sang épais se mêle à la vague troublée;  
 D'un long mugissement l'abîme retentit:  
 Dans des gouffres sans fond le monstre s'engloutit;  
 Mais sa fuite est cruelle, et sa fureur est vaine.  
 Un fil, au sein des flots poursuivant la baleine,  
 Au Batave attentif rend tous ses mouvements:  
 Par l'excès de sa force elle aigrit ses tourments:  
 Rien ne peut les calmer. Le fer infatigable,  
 Image du remords qui poursuit le coupable,  
 La perce, la déchire, et, trompant son effort,  
 Enfonce dans ses flancs la douleur et la mort.  
 Lasse enfin de lutter sous l'Océan qui gronde,  
 De ses antres glacés sur l'écume de l'onde  
 Elle remonte encore, et vient chercher le jour.

Le fil qui se replie annonce son retour;  
 Aussitôt, dirigé par ce guide fidèle,  
 L'intrépide pêcheur arrête sa nacelle,  
 Au lieu même où le monstre, épuisé, haletant,  
 Lève sa tête énorme et respire un instant.  
 Il paraît: mille coups irritent sa vengeance:  
 Terrible, il se ranime, et de sa queue immense  
 Bat l'onde qui bouillonne et bondit dans les airs.  
 Sa rage, en soulevant le vaste sein des mers,  
 Exhale en tourbillons le souffle qui lui reste.  
 Malheur au nautonnier, dans ce moment funeste,  
 Si l'aviron léger n'emportait ses canots  
 Loin de l'orage affreux qui tourmente les flots!  
 Tout s'éloigne, tout fuit; la baleine expirante  
 Plonge, revient, surnage; et sa masse effrayante,  
 Qui semble encor braver les ondes et les vents,  
 D'un sang déjà glacé rougit les flots mouvants:  
 Auprès de ses vaisseaux le Batave l'entraîne.

(Poème sur la Navigation.)

## LI. LEGOUVÉ (Gabriel).

Legouvé, in Paris 1764 geboren, gestorben 1812; ein glänzender und eleganter Dichter aus der Schule Desfille's.

Das Gedicht le Mérite des Femmes hat seinen Namen verherrlicht. Man hat außerdem von ihm mehrere sehr schöne Poesien: les Souvenirs, la Mélancolie, les Tombeaux und Trauerspiele, unter denen la Mort d'Abel, la Mort de Henri IV., Epicharis et Néron die besten sind.

*Le Cimetière de Campagne.*

Où suis-je? à mes regards un humble cimetière  
 Offre de l'homme éteint la demeure dernière.  
 Un cimetière aux champs! quel tableau! quel trésor!  
 Là ne se montrent point l'airain, le marbre, l'or;  
 Là ne s'élèvent point ces tombes fastueuses  
 Où dorment à grands frais les ombres orgueilleuses  
 De ces usurpateurs par la mort *dévorés*,<sup>1</sup>  
 Et jusque *dans la mort*,<sup>1</sup> du peuple séparés.  
 On y trouve, fermés par des remparts agrestes,  
 Quelques pierres sans nom, quelques tombes modestes,  
 Le reste dans la poudre au hasard confondu.  
 Salut, Cendre du pauvre! Ah! ce respect t'est dû.  
 Souvent ceux dont le marbre immense et solitaire  
 D'un vain poids après eux fatigue encor la terre,  
 Ne firent que changer de mort dans le tombeau;  
 Toi, chacun de tes jours fut un bienfait nouveau.  
 Courbé sur les sillons, de leurs trésors serviles  
 Ta sueur enrichit l'oisiveté des villes;  
 Et quand Mars des combats fit retentir le cri,  
 Tu défendis l'état après l'avoir nourri.  
 Enfin, chaque tombeau de cet enclos tranquille  
 Renferme un citoyen qui fut toujours utile.  
 Salut, Cendre du pauvre! accepte tous mes pleurs.  
 Mais quelle autre sensée éveille mes douleurs?  
 Tel est donc de la mort l'inévitable empire?  
 Vertueux ou méchant, il faut que l'homme expire.  
 La foule des humains est un faible troupeau  
 Qu'effroyable pasteur, le Temps mène au tombeau.  
 Notre sol n'est formé que de poussière humaine;  
 Et lorsque dans les champs l'automne nous promène,  
 Nos pieds inattentifs foulent à chaque pas  
 Un informe débris, monument du trépas.  
 Voilà de *quels pensers*<sup>2</sup> les cercueils m'environnent.  
 Mais loin que mes esprits à leur aspect s'étonnent,  
 De l'Immortalité je sens mieux le besoin  
 Quand j'ai pour siège une urne, et la Mort pour témoin.

(*La Mélancolie.*)

<sup>1</sup> Par la mort dévorés, vom Tode weggerafft; dans la mort, nach dem Tode; mort ist hier im fig. Sinne, um den Zustand nach dem Tode zu schildern, gebraucht.

<sup>2</sup> *pensers* ist kräftiger als *pensées*.



# Neunzehntes Jahrhundert.

***XIX. Siècle.***



# LISTE CHRONOLOGIQUE DES AUTEURS

DU

## XIX. SIÈCLE,

CONTENUS DANS CE VOLUME.

### 1. Auteurs morts.

1.	<i>Pastoret</i> . . . . .	né en 1756 + 1826.
2.	<i>Volney</i> . . . . .	" 1757 + 1820.
3.	<i>Fontanes</i> . . . . .	" 1757 + 1821.
4.	<i>Parseval-Grandmaison</i> . . . . .	" 1759 + 1835.
5.	<i>Andrieux</i> . . . . .	" 1759 + 1833.
6.	<i>Raynouard</i> . . . . .	" 1761 + 1836.
7.	<i>Me. de Staël</i> . . . . .	" 1766 + 1817.
8.	<i>Arnault</i> . . . . .	" 1767 + 1830.
9.	<i>Benjamin Constant</i> . . . . .	" 1767 + 1830.
10.	<i>Lemercier</i> . . . . .	" 1770 + 1841.
11.	<i>Désaugiers</i> . . . . .	" 1772 + 1827.
12.	<i>Foy</i> . . . . .	" 1775 + 1825.
13.	<i>Millevoye</i> . . . . .	" 1782 + 1816.

### 2. Auteurs contemporains.

1.	<i>d'Aorigny.</i>	16.	<i>Laurent.</i>
2.	<i>de Barante.</i>	17.	<i>Lamartine.</i>
3.	<i>Béranger.</i>	18.	<i>Lamennais.</i>
4.	<i>Berchoux.</i>	19.	<i>Michaud.</i>
5.	<i>Bouchard.</i>	20.	<i>Nodier.</i>
6.	<i>Beaufort d'Hautpoul</i>	21.	<i>Pongerville.</i>
7.	<i>Barthélémy &amp; Méry.</i>	22.	<i>Royer-Collard.</i>
8.	<i>Casimir Bonjour.</i>	23.	<i>Salvandy.</i>
9.	<i>Châteaubriand.</i>	24.	<i>Sand.</i>
10.	<i>Chénedollé.</i>	25.	<i>Soumet.</i>
11.	<i>Délavigne.</i>	26.	<i>Thiers.</i>
12.	<i>Didot, Firmin.</i>	27.	<i>Tastu.</i>
13.	<i>Guiraud.</i>	28.	<i>Villemain.</i>
14.	<i>Hugo, Victor,</i>	29.	<i>Viennet.</i>
15.	<i>Jouy.</i>		



---

# Neunzehntes Jahrhundert.

## XIX. Siècle.

---

### Auteurs morts.

#### I. PASTORET (*Claude Emmanuel Joseph Pierre, Marquis de*).

Pastoret, 1756 in Marseille geboren, starb 1826 (?); er war Minister des Innern unter Ludwig XVI., Mitglied der Akademie der Inschriften und Wissenschaften, und ist durch mehrere Werke einer tiefen und gewissenhaften Gelehrsamkeit bekannt.

Die vorzüglichsten seiner Werke sind: Zoroastre, Confucius, Mahomet, considérés comme sectaires, législateurs et moralistes, avec le tableau de leurs dogmes, de leurs lois et de leur morale; — Moïse, considéré comme législateur et comme moraliste; — Histoire de la Législation.

#### *Dieu se révèle à Moïse.*

Longtemps avant que Moïse donnât son code aux Israélites, ils ne connaissaient d'autre pouvoir que celui qu'un chef exerçait dans sa tribu. Eclairés par l'Etre suprême, et dociles aux principes immuables de la vertu, les patriarches faisaient le bien par goût et par devoir. Le peuple malheureusement n'imita point l'exemple de ces hommes vénérables; il veut qu'on parle à ses yeux plus qu'à son coeur, et préfère à des leçons des images sensibles.<sup>1</sup> Loin de se vouer à la sagesse patriarcale, les Juifs s'abandonnèrent donc à toutes les absurdités de l'idolâtrie.

Le terme de cette erreur est arrivé. Dieu le révèle à Moïse. C'est aux pieds du mont Horeb, près d'un désert, au milieu d'un buisson ardent, que le prophète obtient une si grande faveur de l'Etre suprême. Aucun témoin n'est digne encore de la partager avec lui; mais bientôt, assemblé autour du Sinaï, le peuple entier recevra les preceptes du seigneur. Combien ici tout est grand! quel appareil pompeux! comme tout imprime le respect et élève l'imagination! l'Eternel paraît au sommet de la montagne embrasée: ses pieds reposent sur un ouvrage aussi pur qu'un ciel serein, et plus brillant que le saphir. L'horison est enflammé de la lueur majestueuse des éclairs, et le bruit redoublé des tonnerres se joint au son de la trompette, échappé du sein d'un nuage, pour annoncer, à l'Israélite étonné la présence du Seigneur. Déjà la trompette se tait, la foudre s'apaise, les éléments sont enchaînés; la nature silencieuse écoute, avec un respect attentif, les ordres du Maître des cieux et de la terre.

---

<sup>1</sup> A des leçons des images sensibles; er setzt hier den Dativ vor den Accusativ, weil beide nicht von gleicher Ränge sind.



Je suis votre Dieu, s'écrie-t-il, adorez-moi, et non des divinités impuissantes et chimériques. Si je punis ceux qui m'offensent, je comble de bienfaits ceux qui me chérissent. Ne prenez point mon nom en vain; observez le sabbat; honorez vos parents; ne vous souillez jamais par le vol, la concupiscence, l'assassinat et l'adultère.

(Moïse, considéré comme Législateur et comme Moraliste.)

## II. VOLNEY (*Constantin François Chasseboeuf, Comte de*).

Volney, Mitglied des Instituts, zu Craon in Anjou geboren den 3. Februar 1757, starb zu Paris den 25. April 1820.

Im 25. Jahre machte er eine Reise nach Aegypten, wo er das Arabische lernte; nach einer vierjährigen Abwesenheit gab er sein erstes Werk *Voyage en Egypte et en Syrie* heraus, das eine große Sensation hervorbrachte. 1791 schrieb er jene so bekannten Ruines oder Méditations sur les révolutions des Empires, worin er mit Kraft die Menschenrechte vertheidigt und religiöse Toleranz zu erwecken sucht; 1793 la Loi Naturelle oder Catéchisme du Citoyen français.

Auch besitzt man von ihm philologische Arbeiten über die orientalischen Sprachen, worin er von einem allgemeinen Alphabete, um dieselben zu studiren, spricht. Sein System ist von Sacy und Langlès angegriffen, von der Akademie zu Calcutta aber genehmigt worden.

Volney verbindet in seinen Werken Eleganz des Ausdrucks mit Tiefe der Gedanken, und obgleich er oft paradox erscheint, so muß man ihm doch die Gerechtigkeit widerfahren lassen, daß er diese Paradoxen durch eine gedrängte Logik mit aller Macht des Gefühls und inniger Ueberzeugung vertheidigt.

### *Les Pyramides d'Egypte.*

La main du temps, et plus encore celle des hommes qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les Pyramides. La solidité de leur construction et l'énormité de leur masse, les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré; *l'on commence*<sup>1</sup> à voir ces montagnes factices dix-huit lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête, qu'on croit être à leurs pieds; enfin l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve; la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petite et si faible, qui rampe à leur pied, tout saisit à la fois le coeur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect. Mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport: après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jète plus qu'un

<sup>1</sup> L'on commence; im Anfange eines Satzes ist on besser; l'on wird nur gebraucht, um den hiatus zu vermeiden, da aber hier kein hiatus vorhanden ist, so ist das l' unnütz.

oeil de regret sur son ouvrage; on s'afflige de penser que pour un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière; on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses et du transport et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux. On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages; ce sentiment revient plus d'une fois en parcourant les monuments de l'Égypte: ces labyrinthes, ces temples, ces Pyramides, dans leur massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple opulent et ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses maîtres.

(*Voyage en Égypte.*)

### III. FONTANES (*Louis, Marquis de*).

Fontanes ward zu Riort in Poitou den 6. März 1757 (1761) geboren, und starb den 17. März 1821 zu Paris; er war Mitglied des Instituts, Senator, Großmeister der Universität in der Kaiserzeit, Dichter und ausgezeichnete Schriftsteller.

Seine besten Werke sind *le Verger*, Ode sur la violation des Tombeaux de Saint-Denis; die übrigen: Traduction de Pope, Fragment Historique de la Vie de Louis XI, Poème sur la Délivrance de la Grèce, la Journée des Morts, &c.

### *Les Grandes Scènes de la Nature.*

Alpes, et vous, Jura, je reviens vous chercher!  
 Sapins du Mont-Envers, puissiez-vous me cacher!  
 Dans cet antre azuré que la glace environne,  
 Qu'entends-je? l'Arvéron bondit, tombe et bouillonne,  
 Rejaillit et retombe, et menace à jamais  
 Ceux qui tentent l'abord de ces âpres sommets.  
 Plus haut l'aigle a son nid, l'éclair luit, les vents grondent.  
 Les tonnerres lointains sourdement se répondent.  
 L'orgueil de ces grands monts, leurs immenses contours,  
 Cent siècles qu'ils ont vu passer comme des jours,  
 De l'homme humilié terrassent l'impuissance:  
 C'est là qu'il rêve, adore ou frémit en silence.  
 Et lorsqu'abandonnant ces informes beautés,  
 Qui repoussent bientôt les yeux épouvantés,  
 J'entrevis ces vallons, ces beaux lieux où respire  
 Un charme que Saint-Preux n'a pu même décrire  
 Quand de l'heureux Léman je découvris les flots  
 Oui, je crus qu'échappé des débris du chaos  
 L'univers tout-à-coup naissant à la lumière  
 M'égalait sa jeunesse et sa beauté première.

(*Le Verger.*)

IV. PARSEVAL-GRANDMAISON (*François Auguste*).

Parseval, ein Dichter, welcher der Schule Delille's angehört, ward in Paris den 7. Mai 1759 geboren und starb daselbst 1838 als Mitglied der Akademie.

Er war zuerst Maler; da aber sein künstlerisches Talent ihm keinen sichern Erwerbszweig verschaffen konnte, legte er sich auf Poesie; 1804 gab er seine *Amours épiques* heraus, die ihm die Pforten der Akademie eröffneten; nachher seinen Philipp August, ein kaltes, aber durch tausend Schönheiten ersten Ranges diese Mängel aufwiegendes Gedicht. Parseval begleitete Bonaparte nach Aegypten, und nach seiner Rückkehr arbeitete er an Napoléon en Egypte, das sehr gelungen, jedoch seines Todes wegen nicht vollendet ist, obgleich er lange Zeit daran gearbeitet hatte. Dieses Gedicht ist nicht herausgegeben und nur durch die Bruchstücke bekannt, die er in den Sitzungen der Akademie vorgelesen hat.

Talent und poetischer Geist lassen sich diesem Dichter nicht absprechen, doch muß man bekennen, daß er nicht einer der Ersten von der genannten Schule ist. In einem sehr hohen Alter besaß er noch alle Frische eines jugendlichen Geistes. Man sehe *Salvandy*, XIX. Jahrhundert.

***Excommunication de Philippe-Auguste.***

Le légat prend la bulle, en sa main la déploie,  
Et le peuple, enchainé par un pieux respect,  
D'épouvante et d'horreur frémit à cet aspect.  
Ainsi, lors qu'apparaît sous la voûte étoilée  
De l'astre aux crins ardents la flamme échevelée,<sup>1</sup>  
Tout frémit et se tait: du globe voyageur<sup>1</sup>  
Le foudroyant éclat et l'horrible rougeur,<sup>1</sup>  
Frappant les coeurs saisis d'une terreur profonde,  
Prophétise aux mortels l'embrasement du monde.  
Ainsi la bulle éclate:<sup>2</sup> alors tombe à genoux  
Le peuple épouvanté du celeste courroux,  
Le faible est terrassé, le plus hardi s'étonne.  
Ce n'est plus un légat, c'est le Très-Haut qui tonne;  
Mais quel est tout-à-coup ce spectacle nouveau?  
Le prélat sur l'autel s'empare d'un flambeau,  
Le renverse et l'éteint, et bientôt dans le temple,  
Les prêtres, que partout l'oeil effrayé contemple,  
Jétent, par la fureur saintement égarés,  
Touts leurs habits pompeux, touts leurs voiles sacrés,  
Renversent l'autel même, et des crépes funèbres  
Sur les chasses<sup>3</sup> des Saints étendent les ténèbres.  
Ces monuments pieux, à leur calme ravis,  
Soudain sont descendus des augustes parvis;  
Et cette croix terrible, où notre foi consacre  
D'un Dieu mourant pour nous le sanglant simulacre,  
Sur la cendre est couchée au milieu des débris.  
Des prêtres en fureur entendez-vous les cris?  
Fuis, monarque déchu, fuis la terre où nous sommes;  
Rejeté par l'Eglise, horrible à tous les hommes,  
Tu n'es plus ni Français, ni citoyen, ni roi;  
L'onde et les feux sacrés sont interdits pour toi.

<sup>1</sup> L'astre aux crins ardents de la flamme échevelée, le globe voyageur, foudroyant éclat, l'horrible rougeur, erinnern an Monsarb's hebanische Schule.

<sup>2</sup> la bulle éclate; eine Bulle kann nicht plagen, eine bombe éclate, mais une bulle!!

<sup>3</sup> la chasse des Reliquienfäßchen; la chasse die Jagd.

A ces mots, redoutant le terrible anathème,  
 Le cortège du roi, ses preux, ses gardes même,  
 Tout a fui<sup>1</sup> loin du temple, où lui seul est resté;  
 Pareil au malheureux, dont le souffle empesté  
 Répand au loin la mort; et dont le corps immonde  
 Par l'effroi qu'il inspire est séparé du monde.

(Philippe-Auguste.)

#### V. ANDRIEUX (François Guillaume).

Andrieux, Secrétaire der Académie, Professor der Literatur am Collège de France, ward 1759 in Strassburg, nach Anderen in Melun geboren, und starb 1833 in Paris; Verfasser des ausgezeichneten Lustspiels *les Etourdis*.

Man hat von ihm folgende Lustspiele: *le Trésor*, *la Comédienne*, *le Manteau*; *Erzählungen und Episteln in Versen*, die durch Witz, durch Anmuth und Zartheit des Stils, ihm einen ehrenwerthen Platz neben La Fontaine und Horaz verschafft haben. Seine Vorlesungen erhalten ihn stets in ehrenwerther Erinnerung bei seinen vormatigen Schülern, die ihn als einen theuren Lehrer und aufgeklärten Führer in allen Zweigen der Wissenschaften schmerzlich vermissen. Als Professor der Literatur war Ampère, und in der Académie Fétiers, ehemaliger Minister und Verfasser der *Revolutionsgeschichte Frankreichs*, sein Nachfolger.

#### *Une Promenade de Fénélon.*

Victime de l'intrigue et de la calomnie,  
 Et par un noble exil expiant son génie,  
 Fénélon, dans Cambrai peu regrettant la cour,  
 Répandait des bienfaits et recueillait l'amour;  
 Instruisait, consolait, donnait à tous l'exemple.  
 Son peuple, pour l'entendre, accourait dans le temple;  
 Il parlait, et les cœurs s'ouvraient tous à sa voix.  
 Quand, du saint ministère ayant porté le poids,  
 Il cherchait vers le soir le repos, la retraite,  
 Alors aux champs, aimés du sage et du poète,  
 Solitaire et rêveur il allait s'égarer;  
 De quel charme, à leur vue, il se sent pénétrer!  
 Il médite, il compose, et son âme l'inspire;  
 Jamais un vain orgueil ne le presse d'écrire;  
 Sa gloire est d'être utile; heureux quand il a pu  
 Montrer la vérité, faire aimer la vertu!  
 Ses regards animés d'une flamme céleste  
 Relèvent de ses traits la majesté modeste;  
 Sa taille est haute et noble; un bâton à la main,  
 Seul, sans faste et sans crainte, il poursuit son chemin,  
 Contemple la nature et jouit de Dieu même.  
 Il visite souvent les villageois qu'il aime,  
 Et chez ces bonnes gents, de le voir tout joyeux,  
 Vient sans être attendu, s'assied au milieu d'eux,  
 Ecoute le récit des peines qu'il soulage,  
 Joue avec les enfants et goûte le laitage.

<sup>1</sup> tout a fui; er gebraucht hier den Singular, grammatisch wäre tous ont fui besser, doch stand es ihm frei, als Dichter, erstere Konstruktion zu gebrauchen.

Un jour, loin de la ville ayant longtemps erré,  
 Il arrive aux confins d'un hameau retiré,  
 Et sous un toit de chaume, indigente demeure,  
 La pitié le conduit, une famille y pleure.  
 Il entre; et, sur le champ, faisant place au respect,  
 La douleur un moment se tait à son aspect.  
 O Ciel! c'est monseigneur!... On se lève, on s'empresse;  
 Il voit avec plaisir éclater leur tendresse.  
 „Qu'avez-vous, mes enfants? d'où naît votre chagrin?  
 Ne puis-je le calmer? versez-le dans mon sein;  
 Je n'abuserai point de votre confiance.“  
 On s'enhardit alors, et la mère commence:  
 „Pardonnez, monseigneur; mais vous n'y pouvez rien;  
 Ce que nous regrettons c'était tout notre bien;  
 Nous n'avions qu'une vache! hélas! elle est perdue:  
 Depuis trois jours entiers nous ne l'avons point vue;  
 Notre pauvre Brunon!... nous l'attendons en vain!  
 Les loups l'auront mangée, et nous mourrons de faim,  
 Peut-il être un malheur au nôtre comparable?  
 — Ce malheur, mes amis, est-il irréparable?  
 Dit le prélat; et moi ne puis-je vous offrir,  
 Touché de vos regrets, de quoi les adoucir?  
 En place de Brunon si j'en trouvais une autre?  
 — L'aimerions-nous autant que nous aimions la nôtre?  
 Pour oublier Brunon, il faudra bien du temps!  
 Eh! comment l'oublier, ni nous, ni nos enfants?  
 Nous serions bien ingrats!... C'était notre nourrice!  
 Nous l'avions achetée étant encore génisse!  
 Accoutumée à nous, elle nous entendait,  
 Et même à sa manière, elle nous répondait;  
 Son poil était si beau! d'une couleur si noire!  
 Trois marques seulement, plus blanches que l'ivoire,  
 Ornaient son large front et ses pieds de devant.  
 Avec mon petite Claude elle jouait souvent;  
 Il montait sur son dos; elle le laissait faire!  
 Je riais.... A présent nous pleurons, au contraire!  
 Non, monseigneur, jamais! il n'y faut pas penser,  
 Une autre ne pourra chez nous la remplacer.“

Fénélon écoutait, cette plainte naïve.  
 Mais, pendant l'entretien, bientôt le soir arrive:  
 Quand on est occupé de sujets importants,  
 On ne s'aperçoit pas de la fuite du temps.  
 Il promet, en partant, de revoir la famille.

„Ah! monseigneur lui dit la plus petite fille,  
 Si vous vouliez pour nous la demander à Dieu,  
 Nous la retrouverions. — Ne pleurez plus. Adieu.“

Il reprend son chemin, il reprend ses pensées,  
 Achève en son esprit des pages commencés;  
 Il marche : mais déjà l'ombre croît, le jour fuit;  
 Ce reste de clarté que dévance la nuit  
 Guide encor ses pas à travers les prairies,  
 Et le calme du soir nourrit ses rêveries.  
 Tout-à-coup à ses yeux un objet s'est montré;  
 Il regarde.... il croit voir.... il distingue.... en un pré,  
 Seule, errante, et sans guide, une vache.... c'est celle  
 Dont on lui fit tantôt un portrait si fidèle;  
 Il ne peut s'y tromper!... Et soudain empressé,  
 Il court dans l'herbe humide et franchit un fossé,  
 Arrive haletant; et Brunon complaisante,  
 Loin de le fuir, vers lui s'avance et se présente;  
 Lui-même, satisfait, la flatte de la main.  
 Mais que faire? va-t-il poursuivre son chemin,  
 Retourner sur ses pas ou regagner la ville?  
 Déjà pour revenir il a fait plus d'un mille...  
 „Ils l'auront dès ce soir, dit-il, et par mes soins :  
 Elle leur coûtera quelques larmes de moins.  
 Il saisit à ces mots la corde qu'elle traîne  
 Et marchant lentement, derrière lui l'emmène.

Venez, mortels si fiers d'un vain et mince éclat,  
 Voyez en ce moment, ce digne et saint prélat,  
 Que son nom, son génie, et son titre décore,  
 Mais que tant de bonté relève plus encore!  
 Ce qui fait notre orgueil vaut-il un trait si beau?

Le voilà fatigué, de retour au hameau.  
 Hélas! à le clarté d'une faible lumière,  
 On veille, on pleure encor dans la triste chaumière;  
 Il arrive à la porte: „Ouvrez-moi, mes enfants,  
 Ouvrez-moi: c'est Brunon, Brunon que je vous rends.“  
 On accourt. O surprise! ô joie! ô doux spectacle!  
 La fille croit que Dieu fait pour eux un miracle:  
 „Ce n'est point monseigneur, c'est un ange des cieux,  
 Qui sous ses traits chéris se présente à nos yeux;  
 Pour nous faire plaisir il a pris sa figure;  
 Aussi je n'ai pas peur... Oh! non, je vous assure,  
 Bon ange!...“ En ce moment, de leurs larmes noyés,  
 Père, mère, enfants, tous sont tombés à ses pieds.  
 „Levez-vous, mes amis; mais quelle erreur étrange  
 Je suis votre archevêque, et ne suis point un ange;  
 J'ai retrouvé Brunon, et, pour vous consoler,  
 Je revenais vers vous; que n'ai-je pu voler!  
 Reprenez-la, je suis heureux de vous la rendre.  
 — Quoi! tant de peine! ô Ciel! vous avez pu la prendre,

Et vous même!... Il reçoit leurs respects, leur amour.  
 Mais il faut bien aussi que Brunon ait son tour.  
 On lui parle: „C'est donc ainsi que tu nous laisses!  
 Mais te voilà!..." Je donne à penser les caresses!  
 Brunon paraît sensible à l'accueil qu'on lui fait.  
 Tel au retour d'Ulysse, Argus le reconnaît.  
 „Il faut, dit Fénélon, que je reparte encore;  
 A peine dans Cambrai serai-je avant l'aurore;  
 Je crains d'inquiéter mes amis, ma maison...

„Oui, dit le villageois, oui, vous avez raison;  
 On pleurerait ailleurs, quand vous séchez vos larmes!  
 Vous êtes tant aimé! prévenez leurs alarmes;  
 Mais comment retourner? car vous êtes bien las!  
 Monseigneur, permettez... nous vous offrons nos bras:  
 Oui, sans vous fatiguer, vous ferez le voyage.“  
 D'un peuplier voisin on abat le branchage.  
 Mais le bruit au hameau s'est déjà répandu:  
 Monseigneur est ici! chacun est accouru,  
 Chacun veut le servir. De bois et de ramée  
 Une civière<sup>1</sup> agreste aussitôt est formée,  
 Qu'on tapisse partout de fleurs, d'herbage frais,  
 Des branches au-dessus s'arrondissent en dais;  
 Le bon prélat s'y place, et mille cris de joie  
 Volent au loin: l'écho les double et les renvoie.  
 Il part; tout le hameau l'environne et le suit;  
 La clarté des flambeaux brille à travers la nuit!  
 Le cortège bruyant, qu'égaye un chant rustique,  
 Marche... honneurs innocents, et gloire pacifique!  
 Ainsi par leur amour Fénélon escorté,  
 Jusque dans son palais en triomphe est porté.

### ***Le Rat de Ville et le Rat des Champs.***

Certain rat de campagne en son modeste gîte,  
 De certain rat de ville eut un jour la visite.  
 Ils étaient vieux amis; quel plaisir de se voir!  
 Le maître du logis veut, selon son pouvoir,  
 Régaler l'étranger: il vivait de ménage,  
 Mais donnait de bon coeur, comme on donne au village.  
 Il va chercher au fond de son garde-manger,  
 Du lard qu'il n'avait pas achevé de ronger,  
 Des noix, des raisins secs. Le citadin à table,  
 Mange du bout des dents, trouve tout détestable.  
 „Pouvez vous bien, dit-il, végéter tristement,  
 Dans un trou de campagne, enterré tout vivant?  
 Croyez-moi, laissez-là cet ennuyeux asile,  
 Venez voir de quel air nous vivons à la ville;

<sup>1</sup> Civière, eine in Frankreich gebräuchliche Tragbahre.

Hélas! nous ne faisons que passer ici bas;  
 Les rats, petits et grands, marchent tous au trépas.  
 Ils meurent tous entiers, et leur philosophie  
 Doit être de jouir d'une si courte vie,  
 D'y chercher le plaisir; qui s'en-passe est bien fou."  
 L'autre persuadé, saute hors de son trou.  
 Vers la ville à l'instant ils trottent côte à côte;  
 Ils arrivent de nuit; la muraille était haute;  
 La porte était fermée; heureusement nos gents  
 Entrent sans être vus, sous le seuil *se glissants*.<sup>1</sup>  
 Dans un riche logis nos voyageurs descendent;  
 A la salle à manger promptement ils se rendent.  
 Sur un buffet ouvert, trente plats desservis  
 Du souper de la veille étalaient les débris;  
 L'habitant de la ville aimable et plein de grâce,  
 Introduit son ami, fait les honneurs, le place;  
 Et puis, pour le servir, sur le buffet trottant,  
 Apporte chaque mets, qu'il goûte en l'apportant.  
 Le campagnard, charmé de sa nouvelle aisance,  
 Ne songeait qu'au plaisir et qu'à faire bombance,  
 Lorsqu'un grand bruit de porte épouvante nos rats,  
 Ils étaient au buffet; ils se jettent en bas,  
 Courent, mourant de peur, tout autour de la salle:  
 Pas un trou!... De vingt chats une bande infernale  
 Par de longs miaulements redouble leur effroi.  
 — „Oh! oh! ce n'est pas là ce qu'il me faut, à moi,  
 Dit le bon campagnard: mon humble solitude  
 Me garantit du bruit et de l'inquiétude;  
 Là, je n'ai rien à craindre; et si j'y mange peu,  
 J'y mange en paix, du moins, et j'y retourne. Adieu!  
 (Imitation d'Horace.)

## VI. RAYNOUARD (François Joseph Marie).

Raynouard ward den 18. September 1761 zu Brignoles in der Provence geboren und starb in Passy, bei Paris, im Dezember 1836; bekannt als Sekretair der Academie, Mitglied der Academie der Inschriften und Wissenschaften, tragischer Dichter und tüchtiger Philolog.

Sein erstes Werk war das 1804 von der Academie gekrönte Gedicht Socrate au Temple d'Aglaure; bald darauf erschienen seine *Templiers*, ein Trauerspiel das seine Dichter-Laufbahn begründete und ihm die Pforten des Instituts öffnete, nachdem er den größten Preis dafür gewonnen hatte. Seinen *Etats de Blois*, die er nachher herausgab, ward nicht derselbe Erfolg zu Theil.

Seine allgemein bekannten philologischen Werke sind: *Rocherches sur les Langues Romanes*; *Observations sur le Roman de Rou*; *Grammaire comparée des Langues de l'Europe Latine* und *Choix des Poésies Originales des Troubadours*. Seine Ansicht über den Ursprung der romanischen Sprachen ist von Vielen bekämpft und widerlegt worden.

<sup>1</sup> *se glissants*, ein gegen die Flechten des Partizips, des Verbalns wegen begangener Fehler.



Unter Corbières' Ministerium legte er seine Stelle als Sekretair der Akademie — er war Nachfolger Snard's — nieder; Mignet war sein Nachfolger in der Akademie. —

Als Mitglied des Senats unter Napoleon zeigte er stets einen unabhängigen und energischen Charakter, zu einer Zeit, wo dieser selten war und Alles sich unter dem Scepter der Tyrannei beugte.

### ***Le Supplice des Templiers.***

(Discours du Connétable au roi Philippe-le-Bel.)

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,  
S'élève en échafaud, et chaque chevalier  
Croît mériter l'honneur d'y monter le premier;  
Mais le Grand-Maitre arrive; il monte, il les dévance.  
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance;  
Il lève vers les cieux un regard assuré:  
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.  
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie:  
„Nul de nous n'a trahi son Dieu, ni sa patrie;  
„Français souvenez-vous de nos derniers accents:  
„Nous sommes innocents, nous mourons innocents!  
„L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste;  
„Mais il est dans le Ciel un tribunal auguste  
„Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,  
„Et j'ose t'y citer, ô Pontife romain!  
„Encor quarante jours! . . . je t'y vois comparaître."  
Chacun en frémissant écoutait le Grand-Maitre.  
Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi!  
Quand il dit: „O Philippe, ô mon maître, ô mon Roi!  
„Je te pardonne envain: ta vie est condamnée;  
„Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année."

(AU ROI.)

Les nombreux spectateurs, émus et consternés,  
Vertent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.  
De tous côtés s'étend la terreur, le silence.  
Il semble que du Ciel descende la vengeance.  
Les bourreaux interdits n'osent plus approcher;  
Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher,  
Et détournent la tête. . . Une fumée épaisse  
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse;  
Tout-à-coup le feu brille; à l'aspect du trépas.  
Ces braves chevaliers ne se démentent pas.  
On ne les voyait plus; mais leurs voix héroïques  
Chantaient de l'Eternel les sublimes cantiques;  
Plus la flamme montait, plus ce concert pieux  
S'élevait avec elle, et montait vers les cieux.  
Votre envoyé paraît, s'écrie. . . Un peuple immense  
Proclamant avec lui votre auguste clémence,

Au pied de l'échafaud soudain s'est élancé. . .  
 Mais il n'était plus temps. . . les chants avaient cessé.<sup>1</sup>  
 (Les Templiers.)

## VII. STAEL-HOLSTEIN (*Anne Louise Germaine Necker, Baronne de*)

Die Frau von Staël ward in Paris 1766 geboren und starb den 14. Juli 1817; sie war die Tochter des Ministers Necker, eine der berühmtesten und hochgebildeten Frauen dieses Jahrhunderts. Im 20. Jahre vermählte sie sich mit dem Baron von Staël-Holstein, schwedischen Minister. Sie war in Coppet bei ihrem Vater, als er seine *Dernières vues de politique et de finances* herausgab. Dieses Werk mißfiel dem Consul Bonaparte, der vermurthete, der Verfasser habe sich dabei von seiner Tochter helfen lassen. Der Haß, den ihm Frau von Staël eingebläht, und den dieselbe hervorgerufen hatte, ergriff diese Gelegenheit, um sich Luft zu machen. Er gab ihr den Befehl, sich 40 Meilen von der Hauptstadt zu entfernen; sie verwandelte denselben in eine freiwillige Verbannung und kam nach Deutschland. Hier lernte sie Schiller, Goethe und Wieland kennen, studirte die deutsche Literatur und gab ihr treffliches Werk *l'Allemagne* heraus. Der plötzliche Tod ihres Vaters rief sie nach der Schweiz; diesen Verlust tief betrauernd, machte sie eine Reise nach Italien; „*Corinne*“ erschien. Die Veröffentlichung ihres Werkes über Deutschland feste sie neuen Verfolgungen aus; um sich denselben zu entziehen, floh sie nach Moskau und kehrte nach Frankreich erst mit der Restauration der Bourbons zurück.

„Malgré les défauts de sa manière, sagt Chateaubriand, madame de Staël ajoutera un nom de plus à la liste des noms qui ne doivent point mourir. Pour rendre ses ouvrages plus parfaits, il eût suffi de lui ôter un talent. Moins brillante dans la Conversation, elle eût moins aimé le monde, et elle en eût ignoré les petites passions. Ses écrits n'auraient point été entachés de cette politique de parti qui rend cruel le caractère le plus généreux, fausse le jugement le plus sain, aveugle l'esprit le plus clairvoyant; de cette politique qui donne de l'aigreur aux sentiments et de l'amertume au style, qui dénature le talent, substitue l'irration de l'amour-propre à la chaleur de l'ame et remplace les inspirations du génie par les boutades de l'humeur.“

Der Frau von Staël Werke sind allgemein bekannt. Außer den beiden schon genannten hat man noch *Delphine*, worin sie das gesellschaftliche Leben der höhern Stände schildert, mit folgendem Motto: L'homme doit braver l'opinion, la femme doit s'y soumettre, das *Génier* mit folgenden Worten widerlegt: „Non l'homme ne doit point braver l'opinion; la femme ne doit point s'y soumettre; tous deux doivent l'examiner, se soumettre à l'opinion légitime, braver l'opinion corrompue; le bien, le mal sont invariables; les convenances qui assujétissent les deux sexes diffèrent entre elles, comme les fonctions que la nature assigne à chacun des deux; mais la nature ne condamne pas l'un au scandale et l'autre à l'hypocrisie; elle leur donna la vertu pour les inspirer, la raison pour guider la vertu, et toutes les convenances s'arrêtent devant ces limites éternelles.“ Ein sehr richtiges Urtheil.

Man findet das ausgezeichnete Talent der Frau von Staël in zweien ihrer jugendlichen Arbeiten gleichfalls wieder: *l'Influence des Passions sur le bonheur des Individus et des Nations* 1796, und *la Littérature considérée dans ses Rapports avec les Institutions sociales* (1800). Ein anderes noch, worin mit Kraft und Glanz ihr Geist sich kund giebt, sind die nach ihrem Tode erschienenen *Considerations sur la Révolution française*. —

Frau von Staël und Chateaubriand sind die Patriarchen der neuern französischen romantischen Schule. —

### *Pompéia.*

A Rome, l'on ne trouve guère que les débris des monuments publics, et ces monuments ne retracent que l'histoire

<sup>1</sup> Les chants avaient cessé. Man sehe unter *Génier* die Bemerkung bei monter.

politique des siècles écoulés; mais à Pompéïa c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres, l'a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus, et ce souvenir enfin s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes étaient encore dans leur beauté première, et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant; la farine qui allait être pétrie est encore là. Les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé, et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les roues, et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs des corps-de-garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloûtir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous les côtés la ville qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir, et l'apparence même de vie qu'offre ce séjour fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, mines sur mines, et tombeaux sur tombeaux. Cette histoire du monde où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplit le cœur d'une profonde mélancolie. Qu'il y a longtemps que l'homme existe! Qu'il y a longtemps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt! Où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées? L'air qu'on respire dans ces ruines en est-il encore empreint, où sont-elles pour jamais déposées dans le ciel où règne l'Immortalité? Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été trouvés à Herculaneum et à Pompéïa, et que l'on essaye de dérouler à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais en passant près de ces cendres que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer de peur qu'un souffle n'en lève cette poussière où de nobles idées sont peut-être encore empreintes. —

(*Corinne* Lib. XI.)

VIII. ARNAULT (*Antoine Vincent.*).

Arnault ward in Paris 1766 geboren, und starb in der Normandie 1834. Er war Sekretär der Akademie, Professor der Literatur an der polytechnischen Schule, tragischer und didaktischer Dichter und Fabulist.

Man hat von ihm folgende Tragödien: *Marius à Minturnes*; *les Vénitiens*; *le Roi et le Laboureur*; *Oscar*; *Germanicus*; wovon erstere die beste ist. Seine Fabeln, in denen originelle Gedanken sich mit einem glänzenden und warmen Stil vereinigen, sind sehr geschätzt.

Der bekannte *Scythe* war sein Nachfolger in der Akademie.

*Le Cadran Solaire.*

Rencontrant un cadran solaire,  
Qu'en son jardin fesait établir un bourgeois,  
„Je voudrais bien savoir, disait un villageois,  
A quoi ce meuble est nécessaire?  
— Sais-tu lire? au manant dit le propriétaire.  
— Oui, Monsieur, je sais lire et compter, s'il vous plaît.  
Eh bien! remarque sur quelle nombre  
Cette aiguille jete son ombre,  
Et tu sauras qu'elle heure il est.“  
Sans en demander d'avantage,  
Le manant retourne à l'ouvrage;  
Et puis, prompt à s'imaginer  
Qu'il était temps d'aller dîner,  
Il vint le demander à l'horloge. O disgrâce!  
Vainement de l'aiguille il y cherche la trace.  
Comme il s'en étonnait, riant de sa grimace,  
„— *Nigaud*,<sup>1</sup> lui dit le maître, apprends et retiens bien  
Que ce cadran n'est bon à rien  
Quand le ciel est couvert, et que sur cette aiguille  
On ne doit pas compter, si le soleil ne brille.“  
Image de certains amis:  
Dans la prospérité leurs soins vous sont promis;  
Mais de leur dévouement n'attendez preuve aucune,  
Pour peu qu'un malheur passager  
Du nuage le plus léger  
Viène obscurcir votre fortune.

(*Fables Nouvelles.*)

*Marius dans les Marais de Minturnes.*

Le monde a conspiré la perte d'un seul homme,  
Et la nature entière est d'accord avec Rome.  
De son sein l'Océan m'écarte avec effroi,  
La terre me repousse et s'ébranle sous moi.  
C'est en vain que la nuit, moins cruelle et plus sombre,  
Favorise mes pas et me prête son ombre;  
Au défaut du soleil la foudre ici me luit,  
Et montre à l'univers qu'enfin *Marius* fuit!

<sup>1</sup> *Nigaud*, Einfaltspinsel. —

Par d'étonnants revers le sort veut que j'expie  
 Les étonnants succès qui signalisent ma vie;  
 Il veut faire admirer à la postérité  
 Mon infortune autant que ma prospérité...  
 Tout se tait; tout a fui dans une horreur profonde,  
 Et seul, je semble errer sur les débris du monde.  
 Je n'irai pas plus loin: j'attends ici mon sort.  
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que je brave la mort.  
 Demanderai-je aux Dieux qu'un trépas plus illustre  
 Au nom de Marius ajoute un nouveau lustre?  
 Quarante ans de combats m'ont épargné ce soin,  
 Et pour être immortel, je n'en ai pas besoin.  
 Expirer loin de Rome, en cette solitude,  
 N'est-ce pas la punir de son ingratitude?  
 Je l'abandonne en proie au plus pressant danger.  
 Oui, me laisser mourir, c'est assez me venger.  
 Teutons, Cimbres, Gaulois, que ce jour vous rallie;  
 La mort de Marius vous livre l'Italie.  
 Mais Sylla cependant ne recueille-t-il pas  
 Cet absolu pouvoir, objet de nos débats?  
 Favorable à ses yeux, mon désespoir seconde  
 Son orgueil qui l'appèle à l'empire du monde.  
 Est-ce ainsi que mon coeur apprit à le haïr?  
 Son plus fidèle ami le put-il mieux servir?  
 Ah! *quels que*<sup>1</sup> soient les maux dont la mort nous délivre,  
 Montrons-nous Marius, en osant encor vivre.  
 Dussé-je encore m'attendre à des plus grands revers,  
 Je ne puis me résoudre à céder l'univers.  
 Vivons, tant que ce noble et puissant héritage  
 D'un autre que mon fils *peut être*<sup>2</sup> le partage;  
 Vivons, tant qu'un sénat, guidé par l'intérêt,  
 N'aura pas à mes pieds révoqué son arrêt;  
 Vivons, tant que ce bras, pour victoire dernière,  
 N'aura pas à Sylla fait mordre la poussière;  
 Vivons: le Ciel le veut. En ces lieux j'aperçois  
 L'abri qui m'est offert sous ces rustiques toits.  
 C'est chez l'infortuné que la pitié se trouve:  
 Sans peine on compatit aux maux que l'on éprouve.  
 A travers tant d'écueils les Dieux qui m'ont sauvé,  
 Au plus obscur trépas ne m'ont point réservé.  
 Leurs mains, qui sous mes pas aplanissent la route,  
 Pour un grand avenir m'ont réservé sans doute.  
 Eprouvons les destins, fatiguons leur courroux,  
 Voyons si le malheur est plus constant que nous.

(Marius à Minturnes.)

<sup>1</sup> *Quels que soient les maux*; in diesem Falle wird *quel que* in zwei Wörtern geschrieben, *quel* stimmt mit den nach *être* folgenden Substantiven überein, *que* bleibt invariabel.

<sup>2</sup> *peut être*, nicht mit *peut-être* zu verwechseln (ersteres sein kann; letzteres vielleicht).

## IX. BENJAMIN DE CONSTANT DE REBECQUE.

Benjamin Constant ward in Genf, 1767, von protestantischen Eltern geboren, und starb in Paris den 8. Dezember 1830, als Publizist, Redner und Literat einen wohlverdienten Ruhm genießend.

Obgleich Benjamin Constants Schriften meist politischen Gehalts sind, so verdienen doch folgende erwähnt zu werden. Adolphe, Anekdote, trouvée dans les papiers d'un inconnu, ein Roman, den er 1816 herausgab, und der sich sowohl durch Korrektheit des Stils, als durch Geschmack auszeichnet. Seine in Versen abgefaßte Uebersetzung von Schiller's „Wallenstein“, besonders aber die Vorrede, worin er die verschiedenen dramatischen Systeme vergleicht, kann als eine treffliche Quelle bei Forschungen dieser Art zu Rathe gezogen werden, und sein letztes 1824 erschienenenes Werk *de la Religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements* ist ein für Philosophie und Moral im höchsten Grade wichtiges Schriftchen.

Benjamin Constant war nicht Akademiker, obgleich sein letztes Werk ihm diesen Platz hätte verschaffen müssen. Jung studirte er in Erlangen und kam 1792 nach Paris, einige Tage nach dem Justizmorde der Girondisten. Feind der Jesuiten und jeder Tyrannei war er sein ganzes Leben hindurch einer ihrer stärksten Gegner, wie es seine politischen Reden beweisen. — Er starb allgemein betrauert. —

*Besoin du sentiment religieux chez l'Homme.*

Cependant au milieu de ses succès et de ses triomphes, ni cet univers qu'il a subjugué, ni ces organisations sociales qu'il a établies, ni ces lois qu'il a proclamées, ni ces besoins qu'il a satisfaits, ni ces plaisirs qu'il diversifie, ne suffisent à son ame. Un désir s'élève sans cesse et lui demande autre chose. Il a examiné, parcouru, conquis, décoré la demeure qui le renferme, et son regard cherche une autre sphère. Il est devenu maître de la nature visible et bornée, et il a soif d'une nature invisible et sans bornes. Il a pourvu à des intérêts qui, plus compliqués et plus factices, semblent d'un genre plus relevé. Il a tout connu, tout calculée, et il éprouve de la lassitude à ne s'être occupé que d'intérêts et de calculs. Une voix crie au fond de lui même, et lui dit que toutes ces choses ne sont que du mécanisme, plus ou moins ingénieux, plus ou moins parfait, mais qui ne peuvent servir de terme, ni de circonscription à son existence, et que ce qu'il a pris pour un but n'était qu'une série de moyens.

Il faut bien que cette disposition soit inhérente à l'homme, puisqu'il n'est personne qui n'ait, avec plus ou moins de force, été saisi par elle, dans le silence de la nuit, sur les bords de la mer, dans la solitude des campagnes. Il n'est personne qui ne se soit, pour un instant, oublié lui-même, senti comme entraîné dans les flots d'une contemplation vague, et plongé dans un océan de pensées nouvelles, désintéressées, sans rapport avec les combinaisons étroites de cette vie. L'homme le plus dominé par des passions actives et personnelles, a pourtant malgré lui, subitement, de ces mouvements qui l'enlèvent à toutes les idées particulières et individuelles. Ils naissent en lui lorsqu'il s'y attend le moins. Tout ce qui au physique, tient à la nature, à l'univers, à l'immensité; tout ce qui au moral excite l'attendrissement

et l'enthousiasme; le spectacle d'une action vertueuse, d'un généreux sacrifice, d'un danger bravé courageusement, de la douleur d'autrui secourue ou soulagée, le mépris du vice, le dévouement au malheur, la résistance à la tyrannie, réveillent et nourrissent dans l'âme de l'homme cette disposition mystérieuse; et si les habitudes de l'égoïsme le portent à sourire de cette exaltation momentanée, il n'en sourit néanmoins qu'avec une honte secrète qu'il cache sous l'apparence de l'ironie, parcequ'un instinct sourd l'avertit qu'il outrage la partie la plus noble de son être.

(De la Religion.)

### X. LEMERCIER (Nepomucène).

Lemercier, Mitglied der Akademie, 1770 in Paris geboren, gestorben 1840; ein ausgezeichnete Dichter und Schriftsteller.

Seine dramatischen Schriften sind: Lovetace, la Tartufe révolutionnaire, la Rude, Pinto ou la Journée d'un Conspirateur, Lusule et Ovarèse, Charlemagne, Christophe Colomb; seine Gedichte: Homère et Alexandre, les ages français, Traduction des vers dorés de Pythagore, de deux Idylles de Théocrite, la Panhypocrisiade. Unter seinen prosaischen Schriften ist der Cours analytique de Littérature Générale zu erwähnen.

Pinto ward von der Regierung verboten, weil einige Verse auf dieselbe angewandt werden konnten und der Verfasser sich stets durch seine freien und unabhängigen Meinungen auszeichnete. —

#### *Discours de Moïse aux Juifs révoltés.*

J'entends, fils de Jacob, vos cris accusateurs,  
Et de l'asile saint je quitte les hauteurs.  
Né sujet comme vous du monarque suprême,  
Vous m'appellez, j'accours vous répondre moi-même.  
Aux champs de Misraïm qui fit tomber vos fers?  
Moi. Qui vous a tracé le chemin des déserts?  
Moi. Qui sut d'Amalec abattre la furie?  
Moi. Qui vous a donné des lois, une patrie?  
Moi, dis-je; et, couronnant mes travaux assidus,  
Les richesses peut-être et les rangs me sont dus?  
Mais que suis-je? ni roi, ni pontife, ni juge.  
Nu de biens et de titres, ai-je même un refuge?  
Quels soldats vont marcher contre mes ennemis?  
Ma force est l'Eternel, à qui je suis soumis.  
Homme, pouvais-je rien,<sup>1</sup> sans Dieu qui me conseille,  
Qui seul fit tout pour vous, qui parle à mon oreille?  
Le chameau voyageur, que son maître conduit,

1 Pouvais-je rien; statt quelque chose. Wir müssen hier etwas über dieses Wort bemerken; die Verwandelung der Bedeutung von pas, point, erklärt die des Wortes rien; rien bedeutete ehemals Etwas, eine Bedeutung, die Lemercier hier dem Worte wiederspiegelt; es ist aus dem lat. Aff. rem gebildet, durch Verwandelung des m in n und Dazwischenschiebung des i; rien war ehemals Substantiv und weiblich:

Las! pourquoi l'ai de mes yeux regardée

La fausse *rien*s qui douce ami a nom.

(Chanson de Coucy, p. 22.)

Las! (Hélas) pourquoi ai-je contemplé de mes yeux, cette chose perfide qui a nom douce amie.

Ne s'enorgueillit pas de la route qu'il suit.  
 Je ne prétends de vous aucune récompense;  
 Je cède les honneurs à qui Dieu les dispense;  
 Il nomme Aron grand-prêtre, et le choisit sur tous;  
 En le sanctifiant, je n'en suis point jaloux.  
 Du superbe Coré si j'imitais l'audace,  
 Au sacrificeur je ravirais sa place:  
 Mais Dieu n'a pas permis que la soif du pouvoir,  
 Détournât ma vertu de son noble devoir.  
 Un tyran nuit et jour craint pour sa tyrannie;  
 Le soin de la défendre avilit son génie;  
 Ses lâches intérêts sont mortels à ses lois;  
 Et les fils de ses fils n'entendront point sa voix.  
 Libre de dignités et tout à la justice,  
 Mes decrets immortels sont exempts de caprice:  
 Qui me les a dictés? Dieu, qui vint me chercher  
 Dans l'exil où Jéthro se plut à me cacher;  
 Dieu, qui de mes destins troublant la nuit profonde,  
 Me tira de l'oubli, pour éclairer le monde;  
 Dieu, qui met ma faiblesse au-dessus des alarmes,  
 Et la ceint de puissance et d'invisibles armes;  
 Ce grand Dieu, qui soutient le monde de ses bras,  
 Et voit comme un néant la terre et nos débats;  
 Ce Dieu présent, partout; ce Dieu, dont la parole.  
 Fit de rien l'Univers, mit les cieux sur le pôle;  
 Qui brille à l'Orient dès que l'Aurore luit,  
 Dont le jour parle au jour, et la nuit à la nuit;  
 Dont le cours du soleil publie aux yeux la gloire,  
 Et qui daigne, ô Jacob, conserver ta mémoire.  
 Si j'eusse fait mentir son saint nom profané,  
 Moi-même avec mes fils il m'eût exterminé.  
 Quel séjours si lointain où son bras ne m'atteigne?  
 Les enfers? il s'y venge; et les cieux? il y règne.  
 Ne murmurez donc plus. Ah! qu'il n'entende pas  
 Vos lèvres, vos pensers le blasphémer tout bas,  
 De peur qu'ici la foudre, en ses mains toujours prête,  
 Ne vous jète sans vie aux pieds de son prophète.

(Moïse.)

# XI. DÉSAUGIERS (*Marie Antoine Madelaine*).

Désaugiers, geboren 1772, gestorben 1827, ein berühmter französischer Liebedichter. Er steht tief unter Beranger, weil er das Lied nicht zur Ueberebheit, sondern demselben den ihm eigenthümlichen Charakter lieh.

Gewöhnlich pflegte er bei Tische in Gesellschaft von Freunden, sich zu begeistern; alsdann dichtete er sehr schöne Lieder, worin oft Eleganz und Korrektheit des Ausdrucks sich mit witzigen Einfällen verbindet. Einige seiner Dichtungen sind kleine Meisterwerke, worunter *Le peintre dans son Ménage*,



Paris à cinq heures du matin sehr geschätzt werden. Er hat eine Menge von Vaudevilles bearbeitet.

Mit Gentil hat er für das Theater Français eine Komödie geliefert: l'Hôtel garni, die man als eine kalte, aber geniale Skizze lautenr Geschmacks und verfeinerten Großsinns allgemein betrachtet.

### *Le Peintre dans son Ménage.*

Jaloux de donner à Nodelle  
 Le duplicata de mes traits,  
 Vite je cours chez mon Apelle;  
 Je monte et ne sais où j'en suis.  
 Son escalier est une échelle,  
 Et sa rampe une corde à puits.  
 Un chanfre est au premier étage,  
 Au deuxième est un chaudronnier,  
     Puis un *garnier*,<sup>1</sup>  
     Un *rubanier*,<sup>1</sup>  
 Puis au cinquième un garçon cordonnier;  
 Je reprends haleine et courage,  
 Et j'arrive enfin au grenier.

J'entre, et d'abord sur une chaise  
 Je vois le buste de Platon;  
 Sur un Hercule de Farnèse  
 S'élève un bonnet de coton;  
 Un *briquet*<sup>2</sup> est dans une malle,  
 Dans un verre un peigne édenté,  
     Un bas crotté  
     Sur un pâté,  
 Un pôt à l'eau sur une Volupté:  
     Vulcain près du tison qui brûle,  
     Et la Frileuse à son côté.

Le portait d'un acteur tragique  
 Est vis-à-vis d'un mannequin;  
 Je vois sur la Vénus pudique  
 Une *culotte*<sup>3</sup> de nankin;  
 Une tête de Diogène  
 A pour pendant un *potiron*;<sup>4</sup>  
     Près d'Apollon  
     Est un *poltron*;<sup>5</sup>  
 Psyché sourit à l'ombre d'un chaudron,  
 Et les restes d'une Romaine  
 Sont sous l'oeil du cruel Néron.

<sup>1</sup> Garnier, rubanier, Scheidenmacher, Wandwirter.

<sup>2</sup> briquet, ein Infanterie-Säbel, und Feuerzeug.

<sup>3</sup> culotte sind kurze Hosen, pantalon lange Beinkleider.

<sup>4</sup> potiron Türkenkopf, Türkenhaub, Turban.

<sup>5</sup> poltron Memme.

Au coin d'une vitre cassée  
 S'agite un morceau de miroir,  
*Dessous*,<sup>1</sup> la barbe de Thésée;  
 Sous un Plutus une Lucrèce;  
 Sous un tableau récemment peint,  
     Je vois un pain,  
     Un *escarpin*,<sup>2</sup>  
 Une Vénus sur un lit de sapin;  
     Et la Diane *chasseresse*<sup>3</sup>  
 Derrière une peau de lapin.

Seul j'admiraïs ce beau désordre,  
 Quand un homme armé d'un bâton,  
 Entre, et m'annonce que par ordre  
 Il va me conduire en prison.  
 Je résiste; il me parle en maître;  
 Je lui lance un Caracalla,  
     Un Attila,  
     Un Scévola,  
 Un Alexandre, un Socrate, un Sylla,  
 Et j'écrase le nez du traître  
 Sous le poids d'un Caligula.

Mais au bruit, au fracas *des bosses*,<sup>4</sup>  
 Je vois vers moi de l'escalier.  
 S'élancer vingt bêtes féroces,  
 Vrais visages de créancier.  
 Sur ma tête assiettes, bouteilles  
*Pleuvent*<sup>5</sup> au gré de leur fureur;  
     Et le traiteur,  
     Le blanchisseur,  
 Le parfumeur, le bottier, le tailleur,  
 Font payer à mes deux oreilles  
 Le nez de leur ambassadeur.

Au lieu d'emporter mon image,  
 Comme je l'avais espéré,  
 Je sors n'emportant qu'un visage  
 Pâle, meurtri, défiguré.  
 O vous! sensibles créatures,  
 Aux traits bien fins, bien réguliers,

<sup>1</sup> dessous, darunter; man beachte hier die Anwendung dieses Worts.

<sup>2</sup> *escarpin*, Langschuh.

<sup>3</sup> *chasseresse*, nur in Poesie gebräuchlich, sonst sagt man *chasseuse*.

<sup>4</sup> *bosse*, Modell eines Malers.

<sup>5</sup> *pleuvent*. Wie können Grammatiker sagen, *pleuvoir* könne nur in der dritten Person Singular gebraucht werden! Man sagt les Normands *pleuvent* à Paris; so hat auch der Lat. Statius in der *Thebaïde* VIII, 416 gesagt: *funda sana pluunt* (les frondes *pleuvent* des pierres). — (Siehe Lemare Cours de Langue Française, in Bezug auf die unpersönlichen Verben.

Des noirs huissiers,  
Des noirs greniers  
Evitez bien les assauts meurtriers,  
Et que Dieu garde vos figures  
Des peintres et des créanciers.

## XII. FOY (Emmanuel).

Foy, geboren 1775, gestorben in Paris 1825; General und großer Redner. Foy's literarische Werke nicht allein haben ihm die Pforten des Tempels der Unsterblichkeit eröffnet, sondern auch seine in der Deputirten-Kammer gehaltenen Reden sind deren würdig. Man hat von ihm ein ausgezeichnetes historisches Werk, Histoire de la Guerre de la Peninsule sous Napoléon, das erst nach seinem Tode erschien.

### *Caractère de Napoléon.*

Avec ses passions et malgré ses erreurs, Napoléon est, à tout prendre, le plus grand homme de guerre des temps modernes. Il a porté dans les combats une courage stoïque, une ténacité profondément calculée, un esprit fécond en inspirations soudaines, qui déconcertaient par des ressources inespérées les plans de l'ennemi. Qu'on se garde d'attribuer une longue suite de succès à la puissance organique des masses, qu'il a mises en mouvement. L'œil le plus exercé aurait peine à y découvrir autre chose que des éléments de désordre. Qu'on ne dise pas non plus qu'il fut capitaine heureux, parcequ'il était monarque puissant. De toutes ses campagnes, les plus mémorables sont: la campagne de l'Adige, ou, général de la veille, commandant à une armée peu nombreuse, et, dans le commencement, mal ordonnée, mal *outillée*,<sup>1</sup> il se plaça de prime-abord plus haut que Turenne, et à côté de Frédéric; et la campagne de France en 1814, où réduit à une poignée de soldats harrassés, il combattait à un contre dix. Les dernières lueurs de la foudre impériale éblouissaient encore les yeux de nos ennemis, et il faisait beau voir comme les élans du vieux lion pourchassé, resserré, traqué, retraçaient au vif les jours de sa jeunesse où il s'épanouissait dans les champs du carnage.

Napoléon possédait à un degré éminent les facultés du métier des armes: tempérant et robuste, veillant et dormant à volonté; paraissant à l'improviste où on l'attendait le moins, il ne dédaignait pas les détails auxquels se rattachent parfois des résultats importants. Souvent la main qui venait de tracer des règles pour le gouvernement de plusieurs millions d'hommes, rectifiait l'état de situation inexact d'un régiment, ou écrivait, d'où l'on devait tirer deux-cents conscrits, et dans quel magasin on prendrait les souliers. Interlocuteur patient et facile, il interrogeait à fond; il savait écouter, talent rare chez les grands de la terre.

<sup>1</sup> Outillé équipiert; neues, von Militär gebrauchtes Wort.

Il a porté dans les combats un courage froid et impassible; jamais esprit plus profondément méditatif ne fut plus fécond en illuminations rapides et soudaines. En devenant empereur, il ne cessa pas d'être soldat. Si, avec le progrès de l'âge son activité diminuait, c'est que les forces physiques étaient moindres.

Dans les jeux mêlés de calcul et de hasard, on court toujours des risques d'autant plus grands, qu'on veut obtenir de plus grands avantages. C'est là précisément ce qui rend si funestes aux nations la trompeuse science des conquérants. Napoléon, quoique naturellement aventureux, ne manquait ni de suite, ni de méthode, et il n'usait ni ses soldats, ni ses trésors *là où*<sup>1</sup> suffisait l'autorité de son nom. Ce qu'il pouvait obtenir par les négations ou par la feinte, il ne le demandait pas à la force des armes. L'épée tirée du fourreau ne fut ensanglantée que lorsqu'il était impossible d'arriver au bout par une manœuvre. Toujours prêt à combattre, habituellement il choisissait l'occasion et le terrain. Il a donné quarante batailles pour huit ou dix qu'il a reçues.

D'autres généraux l'ont égalé dans l'art de disposer les troupes sur le terrain. Quelques-uns ont donné une bataille aussi bien que lui. On en citerait plusieurs qui l'ont mieux reçue. Il les a surpassés tous dans la manière de diriger une campagne offensive.

Les guerres d'Espagne et de Russie ne prouvent rien contre son génie. Ce n'est pas avec les règles de Montecuculi et de Turenne manœuvrant sur la Renchen qu'il faut juger de pareilles entreprises. Les uns guerroyaient pour avoir tel ou tel quartier d'hiver; l'autre, pour conquérir le monde. Il lui fallait souvent non pas seulement gagner une bataille, mais la gagner de telle façon qu'elle épouvantât l'Europe et amenât des résultats gigantesques. Ainsi, les vues politiques intervenaient sans cesse dans le génie stratégique, et pour l'apprécier tout entier il ne faut pas se renfermer dans les limites de l'art de la guerre. Cet art ne se compose pas seulement de détails techniques, il a aussi sa philosophie. Pour trouver dans cette région élevée un rival à Napoléon, il faudrait remonter aux temps où les institutions féodales n'avaient pas encore rompu l'unité des nations antiques. Les seuls fondateurs de religion ont exercé sur leurs sectaires une autorité comparable à celle qui le rendit maître absolu de son armée. Cette puissance morale lui est devenue funeste pour avoir voulu s'en prévaloir même contre l'ascendant de la force matérielle, et parce qu'elle l'a entraîné à mépriser des règles positives dont la longue violation ne reste pas impunie.

<sup>1</sup> là où. Man soll nach den grammatischen Regeln der meisten Grammatiker keine zwei Adverbien, die ein Ortsverhältnis ausdrücken, neben einander setzen, und *là* und *où* nicht, weil sie einen Status erzeugen; dieses ist wahr, die beiden Wörter aber sind notwendig, um den Gedanken auszudrücken, und die besten Klassiker haben sich ihrer bedient. Voltaire sagt: *Là où* le vulgaire rit, le philosophe admire, ... Forster Il n'y a point d'esprit *là où* il n'y a point de raison. — *Là où* le méchant jouit du repos, le coeur humain peut concevoir des craintes. (Castel Bajec.) Siehe um weiteres (Dictionnaire Grammatical de Vanier, p. 369.)

Quand l'orgueil acheminait Napoléon vers sa chute, il lui arriva de dire : „La France a plus besoin de moi, que je n'ai besoin d'elle... Et il disait vrai. Mais pourquoi était-il devenu nécessaire? C'est parce qu'il avait confié la destinée des Français au hasards d'une guerre interminable; c'est parce que malgré les ressources de son génie, cette guerre tous les jours plus chanceuse par la mise en jeu de la totalité des forces, et par la hardiesse des mouvements, remettait en problème à chaque campagne, à chaque bataille, les fruits de vingt années de triomphe; c'est parce que son gouvernement était modélé de façon que tout devait disparaître avec lui, et que du dehors et du dedans devait éclater à la fois une réaction proportionnée à la violence de l'action. La frénésie conquérante avait retourné la question européenne; nous, les fils premiers nés de la liberté et de l'indépendance, nous versions notre sang pour servir des passions royales contre la cause des peuples, et les peuples outragés revenaient plus terribles, armés des principes que nous avions abandonnés.

Parfois cette masse immense de passions qu'il accumulait contre lui, cette multitude de bras prêts à se lever pour la vengeance portèrent un trouble involontaire dans l'ame de l'ambitieux. Regardant autour de lui, il s'effraya d'être seul, et il songea à affermir sa puissance en la modérant. Alors lui vint en pensée le projet de créer une pairie héréditaire, et de refaire sa monarchie sur des bases moins fragiles. Mais Napoléon voyait sans illusion le fond des choses. La nation, occupée toute et toujours à suivre les desseins de son chef, n'avait eu jusque-là le temps d'en former pour elle-même. Le jour où elle n'eût plus été étourdie par le fracas des armes, elle eût demandé compte de sa servile obéissance. Mieux vaut, pensait-il, pour un prince absolu, combattre les armées de l'étranger qu'avoir à lutter contre l'énergie des citoyens. Le despotisme avait été organisé pour faire la guerre; on continua la guerre pour conserver le despotisme. Le sort en était jeté; la France devait conquérir l'Europe, ou l'Europe subjuguier la France.

Napoléon a péri; il a péri pour avoir tenté avec les hommes du dix-neuvième siècle l'oeuvre des Attila et des Gengis-Khan; pour avoir cédé à une imagination toute contraire à l'esprit contemporain, que sa raison connaissait pourtant si bien; pour n'avoir point voulu s'arrêter le jour où il eut la conscience de son impuissance à réussir. La nature a marqué un terme au-delà duquel les entreprises folles ne doivent pas être conduites avec sagesse. Ce terme, l'Empereur l'atteignit en Espagne, et le dépassa en Russie. S'il eût échappé alors à sa ruine, son inflexible outrecuidance lui eût fait trouver ailleurs Baylen et Moscou.

*(Histoire de la Guerre de la Péninsule sous Napoléon.)*

XIII. MILLEVOYE (*Charles Hubert*).

Millevoye ward 1782 in Abbeville geboren und starb in Paris 1816, ausgezeichnet als Dichter.

Er gewann mehrere von der Akademie ausgestellte Preise; die Werke die dazu Anlaß gaben sind: *l'Indépendance de l'Homme de Lettres*, *la Mort de Rotrou*, *les Embellissements de Paris*, *Goffin ou le Héros Liégeois*. Er bearbeitete ohne Erfolg eine Uebersetzung Virgil's; glücklich in der Elegie hinterließ er drei Meisterwerke, worin ein tiefes melancholisches Gefühl sich kund giebt und die seinen Ruhm zu begründen hinreichend gewesen wären: *la Chute des Feuilles*, *la Demeure abandonnée*, *le Poète mourant*, *le Déjeuner*, *le Rendez-vous*. Millevoye starb in der Blüthe der Jahre, zu einer Zeit, als er sich mit einer Uebersetzung des *Ilias* beschäftigte. Die wenigen Fragmente die man davon hat, versprachen Frankreich einen Uebersetzer des großen Dichters, wie er noch nirgends aufzufinden ist. Bongerville, der Herausgeber seiner Werke, hat in seiner Biographie des jungen Dichters interessante Notizen geliefert und sein Talent zu würdigen gewußt. —

*La Chute des Feuilles.*

De la dépouille de nos bois  
L'automne avait jonché la terre;  
Le bocage était sans mystère,  
Le rossignol était sans voix.  
Triste, et mourant à son aurore,  
Un jeune malade à pas lents,  
Parcourait une fois encore  
Le bois cher à ses premiers ans:  
„Bois que j'aime, adieu, je succombe!  
Votre deuil a prédit mon sort,  
Et dans chaque feuille qui tombe  
Je lis un présage de mort.  
Fatal oracle d'Epidaure,  
Tu m'as dit: Les feuilles des bois  
A tes yeux jauniront encore,  
Et c'est pour la dernière fois.  
La nuit du trépas t'environne;  
Plus pâle que la pâle automne,<sup>1</sup>

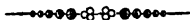
<sup>1</sup> La pâle automne; automne ist gewöhnlich weiblich, weil es sich auf ein stummes e endet, doch gebraucht man auch das männliche Geschlecht. Dieselbe Bemerkung wie bei hymne findet statt. (Siehe Thomas, und Bracconier *Théorie du Genre*.) Dichter pflegen gewöhnlich das weibliche Geschlecht vorzuziehen.

Dieses Gedicht bietet in andern Texten folgende Varianten dar:

- ℔. 9. Bois que j'aime! adieu... je succombe.  
℔. 10. Ton deuil m'avertit de mon sort;  
℔. 12. Je vois un présage de mort.  
℔. 16—19. Mais c'est pour la dernière fois.  
L'éternel cyprès se balance,  
Déjà sur la terre en silence  
Il incline ses longs rameaux. —  
℔. 20. Et je meurs! de leur froide haleine  
℔. 27. M'ont touché les sombres autans;  
Et j'ai vu comme une ombre vaine  
S'évanouir mon beau printemps.  
Tombe, tombe!...  
℔. 28. Voile aux yeux ce triste chemin,  
Cache au désespoir...  
℔. 30. Mais si mon amante voilée  
Au détour de la sombre allée.  
℔. 35. Il dit, s'éloigne... et, sans retour,  
La dernière feuille qui tombe  
A signalé son dernier jour.  
℔. 39. Mais son amante ne vint pas.

Tu t'inclines vers le tombeau.  
 Ta jeunesse sera flétrie  
 Avant l'herbe de la prairie,  
 Avant le pampre du coteau.  
 Et je meurs ! De sa froide haleine  
 Un vent funeste m'a touché,  
 Et mon hiver s'est approché  
 Quand mon printemps s'écoule à peine.  
 Arbuste en un seul jour détruit,  
 Quelques fleurs faisaient ma parure,  
 Mais ma languissante verdure  
 Ne laisse après elle aucun fruit.  
 Tombe, tombe, feuille éphémère !  
 Voile aux yeux ce triste chemin,  
 Cache au désespoir de ma mère  
 La place où je serai demain.  
 Mais vers la solitaire allée,  
 Si mon amante désolée  
 Venait pleurer quand le jour fuit,  
 Eveille par un léger bruit  
 Mon ombre un instant consolée."  
 Il dit, s'éloigne. . . et sans retour !  
 La dernière feuille qui tombe  
 A signalé son dernier jour.  
 Sous le chêne on creusa sa tombe.  
 Mais ce qu'il aimait ne vint pas  
 Visiter la pierre isolée :  
 Et le pâtre de la vallée  
 Troubla seul du bruit de ses pas  
 Le silence du mausolée.

(Élégies.)



## Auteurs contemporains.

### I. D'AVRIGNY.

D'Avrigny, geboren 1760 auf der Insel Martinique.

Werke: Tableau historique des Commencements et des Progrès de la Puissance britannique dans les Indes Orientales. — La navigation moderne, ou le Départ de Lapeyrouse. — Prière de Patrocle à Achille; — Poésies. — Jeanne d'Arc, Tragödie.

### *Jeanne d'Arc au duc de Bedford.*

. . . Si dans ce jour une aveugle furie,  
 Prince, par ses clameurs, n'attaquait que ma vie,  
 Celle qu'à la vengeance on veut sacrifier

Dédaignerait le soin de se justifier.

Mais au Dieu dont je tiens ma force et mon courage,

Guerrière, je dois rendre un noble témoignage :

Je le dois, je le veux ; et ma voix sans détours,

De ma vie à vos yeux va présenter le cours.

Mon nom vous est connu... depuis que je suis née,

L'hiver n'a pas vingt fois vu s'achever l'année.

Sous un rustique toit Dieu cacha mon berceau.

Non loin de Vaucouleurs, quelques prés, un troupeau,

Des auteurs de mes jours composaient la richesse ;

Le travail de leurs mains nourrissait la vieillesse.

Docile à leurs leçons, heureuse à leur côté,

Mon enfance croissait dans la simplicité ;

Et, bergère comme eux, j'errais sur les montagnes,

Chantant le nom de Dieu qui bénit les campagnes.

Chaque jour cependant jusqu'à nous apportés,

Des bruits affreux troublaient nos hameaux attristés.

On disait, qu'inondant et nos champs et nos villes,

L'Anglais à la faveur de nos haines civiles,

Allait bientôt, brisant nos remparts asservis,

Saper les fondements du trône de Clovis,

Et de la Loire enfin franchissant la barrière,

Sur les murs d'Orléans arborer sa bannière....

Des maux de mon pays en secret tourmenté,

Tout mon cœur s'indignait, jour et nuit agité ;

Et du bruit des combats, au milieu des prairies,

Seule j'entretenais mes longues rêveries.

Un soir (il m'en souvient), de la cime des monts

L'orage en s'étendant, menaçait nos vallons ;

Tout fuyait... Près de là l'ombre d'un chêne antique

Protégeait du hameau la chapelle rustique :

J'y cours, et sur la pierre où j'implorai les Cieux,

Le sommeil malgré moi vint me fermer les yeux.

Tout-à-coup, de splendeur et de gloire éclatante,

Du céleste séjour une jeune habitante,

La houlette à la main, se montre devant moi :

„Humble fille des champs, dit-elle, lève-toi !

Geneviève est mon nom ; les rives de la Seine

Me virent, comme toi, conduire les troupeaux ;

Quand du fier Attila les funestes drapeaux

D'un nuage sanglant déjà couvraient la France.

Ma voix, au nom du Ciel, promit sa délivrance.

Le Ciel veut par ton bras l'accomplir aujourd'hui :

Du trône des Français, va, sois l'heureux appui.

Le Dieu qui, des bergers empruntant l'entremise,

Jadis arma David et dirigea Moïse,

Dans les murs de Fierbois, au pied des saints autels,

Cacha depuis long-temps aux regards des mortels



Le glaive qui, remis aux mains d'une bergère,  
 Doit briser les efforts d'une armée étrangère.  
 En secret informé par un avis des cieux,  
 Déjà Valois attend le bras victorieux  
 Que suscite pour lui leur faveur imprévue.  
 Pleine d'un feu divin, va t'offrir à sa vue;  
 Marche, Orléans t'appèle au pied de ses remparts;  
 Marche; à ta voix l'Anglais fuira de toutes parts,  
 Et le temple de Rheims verra, dans son enceinte,  
 Sur le front de son roi s'épancher l'huile sainte..."  
 L'immortelle, à ces mots remonte dans les airs;  
 Et moi, le coeur ému de sentiments divers,  
 Je m'éveille, incertaine, et n'osant croire encore  
 Au choix trop éclatant, dont l'Eternel m'honore.  
 Mais trois fois quand la nuit ramène le repos,  
 Je vois les mêmes traits, j'entends les mêmes mots:  
 „Humble fille des champs, lève-toi!... Dieu t'appèle,  
 Au Ciel, à ton pays tremble d'être infidèle!..."  
 Je cède enfin, je pars respirant les combats...  
 Le frère de ma mère accompagnait mes pas.  
 J'avais atteint le front des collines prochaines...  
 Là, muette et pensive, à nos bois, à nos plaines,  
 Par un dernier regard, j'adressai mes adieux;  
 Et le toit paternel disparut à mes yeux...  
 ... Au travers du trouble et du ravage  
 Vers la cour de Valois le Ciel m'ouvre un passage.  
 J'arrive. On m'interroge; on doute de ma foi;  
 Mais les pontifes saints ont rassuré mon roi.  
 Je parais à ses yeux sans crainte, sans audace,  
 J'entre: un de ses guerriers est assis à sa place;  
 Lui-même au milieu d'eux, il siège confondu:  
 Mais un esprit céleste à mes yeux descendu,  
 Me le montrait du doigt, et planait sur sa tête.  
 J'approche et devant lui je m'incline et m'arrête;  
 Des cieux, à haute voix, j'annonce les décrets...  
 „Oui, me dit-il, commande; et mes guerriers sont prêts  
 A suivre sur tes pas l'ardeur qui les transporte."  
 Il dit, et de Fierbois, à son ordre, on m'apporte  
 Le glaive qui bientôt doit venger les Français.  
 Nous partons... mais pourquoi retracer nos succès?  
 Jeune et faible instrument de la faveur céleste.  
 Je marchais... je parlais... Dieu seul a fait le reste.

(Tragédie de Jeanne d'Arc.)

***Jeanne d'Arc invoque le Très-Haut.***

... O des coeurs éclairés par ta foi,  
 Guide sûr, ferme appui, Dieu tout-puissant, c'est toi  
 Qui seul, me révélant une langue étrangère,

Inspirais chez les rois une simple bergère.  
 Pleine d'un noble espoir, je t'implore aujourd'hui.  
 Un superbe ennemi m'appèle devant lui;  
 Dans son aveugle orgueil, il m'outrage, il t'offense;  
 Et la main qui, par toi, sauva l'antique France  
 N'est au yeux de l'Anglais, blessé de ses revers,  
 Que l'indigne instrument du pouvoir des enfers.  
 Si ta voix sur mes pas fit marcher la victoire,  
 Viens, viens de tes arrêts manifester la gloire!  
 Prête à ma faible bouche un prophétique accent,  
 Et confonds des vaincus le courroux impuissant!  
 Je ne demande pas que ta bonté propice  
 Du fiel dont je m'abreuve éloigne le calice.  
 Dût la mort aujourd'hui se montrer devant moi,  
 Je l'affrontais sans crainte, et l'attends sans effroi.  
 Mais, loin des bords heureux témoins de mon enfance,  
 Loin des mortels chéris, auteurs de ma naissance,  
 Si je devais, grand Dieu! terminer mon destin,  
 J'aurai voulu du moins, les armes à la main,  
 Sous les murs de Compiègne, au faite de la gloire,  
 Par un trépas illustre honorer ma mémoire;  
 Et je suis dans les fers!... et tandis que ma voix  
 Ne peut plus des Français animant les exploits,  
 Rallier leurs drapeaux autour de ma bannière  
 J'entends encor, j'entends la trompette guerrière  
 Appeler la victoire et sonner les combats!  
 Je vois de toutes parts s'élancer nos soldats,  
 Et le cris des héros retentit dans mon ame!  
 O transports!... A travers la poussière et la flamme,  
 L'étendard de la France a brillé dans les airs.  
 Oui, je les reconnais!... Et je suis dans les fers!...  
 Le Ciel au champ d'honneur ne veut pas que je meure;  
 Tristes murs, serez vous ma dernière demeure?...

(Ibid.)

## II. BARANTE (*Prosper Brugière, Baron de*)

Verfasser der Histoire des Ducs de Bourgogne; Uebersetzer einiger Werke Schiller's u. f. w.

### **Vertot et ses Ouvrages.**

L'oeuvre favorite de l'abbé Vertot, celle à laquelle il travailla avec le plus de goût et de chaleur, ce fut l'Histoire des Révolutions de la République Romaine. Il ne fit point des recherches nouvelles sur l'histoire de Rome; il ne s'efforça point comme on fait maintenant, de découvrir à travers la couleur épique dont la poésie, les traditions, les historiens eux-mêmes, ont

revêtu les annales de la maîtresse du monde, qu'elles furent ses véritables origines, son état social, son gouvernement et ses lois aux diverses époques. Il prit pour véritable cette Rome, telle que nos études classiques l'ont créée dans notre imagination. De plus grands esprits que l'abbé Vertot l'ont bien aussi adoptée pour base de leurs vues politiques. D'ailleurs, il aimait à raconter et à peindre; l'histoire lui apparaissait sous son aspect dramatique. Il écrivit les révolutions de Rome comme Corneille composait ses tragédies, et il prenait la chose si fort à cœur qu'on le voyait fondre en larmes à l'Académie en lisant le discours de Véturie à Coriolan. Ainsi c'est partout le talent du récit qu'il faut chercher dans son livre. Encore ne doit on pas espérer d'y retrouver la couleur du temps et des lieux. Les sentiments, les moeurs, les relations sociales, tout prend un aspect moderne, ainsi que dans une tragédie du Théâtre Français. C'était de la sorte qu'on représentait à cette époque soit l'Antiquité, soit les contrées étrangères. Les traductions étaient même écrites dans ce système; de nos jours, l'imagination se plaît aux tableaux qui ont toutes les nuances locales, le costume original, la naïveté des sentiments et du langage. Plus les objets sont représentés différents de ce qui nous entoure, plus le peintre réussit à nous charmer. Il y a cent ans qu'il en était tout autrement. Alors il semblait aux acteurs qu'ils ne pourraient se faire comprendre qu'en cherchant les analogies qui rapprocheraient les moeurs antiques ou étrangères des moeurs de leurs temps et de leur pays. Ils traduisaient en Français non pas seulement les mots, mais les pensées et les sentiments. Ils cherchaient à transporter sur la scène moderne les personnages antiques, tandis qu'à présent le spectateur moderne demande à être conduit sur la scène antique. Ces remarques ne sont donc pas une critique des histoires de l'abbé de Vertot. Il fut conforme à son temps; encore aujourd'hui la vérité de ses impressions, le nature et la chaleur de son langage, l'honorable indépendance de ses jugements, nous font concevoir les grands succès de l'Abbé de Vertot, et nous portent à les ratifier."

### III. BÉRANGER (*Pierre Jean de*).

Béranger, einer der beliebtesten neueren französischen Dichter.  
Werke: „Chansons."

#### *Les Hirondelles.*

Captif au rivage du Maure,  
Un guerrier, courbé sous ses fers,  
Disait: je vous revois encore,  
Oiseaux ennemis des hivers.  
Hirondelles, que l'espérance  
Suit jusqu'en ces brûlants climats,  
Sans doute vous quittez la France:  
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans, je vous conjure  
 De m'apporter un souvenir  
 Du vallon où ma vie obscure  
 Se berçait d'un doux avenir.  
 Au détour d'une eau qui chemine  
 A flots purs, sous de frais lilas,  
 Vous avez vu notre chaumine;  
 De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née  
 Au toit où j'ai reçu le jour.  
 Là d'une mère infortunée  
 Vous avez dû plaindre l'amour.  
 Mourante, elle croit à toute heure  
 Entendre le bruit de mes pas:  
 Elle écoute, et puis elle pleure.  
 De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma soeur est-elle mariée?  
 Avez-vous vu de nos garçons  
 La foule, aux noces conviée,  
 La célébrer dans leurs chansons?  
 Et ces compagnons du jeune âge  
 Qui m'ont suivis dans les combats,  
 Ont-ils revu tous le village?  
 De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leur corps l'étranger peut-être  
 Du vallon reprend le chemin;  
 Sous mon chaume il commande en maître,  
 De ma soeur il trouble l'hymen.  
 Pour moi plus de mère qui prie,  
 Eh partout des fers ici-bas.  
 Hirondelle de ma patrie,  
 De ses malheurs ne me parlez-vous pas?  
 (*Chansons.*)

#### IV. BERCHOUX (*Joseph*).

Berchoux, geboren 1765 zu Saint-Simphorien-de-Loy.

Werke: La Gastronomie; Les Dieux de l'Opéra; Voltaire ou le Triomphe de la Philosophie Moderne; Le Philosophe de Charenton &c.

#### *Mort de Vatel.*

Condé, le grand Condé, que la France révère,  
 Recevait de son roi la visite bien chère.  
 Dans ce lieu fortuné, ce brillant Chantilli,

Longtemps de race en race à grands frais embelli.  
 Jamais plus de plaisir et de magnificence,  
 N'avaient d'un souverain signalé la présence.  
 Tout le soin des festins fut remis à Vatel,  
 Du vainqueur de Rocroi fameux maître-d'hôtel.  
 Il mit à ses travaux une ardeur infinie;  
 Mais avec des talents il manqua de génie.  
 Accablé d'embarras, vatel est averti  
 Que deux tables en vain réclamaient leur rôti;  
 Il prend pour en trouver une peine inutile.  
 „Ah! dit-il, s'adressant à son ami Courville,  
 De larmes, de sanglots, de douleur suffoqué,  
 Je suis perdu d'honneur deux rôtis ont manqué!  
 Un seul jour détruira toute ma renommée;  
 Mes lauriers sont flétris, et la cour alarmée  
 Ne peut plus désormais se reposer sur moi:  
 J'ai trahi mon devoir, avili mon emploi. . .“  
 Le prince prévenu de sa douleur extrême,  
 Accourt le consoler, le rassurer lui-même.  
 „Je suis content, Vatel; mon ami calme-toi;  
 Rien n'était plus brillant que le souper du roi.  
 Va, tu n'as pas perdu ta gloire et mon estime;  
 Deux rôtis oubliés ne sont pas un grand crime.  
 Prince votre bonté me trouble et me confond:  
 Puisse mon repentir effacer mon affront.  
 Mais un autre chagrin l'accable et le dévore:  
 Le matin à midi point de marée encore.  
 Ses nombreux pourvoyeurs dans leur marche entravés  
 A l'heure du dîner n'étaient point arrivés.  
 Sa force l'abandonne, et son esprit effraie  
 D'un festin sans turbot, sans barbue et sans raie.  
 Il attend, s'inquiète, et, maudissant son sort,  
 Appèle en furieux la marée ou la mort.  
 La mort seule répond: l'infortuné s'y livre.  
 Déjà percé trois fois, il a cessé de vivre.  
 Ses jours étaient sauvés, ô regret! ô douleur!  
 S'il eût pu supporter un instant son malheur.  
 A peine est-il parti pour l'inférieure rive,  
 Qu'on sait de toutes parts que la marée arrive;  
 On le nomme, on le cherche, on le trouve. Grands Dieux!  
 La parque pour toujours avait fermé ses yeux.  
 Ainsi finit Vatel, victime déplorable,  
 Dont parleront longtemps les fastes de la table,  
 O vous qui, par état, présidez aux repas,  
 Donnez-lui des regrets, mais ne l'imitiez pas!

(*La Gastronomie.*)

V. BOUCHARD.

*A Mr. de Lamartine.*

(Sur son voyage en Orient, en 1833.)

Sous le vent frais qui déroulait sa voile  
 Il est parti vers ces bords éclatants,  
 Terre promise où brille son étoile  
 Eh que son âme espéra si longtemps.  
 Brise des mers, soit douce et parfumée!  
 Flots, calmez-vous; ciel, sois toujours serein!  
 Reverdissez, cèdres de l'Idumée;  
 Dieu soit en aide au pieux pèlerin!

Sur cette Grèce au brûlant territoire  
 Jête, ô poète, un rayon d'avenir.  
 Là, chaque pierre est un feuillet d'histoire;  
 Là, chaque pas presse un grand souvenir.  
 On reconnaît les descendants d'Alcide  
 Dans son vieux Klephte et son brave marin:  
 Des champs d'Argos aux monts de la Phocide,  
 Dieu soit en aide au pieux pèlerin!

Ta mission dans les cieux est écrite;  
 Cours promener ta vie, aux rêves d'or  
 Dant ces déserts où l'Arabe s'abrite  
 Aux Sphinx de Thèbe, au palais de Luxor.  
 Tu rediras, en voyant sous le sable  
 Ces dieux géants de granit et d'airain:  
 Vous, seul, Seigneur, êtes impérissable!  
 Dieu soit en aide au pieux pèlerin!

Transports sacrés, religieux délire,  
 Enthousiasme, aigle aux ailes de feu,  
 Electriséz le croisé de la lyre  
 Dans la Sion où souffrit l'Homme-Dieu.  
 Echo du ciel, ton hymne va descendre  
 Sur cette veuve au front pâle et chagrin:  
 Jérusalem va secouer sa cendre.  
 Dieu soit en aide au pieux pèlerin!

Tu les verras, ces rivages d'Asie  
 Que l'oeil compare à des jardins flottants,  
 Où tout est fleurs, lumière et poésie,  
 Où le Zéphir éternise un printemps;  
 Et la Stamboul reine aux mille coupoles,  
 Sous le soleil éblouissant écrin:  
 Mon coeur le suit aux bords où tu t'envoles,  
 Dieu soit en aide au pieux pèlerin!

Va, jeune cygne à l'accent prophétique,  
 Va sous le ciel d'un monde plus riant,  
 Pour agrandir ton essor poétique,  
 Tremper ton aile aux parfums d'Orient;  
 Puis verser nous ces trésors d'harmonie  
 Qu'attend ma muse au modeste refrain:  
 Dieu que j'implore a béni ton génie;  
 Dieu soit en aide au pieux pèlerin!

---

# VI. M<sup>me</sup>. DE BEAUFORT D'HAUTPOUL.

## *La Violette.*

O fille du printemps, douce et touchante image  
 D'un coeur modeste et vertueux,  
 Du sein de ce gazon, tu remplis ce bocage  
 De ton parfum délicieux.  
 Que j'aime à te chercher sous l'épaisse verdure  
 Où tu crois fuir mes regards et le jour!  
 Au pied d'un chêne vert qu'arrose une onde pure,  
 L'air embaumé m'annonce ton séjour,  
 Mais ne crains rien de ma main généreuse;  
 Sans te cueillir, j'admire ta fraîcheur:  
     Je ne voudrais pas être heureuse,  
     Aux dépens même d'une fleur.  
     Reste sur ta tige flexible,  
     Jouis des beaux jours du printemps,  
     Que les zéphirs rafraîchissants,  
 Que ces rameaux et ce lierre sensible,  
 Calment pour toi les feux des étés dévorants.  
 Que l'automne aussi fasse éclore,  
 Autour de toi des rejetons nombreux!  
 Que de l'hiver le souffle rigoureux  
 S'adoucisse et t'épargne encore!  
     Ah! comme ta suave odeur  
 Qui parfume les airs sans dévoiler tes charmes,  
 Que ne puis-je, du pauvre en essuyant les larmes,  
 Lui dérober l'aspect du bienfaiteur!  
 Timide comme toi je veux dans la retraite  
 Et dans l'oubli passer mes jours:  
 Un peu d'encens vaut-il ce trouble qui toujours  
 Poursuit notre gloire inquiète!  
 Simple en mes goûts, de paisibles loisirs  
 Rendent mon âme satisfaite:  
 Mais mon nom contente mes désirs,  
 Puisque l'amitié le répète

L'avenir m'oubliera : mais, chère à mon époux  
 Dans mon enfant trouvant mon bien suprême,  
 Bornant le monde à ce que j'aime,  
 Je me cache aux regards du vulgaire jaloux.  
 Oui, comme toi cherchant la solitude,  
 Ne me plaisant qu'en ces climats déserts,  
 J'y viens rêver, et soupirer des vers  
 Qui ne doivent rien à l'étude.

## VII. BARTHÉLEMY & MÉRY.

Wiel junge Diçter aus Marseille. Werke: Némésis; Napoléon en Egypte; XII Journées de la Révolution &c.

### *La Magistrature ou la Malédiction des 24 heures.*

Sous ce brouillard de plomb, bandeau de cécité,  
 Comment appelez-vous cette île de la Seine,  
 De tant de corps impurs entassement obscène,  
 Qu'un Cocyte bourbeux étreint? — C'est la Cité.  
 Et ce dôme ardoisé d'un gothique édifice,  
 Cet immense perron d'où tombe un peuple noir,  
 Ce vieux Phare étouffé sous un triple éteignoir,<sup>1</sup>  
 Son nom? le Palais-de-Justice.

Île de pleurs, de cris, de deuil et de forfaits!  
 Noble Paris, voilà ton origine immonde,  
 Voilà ta vieille mère; en te mettant au monde  
 Elle garda sa honte et son arrière-faix,  
 Horrible Muséum de toutes les misères,  
 Cette île infecte tout de son exhalaison;  
 Et le fleuve innocent s'imbibe du poison.  
 En baignant l'île des ulcères.

Tout est là : les égouts des modernes Truands,  
 Les caveaux des festins aux livides murailles,  
 Où le peuple affamé dévore des entrailles,  
 Et les gouffres sans nom pleins d'escaliers gluants;  
 Puis l'Hôtel-Dieu gisant sur la pâle civière,  
 Le cachot du départ que l'espérance fuit,  
 Et la morgue au teint vert qui jète chaque nuit  
 Son hameçon dans la rivière.

O Paris, voilà bien ton antique *blason* !<sup>2</sup>  
 Ta ceinture des quais s'arrondit en bordages,  
 Tes ponts qui sont roidis comme autant de cordages,  
 Retiennent ta carène aux rives de gazon.

<sup>1</sup> Les trois tourelles aiguës qui bordent le palais, ont la forme de trois éteignoirs gigantesques.

<sup>2</sup> Paris porte un vaisseau dans ses armes; cette étymologie héraldique s'explique naturellement par la forme de l'île de la cité, berceaux de la grande capitale.



Ton balcon est ce parc où se brise la lame;  
 Ta poulaine est un roi de bronze; cet amas  
 D'aiguilles, de maisons, c'est ton lest; et les mâts  
 Sont les deux tours de Notre-Dame.

Puisses-tu quelque jours, soulevé par les eaux,  
 Ton drapeau d'amiral hissé sur ta misaine,  
 Atteindre, en descendant la pente de la Seine,  
 L'Océan Atlantique où nagent les vaisseaux.  
 Vomis ce lest impur, levain de ta naissance;  
 Libre de ce contact, virginal et léger,  
 Que Paris une fois se montre à l'étranger  
 Avec la robe d'innocence.

Ainsi disparaîtrait dans ces deux Océans,  
 Ce vieux palais bâti par les rois fainéants,  
 Et qui même aujourd'hui, parfumé de tristesse,  
 Etouffe les enfants de la bonne Lutèce!  
 Qui sait même! la mer dont le flot ronge tout,  
 Sur quelque îlot voisin le laisserait debout;  
 En vain ses dents de sel, ses limes de bitumes,  
 Sa colère qui monte en panache d'écumé,  
 Heurteraient l'édifice et sa grille de fer,  
 Dans ces griffes béantes il rongerait la mer.  
 Il garderait encor la forme satanique  
 D'un juge qui prononce une sentence inique;  
 Ses lucarnes de plomb rondes, au front des tours,  
 Ressembleraient de loin à des yeux de vautours:  
 Ce serait un écueil de puissante racine,  
 Plus affreux que Carybde aboyant à Messine;  
 Là, viendrait s'engloutir, sous son noir corridor,  
 Les vaisseaux du Pérou chargés de mines d'or,  
 Et ceux de l'Inde anglaise avec leur riche cale,  
 Qui portent à Brighton les trésors du Bengale:  
 Tous les rochers voisins, périlleux abris,  
 Blanchiraient d'ossements et d'horribles débris,  
 Et le sage nocher fuyant ce promontoire,  
 Lui donnerait pour nom: Roc du Réquisitoire.

Hélas! où m'ont conduit ces chimériques vœux!  
 Il pèsera long-temps sur nous et nos neveux  
 Cet édifice noir garni de ses tourelles,  
 Ce forum glapissant de nos tristes querelles!  
 A jamais éternel dans sa caducité,  
 Il est inamovible autant que la Cité,  
 Autant que ces deux tours, ce grand numéro Onze  
 Qui vomit tant de sons de ses gueules de bronze.

Jamais l'édit royal venu du Carroussel,  
 Sur le sol du Palais ne sèmera du sel;  
 Jamais nous ne verrons sur l'autre bord du fleuve,  
 Dans les quartiers polis de la Lutèce neuve,  
 Thémis, transfuge enfin de ses hideux caveaux,  
 S'inaugurer un temple aux portiques nouveaux.  
 Là, depuis Chilpéric, rien n'a changé de face,  
 C'est encor le chenil de la seconde race.  
 Aussi voyez ce juge en toque de velours,  
 Qui marche gravement sous les pilastres lourds.  
 Qui raye avec ses pieds la poussière des dalles;  
 L'esprit tout obsédé d'images féodales,  
 Peut-il devant le siècle abaissant ses genoux,  
 Croire qu'un beau Juillet étincela sour nous?  
 Si le temps marche ailleurs, là, rien ne le rappelle;  
 Regardez le cadran de la Sainte-Chapelle:  
 Le temps a fait tomber ses aiguilles de fer,  
 C'est le frère éternel du cadran de l'enfer.  
 Un jour nous avons cru (c'était encore un rêve)  
 Que le parfum de poudre exhalé de la Grève  
 Dans le palais voisin entrant avec l'éclair,  
 De sa fétide cour devait assainir l'air:  
 Que les Jnges vendus aux royales Gomorrhes,  
 Et dont l'iniquité suait par tous les pores,  
 De la vertu proscrite effrontés assassins,  
 Ne remonteraient plus vers les prétoires saints;  
 Vain espoir! aucun vent de salubre atmosphère  
 N'a purgé ce manoir, sentine pestifère,  
 Et ces hommes pervers dont Satan sait les noms,  
 Sortis de leurs caveaux, se sont dit: „Revenons;  
 Remontons sur nos bancs, nous jugerons encore  
 Ces odieux amis du signe tricolore;  
 Nous pourrons les plonger vivants dans nos cachots,  
 Nous voterons contre eux la Grève et les fers chauds,  
 Et le trésor royal, au jour des échéances,  
 Comme sous Charles-Dix, soldera nos séances.”  
 Ils sont donc revenus dans cet auguste lieu,  
 Ces Judas, et leur vue a fait reculer Dieu!  
 Succombant cette fois à tant d'ignominie,  
 Le Christ a retrouvé sa première agonie,  
 Et devant les serments de ces hommes impurs  
 Tous les saints crucifix ont déserté les murs.

Ils sont donc revenus! Moi candide poète,  
 Je les croyais encor sous la voûte secrète  
 Où j'aurais pu, *Trois jours*, mieux que je ne le fais,  
 Fouetter impunément leurs quinze ans de forfaits.  
 Venez les voir: c'est l'heure où leur salle est ouverte;

Leur triste amphithéâtre est une table verte,  
 Où quatre opérateurs, d'un oeil inattentif  
 Sous le scapel des lois dissèquent l'homme vif;  
 A l'ignoble chantier où Dupin les convie  
 Ces manoeuvres hideux viennent gagner leur vie;  
 Un squalide recors range sur l'établi  
 Le code où la raison est vouée à l'oubli,  
 La plume criminelle et la fausse balance;  
 Déjà l'huissier criard, dieu bruyant du silence,  
 Entonne le verset d'introit: Chapeau bas!  
 A l'aspect des Dagens étranglés de rabats,  
 On ordonne soudain de fermer les croisées,  
 Car ils craignent de voir les maisons pavoisées,  
 Et le drapeau flottant qui jette ses couleurs  
 Sur le marché voisin, mosaïque de fleurs.  
 Les sbires pourvoyeurs, limiers de bonne race,  
 Présentent pour journée au tribunal vorace  
 Des grappes de filoux que, par amusement,  
 Quatre juges distraits égrenent en dormant;  
 Puis ces forbans de nuit que la famine ronge,  
 Qui, dans tous les forfaits, boivent comme l'éponge;  
 Ces immondes clients des repaires vineux,  
 Que vingt fois la menotte a flétris de ses noeuds,  
 Innombrable bétail que Desmottiers rallie,  
 Qu'une grande cité garde comme une lie,  
 Locataires sans bail des cachots de Paris,  
 De vomitives chairs, de mets hideux nourris,  
 Qui sans rien prélever de leurs peines futures,  
 Préudent à l'arrêt par six mois de tortures.  
 Leur histoire est écrite en un simple dossier:  
 En entendant leurs noms que décline l'huissier,  
 Le juge, coudoyant ses trois dormeurs intimes  
 Condamne en un clin d'oeil les banales victimes.

Tout-à-coup, du milieu de ce fangeux levain,  
 Surgit un homme pur, populaire écrivain,  
 Poète, citoyen, qui depuis sept années  
 Maigrit en combattant pour nos lois profanées;  
 Lui qui, sous les Bourbons, chanta les trois couleurs,  
 Vient pour se disculper sur le banc des voleurs!  
 Malheureux! sais-tu bien que ceux à qui tu parles  
 Sous un autre drapeau sont les juges de Charles,  
 Et qu'ils vont condamner tes innocentes délits  
 Comme au temps où leur salle avait ses fleurs de lis!  
 Tu crois que, pour juger, leur ame se recueille,  
 Insensé! mets la main dans leur noir portefeuille,  
 Et tu vas y trouver l'arrêt qui te proscrit  
 Par leurs iniques mains depuis trois jours écrit;

Tais toi, ne parle pas à ces hommes de fraudes.  
 Ne va pas devant eux jeter les émeraudes;  
 Ta langue harmonieux est de glace pour eux,  
 Ou tinte comme un son dans leur cerveaux si creux;  
 Ces quatres juges noirs, que tu ne vois qu'en buste,  
 Sache que leur aspect épouvante le juste,  
 Qu'ils sont de la raison l'inamovible effroi:  
 Le Minos du milieu, ce vieillard c'est Jouffroy;  
 Prends garde! son sourire est d'un funeste augure,  
 Il se grime en bonhomme et ment à sa figure;  
 Crains aussi ce Duret, au sourcil monacal,  
 Pâle comme uu foetus qui sort de son bocal;  
 Jarry, qui ramassa la robe de son père,  
 Et Danjan marqueté de taches de vipère.  
 Cadavéreux limon pétri par Belzébuth!  
 Leur nom seul dans ma bouche engendre le scorbut;  
 Le vert-de-gris royal est sous leur étamage;  
 Ils sont tels que Dupin les fit, à son image!

Ils s'étaient engloutis sous le trône vaincu,  
 Mais Satan a soufflé sur eux, ils ont vécu!  
 L'esprit mystérieux qui sous ces voûtes plane,  
 Le hibou du palais aux ailes de membrane  
 Dupin a protégé ces funèbres oiseaux,  
 Quand le peuple sur eux étendait ses réseaux,  
 Et devant ces horreurs qui brûlent l'épiderme,  
 Mon vers s'adoucirait, ma main serait moins ferme!  
 Comme nos bons aïeux j'irais en vers badins,  
 Poète de nos salons, chançonner nos Dandins!  
 Quand leur griffe de fer me vole et m'assassine,  
 J'ajouterais un acte aux Plaideurs de Racine!  
 Non, je veux, en rentrant sous ma noire prison,  
 Que ma satire en feu brûle comme un tison;  
 Equitable bourreau d'une infâme justice,  
 Je veux que sur les toits mon arrêt retentisse;  
 Ils sont mes criminels, et si je les maudis,  
 C'est qu'ils m'ont fait asseoir au siège des bandits;  
 C'est qu'ils ont extorqué l'honorable salaire  
 Que porte à *Némésis* l'obole populaire;  
 C'est qu'ils ont abattu mon poétique essor  
 Sous les doigts dessechés des goules du Trésor!

O Cambyse! ô grand nom d'éternelle épouvante!  
 Toi qui fis écorcher l'iniquité vivante;  
 Que ne peux-tu venir dans ce hideux palais  
 Pour détacher le masque à ces visages laids!  
 Moi-même je voudrais secondant ton office,  
 Recevoir de tes mains le fer du sacrifice,

Et portant au prétoire un salutaire deuil,  
De la peau de mon juge étoffer mon fauteuil!

(4 septembre 1831.)

### VIII. BONJOUR (*Casimir*).

Bonjour, geboren 1794 in Clermont.

Werke: *Comédies*: La Mère Rivale; l'Education ou les deux Cousins; le Mari à bonnes fortunes; le Protecteur et le Mari. —

#### *Le Négociant.*

Sans place, dites-moi, vous ne pourriez donc vivre!  
Mais, pour vouloir ainsi rester au gouvèrnail,  
Avec l'état, Messieurs, avez-vous passé bail?  
Nous autres commerçants, nous ne pouvons comprendre  
Un travers, qui paraît de jour en jour s'étendre:  
Tout le monde veut vivre aux dépens de l'état!  
On veut être commis, officier, magistrat;  
On veut des traitements avoir le privilège.  
Qu'un jeune homme ait, dix ans, dans le fond d'na collège,  
Mis du noir sur du blanc, il semble que le roi  
Soit chargé de son sort et lui doive un emploi.  
Si le gouvernement suivait cette tendance,  
Les administrateurs de notre pauvre France.  
En se multipliant tous les jours par degrés,  
Deviendraient plus nombreux que les administrés.  
Je suis très-juste, moi, pour les fonctionnaires;  
Les gents qui dans l'état, rouages nécessaires,  
Occupent des emplois, j'en fais beaucoup de cas...  
Mais j'estime encor plus les gents qui n'en ont pas.  
Se livrer au commerce, enrichir sa patrie,  
Exister par soi-même et par son industrie.  
C'est le sort le plus beau!... Dans l'état social,  
Le bien particulier fait le bien général.  
Rien n'est seul, tout se tient, la richesse est féconde;  
Qui sert ses intérêts, sert ceux de tout le monde.  
Moi, qui nourris deux mille ouvriers tous les ans,  
Moi, dont la signature a cours depuis longtemps,  
En Allemagne, en Russie, en Suède, en Angleterre,  
Moi, de qui les produits courent l'Europe entière,  
J'ai l'orgueil de penser, messieurs, que je vauds bien  
Tel autre qui consomme et qui ne produit rien.

(*Le Protecteur et le Mari, act, sc. VI.*)

### IX. CHATEAUBRIAND (*François Auguste, Vicomte de*).

Chateaubriand, Mitglied der Academie, Pair von Frankreich, zu Combourg 1769 geboren. —

**Œuvre:** Essai Historique, Politique & Moral sur les Révolutions anciennes & modernes; Génie du Christianisme; Itinéraire de Paris à Jérusalem; De Bonaparte & des Bourbons; Reflexions Politiques sur quelques brochures du jour; Les Martyrs; Atala et René; les Natchez; de la Monarchie selon la Charte; Moïse, Tragédie; Le Congrès de Vérone &c.

***Une belle nuit dans les Déserts du Nouveau-monde.***

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au dessus des arbres; à l'horizon opposé, une brise embaumée qu'elle amenait de l'Orient avec elle, semblait la précéder, comme sa fraîche haleine, dans les forêts. La reine des nuits monta peu-à-peu dans le ciel: tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée; tantôt elle reposait sur des groupes de nues, qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante; si doux à l'oeil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène, sur la terre, n'était pas moins ravissante; le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumières jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans les bois, tour à tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazon. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les mugissements rares et interrompus de la hulotte; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans des langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des caracates, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu."

(Le Génie du Christianisme.)

X. CHÊNEDOLLÉ (*Charles de*).

Chênedollé, 1770 in Bire geboren.

Werke: Le Génie de l'Homme; Ode sur Michel-Ange; l'Invention, ode à Klopstock; Etudes poétiques &amp;c. hat auch Rivarol's Werke herausgegeben.

**La Bible.**

(Isaïe.)

Tel, du front de ces rocs où reposent les nues.  
 Le Nil, précipitant ses vagues éperdues.  
 Tombe, écume, bondit, se roule à gros bouillons;  
 Et, versant ses trésors sur les plaines fécondes,  
     De ses puissantes ondes  
 Enrichit nos sillons;

Telle, et plutôt encore, une aigle au vol immense,  
 Des cimes du Liban dans l'espace s'élance,  
 Jusqu'au char du soleil plane en s'ouvrant les cieux,  
 Et se couvrant des jets de la flamme opulente,  
     Revient étincelante  
 De clartés et de feux;

Tel Isaïe, armé de ses ailes de flamme,  
 Rapide, et plein du Dieu qui transporte son ame,  
 S'élève jusqu'au trône où siège l'Eternel,  
 Et revient, du génie étalant les miracles,  
     Proclamer les oracles  
 Qu'il ravit dans le ciel.

„Tremble! malheur à toi, cité profanatrice!  
 „Toi, qu'au culte de l'or voue un long sacrifice,  
 „Tyr! ô toi qui t'assieds sur le trône des eaux,  
 „Et qui, fendant les mers à ton sceptre fidèles,  
     „Y fais voler les ailes  
     „De tes légers vaisseaux.

„Pareils dans leur essor à des aigles rapides,  
 „Tes navires, guidés par des mains intrépides,  
 „Sous leurs fiers pavillons touchaient à tous les bords;  
 „Et voilà que, prenant les nochers pour victimes,  
     „La mer, dans ses abîmes,  
     „Engloutit tes trésors.

„Fille de l'Océan! au jour de ta ruine  
 „Tous les peuples nombreux que son trident domine,  
 „En voyant tes débris seront saisis d'effroi;  
 „Tes marchants, tes soldats, tes richesses, tes flottes  
     „Et tes hardis pilotes,  
     „Tomberont avec toi!

„Ou bruit de tes clameurs, quittant soudain la rame,  
 „Tes mille matelots, qu'envain la mer réclame,  
 „De leurs vaisseaux muets descendront tout en pleurs;  
 „Et, revêtus de deuil et se couvrant de cendre,  
     „Sur toi feront entendre  
     „Le cri de leurs douleurs :

„Qui fut semblable à Tyr, maintenant solitaire?  
 „Sans cesse, pour nourrir les peuples de la terre,  
 „Sur l'immense Océan s'élançaient ses vaisseaux;  
 „Et voilà qu'expirant avec toute sa gloire,  
     Sans nom et sans mémoire,  
     Elle dort sous les eaux.

Le pilote étranger qui visite ces plages,  
 „Ne reconnaissant plus tes opulents rivages  
 „S'étonne, en écoutant le silence des mers;  
 „Et voguant, plein d'orgueil sur tes eaux qu'il domine,  
     „Insulte à la ruine  
     „De tes vieux ports déserts.”

Ainsi chante Isaïe; et sa voix redoutable,  
 Proclamant du Très-Haut l'arrêt épouvantable,  
 Dans un style inspiré raconte l'avenir;  
 A Tyr encor vivante ouvre une tombe antique,  
     Où son chant prophétique  
     Sait déjà la punir.

Mais si jamais sa vive et poétique ivresse,  
 Dans des modes sacrés exhalant sa richesse,  
 A chanté sur un son encor plus solennel,  
 C'est lorsque, convoquant les pouvoirs de son ame,  
     En traits d'or et de flamme,  
     Il nous peint l'Eternel.

„Dieu, dit-il, de son souffle allume le tonnerre;  
 „Il soutient de trois doigts, la masse de la terre,  
 „Roule autour de ses flanc l'Océan spacieux,  
 „Tient aux voûtes d'azur l'étoile suspendue;  
     „Dans sa main étendue  
     „Il a pesé les cieux.

„Il voit les nations sur la terre pressées,  
 „Et de l'urne des temps sans relâche versées,  
 „Comme une goutte d'eau dans un vase d'airain;  
 „Il parle: devant lui tous les peuples s'écoulent,  
     „Et les trônes s'écroulent  
     „Sous sa terrible main.



„Dans son temple égorgés, les taureaux, les génisses,  
 „Pour ses yeux éternels sont de vils sacrifices;  
 „Il regarde en pitié tout l'encens des mortels:  
 „Des forêts du Liban l'inépuisable empire  
     Ne peut même suffire  
     Au feu de ses autels.“

O vous! chantres fameux, vous qui, dans vos ouvrages,  
 Vous disputez le prix de ces vives images  
 Qui charment la pensée ou ravissent le coeur,  
 Montrez-nous des tableaux dont l'éclat poétique  
     De ce chant prophétique  
     Egale la vigueur!

Astre aux feux éternels, père de l'harmonie,  
 Vieil Homère! je sais admirer ton génie,  
 Et de tes nobles chants l'éclat mélodieux;  
 Soit que, comme un éclair, ton vers hardi s'élance,  
     Et dans l'espace immense  
     Suive le char des Dieux;

Soit qu'au bruit éclatant de Neptune en furie  
 Le monarque infernal s'épouvante et s'écrie  
 Au fond du noir palais qu'entr'ouvre le trident;  
 Soit que le dieu des mers, sans y laisser de trace,  
     Effleure la surface  
     De l'abîme grondant.

Mais combien fils d'Amos, plus vif et plus sublime  
 Est le divin transport qui t'échauffe et t'anime!  
 Quels feux inattendus brillent dans tes portraits!  
 Telle, avant qu'on ait vu sa lueur homicide,  
     La foudre au vol rapide  
     Nous atteint de ses traits.

(Etudes poétiques.)

## XI. DELAVIGNE (Casimir).

Delavigne, Mitglied der Akademie, im Jahre 1794 geboren.  
 Werke: Messéniennes; les Vêpres Siciliennes; Le Paria; Louis XI.;  
 Marino Faliéro; Une famille du Temps de Luther; La Fille du Cid; &c.  
 Les Comédiens; Aurélie; L'Ecole des Vieillards; Don Juan d'Autriche;  
 Poésies diverses.

### *Mort de Jeanne d'Arc.*

Silence au camp! la vierge est prisonnière:  
 Par un injuste arrêt Bedford croit la flétrir:  
 Jeune encore, elle touche à son heure dernière...  
 Silence au camp! la vierge va périr.

Des pontifes divins, vendus à la puissance,  
Sous les subtilités des dogmes ténébreux

Ont accablé son innocence.

Les Anglais commandaient ce sacrifice affreux :  
Un prêtre en cheveux blancs ordonna le supplice ;  
Et c'est au nom d'un Dieu par lui calomnié,  
D'un Dieu de vérité, d'amour et de justice,  
Qu'un prêtre fut perfide, injuste et sans pitié.

Dieu, quand ton jour viendra, quel sera le partage  
Des pontifes persécuteurs ?

Oseront-ils prétendre au céleste héritage

De l'innocent dont ils ont bu les pleurs ?

Ils seront rejetés ces pieux imposteurs,  
Qui font servir ton nom de complice à leur rage,  
Et l'offrent pour encens la vapeur du carnage.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ?

Pour qui ces torches qu'on excite ?

L'airain sacré tremble et s'agite...

D'où vient ce bruit lugubre ? où courent ces guerriers,  
Dont la foule à longs flots roule et se précipite ?

La joie éclate sur leurs traits,  
Sans doute l'honneur les enflamme ;

Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais ;  
Non ces guerriers sont des Anglais  
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux !

Qu'il est beau d'insulter un bras chargé d'entraves !  
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :

„Qu'elle meure ; elle a contre nous

Des esprits infernaux suscité la magie...“

Lâches ! que lui reprochez vous ?

D'un courage inspiré la brûlante énergie,  
L'amour du nom français, le mépris du danger,

Voilà sa magie et ses charmes ;

En faut-il d'autres que des armes,

Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger ?

Du Christ avec ardeur Jeanne baissait l'image,  
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents ;  
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,

Elle s'avancait à pas lents.

Tranquille, elle y monta ; quand debout sur le faite,  
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,  
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,

Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,  
Et se prit à pleurer.

Ah, pleure, fille infortunée !  
Ta jeunesse va se flétrir,  
Dans sa fleur trop tôt moissonnée  
Adieu, beau ciel, il faut mourir.

Ainsi qu'une source affaiblie,  
Près du lieu même où naît son cours  
Meurt en prodiguant ses secours  
Au berger qui passe et l'oublie.

Ainsi dans l'âge des amours,  
Finit ta chaste destinée,  
Et tu pérís abandonnée  
Par ceux dont tu sauvas les jours.

Tu ne verras plus tes riantes montagnes,  
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,  
Et ta chaumière et tes compagnes  
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Chevaliers, parmi vous qui combattra pour elle ?  
N'osez-vous entreprendre une cause si belle ?  
Quoi ! vous restez muets ! aucun ne sort des rangs !  
Aucun pour la sauver ne descend dans la lice !

Puisqu'un forfait si noir les trouve indifférents,  
Tonnez, confondez l'injustice,  
Cieux, obscurcissez-vous de nuages épais ;  
Eteignez sous leurs flots les feux du sacrifice,  
Ou guidez au lieu du supplice,  
A défaut de tonnerre, un chevalier français.

Après quelques instants d'un horrible silence,  
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...  
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé.  
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,

Jeanne encor menaçante,  
Montre aux Anglais son bras à demi consumé ?

Pourquoi reculer d'épouvante,  
Anglais ? son bras est désarmé ;

La flamme l'environne, et sa voix expirante  
Murmure encore : O France ! ô mon roi bien-aimé !  
Que faisait-il ce roi ? Plongé dans la mollesse,  
Tandis que le malheur réclamait son appui,

L'ingrat, il oubliait aux pieds d'une maîtresse  
La vierge qui mourrait pour lui!

Ah qu'une page si funeste  
De ce règne victorieux,  
Pour n'en pas obscurcir le reste  
S'efface sous les pleurs qui tombent de nos yeux!  
Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,  
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets!  
La France y portera son deuil et ses regrets,  
Sa tardive reconnaissance;  
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès;  
Puisse croître avec eux ta gloire et sa puissance!

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,  
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,  
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes.  
Venez, jeunes beautés; venez, braves soldats,  
Sèmez sur son tombeau les lauriers et les roses!  
Qu'un jour le voyageur en parcourant ces bois,  
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie:  
„A celle qui sauva le trône et la patrie,  
„Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits!“

Notre armée au cercueil eut mon premier hommage;  
Mon luth chante aujourd'hui les vertus d'un autre âge!  
Ai-je trop présumé de ses faibles accents?

Pour célébrer tant de vaillance,  
Sans doute il n'a rendu que des sons impuissants;  
Mais, poète et Français, j'aime à vanter la France.  
Qu'elle accepte en tribut de périssables fleurs.  
Malheureux de ses maux et fier de ses victoires,  
Je dépose à ses pieds ma joie ou mes douleurs;  
J'ai des chants pour toutes ses gloires,  
Des larmes pour tous ses malheurs.

(Cinquième Messénienne.)

### **Le Jeune Diacre ou La Grèce Chrétienne.**

(A Mr. Pouqueville.)

De Messène au cercueil fille auguste et plaintive,  
Muse des grands revers et des nobles douleurs,  
Desertant ton berceau, tu pleuras nos malheurs;  
Comme la Grèce alors la France était captive...  
De Messène au cercueil fille auguste et plaintive,  
Reviens sur ton berceau, reviens verser des pleurs.

Entre le mont Évan et le cap de Ténare.  
La mer baigne les murs de la triste Coron,  
Coron, nom malheureux, nom moderne et barbare,  
Et qui de Colonis détrôna le beau nom.  
Les Grecs ont tout perdu: la langue de Platon,

La palme des combats, les arts et leurs merveilles,  
Tout, jusqu'aux noms divins qui charmaient nos oreilles.

Ces murs battus des eaux, à demi renversés  
Par ce choc des boulets que Venise à lancés,  
C'est Coron. Le croissant en dépeupla l'enceinte;  
Le Turc y règne en paix au milieu des tombeaux  
Voyez-vous ces turbans errer sur les créneaux?  
Du profane étendard qui chassa la croix sainte,  
Voyez-vous, sur les tours, flotter les crins mouvants?  
Entendez vous, de loin, la voix de l'infidèle,  
Qui se mêle au bruit sourd de la mer et des vents?  
Il veille, et le mousquet dans sa main étincelle.

Au bord de l'horizon le soleil suspendu,  
Regarde cette plage, autrefois florissante,  
Comme un amant en deuil, qui, pleurant son amante,  
Cherche encore dans ses traits l'éclat qu'ils ont perdu,  
Et trouve, après la mort, sa beauté plus touchante.  
Que cet astre, à regret, s'arrache à ses amours!  
Que la brise du soir est douce et parfumée!  
Que des feux d'un beau jour la mer brille enflammée!  
Mais pour un peuple esclave il n'est plus de beaux jours.

Qu'entends-je? c'est le bruit de deux rames pareilles,  
Ensemble s'élevant, tombant d'un même effort,  
Qui de leur chute égale ont frappé mes oreilles.  
Assis dans un esquif, l'oeil tourné vers le bord,  
Un jeune homme, un chrétien, glisse sur l'onde amère.  
Il remplit dans le temple un humble ministère:  
Ses soins parent l'autel: debout sur les degrés,  
Il fait fumer l'encens, répond aux mots sacrés,  
Et présente le vin durant le saint mystère.

Les rames de sa main s'échappent à la fois;  
Un luth qui les remplace, a frémi sous ses doigts.  
Il chante... Ainsi chantaient David et les prophètes;  
Ainsi, troublant le coeur des pâles matelots,  
Un cri sinistre et doux retentit sur les flots,  
Quand l'Alcyon gémit, au milieu des tempêtes.

„Beaux lieux, où je n'ose m'asseoir,  
„Pour vous chanter, dans ma nacelle,  
„Au bruit des vagues, chaque soir,  
„J'accorde ma lyre fidèle;  
„Et je pleure sur nos revers,  
„Comme les Hébreux dans les fers,  
„Quand Sion descendit du trône,  
„Pleuraient au pied des saules verts,  
„Près les fleuves de Babylone.

„Mais dans les fers, Seigneur, ils pouvaient t'adorer;  
 „Du tombeau de leur père ils parlaient sans alarmes;  
 „Souffrant ensemble, ensemble ils pouvaient espérer;  
 „Il leur était permis de confondre leurs larmes,  
 „Et je m'exile pour pleurer.

„Le ministre de ta colère  
 „Prive la veuve et l'orphelin  
 „Du dernier vêtement de lin  
 „Qui sert de voile à leur misère.  
 „De leurs mains il reprend encor,  
 „Comme un vol fait à son trésor,  
 „Un épi glané dans nos plaines;  
 „Et nous ne buvons qu'à prix d'or  
 „L'eau qui coule de nos fontaines.

„De l'or! ils l'ont ravi sur nos autels en deuil;  
 „Ils ont brisé des morts la pierre sépulcrale,  
 „Et de la jeune épouse écartant le linceuil,  
 Arraché de son doigt la bague nuptiale,  
 „Qu'elle emporta dans le cercueil.

„O nature, ta voix si chère  
 „S'éteint dans l'horreur du danger;  
 „Sans accourir pour le venger,  
 „Le frère voit frapper son frère;  
 „Aux tyrans qu'il n'attendait pas,  
 „Le veillard livre le repas  
 „Qu'il a dressé pour sa famille;  
 „Et la mère, au bruit de leurs pas,  
 „Maudit la beauté de sa fille.

„Le lévite est en proie à leur férocité;  
 „Ils flétrissent la fleur de son adolescence,  
 „Ou, si d'un saint courroux son cœur s'est révolté,  
 „Chaste victime, il tombe avec son innocence  
 „Sous le bâton ensanglanté!

„Les rois, quand il faut nous défendre,  
 „Sont avares de leurs soldats.  
 „Ils se disputent des états,  
 „Des peuples, des cités en cendre;  
 „Et tandis que, sous les couteaux,  
 „Le sang chrétien, à longs ruisseaux,  
 „Inonde la terre où nous sommes:  
 „Comme on partage des troupeaux,  
 „Les rois se partagent des hommes.

„Un récit qui s'efface, où quelques vains discours,  
 „A des indifférents parlent de nos misères,  
 „Amusent de nos pleurs l'oisiveté des cours:  
 „Et nous sommes chrétiens, et nous avons des frères,  
 „Et nous expirons sans secours!

„L'oiseau des champs trouve un asile  
 „Dans le nid qui fut son berceau,  
 „Le chevreuil sous un arbrisseau,  
 „Dans un sillon le lièvre agile;  
 „Effrayé par un léger bruit  
 „Le ver qui serpente et s'enfuit  
 „Sous l'herbe ou la feuille qui tombe,  
 „Echappe au pied qui le poursuit...  
 „Notre asile à nous, c'est la tombe!

„Heureux qui meurt chrétien! Grand Dieu, leur cruauté  
 „Veut convertir les coeurs par le glaive et les flammes,  
 „Dans le temple où tes saints prêchaient la vérité,  
 „Où de leur bouche d'or descendaient dans nos ames  
 „L'espérance et la charité.

„Sur ce rivage, où des idoles  
 „S'éleva l'autel réprouvé,  
 „Ton culte pur s'est élevé  
 „Des semences de leurs paroles.  
 „Mais cet arbre, enfant des déserts,  
 „Qui doit ombrager l'univers,  
 „Fleurit pour nous sur des ruines,  
 „Ne produit que des fruits amers,  
 „Et meurt tranché dans ses racines.

„O Dieu, la Grâce libre en ses jours glorieux,  
 „N'adorait pas encore ta parole éternelle,  
 „Chrétienne, elle est aux fers, elle invoque les cieux.  
 „Dieu vivant, seul vrai Dieu, feras-tu moins pour elle,  
 „Que Jupiter et ses faux dieux?”

Il chantait, il pleurait, quand d'une tour voisine  
 Un musulman se lève, il court, il est armé.  
 Le turban du soldat, sur son mousquet s'incline,  
 L'étincelle jaillit, le salpêtre a fumé,  
 L'air siffle, un cri s'entend... l'hymne pieux expire.  
 Ce cri, qui l'a poussé? vient il de ton esquif?  
 Est-ce toi qui gémis, Léviite? est-ce ta lyre  
 Qui roule de tes mains avec ce bruit plaintif?  
 Mais de la nuit déjà tombait le voile sombre;  
 La barque, se perdant sous un épais brouillard,

Et sans rame et sans guide, errait comme au hasard;  
Elle resta muette et disparut dans l'ombre.

La nuit fut orageuse. Aux premiers feux du jour,  
Du golfe avec terreur mesurant l'étendue,  
Un vieillard attendait, seul, au pied de la tour.  
Sous des flocons d'écume un luth frappe sa vue,  
Un luth qu'un plomb mortel semble avoir traversé,  
Qui n'a plus qu'une corde à demi détendue,  
Humide et rouge encor d'un sang presque effacé.  
Il court vers ce débris, il se baisse, il le touche...  
D'un frisson douloureux soudain son corps frémit;  
Sur les tours de Coron il jète un oeil farouche,  
Veut crier... la menace expire dans sa bouche:  
Il tremble à leur aspect, se détourne et gémit.  
Mais du poids qui l'opprime enfin son coeur se lasse;  
Il fuit les yeux cruels qui gênent ses douleurs;  
Et regardant les cieux, seuls témoins de ses pleurs,  
Le long des flots bruyants il murmure à voix basse:  
„Je t'attendais hier, je t'attendis long-temps;  
„Tu ne reviendras plus, et c'est toi qui m'attends!”

(Sixième Messénienne.)

#### •A Napoléon.

De lumière et d'obscurité,  
De néant et de gloire étonnant assemblage,  
Astre fatal aux rois comme à la liberté;  
Au plus haut de ton cours porté par un orage,  
Et par un orage emporté,  
Toi, qui n'as rien connu, dans ton sanglant passage,  
D'égal à ton bonheur que ton adversité;

Dieu mortel, sous tes pieds les monts courbant leurs têtes  
T'ouvraient un chemin triomphal,  
Les éléments soumis attendaient ton signal:  
D'une nuit pluvieuse écartant les tempêtes,  
Pour éclairer tes fêtes,  
Le soleil t'annonçait sur son char radieux;  
L'Europe t'admirait dans une horreur profonde,  
Et le son de ta voix, un signe de tes yeux  
Donnait une secousse au monde.

Ton souffle du cahos faisait sortir les lois;  
Ton image insultait aux dépouilles des rois,  
Et, debout sur l'airain de leurs foudres guerrières,  
Entretenait le ciel du bruit de tes exploits.  
Les cultes renaissants, étonnés d'être frères,  
Sur leurs autels rivaux, qui fumaient à la fois,  
Pour toi confondaient leurs prières.



„Conservez, disaient-ils, le vainqueur du Tabor,  
 „Conservez le vainqueur du Tibre;“  
 Qu'en ont-ils pour ta gloire ajouté plus encor:  
 „Dieu juste, conservez le roi d'un peuple libre!“

Tu régnerais encor si tu l'avais voulu.  
 Fils de la liberté, tu détrônas ta mère;  
 Armé contre ses droits d'un pouvoir éphémère,  
 Tu croyais l'accabler, tu l'avais résolu;  
 Mais le tombeau creusé pour elle  
 Dévore tôt ou tard le monarque absolu;  
 Un tyran tombe ou meurt; seule elle est immortelle.

Justice, droits, serments, peux-tu rien respecter?  
 D'un antique lien périsse la mémoire!  
 L'Espagne est notre soeur de dangers et de gloire;  
 Tu la veux pour esclave, et n'osant ajouter  
 A ta double couronne un nouveau diadème,  
 Sur son trône conquis ton orgueil veut jeter  
 Un simulacre de toi-même.

Mais non, tu l'espérais en vain.  
 Ses prélats; ses guerriers l'un l'autre s'excitèrent;  
 Les croyances du peuple à leur voix s'exaltèrent.  
 Quels signes précurseurs d'un désastre prochain!  
 Le beffroi qu'ébranlait une invisible main,  
 S'éveillait de lui-même et sonnait les alarmes;  
 Les images des preux s'agitaient sous leurs armes;  
 On avait vu des pleurs mouiller leurs yeux d'airain:  
 On avait vu le sang du Sauveur de la terre  
 Des flancs du marbre ému sortir à longs ruisseaux;  
 Les morts erraient dans l'ombre, et ces cris: guerre! guerre!  
 S'élevaient du fond des tombeaux.

Une nuit, c'était l'heure où des songes funèbres  
 Apportent aux vivants les leçons du cercueil;  
 Où le second Brutus vit son génie en deuil  
 Se dresser devant lui dans l'horreur des ténèbres;  
 Où Richard, tourmenté d'un sommeil sans repos,  
 Vit les mânes vengeurs de sa famille entière,  
 Rangés autour de ses drapeaux,  
 Le maudire, et crier: voilà ta nuit dernière!

Napoléon veillait, seul et silencieux:  
 La fatigue inclinait cette tête puissante  
 Sur la carte immobile où s'attachaient ses yeux;  
 Trois guerrières, trois soeurs parurent sous sa tente.

Pauvre et sans ornements, belle de ses hautes faits,  
La première semblait une vierge romaine

Dont le ciel a bruni les traits.

Le front ceint d'un rameau de chêne,  
Elle appuyait son bras sur un drapeau français.  
Il rappelait un jour d'éternelle mémoire;  
Trois couleurs rayonnaient sur ses lambeaux sacrés  
Par la foudre noircis, poudreux et déchirés,  
Mais déchirés par la victoire.

„Je t'ai connu soldat; salut, te voilà roi:

De Marengo la terrible journée

„Dans tes fastes, dit-elle, a pris place après moi;

„Salut, je suis sa soeur aînée.

„Je te guidais au premier rang;

„Je protégeai ta course et dictai la parole

„Qui ranima des tiens le courage expirant,

„Lorsque la mort te vit si grand,

„Qu'elle te respecta sous les foudres d'Arcole.

„Tu changeas mon drapeau contre un sceptre d'airain:

„Tremble; je vois pâlir ton étoile éclipcée;

„La force est sans appui, du jour qu'elle est sans frein.

„Adieu! ton règne expire, et ta gloire est passée."

La seconde unissait aux palmes des déserts

Les dépouilles d'Alexandrie.

Les feux dont le soleil inonde sa patrie,

Ce ses brûlants regards allumaient les éclairs.

Sa main par la conquête armée,

Dégouttante du sang des descendants d'Omar,

Tenait le glaive de César

Et le compas de Ptolémée.

„Je t'ai connu hanmi; salut, te voilà roi.

„Du mont Tabor la brillante journée

„Dans tes fastes, dit-elle, a pris place après moi;

„Salut! je suis sa soeur aînée.

„Je te dois l'éclat immortel

„Du nom que je reçus aux pieds des Pyramides.

„J'ai vu les turbans d'Ismaël

„Foulés au bord du Nil par tes coursiers rapides.

„Les arts sous ton égide avaient placé leurs fils,

„Quand des restes muets de Thèbe et de Memphis

„Ils interrogeaient la poussière;

„Et, si tu t'égarais dans ton vol glorieux,

„C'était comme l'aiglon qui se perd dans les cieux;  
„C'était pour chercher la lumière.

„Tu voulais l'étouffer sous ton sceptre d'airain:  
„Tremble; je vois pâlir ton étoile éclipée.  
„La force est sans appui, du jour qu'elle est sans frein.  
„Adieu! ton règne expire, et ta gloire est passée.”

La dernière ... ô pitié, des fers chargeaient ses bras!  
L'oeil baissé vers la terre où chacun de ses pas  
Laisait une empreinte sanglante,  
Elle s'avancait chancelante.

En murmurant ces mots: meurt et ne se rend pas.  
Loin d'elle les trésors qui parent la conquête,  
Et l'appareil des drapeaux prisonniers!  
Mais des cyprès, beaux comme des lauriers,  
De leur sombre couronne environnaient sa tête.

„Tu ne me connaîtras qu'en cessant d'être roi.  
„Ecoute et tremble: aucune autre journée  
„Dans tes fastes jamais n'aura place après moi,  
„Et je n'eus point de soeur aînée.

„De vaillance et de deuil souvenir désastreux,  
„J'affranchirai les rois que ton bras tient en laisse,  
„Et je transporterai la chaîne qui les blesse  
„Aux peuples qui vaincront pour eux.  
„Les siècles douteront en lisant ton histoire,  
„Si tes vieux compagnons de gloire,  
„Si ces débris vivants de tant d'exploits divers  
„Se sont plus illustrés par trente ans de victoire  
„Que par un seul jour de revers.

„Je chasserai du ciel ton étoile éclipée;  
„Je briserai ton glaive et ton sceptre d'airain:  
„La force est sans appui, du jour qu'elle est sans frein.  
„Adieu, ton règne expire, et ta gloire est passée.

Toutes trois vers le ciel avaient repris l'essor,  
Et le guerrier surpris les écoutait encor.  
Leur souvenir pesait sur son ame oppressée;  
Mais aux roulements du tambour,  
Cette image bientôt sortit de sa pensée,  
Comme l'ombre des nuits se dissipe effacée  
Par les premiers rayons du jour.

Il crut avoir dompté les enfants de Pélagé.  
Entraîné de nouveau par ce char vagabond

Qui portait en tous lieux la guerre et l'esclavage,  
 Passant sur son empire, il le franchit d'un bond;  
 Et tout fumant encor, ses coursiers hors d'haleine,  
 Que les feux du midi naguère avaient lassés,  
 De la Bérésina, qui coulait sous sa chaîne,  
 Buvaient déjà les flots glacés.

Il dormait sur la foi de son astre infidèle,  
 Trompé par ces flatteurs dont la voix criminelle  
 L'avait mal conseillé.

Il rêvait, en tombant, l'empire de la terre,  
 Et ne rouvrit les yeux qu'aux éclats du tonnerre,  
 Où s'est-il réveillé!...

Seul et sur un rocher, d'où sa vie importune  
 Troublait encor les rois d'une terreur commune,  
 Du fond de son exil encor présent partout,  
 Grand comme son malheur, détrôné, mais debout  
 Sur les débris de sa fortune.

Laissant l'Europe vide et la Victoire en deuil,  
 Ainsi, de faute en faute et d'orage en orage,  
 Il est venu mourir sur un dernier écueil,  
 Où sa puissance a fait naufrage.  
 La vaste mer murmure autour de son cercueil.

Une île l'a reçu sans couronne et sans vie,  
 Toi, qu'un empire immense eut peine à contenir;  
 Sous la tombe, où s'éteint ton royal avenir,  
 Descend avec toi seul toute une dynastie;  
 Et le pêcheur le soir s'y repose en chemin;  
 Reprenant ses filets qu'avec peine il soulève,  
 Il s'éloigne à pas lents, foule ta cendre, et rêve...  
 A ses travaux du lendemain.

(Onzième Messénienne.)

### **Trois jours de Christophe Colomb.**

Aux Américains.

„En Europe! en Europe! — Espérez! — Plus d'espoir!  
 „— Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde.“  
 Et son doigt le montrait, et son oeil, pour le voir,  
 Perçait de l'horizon l'immensité profonde.  
 Il marche, et des trois jours le premier jour a lui;  
 Il marche, et l'horizon recule devant lui;  
 Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde  
 L'Azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.  
 Il marche, il marche encor, et toujours; et la sonde  
 Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le Pilote en silence, appuyé tristement  
 Sur la barré qui crie au milieu des ténèbres,  
 Ecoute du roulis le sourd mugissement,  
 Et des mats fatigués les craquements funèbres.  
 Les astres de l'Europe ont disparu des cieux;  
 L'ardente croix du Sud épouvante ses yeux.  
 Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,  
 Blanchit le pavillon de sa douce clarté:  
 „Colomb, voici le jour, le jour vient de renaitre!  
 „— Le jour! et que vois-tu? — je vois l'immensité.”

Qu'importe? il est tranquille... Ah! l'avez-vous pensé?  
 Une main sur son coeur, si sa gloire vous tente,  
 Comptez les battements de ce coeur oppressé,  
 Qui s'élève et retombe, et languit dans l'attente;  
 Ce coeur, qui, tour à tour brulant ou sans chaleur,  
 Se gonfle de plaisir, se brise de douleur:  
 Vous comprendrez alors que durant ces journées  
 Il vivait, pour souffrir, des siècles par moments.  
 Vous direz: ces trois jours dévorent des années,  
 Et sa gloire est trop chère au prix de ses tourments!

Oh! qui peindra jamais cet ennui dévorant,  
 Ces extases d'espoir, ces fureurs solitaires  
 D'un grand homme ignoré qui lui seul se comprend?  
 Fou sublime, insulté par des sages vulgaires!  
 Tu le fus, Galilée! Ah! meurs... Infortuné,  
 A quel horrible effort n'es-tu pas condamné,  
 Quand, pâle, et d'une voix que la douleur altère,  
 Tu démens tes travaux, ta raison et tes sens,  
 Le soleil qui l'écoute, et la terre, la terre,  
 Que tu sens se mouvoir sous tes pieds frémissants.

Le second jour a lui. Que fait Colomb? il dort;  
 La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.  
 „Périra-t-il? aux voix: — la mort! — la mort! — la mort!  
 „Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire.”  
 Les ingrats! qu'il! demain il aura pour tombeau  
 Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau,  
 Et peut-être demain leurs flots impitoyables,  
 Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,  
 Les lui feront toucher, en roulant sur les sables  
 L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard!

Il rêve: comme un voile étendu sur les mers,  
 L'horizon qui les borne à ses yeux se déchire,  
 Et ce monde nouveau qui manque à l'univers,  
 De ses regards ardents il l'embrasse, il l'admire.

Qu'il est beau, qu'il est frais ce monde vierge encor!  
 L'or brille sur ses fruits, ses eaux roulent de l'or,  
 Déjà plein d'une ivresse inconnue et profonde,  
 Tu t'écriais, Colomb: „Cette terre est mon bien!...“  
 Mais une voix s'élève, elle a nommé ce monde,  
 O douleur! et d'un nom qui n'est pas le tien!

Regarde: les vois-tu, la foudre dans les mains,  
 Vois-tu ces Espagnols altérés de carnage  
 Effacer, en courant, du nombre des humains  
 Le peuple désarmé qui couvre ce rivage?  
 Vois les palais en feu, les temples s'écroulant,  
 Le cacique étendu sur ce brasier brûlant;  
 Vois le saint crucifix, dont un prêtre inflexible  
 Menace les vaincus au sortir du combat,  
 S'élever dans ses mains plus sanglant, plus terrible  
 Que le glaive espagnol dans les mains du soldat.

La terre s'est émue; elle s'ouvre: descends!  
 Des peuples engloutis dans ses gouffres respirent,  
 Captifs privés du jour, dont les bras languissants,  
 Tombent lassés sur l'or des rochers qu'ils déchirent;  
 Cadavres animés, poussant des cris confus  
 Vers ce divin soleil qu'ils ne reverront plus,  
 S'agitant, se heurtant dans ces vapeurs impures  
 Pour fuir par le travail le fouet-qui les poursuit,  
 Et qu'une longue mort traîne dans les tortures  
 De cette nuit d'horreur à l'éternelle nuit.

Cet or, fruit douloureux de leur captivité,  
 Par le crime obtenu pour enfanter le crime,  
 Va servir d'un tyran la sombre cruauté,  
 Et peser sur le joug des sujets qu'il opprime.  
 Pour corrompre un ministre, enrichir un flatteur,  
 Payer l'injuste arrêt d'un noir inquisiteur,  
 Par cent chemins honteux, du trésor d'un seul homme  
 Il s'échappe, et passant de bourreaux en bourreaux  
 Va s'engloutir enfin dans le trésor de Rome,  
 Qui leur vend ses pardons au bord de leurs tombeaux.

De l'or! tout pour de l'or! les peuples débordés,  
 Dont ce monde éveilla l'avarice endormie,  
 Répandent dans ses champs, de leur foule inondés,  
 L'écume des humains que l'Europe a vomie.  
 Toi seul l'as dévasté ce continent désert  
 Que tu semblais créer quand tu l'as découvert;  
 Et des monceaux de cendre entassés sur la rive,  
 Des gouffres souterrains où l'on meurt lentement,

Des ossements blanchis, sont une voix plaintive  
Qui pousse vers toi seul un long gémissement.

Par son rêve oppressé, Colomb les bras tendus,  
De sa couche brûlante écartait cette image.  
Elle décroît, s'efface, et ses traits confondus  
Se dissipent dans l'air comme un léger nuage.  
Tout change: il voit au Nord un empire naissant  
Sortir de ces débris fécondés par le sang;  
Ses enfants opprimés s'arment, au cri de guerre,  
Du soc dont le tranchant sillonna leurs guérets,  
Et du fer créateur qui, dans leurs mains, naguère  
Transformait en cités de sauvages forêts.

Ils ont crié victoire; ils montrent Washington,  
Et Colomb reconnaît le héros véritable.  
O vieux Cincinnatus, inflexible Caton,  
Votre antique vertu n'est donc pas une fable?  
Il a fait concevoir à nos coeurs corrompus  
Cette étrange grandeur qu'ils ne comprenaient plus.  
Un sage auprès de lui dans le conseil prend place,  
Et non moins révére sous des traits différents,  
Il gouverne, il découvre, et par sa double audace  
Ravit la foudre aux cieus et le sceptre aux tyrans.

Mais pourquoi ce concours, ces transports, ces clameurs?  
Quel monarque ou quel dieu sur ce bord va descendre?  
Un guerrier citoyen foule, en versant des pleurs,  
Le sol républicain que jeune il vint défendre.  
De respect et d'amour il marche environné.  
Aux genoux d'un seul homme un peuple est prosterné;  
Mais l'hôte bien-aimé, debout sur ce rivage,  
Pour la liberté sainte a toujours combattu,  
P't le peuple incliné dont il reçoit l'hommage,  
Ne s'est jamais courbé que devant la vertu.

Oh! combien cèt empire a pris un noble essor.  
Depuis les jeux sanglants de sa virile enfance!  
Quel avenir l'attend et se révèle encor  
Dans la maturité de son adolescence!  
Ne cherchant de lauriers que ceux qu'il doit cueillir,  
Incorruptible et juste, il grandit sans vieillir,  
Se joue avec les mers qu'il couvre de ses voiles,  
Et montre, en souriant, aux léopards bannis,  
Son pavillon d'azur, où deux fois douze étoiles  
Sont l'emblème flottant de ses peuples unis.

L'héroïque leçon qu'il offre aux opprimés,  
Sous les feux du midi produit l'indépendance:

D'autres républicains contre l'Espagne armés,  
 En nommant Bolivar chantent leur délivrance.  
 Tel un jeune palmier, pour féconder ses soeurs,  
 Fleurit et livre aux vents ses parfums voyageurs;  
 Tel ce naissant empire, et l'exemple qu'il donne,  
 Répand autour de lui comme un parfum sacré,  
 Qui vers les bords voisins s'exhale et les couronne  
 Des immortelles fleurs dont lui-même est paré.

„O Liberté, dit-il, sors de cé doux sommeil  
 „Qui à l'ombre de mes lois tu goûtes sur ces rives,  
 „Et que pour s'affranchir l'Europe à ton réveil  
 „Secoue, en m'appelant, ses mains long-temps captives;  
 „D'un regard de tes yeux réchauffe ces cœurs froids,  
 „Engourdis sous un joug dont ils aiment le poids;  
 „De tout pouvoir injuste éternelle ennemie,  
 „Va donc, fille du ciel, va par delà les mers,  
 „Va, toi qu'ils croyaient morte, et qui n'es qu'endormie,  
 „Briser les fers rouillés de leur vieil univers!“

Colomb se ranimait à cette noble voix.  
 Terre! s'écria-t-on, terre! terre!... il s'éveille;  
 Il court: oui, la voilà, c'est elle, tu la vois.  
 La terre!... ô doux spectacle! ô transports! ô merveille!  
 O généreux sanglots qu'il ne peut retenir?  
 Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir?  
 Il la donne à son roi, cette terre féconde;  
 Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts;  
 Des trésors, des honneurs en échange d'un monde  
 Un trône, ah! c'était peu!... que reçut-il? des fers!

(Quatorzième Messénienne.)

## XII. DIDOT (Firmin).

Didot, ein Sohn des berühmten Buchdruckers. Sein Trauerspiel Annibal wird sehr geschätzt.

### *Regrets et Imprécations d'Annibal.*

Que me font ces hommes, ces vœux, ces sacrifices?  
 Ai-je donc en effet les Dieux assez propices  
 Pour aller de présents surcharger leurs autels?  
 Et que demanderai-je enfin aux Immortels?  
 Que Pergame expirant croule encor dans la flamme?  
 Dieux, exterminons Rome! et conservez Pergame:  
 C'est Rome que je hais. Oui, quand de toutes parts,  
 Du haut de l'Aventin prolongeant mes regards,  
 J'aurai vu les Romains, après un long carnage,



Ne fuir que pour trouver la mort ou l'esclavage;  
 D'un sacrifice alors donnant l'heureux signal,  
 Rome en cendres, voilà l'offrande d'Annibal!  
 Insensé, que dis-tu? Vœu tardif et frivole!  
 Il te fallait marcher de Canne au Capitole,  
 Quand sur le Vergellus tu vis tes Africains  
 Se faire un pont nouveau de cadavres romains,  
 Écrasant tout, Consuls, Légions et Cohortes:  
 Tes mains de Rome alors pouvaient briser les portes;  
 Alors tu commandais d'invincibles guerriers.  
 Je ne t'enverrai plus de superbes courriers,  
 Carthage! elle a péri, notre fortune antique:  
 Mon frère n'ira plus sur ta place publique,  
 Près d'un sénat jaloux, trois fois, à pleins boisseaux,  
 Des chevaliers romains répandre les anneaux  
 Dieux!... Mais un roi m'accueille et son fils me revère  
 Espérons tout. Et toi, Rome, qui, sur la terre  
 Fesant de toutes parts peser ton joug fatal,  
 Dans un coin de l'Asie oubliais Annibal,  
 Tremble de me revoir. Puissé-je en Italie  
 User, à l'asservir, les restes de ma vie!  
 Puisse enfin de tes fils, effroi toujours nouveau,  
 Sur le roc tarpéien s'élever mon tombeau.

(*Annibal.*)

### XIII. GUIRAUD (*Alphonse*).

Guiraud, Mitglied der Akademie.

#### *Le petit Savoyard.*

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,  
 Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles!  
 Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,  
 La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.  
 Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter!  
 Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter!

Seul dans la vallée, un bâton à la main,  
 Qui va de France à la Savoie?  
 Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie?  
 C'est un enfant; il marche, il suit le long chemin.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier:  
 Il a mis ce matin la bure du dimanche,  
 Et dans son sac de toile blanche  
 Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course de dernière?  
 C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,

Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau  
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà!... tels encore qu'il les a vus toujours,  
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage!  
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours:  
Il est si près de son village!

Tout joyeux il arrive, et regarde... Mais quoi!  
Personne ne l'attend sa chaumière est fermée!  
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée.  
Et l'enfant plein de trouble: „Ouvrez, dit-il, c'est moi.“

La porte cède, il entre, et sa mère attendrie,  
Sa mère qu'un long mal près du foyer retient,  
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie:  
N'est-ce pas mon fils qui revient?

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle.  
„Je suis infirme, hélas! Dieux m'afflige, dit elle;  
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,  
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir.“

Mais lui: „de votre enfant vous étiez éloignée,  
Le voilà qui revient; ayez des jours contents;  
Vivez; je suis grandi, vous serez bien soignée;  
Nous sommes riches pour longtemps.“

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,  
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,  
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,  
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait et respirait à peine;  
Et son oeil se fixait, de larmes obscurci,  
Sur un grand crucifix de chêne,  
Suspendu devant elle et par le temps noirci.

„C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères  
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin;  
Lui qui me consolait quand mes plaintes amères  
Appelaient mon fils de si loin.

„C'est le Christ du foyer, que les mères implorent  
Qui sauvent<sup>1</sup> nos enfants du poid et de la faim.  
Nous gardons nos agneaux, et les loups les divorrent,  
Nos fils s'en vont tout seuls et reviennent enfin.

<sup>1</sup> Sauvent steht hier im Plural weil es sich auf Dieu und Christ bezieht.

„Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle?  
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours;  
Elle mourrait sans toi.” L'enfant à ce discours,  
Grave, et joignant ses mains, tombe à genoux près d'elle,  
Disant: „Que le bon Dieu vous fasse de longs jours!”

*Songe de Mizaël.*

C'était l'heure sacrée où des hymnes d'amour  
Accueillent à l'autel les premiers feux du jour.  
Moi qui dans les déserts ai commencé ma vie,  
Dont les palais jamais n'excitèrent l'envie,  
J'étais près d'un palais dont le soleil naissant  
Fesait étinceler le faite éblouissant.  
Ces murs qui de nos rois attestent la puissance,  
N'ont rien de tant d'éclat et de magnificence....  
J'appris à n'admirer que les oeuvres de Dieu,  
Et rien ne m'attirait vers ce superbe lieu,  
Lorsqu'une voix me dit: „Entre et bannis la crainte;  
L'ordre du Tout-Puissant t'apèle en cette enceinte,”  
C'était Eléazar... Je ne le voyais pas;  
Mais absent de mes yeux, il veillait sur mes pas.  
Sa voix (je l'entendais), jadis forte et sévère,  
Comme la voix d'une ombre était douce et légère.  
Je me rendis enfin, docile, mais tremblant;  
Car de ce beau palais le seuil était sanglant.  
J'entrai... Rassurez-vous: des voûtes éternelles,  
Descendirent vers moi deux chérubins fidèles,  
Dont la robe flottante en ses longs plis d'azur  
Avait le doux éclat qui colore un ciel pur.  
Tandis que j'admirais... ô merveille suprême!  
Du même vêtement j'étais paré moi-même;  
J'étais au milieu d'eux sur leurs ailes porté  
Respirant l'allégresse et l'immortalité.  
Rétrouvant, assemblés sous leur sainte bannière,  
Mes frères, le grand prêtre, et vous aussi, ma mère;  
Vous tous des séraphins partageant le bonheur,  
Me nommant Mizaël et louant le Seigneur.  
Oh! que rapidement nous échappe un doux songe!  
Celui-ci toute fois n'est pas un vain mensonge;  
Eléazar l'a dit. J'allai, dès mon réveil,  
Lui raconter joyeux les erreurs du sommeil;  
Le vieillard de ses pleurs inonda mon visage,  
Des tuniques d'azur bénit l'heureux présage,  
M'appela son enfant, et, tombant à genoux,  
S'écria: Dieu du ciel! ressouvien-toi de nous!

*(Les Machabées.)*

## XIV. HUGO (Victor).

Hugo, Mitglied der Akademie, gehören zu Befançon.  
 Werke: Odes & Ballades; Cromwell; Hernani; Marion de  
 Lorme; Bug-Jargal; Han d'Islande; Notre-Dame de Paris; Le dernier jour  
 d'un condamné; le Rhin; les Burgraves &c.

## PROSE.

*Notre-Dame.*

Sans doute, c'est encore aujourd'hui un majestueux et sublime édifice que l'église de Notre-Dame de Paris. Mais si belle qu'elle se soit conservée en vieillissant, il est difficile de ne pas s'indigner, devant les dégradations, les mutilations sans nombre, que, simultanément, le temps et les hommes ont fait subir au vénérable monument, sans respect pour Charlemagne qui en avait posé la première pierre, pour Philippe-Auguste qui en avait posé la dernière.

Sur la face de cette vieille reine de nos cathédrales, à coté d'une ride on trouve toujours une cicatrice. *Tempus edax, homo edacior*; ce que je traduirais volontiers ainsi: Le temps est aveugle, le homme est stupide.

Si nous avons le loisir d'examiner une à une, avec le lecteur, les diverses traces de destruction imprimées à l'antique église, la part du temps serait la moindre, la pire celle des hommes, surtout des hommes de l'art. Il faut bien que je dise *des hommes de l'art*, puis qu'il y a eu des individus qui ont pris la qualité d'architectes dans les deux derniers siècles.

Eh d'abord, pour ne citer que quelques exemples capitaux, il est, à coup sûr, peu de plus belles pages architecturales, que cette façade où, successivement et à la fois, les trois portails creusés en ogive, le cordon brodé et dentelé des vingt-huit niches royales, l'immense rosace centrale, flanquée de ses deux fenêtres latérales comme le prêtre du diacre et du sous-diacre, la haute et frêle galerie d'arcades à trèfle qui porte une lourde plate-forme sur ses fines colonnettes; enfin les deux noires et massives tours avec leurs auvents d'ardoise, parties harmonieuses d'un tout magnifique, superposées en cinq étages gigantesques, se développent à l'oeil, en foule et sans trouble, avec leurs innombrables détails de statuaire, de sculpture et de ciselure, ralliés puissamment à la tranquille grandeur de l'ensemble; vaste symphonie en pierre, pour ainsi dire; oeuvre colossale d'un homme et d'un peuple, tout ensemble une et complexe comme les Iliades et les romanceros dont elle est soeur; produit prodigieux de la cotisation de toutes les forces d'une époque, où sur chaque pierre on voit saillir en cent façons la fantaisie de l'ouvrier disciplinée par le génie de l'artiste; sorte de création humaine, en un mot, puissante et féconde, comme la création divine dont elle semble avoir dérobé le double caractère; variété, éternité.

Et ce que nous disons ici de la façade, il faut le dire de l'église entière; et ce que nous disons de l'église cathédrale de

Paris, il faut le dire de toutes les églises de la chrétienté au moyen âge. Tout se tient dans cet art venu de lui-même, logique et bien proportionné. Mesurer l'orteil du pied, c'est mesurer le géant. Revenons à la façade de Notre-Dame, telle qu'elle nous apparaît encore à présent, quand nous allons pieusement admirer la grave et puissante cathédrale, qui terrifie, au dire de ses chroniqueurs; *quæ mole sud terrorem incutit spectantibus*.

Trois choses importantes manquent aujourd'hui à cette façade: d'abord le degré de onze marches qui l'exhaussait jadis au-dessus du sol; ensuite la série inférieure de statues qui occupait les niches des trois portails, et la série supérieure des vingt-huit plus anciens rois de France, qui garnissait la galerie du premier étage, à partir de Childebert jusqu'à Philippe-Auguste; tenant en main „La pomme impériale.“ Le degré, c'est le temps qui l'a fait disparaître en élevant d'un progrès irrésistible et lent le niveau du sol de la cité; mais, tout en faisant dévorer une à une, par cette marée montante du pavé de Paris, les onze marches qui ajoutaient à la hauteur majestueuse de l'édifice, le temps a rendu à l'église plus peut-être qu'il ne lui a ôté; car c'est le temps qui a répandu sur la façade cette sombre couleur des siècles, qui fait de la vieillesse des monuments l'âge de leur beauté.

Mais qui a jeté bas les deux rangs de statues? Qui a laissé les niches vides? Qui a taillé, au beau milieu du portail central, cette ogive neuve et bâtarde? Qui a osé y encadrer cette fade et lourde porte de bois sculptée à la Louis XV., à côté des arabesques de Biscornette? Les hommes, les architectes, les artistes de nos jours!

Et si nous entrons dans l'intérieur de l'édifice, qui a renversé ce colosse de saint Christophe, proverbial parmi les statues au même titre que la grand'salle du Palais parmi les salles, que la flèche de Strasbourg parmi les clochers? Et ces myriades de statues qui peuplaient tous les entrecolonnements de la nef et du cocur, à genoux, en pied, équestres, hommes, femmes, enfants, rois, évêques, gendarmes; en pierre, en marbre, en or, en argent, en cuivre, en cire même; qui les a brutalement balayées? Ce n'est pas le temps!

Et qui a substitué au vieil autel gothique, splendidement encombré de châsses et de reliquaires, ce lourd sarcophage de marbre à têtes d'anges et à nuages, lequel semble un échantillon dépareillé du Val-de-Grâce ou des Invalides? Qui a bêtement scellé ce lourd anachronisme de pierre dans le pavé carlovingien de Hercandus? N'est ce pas Louis XIV. accomplissant le vœu de Louis XIII.? Et qui a mis de froides vitres blanches à la place de ces vitraux „hauts en couleur“ qui fesaient hésiter l'oeil émerveillé de nos pères entre la rose du grand-portail et les ogives de l'apside? et que dirait un sous-chantre du seizième siècle, en voyant le beau badigeonnage jaune dont nos vandales

archevêques ont barbouillé leur cathédrale? Il se souviendrait que c'était la couleur dont le bourreau *broussait* les édifices *scélérés*; il se rappèlerait l'hôtel du Petit-Bourbon, tout englué de jaune aussi pour la trahison du Connétable; *jaune après tout de si bonne trempe*, dit Sauval, *et si bien recommandé, que plus d'un siècle n'a pu encore lui faire perdre sa couleur*: „Il croirait que le lieu saint est devenu infâme, et s'enfuirait.

Et si nous montons sur la Cathédrale, sans nous arrêter à mille barbaries de tout genre, qu'a-t-on fait de ce charmant petit clocher qui s'appuyait sur le point d'intersection de la croisée, et qui, non moins frêle et non moins hardi que sa voisine la flèche (détruite aussi) de la Sainte Capelle, s'enfonçait dans le ciel plus avant que les tours, élançé, aigu, sonore, découpé à jour? Un architecte de bon goût (1787) l'a amputé, et a cru qu'il suffirait de masquer la plaie avec ce large emplâtre de plomb qui ressemble au couvercle d'une marmite! C'est ainsi que l'art merveilleux du moyen âge a été traité presque en tout pays, surtout en France. On peut distinguer sur sa ruine trois sortes de lésions, qui toutes trois l'entament à différentes profondeurs: le temps d'abord, qui a insensiblement ébranlé ça et là et rouillé partout sa surface; ensuite, les révolutions politiques et religieuses, lesquelles, aveugles et colères de leur nature, se sont ruées en tumulte sur lui, ont déchiré son riche habillement de sculpteurs et de ciselures, crevé ses rosaces, brisé ses colliers d'arabesques et de figurines, arraché ses statues, tantôt pour leur mitre, tantôt pour leur couronne; enfin les modes, de plus en plus grotesques et sottes, qui depuis les anarchiques et splendides déviations de la renaissance, se sont succédé dans la décadence nécessaire de l'architecture. Les modes ont fait plus de mal que les révolutions. Elles ont tranché dans le vif; elles ont attaqué la charpente osseuse de l'art; elles ont coupé, taillé, désorganisé, tué l'édifice, dans la forme comme dans le symbole, dans sa logique comme dans sa beauté. Et puis elles ont refait, prétention que n'avaient eue, du moins, ni le temps, ni les révolutions. Elles ont effrontément ajusté, de par le bon goût, sur les blessures de l'architecture gothique, leurs misérables colifichets d'un jour, leurs rubans de marbre, leurs pompons de métal: véritable lépre d'oves, de volutes, d'entournements, de draperies, de guirlandes, de franges, de flammes de pierre, de nuages de bronze, d'amours replets, de chérubins bouffis, qui commence à dévorer la face de l'art dans l'oratoire de Catherine de Médicis, et le fait expirer, deux siècles après, tourmenté et grimaçant, dans le boudoir de la Dubarry.

Ainsi, pour résumer les points que nous venous d'indiquer, trois sortes de ravages défigurent aujourd'hui l'architecture gothique. Rides et verrues à l'épiderme; c'est l'oeuvre du temps. Voies de fait, brutalités, contusions, fractures; c'est l'oeuvre des révolutions depuis Luther jusqu'à Mirabeau. Mutilations, amputations, dislocation de la membrure, restaurations; c'est

le travail grec, romain et barbare des professeurs selon Vitruve et Vignole. Cet art magnifique que les Vandales avaient produit, les Académies l'ont tué. Aux siècles, aux révolutions, qui dévastent du moins avec impartialité et grandeurs est venue s'adjoindre la nuée des architectes d'école, patentés, jurés et assermentés; dégradant avec le discernement et le choix du mauvais goût; substituant les chicorées de Louis XV. aux dentelles gothiques, pour la plus grande gloire du Parthénon! C'est le coup de pied de l'âne au lion mourant; c'est le vieux chêne qui se couronne, et qui, pour comble, est piqué, mordu, déchiqueté par les chenilles.

Qu'il y a loin de là à l'époque où Rocert Cenalis, comparant Notre-Dame de Paris à ce fameux temple de Diane à Ephèse, tant réclamé par les anciens Païens, qui a immortalisé Erostrate, trouvait la cathédrale gauloise „plus excellente en longueur, largeur et structure.”<sup>1</sup>

Notre-Dame de Paris n'est point, du reste, ce qu'on peut appeler un monument complet, défini, classé; ce n'est plus une église romane, ce n'est pas encore une église gothique. Cet édifice n'est pas un type. Notre-Dame de Paris, n'a point comme l'abbaye de Tournus, la grave et massive carrure, la ronde et large voûte, la nudité glaciale, la majestueuse simplicité des édifices qui ont le plein-cintre pour générateur. Elle n'est pas, comme la Cathédrale de Bourges, le produit magnifique, léger, multiforme, touffu, hérissé, efflorescent de l'ogive. Impossible de la ranger dans cette antique famille d'églises sombres, mystérieuses, basses, et comme écrasées par le plein-cintre; presque égyptiennes au plafond près; toutes hiéroglyphiques, toutes sacerdotales, toutes symboliques; plus chargées, dans leurs ornements, de losanges et de zigzags que de fleurs, de fleurs que d'animaux, d'animaux que d'hommes; oeuvre de l'architecte moins que de l'évêque; première transformation de l'art, tout empreinte de discipline théocratique et militaire, qui prend racine dans le Bas-Empire, et s'arrête à Guillaume-le-Conquérant. Impossible de placer notre cathédrale dans cette autre famille d'églises hautes, aériennes, riches de vitraux et de sculptures; aiguës de formes, hardies d'attitudes; communales et bourgeoises, comme symboles politiques; libres, capricieuses, effrénées, comme oeuvre d'art; seconde transformation de l'architecture, non plus hiéroglyphique, immuable et sacerdotale, mais artiste, progressive et populaire, qui commence au retour des croisades, et finit à Louis XI. Notre-Dame de Paris n'est pas de pure race romaine, comme les premières; ni de pure race arabe, comme les secondes.

C'est un édifice de la transition. L'architecte saxon achevait de dresser les piliers de la nef, lorsque l'ogive, qui arrivait de la croisade, est venue se poser en conquérante sur ces larges chapiteaux romans qui ne devaient porter que des pleins-cintres. L'ogive, maîtresse dès lors, a construit le reste

<sup>1</sup> Histoire gallicane, liv. II.

de l'église. Cependant, inexpérimentée et timide à son début, elle s'évase, s'élargit, se contient, et n'ose s'élancer encore en flèches et en lancettes, comme elle l'a fait plus tard dans tant de merveilleuses cathédrales. On dirait qu'elle se ressent du voisinage des lourds piliers romans.

D'ailleurs, ces édifices de la transition du roman au gothique ne sont pas moins précieux à étudier que les types purs. Ils expriment une nuance de l'art, qui serait perdue sans eux. C'est la greffe de l'ogive sur le plein-cintre.

Notre-Dame de Paris est, en particulier, un curieux échantillon de cette variété. Chaque face, chaque pierre du véritable monument est une page non seulement de l'histoire du pays, mais encore de l'histoire de la science et de l'art. Ainsi, pour n'indiquer ici que les détails principaux, tandis que la petite Porte-Rouge atteint presque aux limites des délicatesses du quinzième siècle, les piliers de la nef, par leur volume et leur gravité, reculent jusqu'à l'abbaye carlovingienne de Saint-Germain des Prés. On croirait qu'il ya six siècles entre cette porte et ces piliers. Il n'est pas jusqu'aux hermétiques qui ne trouvent dans les symboles du grand portail un abrégé satisfaisant de leur science, dont l'église de Saint-Jacques-de-la-Boucherie était un hiéroglyphe si complet. Ainsi, l'abbaye romane, l'église philosophale, l'art gothique, l'art saxon, le lourd pilier rond, qui rappelle Grégoire VII., le symbolisme hermétique par lequel Nicolas Flamel prélu-dait à Luther, l'unité papale, le Schisme, Saint Germain-des-Prés, Saint-Jacques-de-la-Boucherie; tout est fondu, combiné, amalgamé dans Notre-Dame. Cette église centrale et génératrice est, parmi les vieilles églises de Paris une sorte de chimère; elle a la tête de l'une, les membres de celle-là, la coupe de l'autre, quelque chose de toutes.

Nous le répétons, ces constructions hybrides ne sont pas les moins intéressantes pour l'artiste, pour l'antiquaire, pour l'historien. Elles font sentir à quel point l'architecture est chose primitive, en ce qu'elles démontrent (ce que démontrent aussi les vestiges cyclopéens, les pyramides d'Egypte, les gigantesques pagodes hindoues) que les plus grands produits de l'architecture sont moins des oeuvres individuelles que des oeuvres sociales; plutôt l'enfantement des peuples en travail que le jet des hommes de génie; le dépôt que laisse une nation, les entassements que font les siècles; le résidu des évaporations successives de la société humaine, en un mot, des espèces de formations. Chaque flot du temps superpose son alluvion, chaque race dépose sa couche sur le monument, chaque individu apporte sa pierre. Ainsi font les castors, ainsi font les abeilles, ainsi font les hommes. Le grand symbole de l'architecture, Babel, est une ruche.

Les grands édifices, comme les grandes montagnes, sont l'ouvrage des siècles. Souvent l'art se transforme qu'ils pendent encore, *pendent opera interrupta*, ils se continuent paisiblement



selon l'art transformé. L'art nouveau prend le monument où il le trouve, s'y encruste, se l'assimile, le développe à sa fantaisie, et l'achève s'il peut. La chose s'accomplit sans trouble, sans effort, sans réaction, suivant une loi naturelle et tranquille. C'est une greffe qui survient, une sève qui circule, une végétation qui reprend. Certes, il y a matière à bien de gros livres, et souvent histoire universelle de l'humanité, dans ces soudures successives de plusieurs hauteurs sur le même monument. L'homme, l'artiste, l'individu, s'effacent sur ces grandes masses sans nom d'auteur; l'intelligence humaine s'y totalise. Le temps est l'architecte, le peuple est le maçon.

A n'envisager ici que l'architecture européenne chrétienne, cette soeur puinée des grandes maçonneries de l'Orient, elle apparaît aux yeux comme une immense formation divisée en trois zones bien tranchées qui se superposent: la zone romane,<sup>1</sup> la zone gothique, la zone de la renaissance, que nous appellerions volontiers *graeco-romane*. La couche romane, qui est la plus ancienne et la plus profonde, est occupée par le plein-cintre, qui reparait, porté par la colonne grèque, dans la couche moderne et supérieure de la renaissance. L'ogive est entre les deux. Les édifices qui appartiennent exclusivement à l'une de ces trois couches sont parfaitement distincts, uns et complets. C'est l'abbaye de Jumièges, c'est la cathédrale de Rheims, c'est Saint-Croix d'Orléans. Mais les trois zones se mêlent et s'amalgament par les bords, comme les couleurs dans le spectre solaire. De là les monuments complexes, les édifices de nuance et de transition. L'un est roman par les pieds, gothique au milieu, *graeco-roman* par la tête. C'est qu'on a mis six-cents ans à le bâtir. Cette variété est rare. Le donjon d'Etampes en est un échantillon. Mais les monuments de deux formations sont plus fréquents. C'est Notre-Dame de Paris, édifice ogival, qui s'enfonce par les premiers piliers dans cette zone romane où sont plongés le portail de Saint-Denis et la nef de Saint-Germain-des-Prés. C'est la charmante salle capitulaire demi-gothique de Bochartville, à laquelle la couche romane vient jusqu'à mi-corps. C'est la cathédrale de Rouen, qui serait entièrement gothique, si elle ne baignait pas l'extrémité de sa flèche centrale dans la zone de la renaissance.<sup>2</sup>

Du reste, toutes ces nuances, toutes ces différences n'affectent que la surface des édifices. C'est l'art qui a changé de peau. La constitution même de l'église chrétienne n'en est pas attaquée. C'est toujours la même charpente intérieure, la même disposition logique des parties. Qu'elle que soit l'enveloppe brodée et

<sup>1</sup> C'est la même qui s'appelle aussi, selon les lieux, les climats et les espèces, lombarde, saxonne et byzantine. Ce sont quatre architectures soeurs et parallèles, ayant chacune leur caractère particulier, mais dérivant du même principe, le plein-cintre.

*Facies non omnibus una  
Non diversa tamen, qualem h'c.*

<sup>2</sup> Cette partie de la flèche, qui était en charpente, est précisément celle qui a été consumée par le feu du ciel en 1823.

sculptée d'une cathédrale, on retrouve toujours dessous, au moins à l'état de germe, et en rudiment, la basilique romaine. Elle se développe éternellement sur le sol selon la même loi. Ce sont imperturbablement deux nefs qui s'entrecoupent en croix, dont l'extrémité supérieure, arrondie en apside, forme le chœur; ce sont toujours des bas-côtés pour les processions intérieures, pour les chapelles, sortes de promenoirs latéraux où la nef principale se dégorge par les entrecollements. Cela posé, le nombre des chapelles, des portails, des clochers, des aiguilles, se modifie à l'infini, suivant la fantaisie du siècle, du peuple, de l'art. Le service du culte une fois pourvu et assuré, l'architecture fait ce que bon lui semble. Statues, vitraux, rosaces, arabesques, dentelures, chapiteaux, bas-reliefs, elle combine toutes ces imaginations, selon le logarithme qui lui convient. De là la prodigieuse variété extérieure de ces édifices au fond desquels réside tant d'ordre et d'unité. Le tronc de l'arbre est immuable; la végétation est capricieuse.

## POÉSIES.

### *Napoléon II.*

#### I.

Mil huit cent onze! O temps, où des peuples sans nombre  
 Attendaient prosternés sous un nuage sombre  
 Que le Ciel eût dit oui!  
 Sentaient trembler sous eux les états centenaires,  
 Et regardaient le Louvre, entouré de tonnerres,  
 Comme un Mont Sinai!

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,  
 Ils se disaient entre eux: „Quelqu'un de grand va naître!  
 L'immense empire attend un héritier demain.  
 Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme  
 Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,  
 Absorbe dans son sort le sort du genre humain?“

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde  
 S'entrouvit, et l'on vit se dresser sur le monde  
 L'homme prédestiné;  
 Et les peuples béants ne purent que se taire,  
 Car ses deux bras levés présentaient à la terre  
 Un enfant nouveau-né!

Au souffle de l'enfant, Dôme des Invalides,  
 Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides  
 Frémirent, comme au vent frémissent les épis;  
 Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,  
 Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise  
 Les canons monstrueux à ta porte accroupis!

Et lui! l'orgueil gonflait sa puissante narine;  
 Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,  
     S'étaient enfin ouverts!  
 Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,  
 Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,  
     Rayonnait au travers!

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes  
 Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,  
 Epêrdu, l'oeil fixé sur quiconque était roi,  
 Comme un aigle arrivé sur une haute cime,  
 Il cria tout joyeux avec un air sublime:  
     „L'avenir! l'avenir! l'avenir est à moi!“

## 2.

Non l'avenir n'est à personne!  
 Sire! l'avenir est à Dieu!  
 A chaque fois que l'heure sonne,  
 Tout ici-bas nous dit adieu.  
 L'avenir! l'avenir! mystère!  
 Toutes les choses de la terre,  
 Gloire, fortune militaire,  
 Couronne éclatante des rois,  
 Victoire aux ailes embrasées,  
 Ambitions réalisées,  
 Ne sont jamais sur nous posées;  
 Que comme l'oiseau sur nos toits!

Non si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,  
 Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure  
     Ouvrir ta froide main,  
 O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,  
 Spectre toujours masqué qui nous suis côte à côte,  
     Et qu'on nomme Demain!

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.  
 Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,  
     La nuit, comme un flambeau.  
 C'est votre vieille Garde au loin jonchant la plaine.  
 Demain, c'est Waterloo! demain c'est Sainte-Hélène!  
     Demain, c'est le tombeau!

## 4.

Ou, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,  
 Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes;  
 Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon;  
 Touts alors sur son nid fondirent pleins de joie;  
 Chacun selon ses dents se partage à la proie:  
 L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon!

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.  
 Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,  
 Sous le verrou des rois prudents,  
 (Oh! n'exilons personne! oh! l'exil est impie!)  
 Cette grande figure en sa cage accroupie,  
 Ployée, et les genoux aux dents!

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre!...  
 Mais les coeurs de lion sont les vrais coeurs de père.  
 Il aimait son fils, ce vainqueur!  
 Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde:  
 Le portrait d'un enfant et la carte du monde,  
 Tout son génie et tout son coeur!

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,  
 Ce qui se remuait dans cette tête chauve,  
 Ce que son oeil cherchait dans le passé profond,  
 Tandis que ses geôliers, sentinelles placées  
 Pour guetter jour et nuit le vol de ses pensées,  
 En regardaient passer les ombres sur son front;

Ce n'était pas toujours, Sire, cette épopée  
 Que vous aviez naguère écrite avec l'épée;  
 Arcole, Austerlitz, Montmirail;  
 Ni l'apparition des vieilles pyramides;  
 Ni le pacha du Caire et ses chevaux numides  
 Qui mordaient le vôtre au poitrail;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille  
 Que vingt ans, sous ses pas, avait fait la bataille  
 Déchainée en noirs tourbillons,  
 Quand son souffle poussait sur cette mer troublée  
 Les drapeaux frissonnant, penchés dans la mêlée  
 Comme les mâts des bataillons;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,  
 La diane au matin frédonnant sa fanfare,  
 Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés,  
 Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,  
 Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,  
 Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés;

Non ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose  
 D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,  
 Gracieux comme l'Orient,  
 Tandis qu'avec amour, sa nourrice enchantée,  
 D'une goutte de lait au bout du sein restée,  
 Agace sa lèvre en riant!

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,  
Son coeur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,

Il pleurait, d'amour éperdu...

Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,  
Seul être qui pouvais distraire sa pensée

Du trône du monde perdu!

(*Chants du Crépuscule.*)

### *La Canadienne.*

Sur ce palmier qui te balance,  
Dors, tendre fruit de mon amour;  
Mes bras, quelques instants, ont porté ton enfance;  
Ce fragile palmier te soutient à son tour;  
Ainsi me berçait l'espérance.

Dors en paix sur ce frêle appui.  
Si le vent vient gémir sur ta tombe légère,  
Le vent te dira que ta mère  
Gémit sans cesse comme lui,  
Aussi longtemps que les pleurs de l'aurore  
Mouilleront ton front pâle, en arrosant les fleurs;  
Aussi longtemps, mon fils, ta mère qui t'adore,  
Te viendra baigner de ses pleurs.  
Tout sur l'arbre de mort te peindra ma souffrance.  
Si pourtant le ramier, de ses accords touchants,  
Te fait entendre la cadence,  
Ne crois pas de ta mère entendre les doux chants;  
Car ta mère avec toi veut garder le silence.

Tu n'es donc plus? Mes yeux ne te verront j'amais  
Rire et folâtrer dans nos plaines,  
Poursuivre le chevreuil de sommets en sommets,  
Et gravir le vieux tronc des chênes...  
Nos guerriers ne me diront pas:  
„Ton fils est digne de son père;  
Il porte sans frémir la lance des combats  
Et le calumet de la guerre."  
Je vivrai comme une étrangère,  
Et l'on dira: „Son fils est le jouet du vent;  
Il n'est point mort en brave, étendu sur la terre;  
C'est lui dont le cercueil mourant  
Courbe le palmier solitaire."

Tu n'es plus, quel est mon malheur!  
Tes yeux, à peine ouverts, sont fermés à l'aurore;  
Je fus un instant mère: hélas! à ma douleur,  
Cher enfant, je crois l'être encore.

Au sommet du triste palmier,  
 Ce berceau qui te sert de tombe  
 Servira de nid au ramier  
 Ou de demeure à la colombe;  
 Et quand demain l'astre des jours  
 Teindra ton froid cercueil de sa couleur riante,  
 Au fond de sa couche odorante  
 L'oiseau s'éveillera: tu dormiras toujours!  
 Quand, pour bénir l'enfant dont sa fille est la mère,  
 Viendra mon père en cheveux blancs,  
 Je guiderai ses pas tremblants  
 Au pied de l'arbre funéraire.  
 Que lui dirai-je? hélas! son regard attristé  
 Se remplira des pleurs dont ici je l'arrose.  
 Le fils que j'ai porté repose  
 Sur le palmier qu'il a planté.

(*Poésies inédites 1816.*)

## XV. JOUX.

Verfasser der Tragödie *Sylla* und mehrerer Romane.

### *Sylla abdique la Dictature.*

Citoyens, chevaliers, pontifes, sénateurs,  
 Et vous, de la patrie illustres défenseurs,  
 Ecoutez: je vous dois, je me dois à moi-même,  
 De rendre compte ici de mon pouvoir suprême,  
 Et d'exposer enfin à vos regards surpris  
 Les immenses travaux par moi seul entrepris.  
 J'ai subjugué le Pont, le Bosphore, l'Epire;  
 Les eaux du Phalaris traversent votre empire;  
 La Grèce toute entière est soumise à vos lois,  
 Et des bords libyens j'ai chassé tous les rois.  
 La chute de Carthage avait ébranlé Rome:  
 J'ai réparé les maux qu'avait faits un grand homme.  
 Ingurtha fut vaincu, Mithridate est soumis,  
 Ma fortune a plus fait qu'elle n'avait promis.  
 C'était trop peu pour moi des lauriers de la guerre,  
 Je voulais une gloire et plus rare et plus chère,  
 Rome, en proie aux fureurs des partis triomphants,  
 Mourante sous les coups de ses propres enfants,  
 Invoquait à la fois mon bras et mon génie;  
 Je me fis dictateur; je sauvai la patrie  
 A l'antique sénat je rendis le pouvoir,  
 Le peuple mutiné rentra dans le devoir;  
 Jamais on ne me vit esclave du vulgaire,  
 Rechercher et trahir cet amour populaire

Où Marius voyait le but de ses travaux.  
 J'ai peu flatté ce peuple, et j'ai guéri ses maux :  
 Je m'armai contre lui de rigueurs légitimes :  
 Au salut de l'Etat j'immolai des victimes.  
 Qu'on nomme violence, ou même cruauté,  
 Ce que j'ai fait pour Rome et pour la liberté ;  
 Un reproche pareil ne saurait me confondre :  
 Du sang que j'ai versé je suis prêt à répondre :  
 Oui de l'humanité si j'étouffai la voix,  
 Ce fut pour vous contraindre à fléchir sous les lois.  
 J'ignore quel surnom l'histoire me destine :  
 L'avenir jugera ce que Rome examine.  
 Du poids de ma grandeur plus accablé que vous,  
 Je viens briser le joug qui nous fatiguait tous,  
 J'ai vaincu, j'ai régné ; maintenant je veux vivre !  
 Je rejete la coupe où le pouvoir s'enivre.  
 J'ai gouverné le monde à mes ordres soumis,  
 Et j'impose silence à tous mes ennemis ;  
 Leur haine ne saurait atteindre ma mémoire ;  
 J'ai mis entre eux et moi l'abîme de ma gloire.  
 Le dictateur n'est plus : je remets au sénat,  
 Avec l'autorité, les rênes de l'Etat.  
 Ecoutez ! ... que ma voix remplisse cette enceinte :  
 J'ai gouverné sans peur, et j'abdique sans crainte.  
 Je vous rends vos consuls ; choisissez-les, Romains.  
 Mon asile, a-t-on dit, est dans la dictature :  
 Eh bien ! dès ce moment devant vous je l'abjure ;  
 Je me dépouille ici des suprêmes honneurs ;  
 Je dépose la pourpre ... Eloignez-vous, lecteurs.  
 Me voila désarmé ! je vous livre ma vie :  
 Aux complots, aux poignards j'oppose mon génie,  
 La vertu de Brutus, l'ame de Scipion,  
 Chéronée, Orchomène, et l'effroi de mon nom.  
 Le Sénat a pour lui ma fortune et ma gloire :  
 Que Sylla soit toujours présent à sa mémoire,  
 Vainqueur de Marius, je l'avais surpassé,  
 Et j'ai conquis le rang où je me suis placé.  
 Romains, je romps les noeuds de votre obéissance,  
 Mais sur vos souvenirs je garde ma puissance  
 Et cette dictature à l'autre survivra :  
 Privé de mes faisceaux, je suis toujours Sylla.

(Jouy, Sylla.)

#### XVI. LAURENT.

Verfasser einer in viele Sprachen übersehten Geschichte Napoleons.

#### *Naissance de Napoléon.*

Tandis que Voltaire et Rousseau, inclinés vers la tombe,  
 allaient être enlevés au siècle qu'ils avaient rempli du bruit de

leur nom, et que Mirabeau, destiné à faire passer de la philosophie à l'éloquence politique le sceptre de l'opinion, se rendait fameux par ses excès et ses désordres de jeunesse, en attendant d'obtenir pour son âge mur la célébrité et la gloire de l'orateur et de l'homme d'état; la providence, qui, par des voies dont elle seule a le secret, mène toujours le monde aux fins qu'elle a conçues; la providence, qui, dans la succession des générations et des empires, a merveilleusement tout disposé pour le progrès des idées, et le succès des grandes révolutions; la providence fait naître, dans un coin obscur de la méditerranée l'homme qui devait mettre le génie de la guerre au service de l'esprit de réforme, et clore le dix-huitième, déjà si orgueilleux de ses conquêtes rationnelles et de ses triomphes du forum, par des prodiges militaires plus éclatants que tout ce qui avait frappé d'étonnement l'antiquité et le moyen âge.

Napoléon Bonaparte naquit à Ajaccio (île de Corse), le 15 Août 1769, de Charles Bonaparte et de Létitia Ramolino. Si nous eussions vécu en des temps plus favorables au merveilleux, les prédictions populaires et les signes célestes n'auraient pas manqué à cet événement.

Quelques écrivains, profitant de la Noblesse incontestable de la famille Bonaparte, imaginèrent sous le consulat et à la veille du rétablissement de la monarchie, de fabriquer une généalogie de prince pour le futur empereur, et de lui trouver des aïeux parmi d'anciens rois du Nord. Mais le soldat, qui sentait vivre en lui la révolution française, et qui n'oubliait point que son mérite seul l'avait porté, sous le règne de l'égalité, des grades inférieurs de l'armée au rang suprême, fit répondre par ses journaux que sa noblesse ne reposait que sur les services qu'il avait rendus à son pays, et qu'elle ne datait que de Montenotte.

Le père de Napoléon avait étudié à Pise et à Rome. C'était un homme instruit et disert, qui montra aussi beaucoup de chaleur et d'énergie en diverses circonstances fort importantes, et notamment à la consulte extraordinaire de Corse, relative à la soumission de cette île à la France. Charles Bonaparte parut plus tard à Versailles, à la tête de la députation de sa province et à l'occasion des différends qui s'étaient élevés entre les deux généraux français qui commandaient en Corse, M. de Marbeuf et M. de Narbonne Pelez.

Le crédit de ce dernier, si puissant à la cour, échoua contre la franchise et l'autorité du témoignage de Charles Bonaparte, qui, pour rester fidèle à la vérité et à la justice, plaida éloquemment pour M. de Marbeuf.

C'est là l'origine et la cause unique de la protection que ce seigneur accorda depuis à la famille Bonaparte.

Quoique Napoléon ne fut que le second des fils de Charles Bonaparte, il était considéré comme le chef de la famille. Son grand oncle, l'archidiacre Lucien, qui avait été le guide et



l'appui de tous les siens, lui avait donné ce titre à son lit de mort, en recommandant à l'ainé (Joseph) de ne pas l'oublier; ce qui fit dire ensuite à Napoléon que c'était un vrai desheritage, la scène de Jacob et d'Esau.

Il devait cette distinction remarquable au caractère grave et réfléchi, au sens droit et à la haute raison qu'il avait montrée de bonne heure.

Placé en 1777, à l'école militaire de Brienne, il s'y appliqua surtout à l'étude de l'histoire, de la géographie et des sciences exactes. Il y eut pour répétiteur Pichegru, et pour camarade M. de Bourrienne. Il réussit principalement dans les Mathématiques. Son goût pour les matières politiques fut dès lors remarqué. Passionné pour l'indépendance de sa patrie, il voua une espèce de culte à Paoli, qu'il défendait avec chaleur contre l'opinion même de son père.

Il n'est point vrai qu'il fut au collège, comme on l'a imprimé souvent, solitaire et taciturne, sans égaux et sans amis. Il n'est pas plus exact, quoi qu'en ait dit M. de Bourrienne, en courtisan disgracié, qu'il se montrât aigre dans ses propos et très peu aimant. C'est sa gravité précoce et ses manières brusques et sévères qui l'ont fait accuser à tort de misanthropie et de sécheresse d'âme. Napoléon était au contraire naturellement doux et affectueux. Ce ne fut qu'à l'époque de sa puberté qu'il se manifesta quelque changement dans son caractère, et qu'il devint sombre et morose. Tel est du moins le témoignage qu'il a porté sur lui-même dans ses dictées à Sainte-Hélène.

On a prétendu aussi que son goût pour la retraite, et son penchant aussi exclusif que précoce pour l'art militaire, l'avaient fait se reléguer en quelque sorte dans son jardin, et s'y fortifier contre les attaques de ses camarades. L'un de ces derniers s'est chargé de démentir cette histoire, et de raconter ce qui a pu y donner lieu; c'est la fameuse anecdote de la forteresse construite en neige, et assiégée et défendue avec des boules de neige.

Dans l'hiver de 1783 à 1784, dit-il, si mémorable par la quantité de neige qui s'amontoit sur les routes, dans les cours, etc., Napoléon fut singulièrement contrarié; plus de petits jardins, plus de ces isolements heureux qu'il recherchait. Au moment de ses récréations, il était forcé de se mêler à la foule de ses camarades, et de se promener avec eux en long et en large dans une salle immense. Pour s'arracher à cette monotonie de promenade Napoléon sut remuer toute l'école, en faisant sentir à ses camarades qu'ils s'amuseraient bien autrement, s'ils voulaient, avec des pelles, se frayer différents passages au milieu des neiges, faire des ouvrages à cornes, creuser des tranchées, élever des parapets, des cavaliers, etc. — Le premier travail fini nous pourrons, dit-il, nous diviser en pelotons, faire une espèce de siège,

et, comme l'inventeur de ce nouveau plaisir, je me charge de diriger les attaques.

La troupe joyeuse accueillit ce projet avec enthousiasme; il fut exécuté, et cette petite guerre simulée dura l'espace de quinze jours; elle ne cessa que lorsque des graviers ou de petites pierres, s'étant mêlés à la neige dont on se servait pour faire des boules, il en résulta que plusieurs pensionnaires, soit assiégeants, soit assiégés, furent assez grièvement blessés. Je me rappelle même que je fus un des élèves les plus maltraités par cette mitraille.

Pour remuer ainsi toute l'école, il fallait bien que le jeune Bonaparte, malgré ses habitudes de méditation solitaire, eût conservé une certaine influence sur la masse des élèves; et qu'il n'eût pas donné à ses relations avec eux le caractère de sauvagerie, de rudesse ou d'aigreur qui on s'est plu à lui attribuer, sur la foi de quelques biographes prévenus ou mal informés.

#### XVII. LAMARTINE (*Alphonse de*).

Lamartine, Mitglied der Akademie, geboren im Mâcon 1792.

Werke: Méditations Poétiques; Jocelin; Voyage en Orient; La Chute d'un Ange; &c.

#### **Dieu.**

Cet astre universel, sans déclin, sans aurore,  
C'est Dieu; c'est ce grand tout, qui soi-même s'adore!  
Il est; tout est en lui: l'immensité, les temps,  
De son être infini sont les purs éléments;  
L'espace est son séjour, l'éternité son âge;  
Le jour est son regard, le monde est son image;  
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main;  
L'être à flots éternels découlant dans son sein,  
Comme un fleuve nourri par cette source immense,  
S'en échappe, et revient finir où tout commence.  
Sans bornes, comme lui, ses ouvrages parfaits  
Bénissent en naissant la main qui les a faits.  
Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire;  
Pour lui, vouloir c'est faire, exister c'est produire:  
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,  
Sa volonté suprême est sa suprême loi.  
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,  
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse;  
Sur tout ce qui peut être il l'exerce à son gré:  
Le néant jusqu'à lui s'élève par degré:  
Intelligence, amour, force, beauté, jeunesse,  
Sans s'épuiser jamais il peut donner sans cesse,  
Et comblant le néant de ses dons précieux,  
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux.  
Mais ces dieux de sa main, ces fils de sa puissance,

Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance,  
Tendant par leur nature à l'être qui les fit,  
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit.

Voilà, voilà le Dieu que tout esprit adore,  
Qu'Abraham a servi, que rêvait Pythagore,  
Que Socrate annonçait, qu'entrevoyait Platon;  
Ce Dieu que l'univers révèle à la raison,  
Que la justice attend, que l'infortune espère,  
Et que le Christ enfin vint montrer à la terre.  
Ce n'est plus là ce Dieu par l'homme fabriqué,  
Ce Dieu, par l'imposture à l'erreur expliqué,  
Ce Dieu, défiguré par la main des faux prêtres,  
Qu'adoraient en tremblant nos crédules ancêtres.  
Il est seul, il est un, il est juste, il est bon:  
La terre voit son oeuvre, et le ciel sait son nom!

Heureux qui le connaît, plus heureux qui l'adore!  
Qui, tandis que le monde ou l'outrage ou l'ignore,  
Seul, aux rayons pieux des lampes de la nuit,  
S'élève au sanctuaire où la foi l'introduit,  
Et consumé d'amour et de reconnaissance,  
Brûle, comme l'encens, son âme en sa présence!  
Mais pour monter à lui, notre esprit abattu  
Doit emprunter d'en haut sa force et sa vertu.  
Il faut voler au ciel sur des ailes de flamme:  
Le désir et l'amour sont les ailes de l'âme.

### *L'Hymne de la Nuit.*

Le jour s'éteint sur tes collines,  
O terre, où languissent mes pas!  
Quand pourrez-vous, mes yeux, quand pourrez-vous, hélas!  
Saluer les splendeurs divines  
Du jour qui ne s'éteindra pas?

Sont-ils ouverts pour les ténèbres  
Ces regards altérés du jour?  
De son éclat, ô Nuit! à tes ombres funèbres  
Pourquoi passent-ils tour-à-tour?

Mon âme n'est point lasse encore  
D'admirer l'oeuvre du Seigneur;  
Les élans enflammés de ce sein qui l'adore  
N'avaient pas épuisé mon cœur!

Dieu du jour! Dieu des nuits! Dieu de toutes les heures!  
Laisse-moi m'envoler sur les feux du soleil!  
Où va vers l'Occident ce nuage vermeil?

Il va voiler le seuil de tes saintes demeures  
 Où l'oeil ne connaît plus la nuit ni le sommeil!  
 Cependant ils sont beaux à l'oeil de l'espérance  
 Ces champs du firmament ombragés par la nuit;  
 Mon Dieu! dans ces déserts mon oeil retrouve et suit  
 Les miracles de ta présence!

Ces chœurs étincelants que ton doigt seul conduit,  
 Ces océans d'azur où leur foule s'élance;  
 Ces fanaux allumés de distance en distance,  
 Cet astre qui paraît, cet astre qui s'enfuit,  
 Je les comprends, Seigneur! tout chante, tout m'instruit  
 Que l'abîme est comblé par ta magnificence,  
 Que les cieux sont vivants, et que ta Providence  
 Remplit de sa vertu tout ce qu'elle a produit!

Ces flots d'or, d'azur, de lumière,  
 Ces mondes nébuleux que l'oeil ne compte pas,  
 O mon Dieu! c'est la poussière  
 Qui s'élève sous des pas!

L'Océan se joue  
 Au pied de son roi;  
 L'aiglon secoue  
 Ses ailes d'effroi;  
 La foudre te loue  
 Et combat pour toi;  
 L'éclair, la tempête  
 Couronnent ta tête  
 D'un triple rayon;  
 L'aurore t'admire,  
 Le jour te respire,  
 La nuit te soupire,  
 Et la terre expire  
 D'amour à ton nom!

Et moi, pour te louer, Dieu des soleils, qui suis-je?  
 Atôme dans l'immensité,  
 Minute dans l'éternité,  
 Ombre qui passe et qui n'a plus été,  
 Peux-tu m'entendre sans prodige?  
 Ah! le prodige est ta bonté!

Je ne suis rien, Seigneur, mais ta soif me dévore;  
 L'homme est néant, mon Dieu, mais ce néant t'adore,  
 Il s'élève par son amour;  
 Tu ne peux mépriser l'insecte qui t'honore,  
 Tu ne peux repousser cette voix qui t'implore,  
 Et qui vers ton divin séjour,  
 Quand l'ombre s'évapore.

S'élève avec l'aurore,  
Le soir gémit encore,  
Renaît avec le jour.

Oui, dans ces champs d'azur que ta splendeur inonde,  
Où ton tonnerre gronde,  
Où tu veilles sur moi,  
Ces accents, ces soupirs animés par la foi,  
Vont chercher, d'astre en astre, un Dieu qui me réponde,  
Et d'échos en échos, comme des voix sur l'onde,  
Roulant de monde en monde,  
Retentir jusqu'à toi.

(*Harmonies poétiques.*)

### XVIII. LAMENNAIS (*Robert Felicité de*).

Lamennais, geboren den 19. Juni 1782, Priester der katholischen Kirche.  
Werke: Essais sur l'Indifférence; Paroles d'un Croyant; Affaires de Rome; Le Livre du Peuple; De l'Esclavage et de la Liberté; &c.

#### ***Etablissement du Christianisme.***

On peut juger de la bonne foi des écrivains qui ont prétendu que le Christianisme s'était établi naturellement. En effet, il n'eut à surmonter que les intérêts, les passions et les opinions. Armé d'une croix de bois, on le voit tout-à-coup s'avancer au milieu des joies enivrantes et des religions dissolues d'un monde vieilli dans la corruption. Aux fêtes brillantes du paganisme, aux gracieuses images d'une mythologie enchanteresse, à la commode licence de la morale philosophique, à toutes les séductions des arts et des plaisirs, il oppose les pompes de la douleur, de graves et lugubres cérémonies, les pleurs de la pénitence, des menaces terribles, de redoutables mystères, le faste effrayant de la pauvreté, le sac, la cendre et tous les symboles d'un dépouillement absolu et d'une consternation profonde; car c'est là tout ce que l'univers païen aperçut d'abord dans le Christianisme. Aussitôt les passions s'élancent avec fureur contre l'ennemi qui se présente pour leur disputer l'empire. Les peuples, à grands flots, se précipitent sous leur bannière; l'avarice y conduit les prêtres des idoles, l'orgueil y amène les sages, la politique les empereurs. Alors commence une guerre effroyable; ni l'âge, ni le sexe ne sont épargnés; les places publiques, les routes, les champs même, et jusqu'aux lieux les plus déserts se couvrent d'instruments de torture, de chevalets, de bûchers, d'échafauds, les jeux se mêlent au carnage; de toutes parts on s'empresse pour jouir de l'agonie et de la mort des ignorants qu'on égorge; et ce cri barbare; „Les chrétiens aux lions," fait tressaillir de joie une multitude ivre de sang. Mais dans ces épouvantables holocaustes, que l'on se hâte d'offrir à des divinités expirantes, il faut que chacun ait ses victimes choisies; et

une cruauté ingénieuse invente de nouveaux supplices pour la pudeur. Enfin, les bourreaux fatigués s'arrêtent, la hache échappe de leurs mains. Je ne sais quelle vertu céleste, émanée de la croix, commence à les toucher eux-mêmes. A l'exemple de nations entières subjuguées avant eux, ils tombent aux pieds du Christianisme, qui, en échange du repentir, leur promet l'immortalité, et déjà leur prodigue l'espérance. Signe sacré de paix et de salut, son radieux étendard flotte au loin sur les débris du paganisme écroulé. Les Césars jaloux avaient conjuré sa ruine, et le voilà assis sur le trône des Césars! Comment a-t-il vaincu tant de puissance? en présentant son sein au glaive, et aux chaînes ses mains désarmées. Comment a-t-il triomphé de tant de rage? en se livrant sans résistance à ses persécuteurs.

### *De l'Immortalité de l'Ame.*

On a, depuis soixante ans, assez plaidé la cause du désespoir et de la mort: j'entreprends de défendre celle de l'espérance. Quelque chose me presse d'élever la voix et d'appeler mon siècle en jugement. Je suis las d'entendre répéter à l'homme: Tu n'as rien à craindre, rien à attendre, et tu ne dois rien qu'à toi." Il le croirait peut-être enfin; peut-être qu'oubliant sa noble origine, il en viendrait jusqu'à se regarder, en effet, comme une masse organisée, qui reçoit l'esprit de tout ce qui l'environne et de ses besoins; jusqu'à dire à la pourriture, vous êtes ma mère, et aux vers, vous êtes mes frères et mes soeurs." Peut-être qu'il se persuaderait réellement être affranchi de tous les devoirs envers son auteur; peut-être que ses désirs mêmes s'arrêteraient aux portes du tombeau, et que, satisfait d'une frêle supériorité sur les brutes, passant comme elles sans retour, il s'honorerait de tenir le sceptre du néant. Je veux le briser dans sa main. Qu'il apprenne ce qu'il est, qu'il s'instruise de sa grandeur ainsi que de sa dépendance. On s'est efforcé de détruire les titres; vaine tentative, ils subsistent; on les lui montrera. Ils sont écrits dans sa nature même; tous les siècles les y ont lus.<sup>1</sup> Je les citerai à comparaître, et on les entendra proclamer l'existence d'une vraie religion. Qui osera les démentir, et opposer à leur témoignage ses pensées d'un jour! Nous verrons qui l'osera quand, tout à l'heure, réveillant les générations éteintes, et convoquant les peuples qui ne sont plus, ils se lèveront de leur poussière pour venir déposer en faveur des droits de Dieu et des immortels destins de l'homme.

Et pourquoi périrait-il? qui l'a condamné? Sur quoi juge-t-on qu'il finisse d'être? ce corps qui se décompose, ces ossements, cette cendre, est-ce donc l'homme? Non, non, et la philosophie se hâte trop de sceller la tombe. Qu'elle nous

<sup>1</sup> In dem uns vorliegenden Originale steht lu, dies ist entweder ein Druckfehler oder ein Fehler gegen die Flexion, denn wenn auch lire hier apercevoir bedeutet, so ist dieses kein Grund, das Partizip nicht zu flektiren.

montre des parties distinctes dans la pensée, alors nous comprendrons qu'elle puisse se dissoudre. Elle ne l'a pas fait, elle ne le fera jamais; jamais elle ne divisera l'idée de justice, ni ne la concevra divisée en différentes portions ayant entre elles des rapports de grandeur, de forme et de distance; elle est une, ou elle n'est point. Et le désir, l'amour, la volonté voit-on clairement que ce soit des propriétés de la matière, des modifications de l'étendue? Voit-on clairement qu'une certaine disposition d'éléments composés produise le sentiment essentiellement simple, et qu'en mélangeant des substances inertes, il en résulte une substance active, capable de connaître, de vouloir et d'aimer! Merveilleux effet de l'organisation! Cette boue que je foule aux pieds n'attend qu'un peu de chaleur, un nouvel arrangement de ses parties, pour devenir de l'intelligence, pour embrasser les cieux, en calculer les lois, pour franchir l'espace immense, et chercher, par de là tous les mondes non seulement, visibles, mais imaginables, un infini qui la satisfasse: atôme à l'étroit dans l'univers! certes, je plains les esprits assez faibles pour croupir dans ces basses illusions; que si encore ils s'y complaisent, s'ils se doutent d'être détrompés, je n'ai point de termes pour exprimer l'horreur et le mépris qu'inspire une pareille dégradation.

„Et que disent-ils cependant? Ils appellent les sens en témoignage; ils veulent que la vie s'arrête là où s'arrêtent les yeux: semblables à des enfants qui, voyant le soleil descendre au-dessous de l'horizon, le croiraient à jamais éteint. Mais quoi! sont-ils donc les seuls qu'ait frappés le triste spectacle d'organes en dissolution? Sont-ils les premiers qui aient entendu le silence du sépulcre? Il y a six mille ans que les hommes passent comme des ombres devant l'homme, et néanmoins le genre humain, défendu contre le prestige des sens par une foi puissante et par un sentiment invincible, ne vit jamais dans la mort qu'un changement d'existence, et, malgré les contradictions de quelques esprits dépravés, il conservera toujours, comme un dogme de la raison générale, une haute tradition de l'immortalité. Que ceux-là donc qui la repoussent, se séparent du genre humain, et s'en aillent à l'écart porter aux vers leur pâture, un cœur palpitant d'amour pour la vérité, la justice, et une intelligence qui connaît Dieu.“

## XIX. MICHAUD.

Michaud, Mitglied der Akademie.

Werke: Histoire des Croisades; Le Printemps d'un Proscrit; Correspondance d'Orient.

### **Départ des Croisés après le Concile de Clermont.**

„Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusqu'au de là des Pyrénées, on ne rencontrait que des troupes d'hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins,

et d'avance célébrant leurs conquêtes; de toutes parts retentissait le cri des croisés: Dieu le veut! Dieu le veut!

Les pères conduisaient eux mêmes leurs enfants, et leur fesaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs épouses et de leurs familles et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la plus voisine, et, ne pouvaient se séparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jerusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des croisés et ne pouvaient retenir leurs larmes; ceux qui allaient chercher la mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie.

„Parmi les pèlerins partis des côtes de la mer, on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'Océan. Leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point; et pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient deux doigts de leur main l'un sur l'autre en forme de croix. Entraînés par leur exemple, et par l'esprit d'enthousiasme répandu partout, des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine; ils étaient suivis de leurs humbles pénates; ils emportaient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance, et ne pouvaient croire que celui qui nourrit les petits oiseaux laissât périr de misère des pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajoutait à leur illusion, et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage. Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient si c'était là Jérusalem. Beaucoup de grands seigneurs qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques, n'en savaient guère plus que leurs vassaux; ils conduisaient avec eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient précédés d'une meute, portant leur faucon sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère, et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

„Au milieu du délire universel, personne ne s'étonnait de ce qui fait aujourd'hui notre surprise. Ces scènes si étranges, dans lesquelles tout le monde était acteur, ne devaient être un spectacle que pour la postérité.“

(*Histoire des Croisades.*)

## XX. NODIER (*Charles*).

Nodier, Mitglied der Akademie, Bibliothekar des Arsenal.

Werke: Thérèse Aubert; Trilby; Smarra; Contes & Nouvelles; La Fée aux Miettes; Souvenirs de la Révolution Française; Le dernier Banquet des Girondins; Voyage pittoresque dans l'ancienne France; Eléments de Linguistique; Nouvelle édition du Dictionnaire de Boiste &c.



*Ruines de l'Abbaye de Jumièges.*

„La grande église est la partie la plus majestueuse de l'édifice. La destruction a ménagé jusqu'ici ce monument, parcequ'il sert comme d'un fanal diurne aux navires qui remontent la Seine, et cette considération a protégé jusqu'aux ailes du bâtiment, qui menacent de tout entraîner dans leur chute quand on osera les ébranler. Ainsi, ces vieilles tours, qui révélaient de loin des idées solennelles et religieuses aux voyageurs, et du haut desquelles descendait de la presque île le signal de la prière, n'ont pas tout à fait oublié même aujourd'hui, leur première destination. Pendant des siècles, elles ont indiqué aux fidèles la voie de la pénitence et du salut; pendant des siècles elles conserveront, comme un emblème de leur ancien usage, le privilège, d'indiquer la route aux navigateurs. Ainsi toute détruite qu'est l'abbaye de Jumièges, l'existence du peu qui en reste sera encore un bienfait pour l'humanité; et il en est de même de cette foule de monuments d'où l'impiété a entrepris de chasser Dieu. Elle a en beau faire, dans son délire, elle a renversé inutilement les monastères et les églises, parcequ'il n'était pas en son pouvoir d'effacer leurs ruines, ces ruines vivantes qui serviront de témoins au Christianisme, quand toutes les vaines théories du siècle seront passées. Le marinier de ces rivages sait bien que la main de l'homme trouble en vain la poussière des tombeaux, et qu'elle ne peut rien sur le repos des martyrs. Quand la rivière, déjà large et honteuse à cette hauteur, est repoussée par des marées violentes, élevée par les grandes eaux et tourmentée par les orages, ils se recommandent avec confiance aux saints de Jumièges, protecteurs familiers et accoutumés de son bateau, et il rêve sans inquiétude le plaisir du retour.

„La petite église, à la gauche de celle-ci, est également une reconstruction, une ruine élevée sur des ruines. De grandes parties des entablements et des voûtes que le temps et les révolutions ont déjà mis à découvert, laissent distinguer de larges couches d'ossements, extraits des cimetières des moines pour suppléer à la pierre qui manque dans ces marais. Souvent on les voit blanchir à l'angle émoussé d'une ogive qui s'écroule, et l'âme est frappé de terreur à l'aspect de ces grandes masses de pierres qui se désunissent comme au jour de la résurrection, pour rendre à la nature les débris humains qu'elles ont si longtemps renfermés, et qui découvrent à l'oeil étonné du vautour un ossuaire suspendu dans les nuages. La mort est partout où s'imprime le pied, partout où s'attachent les yeux. Quelle époque dans l'histoire du globe, que celle où sur un sol factice, composé des restes d'une végétation qui a changé de forme, les monuments des arts eux mêmes ne s'élèvent plus qu'aux dépens des tombeaux!

(Thérèse Aubert.)

## XXI. DE PONGERVILLE.

Pongerville, Mitglied der Academie.

Werke: Traduction de Lucrèce en Vers; Les Amours Mythologiques (trad. d'Ovide); Eplîres et Poésies; Traduction du Paradis perdu de Milton, en prose. —

*L'Indépendance du Poète.*

Qu'un poète soit libre en son noble desir!  
 Le poète pour juge a la postérité,  
 Et sa gloire répond de sa témérité.  
 S'il mêle à ses doux chants la vérité mordante,  
 Profanes, respectez sa verve indépendante!  
 Craignez moins de son vers l'énergique âpreté  
 Que l'encens du Tartufe à genoux présenté...  
 O vous qui du pouvoir cultivez la science,  
 Pour juge à l'écrivain laissez sa conscience,  
 Dans le fruit savoureux il glisse le poison.  
 Cependant que pourraient les fers et la prison?  
 Le martyr au talent ajoute un nouveau lustre,  
 Fait du moindre agresseur un adversaire illustre:  
 Mille échos à l'envi vont répéter ses chants,  
 Et ses plus faibles traits sont des glaives tranchants.  
 Mais dut-il épancher les trésors du génie,  
 Si sa muraille effrontée arme la calomnie,  
 L'avenir indigné, flétrissant ses excès,  
 Fait succéder l'opprobre à de lâches succès.  
 Abandonnez au temps le soin de votre gloire,  
 La vengeance souvent rougit de sa victoire.  
 On cesse d'être grand dès qu'on est rigoureux;  
 Et le cœur le plus pur est le plus généreux.  
 Saladin de son camp approchait en silence,  
 A l'heure où des soldats l'oisive turbulence  
 Mêlé à des jeux grossiers l'image des combats;  
 Une lourde chaussure, objet de leurs débats  
 Par leurs mains tour à tour malignement saisie  
 Frappe au front qui pesait les destins de l'Asie.  
 Mais l'outrage au sultan ne pouvait parvenir;  
 Il ne l'aperçut pas de peur de le punir.  
 Je m'arrête à ces mots; car déjà la critique  
 A ma muse rêveuse en souriant réplique:  
 Courage, fais pour nous revivre un Saladin,  
 Et cherche dans nos bois les palmiers du Jourdain.

(Trad. de Lucrèce.)

## XXII. ROYER-COLLARD.

Royer-Collard, Mitglied der Academie.

Werke: Mélanges de Philosophie; Discours Politiques.

***De la Liberté politique dans ses Rapports avec la Littérature.***

„Quoique la nature du beau soit immuable, la littérature n'est pas toujours la même. Elle suit la religion et le gouvernement, les révolutions lentes ou brusques des mœurs, le mouvement des esprits, leurs affections inconstantes et leurs penes diverses; et c'est ainsi qu'elle est l'expression accidentelle de la société! Entre les circonstances qui lui sont le plus favorables, la liberté politique doit sans doute être comptée au premier rang. . . Il y a dans la liberté un profond et beau sentiment d'où jaillissent, comme de leur source naturelle, les grandes pensées, aussi bien que les grandes actions. Si ce sentiment n'était pas dans les esprits, envain la liberté serait écrite dans les lois, envain elle retentirait sans cesse dans les paroles et dans les formes du gouvernement; la littérature, desséchée dans sa racine, languirait; elle ne porterait que des fruits insipides. Et là où elle fleurit dans tout son éclat, assurons-nous au contraire que si la liberté n'est pas dans les lois, elle vit néanmoins dans les âmes, elle est présente aux esprits, qui la regrettent ou qui l'appellent. N'est-ce pas l'ancienne Rome qui respire dans les peintures de Tacite? Et sans sortir de notre belle littérature, le sentiment de la liberté a-t-il manqué à ceux qui en furent les pères, et qui en sont encore les maîtres? A Descartes, quand il affranchissait à jamais la raison de l'Autorité? A Corneille, quand il étalait si pompeusement sur notre scène naissante, avec la fierté des maîtres du monde, leur politique et leurs passions républicaines? A Pascal, quand il vengeait si vivement la morale et le bon sens contre de puissants adversaires? Les saints droits de l'humanité étaient-ils ignorés de Racine, ou parlaient-ils faiblement à son âme généreuse, quand, par la bouche sacrée d'un pontife, il dictait à un enfant-roi ces sublimes leçons, que les meilleurs institutions ne surpasseront pas? Et si la chaire est la gloire immortelle des lettres françaises, n'est ce pas aussi parceque l'orateur sacré est soutenu, élevé par l'autorité de son ministère et, que, pour l'inspiration, l'autorité est la même chose que la liberté?“

*(Discours de Réception à l'Académie française.)*

XXIII. DE SALVANDY.

***Le Poète et l'Expédition d'Egypte.***

„Cette flotte qui se préparait à Toulon, cette expédition lointaine, le secret dont elle était environnée, ces savants qui s'enrôlaient avec les marins et les soldats, le nom du jeune chef, les bruits de mystère, tout était de nature à séduire l'esprit d'un poète. En quelque lieu que se portât la flotte, Parseval apercevait de belles études à faire, des voyages, une nature nouvelle,

une récolte d'images, d'impressions et de souvenirs. On peut sans lui faire tort, penser qu'il fut peut-être moins entraîné alors par l'expédition elle-même que par la seule envie de suivre dans le pays de leurs fictions les poètes qu'il s'étudiait à traduire, et que, tout en s'embarquant avec Bonaparte, il voguait encore, dans sa pensée, soit avec Homère vers la Grèce, soit avec Camoëns vers l'Océan, soit vers l'Égypte et la Palestine, avec le Tasse et les héros de la Jérusalem.

„Quelle fortune pour un poète de se trouver partie de cette expédition merveilleuse: d'assister à cette grande épopée en action, de voir se faire devant soi la poésie, de la saisir sur le fait: S'embarquer avec Bonaparte, traverser avec lui la belle Méditerranée, au milieu de ce cortège de cinq cents voiles, partager l'émotion de son cœur en touchant le sol de l'Égypte, et les palpitations de toute une armée à la vue du Nil, d'Alexandrie, et du drapeau tricolore sur la pyramide de Chéops! Le désert, les mœurs nouvelles, les bivouacs sous les palmiers, les privations et la gaieté des soldats, les aventures diverses des champs et des flottes, tout voir, tout connaître, tout partager, dans la compagnie des Kléber, des Désaix, de Bonaparte lui-même, à sa suite et à sa table! et après avoir rempli son cœur de tant d'inspirations héroïques, après avoir été témoin d'Aboukir et du Mont Thabor, après avoir suivi toute entière cette grande lutte de l'Orient et de l'Europe, de la civilisation et de la barbarie, revenir sur le vaisseau même de Bonaparte, et comme présenté par lui à la France pour transmettre ce grand poème à la postérité! Cette fortune fut celle de Parseval Grandmaison.“

#### XXIV. SAND (*Madame.*)

2Berte: Indiana; Valentine; Jacques; Simon; Léone-Léoni; André; Rose et Blanche &c., Roman.

##### *Un Paysage dans le Berry.*

„La partie sud-est du Berry renferme quelques lieues d'un pays singulièrement pittoresque. La grande route qui le traverse dans la direction de Paris à Clermont étant bordée des terres les plus habitées, il est difficile au voyageur de soupçonner la beauté des sites qui l'avoisinent. Mais à celui qui, cherchant l'ombre et le silence, s'enfoncerait dans un de ces chemins tortueux et encaissés qui débouchent sur la route à chaque instant, bientôt se révéleraient de frais et calmes paysages, des prairies d'un vert tendre, des ruisseaux mélancoliques, des massifs d'aunes et de frênes, toute une nature suave et pastorale. En vain chercherait-il dans un rayon de plusieurs lieues une maison d'ardoise et de moellons. A peine une mince fumée bleue, venant à tremblotter derrière le feuillage, lui annoncerait

le voisinage d'un toit de chaume, et s'il apercevait derrière les noyers de la colline la flèche d'une petite église, au bout de quelques pas, il découvrirait une campanille de tuiles rongées par la mousse, douze maisonnettes éparses, entourées de leurs vergers et de leurs chenevières, un ruisseau, avec son pont formé de trois soliveaux, un cimetière d'un arpent carré, fermé par une haie vive, quatre ormeaux en quinconce et une tour ruinée. C'est ce qu'on appelle un bourg dans le pays.

Rien n'égale le repos de ces campagnes ignorées. Là n'ont pénétré ni le luxe, ni les arts, ni la manie savante des recherches, ni le monstre à cent bras qu'on appelle industrie. Les révolutions s'y sont à peine fait sentir, et la dernière guerre dont le sol garde une imperceptible trace est celle des huguenots contre les catholiques : encore la tradition en est restée si incertaine et si pâle que, si vous interrogez les habitants, ils vous répondraient que ces choses se sont passées il y a au moins deux mille ans ; car la principale vertu de cette race de cultivateurs, c'est l'insouciance en matière d'antiquités. Vous pouvez parcourir ses domaines, prier devant ses saints, boire à ses puits, sans jamais courir le risque d'entendre la chronique féodale obligée, ou la légende miraculeuse de rigueur. Le caractère grave et silencieux du paysan n'est pas un des moindres charmes de cette contrée. Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne, rien ne l'attire. Votre présence fortuite dans son sentier ne lui fera pas même détourner la tête, et si vous lui demandez le chemin d'une ville ou ferme, toute sa réponse consistera dans un sourire de complaisance, comme pour vous prouver qu'il n'est pas dupe de votre facétie. Le paysan du Berry ne conçoit pas qu'on marche sans bien savoir où l'on va. A peine son chien daignera-t-il aboyer après vous ; ses enfants se cacheront derrière la haie pour échapper à vos regards ou à vos questions, et, le plus petit d'entre eux, s'il n'a pu suivre ses frères en deroute, se laissera tomber de peur dans le fossé en criant de toutes ses forces. Mais la figure la plus impassible sera celle d'un grand boeuf blanc, doyen inévitable de tous les pâturages, qui, vous regardant fixement du milieu du buisson, semblera tenir en respect toute la famille moins grave et moins bien veillante des taureaux effarouchés.

(*Valentine.*)

## XXV. SOUMET (*Alexandre*).

Soumet, Mitglied der Academie.

Werke: Clytemnestre; Saül; Jeanne d'Arc; Elisabeth de France;

Elégies. —

### *La Pauvre Fille.*

J'ai fui ce pénible sommeil

Qu'aucun songe heureux n'accompagne;

J'ai devancé sur la montagne.  
Les premiers rayons du soleil

S'éveillant avec la nature,  
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs,  
Sa mère lui portait la douce nourriture...  
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.

Oh pourquoi n'ai-je pas de mère?  
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau,  
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?  
Rien ne m'appartient sur la terre,  
Je n'eus pas même de berceau,  
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre,  
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,  
De leurs embrassements j'ignore la douceur,  
Et les enfants de la vallée  
Ne m'appellent jamais leur soeur!  
Je ne partage pas les jeux de la veillée;  
Jamais sous son toit de feuillée  
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,  
Et de loin je vois sa famille,  
Autour du sarment qui petille  
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière,  
En pleurant j'adresse mes pas,  
La seule demeure ici-bas  
Ou je ne sois pas étrangère,  
La seule devant moi qui ne se ferme pas.

Souvent je contemple la pierre  
Où commencèrent mes douleurs;  
J'y cherche la trace des pleurs,  
Qu'en m'y laissant, peut-être y repandit ma mère.  
Souvent aussi mes pas errants  
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire.  
Mes pour moi les tombeaux sont tous indifférents;  
La pauvre fille est sans parents  
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.  
J'ai pleuré quatorze printemps.  
Loin des bras qui m'ont repoussée.  
Reviens, ma mère, je t'attends  
Sur la pierre où tu m'as laissée!

---

## XXVI. THIERS (M. A.)

Thiers, geboren 1798 zu Aix in der Provence; Mitglied der Academie.  
Werke: Histoire de la Révolution Française; Histoire du Consulat et de  
L'Empire (noch nicht erschienen, wird gedruckt.)

*Marat assassiné par Charlotte Corday.*

.... tandis que les fédéralistes succombaient de tous côtés, un dernier accident allait exciter contre eux les plus grandes fureurs.

A cette époque vivait dans le Calvados une jeune fille, âgée de vingt-cinq ans, réunissant à une grande beauté un caractère ferme et indépendant. Elle se nommait Charlotte Corday d'Armans. Ses moeurs étaient pures, mais son esprit était actif et inquiet. Elle avait quitté la maison paternelle pour aller vivre avec plus de liberté chez une de ses amies à Caen. Son père avait autrefois, par quelques écrits, réclamé les privilèges de sa province, à l'époque où la France était réduite encore à réclamer des privilèges de villes et de provinces. La jeune Corday s'était enflammée pour la cause de la révolution, comme beaucoup de femmes de son temps, et, de même que madame Roland elle était enivrée d'une république soumise aux lois et féconde en vertus. Les girondins lui paraissaient vouloir réaliser son rêve; les montagnards semblaient seuls y apporter des obstacles; et, à la nouvelle du 31 mai, elle résolut de venger ses orateurs. La guerre du Calvados commençait; elle crut que la mort du chef des anarchistes, concourant avec l'insurrection des départements, assurerait la victoire de ces derniers; elle résolut donc de faire un grand acte de dévouement, et de consacrer à sa patrie une vie dont un époux, des enfants, une famille, ne faisaient ni l'occupation ni le charme. Elle trompa son père, et lui écrivit que, les troubles de la France devenant tous les jours plus effrayants, elle allait chercher le calme et la sécurité en Angleterre. Tout en écrivant cela, elle s'acheminait vers Paris. Avant son départ, elle voulut voir à Caen les députés, objets de son enthousiasme et de son dévouement. Pour parvenir jusqu'à eux, elle imagina un prétexte, et demanda à Barbaroux une lettre de recommandation auprès du ministre de l'intérieur, ayant, disait elle, des papiers à réclamer pour une amie, ancienne chanoinesse. Barbaroux lui en donna une pour le député Duperret, ami de Garat. Ses collègues qui la virent comme lui, et comme lui l'entendirent exprimer sa haine contre les montagnards, et son enthousiasme pour une république pure et régulière, furent frappés de sa beauté et touchés de ses sentiments. Tous ignoraient ses projets.

Arrivée à Paris, Charlotte Corday songea à choisir sa victime. Danton et Robespierre étaient assez célèbres dans la Montagne pour mériter ses coups, mais Marat était celui qui avait paru le plus effrayant aux provinces, et qu'on regardait comme le chef des anarchistes. Elle voulait d'abord frapper Marat au

faite même de la Montagne et au milieu de ses amis, mais elle ne le pouvait plus, car Marat se trouvait dans un état qui l'empêchait de siéger à la convention. On se rappelle sans doute qu'il s'était suspendu volontairement pendant quinze jours; mais voyant que le procès des girondins ne pouvait être vidé encore, il mit fin à cette ridicule comédie, et reparut à sa place. Bientôt une de ces maladies inflammatoires qui, dans les révolutions, terminent ces existences orageuses que ne termine pas l'échafaud, l'obligea à se retirer et à rentrer dans sa demeure. Là, rien ne pouvait calmer sa dévorante activité; il passait une partie du jour dans son bain, entouré de plumes et de papiers, écrivant sans cesse, rédigeant son journal, adressant des lettres à la convention, et se plaignant qu'on ne leur donnait pas assez d'attention. Il en écrivit une dernière, disant que, si on ne la lisait pas, il allait se faire transporter malade à la tribune, et la lire lui même. Dans cette lettre, il dénonçait deux généraux, Custine et Biron; Custine, disait-il, transporté du Rhin au Nord, y faisait comme Dumouriez, il médissait des anarchistes, il composait ses états-majors à sa fantaisie, armait certains bataillons, désarmait certains autres, et les distribuait conformément à ses plans, qui, sans doute, étaient ceux d'un conspirateur, (On se souvient que Custine profitait du siège de Valenciennes pour réorganiser l'armée du Nord au camp de César.) „Quant à Biron, c'était un ancien valet de cour; il affectait une grande crainte des Anglais pour se tenir dans la basse Vendée, et laisser à l'ennemi la possession de la Vendée supérieure. Evidemment il n'attendait qu'une descente, pour lui même se réunir aux Anglais et leur livrer notre armée. La guerre de la Vendée aurait dû être déjà finie. Un homme judicieux, après avoir vu les Vendéens se battre une fois, devait trouver le moyen de les détruire. Pour lui, qui possédait aussi la science militaire, il avait imaginé une manoeuvre infallible, et si son état de santé n'avait pas été aussi mauvais, il se serait fait transporter sur les bords de la Loire pour mettre lui même ce plan à exécution. Custine et Biron étaient les deux Dumouriez du moment, et, après les avoir arrêtés, il fallait prendre une dernière mesure qui répondrait à toutes les calomnies, et engagerait tous les députés sans retour dans la révolution, c'était de mettre à mort les Bourbons prisonniers, et de mettre à prix la tête des Bourbons fugitifs. De cette manière on n'accuserait plus les uns de destiner Orléans au trône, et on empêcherait les autres de faire leur paix avec la famille des Capet.“

C'était toujours, comme on le voit, la même vanité, la même fureur, et la même promptitude à devancer les craintes populaires. Custine et Biron, en effet, allaient devenir les deux objets de la fureur générale, et c'était Marat qui, malade et mourant, avait encore eu l'honneur de l'initiative.

Charlotte Corday, pour l'atteindre, était donc obligée d'aller le chercher chez lui. D'abord elle remit la lettre qu'elle



avait pour Duperret, remplit sa commission auprès du ministre de l'intérieur et se prépara à consommer son projet. Elle demanda à un cocher de fiacre l'adresse de Marat, s'y rendit et fut refusée. Alors elle lui écrivit, et lui dit qu'arrivée du Calvados, elle avait d'importantes choses à lui apprendre. C'était assez pour obtenir son introduction. Le 13 Juillet, en effet, elle se présente à huit heures du soir. La gouvernante de Marat, jeune femme de vingt-sept ans, lui oppose quelques difficultés; Marat, qui était dans son bain, entend Charlotte Corday et ordonne qu'on l'introduise. Restée seule avec lui, elle rapporte ce qu'elle a vu à Caen, puis l'écoute, le considère avant de le frapper. Marat demande avec empressement le nom des députés présents à Caen; elle les nomme, et lui, saisissant un crayon, se met à les écrire, en ajoutant: „C'est bien, ils iront tous à la guillotine.— A la Guillotine!“ ... reprend la jeune Corday indignée; alors elle tire un couteau de son sein, frappe Marat sous le tétou gauche, et enfonce le fer jusqu'au cœur. „A moi, s'écria-t-il, à moi, ma chère amie!“ Sa gouvernante s'élance à ce cri; un commissionnaire qui ployait des journaux accourt de son côté; tous deux trouvent Marat plongé dans son sang, et la jeune Corday calme, sereine, immobile. Le commissionnaire la renverse d'un coup de chaise, la gouvernante la foule aux pieds. Le tumulte attire du monde, et bientôt tout le quartier est en rumeur. La jeune Corday se relève, et brave avec dignité les outrages et les fureurs de ceux qui l'entourent. Des membres de la section, accourus à ce bruit, et frappés de sa beauté, de son courage, du calme avec lequel elle avoue son action, empêchent, qu'on ne la déchire, et la conduisent en prison, où elle continue à tout confesser avec la même assurance.

Cet assassinat, comme celui de Lepelletier, causa une rumeur extraordinaire. On répandit sur le champ que c'étaient les girondins qui avaient armé Charlotte Corday. On avait dit la même chose pour Lepelletier, et on le répètera dans toutes les occasions semblables. Une opinion opprimée se signale presque toujours par un coup de poignard; ce n'est qu'une âme plus exaspérée qui a conçu et exécuté l'acte, on l'impute cependant à tous les partisans de la même opinion, et on s'autorise ainsi à exercer sur eux de nouvelles vengeances, et à faire un martyr. On était embarrassé de trouver des crimes aux députés détenus; la révolte départementale fournit un premier prétexte de les immoler, en les déclarant complices des députés fugitifs; la mort de Marat servit de complément à leurs crimes supposés, et aux raisons qu'on voulait se procurer pour les envoyer à l'échafaud.

La Montagne, les jacobins, et surtout les cordeliers, qui se fesaient gloire d'avoir possédé Marat les premiers, d'être demeurés plus particulièrement liés avec lui, et de ne l'avoir jamais désavoué, témoignèrent une grande douleur. Il fut convenu qu'il serait enterré dans leur jardin, et sous les arbres mêmes où le

soir il lisait sa feuille au peuple. La convention décida qu'elle assisterait en corps à ses funérailles. Aux jacobins, on proposa de lui décerner des honneurs extraordinaires; on voulut lui donner le Panthéon, bien que la loi ne permit d'y transporter un individu que vingt ans après sa mort. On demandait que toute la société se rendît en masse à son convoi; que les presses de l'Ami du Peuple fussent achetées par la société, pour qu'elles ne tombassent pas en des mains indignes; que son journal fut continué par des successeurs capables, sinon de l'égalier, du moins de rappeler son énergie et de remplacer sa vigilance. Robespierre, qui s'attachait à rendre les jacobins toujours plus imposants, en s'opposant à toutes leurs vivacités, et qui d'ailleurs voulait ramener à lui l'attention trop fixée sur le martyr, prit la parole dans cette circonstance. „Si je parle aujourd'hui, dit-il, c'est que j'ai le droit de le faire. Il s'agit des poignards, ils m'attendent, je les ai mérités et c'est l'effet du hasard si Marat a été frappé avant moi. J'ai donc le droit d'intervenir dans la discussion, et je le fais pour m'étonner que votre énergie s'épuise ici en vaines déclamations, et que vous ne songiez qu'à de vaines pompes. Le meilleur moyen de venger Marat, c'est de poursuivre impitoyablement ses ennemis. La vengeance qui cherche à se satisfaire en vains honneurs funéraires s'apaise bientôt, et ne songe plus à s'exercer d'une manière plus réelle et plus utile. Renoncez donc à d'inutiles discussions, et vengez Marat d'une manière plus digne de lui.”

Toute discussion fut écartée par ces paroles, et on ne songea plus aux propositions qui avaient été faites. Néanmoins, les jacobins, la convention, les cordeliers, toutes les sociétés populaires et les sections, se préparèrent à lui décerner des honneurs magnifiques. Son corps resta exposé pendant plusieurs jours; il était découvert, et on voyait la blessure qu'il avait reçue. Les sociétés populaires, les sections venaient processionnellement jeter des fleurs sur son cercueil. Chaque président prononçait un discours. La section de la République vient la première: Il est mort, s'écrie son président, il est mort l'ami du peuple... il est mort assassiné!... Ne prononçons point son éloge sur ses dépouilles inanimées. Son éloge c'est sa conduite, ses écrits, sa plaie sanglante, et sa mort!... Citoyennes, jetez des fleurs sur le corps pâle de Marat! Marat fut notre ami, il fut l'ami du peuple, c'est pour le peuple qu'il a vécu, c'est pour le peuple qu'il est mort.” Après ces paroles, des jeunes filles font le tour du cercueil, et jettent des fleurs sur le corps de Marat. L'orateur reprend: „Mais c'est assez se lamenter; écoutez la grande âme de Marat, qui se réveille et vous dit: Républicains, mettez un terme à vos pleurs... Les républicains ne doivent verser qu'une larme, et songer ensuite à la patrie. Ce n'est pas moi qu'on a voulu assassiner, c'est la république: ce n'est pas moi qu'il faut venger, c'est la république, c'est le peuple, c'est vous!

Toutes les sociétés, toutes les sections vinrent ainsi l'une après l'autre autour du cercueil de Marat; et si l'histoire rappelle de pareilles scènes, c'est pour apprendre aux hommes à réfléchir sur l'effet des préoccupations du moment, et pour les engager à bien s'examiner eux-mêmes lorsqu'ils pleurent les puissances ou maudissent les vaincus du jour.

Pendant ce temps, le procès de la jeune Corday s'instruisait avec la rapidité des formes révolutionnaires. On avait impliqué dans son affaire deux députés; l'un était Duperret, avec lequel elle avait eu des rapports, et qui l'avait conduite chez le ministre de l'intérieur; l'autre était Fauchet, ancien évêque, devenu suspect à cause de ses liaisons avec le côté droit, et qu'une femme, ou folle ou méchante, prétendait faussement avoir vu aux tribunes avec l'accusée.

Charlotte Corday, conduite en présence du tribunal, conserve la même calme. On lui lit son acte d'accusation, après quoi on procède à l'audition des témoins; Corday interrompt le premier témoin, et ne laissant pas le temps de commencer sa déposition: C'est moi, dit-elle, qui ai tué Marat. — Qui vous a engagée à commettre cet assassinat? lui demande le président. — Ses crimes. — Qu'entendez-vous par ses crimes? — Les malheurs dont il est cause depuis la révolution. — Qui sont ceux qui vous ont engagée à cette action? Moi seule, reprend fièrement la jeune fille. Je l'avais résolu depuis longtemps, et je n'aurais jamais pris conseil des autres pour une pareille action. J'ai voulu donner la paix à mon pays. — Mais croyez-vous avoir tué tous les Marat? Non, reprend tristement l'accusée, non." Elle laisse ensuite achever les témoins, et après chaque déposition, elle répète chaque fois: c'est vrai, le déposant a raison." Elle ne se défend que d'une chose, c'est de sa prétendue complicité avec les girondins. Elle ne dément qu'un seul témoin, c'est la femme qui implique Duperret et Fauchet dans sa cause; puis elle se rassied et écoute le reste de l'instruction avec une parfaite sérénité." Vous le voyez, dit pour toute défense son avocat Chaveau-Lagarde, l'accusée avoue tout avec une inébranlable assurance. Ce calme et cette abnégation, sublimes sous un rapport, ne peuvent s'expliquer que par le fanatisme politique le plus exalté. C'est à vous de juger de quel poids cette considération morale doit être dans la balance de la justice.

Charlotte Corday est condamnée à la peine de mort. Son beau visage n'en paraît pas ému; elle rentre dans sa prison avec le sourire sur les lèvres; elle écrit à son père pour lui demander pardon d'avoir disposé de sa vie; elle écrit à Barbaroux, auquel elle raconte son voyage et son action dans une lettre charmante, pleine de grâce, d'esprit et d'élévation; elle lui dit que ses amis ne doivent pas la regretter, car une imagination vive, un coeur sensible, promettent une vie bien orageuse à ceux qui en sont doués. Elle ajoute qu'elle s'est bien vengée

de Pétion, qui à Caen suspecta un moment ses sentiments politiques. Enfin elle le prie de dire à Wimpffen qu'elle l'a aidé à gagner plus d'une bataille. Elle termine par ces mots : „Quel triste peuple pour fonder une république ! il faut au moins fonder la paix ; le gouvernement viendra comme il pourra.”

Le 15, Charlotte Corday subit son jugement avec le calme qui ne l'avait pas quittée. Elle répondit par l'attitude la plus modeste et la plus digne aux outrages de la vile populace. Cependant tous ne l'outrageaient pas ; beaucoup plaignaient cette fille si jeune, si belle, si désintéressée dans son action et l'accompagnaient à l'échafaud d'un regard de pitié et d'admiration.

Marat fut transporté en grand pompe au jardin des Cordeliers. „Cette pompe, disait le rapport de la commune, n'avait rien que de simple et de patriotique ; le peuple, rassemblé sous les bannières des sections, arrivait paisiblement. Un désordre en quelque sorte imposant, un silence respectueux, une consternation générale, offraient le spectacle le plus touchant. La marche a duré depuis six heures du soir jusqu'à minuit ; elle était formée de citoyens de toutes les sections, des membres de la convention, de ceux de la commune et du département, des électeurs et des sociétés populaires. Arrivé dans le jardin des Cordeliers, le corps de Marat a été déposé sous les arbres, dont les feuilles, légèrement agitées, réfléchissaient et multipliaient une lumière douce et tendre. Le peuple environnait le cercueil en silence. Le président, de la convention a d'abord fait un discours éloquent, dans le quel il a annoncé que le temps arriverait bientôt où Marat serait vengé ; mais qu'il ne fallait pas, par des démarches hâtives et inconsidérées, s'attirer des reproches des ennemis de la patrie. Il a ajouté que la liberté ne pouvait périr, et que la mort de Marat ne ferait que la consolider. Après plusieurs discours qui ont été vivement applaudis, le corps de Marat a été déposé dans la fosse. Les larmes ont coulé, et chacun s'est retiré l'âme navrée de douleur.”

Le cœur de Marat, disputé par plusieurs sociétés, resta aux Cordeliers. Son buste, répandu partout avec celui de Lepelletier et de Brutus, figura dans toutes les assemblées et lieux publics. Le scellé mis sur ses papiers fut levé ; on ne trouva chez lui qu'un assignat de cinq francs, et sa pauvreté fut un nouveau sujet d'admiration.

Telle fut la fin de cet homme, le plus étrange de cette époque si féconde en caractères : Jeté dans la carrière des sciences, il voulut renverser tous les systèmes ; jeté dans les troubles politiques, il conçut tout d'abord une pensée affreuse, une pensée que les révolutions réalisent chaque jour, à mesure que leurs dangers s'accroissent, mais qu'elles ne s'avouent jamais, la destruction de tous leurs adversaires. Marat, voyant que, tout en les condamnant, la révolution n'en suivait pas moins ses conseils, que les hommes qu'il avait dénoncés étaient dépopularisés et

immolés au jour qu'il avait prédit, se regarda comme le plus grand politique des temps modernes, fut saisi d'un orgueil et d'une audace extraordinaires, et resta toujours horrible pour ses adversaires, et au moins étrange pour ses amis eux-mêmes. Il finit par un accident aussi singulier que sa vie, et succomba au moment même où les chefs de la république, se concertant pour former un gouvernement cruel et sombre, ne pouvaient plus s'accommoder d'un collègue maniaque, systématique et audacieux, qui aurait dérangé tous leurs plans par ses saillies. Incapable, en effet, d'être un chef actif et entraînant, il fut l'apôtre de la révolution, et lorsqu'il ne fallait plus d'apostolat, mais de l'énergie et de la tenue, le poignard d'une jeune fille indignée vint à propos en faire un martyr, et donner un saint au peuple, qui, fatigué de ses anciennes images, avait besoin de s'en créer de nouvelles.

XXVI. TASTU (*Madame Amable*).

Verbe: Poésies; Cours d'Education Maternelle.

*Chant.*

Charme puissant, qui nous maîtrises,  
Esprit léger  
Pareil au duvet que les brises  
Font voltiger;  
Pauvres de tes douceurs absentes,  
Que j'ai passé de nuits pesantes,  
Que de longs jours!  
De ces jours dont la lente suite,  
Sans rien laisser d'eux que leur fuite  
Passe toujours!

Oh! par quelle ruse nouvelle  
Te ressaisir,  
Démon capricieux, fidèle  
Au seul plaisir?  
Importuné d'un pli de rose,  
Tu fuis la tristesse que cause  
Ton abandon.  
Ami, que la plainte effarouche  
Et qui craindrait de notre bouche  
Même un pardon!

Si l'humble Léopard, du bois sombre  
Hôte furtif,  
D'une feuille voit trembler l'ombre  
Il fuit craintif!  
De même à la pénible haleine  
D'un sein, par l'attente ou la peine  
Trop agité,

Ton aile soudain se déploie,  
 Ingrat qui ne cherches que joies  
 Et liberté!

D'où vient, dis-moi, que tu t'empresses  
 D'un plus doux soin  
 Vers ceux-là qui de tes caresses  
 N'ont pas besoin?  
 Reviens à moi; ma plainte amère,  
 Sous une mesure légère  
 Se courbera:  
 Ici, moins serviteur que maître,  
 Reviens, et la pitié peut-être  
 Te retiendra!

Tout ce que ton amour préfère,  
 Je l'aime, esprit!  
 La verte saison où la terre  
 S'habille et rit;  
 Le crépuscule et ses longs voiles;  
 La nuit et son manteau d'étoiles;  
 Le gai matin  
 Qui, les pieds mouillés de rosée,  
 Pare de sa robe rosée  
 Le mont lointain.

J'aime les neiges radieuses  
 De nos climats,  
 Et les formes mystérieuses  
 Des blancs frimas;  
 J'aime les mobiles nuages,  
 Les vagues, les vents, les orages,  
 Le bleu des mers;  
 Toute chose enfin qu'on me nomme  
 Libre des misères de l'homme  
 Dans l'univers.

J'aime une calme solitude,  
 Pour m'apaiser,  
 Puis encor j'aime après l'étude,  
 Un doux causer:  
 J'aime fut-elle mensongère  
 Une émotion passagère,  
 Mais non sans toi:  
 Sans toi, mon coeur les goûte à peine  
 Et seul ton pouvoir les ramène  
 Autour de moi.

## XXVIII. VILLEMMAIN.

Villemmain, den 9. Juni 1791 geboren; Professor der pariser Universität, Minister des öffentlichen Unterrichts und Mitglied der Akademie. Werke: *Eloges académiques; Histoire de Cromwell; Cours de Littérature.*

**Cromwell.**

Il semble qu'un seul homme ne suffise pas aux diverses époques d'une révolution: elles ont chacune leurs héros qui se remplacent et se pressent l'un l'autre.<sup>1</sup> Cromwell paraît partout, et fixe d'abord les regards. Il ne survient pas à la fin pour profiter de la lassitude commune, et recueillir l'héritage de la république mourante. Seul, et remplissant toutes les époques, il voit naître la révolution, il la seconde, il la suit, la termine, et la réduit à l'unité de son pouvoir. Les désavantages personnels, qui n'arrêtèrent pas son élévation, n'étonnent pas moins que les grandes qualités qu'il déploya pour y parvenir. Cet homme qui domina par les armes et la parole n'avait point fait la guerre jusqu'à l'âge de quarante deux ans, et semblait incapable de séduire et dépourvu de tout moyen d'éloquence. Mais comme s'il eut caché en lui des forces et des idées pour toutes les chances de la fortune, il parut successivement théologien, capitaine, politique, législateur, souverain, développant chaque fois le talent ou le vice dont il avait besoin. Il éleva le patriotisme de sa nation, l'opprima par sa gloire même, et la fit respecter au dehors pour mieux la subjuger...

„Les plus rigoureux censeurs, les ennemis même de Cromwell ne lui ont pas refusé un grand esprit, une admirable prudence, et la plus intrépide fermeté; mais, après l'audace, le plus puissant ressort de son élévation fut la connaissances des hommes et de l'esprit de son temps. Cette pénétration, qui lui apprit ce qu'il pouvait espérer du fanatisme, explique son hypocrisie que l'histoire atteste, et qu'on ne saurait mettre en doute sans ôter quelque chose à l'idée de son génie; car les hommes verront toujours moins de grandeur dans un fanatique de bonne foi, que dans un ambitieux qui fait des enthousiastes. Cromwell mena les hommes par la prise qu'ils lui donnaient sur eux. L'ambition seule lui inspira des crimes qu'il fit exécuter par le fanatisme des autres. Dans tout ce qui ne touchait pas à sa puissance, l'esprit, généralement moral de son siècle, le rendit équitable. La supériorité de sa raison lui permit rarement d'être persécuteur; il ne se vengea d'aucun rival, ni d'aucun ennemi, satisfait de les dominer tous. Ses mœurs privées étaient pures et sévères; sa courte domination porta l'Angleterre au plus haut point de

<sup>1</sup> Eine falsche Regel der Grammatiker wird durch dieses Beispiel widerlegt. Sie sagen nämlich, wenn ein im Plural stehendes Substantiv vorangeht, so dürfe man nicht l'un l'autre sondern nur les uns les autres gebrauchen. (Siehe Grammaire Nationale, l'un l'autre, les uns les autres &c.)

grandeur où elle soit parvenue, avant de jouir de toute sa constitution; et il n'y a que la liberté qui lui ait été plus favorable que cet odieux despote. La force de son génie se montre dans l'impuissance même où il fut d'établir une domination, qu'il garda cependant jusqu'à sa dernière heure, inébranlable dans une autorité toujours combattue, et si puissant, qu'après lui son nom regna quelque temps sous la faiblesse de Richard. Plusieurs écrivains anglais ont prodigué à Cromwell des éloges excessifs que la morale repousse. On reprochera toujours à sa mémoire deux grands crimes, qui s'aggravent encore l'un par l'autre: Le régicide et la tyrannie."

(Histoire de Cromwell.)

## XXIX. VIENNET.

Viennet, géfereu 1792.

Verte: Les Mules; Fables nouvelles.

### *Les deux Almanachs.*

Un Almanach de l'an passé,  
 Etant sur un bureau côte à côte placé,  
 Près d'un Almanach de l'année,  
 Lui disait: „Cher voisin, quel crime ai-je donc fait,  
 Qu'on ait si brusquement changé ma destinée?  
 Mon maître à chaque instant m'ouvrait, me consultait;  
 Et maintenant ma basane fanée  
 A la poussière, aux vers demeure abandonnée,  
 Tandis que le capricieux  
 Semble avoir pour toi seul et des mains et des yeux."  
 L'autre Almanach, tout frais doré sur tranche,  
 Lui répondit: „Mon pauvre ami,  
 Tu n'es plus de ce temps et le tien est fini.  
 Quand nous en sommes au Dimanche,  
 Tu n'es encor qu'au samedi.  
 Ne t'en prends qu'à ton millésime.  
 Si, grâce au mien, je suis ce que tu fus,  
 J'aurai mon tour, et mon seul crime  
 Sera d'avoir compté douze lunes de plus."  
 Ainsi tout passe et change en ce monde fragile.  
 N'être plus de son temps, c'est comme n'être pas.  
 Les hommes sont charmants tant qu'on leur est utile;  
 Qui ne l'est plus ne voit que des ingrats.  
 Résignez-vous à ces tristes pensées,  
 Gents d'autrefois, puissances renversées,  
 Vieux serviteurs, anciens soldats,  
 Amants trahis, beautés passées,  
 Vous êtes de vieux almanachs.



*Les Epagneuls de Madame.*

Le sort avait fait naître, en un même logis,  
Deux on trois Epagneuls, le nombre n'y fait guère;

D'une même maîtresse également chéris,  
Mais jaloux l'un de l'autre, et partant ennemis,  
A la faveur la plus légère.

Quand, plus alerte ou plus heureux,  
L'un d'eux s'était posé sur le satin moëlleux,  
Qui parait les genoux de leur belle maîtresse,  
A l'instant contre lui les autres se liguèrent,  
Se hérissaient, grommelaient, aboyaient,  
D'injures, de brocards l'assassinaient sans cesse.

„Voyez, lui disaient-ils son air et son maintien;  
Il n'a ni grâce, ni noblesse.

Le vil flatteur, le vilain chien,  
Il fatigue madame, il la froisse, il la blesse.“  
Le vainqueur du moment ne restait pas sans voix.  
Il se dressait, grognait; et prompt à la reposte,  
Des griffes et des dents il défendait son poste.

Aux cris des assaillants se mêlaient ses abois;  
Tant qu'à la fin, pour terminer la guerre,

La dame le jetait à terre,  
Mais de son siège à peine avait-il déguerpi,  
Que, sans craindre son sort, d'un élan plus rapide,  
Un second Epagneul s'y trouvait établi;

La place n'était jamais vide,  
Ni le combat jamais fini.  
Les acteurs seulement avaient changé de gamme.

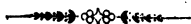
C'était alors au favori déchu  
D'injurier le nouveau parvenu,  
D'infliger au tenant le mépris et le blâme,  
D'attaquer le giron qu'il avait défendu;  
Et la pauvre maîtresse, en tous sens tirillée,  
Sous leurs griffes toujours laissait quelque lambeau

De sa robe ou de son manteau.  
Sa peau même parfois en était éraillée.  
Ma Dame est la Fortune, ou mieux la Royauté.  
Ses faveurs sont emplois, cordons ou gros salaires,

Mes Epagneuls, chacun s'en est douté,  
Sont nos coureurs de ministères,

Tantôt dessous, tantôt dessus,  
C'est la Faveur ou la Disgrâce  
Qui fait leurs sentiments, et souvent leurs vertus,  
Aboyés quand ils sont en place,  
Aboyeurs quand ils n'y sont plus.

(Fables Nouvelles.)



## Zusätze und Berichtigungen.

**Pag. 13.** 12 statt schlossen sie mit der größten Sorgfalt ihre Lehren im Bufe ihres Ordens ein, lies: hielten sie ihre Lehren mit der größten Sorgfalt in den Mythen ihres Ordens verschlossen.

**Nota 1.** Bard, feld. Säger: A. Thierry, *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands* giebt die gälische, ebenfalls von Owen Pugh angenommene Schreibart: beirrd; bard schreiben auch Boiste und Bruce-Whyte.

**Pag. 23.** 28 statt: weil gewöhnlich die meisten Philologen lies: weil die meisten Philologen.

**Pag. 33.** 18. In jedem Lande bewahrt stets ein Volk u. s. w. lies: In jedem Lande bewahrt ein Volk, das einem Siege anheim fällt, stets die herkömmlichen Eigenthümlichkeiten u. s. w.

**Pag. 43.** 16 gänzlich untergegangen war. 1) Als Nota folgendes Zitat aus Bernhard v. Stettin: „Die literarischen Umrwälzungen in Cicero's und Augustus' Zeiten, sind durch hervorragende Geister eingeleitet und vertreten worden, doch im Einverständnis mit einer erlesenen, wohl befähigten Genossenschaft. Es waren lebhafteste Kämpfe, die im Angesichte der Widerstrebenden meistens auf dem praktischen Felde ausgefochten wurden; ihr Sieg führte neue Geseze und Autoritäten herbei, Studien und Geschmack suchten sich andere Werkstätten, die Sprachbildung wechselte nach allen Seiten des lexikalischen und phrasologischen Vorraths hin, in Sagbau, rhetorischen Mitteln und durchweg in Härdung des Ausdrucks. Diese Erscheinungen müssen vielfach an den konventionellen Gang der französischen Literatur und Sprache erinnern; zumal, wenn man bedenkt, daß auch deren Schicksal an die Hauptstadt, an gefellige oder akademische Vereine, an Festsetzung eines aristokratischen Sprachgebrauchs, überhaupt an Einflüsse der subjektiven Willkür und Mode geknüpft war; freilich überall an einen von oben her erzwungenen Stempel, der in abstrakte Geschlossenheit ausging, während die Römer einer innern Nothwendigkeit sich fügten, und weder einen abgeschlossenen Koder des Sprachschages, noch einen Kreis heiliger Autoritäten anerkannten.“

**Pag. 53.** 3 Zeile 11, in einigen (dafür lies: den) Klöstern 3) Note. Karl der Große verschrieb auch aus Rom Sprachgelehrte und Mathematiker. Er richtete neue Schulen und Seminarien in den Klöstern auf und stellte die eingegangenen wieder her. Rechtskunst und Arzneikunde, eine freilich bizarre Zusammenstellung, wurden der Jugend im frühesten Alter schon gelehrt. Auch über Sachsen verbreitete sich seine Sorgfalt, und fränkische Lehrer unterrichteten die sächsischen Jüngen. Auch die Söhne der vornehmen Laien mußten diese Lehranstalten besuchen. Karl examinierte oft selbst in denselben; er fand aber meistens, daß die Söhne der Großen Nichts gelernt hatten (Monachus Sangallensis l. c. 7.). In Denabrid wurde eine lateinische und eine griechische Schule errichtet. Karl wurde sogar der Stifter einer Hofakademie, deren Mitglied er war, und die unter der obersten Leitung Alkuins stand. Karl figurirte darin unter dem Namen David; Alkuin hieß A lacus Albi u. s. Er arbeitete mit diesem Letztern an einigen gelehrten Werken, und namentlich an einer Sprachlehre.

Hauptächlich wirkte er dabei auf Verbesserung in den Buchstabenformen. Die bisherigen Schriftzüge im Fränkischen, die sogenannte merowingische Schrift, waren durch ihre knäuelhafte Gestalt den Augen höchst widerlich. Er wurde darum der Schöpfer einer neuen Buchstabenchrift, wozu er altlateinische Handschriften benutzte. Diese, so entstandene karolingische Schrift war runder gestaltet, für das Auge wohlthuender und leichter zu lesen. Sie wurde bald überall angewendet und dauerte, immer mehr verschönert, bis in's XII. Jahrhundert fort, wo sie der gebogenen, schwerfälligen aber deutlichen Schrift der Papste Platz machte. Noch später artete sie in Gden aus, und wurde so immer verunstalteter und schlechter. Die sogenannte gothische Schrift in den Büchern ist ein Ueberbleibsel davon.

Karl lernte selber schreiben, was damals als etwas Außererordentliches angesehen wurde. „Er habe“, sagt Gaimard, „es darin nicht weit gebracht, weil er zu spät angefangen,“ und sehen wir hinzu, weil seine Finger durch die steten schweren Waffenumübungen vielleicht zu steif geworden sein mochten. Er gab auch den Monaten deutsche Namen, die wir hier in der alten Sprache angeben: Wintarmanoth (Januar), Hornung (Februar), Lentzimanoth (März), Ostarmanoth (April), Winnemanoth (Mai), Brachmanoth (Juni), Heuvimanoth (Juli), Aranmanoth (Erntemonat, August), Witumanoth (Wintermonat, September), Windumanoth (Oktober), Herbistmanoth (November), Heilagmanoth (Dezember.). —

Ueber Alkuin giebt uns Dr. Fr. Lorenz (Alkuins Leben, Halle bei Kümmer 1829) sehr interessante Notizen. Wir entnehmen Folgendes im Auszuge daraus: Karl hatte diesen berühmten Gelehrten auf dessen Reise nach Italien kennen gelernt, und von ihm das Versprechen eines Besuchs auf dem Rückwege erhalten. Alkuin hielt Wort, und von dieser Zeit an war er Karl's unzertrennlicher Begleiter. Diesem war er völlig unentbehrlich geworden, nicht bloß wegen seiner Geshamtheit, sondern auch wegen seiner theologischen Ansichten und liebenswürdigen Eigenschaften. Er blieb stets als einfacher Geistlicher bei Karl, indem er, frei von Ghezig, tiefem persönlich anhing, und seine Kräfte bloß dem füllen Wirken in stitlicher und wissenschaftlicher Hinsicht wehte. Zulezt nahm er die Abtei von Tours bloß darum an, um auf die Vervollkommnung der dortigen Schule einwirken zu können. Alkuin war ein Schüler Beda's, jenes Astronomen, der die Rechnungsart nach Christi Geburt begründete, die nachher ziemlich allgemein angenommen wurde.

Alkuin war 735 zu Hork geboren, und ein Verwandter des heiligen Willibrodus. Er starb den 19. Mai 804. Er war Lehrer Karl's und der königlichen Familie. Seine Verdienste bestanden unter Anderm darin, daß er über die Genauigkeit bei den Abschriften der gelehrten Werke sorgfältigst wachte. In dem Kloster des heiligen Martin in Tours war ein eigener Saal des Museums für die Abschreiber bestimmt. An der Wand waren Verse aufgehängt, die es ihnen zur dringenden Pflicht machten, keine Worte nach eigenen Einfällen einzuschalten, und sich beim Schreiben nicht zu übereilen. Er verfertigte eine Orthographie. In der Schule zu Tours, deren Stifter Alkuin war, legte er eine Bibliothek an, die Anfangs gering, später durch Werke aus England, Italien, ja aus Konstantinopel vermehrt wurde.

Tag. 6. Zeile 8. das nächste Zeitalter 1) Nota. — Karl's Licht war nur das eines vorübergehenden Meteors. In dieser Thatsache liegt aber kein Vorwurf für diesen großen Regenten. Karl that das Seinige. Allein seine Anstalten konnten nicht so fest begründet werden, um nach seinem Tode ohne seinen belebenden und stärkenden Geist in heilsamer Wirkung fortzubestehen, da sie selbst während seines Lebens nicht so gewesen, wie er sie wünschte. Aberglauhe, durch unwissende und egoistische Priester genährt, seine vielen Kriege, dann die Mängel, mit denen solche Anstalten an sich noch behaftet sein mußten, endlich die spärliche Anzahl dieser Anstalten erklären den geringen Fortschritt der Wissenschaften und deren Verfall. Allein diese Anstalten leisteten doch Manches, und der unvergängliche Keim, der gelegt war, mußte sogar bei Abgang aller Pflege in der Zukunft gedeihliche Früchte hervorbringen und zur Reife kommen; unglücklicherweise that man aber unter den folgenden Karolingern nicht bloß Nichts zu ihrer Förderung, sondern man arbeitete thätig an ihrer Zerstörung. Keiner von Karl's Dynastie hatte Sinn für Künste und Wissenschaften, sondern blind dem Mönchswesen ergeben, und in innere Zwiste oder in auswärtige Kriege verwickelt, hatten sie nur Sorge für ihre physischen Bedürfnisse; die intellektuellen lagen ihnen nicht an, sie blieben ihnen völlig fremd. Sollte jedoch der große Kaiser gar keine jener Anstalten hinterlassen, so würde unbezweifelt die Barbarei der folgenden Zeit noch fühlbarer sich erwiesen haben. Seine Hofakademie dauerte noch unter Ludwig dem Frommen und Karl dem Kahlen fort. Auch gedachte der Erstere manchmal der Schulen, und Lehrtier, ein persönlicher Freund derselben, that Einiges für sie, was indeß bloß zum Vortheil für Frankreich war. Als nach ihm die Nation in die alte Barbarei zurückfiel, fand man nur noch in den Klöstern Spuren von Künsten und Wissenschaften. Dies waren aber bloß Ueberbleibsel, die einen um so betrübenderen Anblick gewährten, je mehr man inne ward, wie sehr sie unter dem klösterlichen Zwang Noth gelitten hatten und wie sehr alles Leben, aller Geist und jedes, auch das geringste Zeichen griechischer und römischer Bildung von ihnen gewichen waren.

A. Thierry, Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands behauptet, Karl der Große habe nie Französisch gesprochen und wenig für Frankreichs Bildung gethan. Wir überlassen es unserm Leser, ein Urtheil über folgendes aus Thierry's Werte entlehnte Zitat zu fällen: Les souvenirs attachés à un nom dont la splendeur n'était pas encore éteinte, firent regarder le nouveau César comme supérieur à tous les rois. Karl ne se reposa point cependant sur le seul pouvoir de cette influence morale, et, pour aider les peuples à la ressentir plus profondément, il passa sa vie en armes, parcourant presque tout le midi de l'Europe à la tête de ses bandes teutoniques, faisant entendre le sons de la langue tudesque aux habitants des rives de la Méditerranée, mais ne parlant jamais leur langue, et ne daignant quelque leur langue, et ne daignant quelque fois quitter son idiomme maternel (Eginhard inter scriptor. rerum francicarum V.) que pour l'idiome classique des savants et des prêtres. Il établit des écoles de ce dernier langage jusque dans sa ville impériale d'Aix. Mais dans ses plans, trop vantés, de culture littéraire, jamais il ne s'occupa ni des Gaulois, ni de la Gaule qu'il regardait comme une contrée étrangère (Monachus San-Gallensis, passim; — Eginhard), où il ne prenait ni généraux, ni guerriers, dont il n'estimait que les forêts pour ses chasses d'automne (ibid), et les domaines pour leurs revenus qu'on lui voitrait chaque année dans ses résidences d'outre-Rhin, à Munster ou à Paderborn. S'il s'occupa quelque fois des vieilles cités gauloises, ce fut pour y faire enlever par force de bons ouvriers en armes et en étoffes, qu'il attachait comme serfs à la glèbe de ses domaines. (Diplomata Caroli Magni apud scriptor. rer. francic. — Ermoldi Nigelli carminis de Ludovico imperatore, lib. I. Script. rer. franc. tom. VI.)

..... tant qu'il tint son glaive suspendu sur la tête des nations du continent occidental, les nations restèrent unies malgré elles sous sa domination, étrangère pour toutes, hormis une seule. Mais elles rompirent cette fausse union le jour que le conquérant descendit en habits impériaux dans le caveau sépulcral de sa basilique d'Aix. Un mouvement spontané d'insurrection contre le nouvel empire se manifesta parmi les peuples d'origine diverse, de mœurs et de langage divers qui s'y trouvaient associés malgré eux. La Gaule tendit à se séparer de la Germanie, l'Italie à s'isoler de toutes les deux. Chacune de ces grandes masses d'hommes, en s'ébranlant, entraîna dans sa cause la portion du peuple



conquérant qui habitait au milieu d'elle, comme dominatrice du sol, et avec des titres de puissance et d'honneur, soit latins soit germaniques (Ducs, comites, judices, missi, praefecti, praepositi; grafen, markgrafen, landgrafen, tuncgrafen, heretogen, rachenburger, scheppen, sennschalken, maerschalken &c.)."

- Pag. 6 3. 28. lies statt ein großer Umstich: ein großer An- und Umstich rief das Licht zc.
- Pag. 9 3. 9. bewaffnet hielt, lies: bewaffnet gehalten hatte.
- Pag. 3. 11. war es schon erwiesen worden, lies: hatte es sich schon herausgestellt.
- Pag. 11 3. 2. zwischen Gede und Volk, lies: zwischen Geden und Volk.
- 3. 7. nachdem der große Saladin, lies: später, als der große Saladin.
- 3. 21. nicht als Folge des Lehnswesens, lies: nicht als Folge des Lehnwesens.
- Pag. 17 3. 25. und worin eine veräntliche Unwissenheit die Irthümer gehäuft hat, lies: Irthümer auf Irthümer gehäuft hat.
- Pag. 18 3. 15 der neuen Klassen, lies der neuen Volksschassen des dritten Standes.
- 3. 24. Man trifft Leben in ihnen sowohl als im letzten Historikers; lies: Man trifft Leben in ihm sowohl, als in der letzten Geschichtschreiberin.
- Pag. 19 3. 34. Die Troubadours und Trouvères, d. h. die Dichter der Oc- und Oit-Sprache, herrschten die ersten im Süden, lies: die Troubadours waren die Dichter der Oc-Sprache, die Trouvères die der Oit-Sprache. Die ersten herrschten im Süden u. s. w.
- Pag. 21 3. 3. liegt nur in Reinheit, lies: liegt in der Reinheit.
- 3. 36. den schwarzgalligen, lies: und den schwarzgalligen.
- Pag. 23 3. 32 lies: im Gütekin seine langen Sachsentriege.
- Pag. 24 3. 5 lies: Man sieht wie in den Romanen von Karl dem Großen
- Pag. 25 3. 8. statt I Reali Francia de, lies: I Reali de Francia.
- 3. 14. statt gänzlich verfolgen wollte, lies: bis ans Ende verfolgen wollte.
- Pag. 26 3. 2. statt durch Selbstdenken angeregt, wird sie aber gelehrter, lies: aber durch Selbstdenken angeregt, wird sie gelehrter.
- Pag. 26 3. 8. statt erreicht sie, lies: erreicht diese Sprache.
- Pag. 32. Nota 3. Perculus vom lateinischen percussus. Da die französischen Etymologen über den Ursprung des Wortes perculus nicht einig sind und viele es als ein Synonym von percussus betrachten, so füge ich hier eine Note aus der von Herzog besorgten Ausgabe des Sallust bei, worin dieser Gelehrte den Unterschied der beiden lateinischen Wörter auseinanderlegt und auf das Bestimmteste erklärt: Percellere und percute, sagt er, werden oft verwechselt; vergleiche Breui zu Nepos; Dion V. 3; Ducker zu Florus III, 16, 3; Ruhnke zu Terent. And I, 98 sagte mit Recht: vulgares magistri contendunt, percussus ad corpus, percussus ad animum referri. Daran denkt heutzutage freilich kein Mensch! Auch im Sallust ist die Lesart verschieden: forte nahm percussi auf; Gerlach hat percusi; für dieses stimmt 1) der Sprachgebrauch des Sallust an vielen andern Stellen, namentlich Catilina 43 und Iugurtha 30, 40, 42, 58. — 2) die wesentliche Differenz zwischen percellere i. e. affligere, graviter quocunque modo afficere, von starker langdauernder Verwundung; percussus von kurzer vorübergehender Angst und Besorgniß. Wobei zu beachten, daß Cäsar percussus nur im materiellen Sinne gebraucht; vom Gemüthe sagt er percussus; B. Civ. II, 12; Deorum ira percusi, III, 47; percussos atque informos hostes; B. G. VIII, 29: percussae barbarorum turmae; V. 43: quo percussus at examinato. Zweifelshaft könnte sein VIII, 19 wo percusi und percussi in den Gedd. wechseln. Doch gebührt dem ersten der Vorzug. 3) Jenes überant, als Zeichen der Gewohnheit — stimmt nun wohl für percusi. Man hat noch nicht beachtet, daß metu percussus weniger wahrscheinlich ist, als percussus. Metus ist schwächer als timor, terror; percussus wird von plötzlichen, aber auch schnell vorübergehenden Schrecknissen gebraucht; metus ist fortwährende Gemüthsstimmung; percussus aber das deutsche niedergeschlagen; erschüttert, so daß der Muth benommen ist; percussus dagegen getroffen, betroffen. Velleris Kadeln: der arme Schiffer: Der Schiffer sieht ihn an und schweigt betroffen still, dagegen Schiller: Braut von Messina, am Schluss: Erschüttert sich ich, weiß nicht, ob ich ihn Bejammern oder preisen soll sein Loos. —
- Pag. 34. Bemerkung zur Seite 34. Balzac wollte einst dem Voiture 400 Thlr. abborgen. Dieser ließ ihm dieselben augenblicklich schickte den ihm von Balzac ausgestellten Schuldschein mit folgender Bemerkung zurück: „Je Soussigné confesse devoir à Mr. de Balzac la somme de huit-Cents écus, pour le plaisir qu'il m'a fait de m'en emprunter quatre-Cents.“
- Pag. 34 3. 43. Souffrir, das hier so viel als laisser bedeutet, wird nicht mehr in dieser Bedeutung mit Infinitiven zusammengesetzt. Ist es mit être verbunden, so folgt die Präposition de darauf: L'amour propre ne peut souffrir d'être raillé. Es ist subjectives und objectives Verb; im ersten Falle bedeutet es tolerer, endure; Il faut sa voir souffrir, im letzten endure, supporter: souffrir la fatigue, le mal, du retard, l'espéron, (lehteres, in der Reistunst gebraucht, bedeutet ein Pferd, das die Sporen nicht fühlt.) —
- Ehemals bedeutete es auch remplir (Siehe Seite 40, Note 4), permettre, dann hatte es de nach sich: Jusques à lui souffrir en cervelle troublée de courir tous les bals et les lieux d'assemblée (Molière.)
- Pag. 35 3. 35. Hormis. — Dieses im Altfranzösischen hors-mis, horsmis geschriebene Wort bietet eine sehr dunkle Etymologie dar; aus dem lateinischen kann es unmöglich entstanden sein, denn alle ähnlichen Worte haben eine ganz verschiedene Bedeutung. Es ist vielleicht aus dem alten Worte fors (von foras) und dem Partizipium von mettre (mis) entstanden; hierauf führt die ältere Schreibart; und die Bedeutung. In der alten Sprache sagte man il fu fors-mis statt il fut mis dehors; fors verwandelte sich in hors, daher die Schreibart hors-mis, horsmis, die in neuerer Zeit das s ausstieß und sich in hormis umgestaltete.

Man hat im Altfranzösischen *emmy* und *parmy*, die eine ganz verschiedene Bedeutung haben und gleichfalls getrennt wurden. (*En my le chasteil en estant (se trouvant entre le chateau) Rom. de Percival. — Et ferir le volt par mi li cors (il vent le frapper par le milieu du corps) Li Rois. — Erheres* stammt von im medio, *lesteres* von *per medium* ab. Die Schreibart *my* und *mis* (obgleich in der alten Sprache das *y* oft in *i* überging) weist schon auf ganz verschiedene Ursprung; wir haben leider keine weitere Forschungen darüber anstellen können.

Pag. 36 §. 18. *Se rendre admirable* statt *se faire admirer*, *être admiré* ist nicht mehr gebräuchlich; ehemals und selbst noch zu Voltaire's Zeiten sagte man so. (Siehe Parallele de G. d'Orange) *admirable* aux étrangers, wo *admirable* auf Personennamen direct bezogen ward. Heutzutage gebraucht man *admirable* 1) vor Infinitiven: *C'est admirable à voir*; 2) auf ein Personen-Prenomen bezogen: *il est admirable*; 3) statt *bon*, excellent: *On le trouve admirable*; eine *femme admirable*; 4) als Substantiv: *l'admirable*. Patru's Satz wäre also folgendermaßen zu verbessern: *il se fit tellement admirer par toute la cour et le peuple d'Angleterre, qu'en effet ce héros &c.*

Remy, Science de la Langue Française, Paris 1840 giebt dem Worte *admirable* die Präposition *pour* als Kezeln und führt folgendes Beispiel an: *Tant la conduite de Dieu est admirable pour faire concourir toutes choses à la gloire de sa vérité*. Er hat sich aber geirrt, denn *pour* gehört nicht zu *admirable*, sondern zu dem darauf folgenden Adverbialsatz, der auch mit andern Worten hätte ausgedrückt werden können: *car elle fait concourir toutes choses &c.*

Pag. 36 §. 28. *Déserteur*. — Dieses Wort, das jetzt einen Soldaten bezeichnet, der die Fahne verläßt und Rekrutens nimmt, wurde ehemals im liturgischen und juristischen Style häufig gebraucht, um ein plötzliches Verschwinden, eine bössliche Verlassung des Glaubens, eines Ehegatten u. s. w., auszudrücken. Man sagte, *déserteur de la foi*, *déserteur de la piété*, *déserteur de sa femme*, d'un héritage; letzteres bedeutete: ein propriétaire négligent qui laisse un héritage en friche. —

Wenn Jemand sich aus einer Gesellschaft wegschleicht, sagt man wohl noch in der Umgangssprache: *c'est un déserteur* und wenn er eingeholt wird: *c'est un déserteur* que je ramène, qu'on ramène &c. —

Pag. 36 §. 32, statt *A mes fideles! lies: Ah! mes fideles!*

Pag. 37 §. 12. *Dans cette maudite terre de tribulation et d'angoisse*. Bei derartigen Zusammenfügungen kann man den Singular und den Plural gebrauchen und sagen *de tribulations et d'angoisse* oder *de tribulation et d'angoisse*, je nachdem der Geist die Mehrheit als eine Gesamtheit gewissermaßen unter Einem Begriffe zusammenfaßt, oder sie als Mehrheit bestehen läßt. Daß dieses bei abstrakten Nennwörtern der Fall sein kann, ergiebt sich aus diesem Beispiele. (Vergl. Grammaire Nationale 128—141.)

Pag. 37 §. 14, *deroher*, lies: *deroher*.

— — §. 24, *Crèche*, Krippe für Ochsen, Schafe &c., für Pferde gebraucht man *ratelier*. Weiden Gassen und beim Brückenbau (Geniewesen) bedeutet *crèche* ein mit Mauersteinen ausgefülltes Pfahlwerk; die Krippe, worin der Heiland geboren sein soll, heißt: la Sainte-Crèche.

Dieses Wort ist deutschen Ursprungs: Krippe, goth. *chripfa*; angl. *crybb*; ital. *greppia*; provenc. *grepeira*; (Languedoc *gripio*) mlslat. *grupia*; engl. *crib*; schweiz. *Kröpfe*; franz. *crèche*. —

Pag. 37 §. 30, *ou plus terrible* 2. — lies: *ou plus terrible?* —

Pag. 40 §. 3. *Aborder* ist subjektives, objectives und transitives Verb; es bedeutet landen, ankommen, eintreten. Ist es subjektives Verb, so kann es auch ein adverbiales Verhältnis nach sich haben: *Ce vaisseau aborde* d. h. *il prend terre*; *il aborde en ce moment*; transitiv hat es natürlich den Aktivsatz nach sich: *Ce vaisseau aborde le rivage*, eine Ile; *ces corsaires abordent le vaisseau*; objectiv regiert es die Präpositionen *à*, *de*, *dans*: *Ils abordent au rivage, dans l'île*; *ils abordent de l'île*, sie nahen sich der Insel; hier ist es sinnverwandt mit *approcher*. — Man wendet es auch im bildlichen Sinne an: *aborder* une question, eine Frage erörtern, in Anregung bringen; *franchement la difficulté strads zur Lösung einer Schwierigkeit schreiten. — Aborder la remise*, ein Jagdausbruch, bez. auf eine Kette Hühner losgehen, die sich eben niedergelegt hat; *aborder de franc établie*, zufällig an ein Schiff stoßen.

*S'aborder*, reciprokes Verb, sich einander nähern — *à la baïonnette*, à l'arme blanche, einen Bajonett-Angriff machen, sich mit dem Säbel angreifen. Man sagt auch: *cette côte peut s'aborder* statt *est abordable*.

Pag. 40 §. 3. *Ancrer*, ankern ist veraltet; man gebraucht jetzt lieber: *moniller*, *jeter l'ancre*. In der Umgangssprache hat sich dieser Ausdruck erhalten; er bedeutet so viel als: sich einnisten, und ist mit *s'établir* synonym. Man sagt auch von einem Menschen, der aus einer Stadt, einer Wohnung, Schulen halber sich nicht entfernen kann: *il est ancré*.

Pag. 40 §. 9, *à demi*, à moitié. Es herrscht ein Unterschied zwischen beiden Redensarten, die kein Grammatiker aufgestellt hat und worüber die Wörterbücher schweigen: *à moitié* bezieht sich meist immer auf Personen, *à demi* auf Personen und Sachen, aber eine noch feinere Färbung der Sprache ist der Gebrauch dieser Wörter in Fällen, wo eine Bewegung oder ein Anhalten statt findet. Wollte Corneille ein Ortsverhältnis bezeichnen, so ist sein Ausdruck richtig; will er aber die Mannschaft bezeichnen, so mußte er *à moitié* gebrauchen; da es sich aber, allem Anscheine nach, sowohl aus dem Vorhergehenden, wie aus dem Nachfolgenden ergibt, daß er letztere meint, so ist *à demi* durch *à moitié* zu verbessern. Man vergleiche, um diesen Unterschied richtig aufzufassen: *Les glaces polaires sont déjà plus d'à moitié fondues lorsqu'elles arrivent sur le Banc de Terre Neuve. Bern. de St. Pierre*. La course de nos jours est plus qu'à demi faite (Racan). In folgenden Beispielen steht *à demi*; *à moitié* scheint uns aber richtiger: *il lit sur le cercueil l'épithaphe à demi par les ans effacée* (Fontanes). Sa proie est si volumineuse qu'il ne peut l'engloutir qu'à demi (Lacépède). Wir bemerken, daß die von uns hier aufgestellte Regel nicht als eine absolute betrachtet werden kann, weil man

viele Beispiele des Entgegengesetzten in den Klassikern antrifft, daß sie der Deutlichkeit der Rede wegen aber befolgt werden muß.

Pag. 40 §. 10. *s'estimer perdu* bedeutete ehemals sich verloren glauben, wird auch jetzt noch in dieser Bedeutung, doch seltener als *se croire perdu* gebraucht. *S'estimer* bedeutet immer noch *croire*, *presumer*, *penser*, aber nur in den Lebensarten: *festime* que cela est, *doit être* ainsi, *sontr* *debutet* es *schätzen*: *L'amour de soi* est un sentiment; *l'amour-propre*, une opinion; par l'un, on s'aime; par l'autre, on *s'estime* (Boiste).

Pag. 40 §. 20. *les trames sont coupées*, bedeutet: sein Leben einbüßen. Man sagt nicht mehr: *couper la trame*, sondern: *couper les trames de la vie*, *le fil des jours*, beides sind bildliche Ausdrücke; sie bedeuten: den Faden des Lebens.

Pag. 40 §. 24. *demeurer*, *rester*. Beide bezeichnen die Thätigkeit eines Bleibens, ersteres ein dauerndes Bleiben, letzteres aber nur das Bleiben während eines bestimmten Zeitraums. Il faut être hypocondre pour *demeurer* toujours chez soi, sans compagnie et sans occupation. Il y a des femmes qui ont la politique de *rester* les dernières aux cercles, pour dispenser les autres de médire d'elles. (Gérard.) Im bildlichen Ausdruck ist *rester* gebräuchlicher.

Pag. 41 §. 2. *vendre bien sa vie*, statt *vendre chèrement sa vie*, ist veraltet: Il vendit *chèrement* sa vie (Voltaire). *Vendre bien* wird nur von Verkäufer gebraucht: J'ai bien vendu mes vins cette année.

Pag. 41 §. 8 u. 9. *Envoyai*, *cessa*. (Siehe obige Bemerkung bei Nous partimes (Seite 39).)

Pag. 41 §. 23. Qu'elle même sur soi &c. Wenn ein Pronomen als Objekt sich auf das einen Personennamen bezeichnende Subjekt bezieht, muß dieses Objekt alsdann durch lui, elle ausgebrückt werden, oder kann man es durch soi vertreten, wenn das genannte Subjekt nicht eines der Wörter on, chacun, personne &c. ist? Die besten Schriftsteller, einsehend, daß lui, elle oft Zweideutigkeit oder Kadophonie erzeugen konnten, haben, um dieselben zu vermeiden, oft so gebräucht. So sagt Labryère (siehe S. 127 §. 22): Il n'ouvre la bouche que pour répondre; il toussie, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi. Hätte er lui gebräucht, so hätte es sich auch auf chapeau beziehen können, was gewiß Labryère nicht gemeint haben wollte. Er sagt ferner an einer andern Stelle: L'avare qui a un fils prodigue n'amasse ni pour soi ni pour lui. Er konnte sich unmöglich anders ausdrücken. Andere Beispiele: Idoménée revenant à soi, remercia ses amis (Fénélon). Le chat ne paraît sentir que pour soi (Buffon). Zaire aujourd'hui pour l'élever à soi descendrait jusqu'à lui (Voltaire). L'égoïste en travaillant pour quelqu'un, travaille pour soi (Larochehoucauld). Le courtois n'a plus de sentiments à soi (Boileau). Les nouveaux enrichis se ruinent à se faire moquer de soi (La Bruyère). Les gents l'avaient prise pour maître tel qui traînait après soi force écoutants (La Fontaine). Thésée.... charmant, jeune, traînant tous les coeurs après soi (Racine).

Eingesehen muß man, daß man heutzutage statt soi lieber lui, elle mit einem Personennamen und überhaupt mit einem jeden Substantiv gebräucht, das vom bestimmten Artikel begleitet ist, aber daraus entspringt nicht, daß sich soi nur auf die Wörter on, chacun, oder wie Chapsal sagt, „une expression vague ou un infinitif“ beziehen kann. Ce serait vouloir bien gratuitement appauvrir la langue française.

Die Akademie und viele Grammatiker sagen, daß soi nur mit dem Singular verbunden werden kann; man findet in der Grammaire Nationale Beispiele des Gegentheils; Cornillac sagt: Y a-t-il des corps subtils en soi? Buffon: Tous les animaux ont en soi un instinct qui ne les trompe jamais. Philarete Chables verdammt aber diesen Gebrauch in der Einleitung zur Grammaire Nationale (Pag. 6.) und Sardou (Leçons de Grammaire Française et Exercices de Style 2e. édit. Paris 1840) meint, daß, obgleich viele Leute sich wie Cornillac ausdrücken würden, dieses Beispiel nicht als Autorität gelten könne und eux vorzuziehen sei. Wir sind ganz derselben Meinung, denn schon der Gebrauch von soi mit einem Plural, hat etwas an sich, wogegen das Ihr sich sträubt und wodurch das euphonische Prinzip verletzt wird. — Eben so hätte auch Cornille elle nicht gebrauchen können, weil das im Verze zweimal vorzukommen in elle dem Ihre ebenfalls unangenehm ist. —

Pag. 42 §. 6. Quand tu me pus connaître. Gewöhnlich stellt man das Objekt zwischen den Infinitiv und das damit verbundene Verb und sagt: quand tu pus me connaître; doch ehemals beobachtete der Dichter diese von der Grammatik festgesetzte Wortfolge nicht.

Pag. 42 §. 20. *tenu les premiers rangs*. Es ist ein Unterschied zwischen tenir un rang und occuper un rang vorhanden; ersteres heißt: einen Rang halten, letzteres: eine Stelle einnehmen. Zu Cornille's Zeit machte man diesen Unterschied nicht, der jetzt, der Reinheit der Sprache wegen, beobachtet werden muß.

Pag. 43 §. 3. La moitié de tes gents doit occuper la porte. Cornille läßt hier das Verb mit la moitié und nicht mit dem darauf folgenden Substantiv kongruiren, weil hier sein Gehalte die Hälfte der Leute des Genna und nicht die Leute selbst im Sinne hat. Bei la moitié giebt es Fälle, wo es nothwendig ist, das Verb mit dem darauf folgenden Substantiv kongruiren zu lassen: La moitié des arbres sont morts (Grammaire Nationale) und nicht est morte. So auch J. J. Rousseau: La moitié de nos concitoyens épars dans le reste de l'Europe et du monde, vivent et meurent loin de la patrie. Voltaire läßt das Verb mit la moitié kongruiren: La moitié des passagers affaibles, expirants de ces angoisses inconcevables, n'avait pas même la force s'inquiéter du danger, weil er hier die Hälfte der Passagiere im Sinne hat.

Chapsal hat bei den Kollektiven eine zu absolute Regel aufgestellt; es finden sich tausend Belege in den Klassikern zur Widerlegung derselben. Er sagt: wenn ein allgemeines Kollektiv mit einem Substantiv verbunden ist, so muß das Verb mit dem allgemeinen Kollektiv kongruiren, bei einem partitiven Kollektiv aber kongruirt das Verb mit dem auf das Kollektiv folgenden Substantiv. Beispiele vom Gegentheile: Une nuée des traits obscurcit l'air. — Une troupe de montagnards écrassa la maison de Bourgoigne. — La plus grande partie des voyageurs s'accordent à dire que les habitants naturels



de Java sont robustes, bien faits, nerveux. — (Siehe die Grammaire Nationale hierüber.)

Pag. 43 §. 37. Courtiser bedeutet umschmeicheln, den Hof machen, gehört aber jetzt mehr der Umgangssprache an und bedeutet einem Frauenzimmer die Cour machen.

Pag. 44, §. 28. De combien ont rougi les champs de Macédoine ist eine Ellipse, die uns aber nicht korrekter scheint. Man sagt: rougir la terre de sang und la terre se rougit de sang, aber nicht la terre a rougi de sang sondern la terre s'est rougie de sang oder la terre a été rougie de sang. Um also korrekt zu sein, mußte Cornuille sagen: De combien de sang les champs de Macédoine se sont-ils rougis; oder, da der Reim diese Konstruktion nicht zuläßt, dem Verse eine andre Wendung geben; vielleicht: De combien s'est rougie la vieille Macédoine oder ce sang a inondé les champs de Macédoine, Es ist schwer diesen Vers durch einen passenden zu vertreten, weshalb er als poetische Lizenz betrachtet werden muß.

Pag. 45 §. 15. Im Texte steht un hydre trop fertile. Hydre ist männlich und weiblich; in der Astronomie, Botanik ist es nur weiblich. J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie (La Fontaine). L'hydre est placée sous le Cancer, le Lion et la Vierge (Lalande). In allen übrigen Fällen kann man nach Belieben das weibliche und männliche Geschlecht brauchen. De l'hydre affreux les têtes menaçantes tombent à terre, et toujours renaissantes n'effrayaient point le fils de Jupiter (Voltaire). Ils se trouvent plus horribles et plus monstrueux que n'est la chimère vaincue par Bellérophon, ni l'Hydre de Lerne abattue par Hercule (Fénelon). Siehe: Braconnier, Théorie du Genre des Noms. —

Pag. 45 §. 24. Pour te faire périr. Die Grammatik erfordert, daß, weil s'intéresser biese Präposition regiert: Le seul moyen d'inspirer de l'intérêt aux hommes, c'est de... s'intéresser à eux; Cornuille hätte besser sein Interesse an antworten können, zu seiner Zeit aber fauchte man den Unterschied zwischen s'intéresser und être intéressé nicht: il s'intéressa à la personne; il est intéressé à te perdre. —

Pag. 45 §. 28. Ne vaut pas l'acheter. Dieser Infinitiv würde heutzutage durch den Konjunktiv vertreten müssen: ne vaut pas qu'on l'achète. — Acheter par ist veraltet, à ist das allein übliche.

Pag. 45, §. 35. Nous-même; bezieht sich nous auf eine erste Person Singularis, so wird das damit verbundene même nicht feltirt. —

Pag. 46 §. 18. En leurs stat dans leurs il veraltet. En brüdt immer etwas Ungewisses, dans etwas Bestimmtes aus. Man vergleiche folgende Beispiele. Etre dans la chambre, dans une ville. Presque tous les peuples policés demeurent dans des maisons. Si je pénètre dans vos sentiments. Des ames que l'avarice jete dans les dangers. Passer sa vie dans les plaisirs. Dans l'espoir d'élever Bérénice à l'empire (bet. avec). — Il entend cela dans le sens de St. Augustin (bet. selon). Marchons et dans son sein rejetois cette guerre. Imprimez de bonne heure dans leurs coeurs les maximes de vertu. — L'effronterie, en France, est un vice à la mode. Etre en garni, en ville; en tournée, en faveur, en été, en hiver. En un mois, en un jour. L'esprit n'est pas du tout ce qu'il faut en ménage. En bonne santé. Etre en uniforme. Formé moitié en or, moitié en argent. C'est en considération de toutes vos belles actions, que l'état vous récompense. Etre en affaire, en course, en chemin. (Vergl. Remy, Science de la Langue Française: en, Dans.) —

Siehe Seite 42 in son lit, ebenfalls dans son lit (mon, son, ton wieder oft mit en verbunden, dieses findet bei dem Subst. nom statt. Je lui ai écrit en ton, en son nom.)

Pag. 46, §. 38. Noyée au. Das Verb noyer hat, wenn ein Orts- oder modales Verhältnis darauf folgt, die Präposition dans und nicht à nach sich: Noyer l'idolatrie dans des torrents de sang (Frédéric-le-Grand). Noyer la gloire dans la bouteille à l'encre (Boiste). Noyer dans la débauche, le sang, la vin, les plaisirs (Rivarol). — Man sagt auch noyer les poudres ein Pulvermagazin überschwemmen; so noyer ist reflexiv; une femme qui se noie (La Fontaine). Il est malheureux comme un chien qui se noie (Proverb). Ehemals sagte man noyer, ein Ausdruck, der sich noch heutzutage im Munde des Volks wiederfindet, aber zu vermeiden ist.

Pag. 47 §. 2. Crayon, bildlicher Ausdruck, der hier description bedeutet, war ehemals synonym mit tableau, esquisse, croquis.

Pag. 47 §. 4. Les morts; der Plural scheint uns hier nicht passend zu sein, weil gewöhnlich das weibliche Substantiv mort, der Tod, im Plural nur in der bildlichen Redensart mourir de mille morts: N'a-t-il, réponds, mérité mille morts? (Clotilde de Valon-Chalys) gebraucht wird; man findet keine andere Beispiele dieser Art. Le mort, der Tote hat beiderlei Zahl.

Pag. 47 §. 38. Prêt de, siehe Seite 53 Note 2. —

Pag. 48 §. 5. En la ist fehlerhaft; es muß par la heißen. Obgleich die meisten Grammatiker den Gebrauch der Präposition en mit dem Artikel verwerfen, so giebt es doch Fälle, wo man sich derselben bedienen kann. Erstens, wenn en die Präposition à vertritt. Leur félicité fut changée en la triste consolation de faire des compagnons dans leur misère; et leurs bien heureux exercices au misérable emploi de tenter les hommes (Bossuet H. Univ.) Wie hätte er sich anders ausdrücken sollen? La question si du pain et du vin sont changés en la seconde personne de la Trinité (Voltaire. Ess. sur les Mœurs XLV). Zweitens bei Ellipsen: siehe Seite 60 §. 4. Es ist äußerst schmerzlich, genaue Regeln darüber aufzustellen, weil das Gefühl viel dabei thut. (Siehe Grammaire Nationale p. 186. Observations particulières.)

Pag. 48 §. 48, Note 1, statt en même temps lies: en un seul jour.

Pag. 49 §. 8. User bedeutet auch wie hier faire usage, se servir. Man sagt user de précautions, Vorsichtsmaßregeln gebrauchen, user d'insolence et de rigueur &c. Die alte Sprache pflegte lieber user statt faire usage, se servir zu gebrauchen: A Faileu va, sans faire autre attendue, luy demander la manière et la sorte qu'il faut user de

la poudre qu'il porte (La Poudre aux Puces, Charles de Bordigné); *user* li cors Nostre Seigneur J. C. (Serm. de S. Bern.); jezt sagt man recevoir le corps de notre S. J. C.; communier. *User* bedeutet auch détériorer, consommer, diminuer, eine Bedeutung, die der alten Sprache ebenfalls eigen war: car tout son vouloir si étoit de s'en aller *user* sa vie et exposer son corps (Chron. du bon Cheval. Messire Jacques de Lalain, ed. Chastellain Ch. C. p. 385). — In der Umgangssprache bedeutet *user* sich's bequem machen: Chacun en *use* comme il lui plaît. —

Pag. 40 § 14. Tout entière; obgleich wir schon oft von tout gerathet haben, wollen wir hier doch mit Einem Male alles darüber Gesagte ergänzen, weil alle in den Grammatiken aufgestellten Regeln unvollständig sind.

Steht tout vor Adjektiven, so ist es als Adverb zu betrachten und demnach unveränderlich. 1) Wenn das Adjektiv männlich ist, mag es mit Vokalen oder Konsonanten anfangen: Ils sont *tout* étonnés, *tout* stupéfaits (Boniface). Mes yeux à cet état s'étaient accoutumés; à voir, ces murs *tout* nus ils se sont fait de même (Saurin). Ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés *tout* entiers avec moi seul (J. J. Rousseau). A des refrains réglés asservit les rondeaux, et montra pour rimer des chemins *tout* nouveaux (Boileau). — 2) Wenn das Adjektiv in der weiblichen Geschlechtsform steht und mit einem Vokal oder stummen h anfangt: J'y trouvai la petite de Vauvinaux, qu'on portait *tout* endormie chez l'ambassadeur (Sévigné). Elle s'est couchée *tout* habillée (Boinwillers). Ce n'est point une ardeur dans mes veines cachée, c'est Venus *tout* entière à sa proie attachée. (Vergl. Seite 112, Note 1.)

Ausnahmen: Fängt das Adjektiv mit einem Konsonanten oder aspirirten h an, und steht es in der weiblichen Geschlechtsform, so wird tout, obgleich Adverb, flektirt: Toutes dévotes qu'elles se prétendent, elles ne laissent pas de goûter un plaisir fort vis à médire, calomnier et desservir (Démandre). Elles sont *toutes* hâlées (Boinwillers). (Vergl. Seite 114, § 37.)

Vor Adverbien und Präpositionen ist tout stets unveränderlich: La première partie de ces jours s'était passée *tout* en expériences; la seconde *tout* en réflexions (Chateaubriand). Nos tapisseries sont *tout* en lambeaux. Ils vinrent *tout* ensemble, *tout* doucement (Bescher). La joie de faire du bien est *tout* autrement douce et touchante que la joie d'en recevoir (Massillon). J'aperçois ces vastes plaines toujours calmes et tranquilles, mais *tout* aussi dangereuses (Bacon).

In folgenden Redensarten wird tout ebenfalls nicht flektirt: Nous sommes *tout* yeux, *tout* oreilles; elle est *tout* feu, elle est *tout* à vous. — Steht tout vor autre, so findet bald Kongruenz statt, bald nicht; im ersten Falle kann es im Deutschen durch jeder, jede, jedes, im zweiten durch ganz vertreten werden. Man vergleiche: Votre mère ne vous a point écouté; *toute* autre se serait rendue à vos promesses (bed. *toute* personne autre qu'elle). Cette ferme est *tout* autre qu'elle n'était sous votre père (bed. *entièrement* autre.) Steht tout vor dem Namen einer Stadt, so wird es nicht flektirt. Tout Rome le sait. Tout Florence en fut abreuvé. Tout Smyrne ne parlait que d'elle. In allen ähnlichen Fällen ist Ellipse vorhanden: Tout Rome bedeutet: Tout le peuple de Rome. — Bedeutet tout, vor Substant. stehend, chaque, so kann es nur in der Einzahl gebraucht werden: Tout homme, *toute* femme. —

Dieses sind die wichtigsten Bemerkungen über das Wort tout; die einzige Schwierigkeit ist, zu wissen, wann tout Adjektiv und wann es Adverb ist; als Adjektiv ist es stets der Flexion unterworfen.

Pag. 50 § 3. Borne, siehe Piron, F. Cortez. — In der neuen Auflage von Boiste ist borne im Singular als weibliches Substantiv angegeben, und so hat es auch Larmatini in seiner Marsillaise de paix angewandt.

Et pourquoi nous haïr et mettre entre les races  
Ces bornes ou ces eaux qu'abhorre l'oeil de Dieu?  
De frontières au ciel voyons-nous quelques traces?

Se voule a-t-elle un mur, une borne, un milieu?

Die Etymologie dieses Wortes ist schwer zu bestimmen, wir glauben aber, daß es aus dem deutschen Born, der Brunn, Quelle, Strom abstammt, ein Wort das sich auch in andern Sprachen wiederfindet: Aq. byrna, schwed. brunn, dän. Brønd, goth. brunna, engl. bourn, holl. bron. Man sagt noch in einigen Gegenden Frankreichs eine borne-fontaine, das Brunnensstein, Brunn in Gestalt eines Fackels bedeutet, weshalb es wohl der Fall sein könnte, daß das Wort borne-fontaine dem Deutschen seinen Ursprung verdankt. Aus dem Lateinischen kann es nicht entstanden sein, auch das Altgriechische und Ptolemäische weist kein derartiges Beispiel auf, mindestens sind unsere Forschungen hierüber fruchtlos gewesen. Späterhin vielleicht wird sich die Etymologie dieses Wortes besser erklären lassen.

Pag. 50 § 37. Tous propos, tout propos. Es steht in diesen Fällen dem Schriftsteller frei, diese Redensarten im Singular oder Plural zu gebrauchen. —

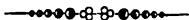
Pag. 50 § 45. Débonnaire ist ein veraltetes Adjektiv (tant est courtois et débonnaire. Christine de Pisan), das jezt durch bon et doux par caractère, bien faisant vertreten ist und noch in den Redensarten prince, caractère, mari débonnaire — der höhern Stylstil angehört. Louis-le-Débonnaire Ludwig der Gutmüthige, Sohn Karls des Großen, wird in den neueren Geschichtswerken Blodewig IV. oder Ludwig I. genannt. (A. Thierry, Lettres sur l'Histoire de France; A. Dumas, Gaule et France.)

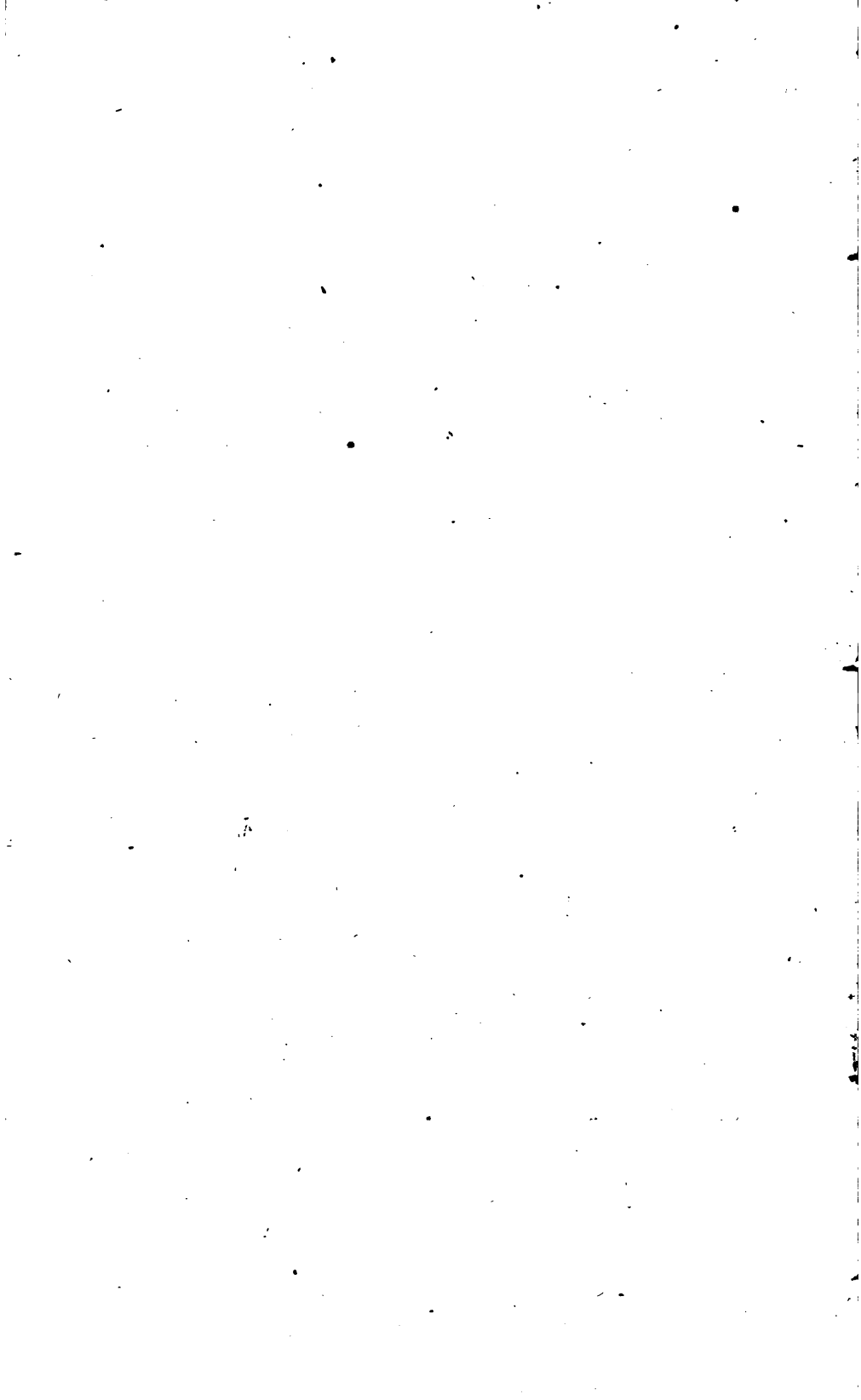
Pag. 51 § 43. Justement bedeutet chemaß mit avec justice, jezt avec justice und avec justesse, gerecht und richtig. Bei gouverner gebraucht man immer avec justice, bei agir, juger kann man justement oder avec justice gebrauchen; bei raisonner steht justement in der Bedeutung von avec justice und avec justesse, man sagt jedoch lieber raisonner avec justice und raisonner avec justesse. In allen übrigen Fällen bedeutet justement, avec justesse. — In der Umgangssprache bedeutet justement, tout juste gerade so viel: En fait de fortune, assez c'est *justement* un peu plus qu'on en a (Franklin). —

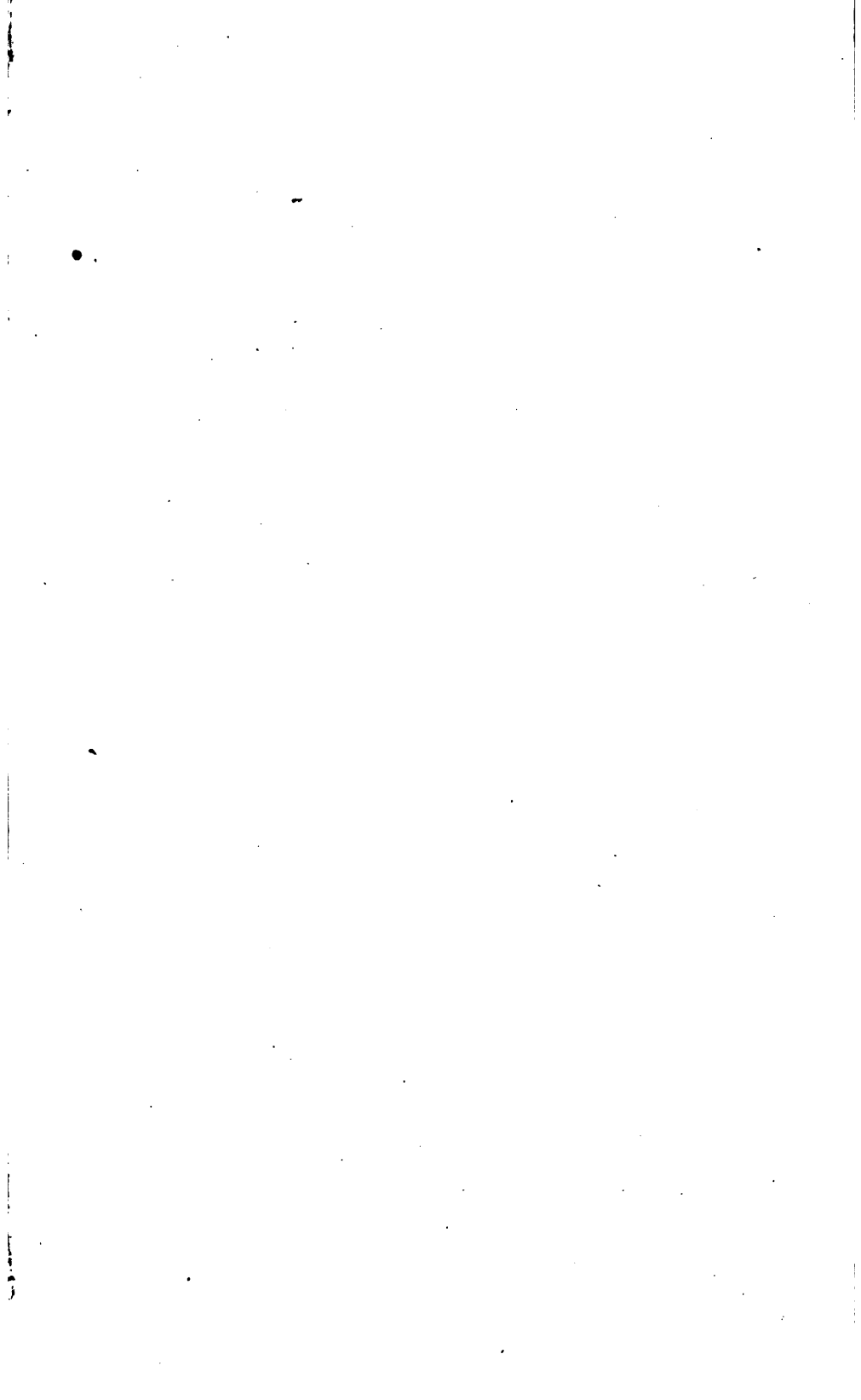


- Pag. 52 3. 24. Je dénie; dénier war ehemals synonym mit nier.<sup>7</sup> Man sagte *dénier* un fait, un dépôt, jetzt bedeutet es refuser, eine Bedeutung, die es auch hier bei Cornille haben könnte, wenn der Sinn nicht zeigte, daß es erstere hat; *dénier* des secours bedeutet refuser des secours. *Dénier* les aliments, la justice sind veraltete Redensarten. *Mézeray* (Histoire de France) gebraucht es in der Bedeutung von verläugnen.
- Pag. 52 3. 37. à crime capital. Imputer hat stets à nach sich und nie pour: imputer à crime, à blâme, à faute, à oubli, à vice &c.; *imputer pour crime* ist ein häufig bei Franzosen vorkommender Fehler.
- Pag. 52 3. 38. Vers le pays natal; man sagt jetzt: *envers le pays natal*. Ehemals gebrauchte man vers sehr häufig statt envers und schien selbst zwischen diesen beiden Wörtern keinen Unterschied zu machen.
- Pag. 53 3. 17. Mol statt mou wird nur jetzt noch vor Wörtern gebraucht, die mit Vokalen anfangen. In der alten Sprache, welche Declinationen kannte, nahmen die Wörter auf ol, eau, en im Affusativ, oil, ou, el an; daher diese zweifache Schreibart: *Li sololz, el sololz* (Partonop), *mes consolez* (Gérars de Viane), *li consous* (Rom. de Mahom.), *li cretel* (Partonop), *trosques creleaux* (id.), *li vessel* (Villehard), *les vairsiaus* (id.), *Li damoiseil* (Tristan), *del damoiseiau* (Rom. de la Violette). Siehe deßh. meine Grammaire Polydidactique p. 246–252 G. H. Diese Schreibart ging auch auf die substantivisch gebrauchten Adjektiven über. Man sagte mierz statt mieux: *sol Tel choisist le mierz qui le mierz quide eslire* (Vie de St. Thom. de Cantorbéry); *sol flatt sou: Et qui flatt sol hardement* (Thibaut de Navarre); *bel flatt beau: A (au) monde n'a si bel oisel, unc (jamais) de mes elx (yeux) ne vi (vis) si bel* (Marie de France) aber auch biau und beau: *et li biau mot et li escrit* (ibid.); *col, mol flatt cou, mou: Que s'uns hons (homme) passe le col, il aura si le ventre mol* (Bible Guot). Hierin liegt einzig und allein der Grund der noch beibehaltenen beiden Schreibarten, ein Grund, den die meisten Grammatiker nicht anzugeben wissen, weil ihnen die historische Kenntniß der französischen Sprache mangelt. —
- Pag. 54 3. 8. Ordonner bedeutet hier disposer, hat aber in der neuern Sprache diese Bedeutung verloren. In der liturgischen Sprache bedeutet ordonner die letzte Delsung geben.
- Pag. 54 3. 24. Par qui le monde entier. Die Grammatik erfordert par laquelle.
- — — 3. 29. Etat bedeutet hier forme gouvernementale, mode de gouvernement.
- — — 3. 45. Départ; départir bedeutet hier distribuer, donner; man sagt *départir* un talent à quelqu'un; *se départir*, synonym mit se désister, se séparer ist veraltet.
- Pag. 57 3. 41. Statt noble douleurs lies *nobles douleurs*.
- Pag. 58 3. 27 und 28. Statt *sous que* j'ai und *que* passera lies *sous qui* und *qui passera*. die Grammatik würde statt *sous qui*, *sous laquelle* fordern. —
- Pag. 61 3. 13, à tant de braves gentils hommes et tant de vieux soldats. Nach der Grammatik hätte die Präposition à vor dem zweiten tant wiederholt werden müssen. Es ist aber nicht nothwendig, diese Regel stets zu befolgen, eben so wenig wie es nothwendig ist, den Artikel vor jedem Substantiv von verschiedener Bedeutung zu wiederholen. (Siehe deßhalb: Grammaire Nationale: *Rép. des Prépositions*.)
- Pag. 61, Nota 2. à la merci. Man schrieb auch *mercie*: *C'oncques nus homs osast mercie crier* (Thibaut, roi de Navarre).
- Pag. 61, Nota 2. 3. 4. statt grand, merci lies: grand' merci.
- Pag. 62 3. 8. Cul-de-jatte, alle mit cul zusammengesetzten Substantive verschwinden jetzt allmählig aus der Sprache; man sagt statt cul-de-basse-fosse: *cachot*; statt cul-de-sac: *impasse* &c. Gebildete Leute gebrauchen diese Wörter gar nicht mehr.
- Pag. 64 3. 27, statt dessein rien lies *desseins, rien*.
- — — 3. 30, statt aus de chimie lies *ceux de chimie*.
- — — 3. 32, insensibles tours et retours. Das Adjektiv insensible steht immer nach dem Substantiv der Beziehung corps *insensible*; ame, esprit, coeur *insensible*; progrès, décadence *insensible*. Dieses Adjektiv regiert die Präposition à: *insensible au froid, à la pitié, aux reproches* &c.
- Pag. 65 3. 44. Serment ist hier synonym von juron, darf aber nicht mehr mit diesem Worte verwechselt werden. In der alten Sprache bedeutete serment auch blasphemé: *Villain serment* (Parcival), in allen übrigen Fällen Eidswur: brief de *serment*; *serment* de suprématie, *serment* d'allegeance, *serment* de calomnie, *serment* la main al pecc, *serment* en plaids &c.
- Pag. 66 3. 2. Renonciation de ses états ist veraltet; renoncer au trône, à la couronne, abdiquer haben diese mittelalterliche Form erlöst. *Renonciation* bedeutet in der gelehrten Sprache für römische Altenthümer: der Akt, wodurch eine Ehescheidung bewirkt wurde.
- Pag. 66 3. 15. Eire d'église, de robe, d'épée waren vor der Revolution v. 1789 bei dem früheren Adel in Frankreich sehr gebräuchliche Redensarten, die man auch heutzutage noch ohne Anstoß anwenden könnte.
- Pag. 66 3. 17. Académie bedeutet hier die Reit- und Fechtsschule, eine Art Ritterakademie, die eine vorbereitende Bildungsanstalt für Söhne adeliger Familien war.
- Pag. 66 3. 32. Mourir sur son opinion ist ein veralteter Ausdruck; mourir pour son opinion ist besser.
- Pag. 67 3. 1. Composer sa contenance ist veraltet; composer son maintien, son attitude, prendre son maintien, son attitude, se mettre en posture sind demselben vorzuziehen.
- Pag. 67, Nota 1. Faire vanité stels auf etwas sein, füge hinzu: ou m'appelle le More et *jen fais vanité*, ce nom ira peut-être à la postérité (Ducis, Othello).
- Pag. 71 3. 16, lies *flairer*.
- Pag. 72 3. 22. Gourde synonym mit calebasse, courge, Kürbis. Une *gourde* bedeutet auch eine Kürbiskraut.
- Pag. 73 3. 32. Forçat échappé und évadé bedeuten beide: entprungener Galeerenflave, libéré ein befreiter Galeerenflave, gracie begnadigter Galeerenflave. Travailler comme un forçat heißt: sehr viel arbeiten.

- Pag. 73. Nota 4 fällt weg: Siehe Seite 108 Nota 1, wo dieselbe verbessert ist.  
 Pag. 75 3. 1. Au Ciel ist ein Fehler, es müßte *du Ciel était voisine* heißen, weil *voisin* *de* erfordert.  
 Pag. 76 3. 36, statt *Elément* lies *Clément*.  
 Pag. 80 3. 14, *grè* lies *gré*.  
 Pag. 83 3. 34, Ciron Milbe, aus dem Griech. *Κείρω* nagen, wegfreessen.  
 Pag. 84 Nota 1, 3. 2, statt Infinitiv lies Indikativ.  
 Pag. 87 3. 41, statt Ludwig XVI lies Ludwig XIV.  
 — 3. 23, statt *un tête* lies *une tête*.  
 Pag. 90 3. 26. Nota. *Renommés capitaines*, man setzt nicht gern das Adjektiv *renommé* vor das Substantiv.  
 Pag. 94 3. 14, statt *invincible* lies *invincible*.  
 Pag. 98 3. 14. Florissant. Dieses florissant ist nicht das Partizip von fleurir, sondern von dem alten Verb *florir*, das jetzt nur noch im Partizip der Gegenwart und im Imperfectum des Indikativs, im bildlichen Sinne gebraucht wird.  
 Pag. 108 Nota 1 3. 2. Siehe Seite 73 3. 17, wo ein ähnliches Beispiel steht.  
 Pag. 111 3. 21. *Rendus* bedeutet hier *livrés*; man sagt nicht mehr *rendre un combat*, sondern *livrer un combat*.  
 Pag. 111 Nota 1, 3. 4, nach *jurée* setze hinzu und *Béranger*: *là furent nos premiers amours, salut à ma patrie!*  
 — 3. 30. *Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher*; die Grammatiker wollen, das Verb solle, nach *ni*, nie im Plural stehen; Schriftsteller haben sich nicht immer an diese Regel gebunden, denn wenn sie beide Begriffe als einen Gesamtbegriff von Mehrheit betrachteten, gebrauchten sie den Plural; betrachteten sie aber jeden einzelnen für sich bestehend, den Singular; so sagt Voltaire: *Ni le sexe ni l'âge ne peut séchir les dieux que l'infidèle outrage*. *Ni son cœur ni le mien ne peut être perfide*. Marmonet: *Ni le reproche, ni la crainte, ni l'ambition ne trouble les instants d'un honnête homme en place*. Man findet tausend dergartige Beispiele. (Siehe im Weiteren: Grammaire Nationale p. 568.)  
 Pag. 113 3. 17, statt *traîne* lies *traîne*.  
 Pag. 115 Vers 7 und 8. Racine läßt *fiers* mit *soyers* reimen, ein Beweis, daß zu seiner Zeit das *r* von *soyer* ausgesprochen wurde.  
 Pag. 116 3. 17. Siehe obige Bemerkung zur Seite 112, Zeile 30; *ni crainte*.  
 Pag. 119 3. 19. *Les armes au Seigneur par David consacrées* ist eine Inversion die durch *les armes* par David consacrées au Seigneur hergestellt ist; au Seigneur also kein Fehler, wie es ein Kritiker behaupten wollte.









YC 52326

M306294

PC2117  
C 2

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

